

Chers Amis,

Dans ce numéro 54 du *Porche* on trouvera à la fois le souvenir de bons amis disparus, le procès-verbal de notre dernière Assemblée générale, un dossier sur quelques réinterprétations de Jeanne d'Arc en littérature, des traductions, des études sur la vie et l'œuvre de Charles Péguy, deux extraits de thèses sur cet auteur, des documents inédits, des correspondances permettant de véritablement voyager dans le temps et dans l'espace, un dossier sur la postérité de Péguy, plusieurs comptes rendus – tous témoignages de la belle vitalité de Jeanne d'Arc et contributions à une meilleure connaissance de Péguy.

Nous nous réjouissons que notre nouveau vice-président, Frédéric Farat, que nos lecteurs connaissent bien entendu déjà, contribue à plusieurs parties du présent numéro, en plus du travail de relecture qui se fait dans l'ombre. C'est l'occasion de rappeler à nos lecteurs de ne pas hésiter à nous signaler articles, livres et événements intéressant nos deux figures tutélaires : ces éléments d'information peuvent faire l'objet d'exploitations diverses, que ce soit dans les pages du bulletin ou dans les contributions du colloque que notre association commence à organiser à Lyon. Nous tiendrons informés nos adhérents de l'avancée de ce beau projet.

La taille impressionnante du volume ainsi obtenu s'explique en partie par le fait que nous avons souhaité rectifier un décalage temporel dans nos bulletins devenu au fil des ans une curiosité peu explicable. Nous mettons en effet souvent plus d'un an à fabriquer les numéros, mais nos adhérents ont chaque année droit à un bulletin. Aussi avons-nous toujours daté nos numéros de la date à laquelle leur livraison était due. Nous avons ainsi livré *dans le courant de l'année 2023* un numéro 53 daté de décembre 2022. Au contraire le présent numéro 54 est normalement daté de son mois de fabrication : décembre 2024. Mais les adhérents de 2023 et 2024 ne sont aucunement lésés : ils auront de quoi lire, avec ce numéro double.

Bonne lecture à tous.

Romain Vaissermann



Robert Marcy 1920-2024

Y. Avril

Nous avons eu la joie d'accueillir Robert Marcy à notre Assemblée générale du 1^{er} mai 2018. Il se trouvait qu'il était le voisin d'Élisabeth, notre secrétaire générale, chez qui, cette année-là, se tenait notre réunion. Nous nous permettons de reprendre quelques éléments de cette rencontre¹.

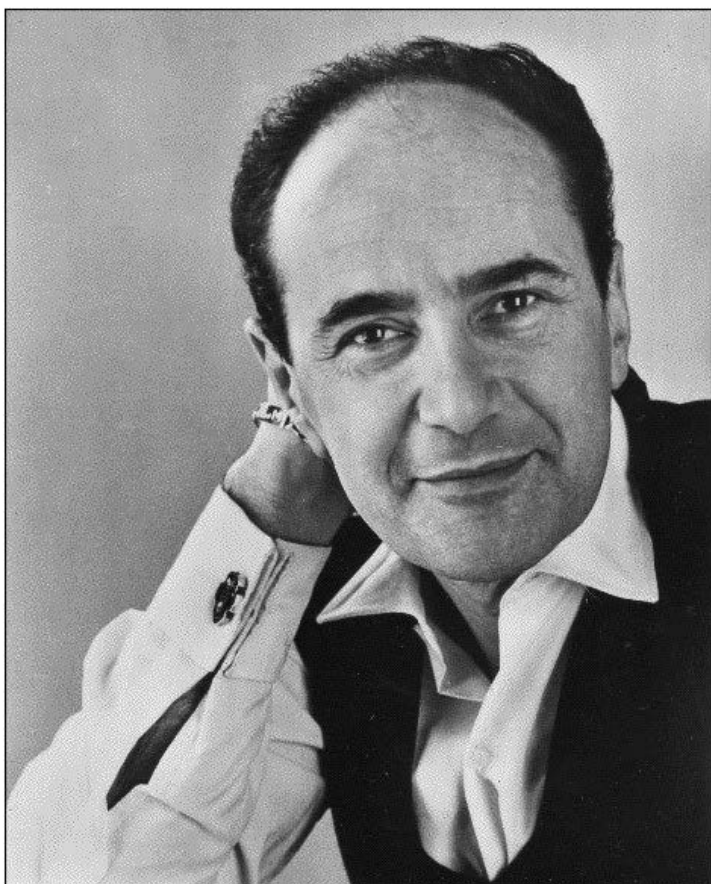
Robert Marcy nous parla de son travail de comédien et de metteur en scène, avec son épouse Denise Bosc. Son premier contact avec Péguy remontait aux années de l'Occupation. Il avait tenu, dans la *Jeanne d'Arc* en trois pièces de 1897, le beau rôle de Didier Le Portant. En 1962, il donna avec Denise Bosc cette *Jeanne d'Arc* au Théâtre de l'Alliance française, qu'ils reprirent au Vieux-Colombier. Denise jouait Jeanne. Il nous en raconta, avec force détails hauts en couleurs, la préparation avec Marcel Péguy et la représentation.

En 1987, il fut un des organisateurs, à la télévision d'une soirée « Charles Péguy », dont on lui avait confié la préparation. On y donna en première partie la *Jeanne d'Arc*, avec Denise Bosc dans le rôle de madame Gervaise, mais, nous dit-il, on tronqua au montage la représentation, ce qui le laissa grandement insatisfait.

Lors de sa conversion au catholicisme, il avait eu pour parrain Jacques Maritain, « à l'esprit dur et au cœur doux », dit-il. C'est grâce à lui en partie que la *Jeanne d'Arc* put être montée et représentée.

Pour un public beaucoup plus vaste et qui le plus souvent l'ignore, Robert Marcy est l'auteur de « La queue du chat », un des plus grands succès des Frères Jacques, et de « File la laine », popularisée par Jacques Douai, dont nous ne résistons pas à donner le texte.

¹ Porche 48-49, Avignon, décembre 2018, pp. 11-12.



ROBERT MARCY

EUROPE N° 1 - 1647m. G.O.

File la laine

1

Dans la chanson de nos pères,
Monsieur de Malbrough est mort.
Si c'était un pauvre hère,
On n'en dirait rien encore ;
Mais la Dame à sa fenêtre,
Pleurant sur son triste sort,
Dans mille ans, deux mille peut-être,
Se désolera encore.

R.

*File la laine, filent les jours ;
Garde ma peine et mon amour.
Livre d'images des rêves lourds,
Tourne la page à l'éternel retour.*

2

Hennins au ruban de soie,
Chanson bleue des troubadours,
Regret des festins de joie,
Des fleurs du joli tambour...
Dans la grande cheminée
S'éteint le feu du bonheur,
Car la dame, abandonnée,
Ne retrouvera son cœur.

3

Croisés des grandes batailles,
Sachez vos lances manier,
Ajustez cottes de mailles,
Armures et boucliers !
Si l'ennemi vous assaille,
Gardez-vous de trépasser ;
Car derrière vos murailles
On attend sans se lasser.



Jean-Pierre Goldenstein 1945-2024

Y. Avril

Nous avons fait la connaissance de Jean-Pierre Goldenstein à Québec où il était coopérant à l'Université Laval. Nous avons lié une étroite et même familiale amitié avec lui et son épouse Catherine. À son retour en France, il enseigne dans un collège à Évreux, puis à Rouen, devient assistant et maître-assistant à Paris-III, enfin professeur à l'Université du Maine (Le Mans). C'était un très grand travailleur, non seulement dans le domaine des études et de l'interprétation des textes littéraires, mais aussi dans celui de la didactique et de la pédagogie. Dans la revue *Pratiques*, dont il a été un des créateurs en 1974, il a donné quantité d'essais sur l'enseignement de la littérature, l'initiation à la lecture, les méthodes d'explication de textes. Sa bibliographie sur ces sujets est impressionnante. Ce qui ne l'empêchait pas de publier des essais purement littéraires de ses auteurs préférés, en particulier Cendrars. À Saint-Pétersbourg, c'est sur ce poète qu'il fit sa communication¹.

Son épouse Catherine, ancienne élève d'Henri Birault – ce professeur de philosophie dont nous avons parlé dans deux numéros récents à propos d'un inédit de Péguy –, d'abord angliciste, travaille en Écosse, puis devient hispanisante et part pour Asuncion, au Paraguay, où elle a des activités diverses, culturelles et sociales. Au retour du Canada, elle passe les concours et enseigne l'espagnol. Elle devient assistante personnelle (P.A. aux États-Unis), c'est-à-dire non universitaire, du philosophe Paul Ricœur. Aux « Murs blancs », à Châtenay-Malabry, où celui-ci demeurait, nous retrouvions des péguystes, Simone Fraisse, Géraldi Leroy et son épouse.

Nous devons à Jean-Pierre et à Catherine ce fantastique présent qu'ils nous ont fait d'inviter Paul Ricœur à l'un de nos colloques de Saint-Pétersbourg, en avril 2003, ce qui nous causa à tous, en particulier à Tatiana Taïmanova, un immense plaisir. Paul Ricœur avait alors 91 ans et je me souviens que, huit jours avant son départ pour la Russie, j'ai téléphoné chez lui pour savoir s'il était bien prêt pour ce voyage. On m'a répondu : « On verra quand il sera là. Pour

¹ *Porche* 15, Orléans, mars 2004, pp. 28-35.

le moment il est à Budapest. » À Pétersbourg, il fut un hôte toujours souriant, disposé à parler avec tous, à conseiller éventuellement. Il fut très impressionné par la communication de Sven Stórelv. Nous n'avions jamais connu dans nos différents colloques un public aussi important, et un intérêt aussi marqué pour nos activités de la part des autorités culturelles françaises en Russie.

Catherine sait notre fidélité.



Jean-Louis Dumas
1913 – 2 mai 2024

Dans le prochain numéro du *Porche*, nous évoquerons notre grand ami Jean-Louis Dumas, agrégé de philosophie, professeur au lycée Malherbe de Caen, où nous avons fait sa connaissance ainsi que celle de sa famille, et où nous avons lié amitié. Du *Porche* n° 1 (1996) au *Porche* n° 53 (2023), reçu quelques mois avant sa mort, il nous est demeuré fidèle, recevant mais aussi commentant chaque nouvelle livraison. J'avais comme élève sa fille Catherine, devenue, après son agrégation, professeur de littérature comparée. Elle contribuera l'an prochain à cette évocation.

Y. Avril



Bulletin d'adhésion à l'association (tarifs 2025)

« Le Porche, Amis de Jeanne d'Arc et de Charles Péguy »

Je soussigné(e),
demeurant

Téléphone :

Courriel :

(cochez les cases utiles)

adhère avec abonnement au bulletin : membre actif ou bienfaiteur à partir de 30 €. L'abonnement inclus est alors au tarif préférentiel de 15 €.

adhère avec un seul abonnement au bulletin au tarif « couple » : à partir de 45 €. Ce tarif vaut deux adhésions.

m'abonne simplement, sans adhésion : 30 €.

adhère simplement sans abonnement : membre actif ou bienfaiteur à partir de 15 €.

désire recevoir une attestation permettant de déduire 66 % de ma cotisation (et d'elle seule) dans la limite de 20 % de mon revenu net imposable (art. 200 du CGI).

membre	Exemples de cotisations	Déduction fiscale	Coût après déduction
<i>actif</i>	15 €	10 €	5 €
<i>bienfaiteur</i>	30 €	20 €	10 €
<i>bienfaiteur</i>	60 €	40 €	20 €

NB : Pour le total abonnement-cotisation, il convient de rédiger un seul chèque (bancaire à l'ordre du « Porche » ou postal au nom du « Porche », CCP 2770-00C La Source).

Date :

Signature :

Appel à contribution

Le *Porche* accueille volontiers tout nouveau collaborateur : n'hésitez pas à nous demander notre protocole de rédaction et à soumettre vos propositions d'articles par courriel (*vromain@gmail.com*) – illustrations jointes à l'envoi.

L'article sera accompagné des nom(s), prénom(s) et coordonnées de l'auteur. Manuscrits et tapuscrits ne sont pas retournés, sauf accord spécifique préalable.

L'article paru n'engage que la responsabilité de son auteur. La revue se permettra seulement de transcrire à la française ou de franciser systématiquement les noms propres, dans la mesure du possible : Лёва (en russe) devenant Liova, Kristiina (en estonien) devenant Christine, etc.

Abréviations bibliographiques...

...concernant Jeanne d'Arc

CJA = Centre Jeanne-d'Arc d'Orléans.

PC I, II, III = tomes I, II, III du *Procès de condamnation de Jeanne d'Arc*, éd. Pierre Tisset & Yvonne Lanhers, Klincksieck, « Société de l'histoire de France », 1960-1971.

PN I, II, III, IV, V = tomes I, II, III, IV, V du *Procès en nullité de la condamnation de Jeanne d'Arc*, éd. Pierre Duparc, « Société de l'histoire de France », Klincksieck, 1977-1988.

PQ I, II, III, IV, V, VI = tomes I, II, III, IV, V des *Procès de condamnation et de réhabilitation de Jeanne d'Arc*, éd. Jules Quicherat, Renouard, 1841-1849 ; tome VI, éd. Pierre Lanéry d'Arc, Picard, 1889.

... concernant Charles Péguy

A, B, C = tomes I, II, III des *Ceuvres en prose complètes*, éd. Robert Burac, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1987-1992.

BACP = *L'Amitié Charles-Péguy. Bulletin d'informations et de recherches*.

CACP = *Cahiers de l'Amitié Charles-Péguy*.

CPO = Centre Charles-Péguy d'Orléans.

CQ = *Cahiers de la quinzaine*.

FACP = *L'Amitié Charles-Péguy. Feuilletts mensuels*.

P₁ et P₂ = *Ceuvres poétiques complètes*, éd. Marcel Péguy & Julie Sabiani, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1975 [P₁] ; éd. Claire Daudin, Pauline Bruley, Jérôme Roger & Romain Vaissermann, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 2014 [P₂].

**ASSEMBLÉE
GÉNÉRALE**

**Procès-verbal de la 28^e Assemblée générale du « Porche »
le dimanche 9 juin 2024 à 15 heures
à Notre-Dame de Sion (Paris)**

18 adhérents étaient présents ou représentés.

1. Rapport financier 2023 et budget prévisionnel 2024 (Y. Avril)

La situation financière de notre association reste excellente, grâce au don que nous avons reçu lorsque le *Bulletin des Lettres* a malheureusement cessé d'exister (don d'une association culturelle à une autre). Nous avons ainsi été en mesure de répondre aux frais d'envoi d'un numéro du *Porche* volumineux : ceux-ci sont coûteux, sauf à l'international – grâce au tarif réservé par La Poste aux « livres et brochures ».

Bilan 2023 en euros

Recettes

Solde 2022 : 4950,95
Cotisations et abonnements : 955,00
Dons : 315,00
Ventes au numéro : 170,00
TOTAL : 6390,95

Dépenses

Expédition du <i>Porche</i> 52 (suite et fin) : 65,07
Impression et expédition du <i>Porche</i> 53 : 1902,28
Tenue de compte : 118,60
TOTAL : 2085,95

Le solde pour 2023 est donc de 4305,00 €.

Bilan prévisionnel 2024 en euros

Recettes prévisionnelles 2024

Solde 2023 : 4305,00
Cotisations et abonnements ¹ : 900,00
Dons : 300,00
Ventes au numéro : 100,00
TOTAL : 5605,00

Dépenses prévisionnelles 2024

Impression du <i>Porche</i> 54 : 1500,00
Expédition du <i>Porche</i> 54 (France & étranger) : 667,10
Frais du colloque des Chartreux : 3005,00
Tenue de compte : 120,00
Achat de 10 timbres à 1,29 € : 12,90
TOTAL : 5305,00

Le solde prévisionnel pour 2024 est donc de 300,00 €.

Passage au vote

OUI : 18 (9 présents, 9 pouvoirs) voix.

NON : 0 voix.

Le rapport financier est adopté à l'unanimité.

2. Rapport moral 2023 et projets 2024-2025 (R. Vaissermann)

Ce n'est que tardivement, alors que nous préparions l'édition de 2023 du *Porche*, que nous avons appris le décès de notre ami et correspondant finlandais Osmo Pekonen, survenu à la fin de l'année 2022. Hommage lui a été rendu dans ce numéro. Nous tenons à signaler la parution prochaine (juillet 2024), aux éditions Garnier, de son ouvrage consacré à la période des Lumières en Finlande (voir

¹ Pour information, au 30 avril 2024, notre relevé CCP indique que nous avons reçu au titre des abonnements, cotisations et dons 1000 € en 2024.

infra). Nous espérons trouver, à terme, un nouveau correspondant finlandais.

D'autres amis, non moins chers, nous ont malheureusement quittés cette année : Jean-Louis Dumas (1922-2023) et Sven Storelv (1923-2023), deux fidélistes et cela, depuis les débuts de l'association (1996) ; Marie-Antoinette Plessy (1934-2023), épouse de notre ami Bernard Plessy.

Le Centre Jeanne d'Arc de Saint-Petersbourg est toujours sans direction, suite au décès de Tatiana Taïmanova.

En 2023 est paru le numéro 53 du *Porche*, fabriqué durant l'été et daté de décembre 2022. Que nos amis et adhérents n'hésitent pas à investir les rubriques « Glanes » et « Nos amis publient », ou encore à proposer des recensions d'ouvrages.

Au titre de nos projets pour 2024 et 2025 ont successivement figuré :

* la préparation de notre prochain colloque, qui se tiendrait à Lyon en 2024 ou 2025, soit au moment de la Toussaint, soit un peu plus tard (en fonction des capacités de notre hôte, l'institution des Chartreux) . Ces deux journées d'étude porteront sur le thème de la traduction des œuvres de Péguy, sous le titre (provisoire) : « Traduire Péguy ». La ville de Tallinn, en Estonie, serait également désireuse de nous accueillir pour un prochain colloque.

* la finalisation du numéro 54 du *Porche*, qui proposera un dossier sur Étienne Avenard (1873-1952), compagnon de route de Péguy, journaliste socialiste, critique d'art, introducteur en France de l'art scandinave et finlandais, missionné en Russie par Jaurès, puis par la France officielle, faïencier.

Nous publierons également un extrait de la thèse de Wanda Sarna sur Péguy, soutenue à l'Université de Provence.

À signaler également, une thèse en espagnol d'une autrice africaine, Antoinette Kankindi, professeur de droit au Kenya, pour qui Péguy est un penseur capable d'aider l'Afrique d'aujourd'hui.

Nous nous proposons de présenter également quelques poèmes, un article de l'hebdomadaire *La Vie*, autour de Péguy et sainte Thérèse de Lisieux, quelques pages de Bernard Plessy, ainsi que les recensions de plusieurs nouveautés très intéressantes :

1) Un petit livre de textes spirituels de Péguy illustrés par Maurice Denis : *Charles Péguy : ses plus beaux textes spirituels*, édité par Magnificat.

2) Une nouvelle édition par Romain Vaissermann de *Jeanne d'Arc. Drame en trois pièces* de Charles Péguy aux Classiques Garnier. Cette édition comporte notamment les fiches préparatoires de Péguy, inédites.

3) *Les Lumières en Finlande : travaux et jours de dix-sept savants finlandais*, par Osmo Pekonen et Johan Stén, prochaine parution, également aux Classiques Garnier. Cet ouvrage, laissé inachevé par le décès d'Osmo Pekonen, a été complété par Johan Stén.

* la mise à jour de notre site internet, avec bien sûr l'ensemble des numéros du *Porche* numérisés consultables en ligne, mais aussi la liste des colloques, le bureau de l'association, les contacts pour chaque pays, avec peut-être bientôt un nouveau venu : l'Ukraine.

* le remplacement de notre vice-président. C'est avec beaucoup de regrets que nous appris le souhait de notre cher vice-président Michel Rustant, de transmettre sa charge. Nous lui devons les plus grands remerciements pour son action au *Porche*. Notre ami documentaliste Frédéric Farat a présenté sa candidature pour ce poste, et nous l'acceptons avec reconnaissance.

Passage au vote

OUI : 18 (9 présents, 9 pouvoirs) voix.

NON : 0 voix.

Le rapport moral est adopté à l'unanimité.

L'ordre du jour est épuisé et l'Assemblée générale s'achève après un verre de l'amitié, vers 17h30.



É. W.-S., secrétaire générale



R. V., président

JEANNE D'ARC
EN PROSE
ET EN POÉSIE



William Holman Hunt (1827-1910)
Portrait de Dante Gabriel Rossetti, 1848
22,5 x 18,2 cm, Fitzwilliam Museum de Cambridge

Rossetti, peintre et poète johannique

R. Vaissermann
I.H.R.I.M., Lyon

Le peintre Dante Gabriel Rossetti a peint Jeanne pendant une vingtaine d'années. Les spécialistes le savent bien – mais il n'y a pas d'étude précise sur le sujet et il est, ainsi, parfois ardu au profane de ne pas tout confondre parmi ces sept œuvres. Aussi en ferons-nous un petit catalogue, avant de passer à une part moins connue de la créativité artistique de Rossetti.

Vers 1862 Rossetti produisit une première *Jeanne d'Arc* (*Joan of Arc I*) de 33,9 x 37,5 cm à la craie noire, conservée au Fitzwilliam Museum de Cambridge et très curieusement centrée sur le cou et l'épaule, alors que le front est audacieusement omis : pour mieux indiquer que les « visions » de Jeanne – qui seule les vit – sont inaccessibles au spectateur ?



Joan of Arc

En 1862-1863, Rossetti dessina dans ses cahiers de brouillons, à la plume et à l'encre, une deuxième et petite *Jeanne d'Arc* (*Joan of Arc II*) lévogyre et carrée de 10,9 x 11,1 cm que conserve le Birmingham City Museum and Art Gallery. Si le sujet est exactement le même – un baiser à la garde de l'épée –, le recentrage est manifeste, et l'on remarquera que, sur le papier, l'artiste ombre parfois du doigt l'encre brune.



Joan of Arc

En 1863, Rossetti livra une troisième et magistrale *Jeanne d'Arc embrassant l'épée de la délivrance* (*Joan of Arc Kissing the Sword of Deliverance*), huile sur toile de 61,2 x 53,2 cm. Le peintre est revenu à une Jeanne dextrogyre mais dans un decorum surchargé, dans une couleur et une luminosité chatoyantes. Le Musée d'Art Moderne et Contemporain de Strasbourg l'a achetée à la galerie Piccadilly en 1996, mais elle est en prêt permanent au Musée des Beaux-Arts du Palais Rohan. Ce fut là le premier tableau de Rossetti acheté par un

musée français. Voici cette Jeanne, qui donne son baiser cette fois à la lame de l'épée (et plus précisément à la fleur de lis sculptée en bas-relief sur la lame), lame parallèle au nez droit de la Pucelle.



D. G. Rossetti, 1863

Le modèle de ces trois premières Jeanne a un grand menton et un cou fort, et l'on considère habituellement qu'il s'agit d'une madame Beyer d'Allemagne, voire d'une connaissance de Rossetti, l'Écossaise Agnes Manetti, surnommée par ailleurs « *Fatty Aggie* ».

Cette huile avait été commandée par J. Anderson Rose en 1862, et Rossetti y travailla entre janvier et mars 1863, apparemment à sa plus grande satisfaction, comme il ressort de ce qu'il écrit à Anderson en février 1863 : « Quelle stupéfaction que cette Jeanne d'Arc qui est maintenant devenue vraiment 30 fois meilleure que

lorsque vous l'avez vue ! »¹ Un fond est apparu (riches tentures déjà et nappe, mais aussi pieds du Christ crucifié, chaise et ciboire à décor ajouré) ; et Jeanne porte beau désormais (deux colliers et un manteau brodé).

L'année suivante, Rossetti peignit encore trois Jeanne, dont deux sont bien connues : une aquarelle *Jeanne d'Arc (Joan of Arc IV)* de 30,5 x 30,5 cm, qui appartient à la collection privée de l'honorable Spencer Loch, petit-fils de Lady Ashburton :



D. G. R., 1864

et une *Jeanne d'Arc (Joan of Arc V)* assez voisine, notamment dans les teintes, aquarelle sur panneau elle aussi à peu près carrée, de 53,3 x 57,1 cm (cadre de 82,3 x 86,5) – une aquarelle que l'on peut voir à la

¹ William E. Fredeman, *Correspondance de D. G. Rossetti (The Correspondence of Dante Gabriel Rossetti)*, Royaume-Uni, Martlesham, Brewer, 2004, vol. IV, 1863, p. 24) : "what a stunner the Joan of Arc is really becoming now – 30 times better than when you saw her".

Tate Gallery. Les deux tableaux montrent une guerrière sensuelle dans une tente militaire décorée de motifs de fleurs de lys. Ses yeux sont tournés vers le ciel et, pâmée, elle embrasse l'épée de délivrance en faisant ses dernières prières avant la bataille.

Rossetti, peu avant de l'envoyer à la collectionneuse d'art de Leeds Ellen Heaton, pour qui il l'avait réalisée, livra son sentiment sur cette aquarelle : « Je considère moi-même (entre nous) qu'elle est supérieure, de par l'expression et la couleur, à l'huile »¹, c'est-à-dire à l'huile de l'année précédente. Rossetti est bien le seul à avoir cette opinion ! Sa mécène acquit la toile pour la somme considérable de 105 £.



D. G. R., 1864

La troisième *Jeanne d'Arc* de 1864 (*Joan of Arc VI*) est la plus mystérieuse. C'est un crayon dont les dimensions ne sont pas

¹ William E. Fredeman, *Correspondance de D. G. Rossetti (The Correspondence of Dante Gabriel Rossetti)*, Royaume-Uni, Martlesham, Brewer, 2004, vol. IV, octobre 1864, p. 135 : "I myself (entre nous) consider it superior in expression & colour to the oil picture". Il y a bien du français dans le texte.

connues et qui a disparu de la circulation depuis la vente Rossetti de 1883 où ce lot 174 s'est vendu 6 livres sterling...

Six œuvres johanniques en trois années : belle floraison ! Pourtant, ces années-là sont très tristes au peintre. En 1862, son épouse meurt d'un excès de laudanum, après avoir donné naissance à un enfant mort-né. Rossetti plonge dans une profonde dépression. Dans le même temps, ne parvenant pas à faire publier ses propres poèmes, il les enterre dans la tombe de son épouse, au cimetière de Highgate. Brusquement, en 1864 se tarit la veine johannique. Suit un silence d'environ 17 ans...



D. G. R., *Jehane la Pucelle*, 1882

Enfin, la septième interprétation de Jeanne, *Jehane la Pucelle*, une huile sur panneau de bois de 52,7 x 45,7 cm, fut terminée quelques jours avant sa mort survenue à Birchington-on-Sea le 9 avril 1882 – dimanche de Pâques. Elle figure en quatrième de couverture du présent volume... et elle aussi dans les collections du Fitzwilliam Museum, à Cambridge. L'armure froide et brillante ainsi que la cotte de mailles contrastent avec la peau chaude, la tunique brodée et les cheveux roux en cascade. Nous la redonnons ci-contre en noir et blanc mais avec son cadre imposant. Cette huile ne nous semble pas du tout mériter les accusations qu'on lui a lancées, d'être faible et maniérée.

Les critiques anglais considèrent que le modèle de Rossetti est désormais Mrs. Jane Burden Morris et ce, pour des raisons biographiques que nous semble absolument démentir la parenté des traits picturaux entre cette Jeanne ultime et les premières œuvres, que nous avons reproduites pour que notre lecteur puisse précisément se faire le juge de cette petite querelle.

Ce tableau (*Joan of Arc VII*) fut le dernier tableau que Rossetti acheva.

Voici pour l'impressionnante contribution picturale de Rossetti aux réinterprétations artistique de la Pucelle.

Ce que l'on connaît peut-être moins, c'est le poème que Rossetti écrivit sur notre héroïne. Il n'a pas eu l'honneur d'une publication anthume mais resta modestement manuscrit dans une feuille autographe¹, écrite pendant les années 1879-1880, arrachée avec une autre à un cahier – du modèle de ceux qu'il utilisa avec une grande fidélité de 1840 à sa mort – et formant aujourd'hui un lot de deux feuilles volantes.

Voici ce poème, le fragment d'une « *ballad* » iambique² pour les critiques anglais.

¹ États-Unis, Durham, Université Duke, Rare Book, Manuscript, and Special Collections Library, f. 2 recto folioté « R 12 ».

² Le quatrain employé par Rossetti est typique des ballades (*Hymnal Quatrain*) et suit globalement le schéma de rimes a⁴ b³ c⁴ b³ ; les strophes, en tétramètres (⁴) et trimètres (³) iambiques qui alternent, contiennent en effet chacune trois rimes alternées (abcb + defe) ; le quintil est en ebeeb. Mais le rythme et la longueur des mètres perdent peu à peu de leur régularité, ce qui concourt à expliquer l'inachèvement du poème. Nous avons ainsi relevé 3 infractions majeures à l'iambe dans la strophe 1, où les vers contiennent de 6 à 9 syllabes ; 6 infractions dans la strophe 2, où les vers contiennent de 7 à 10 syllabes ; et enfin 8 dans la strophe 3, où les vers contiennent de 7 à 11 syllabes...

R Joan of Arc. (12)

[This word had Merlin said from of old: -
That out of the Oak Tree Shake,
In the day of Francis' direst state,
God's hand should send a Maid.

And where Domremy, by Burgundy,
Sit's crossed with its outerslaw,
Even there Joan did see, the Maid of God's Aid,
The light of the day first saw.

Where spirits go, what man may know?
Yet this may of man be said: -
That when Time is o'er and all hath suff'rd,
Shall the world's chief Christ-fire vic't to Christ
From the ashes of Joan the Maid.]

Manuscrit johannique de Rossetti, holographe, 22,5 x 18 cm
aux six dernières lignes blanches...
(États-Unis, Durham, Université Duke ;
Rare Book, Manuscript, and Special Collections Library)

Joan of Arc.

*[This word had Merlin said from of old: —
That out of the Oak Tree Shade,
In the day of France's direst dule,
God's hand should send a Maid.*

*And where Domremy, by Burgundy,
Sits crowned with its oakenshaw,
Even there Joan d'Arc, the Maid of God's Ark,
The light of the day first saw.*

*Where spirits go, what man may know?
Yet this may of man be said: —
That when Time is o'er and all hath suffic'd,
Shall the world's chief Christ-fire rise to Christ
From the ashes of Joan the Maid.]*

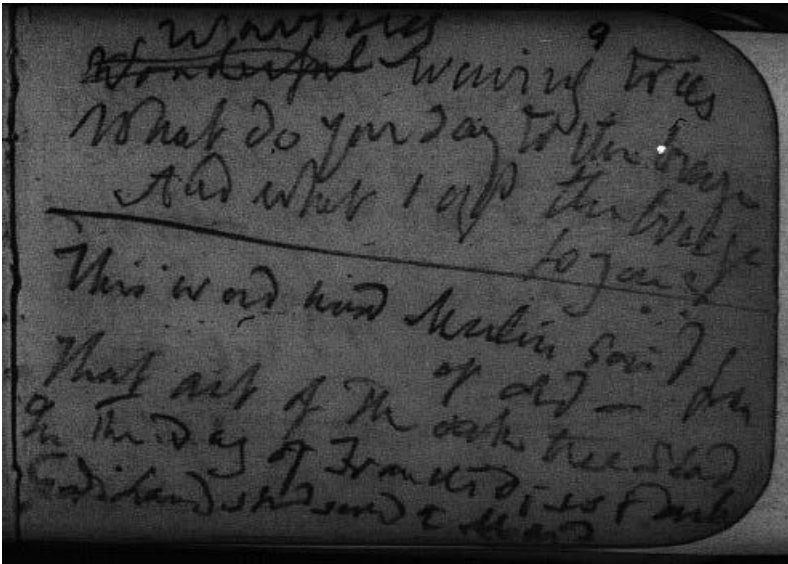
Jeanne d'Arc

Depuis long temps Merlin avait livré son mot : -
« Que de l'Ombre du chêne en ce jour-là
Où le pays connaît sa pire sujétion,
La main de Dieu enverrait la Pucelle. »

Et là où fleurit Domremy, par la Bourgogne,
Aux coteaux couronnés du Bois-Chenu,
Cette Jeanne, Pucelle de l'Arche de Dieu,
Toute première, a vu naître l'aurore.

Où vont donc les esprits ? et que peut-on savoir ?
Voici pourtant ce qu'il en est de l'homme :
Quand le temps passera, tout étant accompli,
Christ-feu, maître du monde, au Christ s'élèvera
Hors des cendres de Jeanne la Pucelle.

Tenté apparemment par un long poème sur Jeanne, Rossetti abandonne finalement son projet comme trop étranger à sa propre existence. C'est ce qu'il confie à son ami Frederic James Shields dans une lettre du 6 mars 1881¹. Mais nous remarquerons qu'il s'agit presque d'un sonnet – et peut-être est-ce aussi en raison de cet inachèvement strophique que le poème resta inédit du vivant de son auteur². Et curieusement Rossetti tend à employer 7 mots par vers, soit 14 (comme le nombre de vers d'un sonnet) que divise 2.



Autre manuscrit johannique de Rossetti, holographe :
à l'étréot en bas de page, le quatrain matrice du poème entier ?

Le premier quatrain est par ailleurs inscrit dans un carnet de brouillons³ tenu selon les spécialistes pendant les derniers mois de

¹ Cf. William E. Fredeman, *Correspondance de D. G. Rossetti (The Correspondence of Dante Gabriel Rossetti)*, Royaume-Uni, Martlesham, Brewer, 2015, vol. IX, 1881, p. 102 : « Quant à Jeanne la Pucelle, je ne vois pas comment elle pourrait m'aider. Aucune situation critique n'est assez intime et le bûcher est trop horrible. » ("As for Joan the Maid, I don't see my way with her. No critical situation is intimate enough, and the burning is too horrible."), ce que nous comprenons comme « aucune des situations critiques qu'elle a rencontrées ne m'est assez intime ».

² Première édition : les *Œuvres* de 1911 éditées par son fils William Michael Rossetti (1829-1919). Le poème n'avait jamais été traduit jusqu'aujourd'hui.

³ British Library, Ms. Ashley 1410 (4), f. 9 recto.

la vie de Rossetti et, conséquemment, pendant l'élaboration de son tableau de 1882. Rossetti y simplifierait la ponctuation, mais ne retoucherait pas son texte :

*This word had Merlin said from of old —
That out of the Oak Tree Shade
In the day of France's direst dule,
God's hand should send a Maid.*

Nous employons le conditionnel, parce qu'il se pourrait fort, pour nous, que ce quatrain constitue en réalité le premier jet inspirateur. N'est-il pas véritablement griffonné, comme sous le coup d'une inspiration, par essence fugace ? Si tel était le cas, il faudrait juste rajeunir le carnet de trois petites années. Avis aux spécialistes de Rossetti !

Rossetti est bien poète¹ et fils de poète². Il lie fréquemment poésie et images dans son travail, et s'il écrit souvent des sonnets pour accompagner ses peintures, il illustre aussi plusieurs poèmes. Mais notre poème constitue-t-il donc, en quelque sorte, le pendant poétique de la toile de 1882, texte et peinture formant diptyque ? Le poème explique-t-il l'intérêt même de Rossetti, son intérêt durable pour la Pucelle d'Orléans ? Si nous posons ces deux questions, c'est que le sujet même du poème diffère beaucoup des interprétations picturales que Rossetti donne de Jeanne, y compris de celle de 1882.

La plume n'a certes pas, ici, pour ambition de concurrencer le pinceau. Elle nous livre plutôt, semble-t-il, la part de conviction et la part d'interrogations que le peintre souhaite communiquer à son spectateur, dans une voix *off* inquiète du Salut et que le beau ne saurait satisfaire.

¹ De son vivant parurent *Poèmes* (*Poems*, Londres, Ellis, 1870 ; 2^e éd. revue : *Poems. A New Edition*, L., Strangeways, 1881) et *Ballades et sonnets* (*Ballads and Sonnets*, L., Ellis, 1881). Suivirent ses *Ceuvres choisies* (*The Collected Works of Dante Gabriel Rossetti*, 2 vol., L., Ellis and Scrutton, 1886), *Ballades et poèmes narratifs* (*Ballads and Narrative Poems*, L., Kelmscott Press, 1893), *Sonnets et poèmes lyriques* (*Sonnets and Lyrical Poems*, L., Kelmscott Press, 1894), ses *Ceuvres* (*The Works of Dante Gabriel Rossetti*, L., Ellis, 1911), *Poèmes et traductions* (*Poems and Translations. 1850-1870*, Oxford University Press, 1913). – On le voit, ses deux genres préférés sont la ballade et le sonnet.

² Gabriele Pasquale Giuseppe Rossetti (1783-1854), poète italien émigré à Londres.



Photographie de Romain Rolland
par François Frédéric dit Fred Boissonnas (1858-1946)
Négatif argentique noir/blanc sur verre
Bibliothèque de Genève, 1915

Jeanne d'Arc au cœur de *Jean-Christophe*

Frédéric Farat
Saint-Paul-en-Jarez

S'il est une expression que je m'abstiens d'employer, c'est bien de dire d'un livre qu'il est « bien écrit », car j'ai si souvent entendu cette expression utilisée dans des sens différents et comprise de si diverses façons qu'il me semblerait que ce serait comme ne rien dire. Dans son usage courant, il m'a semblé souvent qu'on n'entendait par là pas beaucoup plus que le fait qu'un livre respectait les règles de la grammaire, voire qu'on n'y trouvait pas de gros mots. Souvent aussi, que cela voulait dire que l'histoire exposée dans un livre était bien racontée, mais dans ce cas peut-être aurait-il fallu parler de récit bien amené et d'intrigue bien conduite plutôt que de livre bien écrit. Dans de plus rares cas, parler de livre bien écrit pouvait évoquer une écriture recherchée ou brillante. Mais il demeurerait que presque toujours, lorsque j'ai entendu parler de livres bien écrits, il ne s'agissait pas de livres que j'aurais spontanément qualifiés ainsi. Il peut être d'une signification tant soit peu plus claire et univoque de dire à l'inverse qu'un livre est mal écrit, malgré les ambiguïtés qui persistent sur le sens qu'on peut attribuer à ce qualificatif. Et c'est l'aventure qui est arrivée au *Jean-Christophe* de Romain Rolland, d'avoir été assez tôt vu comme un livre mal écrit, tout en connaissant un succès certain auprès du public, mais assez dédaigné par la critique et les écrivains, entre autres André Gide, consternés par son écriture et par son style ou son absence de style. Gide, qui écrivait en 1917 dans la *Nouvelle Revue Française* que Romain Rolland « ne peut que gagner au désastre de la France, que gagner à ce que la langue française n'existe plus, ni l'art français, ni le goût français, ni aucun des dons qu'il nie et qui lui sont déniés ».

Il m'est arrivé à mon tour la curieuse chose suivante, qui est d'aimer ce livre, d'y trouver des pages fortes et mémorables, et de me dire cependant qu'il était dans l'ensemble peut-être mal écrit, ou du moins de façon inégale. Plus exactement, ce livre m'a paru être écrit comme on prétend parfois, à tort, que les livres de Balzac sont écrits, en épinglant ce qui serait son « mauvais style ». Or, par comparaison avec celle de ce livre de Romain Rolland, l'écriture de Balzac apparaît au contraire très travaillée, et très maîtrisée, avec le

maintien d'une homogénéité et d'une unité de ton. Par contraste, l'écriture de *Jean-Christophe* apparaît souvent improvisée, menée à bâtons rompus, voire à la va-comme-je-te-pousse, hétérogène et sans véritable unité de style. On peut penser que cet ouvrage se ressent particulièrement sinon tout à fait d'avoir été publié sous la forme d'un feuilleton, du moins d'avoir été conçu comme un ensemble composé de parties publiées successivement et dont la publication s'est étendue sur une dizaine d'années. C'était de plus un projet que Romain Rolland portait depuis longtemps et, dans son « Introduction » de 1931, il présente l'ensemble de la gestation, puis des esquisses et de la rédaction de *Jean-Christophe*, comme s'étendant sur plus de vingt années de sa vie, de 1890 à 1912.

Mais cela ne suffit pas à expliquer les particularités de l'écriture de *Jean-Christophe*, qui ne se définirait alors que négativement. Il y a aussi, comme dans le théâtre de Romain Rolland, un parti pris de créer une œuvre populaire et accessible. Plus encore, il y avait selon Romain Rolland un lien étroit entre l'écriture et le style de *Jean-Christophe* d'une part et sa publication dans les *Cahiers de la quinzaine* d'autre part. Dans son « Introduction » de 1931, il était revenu sur le « style » de *Jean-Christophe*. Bien conscient de la particularité, voire des défauts du style de cette œuvre (« d'après lequel on a coutume de juger, à tort, de l'ensemble de mes œuvres »), il alléguait qu'il était « commandé par l'idée maîtresse qui inspirait tous [s]es efforts et ceux de [s]on *commilito* Péguy »¹, « idée rude et virile, mais puritaine [...] par réaction contre une époque et un milieu en gélatine » et qui était : « Parle droit ! Parle sans fard et sans apprêt ! Parle pour être compris ! Compris, non pas d'un groupe de délicats, mais par les milliers, par les plus simples, par les plus humbles ! » Et il poursuivait par une description du *style* visé alors, qui évoque autant ou plus encore l'écriture même de Péguy : « Qu'importe, si tu en tiens plus fortement au sol ! Et si, pour mieux enfoncer ta pensée, il est utile que tu répètes les mêmes mots, répète, enfonce, ne cherche pas d'autres mots ! Que pas un mot ne soit perdu ! Que ton verbe soit action ! » Romain Rolland reconnaissait aussi le rôle joué dans l'absence d'unité de style (ou dans la diversité des styles du livre...) par le fait que l'écriture comme la publication de *Jean-Christophe* s'étaient échelonnées sur bien des années : « Le puritanisme des premiers combats se relâche dans le troisième

¹ *Commilito*, -onis, masculin : « compagnon d'armes » (latin). [N. d. l. R.]

groupe de l'œuvre. » ; « Avec l'apaisement de l'âge qui tombe sur le héros, la musique se fait plus complexe et plus nuancée. »

Il existe incontestablement un lien important entre l'histoire même des *Cahiers de la quinzaine* et *Jean-Christophe*. Romain Rolland a été très présent dans les *Cahiers* à travers des publications relevant de divers genres littéraires. Le théâtre tout d'abord, avec trois pièces publiées tour à tour en février 1901 (*Danton*, 6^e cahier de la II^e série), mars 1902 (*Le 14 juillet, action populaire*, 11^e cahier de la III^e série) puis mars 1903 (*Le temps viendra*, 14^e cahier de la IV^e série), complétées en novembre 1903 par un essai sur *Le théâtre du peuple* (4^e cahier de la V^e série). Entre-temps Romain Rolland avait également publié dans les *Cahiers* sa fameuse *Vie de Beethoven*, en janvier 1903, ce 10^e cahier de la IV^e série rencontrant un tel succès qu'il fut épuisé dès juin. Ce succès poussera Péguy à doubler le tirage – 4000 au lieu de 2000 exemplaires – pour chacune des deux parties de la nouvelle biographie conçue par Romain Rolland dans la série de *Vies des hommes illustres* et consacrée cette fois-ci à Michel-Ange en juillet puis octobre 1906 (18^e cahier de la VII^e série et 2^e cahier de la VIII^e série).

Et il y a donc eu le vaste ensemble constitué des différents chapitres de *Jean-Christophe*, qui connurent tous une prépublication dans les *Cahiers*. Ce fut un cas unique dans l'histoire des *Cahiers* par le nombre d'années sur lesquelles s'est étendue cette publication, avec au total dix-sept cahiers de février 1904 à octobre 1912 – soit quasiment les deux tiers des années de parution des *Cahiers*, au rythme, selon les années, d'un, deux ou trois cahiers par an, et d'autant par série, hormis dans la douzième. Cette présence du roman de Romain Rolland durant presque dix ans dans les *Cahiers de la quinzaine* a fait dire parfois qu'il avait contribué à fidéliser une partie des lecteurs et joué à ce titre un rôle considérable dans la vie des *Cahiers*. Phénomène plus subtil, la parution récurrente de *Cahiers* dédiés aux suites de ce roman aura créé un lien particulier entre la réputation de ce livre de Romain Rolland et l'image des *Cahiers de la quinzaine* dans l'esprit des abonnés comme du public.

Ce fut en tout cas un des fils conducteurs des *Cahiers* au long des années, fil qui eut pour spécificité d'être placé sous le signe de la musique. C'est ainsi que Péguy lui-même voyait *Jean-Christophe*, qu'il décrivait de la façon suivante dans son *Catalogue analytique sommaire* de septembre 1904¹ : « Ce roman, sans que je veuille le

¹ CQ VI-1, p. 320.

limiter en le définissant d'un mot, est essentiellement, éminemment, le roman d'un musicien. »

Jean-Christophe est un musicien allemand qui va s'installer en France, les relations entre la France et l'Allemagne étant un des principaux sujets du livre. Les prénoms associés Jean et Christophe, formant un prénom composé devenu au XX^e siècle assez courant en France, étaient auparavant plus répandus en Allemagne sous cette forme. Le prénom composé peut évoquer l'un des quatre fils de Jean-Sébastien Bach devenus eux-mêmes compositeurs : Johann Christoph Bach. Mais le personnage de Romain Rolland, Jean-Christophe Krafft, évoque surtout Beethoven, et cela de façon parfois assez curieuse. En effet les premiers chapitres de Jean-Christophe (« L'Aube », « Le Matin », « L'adolescent ») décrivant longuement son enfance et son adolescence, publiés au cours des deux années qui ont suivi la parution en janvier 1903 de la *Vie de Beethoven*, peuvent surprendre le lecteur du fait que certains personnages s'inspirent directement de membres de la famille de Beethoven. C'est le cas du père et du grand-père paternel de Jean-Christophe, dont les caractères respectifs prennent pour point de départ et développent les quelques éléments biographiques dont on peut disposer sur le père et le grand-père de Beethoven. En outre, de même que le grand-père de Beethoven était originaire, comme son nom l'indique, des Flandres (de Malines), ce sera aussi le cas du grand-père de Jean-Christophe, venu d'Anvers. Cela n'est pas sans conférer un peu de bizarrerie à cette partie du roman, qui comporte par ailleurs des pages poétiques bien venues sur l'éveil au monde du tout jeune Jean-Christophe.

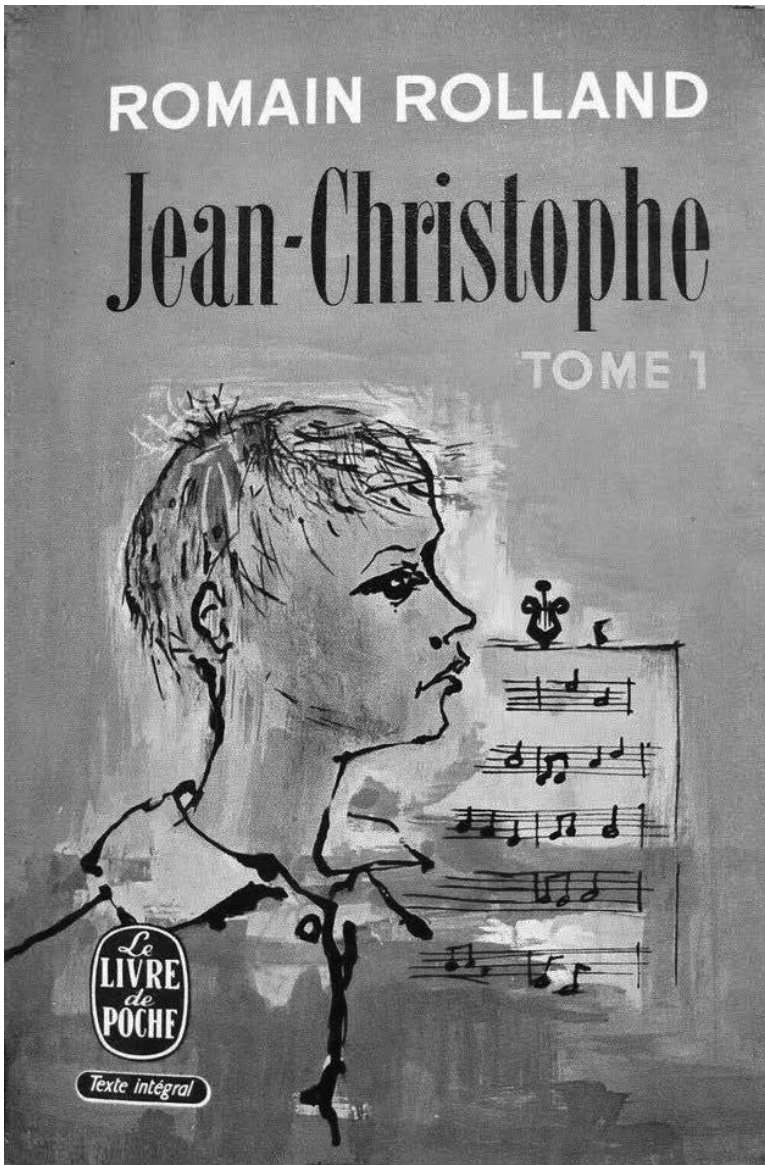
Ces pages marquantes sur l'enfance de Jean-Christophe sont étroitement liées à l'évocation du Rhin, ce *Vater Rhein*, « Rhin paternel », comme il le nomme parfois. Car tout autant que d'un musicien, ce livre est le roman d'un fleuve, ce que Romain Rolland a lui-même souligné et commenté, mais aussi effectivement exprimé et mis en œuvre de façon récurrente tout au long de son récit. C'est là encore assez curieux, notamment si on rapproche ce fait de l'expression « roman fleuve » associée de façon éminente à ce livre. En effet, on a pris l'habitude de parler de « roman fleuve » pour désigner certains romans des premières décennies du XX^e siècle se déployant sur de nombreux volumes, tels que *Les Thibault* de Roger Martin du Gard, ou, plus vastes encore, *Les Hommes de bonne volonté* de Jules Romains ; mais il est admis que *Jean-Christophe* fut un peu

le précurseur et le prototype du « roman fleuve ». C'est à double titre, ou peut-être plus exactement dans un sens différent, qu'il faudrait parler de roman fleuve à propos de *Jean-Christophe*. En effet, c'est très tôt, alors même que son roman est encore loin d'être achevé, que Romain Rolland va – dans son texte « Aux amis de Jean-Christophe » de 1909, publié dans les *Cahiers* en guise de préface à un des chapitres de son roman (*Dans la maison*) – insister sur le lien entre son livre et le fleuve. Romain Rolland parle de *Jean-Christophe* comme d'une « œuvre », comme d'un ouvrage qu'il ne qualifie pas volontiers de roman : « Qu'est-ce donc que cette œuvre ? Un poème ? [...] Quand vous voyez un homme, lui demandez-vous s'il est un roman ou un poème ? C'est un homme que j'ai créé. [...] Son régime est celui d'une force de la nature. [...] *Jean-Christophe* m'est apparu comme un fleuve... »

Ainsi le livre de Romain Rolland est-il donc bien par excellence un livre¹ « fleuve », mais peut-être pas un « roman fleuve » au sens où on l'entend ordinairement, l'auteur indiquant lui-même qu'en entreprenant cet ouvrage il n'a « jamais prétendu écrire un roman »... Il n'empêche que l'expression a fait florès ensuite, et qu'elle prend bien sa « source » dans le texte de Romain Rolland. Mais ce fut d'abord par le biais de la relecture par Albert Thibaudet, qui évoque en un sens un peu différent les « longs romans, les romans-somme qui donnent non une sensation d'ordonnance et de composition, mais de long fleuve vivant. »² Cette fois, la porte était ouverte pour l'expression de « roman fleuve », qui se répand ensuite, et où il ne s'agit plus du roman d'un fleuve, mais bien alors d'un *long roman* qui s'étire et s'écoule comme un fleuve. Notons que Thibaudet critique à demi-mots le modèle ainsi défini du « roman fleuve » : *Jean-Christophe* ne se distinguerait pas aux yeux du lecteur (ni peut-être surtout aux yeux du critique) par « une sensation d'ordonnance et de composition », mais, pour prolonger la métaphore, épouserait plutôt les méandres hasardeux des paysages qu'il traverse...

¹ Cette définition originelle du *Jean-Christophe* comme « fleuve » peut aujourd'hui étonner ; un jeune auteur contemporain, Philibert Humm, intitulant *Roman fleuve* son roman humoristique – prix Interallié 2022 – qui a la Seine pour sujet, en détournant l'expression de son sens ordinaire, est revenu... à son sens premier.

² Albert Thibaudet, *Réflexions sur le roman*, Gallimard, « Blanche », 1938, p. 186. Le texte original, « Réflexions sur la littérature. La composition dans le roman », date du 1^{er} novembre 1922 (dans la *Nouvelle Revue française*, nouvelle série, 10^e année, n° 110).

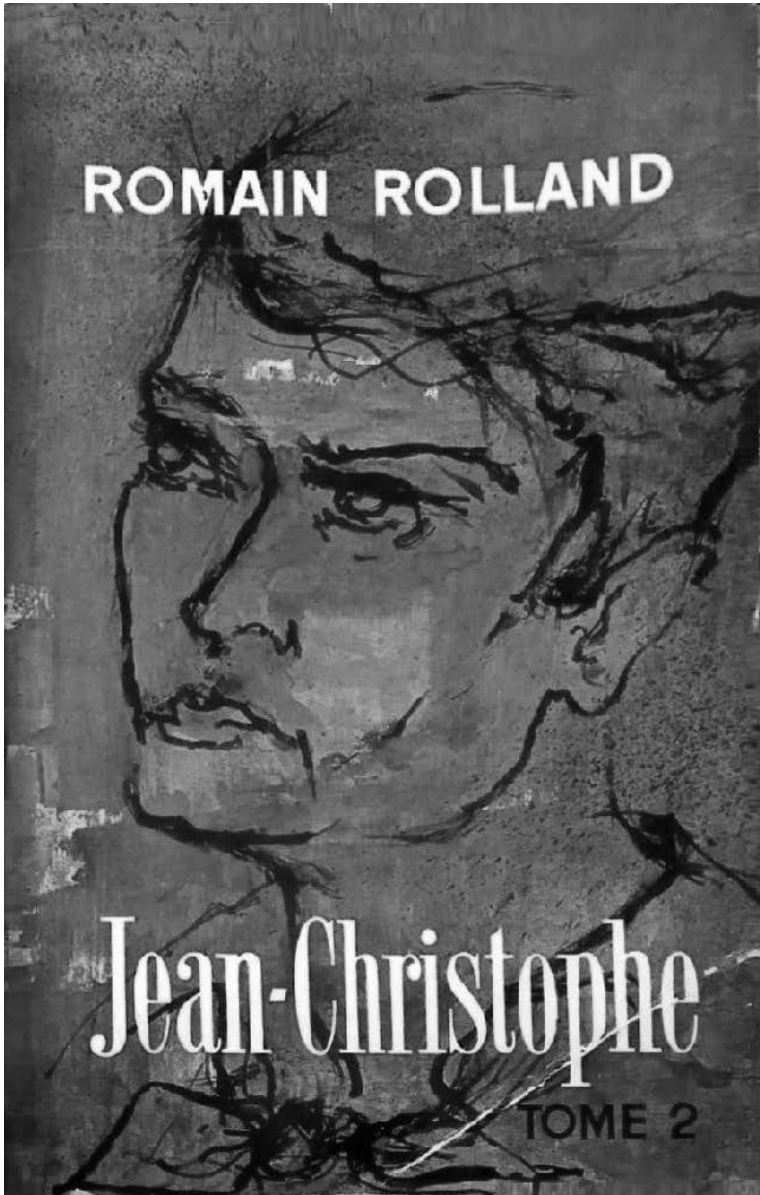


La mise en avant par Romain Rolland, dans sa préface de 1909, du fleuve comme s'identifiant au livre et au personnage principal n'est pas exagérée. C'est bien ainsi que le livre a été conçu et imaginé. Dès l'*incipit* du premier chapitre de *Jean-Christophe* le fleuve est présent : « Le grondement du fleuve monte derrière la maison ». Et quelques pages plus loin : « Les mois passent... Des îles de mémoire commencent à surgir du fleuve de la vie. » Le « fleuve »

(souvent associé au son des cloches) rythme la vie et se trouve pris tour à tour dans son sens littéral (le Rhin) et métaphorique (« le fleuve de la vie »), et il est le plus souvent le fleuve, parfois le « Fleuve ». Un peu plus loin, toujours dans les premières pages du roman : « Le fleuve gronde. Dans le silence sa voix monte toute-puissante ; elle règne sur les êtres. Tantôt elle caresse leur sommeil et semble près de s'assoupir elle-même, au bruissement de ses flots. Tantôt elle s'irrite, elle hurle, comme une bête enragée qui veut mordre. » Les multiples allusions au fleuve permettent de nombreuses variations métaphoriques où la désignation du fleuve au sens littéral s'entremêle aux diverses facettes de sa signification symbolique. Toujours dans le premier chapitre « L'Aube », une cinquantaine de pages plus loin : « Le Rhin coulait en bas au pied de la maison. [...] Le fleuve apparut à l'enfant comme un être [...]. Où allait-il ? Que voulait-il ? [...] L'enfant regardait et écoutait avidement ; il lui semblait qu'il était emporté par le fleuve... [...] Le fleuve passe... Le pays a changé... » À l'image du fleuve, présence constante et familière, succède ainsi celle du fleuve comme image du changement et appel de l'ailleurs. On pourrait multiplier les exemples de ces références récurrentes et multiformes au fleuve. Tout à la fin de *Jean-Christophe* et de la vie du héros du livre, une nouvelle signification se fait jour : « Saint Christophe a traversé le fleuve. Toute la nuit il a marché contre le courant. » Cette omniprésence du fleuve et sa puissance inspiratrice peuvent rappeler les poèmes saisissants consacrés aux fleuves par Hölderlin, depuis ses premières odes au Neckar et au Main, ou, dans un sens symbolique, au « fleuve enchaîné », jusqu'aux grandes hymnes au Rhin ou encore à l'Ister (le Danube).

Jean-Christophe va devoir toutefois s'éloigner du Rhin et les références au fleuve se feront plus rares. Après bien des péripéties, il s'installe à Paris, et c'est l'évocation du Paris des milieux littéraires, musicaux et artistiques qui se déploie dans le chapitre « La Foire sur la place ». C'EST LÀ, dans les toutes dernières pages de cette partie du livre, que j'ai découvert, presque noyée au milieu de ce vaste livre fleuve... une page consacrée à Jeanne d'Arc : deux paragraphes constituant un portrait de Jeanne telle que Romain Rolland – ou du moins Jean-Christophe – la voyait. Cette page fait partie d'un chapitre du livre qui fut publié dans les *Cahiers de la quinzaine* le 29 mars 1908 sous le titre « La Foire sur la place II ». Ce 14^e cahier de la IX^e série était le deuxième des trois cahiers regroupés

sous le titre *Jean-Christophe à Paris I*. Le passage appartient à un petit ensemble de quatre pages qui a la particularité de se trouver au centre (au cœur ?) du roman : dans l'édition dans laquelle je l'ai lu – réédition en trois volumes par le Livre de Poche, dans les années 1960 –, ces pages se situent au milieu du deuxième volume, succédant à 735 pages, et précédant 721 pages.



Jean-Christophe, se promenant dans Paris, rêve sur les quais de la Seine, et c'est dans ces pages à nouveau un rappel du thème du fleuve, sous diverses formes, là encore à la fois au sens littéral et symbolique : « C'était sa promenade de prédilection. Elle calmait un peu sa nostalgie du grand fleuve qui avait bercé son enfance. » Suit alors une comparaison entre un Rhin masculin « des larges horizons, des vastes plaines », à la « force toute puissante », et une Seine « aux yeux gris, à la robe vert pâle », « s'étirant avec une spirituelle nonchalance dans la parure somptueuse et sobre de sa ville, les bracelets de ses ponts, les colliers de ses monuments [...] comme une belle flâneuse... ». Plus étonnant : les métaphores fluviales et aquatiques (que je souligne en italiques) finissent par s'étendre sur les autres descriptions que l'on trouve dans ces pages. De la nature, des végétaux : « Il passait des heures, le soir, le long des quais [...] à savourer les harmonies du jour sur les grands arbres *baignés* de lumière violette [...] sur la pierre patinée des monuments royaux, qui *avait bu* la lumière des siècles, – cette atmosphère subtile [...] où *flotte*, dans une poussière d'argent, l'esprit riant de la race. » Et de l'humanité elle-même : « il sortait de bon matin, à l'heure où le *flot* du peuple *dévalait* des rues populeuses vers le travail lointain, ou le soir, quand il revenait. Il voulait se *plonger* dans le *bain* rafraîchissant de la sympathie humaine » ; « il observait avec une affectueuse pitié [...] ces visages *transparents et mobiles* sous lesquels on voyait passer des *flots* de désir ».

Au bord de la Seine, feuilletant les livres d'un bouquiniste, Jean-Christophe est saisi par quelques lignes d'un « volume dépareillé de Michelet » ouvert au hasard : « c'était la fin du procès de Jeanne d'Arc ». Le livre dont il est question est manifestement l'édition à part des chapitres consacrés à Jeanne d'Arc par Jules Michelet dans son *Histoire de France*. Michelet était revenu à plusieurs reprises au fil du temps sur ce sujet. Dès 1829, dans son cours sur le Moyen-Âge donné à l'École normale, le maître de conférences lui avait consacré quelques pages ; puis vinrent quelques lignes dans son *Précis de l'Histoire de France* en 1833, ainsi que deux paragraphes au deuxième tome de son *Histoire de France*, dans le *Tableau de la France* qui ouvre ce livre, puis en fin de volume. Dans ses cours à la Sorbonne en 1834 et à l'École normale de 1834-1835 Michelet avait ensuite inclus une vingtaine de pages sur Jeanne, auxquelles il ajoutera encore un développement dans son cours de 1836. La publication du cinquième tome de son *Histoire de France* en 1841 produit cette fois

un développement plus ample du sujet traité, sur plus d'une centaine de pages, formant un ensemble suffisamment conséquent pour susciter par la suite l'idée d'une édition séparée des chapitres sur Jeanne. Ce sera sa *Jeanne d'Arc* de 1853, reprenant avec quelques modifications les chapitres de l'*Histoire de France* de 1841 et leur ajoutant une « Introduction », dans laquelle on trouve ces phrases célèbres : « Elle aima tant la France !... Et la France, touchée, se mit à s'aimer elle-même. » Michelet est un jalon incontestable dans les études johanniques, au moins autant sinon plus par son lyrisme et la place importante qu'il a faite à Jeanne que par son travail d'historien. Michelet avait pourtant dénoncé (dans la préface de son *Histoire romaine*) le « fatalisme légendaires des grands hommes », qu'il entendait « fuir », partant du principe « que les masses font tout, que les grands noms font peu de chose ». Mais bien souvent il « oubliait sa propre méthode », comme l'a écrit Péguy¹, et sur cette question je renvoie aux pages savoureuses de Péguy sur Michelet dans l'écrit posthume *Par ce demi-clair matin*².

Jean-Christophe revient le lendemain acheter le livre, relisant ensuite « chez lui, dans le silence de la nuit, l'Évangile de la Passion de Jeanne ». Suit alors la page sur Jeanne où s'entremêle à son portrait la description des émotions de Jean-Christophe à la lecture de son histoire telle que narrée par Michelet. On retrouve peut-être surtout dans ce que Jean-Christophe retient de Jeanne le Romain Rolland pacifiste voyant en elle « la pauvre petite bergeronnette » au milieu de « loups et renards », « pleurant après les victoires, pleurant sur les ennemis morts », et (citation étant faite de la conclusion du livre de Michelet) une héroïne « douce dans la plus âpre lutte [...], pacifique dans la guerre même ». Mais ce qui est en jeu pour Jean-Christophe, ce sont ses relations avec la France et les Français, la comparaison entre le Rhin et la Seine conduisant, après la page sur Jeanne, aux rêves d'amitié franco-allemande de Jean-Christophe, malgré ses fortes préventions contre Paris et les Français : « Christophe cherchait un Français à aimer, pour l'amour de la France ». Cette amitié avec un Français dont il rêve en pensant à Jeanne d'Arc adviendra dans la suite du roman. Le début de la partie du livre intitulée « Dans la maison », sera scandée par l'exclamation « J'ai un ami ! » Et son ami sera un écrivain appelé Olivier... Jeannin, avec lequel il va cohabiter pour un temps. Le

¹ Ch. Péguy, *Par ce demi-clair matin* [novembre 1905], B 213.

² Ch. Péguy, *Par ce demi-clair matin*, B 210-214.

chapitre suivant, « Antoinette », s'ouvrira avec une longue description de cette famille Jeannin, qui va jouer un rôle important dans la vie de Jean-Christophe. *Jeannin*, nom d'« une de ces vieilles familles françaises qui, depuis des siècles, restent fixées au même coin de province » et – surtout ! – nom qui confirme, si besoin était, que cette page sur Jeanne au centre du roman, n'aura pas été un simple intermède, mais le prélude d'une nouvelle phase de la vie de Jean-Christophe, secrètement placée sous le signe de Jeanne.

Figurent ci-après, *in extenso*, ces quatre pages de *Jean-Christophe* que j'ai présentées, au sein desquelles on trouve les paragraphes plus spécifiquement dédiés à Jeanne. Il m'a paru intéressant de reproduire aussi les pages introductives, d'autant plus qu'elles sont assez représentatives de l'écriture de *Jean-Christophe*, de ses qualités comme de ses défauts ou tout au moins de ses facilités. Romain Rolland semblait se protéger par avance des remarques sur son style en usant de la métaphore fluviale, et c'est comme à l'attention de ceux qui trouveraient que l'Homère de ce roman dormait trop souvent qu'il avait écrit, dans son texte de 1909 « Aux amis de Jean-Christophe » :

Il est, dans le cours des fleuves, des zones où ils s'étendent, semblent dormir, reflétant la campagne qui les entoure, et le ciel. Ils n'en continuent pas moins de couler et changer ; et parfois, cette immobilité feinte recouvre un courant rapide, dont la violence se fera sentir plus loin, au premier obstacle.

*

Romain Rolland

Jean-Christophe

« La Foire sur la place » (extrait)

Dans cette détente de sa volonté, il sentait le besoin de se rapprocher des autres. Et, bien qu'il fût très faible encore, et que ce ne fût guère prudent, il sortait, de bon matin, à l'heure où le flot du peuple dévalait des rues populeuses vers le travail lointain, ou le soir, quand il revenait. Il voulait se plonger dans le bain rafraîchissant de la sympathie humaine. Non qu'il parlât à personne. Il ne le cherchait même pas. Il lui suffisait de regarder passer les gens, de les deviner, et de les aimer. Il observait, avec une affectueuse pitié, ces travailleurs qui se hâtaient, ayant tous, par avance, la lassitude de la journée — ces figures de jeunes hommes, de jeunes filles, au teint étioilé, aux expressions aiguës, aux sourires étranges —, ces visages transparents et mobiles, sous lesquels on voyait passer des flots de désirs, de soucis, d'ironies changeantes — ce peuple si intelligent, trop intelligent, un peu morbide, des grandes villes. Ils marchaient vite, tous, les hommes lisant les journaux, les femmes grignotant un croissant. Christophe eût bien donné un mois de sa vie pour que la blondine ébouriffée, aux traits bouffis de sommeil, qui venait de passer près de lui, d'un petit pas de chèvre, nerveux et sec, pût dormir encore une heure ou deux de plus. Oh ! qu'elle n'eût pas dit non, si on le lui avait offert ! Il eût voulu enlever de leurs appartements, hermétiquement clos à cette heure, toutes les riches oisives, qui jouissaient ennuyeusement de leur bien-être, et mettre à leur place, dans leurs lits, dans leur vie reposante, ces petits corps ardents et las, ces âmes non blasées, pas abondantes, mais vives et gourmandes de vivre. Il se sentait plein d'indulgence pour elles, à présent ; et il souriait de ces minois éveillés et vannés, où il y a de la rouerie et de l'ingénuité, un désir effronté et naïf du plaisir, et, au fond, une brave petite âme, honnête et travailleuse. Et il ne se fâchait pas, quand quelques-unes lui riaient au nez, ou se

poussaient du coude, en se montrant ce grand garçon, aux yeux ardents.

Il s'attardait aussi sur les quais, à rêver. C'était sa promenade de prédilection. Elle calmait un peu sa nostalgie du grand fleuve, qui avait bercé son enfance. Ah ! ce n'était plus sans doute le Vater Rhein ! Rien de sa force toute-puissante. Rien des larges horizons, des vastes plaines, où l'esprit plane et se perd. Une rivière aux yeux gris, à la robe vert-pâle, aux traits fins et précis, une rivière de grâce, aux souples mouvements, s'étirant avec une spirituelle nonchalance dans la parure somptueuse et sobre de sa ville, les bracelets de ses ponts, les colliers de ses monuments, et souriant à sa joliesse, comme une belle flâneuse... La délicieuse lumière de Paris ! C'était la première chose que Christophe avait aimée dans cette ville ; elle le pénétrait, doucement, doucement ; peu à peu, elle transformait son cœur, sans qu'il s'en aperçût. Elle était pour lui la plus belle des musiques, la seule musique parisienne. Il passait des heures, le soir, le long des quais, ou dans les jardins de l'ancienne France, à savourer les harmonies du jour sur les grands arbres baignés de brume violette, sur les statues et les vases gris, sur la pierre patinée des monuments royaux, qui avait bu la lumière des siècles — cette atmosphère subtile, faite de soleil fin et de vapeur laiteuse, où flotte, dans une poussière d'argent, l'esprit riant de la race.

Un soir, il était accoudé près du pont Saint-Michel, et, tout en regardant l'eau, il feuilletait distraitemment les livres d'un bouquiniste, étalés sur le parapet. Il ouvrit au hasard un volume dépareillé de Michelet. Il avait déjà lu quelques pages de cet historien, qui ne lui avait pas trop plu par sa hâblerie française, son pouvoir de se griser de mots, et son débit trépidant. Mais, ce soir-là, dès les premières lignes, il fut saisi : c'était la fin du procès de Jeanne d'Arc. Il connaissait par Schiller la Pucelle d'Orléans ; mais jusqu'ici, elle n'était pour lui qu'une héroïne romanesque, à laquelle un grand poète avait prêté une vie imaginaire. Brusquement, la réalité lui apparut, et elle l'étreignit. Il lisait, il lisait, le cœur broyé par l'horreur tragique du sublime récit ; et lorsqu'il arriva au moment où Jeanne apprend qu'elle va mourir le soir et où elle défaille d'effroi, ses mains se mirent à trembler, les larmes le

prirent, et il dut s'interrompre. La maladie l'avait affaibli : il était devenu d'une sensibilité ridicule, qui l'exaspérait. — Quand il voulut achever sa lecture, il était tard, et le bouquiniste fermait ses caisses. Il résolut d'acheter le livre ; il chercha dans ses poches : il lui restait six sous. Il n'était pas rare qu'il fût aussi dénué : il ne s'en inquiétait pas ; il venait d'acheter son dîner, et il comptait, le lendemain, toucher un peu d'argent chez Hecht, pour une copie de musique. Mais attendre jusqu'au lendemain, c'était dur ! Pourquoi venait-il justement de dépenser à son dîner le peu qui lui restait ? Ah ! s'il avait pu offrir en paiement au bouquiniste le pain et le saucisson, qu'il avait dans sa poche !

Le lendemain matin, très tôt, il alla chez Hecht, pour chercher l'argent ; mais en passant près du pont, qui porte le nom de l'archange des batailles — « le frère du paradis » de Jeanne —, il n'eut pas le courage de ne pas s'arrêter. Il retrouva le précieux volume dans les caisses du bouquiniste ; il le lut en entier ; il passa près de deux heures à le lire ; il manqua le rendez-vous chez Hecht ; et, pour le rencontrer ensuite, il dut perdre presque toute sa journée. Enfin, il réussit à avoir sa nouvelle commande et à se faire payer. Aussitôt, il courut acheter le livre. Il avait peur qu'un autre acheteur ne l'eût pris. Sans doute, le mal n'eût pas été grand : il était facile de se procurer d'autres exemplaires ; mais Christophe ne savait pas si le livre était rare ou non ; et d'ailleurs, c'était ce volume-là qu'il voulait, et non un autre. Ceux qui aiment les livres sont volontiers fétichistes. Les feuillets, même salis et tachés, d'où la source des rêves a jailli, sont pour eux sacrés.

Christophe relut chez lui, dans le silence de la nuit, l'Évangile de la Passion de Jeanne ; et aucun respect humain ne l'obligea plus à contenir son émotion. Une tendresse, une pitié, une douleur infinie le remplissaient pour la pauvre petite bergeronnette, dans ses gros habits rouges de paysanne, grande, timide, la voix douce, rêvant au chant des cloches — (elle les aimait comme lui) — avec son beau sourire, plein de finesse et de bonté, ses larmes toujours prêtes à couler — larmes d'amour, larmes de pitié, larmes de faiblesse : car elle était à la fois si virile et si femme, la pure et vaillante fille, qui domptait les volontés sauvages d'une armée de bandits, et tranquillement, avec son bon sens

intrépide, sa subtilité de femme, et son doux entêtement, déjouait pendant des mois, seule et trahie par tous, les menaces et les ruses hypocrites d'une meute de gens d'église et de loi — loups et renards, aux yeux sanglants — faisant cercle autour d'elle.

Ce qui pénétrait le plus Christophe, c'était sa bonté, sa tendresse de cœur — pleurant après les victoires, pleurant sur les ennemis morts, sur ceux qui l'avaient insultée, les consolant quand ils étaient blessés, les aidant à mourir, sans amertume contre ceux qui la livrèrent, et, sur le bûcher même, quand les flammes s'élevaient, ne pensant pas à elle, s'inquiétant du moine qui l'exhortait, et le forçant à partir. Elle était « douce dans la plus âpre lutte, bonne parmi les mauvais, pacifique dans la guerre même. La guerre, ce triomphe du diable, elle y porta l'esprit de Dieu. »

Et Christophe, faisant un retour sur lui-même, pensait :
— Je n'y ai pas assez porté l'esprit de Dieu.

Il relisait les belles paroles de l'évangéliste de Jeanne :

« Être bon, rester bon, entre les injustices des hommes et les sévérités du sort... Garder la douceur et la bienveillance parmi tant d'aigres disputes, traverser l'expérience sans lui permettre de toucher à ce trésor intérieur... »

Et il se répétait :

« J'ai péché. Je n'ai pas été bon. J'ai manqué de bienveillance. J'ai été trop sévère. — Pardon. Ne croyez pas que je sois votre ennemi, vous que je combats ! Je voudrais vous faire du bien, à vous aussi... Mais il faut pourtant vous empêcher de faire le mal... »

Et comme il n'était pas un saint, il lui suffisait de penser à eux pour que sa haine se réveillât. Ce qu'il leur pardonnait le moins, c'était qu'à les voir, à voir la France à travers eux, il était impossible d'imaginer qu'une telle fleur de pureté et de poésie héroïque eût pu jamais pousser de ce sol. Et pourtant, cela était. Qui pouvait dire qu'elle n'en sortirait pas encore une seconde fois ? La France d'aujourd'hui ne pouvait être pire que celle de Charles VII, la nation prostituée d'où sortit la Pucelle. Le temple était vide à présent, souillé, à demi ruiné. N'importe ! Dieu y avait parlé.

Christophe cherchait un Français à aimer, pour l'amour de la France.



Vachel Lindsay, *circa* 1912
Archives digitales de l'Illinois, Lincoln Library

Jeanne d'Arc et Marc Twain vus par Vachel Lindsay

R. Vaissermann

Nicholas Vachel Lindsay¹ naît le 10 novembre 1879 à Springfield, Illinois. Son prénom, qui s'appliquait originellement à un « vacher », vient de l'ancien français et de l'anglo-normand.

Fils d'un riche médecin, lui-même entreprend des études de médecine au Hiram College de l'Ohio de 1897 à 1900, pour faire plaisir à ses parents, mais Vachel entend bien ne pas devenir médecin et leur écrit un jour qu'il se destine à la peinture. Ce à quoi les parents répondent que les médecins peuvent dessiner pendant leur temps libre... Lindsay n'est pas convaincu par l'argument, quitte l'Ohio et part à Chicago étudier à l'Institut d'Art, de 1900 à 1903. En 1904, il rejoint la New York School of Art pour étudier cet art nommé littérature. Lindsay restera néanmoins toute sa vie intéressé par l'art – notamment par le cinéma muet – et il dessinera en marge de ses manuscrits.

Lindsay se lance en poésie, non sans originalité dans la diffusion de ses vers. Il s'auto-édite. Mieux : ne le voit-on pas en 1905 essayer de vendre ses poèmes dans les rues à New York ? Et même de les troquer contre nourriture comme le proclament ses explicites *Rimes à échanger contre du pain* (*Rhymes To Be Traded For Bread*) ?

Au printemps 1906, Lindsay entreprend même une grande marche de 960 kilomètres qui le mène de la Floride au Kentucky, disséminant ses poèmes pour être logé et nourri. Au printemps 1908, il marche de nouveau suivant le même protocole, de New York à Hiram, dans l'Ohio. De mai à septembre 1912, il voyage encore de l'Illinois au Nouveau-Mexique.²

C'est alors qu'il publie dans la revue de Chicago *Poésie* (*Poetry*) ses deux recueils principaux : *Le Général William Booth entrant au paradis et autres poèmes* et *Le Congo et autres poèmes*³. Pour lui, la poésie – mètres expressifs, images vives, rimes audacieusement modernes

¹ Sur lui, voir Raymond Purkey, *Vachel Lindsay*, Nizet, 1968.

² Ses voyages à travers le pays sont racontés dans *Ce qui m'arriva en prêchant l'évangile de la Beauté* (*Adventures While Preaching the Gospel of Beauty*, New York, Mitchell Kennerley, 1914) et dans son *Guide pratique pour mendiants* (*A Handy Guide for Beggars*, New York, The MacMillan Company, 1916).

³ *General William Booth enters into heaven and other poems*, 1913 ; *The Congo and other poems*, 1914.

– doit être chantée ou psalmodiée, et doit être populaire. Optimiste, elle célèbre un ardent patriotisme, son désir d’une démocratie progressiste, sa vision romantique de la nature.

La renommée de ce tenant de la « poésie chantée » (“*singing Poetry*”) s’accroît considérablement dans les années 1910. Ne donne-t-il pas en 1915 une lecture de poésie au président Woodrow Wilson et à l’ensemble de son cabinet ? Cette même année paraît *The Art of the Moving Picture*, considéré comme le premier livre de critique cinématographique et traduit en français¹. En 1920, il est élu membre de l’Académie américaine des arts et des lettres et il entame une belle carrière d’essayiste. Mais la médaille a, hélas, son revers.

Ces errances tant géographiques que psychologiques sont le signe inquiétant d’un manque chronique d’argent. Sa famille ne soutient pas cet étudiant en médecine félon, ce peintre raté, un tel original. Lindsay doit gagner de l’argent en faisant des petits boulots tout au long de sa vie, ce qui rend amère sa vie sentimentale : il courtise en vain la poétesse Sara Teasdale en 1914 ; il a grand mal à procurer à Elizabeth Connor, épousée en 1925, et à leurs deux enfants une vie décente. Même les premières années de son mariage, il est contraint de vivre à l’hôtel le plus clair de son temps. Accablé par les soucis financiers et déprimé, fatigué de ses longues tournées de lectures alimentaires, notre barde baroudeur se suicide le 5 décembre 1931 en buvant une bouteille de lessive et meurt – ultime ironie – dans sa ville natale.

Notre poème johannique fut publié dans *Poésie* en juillet 1917², après deux autres intitulés « Notre mère Pocahontas » (“*Our Mother Pocahontas*”) et « Niagara », les trois étant regroupés dans le cycle « Pour l’Amérique en guerre » (“*For America ar War*”). Ils furent repris ensemble dans la *New York Tribune* du dimanche 8 juillet 1917³. Puis, cette même année, dans le recueil *Le Rossignol chinois et autres poèmes*⁴, mais au sein d’une section de l’ouvrage élargie à trois autres poèmes et intitulée « Amérique en guerre contre l’Allemagne, début avril 1917 » (“*America at War with Germany, Beginning April, 1917*”). On rappellera que c’est le 6 avril 1917 que le Congrès

¹ *De la caverne à la pyramide. Écrits sur le cinéma, 1914-1925*, trad. de Marc Chénétier, Klincksieck, 2000 (réédité en 2012).

² *Poetry. A Magazine of Verse*, volume X, n° 4, p. 175.

³ Vachel Lindsay, “*For America at War. From Poetry*”, *New York Tribune*, vol. LXXVII, n° 25802, 8 juillet 1917, page <19> (page 2 – partie III).

⁴ V. Lindsay, *Chinese nightingale and other poems*, New York, The MacMillan Company, 1917, p. 47.

américain reconnaît l'état de guerre entre les États-Unis et l'Allemagne, après de longs mois de neutralité voulus par le président Wilson¹. Voici l'extrait du sommaire qui concerne cette troisième section :

- *Our Mother Pocahontas*
- *Concerning Emperors*
- *Niagara*
- *Mark Twain and Joan of Arc*
- *The Bankrupt Peace Maker*
- *"This, My Song, is made for Kerensky"*

Notre poème figure aussi dans les *Collected Poems*², en un tout autre environnement : aux côtés de deux autres poèmes, les trois étant intitulés « Trois poèmes sur Marc Twain » (*"Three Poems about Mark Twain"*), eux-mêmes au sein d'une section VI : « Encens, & Louange, & Caprice, & Gloire » (*"Incense, and Praise, and Whim, and Glory"*).

Le poème n'avait jamais encore été traduit en français. Nous ne résistons pas à la tentation de donner ci-après la traduction roumaine que nous en avons trouvé – en accord avec l'objectif de notre association, attentive aux échos de la geste johannique et de l'œuvre de Péguy en Europe de l'Est.

Trois ans avant sa canonisation officielle, alors que la Grande Guerre faisait rage en Europe, Vachel Lindsay réfléchit donc au portrait de la Pucelle d'Orléans par Twain, et il donne en même temps un mini-portrait, révérencieux, de Twain, qui ressemble pour Lindsay au « roi Arthur ». Poète du Midwest, Lindsay était plein d'estime pour cet autre habitant du Midwest qu'était Marc Twain. Relisons « Le Radeau »³ qui symbolise l'humanité :

Mais qui va là, paré de la robe d'Oxford,
Guidant notre radeau, marchant de long en large ?
Est-ce lui qui sans robe, apparaît soudain blanc,
Brillant comme un pilier qui soutiendrait la nuit ?

¹ Ce n'est que le 7 décembre 1917 que les États-Unis déclarèrent la guerre à l'Empire austro-hongrois.

² New York, The MacMillan Company, 1925, pp. 262-263.

³ « *The Raft* » : « *But who is this in sweeping Oxford gown / Who steers the raft, or ambles up and down, / Or throws his gown aside, and there in white / Stands gleaming like a pillar of the night? / The lion of high courts, with hoary mane, / Fierce jester that this boyish court will gain — / Mark Twain! / The bad world's idol: / Old Mark Twain!* »

Le lion des hautes cours, et sa crinière blanche,
Le farouche bouffon que cette cour juvénile va gagner —
Mark Twain !
L'idole du mauvais monde :
le vieux Mark Twain !

Même si « l'étendard sacré » de Jeanne brûle au-dessus de Twain, Lindsay exprime un tourment tout personnel face au bain de sang causé par la guerre. Un tel sentiment distingue le poème des autres œuvres patriotiques de l'époque, bien plus longues à célébrer les victoires militaires qu'à en reconnaître le coût humain.

Dans une lettre à Jane Addams en date du 26 juin 1917, Lindsay admet sa propre ambivalence au sujet de la guerre : ce poème aux huit couplets rimés est « probablement plus militaire que n'importe lequel de mes textes précédents, mais pas si militaire, après tout. Plus je lis les journaux germano-américains, plus le conflit me semble inévitable. »¹

Vachel Lindsay

« Mark Twain and Joan of Arc »

When Yankee soldiers reach the barricade
Then Joan of Arc gives each the accolade.

For she is there in armor clad today,²
All the young poets of the wide world say.

Which of our freemen did she greet the first,
Seeing him come against the fires accurst?

Mark Twain, our Chief – with neither smile nor jest,³
Leading to war our youngest and our best.

The Yankee to King Arthur's court returns.
The sacred flag of Joan above him burns.

¹ Tapuscrit annoté (en ligne : digital.janeaddams.ramapo.edu/items/show/15105/).

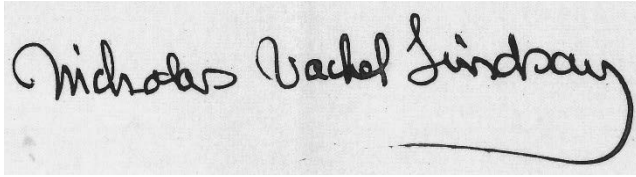
² Dans la *New York Tribune* : graphie « to-day ». Nouvelle ponctuation à partir du livre : « *For she is there in armor clad, today,* ». Dans la *New York Tribune* : graphie « to-day ».

³ Ponctuation du livre : « *Mark Twain, our Chief, with neither smile nor jest,* ». Ponctuation des *Collected Poems* : « *Mark Twain, our Chief with neither smile nor jest,* ».

For she has called his soul from out the tomb.
And where she stands, there he will stand till doom.

.....

But I, I can but mourn, and mourn again
At bloodshed caused by angels, saints, and men.

A black and white photograph of a handwritten signature in cursive script. The signature reads "Nicholas Vachel Lindsay" and is written on a light-colored, slightly textured paper. The ink is dark, and the handwriting is fluid and expressive.

Subscription de la lettre à Jane Addams du 26 juin 1917
Swarthmore College Peace Collections

Vachel Lindsay

« Marc Twain et Jeanne d'Arc »

*Quand les soldats yankees gagnent la barricade,
Jeanne d'Arc donne alors à chacun l'accolade.*

*Car aujourd'hui, la voici, c'est elle en armure,
Tout jeune poète du monde entier le clame.*

*Parmi nos hommes libres qui donc le premier
Salua-t-elle, en son assaut des feux maudits ?*

*Mark Twain, ce chef – qui ne sourit ni ne plaisante,
Lui qui mène aux combats nos meilleurs, nos plus jeunes.*

*Le Yankee retrouve la Cour du roi Arthur
Et l'étendard sacré brûle au-dessus de lui ;*

*Jeanne appelle en effet son âme hors du tombeau.
Là où elle est, lui se tiendra jusqu'à la fin.*

.....

*Mais moi, je ne puis que pleurer, pleurer encore :
Tant de sang font verser anges, saints – et les hommes !*

Vachel Lindsay

« Mark Twain și Ioana D'Arc »

Când soldații yankei ajung la baricadă
Ioana D'Arc adresează fiecăruia o laudă.

Ea poartă azi armură din cap până-n picioare,
Poeții lumii-ntregi declară asta-n gura mare.

Cine-o fi fost, răzbătând prin focul gloanțelor încrucișat,
Primul soldat american pe care ea l-a întâmpinat?

Mark Twain, Comandantul, făr-a zâmbi, făr-a face glume,
Conduce-n luptă pe tinerii noștri, cei mai viteji din lume.

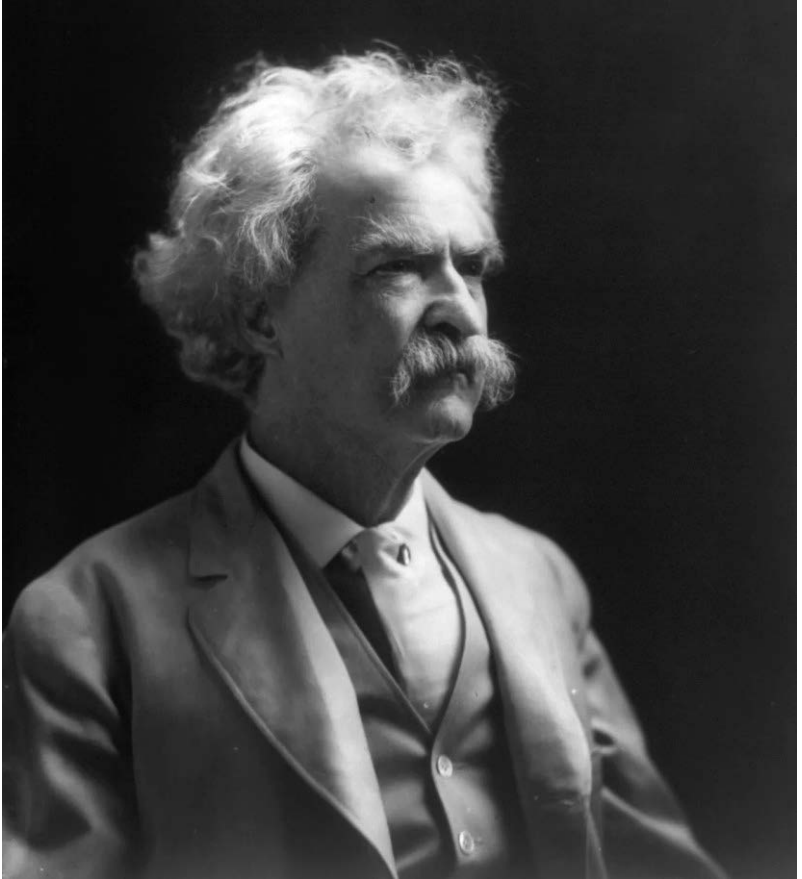
Yankeii, iată, se-ntorc la curtea regelui Arthur.
Drapelul Ioanei, sacru, arde deasupra lui, un foc vioi și pur.

Pentru că ea i-a chemat sufletul afară din mormintele cetății
Și unde stă ea va sta și el până-n ziua cea mare-a judecății.

Dar eu, eu nu pot decât să plâng, să plâng strângând din dinți,
Pentru tot acest măcel cauzat de oameni, de îngeri și de sfinți.

Trad. Petru Dimofte¹

¹ Né en 1955, Petru Dimofte étudia au lycée général « Michel Eminescu » à Vaslui, non loin de la Moldavie, puis la navigation à l'École supérieure maritime « Mircea l'Ancien » de Constanza. Officier puis capitaine au long cours, commandant du super-chalutier *Pietrosul* (du nom d'un mont des Carpates culminant à 2303 mètres), il coordonna longtemps les activités de la pêche roumaine dans la zone de l'Afrique du Nord-Ouest et travailla pour la compagnie de pêche océanique Tulcea. Retraité, Dimofte vit aujourd'hui à Bârlad, à quelques kilomètres au sud de Vaslui. Promoteur érudit de la culture maritime, il a commencé récemment une remarquable carrière de traducteur, publiant trois anthologies poétiques en traduction roumaine aux éditions Coresi de Bucarest : un *Florilège du monde au sillage des nefs* (*Florile lumii în siajul navei*, 2019), des *Fleurs des jardins des autres. Anthologie poétique du monde entier* (*Flori din grădina altora. Antologie de poezie din literatura universală*, 2021), des *Fleurs de sept mers, six continents et plus. Poèmes du monde entier* (*Flori de peste șapte mări și de pe șase continente. Poezii din literatura universală*, 2023). Dimofte a publié la traduction ci-dessus dans un message posté le 16 mai 2021 sur sa page personnelle Facebook (www.facebook.com/petru.dimofte).



Mark Twain à New York en 1907, trois ans avant sa mort,
photographié par Alvin Frederick Bradley (1862-1948)
The N.Y. Photo-Gravure Co.



Portrait de Jean Larrivé (ca. 1924) posant farouche devant la maquette controversée de la chaire de Fourvière, que son praticien Louis Bertola achèvera en 1933 (Musée des Beaux-Arts de Lyon)

Jean Larrivé, johanniste des deux espèces ?

R. Vaissermann

Jean Baptiste Larrivé (1875-1928) est un sculpteur de l'école lyonnaise. Élève de Charles Dufraine, il étudie à l'École des Beaux-Arts de Lyon de 1890 à 1897. Il remporte le prix de Paris 1896-1897 avec *Lycurgue présente l'héritier du trône aux Lacédémoniens*. Il fut ensuite élève à l'École des Beaux-Arts de Paris, où il réalise le bas-relief *L'Exil d'Edipe* (plâtre, 1902). Prix de Rome en 1904 pour son plâtre *Saint Jean-Baptiste prêchant dans le désert*, il est ensuite pensionnaire à la Villa Médicis de 1905 à 1910, où il crée une *Matrone faisant brûler de l'encens* (marbre, 1908) et *Le Jeune athlète* (bronze, 1909).

Mobilisé comme brancardier en 1914, il travaille à partir de 1916 comme artiste pour le Service de santé militaire ; il réalise plusieurs bas-reliefs et contribue même à la réfection des visages défigurés des Gueules cassées.

Démobilisé au début de l'année 1919, il prend alors la direction de l'École des Beaux-Arts de Lyon et en restera le directeur jusqu'à sa mort.

Intégrant une dimension architectonique forte dans ses compositions, il réalise de nombreuses œuvres religieuses pour la basilique de Fourvière : les sculptures en pierre calcaire de *l'Ange à l'épée* (Tour nord-ouest, 1921) et de *l'Ange du silence* (Tour sud-ouest, 1920), le bas-relief de la *Lutte de Jacob et de l'ange* (Tour nord-ouest, 1920) ; ainsi que plusieurs monuments aux morts et bâtiments pour la ville de Lyon, en collaboration avec différents architectes, dont Tony Garnier.

Il exposa à l'Exposition internationale des arts décoratifs de 1925.

Il créa notamment à la fin de sa carrière le monument de Lyon aux morts de la Guerre situé dans le parc de la Tête d'or, sur l'île des Cygnes ; son frère Auguste acheva le monument en 1930. Jean Larrivé était mort le 20 mars 1928. *Le Progrès* de Lyon lui consacra un bel article nécrologique :

Descendant fidèle des grands carriers de Montalieu, il adorait la belle matière pour sa couleur, le grain, la valeur en plein jour. Il excellait à pétrir l'argile, à modeler l'esquisse à doigts attentifs, subtils ; mais il aimait mieux encore s'attaquer à la pierre dure, faire

jaillir du bloc, à patients coups de ciseau, les étincelles de la vie. Il avait conquis de haute lutte le prix de Rome avec son *Saint Jean prêchant dans le désert*, mais il revenait, comme d'instinct, à l'équilibre heureux, à l'euphorie radieuse des marbres antiques [...]. Il créa ainsi une belle famille d'œuvres, où l'inspiration religieuse elle-même s'avivait au plus pur et splendide canon de la statuaire grecque.¹

Jean Larrivé eut pour élèves les sculpteurs Marc Leriche et Joseph Sapey-Triomphe.

Jean Larrivé cisela apparemment plusieurs *Jeanne d'Arc*. Il faut dire que l'art religieux est un domaine où il a toujours reçu d'importantes commandes et où il s'est illustré, avec une prédilection pour la pierre. La sculpture de Larrivé illustre bien le passage entre le XIX^e siècle et le XX^e siècle : notre artiste échappa à une sculpture trop rigoureuse et finalement stéréotypée ; il apporta à la sculpture religieuse un renouveau qui s'insère dans le renouveau de la spiritualité chrétienne.

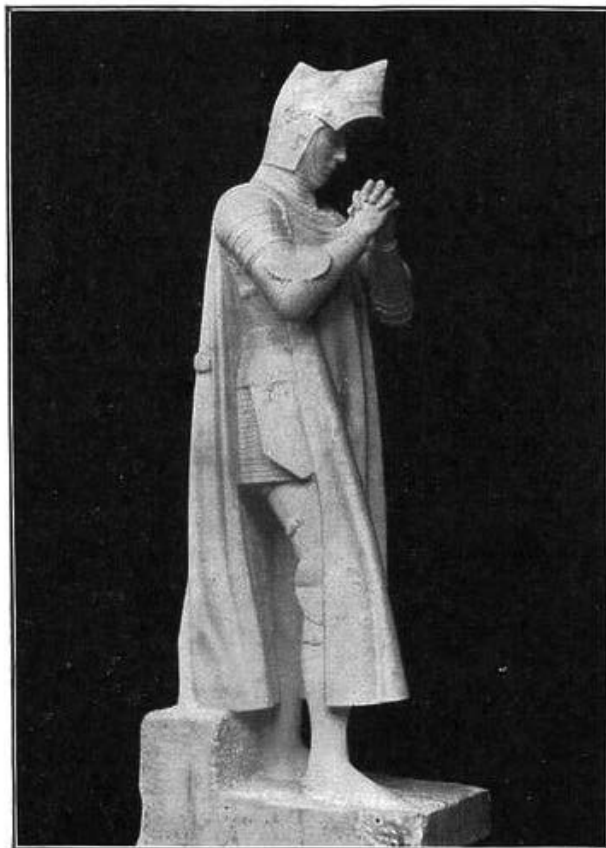
Sa *Jeanne d'Arc* la plus connue est une belle *Jeanne d'Arc en prière* de marbre de Carrare blanc, bénite le 24 mai 1914 par monseigneur Dubois, et installée dans la cathédrale Saint-Étienne de Bourges, dans une chapelle qui s'appelait anciennement « chapelle de Denis de Bar », du nom de celui qui la créa, et qui fut par la suite appelée précisément « chapelle de sainte Jeanne d'Arc », en souvenir des deux séjours que fit la sainte à Bourges, où elle venait souvent prier à la cathédrale. Jeanne fit en effet deux séjours à Bourges : une fois avant le siège de La Charité, à la fin de l'année 1429, et une fois après.

La sculpture, dont le naturalisme renouvelle l'iconographie traditionnelle, représente la sainte de la Patrie en prière, debout, pied droit en avant, mains jointes et doigts croisés devant un beau drapé couvert de fleurs de lys, épée pendante au côté gauche, tête légèrement inclinée vers l'avant et casque relevé sur le front. Il se peut bien, à la réflexion, que cette prière soit celle de la Pucelle au sacre de Charles VII ; aussi le *Dictionnaire encyclopédique de Jeanne d'Arc* la recense-t-il comme *Jeanne d'Arc en prière*. Son aspect politique peut expliquer qu'elle soit aussi, parfois, dénommée *Jeanne d'Arc priant pour la France*.

Si le modèle original est dans la cathédrale de Bourges, il en existe des copies.

¹ « Le sculpteur Jean Larrivé, directeur de l'École des Beaux-Arts de Lyon, est mort hier », *Le Progrès*, Lyon, 21 mars 1928.

L'une d'elle, statue d'albâtre, est placée dans la cathédrale Saint-Louis de La Rochelle et intitulée *Sainte Jeanne d'Arc*. Une copie en existe aussi à Notre-Dame-Saint-Vincent de Lyon, semble-t-il depuis 1910 – copie que le *Dictionnaire encyclopédique de Jeanne d'Arc* nomme tout simplement *Jeanne d'Arc*.



J.D. Paris

Reproduction interdite

JEANNE D'ARC EN PRIÈRE

Marbre de Jean Larrivé

Cathédrale de Bourges.

À partir de 1912, l'atelier du fondeur Barbedienne – qui signe sur les bases – fonde une autre reproduction, en bronze doré, de 64 cm de hauteur et désignée par les antiquaires comme *Jeanne d'Arc en armure*¹. Les minutieuses réductions en bronze restent assez conformes à l'esthétique traditionnelle d'un Frémiet.



Bronze doré de 64 cm de hauteur ; « Fonte Barbedienne »

¹ Vente aux enchères De Bœcque, Paris, 30 juin 2020, lot 256.

Le même atelier fondit aussi de Larrivé un bronze doré de 58 cm de hauteur avec socle en marbre rouge¹ et signée « *J. Larrivé sculpt.* » (en latin d'artiste : *Johannes Larrivé sculptavit*) et « *Barbedienne edid.* » (*edidit*).



¹ Sculpture d'une hauteur de 43 cm, d'une largeur de 20 cm ; socle de 24 cm x 15 cm (et 15 cm de hauteur).

Apparut également dans une vente aux enchères à l'hôtel des ventes de Blois une épreuve en bronze doré de seulement 31 cm de haut, fondue elle aussi par Barbedienne. De manière étonnante, le commissaire-priseur n'identifia pas avec exactitude le sujet, puisqu'il nomma la statue – pourtant signée par l'artiste – « chevalier en prière ». La miniature a une belle base en marbre vert de mer de 12,2 x 9,7 cm¹.



« Chevalier en prière », bronze, hauteur : 31 cm

¹ Vente Pousse-Cornet, Blois, 25 mars 2017, lot 256.

D'autres reproductions de Barbedienne sont bien sûr en marbre blanc, comme l'original¹.



Reproduction Barbedienne en marbre blanc
(dimensions inconnues)

¹ Florence Rionnet, *Les Bronzes Barbedienne. L'œuvre d'une dynastie de fondeurs*, Arthena, 2016, p. 362, cat. 1014 ; *La Maison Barbedienne : correspondances d'artistes*, Comité des travaux historiques et scientifiques, 2008 – la maison Barbedienne fondit aussi des Jeanne d'Arc d'Henri Chapu.

De Larrivé existe également une *Jeanne d'Arc sur le bûcher* en pierre, dans une collection particulière, de localisation inconnue. Nous n'en avons pas de reproduction mais nous savons que le sculpteur y a isolé le visage « afin de saisir l'extase de la sainte dont les chairs se consomment »¹. N'est-ce pas donc pas là cette *Tête de Jeanne d'Arc* attribuée à Larrivé, sans plus de détail et dont nous avons aussi trouvé simple mention.

On le constate, les noms utilisés pour désigner les sculptures de Larrivé ont pu varier et sont assez déroutants.

Mais si nous nous sommes permis en titre une question audacieusement métaphorique, c'est que Larrivé semble avoir livré également, en 1925, un poème johannique, au demeurant sans prétention. Il n'est pas édité dans un livre ni dans un périodique mais sur un papier de piété, plié en deux, de quelques centimètres carrés, juste en face de la reproduction d'une de ses sculptures johanniques, ce qui laisse penser que c'est le même homme qui a sculpté et qui a écrit. Ce n'est pas là haute poésie, nous en convenons tout de suite. L'attribution, même, n'est pas certaine, à cause de cette mystérieuse initiale « G. », qui pourrait indiquer un lieu² voire un autre auteur que notre sculpteur.

En voici le texte :

À Jeanne d'Arc

I.

Au secours de la Patrie
Jeune enfant Dieu t'envoya ;
Et la France si meurtrie
À ta voix se réveilla.
À l'abri de ta bannière
Triomphèrent tes soldats :
Donne encor par ta prière
La victoire à nos combats.

¹ Article *Wikipédia* consacré au sculpteur ; cf. p. 376 de Claire Barbillon, « Les débuts du XX^e siècle : 1900-1914 », pp. 342-415, dans Cl. Barbillon (dir.), *Sculptures du XVII^e au XX^e siècle. Musée des Beaux-Arts de Lyon*, Somogy, 2017.

² Problème : Larrivé, Lyonnais très fidèle, cinq ans Romain, parfois Parisien, ne semble jamais avoir habité une ville qui commença par « G » et aucune de ses œuvres – à notre connaissance – n'est même localisée dans une ville en G...

II.

Suis l'archange qui te mène
Avec les célestes Voix ;
Va, va, fille de Lorraine :
Dieu protège tes exploits.
Orléans, Patay, la Loire,
Tout s'incline devant toi.
C'est un long chemin de gloire
Qui vers Reims conduit le Roi.

III.

À Rouen, du sacrifice
Ta vertu subit l'affront ;
Mais la flamme du supplice
Te mit l'auréole au front.
Quand ta cendre vénérée
À la Seine se mêla,
Ta grande âme délivrée
Vers les anges s'envola.

G.

J.-L., 24 juin 1925.





Anne Akhmatova dans les années 1950
photographiée par la critique Lydie Yakovlevna Guinzbourg ;
au verso, attribution autographe succincte du poète
Alexandre Sémonovitch Kouchner (Archives L. Ya. Guinzbourg)

« Rose dernière » [1962], par Anne Akhmatova

R. Vaissermann

Ajoutons à notre cycle des poésies johanniques le chef d'œuvre lyrique de la plus grande poétesse russe du XX^e siècle, Anne Akhmatova (11 juin 1889 – 5 mars 1966), un poème écrit le 9 août 1962, et qui fut l'objet de nombreuses exégèses¹.

Nous avons la chance de pouvoir, aujourd'hui encore, entendre l'auteur le lire elle-même sur le site internet www.youtube.com/watch?v=yhtfWWSYEFk (même document à l'adresse lektorium.su/audio/1274) : Akhmatova – qui rechignait à lire ses poèmes, *a fortiori* si elle les savait enregistrés – déclame ici d'une voix presque blanche, sans effets. En 1965, la poétesse fut autorisée à voyager à l'étranger pour recevoir un doctorat *honoris causa* à l'université d'Oxford ; elle resta quelques jours en Angleterre (2-6 juin 1965) et obtint la permission de passer ensuite par Paris (6-7 juin 1965) pour prendre le train du retour. Il n'est pas interdit de penser que c'est à l'occasion de cet ultime voyage que l'enregistrement a été effectué : plusieurs enregistrements d'Akhmatova sont bien datés du printemps 1965, certains situés à Komarovo sur le golfe de Finlande², d'autres situés à Oxford, d'autres encore situés à Paris et dus à Nikita Struve, professeur de littérature russe à la Sorbonne – et bien plus tard compagnon de route du *Porche*.

Ce testament poétique se présente sous la forme modeste de deux quatrains, composés de pentamètres trochaïques (пятистопный хорей), mètre assez rare dans la poésie russe, fondé sur le pied nommé trochée et composé d'une syllabe accentuée suivie d'une non accentuée. Pouchkine n'a pas écrit de pentamètre trochaïque ; Lermontov l'a utilisé dans quatre poèmes seulement, dont le célèbre « *Je sors seul sur la route...* » (« *Выхожу один я на дорогу...* ») de 1841. Ce mètre est depuis lors propice aux réflexions lyriques sur la beauté de la nature, sur le sens de l'existence et sur la

¹ Parmi lesquelles nous retiendrons particulièrement l'étude de Valentin Vonifatiévitch Korona, « La poésie d'Anne Akhmatova, une poétique de la variation » (« Поэзия Анны Ахматовой – поэтика автовариаций »), *Nouvelles de l'Université d'État de l'Oural (Известия Уральского государственного университета)*, Russie, Ékatérinbourg, n° 21, 2001, pp. 152-158.

² Les dix dernières années de sa vie, Akhmatova aimait à se ressourcer à Komarovo, dans sa datcha, au nord de Saint-Pétersbourg.

quête de Dieu¹. Il consiste soit en cinq pieds complets soit en quatre pieds complets suivis de la première moitié du dernier pied. Dans le premier cas, le vers fournit une rime féminine, c'est-à-dire où l'accent frappe l'avant-dernière syllabe. Dans le deuxième cas, le pentamètre, incomplet ou catalectique, fournit une rime masculine, où l'accent frappe la dernière syllabe.

Après Morozova², Salomé et Didon, paraît Jeanne, à la fin du premier quatrain, pivot du poème. Deux saintes encadrant deux pécheresses ? Alliance de destins contradictoires ? Il ne semble pas. Toutes ces femmes ont eu un destin tragique, mais n'ont pas cédé sous le fardeau de la censure publique : elles se sont montrées persistantes et courageuses. D'ailleurs, les rimes du quatrain sont embrassées.

Le dernier quatrain est une adresse à Dieu qui prend des accents testamentaires. Ultime volonté de continuer de sentir par les sens, d'accéder encore au jardin de la littérature, de saluer la relève poétique de langue russe : les significations en sont nombreuses.

Le poème fut publié en un huitain à la page 64 dans un *Extrait des nouveaux vers* (« Из новых стихов ») paru dans *Nouveau monde* (*Новый мир*) en 1963³. Akhmatova présenta le poème dans la partie des « Poèmes des dernières années » (« Стихи последних лет »), dans la première et la deuxième éditions de son septième recueil de poèmes *Fuite du temps* (*Без времени*)⁴. Mais ce projet de livre, daté de 1962-1963, ne fut pas réalisé : il resta à l'état de manuscrit. La succursale moscovite de la maison d'édition « L'Écrivain soviétique » refusa carrément le projet ; quant à la succursale léningradoise, consultée l'année suivante, elle proposa de restructurer radicalement le livre, mais Akhmatova mourut sur ces entrefaites.

¹ Alexandre Konstantinovitch Jolkovski, « Vers une sémantique du pentamètre trochaïque. Qu'un archisujet émane du pentamètre trochaïque alternant rimes féminines et masculines » (« К семантике пятистопного хоря. Об одном архисюжете ХБЖМЖМ »), *Questions de littérature* (*Вопросы литературы*), n° 3, mai-juin 2023, pp. 107-140.

² Riche dame de Moscou, Théodosie Prokofievna Morozova (1632-1675), fut l'une des partisans les plus connues du mouvement des Vieux-Croyants, qui l'ont canonisée en 2003. Sur elle : Pierre Pascal, *Avvakum et les débuts du Raskol. La crise religieuse au XVII^e siècle en Russie*, Centre d'Études Russes « Istina », 1938 (rééditions).

³ Moscou, XXXIX^e année, n° 1, 1963, pp. 64-65.

⁴ Dans certaines éditions poétiques d'Akhmatova, le poème est classé à tort comme appartenant au cycle de 1946 *Impair* (*Нечет*).

De façon générale, Akhmatova comprenait bien le français : elle en sentait les nuances poétiques et elle craignait instinctivement les traductions que l'on pouvait faire de ses poèmes. Elle détestait en outre qu'on disposât de sa poésie sans qu'elle le sache... Nous nous risquerons néanmoins à une nouvelle traduction de ce petit poème.

Анна Ахматова

«Последняя роза»

Вы напишете о нас наискосок.

И. Б.¹

Мне с Морозовою класть поклоны,
С падчерицей Ирода плясать,
С дымом улетать с костра Дидоны,
Чтобы с Жанной на костёр опять.

Господи! Ты видишь, я устала
Воскресать, и умирать, и жить.
Всё возьми, но этой розы алой
Дай мне свежесть снова ощутить.

Комарово, 1962 г.

¹ Épigraphe empruntée à un poème en hexamètre trochaïque de Joseph Brodski écrit début juin 1962 (« *Les coqs crieront en coquetant...* », «*Закричат и захлопочут петухи...*», v. 36) et dédié « À Anne Akhmatova », puisqu'aussi bien le poète l'avait écrit pour l'anniversaire de la poétesse, en route vers la datcha d'Akhmatova, à Komarovo, à 45 km au nord-ouest de Saint-Petersbourg. Ce poème ferroviaire de Brodski sera publié en russe dans *Nouveau Monde* (*Новый мир*, Moscou, XXXIX^e année, n° 1, 1963) et en occident dans *La Pensée russe* (*Русская Мысль*, Paris, n° 2272, 20 février 1965). Plus tard, les éditions soviétiques, ayant compris quelles étaient les opinions politiques de ce « J. B. » qu'elles n'avaient pas identifié de prime abord, republièrent le poème sans son épigraphe.

Anne Akhmatova

« Rose dernière »

Vous écririez sur nous par mots obliques.

J. B.

Je devrais m'incliner avec Morozova¹
et follement danser avec la bru d'Hérode,
m'envoler en fumée du bûcher de Didon
pour encore allumer l'ardent bûcher de Jeanne².

Ô mon Dieu ! Tu le vois, je suis lasse vraiment
de ressusciter, et de mourir, et de vivre.
Prends tout, fors cependant cette rose écarlate :
Laisse-moi derechef en sentir la fraîcheur.

Komarovo, 1962

¹ Le patronyme contient en russe le mot « rose ». D'une grande piété, Théodosie Morozova passait de longues heures *prosternée*, abîmée en prières et en pleurs. Elle prononça secrètement ses vœux monastiques sous le nom de Théodora. Elle mourut en prison, affamée à mort, à cause de sa foi. Un célèbre tableau de Vassili Sourikov conservé à la Galerie Trétiakov, à Moscou, représente l'arrestation de *La Boyarine Morozova* (1887) : les deux doigts de sa main levée en *adieu* à la foule appellent le peuple à défendre la vieille foi. Or le mot russe поклон, polysémique, peut prendre ces deux sens : « prosternement ; adieu ». Hésitant donc entre deux traductions : « Je devrais m'incliner... », suivant l'interprétation de Struve et de Hemschemeyer, et « Je devrais saluer... », nous avons choisi la première, mais la fatigue du vers 5 peut impliquer que le vers 1 désigne une action moins passive que des prosternements...

² Si Morozova représente le Nord, Salomé l'Orient, et Didon le Sud, alors Jeanne représente l'Occident (cf. Alexandre Lyssov, « L'image de la cathédrale dans "Rose dernière" d'Anne Akhmatova » (« *Sub rosa dictum. Соборный образ в "Последней розе" Анны Ахматовой* »), *Littérature russe (Literatūra)*, Lituanie, Vilnius, vol. XLVI, n° 2, 2004, pp. 1-18. – Akhmatova, témoin empathique certes, reste à proximité des personnages qu'elle évoque : elle n'a pas tendance à s'identifier à ses héros, contrairement à Marine Tsvétaïéva.

Traduction de Paul Valet¹ :

Anna Akhmatova

« **La dernière rose** »

Sur nous, vous écrirez de biais.

J. Brodsky

Avec Morozova² je dois demander pardon,
Et danser avec Hérodiade, dans son parc,
Partir en fumée avec l'antique Didon,
Et brûler encore avec Jeanne d'Arc.

Oh, mon Seigneur ! Comme je suis fatiguée
De vivre, de mourir et de ressusciter.
Prends-moi tout, hormis cette rose écarlate,
Et permets-moi de sentir à nouveau sa fraîcheur.

1962

¹ Dans Joseph Brodsky, « Poèmes », *Les Lettres nouvelles*, 4^e série, mai-juin 1965, pp. 26-27.

² Note de Paul Valet : « Morozova (épouse du boïar moscovite Morozov) qui faillit être massacrée, avec son mari, en 1648, lors d'une émeute. »

Traduction de Nikita Struve¹ :

Anna Akhmatova

« **La dernière rose** »

Vous parlerez de nous en biseau.

J. Brodski

Me prosterner avec Morozova,
Danser avec la belle-fille d'Hérode²,
Partir dans la fumée du bûcher de Didon³,
Pour remonter avec Jeanne au bûcher...

Tu le vois, Seigneur, je suis lasse
de la vie, de la mort, des retours à la vie..
Prends-moi tout, mais cette rose vermeille –
Fais que j'en sente encore la fraîcheur.

Komarovo, 1962

¹ Le poème clôt sa fameuse *Anthologie de la poésie russe bilingue (La Renaissance du XX^e siècle, Aubier-Flammarion, 1970 ; rééditions)*.

² Note de Nikita Struve : « C'est par sa danse que la fille d'Hérodiade plut à Hérode – ce qui lui permit d'obtenir de son beau-père la tête de saint Jean (*Mt XIV-3-12*). »

³ Note de Nikita Struve : « Dans l'*Énéïde* de Virgile, abandonnée par Énée et incapable de survivre à l'absence de son amant, Didon se poignarda au milieu des flammes d'un bûcher. »

Traduction anglaise de Judith Hemschemeyer¹ :

Anna Akhmatova

« **The last rose** »

You will write about us on a slant.

J. Brodsky

I have to bow with Morozova,
Dance with Herod's stepdaughter,
fly up with the smoke of Dido's fire,
Only to return on Joan of Arc's pyre.

Lord! You see I am tired
Of living and dying and resurrection.
Take everything, but grant that I may feel
The freshness of this crimson rose again.

Komarovo, 1962

¹ *Poésies complètes d'Anne Akhmatova (The Complete Poems of Anna Akhmatova)*, trad. J. Hemschemeyer, États-Unis, Boston, Zephyr Press, 1994, p. 494.

Traduction d'Henri Deluy¹ :

Anna Akhmatova

« **La dernière rose** »

Avec Morozova rester là à genoux,
Danser avec la belle-fille d'Hérode ;
Monter en fumée du bûcher de Didon,
Pour revenir sur le bûcher de Jeanne.

Seigneur ! Tu me vois : fatiguée
De ressusciter, et de mourir ;
Prends tout : mais cette rose vermeille,
Laisse-moi respirer à nouveau sa fraîcheur.

Komarovo, 9 août



¹ Anna Akhmatova, *Requiem et autres poèmes. 1909-1963*, trad. Henri Deluy, Tours, Farrago, 1999, p. 195. – Traduction reproduite à la page 67 de Tatiana Taïmanova, « Lieux de mémoire dans la poésie contemporaine russe », dans Jacqueline Michel & Annette Shahar (dir.), *Relation du poème à son temps. Interrogations contemporaines*, Suisse, Berne, Peter Lang, « Littératures de langue française », 2010, pp. 63-75.

Marianne Kiyanovska, *poeta major*

Au sujet d'un poème long consacré à la Pucelle d'Orléans

R. Vaissermann

Petite vie de Marianne Kiyanovska¹

« Je ne suis pas une poète, je suis une chèvre à trois têtes et aux cheveux bouclés.
Et une très jeune chèvre. Avec des yeux pleins de honte. »²

Marianne Yaroslavivna Kiyanovska, poétesse, essayiste et traductrice, est née le 17 novembre 1973 à Jovkva, dans la région de Lviv. Compatriote célèbre de la poétesse, Hersch Lauterpacht naquit en 1897 dans la même ville de Zolkiev (Autriche-Hongrie) et mourut en 1960 à Londres, après s'être fait un nom comme juriste international, comme conseiller au procès de Nuremberg, et comme inventeur du concept de crime contre l'humanité.

Kiyanovska est issue d'une famille galicienne et a une grand-mère polonaise. Son père, Yaroslav Vassiliovitch, était député de Lviv lors de la première chambre (mai 1990 – avril 1994), celle présidée par Vyatcheslav Maksymovitch Tchornovil. C'est pourquoi ne se posait même pas la question de la langue russe à la maison : tout le monde parlait ukrainien.

Ses parents ont longtemps vécu et travaillé en Hongrie, en ne passant en Ukraine que quelques jours par an. Aussi la jeune fille, souvent en détresse affective, restait-elle sous la surveillance de ses grands-parents. Son esprit se forma notamment de l'éducation reçue de son grand-père, candidat ès sciences pédagogiques et enseignant à l'Université Ivan Franko.

¹ Notre source principale : Maryna Volodymyrivna Maslova, *Marianne Kiyanovska, lauréate du prix Chevtchenko 2020 : un aperçu bibliographique* (Маріанна Кіяновська – лауреат Шевченківської премії-2020 : бібліографічний список), Zaporijjia, Запорізька обласна універсальна наукова бібліотека, « Лауреати літературних премій », 2020 – ouvrage que nous avons paraphrasé dans la présentation de l'œuvre de la poétesse. Nous avons aussi eu la chance et la joie de pouvoir être relu par Marianne Kiyanovska elle-même, qui salue les lecteurs du *Porche*.

² Entretien d'Eugène Stassinévitch avec M. Kiyanovska pour le site *The Insider*, Kyïv, 29 décembre 2014 ; en ligne : www.theinsider.ua/art/marianna-kiyanovska-ya---ne-poet-ya-trigolova-koza-suchukrlitul/.



Marianne Kiyanovska, années 2010
photographie d'Adriana Dovha (fragment)

Marianne a une santé fragile – et l'adulte, cumulant les ennuis médicaux, sera fidèle à l'enfant. Elle peut passer beaucoup de temps à lire et réfléchir, réinventant par exemple les histoires intéressantes de son grand-père sur les Cosaques Zaporogues. Elle s'intéresse aux légendes et à l'histoire de la Grèce antique et de la Rome antique, un peu à l'Égypte ancienne. Grâce à Sienkiewicz et Dumas, elle se fait précocement une idée de la Pologne et de la France d'autrefois. Mais elle aime par-dessus tout Chevtchenko, sa mélodie, ses harmonies, sa langue ukrainienne.

Marianne commence à lire à l'âge de 4 ans, et se plonge dans les lectures, fascinée par *L'Île au trésor* de Stevenson et par Twain.

À 5 ans, elle écrit ses premiers poèmes à l'âge de cinq ans et connaît sa première publication, quand un cycle de poèmes siens paraît dans un mensuel tirant à plusieurs centaines de milliers d'exemplaires, *L'Éducation soviétique* (*Радянська освіта*, Kyïv). Mais si elle fait ses débuts en même temps que la prodige russe Nika

Tourbina, elle ne connaîtra heureusement pas son sort tragique. D'ailleurs, Marianne évite de se faire remarquer après 1979, refusant de montrer ses écrits, de peur qu'on la considère comme spéciale, ce qui commençait à être le cas dès 1979. On classera donc ce poète plutôt dans la génération qui a commencé à publier dans les années 1990, c'est-à-dire après l'indépendance de l'Ukraine.

À 9 ans, Marianne commence à tenir un journal et à lire secrètement les contes de fées interdits des *Mille et une nuits* en huit volumes.

D'ailleurs, l'écolière ne se passionne pas particulièrement pour la littérature ukrainienne. Au lycée, elle rêve de devenir ornithologue. Mais en étudiant les noms latins des oiseaux, la jeune fille se passionne pour Ovide et pour l'Antiquité en général.

Avant même d'entrer à l'université – ce qui est pour elle l'occasion de s'installer à Lviv –, Marianne rencontre Olga Stanislavivna Fédyk, une célèbre linguiste et philosophe du langage dont la rencontre joue un grand rôle. Fédyk convainc la jeune fille de son talent, lui conseille des livres, lui demande même d'écrire sur des sujets complexes... Marianne Kiyanovska estime que sans la rencontre avec Olga Stanislavivna, elle serait entrée à la Faculté de biologie...

Après des études supérieures délicates dans une université fonctionnant encore à la soviétique, Kiyanovska sort en 1997 diplômée de la Faculté de philologie de l'Université nationale « Ivan Franko » de Lviv, dans cette même université où avait enseigné son grand-père. Certes, les étudiants en philologie russe avaient des opportunités de carrière complètement différentes. Et Marianne suit des études de philologie ukrainienne...

Pendant ses années d'université, elle étudie notamment l'œuvre de Zbigniew Herbert et compte parmi ses références Dante, Léonard de Vinci et Thérèse d'Avila. Surtout, elle prend une part déterminante dans le groupe littéraire féminin, ММІОННА ТУГА, c'est-à-dire la « Société des graphomanes solitaires » nommée d'après l'initiale des prénoms de Marianne Savka, Marianne Kiyanovska, Julie Michtchenko, Nathalie Sniadanko, Nathalie Tomkiv et Anne Séréda¹. Marianne Savka est la grande amie de Marianne Kiyanovska, et ce cercle d'amies étudiantes de la faculté fondé en 1990 devient sa véritable université.

¹ Julie devint soliste du groupe « Talita Koum » ; Nathalie Tomkiv, religieuse ; Anne, artiste et poète. Les trois autres sont aujourd'hui des écrivains célèbres.

Kiyanovska commence vraiment sa carrière de poète en 1997 avec la publication du recueil *Incarnation*.

En janvier 1999, elle se trouve à Varsovie pour participer à une exposition d'artistes expérimentaux organisée dans le lieu culturel le plus prestigieux de Varsovie à l'époque : le Centre d'art contemporain Uyazdowski. C'est là que pour la première fois fait une apparition publique remarquée la jeune génération des poètes ukrainiens, dont André Bondar, Serge Jadan et Kiyanovska.

En 1999, en tant que lauréat du concours « Salutations de Vie » du nom de B.-I. Antonych, elle reçoit le 2^e prix, et devient la même année lauréate du concours littéraire international de la maison d'édition Smoloskip (СМОЛОСКИП).



Marianne Kiyanovska, 2022
photographie d'Oléna Tcherninka ; fondation Zbigniew Herbert

Kiyanovska exerce la profession de traductrice littéraire et se spécialise dans la traduction poétique. Elle a traduit en ukrainiens de nombreux écrivains, à partir du polonais notamment (Bolesław Leśmian, Eugène Tkaczyszyn-Dycki, Julien Tuwim, Adam Wiedemann...), de l'anglais (Charlotte Brontë, Dr. Seuss), du russe

(Vladimir Vladimirovitch Rafeïenko), du lituanien (Gintaras Grajauskas), de l'azéri (Salim Babullaoghlu), du géorgien (Chota Iatachvili), de l'arménien (Marie Petrossian)... Certes, elle ne parle pas toutes ces langues :

J'ai donc toujours des co-traducteurs, des locuteurs natifs des langues avec lesquelles je traduis. Pourtant, je pense que j'occupe un créneau unique en tant que professionnel, parce que, à un moment donné, je me suis permis de me concentrer sur la poésie. J'ai développé une très forte intuition en matière de traduction, grâce à une longue expérience : depuis environ 25 ans, je ne vis que de poésie – non pas au sens où j'y gagnerais de l'argent, mais simplement parce que c'est ma principale occupation, pour le plaisir. J'ai abandonné tout le reste.

Dans les années 2004-2006, elle tient la rubrique « La nouvelle littérature polonaise » du *Courrier du Kryobass* (Кур'єр Кривбасца).

En 2006, le magazine *Rus' kiévienne* (Київська Русь) attribue à Kiyanovska le prix littéraire « Nestor le Chroniqueur ».

La créativité de Kiyanovska a été reconnue à plusieurs reprises aux niveaux ukrainien et international. En 2003, 2009 et 2016, elle obtient des bourses du programme polonais « *Gaude Polonia* » ; en 2007, elle obtient une bourse slovène CEI.

En 2011, Kiyanovska est finaliste du prix littéraire « Józef Konrad Korzeniowski ». Depuis 2011, elle est fondatrice et directrice du « Prix littéraire Grand Hérisson » (Великий Їжак), prix indépendant qui récompense les auteurs des meilleurs livres modernes en langue ukrainienne pour enfants et adolescents. Ce projet crucial, et sans précédent pour l'Ukraine, a pour objectif de vulgariser une littérature ukrainienne de qualité auprès des jeunes générations.

En 2012, elle devient lauréate du festival international de poésie des « Laures de Kiev » (Києвські Лаври).

En 2013, elle reçoit en Pologne la « Médaille du mérite culturel *Gloria Artis* ».

Kiyanovska a été récompensée par la Médaille d'honneur « Pour services rendus à la culture polonaise » (2014). Selon Forbes-Ukraine, la même année, elle figurait parmi les dix écrivains ukrainiens les plus influents. D'ailleurs, son recueil de poésie 373 a été reconnu comme « Livre de l'année 2014 » dans la catégorie « Poésie » de la XVI^e édition du « Livre de l'année ».

Les années 2015 et 2016 sont tristes. Kiyanovska effectue de nombreux voyages avec des volontaires dans les villes et villages

nouvellement libérés des régions de Donetsk et de Louhansk. Horrifiée par ce qu'elle y constate, elle signale dès cette époque que la guerre menée par la Russie contre l'Ukraine présente des signes de génocide. En décembre 2015, Kiyanovska perd son père, qu'un cancer au poumon emporte brutalement en vingt jours.

En 2018, elle reçoit du Ministère de la Culture le prix « Sholom Aleichem » (2018) pour *Babyn Yar par des voix*, où elle prête en 67 poèmes sa voix aux victimes juives du massacre de Babyn Yar pendant la Seconde Guerre mondiale. Pour le même recueil elle est lauréate du prix national Taras Chevtchenko 2020 et reçoit en Pologne, en 2022, alors qu'elle est réfugiée à Berlin, le titre de « Poète européen de la liberté » ainsi que l'un des prix de poésie les plus prestigieux au monde : le prix Zbigniew Herbert.

Parmi ses auteurs préférés, au travers de ses entretiens, Kiyanovska nomme toujours¹ saint Augustin, Montaigne, Cervantes, Dante, Shakespeare, Dumas Père, Stephen King et les poètes ukrainiens Chevtchenko, Basile Séménovytch Stouss et Basile Dmytrovytch Guérassimiouk. Mais Kiyanovska est bien consciente que ce choix peut étonner :

Nous, les générations qui avons étudié dans les écoles soviétiques, nous avons, sans nous en rendre compte, lu des livres qui étaient en fait démodés. Des livres qui ont maintenant près de 200 ans, aimés par nos mères : George Sand, Fenimore Cooper... Ce sont des livres qui ont été écrits il y a incroyablement longtemps. À une époque où la jeunesse européenne lisait de la littérature moderne pour enfants et adolescents, nous planions encore sur Stevenson, Dumas père et Walter Scott, parce que c'était là presque la seule possibilité d'échapper aux livres sur les pionniers. Cela ne veut pas dire que Dumas père n'a pas besoin d'être lu. Simplement il n'y a pas de raisons de ne pas associer une telle littérature aux livres écrits ici et maintenant.

Ses écrits ont été inclus dans plusieurs anthologies, almanachs et revues, notamment *Accent (Akcent)*, *Jeudi (Чемсер)*, *Kalmious (Кальміус)*, *Le Courrier de Kryobas (Кур'єр Криббасу)*, *Littérature*

¹ Entretien de Nathalie Passitchnyk avec Marianne Kiyanovska (« Маріанна Кіяновська, письменниця: Я – не Рембо і не Чубай »), site culturel *Triste ? (Сумно?)*, article du 27 septembre 2008 ; en ligne : summo.com/article/marianna-kiyanovska-ya-ne-rembo-i-ne-chubaj/.

mondiale (*Literatura na Świecie*), *Modernité* (Сучасність), *Studium, Svitovyd* (Світovid), et *L'Ukraine trimestrielle* (*Ukraine Quarterly*).

Ses œuvres sont traduites en dix-huit langues dont l'anglais, l'allemand et l'italien¹.

Kiyanovska est membre de l'Association ukrainienne des écrivains (depuis 2000) et coordinatrice du bureau de Lviv (de 2001 à 2005), ainsi que membre de l'Union nationale des écrivains d'Ukraine (depuis 2000) et du PEN-Club d'Ukraine (depuis 2013).

Kiyanovska vit et travaille à Lviv ; elle a épousé un traducteur littéraire et a une fille adulte.

Œuvre de Marianne Kiyanovska

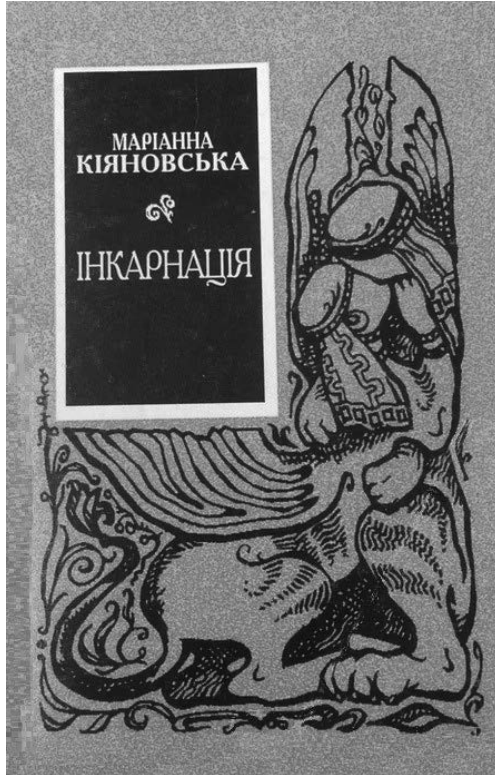
Voici la liste exhaustive des ouvrages que Kiyanovska a publiés depuis près de trente ans, tous en ukrainien :

- *Інкарнація* [*Incarnation*], préface de Youri Ivanovytsch Bédrik, Lviv-Куїв, Київська Русь, 1997
- *Вінки сонетів* [*Couronnes de sonnets*], Paris-Lviv-Zuickau, Зерна, 1999
- *Міфотворення* [*Mythogenèse*], Куїв, Смолоскип, «Лауреати “Смолоскипа”», 2000
- *Кохання і війна* [*Amour et guerre*], Lviv, Видавництво Старого Лева, 2002 (livre co-écrit avec son amie Marianne Savka)
- *Книга Адама* [*Le Livre d'Adam*], Ivano-Frankivsk, Лілея-НВ, 2004
- *Звичайна мова* [*Langue ordinaire*], Куїв, Факт, 2005
- *Дещо щоденне* [*Un objet quotidien*], Куїв, Факт, 2008
- *Стежка вздовж ріки* [*Chemin le long de la rivière*], Куїв, Факт, 2008
- *ДО ЕР* [*AVANT ER*], Lviv, Піраміда, 2014
- *373*, Lviv, Видавництво Старого Лева, 2014
- *Листи з Литви / Листи зі Львова* [*Lettres de Lituanie / Lettres de Lviv*], Lviv, Видавництво Старого Лева, 2016 (livre co-écrit avec Marianne Savka)
- *Бабин Яр. Голосами* [*Babyn Yar par des voix*], Куїв, Дух і літера, 2017
- *Гематомагавафа: живі перетворення* [*Hématoma-Gabbatha : transitions de vie*], Tchortkiv, Золота Пектораль, 2018
- *Живі перетворення* [*Transitions de vie*], Куїв, Дух і літера, 2020

¹ Y ajouter l'azéri, le biélorusse, le géorgien, l'hébreu, le lituanien, le polonais, le russe, le serbe, le slovaque, le slovène, le suédois, le tchèque.

• *Блискавка зустрічає воду і вітер* [La foudre à la rencontre de l'eau et du vent], Kyïv, Дух і Літера, 2023

Premier recueil : *Incarnation*, 1997



Kyianovska n'a rien gardé de ses premiers poèmes, de sorte que son premier recueil, *Incarnation*, donne à voir une écrivaine pleinement mûre et formée, avec son propre style, sa propre vision du monde. Ce livre montre les hommes bringuebalés par les éléments, traversant hagards l'Histoire. Dans une grande variété thématique défilent *realia* et noms de l'Ancien Testament, mythes grecs, références aux Évangiles et aux apocryphes. Dans l'Ancien Testament Noé vit étrangement à côté d'un Varègue impie. À travers les destins des femmes – qu'il s'agisse de Médée, de l'infante, de l'odalisque ou de Madeleine – est disséqué le sentiment amoureux, déterminant. Mais aucune de ces femmes ne donne lieu à des images stéréotypées. Médée arbore des « *cheveux de prédateur* » («хижоволоса») et en son tréfonds gît sa tragédie : l'amour de

Médée est une « *amphore brisée* » («розбита амфора»). L'amour pour l'Infante est d'abord une incitation au pèlerinage, à l'accomplissement d'exploits spirituels ; mais, tandis que les pèlerins atteignent des sommets spirituels et n'en reviennent pas, le corps de l'Infante brûle « *dans les bordels des rêves* » («в борделях снів»). La concubine du harem a conscience d'elle-même comme d'un corps : « *Je suis l'odalisque : corps et tristesse. / Au lieu d'une âme, deux yeux pleins de farces !* » («Я одаліска. Тіло і печаль. / Душі нема, лиш очі повні шалу.»). Dans la compréhension de cette femme, pourtant, la mort de Jésus sur la Croix acquiert une signification personnelle, et l'accent est mis, de manière inattendue, sur la charité et non sur le salut de l'âme. Kiyanovska n'a que faire de l'interprétation canonique de la Bible : elle décrit le repos de Pierre, gardien des Clefs, sous le mur d'Eden, tout comme elle décrit en Judas une âme humaine faible et divisée. Les motifs de protestation contre Dieu prédominent, malgré la prégnance de la mythologie, du mysticisme, et de l'idée de providence. Par ailleurs, les images (« *les oiseaux reviennent à leur corps* », « *l'amour s'est envolée* », « *de froid les neiges sont mortes* », etc. ; «повертаються птиці в тіло», «кохала віхола», «вмирили сніги від холоду») ou les associations de mots sémantiquement opposés (« *Je façonnerai le vent avec de l'argile* », « *le froid du confort* », « *les jardins de sable* » ; «з глини ліпитиму вітер», «холодна втіха», «сади піщані») rendent souvent malaisée l'interprétation et leur caractère illogique peut rappeler le surréalisme.

1999 : le recueil *Couronnes de sonnets*, premier pas vers Jeanne

Dans *Couronnes de sonnets*¹, Marianne Kiyanovska conquiert une forme poétique techniquement ardue et éloignée de la tendance présente à la simplicité des moyens littéraires. Chaque couronne est un sujet distinct, développé puis bouclé. La lenteur des événements, les ramifications émotionnelles, la répétition verbale et sémantique reflètent dans une certaine mesure la non-linéarité des expériences humaines, leur caractère unique ; elles confèrent aux événements une durée et une lenteur étrange. Chaque couronne évoque un chemin de vie, la naissance d'une personne ou d'une œuvre, la soif de découverte, d'amour.

¹ *Вінки сонетів*, Paris-Lviv-Zwickau, Бібліотека альманаху українців Європи «Зерна», vol. 16/24, 1999.

Le livre présente 18 couronnes, non numérotées par l'auteur, et dont les titres font usage du latin (comme le fera notre poème johannique) : « Galatée. *Post-scriptum* », « Manuscrit *sine anno* », « Comme un Précurseur, ou *In vitro* », « Le poisson et la vie : *pars pro toto* » («Галатея. Post scriptum», «Манускрипт sine anno», «Ніби Напередовець, або *In vitro*», «Риби і житіє: *pars pro toto*»), ou encore « *Lapsus memoriae* ».



La poétesse explique dans une brève introduction que le recueil devrait d'abord s'appeler *Jardin de Praxitèle* (*Сад Праксителя*) mais que, quelques-unes des ses pièces ayant été perdues chemin faisant, le recueil en a été modifié. Restent pourtant des traces de cette genèse, comme la présence du mythe grec de Pygmalion et Galatée.

La grande histoire, même si elle a sa part avec le sujet de la conquête de l'Inde par Vasco de Gama, se trouve dépassée au profit d'une vision symbolique plus large. La mort des Conquêteurs confirme l'idée d'une loi unique de rétribution pour chacun : une manière d'équilibre dans l'opposition de la force et de la faiblesse, de la trahison et de la fidélité, de la vengeance et du pardon, donne la clé de la plupart des couronnes. Plus que l'Histoire qui serait réécrite, c'est une certaine expérience psychologique qui détermine le contenu de telle ou telle couronne. Les vies de l'âme forment le noyau énergétique de toute l'œuvre. Elles se donnent à voir à travers mythes et légendes, mais les dépassent. L'héroïne lyrique peut même chevaucher diverses réalités : littérature, religion, fable. Vers

acrostiche et dédicaces aux contemporains permettent même une lecture intertextuelle des sonnets. Le lecteur s'introduit donc dans un labyrinthe d'explications.

Le recueil – qui, de la confiance même de l'auteur, a failli ne jamais paraître – a été écrit dans une fièvre qui est le rythme d'écriture habituel à l'auteur, graphomane :

[...] quand je parle de 30 poèmes par soir, ce n'est pas une métaphore. J'ai écrit une couronne de sonnets pendant la nuit !¹

Ce recueil constitue pour nous un « premier pas vers Jeanne » parce qu'il permet à la poétesse de s'exercer au genre de la couronne de sonnets, même s'il ne contient pas le poème johannique.

De l'an 2000 à nos jours : treize ouvrages

En l'an 2000 paraît le troisième recueil, *Mythogénèse*, lié à la mythologie existante et plus encore aux développements conscients ou inconscients d'une mythologie personnelle originale.

Dès le poème-titre « Mythogénèse » (« Міфотворення ») s'établit un parallèle entre les mythes relatifs à la création du monde et la manière dont l'auteur considère la création artistique. Selon Kiyanovska, l'écriture poétique est un jardin que construisent les mots, « pierres angulaires » (« наріжним каменям »).

Ce monde intérieur, jardin-monde vivant, ni pétrifié ni complètement achevé, abrite un grand nombre d'oiseaux et d'animaux, d'insectes et de plantes, de couleurs et d'odeurs. Surtout le traversent des voix. Le recueil est divisé en sept sections : « Le premier mot. Jardin », « Le deuxième mot. Ange », puis « Eau », « Ville », « Corps », « Parole », « Mimesis » (« Слово перше. Сад », « Слово друге. Ангел », « Вода », « Місто », « Тіло », « Слово », « Мімесис »). La huitième section, à part, est « L'Alchimie des hypostases » (« Алхімія іпостасей »). On voit que l'auteur pratique les mathématiques sacrées et se souvient que la Bible fait du nombre 7 l'un des fondamentaux de la structure du monde. 8 symbolise le

¹ Entretien de Lioubov Mykolaïvna Baziv avec Marianne Kiyanovska (« Оце слово голоси – не випадково. Я себе з цією книжкою почуваю трохи таким радіоприймачем ») pour le site *Ukrinform. Plateforme d'informations multimédia de l'Ukraine* (Укрінформ. Мультимедійна платформа іномовлення України), 9 mars 2020 ; en ligne : www.ukrinform.ua/rubric-culture/2892000-marianna-kianovska-poetesa-laureatka-sevcenkivskoi-premii.html.

signe de l'infini, ∞. Parenté de l'écriture poétique et des origines profondes du monde et de la vie.

Dans la première section, le jardin prend le sens archétypal de « *paradis divin primordial* » («первинного божественного раю»), à partir duquel l'homme a commencé de se connaître et a ainsi acquis quelque vérité. Le jardin symbolise donc l'alliance du naturel, divin, et du moi humain, auto-créé. Ce mot, « *jardin* » («сад»), induit diverses significations métaphoriques : créativité, paradis, vie humaine, monde, univers même. Tous thèmes qui circulent librement dans les sections du livre.

Mais Kiyanovska ressent la liberté de n'être pas attachée, pas liée au mot. Elle a conscience que l'écriture l'appelle à l'infini et la place au-delà des apories et des contradictions logiques. Si la poétesse peut écrire : « *Je retourne à la nuit en ce monde où se hérissent les fourrés.* » («Я вертаюся надвечір у світ, де відстояні хащі.»), c'est que la création est un tout autre monde, une expérience insolite où l'espace et le temps se dissolvent. Il n'y a plus alors à quoi s'accrocher, plus de sol sous les pieds, et tout échappe...

*Soudain se figent les forêts,
prennent racine dans le sol, plante dressée au ciel,
regardent vers l'abîme et pour soi
elles implorent Dieu. Leurs voix,
comme leurs centaines de corps, comme leurs centaines d'évasions,
comme les centaines de centaines d'ailes au-dessus d'elles...¹*

Si le jardin appartient à l'espace terrestre, l'ange (image-clef en deuxième section) appartient à l'espace céleste, qui dessine la verticale du monde mythique du poète. Les titres des troisième et quatrième sections sont également antithétiques : la rivière représente l'inexploré, le préexistant (« *Je suis folle rivière. / J'inspire l'horreur, / Mes lys aux étangs bruissent sans cesse.* » ; «Я ріка божевіль. / Я навіюю жах, / Аж у заводях жухнуть лілеї.») ; la ville représente pour sa part la civilisation humaine, la dégradation

¹ Texte original :

Зненацька знерухомлені ліси
Пускають корінь в землю, зела – в небо,
Вдивляються в безодні і за себе
Благають Бога. Їхні голоси,
Як сотні їхніх тіл, як сотні втеч,
Як сотні сотень крил, що понад ними...

morale, qui motive la métaphore de la Grande Prostituée («Велика блудниця»).

Le thème du péché prépare la cinquième section, consacrée au corps, à travers les motifs de la rédemption, de la violence et du désir féminin :

*Pour le tentateur, le jardin de Gethsémani est la matrice funéraire.
Si se gâte le pommier, les pommes dégoulinent de jus.
Si le puits est sacré, la blanche pucelle rêve,
plongeant violemment, ardemment dans l'eau profonde.¹*

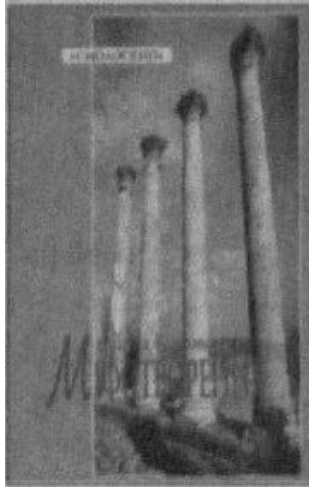
Kiyanovska décrit les dysfonctionnements de la relation homme-femme. Le motif de la haine réciproque n'est neutralisé que dans la section intitulée « La Parole ». Cette section et l'avant-dernière, « Mimesis », célèbrent la restauration d'une harmonie spirituelle, vue comme un « retour à Dieu » («повернення до Бога») symbolique, à travers l'art. En attendant cette restauration, plusieurs poèmes des sections « Ville » et « Mimesis » décrivent un monde perçu comme une mascarade, un jeu, une performance : « *Les animaux s'éveillent au matin. / Ils ont le dos brillant – beau dos de lion / ou de renard – et leurs sabots sont de velours.* » («Тварини прокидаються уранці. / Їх – лев'ячі чи лисячі – прекрасні / Лискучі спини, ніжні голодранці») ; on croise en ce monde « *princesses en justaucorps, parées de désespoir* » («принцеси в трико і в відчай»). Méfions-nous, le jeu est aussi subordination, contrôle, coercition des êtres : « *Néophytes nous n'aimons pas attendre, / les marionnettes n'aiment pas attendre.* » («Ми нетерплячі неофіти, маріонетки нетерплячі»).

Les motifs bibliques de la chute et du salut éternel sont réinterprétés comme une alternance naturelle, comme une combinaison du péché et du divin en l'homme, du charnel et du spirituel. Ainsi, dans le poème « *Je construis un jardin...* » («Мурую сад...»), se coordonnent domaine intime et domaine extérieur, la paronymie (*noutri*, « entrailles » / *niétriakh*, « fourrés ») soulignant leur lien symbolique : « *Entré dans les fourrés, fourré dans les entrailles, / le cœur du mythe est là, qui bat. / Et tout ce que je puis, c'est construire*

¹ Texte original :

Спокуснику, сад Гетсиманський – румовища матриця.
Розбещена яблуня – яблука скапують соком.
Священна криниця – і дівчина біла мариться,
Гвалтовно і спрагло занурена в воду глибоку.

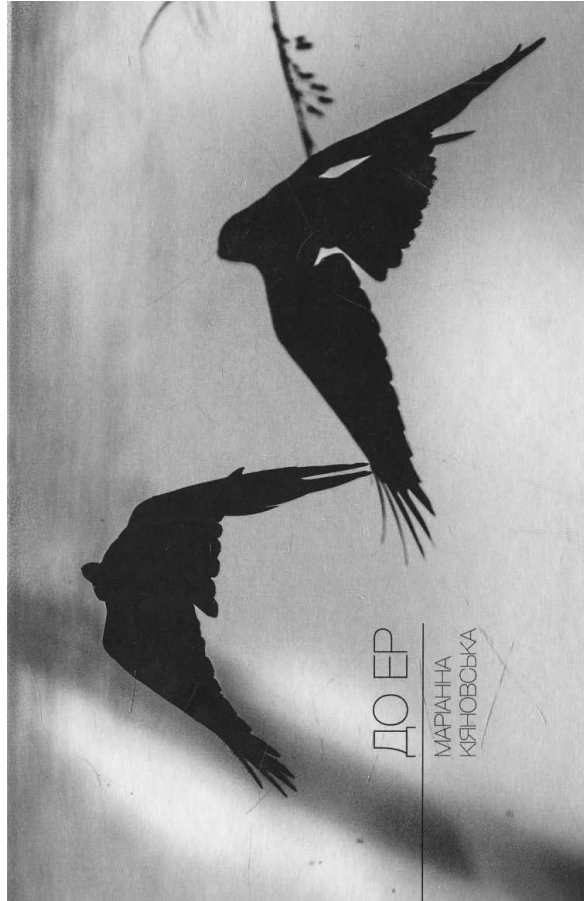
un jardin. » («В нутрі і в нетрях – серцевина міфа. / І все, що можу – сад домурувати.»).



Mythogenèse, 2000

À côté de nombreux poèmes opaques voire hermétiques, certains vers « *ne se détachent pas du sol* » («не відриваються від землі»), tenus par la logique, obéissant au temps qui passe : « *Personne presque ne se souviendra du retour des nuages.* » («Заледве чи хтось пригадає повернення хмар.»), « *Une heure moins le quart, la journée bat son plein.* » («Чверть на першу. День уповні»), « *Échappée des érables, grands seigneurs de l'automne. Neige.* » («Монополія кленів на втечу ув осінь. Сніг.»).

Le propos global de *Mythogenèse* est néanmoins de dépasser tout cadre poétique trop strict, notamment dans le triptyque en vers libres « *Protospace* » («Протопростір») et dans un texte polyphonique comme « *Notre haine est tacite et plus jamais tu ne m'écouteras...* » («Неозванна ненависть, а ти мене все ж не почувеш...»). Une telle volonté de dépassement, dont témoigne aussi le lexique épique, multipliant mots grandiloquents et superlatifs, provient de ce que l'héroïne lyrique a conscience de vivre alors des états-limites. Sur de tels sommets on ne se tient pas longtemps : le recueil suivant empruntera un ton bien différent.



AVANT ER, 2011

Écrit en 2002 mais paru seulement en 2014, le recueil hautement esthétique *AVANT ER* semble sentimental de prime abord : « *C'est trop d'amour, vraiment, que je ne puisse te regarder en face.* » («*Це занадто любов, аж несила дивитись в вічі*»). « ER » semble être le début du nom de l'aimé, et l'on pourrait aussi traduire le titre comme écrit, dédié « à ER ».

Mais plus nous nous éloignons du premier poème, plus nous envahit un doute sur ce que nous lisons : le « tu » initial est à la fois « lui », « moi », et un autre « je », voire le monde, et Dieu... Le poème se fait recherche d'autres dimensions, chasse, marche à la frontière, retour à la source originelle des mots, co-création du monde. Il le faut, car l'humanité est dans un état de guerre et de destruction permanente, de mort injustifiée et d'oubli : « *Nos villes sont cachées dessous les hautes herbes. / Les murs en sont béants, détruits à coups de*

frondes. / En sa ronde la mort nous enroule en la mort / et nous n'en sommes pas meilleurs, ô pauvres hères. » («Наші міста – під високими травами. / Мури зруйновано пращами. / Колами, колами дунко вмирали ми, / Так і не ставши кращими»).



Amour et guerre, 2002

En 2002, Marianne Savka et Marianne Kiyanoska ont publié un recueil de poésie commun, *Amour et guerre*, qui traite d'un peu de tout : certes d'amour en général, d'amour du texte et, surtout, d'amour de la vie. Alternent les poèmes de l'une et de l'autre, démontrant la belle jeunesse, le talent artistique des auteurs. Mais Kiyanoska montre les aspects les plus sombres de l'existence. Elle semble tantôt déplorer les peines amoureuses (« *J'ai mal à déchirer mon âme / en deux, et je me forcerai / à vivre, en attendant l'hiver...* ») ; «Я маю муку розірвати душу / На дві душі, і я себе примушу / Дожити, дочекатися зими...») et tantôt s'élever contre les crimes de guerre, sans rien vouloir passer à pertes et profits : « *Nulle graine ne germe en aucun des combats d'aujourd'hui* » («Не в одному із воїв сьогодні зерном просту.»). Mais les deux thèmes s'entremêlent plus qu'ils ne se distinguent lorsque parle la Femme : « *J'approcherai : tu ne pourras / me tirer dessus ni t'enfuir / lançant l'infernal anathème. / À moi seule pour toi je suis / père et mère, abeille d'automne / et brouillard*

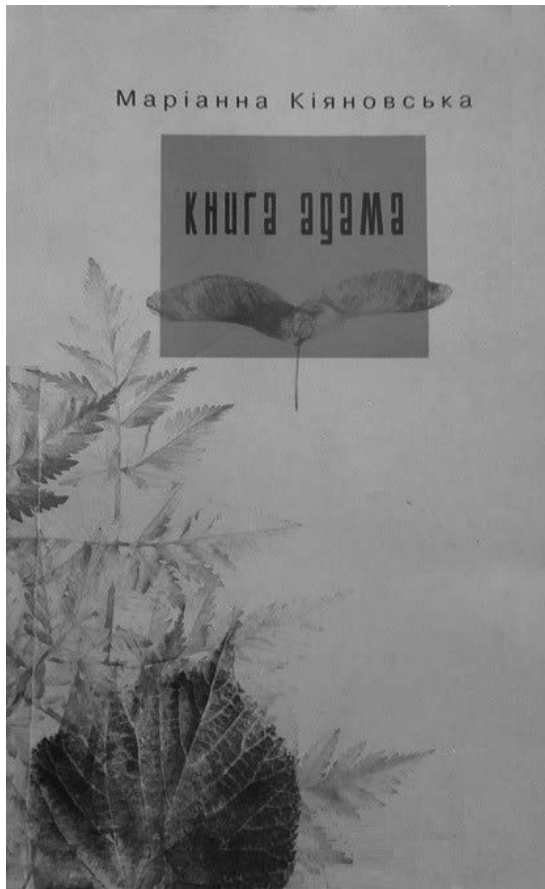
froid de la sueur... » («Підійду впритул: ти не зможеш мене розстріляти / Й не зможеш втекти, розрядивши пекельний наган. / Самотня собі, я для тебе і батько і мати, / Осіння бджола і холодний від поту туман... »).

Le Livre d'Adam aborde en 2004 le thème de l'Adam biblique, qui a donné noms aux oiseaux et aux animaux, premier poète en cela. Mais Kiyanovska se concentre sur les sentiments, les pensées et la foi du premier mari. La vie humaine n'est-elle pas répétition de l'histoire d'Adam ?

Les poèmes autour du « Livre d'Adam », section centrale du recueil, sont thématiquement très divers : le « je » lyrique se rapporte à chaque fois à un contexte historique différent, assumant des identités différentes, que le poème précise toujours, didactique : « *Je viens de l'arche où Noé s'est perdu dans les greniers en ruines.* » («Я з ковчегу, де Ной заблукав був у нетрищах сховищ»); « *Je suis un architecte et j'ai fait mon chef d'œuvre, / je suis un très vieil homme et j'ai bien remarqué.* » («Я зодчий, що збагнув, я старець, що помітив.»); « *Moi, la sauvage étincelle qui brûla Troie, / je suis, comme le temps, fidèle, chien errant.* » («Я дика іскра, що спалила Трою, / Я вірний ніби час, прибудний пес.»)...

Cette histoire poétique du monde humain montre le lien entre l'homme et Adam – mais le visage de Dieu se fait paradoxalement assez lointain dans la section « Livre d'Adam ». Ainsi le chiffre « trois » («три») au lieu de désigner Dieu le Père, le Fils et le Saint-Esprit signifie-t-il ici « Dieu, Moi et Toi » («Бог, Я і Ти»). Et la femme, égale à Dieu, joue un rôle clef dans cette trinité revue, tandis que l'homme apparaît comme un être inférieur et pécheur. De même, l'image d'Adam est marginale, car elle n'agit que comme un moyen d'exprimer la vision du monde d'une femme, comme un support de réflexion sur le statut métaphysique et ontologique d'une femme. De plus, contrairement au canon patriarcal, où il est d'usage de considérer la femme Ève comme tentatrice et pécheresse, c'est chez Kiyanovska l'homme qui est associé au mal.

Le Livre d'Adam présente une structure fermée mais, contrairement aux couronnes de sonnets du poète, il se concentre sur un contenu monologique cohérent où se croisent les thèmes de la force de la maternité, de l'universalité du féminin, de l'imperfection du mâle, souvent vu comme privé de corps et comme infantile.



Le Livre d'Adam, 2004

Publié en 2005, *Langue ordinaire* ajoute à la palette des moyens poétiques déployés par Kyianovska une couleur nouvelle, celle du vers libre – parfois miniature. C'est un tournant dans son œuvre. Dans ce nouveau jardin linguistique, la poétesse regarde longuement ses « pierres » (« камені »), la structure des mots, leur son, leur résonance, bien plus que leur signification rationnelle. Pourtant le recueil met l'accent sur « la réalisation de soi dans la Parole » (« самовивершення в Слові »). C'est que la répétition permet d'accueillir le présent et de l'accepter : « être une vague être une vague être » (« бути хвилиєю бути хвилиєю бути »), « Je pleure / l'heure / l'heure / l'heure / de longs étés / je suis pieux / supplieux... » (« я оплакую / кую / кую / кую / многая літа / блага я / благаю... »). Ainsi, à coup de répétitions, chantent les oiseaux, et particulièrement le coucou cher aux Ukrainiens comme oiseau révélateur des destinées humaines.



Langue ordinaire, 2005

Les vers suivent les modulations du flux de la conscience, et c'est dans un tel flux que le bûcher de Jeanne d'Arc semble paraître en filigrane de ce poème :

отрута у в'язниці
солодка й така
що пахне
димом і порохом

*le poison en prison
est doux, ainsi fait
qu'il sent
fumée, poudre à canon :*

нікотин нікому не каже
справді нікому
про голод посеред ока
про світ попереду

*la nicotine à personne ne parle
à personne vraiment
de la faim, au milieu de l'œil,
ni du monde à venir*

попереду цигарка це гра
коли прицілюєш
єдину розвагу

*une cigarette est un jeu
qui ne vise
que le divertissement*

в неволі
є полум'я потім дим
подробиці попелу
дрібниці...

*mais en captivité
une flamme puis la fumée
fouille les cendres,
bagatelles...*

La chaîne associative *flamme – fumée – fouille – cendre – bagatelles* s'appuie sur une parenté phonétique en ukrainien : *poloumia – dym – popielou – podrobytsi – dribnytsi*. Le mot « cigarette », *tsygarka*, contient en ukrainien le patronyme de Jeanne... Kiyanovska aime les allitérations par-dessus tout : la syntaxe et les unités d'intonation (canons pensés comme masculins ?) ne coïncident pas toujours avec les lignes de vers (féminines ?). De telles questions se posent parce que tout le recueil évoque la définition de la féminité, de la sensualité, de la maternité.

Un objet quotidien – recueil de 2008 – se caractérise par sa concision : sur 54 poèmes sélectionnés parmi près d'un millier, 52 sont des poèmes de huit vers – le 8 ressemblant au signe de l'infini. Le mot y est une pierre, à partir de laquelle il n'est plus aussi facile de construire qu'au début de l'œuvre poétique. « *Et les mots tombent sur l'âme avec une chaleur mortelle.* » («І лягають на душу слова передсмертним теплом.»). La création était un jardin dans les premiers temps, mais la voici devenue désert, où s'expérimentent la solitude et le silence, où l'on approche de Dieu.

Ce recueil est religieux et philosophique. Dans les poèmes au contenu intime, au lieu de l'aspect physique et corporel, l'aspect spirituel de l'amour est souligné – compris comme un chemin vers Dieu : « *Notre Dieu a voulu éprouver notre foi : / il nous a laissé la prière – a lâché prise.* » («Бог, що перевірів вірність нашу, / Дав нам по молитві – й відпустив.»). Le contexte des poèmes de Kiyanovska est souvent ambigu, c'est pourquoi les mots peuvent aussi être lus comme un amour pour le Très-Haut, parfois doté de traits masculins anthropomorphes : « *Quand je bois de l'eau à la paume de Dieu...* » («Коли я воду п'ю з долоні Бога.»).

Apparaît ici, comme rarement chez Kiyanovska, le thème de la mort et singulièrement, de la préparation à la mort, et des révélations spirituelles du dernier instant : « *Je ne dormirai pas dans ma tombe. / Je mentirai tout comme aujourd'hui, / les yeux ouverts tournés vers le ciel, vers le ciel, s'il en est un du moins... / Je ne redoute rien dans la mort : / ni le silence ni le désir.* » («Не засну у могилі. Лежатиму,

як і сьогодні, / Із очима відкритими в небо, якщо воно є... / Не боюся у смерті нічого – ні тиші, ні туги.»).



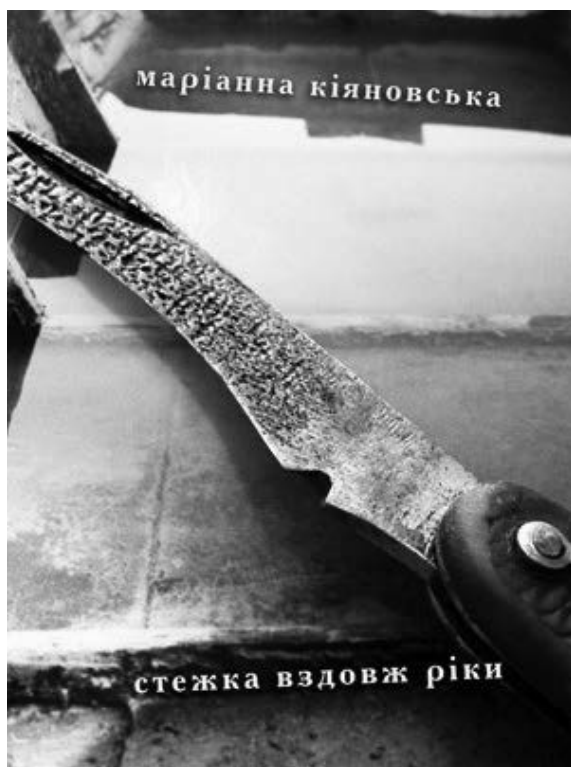
Un objet quotidien, 2008

Les vers, souvent complets syntaxiquement, livrent leur poids de vérité sous forme aphoristique : on ne peut faire en somme style plus différent du précédent recueil. Mot, Dieu ou mort, tel est l'« objet quotidien ».

Kiyanovska a prouvé à plusieurs reprises qu'elle pouvait aussi écrire de la prose. Oui, elle a écrit un roman pendant de nombreuses années (mais il n'a jamais vu le jour) et le festival littéraire international de Ljubljana l'a reconnue comme romancière. Elle s'est de plus essayée aux chroniques, dans le journal de Lviv *Le Progrès (Поступ)*, plusieurs mois de suite.

Paru lui aussi en 2008, *Chemin le long de la rivière* est le premier livre de prose de Kiyanovska et constitue une valeureuse mise en œuvre du « courant de conscience » dans la littérature ukrainienne. Il regroupe six nouvelles. Les critiques ont souligné la lenteur proustienne du récit. À première vue, les problèmes évoqués n'ont rien de particulièrement aigu. En règle générale, ce sont histoires de femmes détentrices de quelque secret, et descriptions du

mouvement subtil d'une âme amoureuse. Mais la recherche de la zone inexplorée des êtres nous attire, même si comme un mirage cette zone est difficile à atteindre. La nouvelle « Tout est comme il se doit » («Все як треба») doit donc se lire par antiphrase : rien n'est lisse, bien que « Prométhée » («Прометей») montre que la clef du bonheur réside peut-être simplement dans la conscience et dans la création artistique, même pour une personne immobilisée et en phase terminale.



Chemin le long de la rivière, 2008

Dans chaque nouvelle, au moins une transformation. Dans « Elle et les enfants » («Вона і діти»), une grand-mère se change en mère, et son fils / petit-fils retrouve son père, qui est aussi son unique frère... Dans « Une maison de poupée » («Ляльковий дім»), non sans clin d'œil à Ibsen, l'héroïne emménage dans une nouvelle maison, ressent un désir croissant de jouer et de ne pas être seulement une poupée, alors que l'homme devient semblable à une statue sans vie... « Le jeu des vivants et des morts » («Гра у живе й

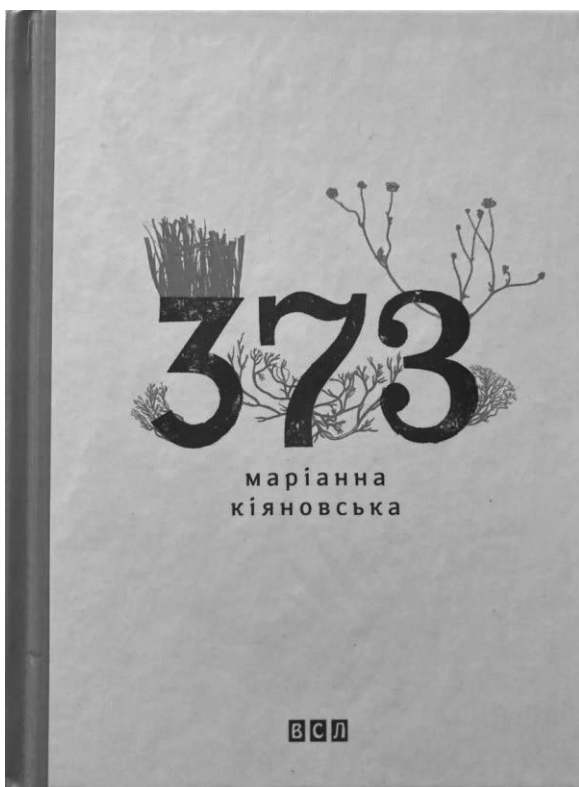
мертве») narre le transbordement riche en symbole d'une femme dans un ferry dirigé par un nouveau Charon : elle avait failli, jeune fille, se noyer dans cette rivière... « Tout est comme il se doit » aborde la thème de l'adultère et de l'anniversaire, changement d'âge et de partenaire. Dans « Le Prince et le Magicien » («Маг і принц»), le personnage de Didim évolue après avoir commencé à fabriquer des animaux en peluche tandis que sa mère Mavra, après la mort de sa fille, se met à jouer à la poupée... Dans « Prométhée » enfin, un handicapé voit ses pieds gonfler dans leurs sandales, changement à la fois douloureux et joyeux, puisqu'il peut enfin aller s'asseoir au-dehors, à l'ombre d'un arbre.

373 – publié en 2014 – comprend exactement 373 poèmes, écrits sur une période de 20 ans, et rend hommage à un nombre premier qui est aussi le point d'ébullition de l'eau exprimé en degrés Kelvin. Libre conversation de l'auteur avec elle-même, confiant ses peurs, ses expériences et son amour sans limites, le livre est hautement symbolique. L'auteur le confie dans un entretien : « *L'eau, même après être devenue vapeur, ne cesse pas d'être de l'eau. C'est une métaphore de la mort, ou plutôt du fait que la mort est intrinsèquement une transformation du visible en invisible.* »¹

Le recueil acquitte de nombreuses dettes spirituelles, comme le montrent les dédicaces à Marianne Savtsi, à Irène Mykolaïvna Starovoït, à Ivan Antonovytych Malkovytych, à Sophie Youriïvna Androukhovytych, entre autres écrivains. Dieu est aussi là, ou du moins une transcendance inaccessible aux sens, qui apparaît en filigrane du recueil, vraie profession de foi dans la poésie : « *Le temps futur et le monde nouveau commencent. / Et – lavée par le ciel – l'âme y boit goulûment.* » («Починається час майбутній і світ новий. / І душа омивається небом – і п'є із нього»). Devant l'iconostase orthodoxe, auteur et lecteur sont tantôt tremblants face contre terre, tantôt abîmés dans des visions mystiques. Tous deux ressentent la solitude, malgré les expériences sentimentales – ce « *gouffre qui nous lie et fil qui nous sépare* ». Rarement Dieu témoigne-t-il sa présence : « *Et la grâce de Dieu vrombit comme la peur.* » Qu'il est exigeant, le centrage chrétien sur le commandement d'aimer son prochain

¹ Entretien d'Eugène Stassiniévitch avec M. Kiyanovska pour le site *The Insider*, déjà cité : «Вода, навіть ставши парою, не перестає бути водою. Це – метафора смерті, точніше, того, що смерть, властиво, є перетворенням видимого на невидиме».

comme soi-même ! La seule option pour atteindre cet état d'amour absolu est de quitter le corps dans lequel est emprisonnée cette possibilité, cette liberté d'action transcendante. Mais le héros lyrique a peur du silence qui l'entoure, du silence de Dieu envers lui, et il ressent l'abandon. « *Deviens pour moi pierre, entrons / Dans les fondements, pour nettoyer l'eau.* » Parfois doutant de ses moyens, le poète sait trouver des expressions inattendues : ses « *poèmes abandonnés – comme nids de cigognes* » («покинуті вірші – як гнізда лелечі») ne font-ils pas « *comme des fleurs à ciel ouvert – nues et furieuses* » (Як квіти просто неба – злі і голі) ? Les mots sont précieux, quoique sans défense.

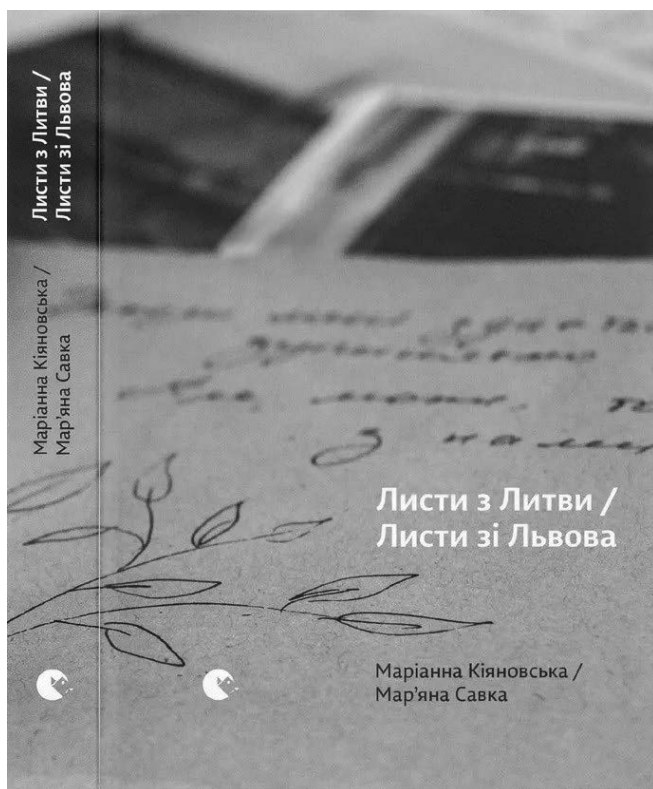


373, 2014

Lettres de Lituanie / Lettres de Lviv (2016), recueil de poèmes à quatre mains de Marianne Kiyanovska et Marianne Savka, est né dans le courant de novembre 2015, quand les deux amies se sont envoyé des poèmes-lettres. Savka écrivait depuis la bruineuse Lviv

et Kijanovska depuis la ville thermale de Palanga, en Lituanie, où elle bénéficiait d'une bourse littéraire. Un poème par jour ! La communauté Facebook a été témoin de cette correspondance ouverte assez inhabituelle. Amis et connaissances se mirent à attendre, à discuter et à diffuser ces poèmes quotidiens. Et tout se transforma, en peu de temps mais naturellement, en un livre dialogique mais cohérent. Beaucoup d'humanité, une grande maturité, de profondes révélations et par-dessus tout la joie de communiquer imprègnent les poèmes. Kijanovska explique :

Lorsque je me suis rendue au bord de la Baltique, j'ai ressenti le besoin de répéter l'expérience d'Ovide : d'écrire des lettres sans destinataire. Et puis Marianne Savka m'a proposé depuis la Lituanie de m'envoyer ses propres lettres. J'ai réalisé que nos pensées coïncidaient. Au début, j'ai rédigé une demande et Marianne m'a répondu. Et puis cela s'est poursuivi jusqu'à mon anniversaire, lorsque Marianne m'a écrit à 4 heures du matin. Depuis, tout s'est inversé – et j'en suis venue à répondre à Marianne.



Lettres de Lituanie / Lettres de Lviv, 2016

Et Savka se souvient :

J'ai été surprise de voir à quel point l'inspiration venait jour après jour, comme si c'était dans les délais. Et il y a même eu un défi lancé à moi-même : celui de composer un poème encore meilleur, pour elle, pour moi, pour les lecteurs. Et combien nous lisons entre les lignes ! Cela n'était possible qu'avec Marianne Kiyanovska.

« Ici plus que l'automne on vit la communion. / Car tout est d'or vêtu, et tout grouille de vie. » («Тут не просто осінь – тут причастя: / Золоте усе, і все – живе.»). On aurait pu redouter qu'un tel album de vieilles dames – richement illustré de photographies qu'on pourrait qualifier de « romantiques » – ne soit guère adapté à notre vie moderne et trépidante. Mais nos deux poétesses ne vivent pas hors sol : Kiyanovska, quelques semaines avant de se rendre en Lituanie, lisait des poèmes aux soldats et se rendait dans la zone des « opérations antiterroristes » – où tous, et pas seulement les femmes, doivent porter un gilet pare-balles.

Nostalgie des années d'étude, goûts cinématographiques, professions de foi, toute cette intimité n'est cachée à personne parce qu'il n'y a pas de quoi en avoir honte. Ni quant au fond, ni quant à la forme. Pourtant, ce fut là un marathon de poésie quotidien, pendant un mois entier, sans interruption, alors que Savka tient un petit enfant dans ses bras et que Kiyanovska doit par ailleurs travailler dur pour sa bourse de traduction. Les deux Mariannes sont en outre des écrivaines chevronnées, qui connaissent la valeur des mots et pour qui, précisément à cause de cela, il est bien plus difficile d'écrire que pour d'irresponsables graphomanes imbus d'eux-mêmes.

L'écriture de *Babyn Yar par des voix* (2017) s'est véritablement imposée à Marianne Kiyanovska. Le sujet des Juifs, de l'Holocauste a profondément mais tardivement touché la poétesse de Lviv.

Enfant, je ne connaissais rien de la culture juive : j'appartenais à un environnement différent, où le thème juif n'était pas présent, comme l'Holodomor ou la tragédie de Volyn... Toute l'histoire de l'Holocauste m'a été apportée par la littérature en langue polonaise, et pas seulement par des auteurs polonais.

Selon les données officielles, pendant la Seconde Guerre mondiale, près de 100 000 personnes ont été tuées dans la région de Babyn Yar,

dont environ 70 000 Juifs. Bien que les héros du livre soient principalement des Kieviens ordinaires d'origine juive, le recueil n'a garde d'oublier les prisonniers de guerre, les patients d'un hôpital psychiatrique voisin, les collaborateurs d'hier qui n'ont pas plu aux nazis, les communistes et les nationalistes – et même les victimes de l'Holodomor, dont certains ont également pu être enterrés ici.

La lecture de ce livre est difficile, comme on pouvait s'y attendre. Il faut être prêt à le lire et à le comprendre, émotionnellement et rationnellement. L'histoire des fusillades de masse à Babyn Yar a encore besoin d'être étudiée.

Avant l'Occupation, les gens étaient calmes, occupés à vaquer à leurs affaires quotidiennes, mais d'un coup la décision de leurs affaires quotidiennes leur a échappé : ils ne peuvent désormais plus agir. Les personnes âgées commencent à devenir des enfants et perdent instantanément le contact avec la réalité. Je n'inventerais pas une telle intrigue, je n'en ai aucune expérience. Par conséquent, mon livre comporte deux histoires : mystique et physique.

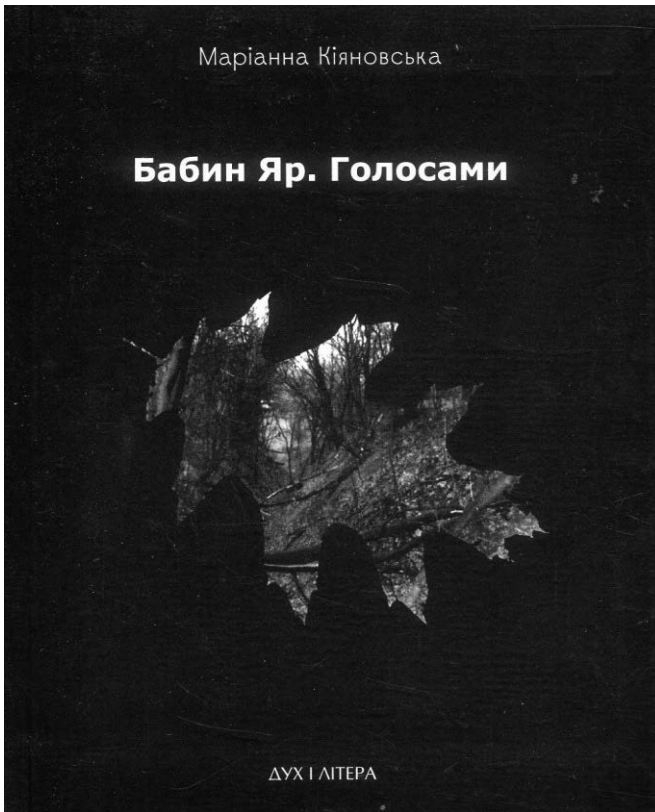
Les anecdotes relatives à l'étape de rédaction des poèmes affluent :

Dans de nombreux poèmes, il y a des colombes et elles sortent comme si elles étaient liées au sort des Juifs. Je ne savais pas qu'en même temps que Babyn Yar, la même semaine, la Kommandantur avait émis l'ordre de liquider les pigeonniers de Kiev.

Chacun des poèmes est un monologue d'une des victimes de la tragédie de Babyn Yar, ou de son témoin. Les poèmes sont rimés, et cette rime crée du détachement, une forme d'abstraction. Pourtant, beaucoup de lecteurs ont reconnu leurs proches dans ce recueil polyphonique, même si la poétesse ne connaissait pas et ne pouvait pas connaître leurs histoires de vie. L'auteur l'indique clairement :

Les poèmes coulaient à flot continu, les noms coulaient à flot continu, et le livre est né en trois mois. Cela semble mystérieux, mais croyez-moi, je n'ai pas levé les yeux pour faire rimer les noms. On dirait que les morts essaient de retourner dans ce monde et de restaurer leur mémoire.

De mi-octobre au 21 décembre 2016, ce sont 302 poèmes que Kiyonovska a écrits, dont 67 ont été inclus dans le livre.



Babyn Yar par des voix, 2017

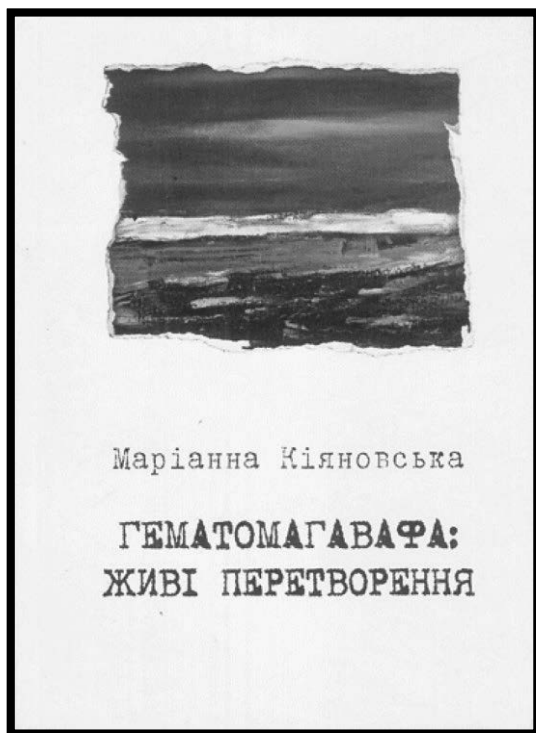
Les hommes face à l'horreur ne veulent pas croire au pire, même lorsque tout est clair. Cependant, pour eux, la conscience de leur propre destruction est l'approche de Dieu : dans un instant ils rencontreront l'Ami, leurs peurs disparaîtront, leur cœur se remplira d'amour. Et l'amour est une force énorme capable d'unir les vivants et les morts : « *Et ils m'ont chuchoté : Ne pleure pas, Herschel, / l'endroit où reposait la matsah / comme soleil et lune.* » (« а вони мені пошепки: не плач гершелє / місце де лежала маца / як сонце і місяць. »). Les héros lyriques ont tous des noms ; ils se succèdent et se complètent tous, liés par des liens familiaux : enfant, mère, père, grand-père. Beaucoup de voix d'enfants se font entendre dans les poèmes inspirés à l'auteur ; mais tous les personnages sont figures de l'humanité souffrante : « *Une rose du gel pimpante sortira.* » (« з морозу роза увійде ясна »).

Recueil le plus traduit (en anglais, en italien, en polonais, en biélorusse, et bientôt en français) malgré une langue ardue, écrit

avec une santé chancelante, il marque le début d'une maladie de plusieurs années, comme si la poétesse avait payé le prix de ces voix entendues, bien différentes de celles de Jeanne.

Le jury qui lui décerna le titre de poète européen de la Liberté pour l'année 2022 nous servira de conclusion d'étape :

Babyn Yar par des voix est une chanson lugubre dans laquelle Kiyanovska atteint des sommets, construisant des histoires simples pleines d'expériences individuelles et marquées par la prémonition d'une mort imminente. C'est la poésie de la chair, la poésie de la douleur et du sang, qui ne peut être liée à un certain lieu dans le temps. Il suffit de changer les noms de personnes ou de lieux pour que le poème devienne immédiatement terriblement actuel – comme une élégie qui pleurerait les charniers de Boutcha, d'Irpine et de Marioupol.



Hématoma-Gabbatha : transformations vivantes, 2018

En 2018, *Hématoma-Gabbatha* sous-titré *Transformations vivantes* prend son titre de « *gabbatha* », nom araméen de la plate-forme en pierre pavée de mosaïques multicolores où Pilate rendit son

jugement sur Jésus (Jn XIX-13)¹. *Babyn Yar par des voix* n'est en effet plus là, où la mort barrait l'horizon. Certes, la mort frappe toujours, puisque la guerre n'est pas oubliée. Mais, dans ce nouveau livre de la Transfiguration, les poèmes ont trouvé un Dieu à qui parler et ils évoquent l'amour, partout présent en tout, dans les graffiti d'aujourd'hui, écrits sur les murs, dans les conversations entre amis, dans les vivantes inflexions de la voix. Telle est la vie, présente « dans tous les mondes à la fois » («відразу у всіх світах»).

Poèmes écrits en juillet 2016 et surtout en mai 2020, préfacés par Constantin Sigov en personne et continuant le grand cycle de 373, de *Babyn Yar par des voix* et d'*Hématoma-Gabbatha*, les *Transformations vivantes* publiées en 2020 – cette fois-ci, c'est le titre – témoignent de la présence de Dieu, vivante mais cachée, du mystère de la conversion et de la prière – et acquiescent *in fine* à l'inévitabilité de la mort, étape de transformation. Car « la joie du temps est de l'autre côté » («Насправді радість з часу того боку»). Aussi devons-nous nous libérer de nos peurs en ce monde « sans temps, où le ciel n'existe pas, mais attend » («без часу, де небо – не є, але жде»). Et le *Tractatus logico-philosophicus* de Kijanovska met au jour une loi simple : « L'amour est tout ce qui arrive dans chaque monde. » («Любов – це усе, що стається в щокожному світі.»). Son *Traité de la méthode* comptera deux parties : « Apprenez la lumière, puis apprenez le corps » («Навчитися світла, а потім навчитися тіла»). Et, tout bien re(n)sé, la phase de la transition n'est pas à négliger : « Je suis libre au moment de la métamorphose, / [...] / seulement libre après avoir ressuscité, / libre après être mort et avoir repris vie. » («Я вільна тільки в час метаморфози [...] / Я вільна лиш воскреснувши, і вмерши, / І знов перетворившись у живе.»). *Transformations vivantes* est le livre de chevet des lecteurs en temps de crise : « Je transforme la douleur en fuite / – Et le monde s'ébat dans le rire se bat. » («Перетворюю біль у політ – / І радіється, діється світ») Livre ô combien nécessaire à l'Ukraine, comme antidote, avant l'épreuve et le poison d'une guerre totale.

¹ Mais rien n'est simple : l'évangile de Jean précise que Gabbatha / Γαββαθᾶ transcrit un mot hébreu, en fait araméen (correspondant à un mot hébreu חַפְצָרִים hapax dans l'Ancien Testament : II Rois 16-17) et donne pour équivalent un mot grec, Λιθόστρωτον, qui en réalité ne désigne que le dallage de mosaïques. Le mot signifie en persan « jardin » et « jardinier » ; c'est aussi le nom d'un eunuque perse dans les ajouts deutérocanoniques au *Livre d'Esther* (II-21, là où le grec de la Septante a Γαβαθα et l'hébreu גַּבְתָּא).



Transformations vivantes, 2020

La Foudre à la rencontre de l'eau et du vent, paru en 2023, a été écrit pendant un séjour au Collège scientifique de Berlin grâce à deux bourses, l'une de la Fondation prussienne du commerce maritime (Stiftung Preussische Seehandlung) et l'autre de la Fondation Marga et Kurt Möllgaard (Marga und Kurt Möllgaard Stiftung).



La Foudre à la rencontre de l'eau et du vent, 2023

Ce livre, de deuil et de douleur mais non point de haine, s'inscrit dans la continuité de *Babyn Yar par des voix*, parce que la guerre et le génocide y sont en toile de fond. La réflexion se porte spécifiquement, néanmoins, sur les événements récents de la guerre de la Russie contre l'Ukraine, et s'enracine profondément dans la culture ukrainienne et mondiale, de Virgile au groupe ukrainien du « Coq mort », en passant par Taras Chevtchenko et les chansons des Beatles. Combattre l'ennemi et croire en la victoire, c'est toujours combattre l'ennemi et croire en la victoire, même si tout ce que l'homme possède est le ciel au-dessus de sa tête, la terre sous ses pieds, soi-même, sa tête et son cœur.

сиджу край неба на березі сиджу
на березі моря
вся горю і говорю називаючи
імена земляків моїх
горю і говорю називаючи імена українців
живих і вбитих
світ світає край неба палає прибитий
цвіт розцвітає
хоче любити...

*assise à l'horizon sur le rivage assise
en bord de mer
toute je pleure en appelant égrenant
les noms de mes compatriotes
je pleure en appelant noms et prénoms des Ukrainiens
vivants et morts
la terre s'éclaire l'horizon brûle cloué
et le bouquet fleurit
aspirant à l'amour...*

Retour sur 1999 : les poèmes johanniques de Kiyanovska

Kiyanovska a toujours été attirée par Jeanne, jusqu'aujourd'hui. Ne lisait-on pas encore dernièrement, sur son compte « Facebook », le 13 août 2024, cet aveu lapidaire aux amis : « Trois mois que je rêve d'elle : Jeanne d'Arc. »¹

Dans un courrier électronique qu'elle nous adressé le 29 août 2024, l'auteur s'est en outre épanchée, en toute franchise, sur son lien à la Pucelle :

¹ « Вона мені вже третій місяць сниться, Жанна д'Арк. »

Je possède une petite collection d'objets liés à Jeanne d'Arc. Notamment un t-shirt de la marque polonaise *Medicine*, une broche ancienne en argent avec son profil, un vieux camée avec son profil, qui est resté à Lviv avec mes manuscrits.

Jeanne est très importante pour moi : elle fait partie des héros culturels majeurs, aux côtés de Thérèse d'Avila, de saint Augustin, de saint François d'Assise, du Dante, de Montaigne, de Chevtchenko, de Basile Stouss.

J'ai grandi avec l'histoire de Jeanne. Mon grand-père agrégé de l'université m'a beaucoup parlé d'elle ; lui et moi avons dans mon enfance inventé des histoires fictives sur elle – sur le mode du « *et si...* ». Nous avons développé nos imaginations, et pas seulement à son sujet. Par exemple, à propos de Mazepa, de la bataille de Bérestetchko (1651), de Léonard de Vinci, de Tesla même. Mon grand-père m'a appris comment un acte, ou l'absence d'action, change le destin du monde. Pour moi, Jeanne ne représente pas la cause du catholicisme ni de la monarchie, mais plutôt une figure de la modernité, et un exemple des divers types de miracles. Car il y a toujours des miracles.

Ainsi, après l'explosion provoquée par la Russie au barrage de la centrale hydroélectrique de Kakhovka, des saules ont poussé au fond de l'ancien réservoir, couvrant presque toute la surface, et un nouvel écosystème s'est formé dans cette zone, qui aurait pu rester morte et déserte si cette explosion s'était produite quelques semaines plus tard. Il a fallu beaucoup de coïncidences : à ce moment-là, le saule a fleuri ; il était plein de graines ; un vent fort s'est levé précisément en direction du réservoir, puis il y a eu des pluies ; les graines ont germé et des pousses de saule sont apparues.

Susan Sontag considérait le film de Dreyer de 1927 comme l'un des plus importants de l'histoire de l'art ; pour moi au contraire, l'histoire de Jeanne n'évoque pas une personne qui a changé la culture mais plutôt un phénomène miraculeux, un miracle de la foi. Une jeune fille analphabète qui obtient audience du roi, une merveilleuse série de circonstances, l'immense pouvoir de l'amour pour la patrie. En fait, j'ai lu tout ce que j'ai pu trouver sur Jeanne d'Arc ! Et je pense que son personnage est mal compris, surtout en France, quand on l'associe au catholicisme réactionnaire et à d'autres partis pris qui n'ont peut-être rien à voir avec qui elle était. J'ai vu la robe de Zendaya en 2018¹... Jeanne a pu être récupérée et par l'Église et par la culture pop, mais elle était un pur produit de la foi, de cette

¹ L'actrice Zendaya a revêtu une robe Versace d'inspiration « Jeanne d'Arc » lors du fameux gala du Metropolitan Museum de New York le 7 mai 2018 : robe grise de paillettes scintillantes, armure quelque peu ajourée aux éléments glamours – collier rayonnant, épaulières abaissées, large ceinture, longue traîne.

que la civilisation moderne ne connaît presque plus, de cette foi grâce à laquelle l'homme a découvert le cosmos.

Cette admiration pour Jeanne s'est manifestée dans l'écriture de plusieurs sonnets johanniques.

« Pucelle d'Orléans : *vis major* » est un long poème ou plutôt une couronne de sonnets qui n'a pas été publiée dans le recueil *Couronnes de sonnets* mais à part, dans la revue *Modernité*¹. Écrite en 1999, en l'espace de deux nuits, elle a failli ne jamais être livrée au public² : Kiyanovska écrit avec une incroyable rapidité, dans une vraie fièvre, mais elle détruit aussi beaucoup de ses poèmes.

Notre couronne a fait l'objet d'une recension dans la revue culturelle *Critique*³. Mais on demandera ce qu'est une « couronne de sonnets ». Cette forme poétique, assez ancienne et rare, connaît un regain de faveur dans la poésie ukrainienne contemporaine⁴. Elle se compose de quinze sonnets tels que le dernier vers de chaque sonnet sert de premier vers au sonnet suivant – le premier vers du sonnet 1 étant repris comme dernier vers du sonnet 14. Quant au quinzième sonnet, dit « maître », il est étonnamment formé du premier vers de chacun des quatorze sonnets de la couronne. Chez notre auteur, le sonnet maître est le sonnet numéroté « zéro », programmatique. Son vers 1 inspire le sonnet 2, ainsi de suite jusqu'au vers 13, qui inspire le sonnet 14 ; son vers 14 inspire le sonnet numéro 1.

Tous les sonnets obéissent au schéma de rimes *abba/abba//cdd/cee*, la place des rimes féminines et masculines pouvant varier. Ils sont écrits intégralement en septénaires iambiques (семистопний ou, comme aiment à écrire les Ukrainiens, 7-стопний ямб), que, sans chercher la rime, nous avons rendus par des alexandrins. Le septénaire iambique est un mètre ample, au demeurant assez rare dans le domaine slave ; il se décompose néanmoins souvent –

¹ *Сучасність*, Kyïv, 2001, n° 3, pp. 5-10.

² Même courrier électronique à l'auteur du présent article

³ *Критика*, Kyïv, 5^e année, n° 39-40, janvier-février 2001, p. 22.

⁴ Olga Voltivna Chaf, *La Couronne de sonnets dans la poésie ukrainienne contemporaine : essai d'analyse* (Вінок сонетів у сучасній українській ліриці: навчальний посібник), Kyïv, Просвіта, 2015 ; Valentine Olexandrivna Bratko et Svitlana Pavlivna Palamar, *Le Sonnet dans l'histoire de la littérature ukrainienne et mondiale. Manuel méthodique* (Сонет в історії української та світової літератури. Методичний посібник), Kyïv, Педагогічна думка, «Інститут педагогіки НАПН України», 2012 ; Marie Guéorguiïvna Yakubovska, *La Couronne de sonnets dans la poésie ukrainienne. Genèse et histoire* (Вінок сонетів в українській поезії. Генезис та історія розвитку), résumé de thèse, Odessa, Одеський національний університет імені І. І. Мечнікова, 2002.

puisqu'il contient toujours au moins une césure – en deux mètres beaucoup plus pratiqués : trimètre iambique et tétramètre iambique – le mètre le plus utilisé dans la poésie ukrainienne. Les poètes associent facilement ces deux mètres, comme fait le groupe « Okéan Elzy » dans la chanson qui commence par «Ти вийшла заміж за весну / Мені лишила осінь.» (« *Tu t'es mariée au printemps, / Mais cet automne m'a quitté...* »).

Le septénaire iambique, qui a 14 ou 15 syllabes, est ressenti en poésie ukrainienne comme très long ; le poète l'utilise volontiers pour des sujets élevés et religieux ; quant au lecteur, il a tendance à lui donner une intonation épique.

Le septénaire de 14 syllabes produit dans la métrique slave une rime masculine (avec accent sur la dernière syllabe), comme dans ce vers – par ailleurs construit en 3 + 4,5 iambes – d'un Jacob Vladimirovitch Godine (1887-1954) : «По санному пути / так хорошо скользить в поля!» (« *Qu'il est bon de glisser dans les champs / la luge traçant son chemin !* »), ou dans cet autre – en 3,5 + 3,5 iambes – de Line Vassylivna Kostenko (1930-) : «Над шляхом, при долині, / біля старого граба» (« *Au dessus de la route, / au bord de la vallée, / à côté du vieux charme* »).

Le septénaire de 15 syllabes produit quant à lui une rime féminine (avec accent sur l'avant-dernière syllabe), comme chez Apollon Nikolaiévitch Maïkov (1821-1897) : «Приволье на горах родных / приволье в тёмных долах...» (4 + 3,5 iambes ; « *En liberté sur les monts natalis / en liberté dans les vallées sombres.* ») ou chez Arcade Vassiliovitch Kazka (1890-1929) : «Зсуваються усе / грізніше чорносізі хмари...» (3 + 4,5 iambes ; « *Se déplacent et menacent / des nuages noirs et gris...* »).

Nous avons le plaisir d'offrir aux lecteurs du *Porche* la première traduction – revue par Kristina Kosténiouk – de cette couronne¹. Nos seules interventions d'éditeur ont consisté à introduire dans le texte quelques notes ainsi qu'à souligner d'un trait les vers répétés du poème et de deux traits le vers 14 du sonnet maître, puisqu'il a ce privilège d'encadrer les quatorze autres sonnets.

¹ Existent encore peu de traductions de Kiyanovska en français. Trois poèmes de 2014 ont été traduits par le poète Anatole Orlovsky : « Poèmes de guerre. [Nous avalions de l'air comme cette terre...], [La forme de la prune...], [Les choses se referment...] », *Possibles*, Canada, Montréal, vol. 46, n° 1, printemps 2022, pp. 136-139. Iryna Dmytrychyn, maître de conférences à l'INALCO, vient de traduire « Partager la lumière » dans la *Revue de Belles-Lettres*, Suisse, Lausanne, n° 1, 2024. Se prépare – enfin ! – une traduction française de *Babyn Yar par des voix*.

Маріанна Ярославівна Кіяновська

«Орлеанська Діва: vis major»

*À la guerre comme à la guerre*¹

«А що то смерть?

То тільки слово.

Значить, мені однаково»

Анна Середа

«знаючи добре, що і на що міняєш,
вирушити в дорогу з наміром не повертатись
дивуючи тих, хто не думав, що слово «вітчизна» має
таку незбагненну місткість
і самій здивуватись»

Галина Петросаняк

Олені Галеті присвячую

¹ En français dans le texte.

Marianne Yaroslavivna Kiyanovska

« Pucelle d'Orléans : *vis major* »

À la guerre comme à la guerre

« Mais qu'est-ce que mort ?
C'est juste un mot.
Donc je m'en moque. »
Anne Séréda¹

« sachant bien quoi contre quoi tu échanges,
se mettre en route avec l'intention de ne point revenir,
étonnant ceux qui ne pensaient pas que le mot « patrie »
avait une extension aussi incompréhensible,
et s'étonner soi-même »
Galyna Pétroussianiak²

à Hélène Galéta³

¹ Citation d'Anne Séréda, *Homo viator : feuilles et vers (Homo viator: листи і вірші)*, Ivano-Frankivsk, Лілея-НВ, 1998, p. 23. – Anne Petrovna Kyрpan est une poétesse née en 1970 dont les premières publications dans la revue littéraire et artistique *Jeudi (Четвер, n^{os} 2 et 3)*, d'inspiration conceptualiste, ont été remarquées. Développant des images originales dans un style décomplexé, elle publie sous de nombreux pseudonymes, dont celui d'Anne Séréda, ce qui complique l'analyse de son œuvre, caractérisée néanmoins par sa capacité à former un certain métatexte difficile encore à lire mais à la valeur artistique indubitable – tel est l'avis du rédacteur en chef de *Jeudi*, Yourko Romanovytch Izdryk dans sa notice pour *Плерома*, Ivano-Frankivsk, Лілея-НВ, 2001, p. 67.

² Galyna Ivanivna Pétroussianiak (née en 1969) est une poétesse ukrainienne, traductrice de l'allemand et critique littéraire. Elle est l'auteur des recueils poétiques suivants : *Parc en pente (Парк на схилі, 1996)*, *Lumière des faubourgs (Світло окраїн, 2000)*, *Tentation de parler (Спокуса говорити, 2008)*, *Vol en montgolfière (Політ на повітряній кулі, 2015)*, *Echorphonie (Екзофонія, 2019)*. En 2001, elle soutint une thèse de doctorat titrée *Poétique de la fiction chez Joseph Roth* devant l'Université nationale subcarpatique à Ivano-Frankivsk. Ses poèmes ont été traduits en français, allemand, polonais, anglais, russe et biélorusse. Elle vécut à Ivano-Frankivsk jusqu'en 2016, et vit aujourd'hui en Suisse. – Citation du poème récompensé comme « le poème de l'année » (prix de l'académie Bou-Ba-Bou, Lviv) et paru dans son premier recueil.

³ Hélène Igorivna Galéta (née en 1975) est une poétesse et critique littéraire ukrainienne ; issue de la Faculté de philologie de l'Université nationale de Lviv, elle y est actuellement professeur associé et chercheuse en théorie de la littérature et littérature comparée.

0.

Я вміла молитись, а може, не вміла, бо десь
Хитались слова, як дерева, що втратили листя...
Це треба прожити... Молися, молися, молися
За той Орлеан, за Комп'єн, за спустошений Реймс...

Молися, молися – як завжди, і вчора, і днесь
Казала до себе... Тривожно гуло передмістя...
Лишила обійстя і батька, бо що то – обійстя,
Коли замість вод тільки кров із землі і з небес?...

Собори й обози в лещатах війни і біди.
Столітнє смеркання – коли ж то родитися дітям?
Палає крайнебо і сонце кривавить лахміття,

І коні казяться, щоразу вдихаючи дим,
Вітчизна палає у вічності, може, й у двох...
Я діва від Бога, і в мене – лиш Франція й Бог!

1.

Я діва від Бога, і в мене – лиш Франція й Бог
Доконують вирок, що іноді легший за віру...
Хтось апокаліпсис собі вибирає офіру
В ущелинах храмів, в проваллях бідняцьких... Тривога

Таки не бракує, найбільша – вціліти. Пролог –
Убійницька битва, в стражданні перебрано міру...
Руїни руїн... Не язичники ж топчуть Пальміру –
Англійці хизуються тліном своїх перемог...

Ген мученик-воїн, що голову змію відтяв,
Поляже й собі – не в двобої, а сам проти війська...
А Карл пожалкує, не змігши побачити зблизка

Як воїн у полі у чистому важив життям...
Свободу відчувши, завие за обрієм пес...
Я вміла молитись, а може, не вміла, бо – десь...

0.

Savais-je ou non prier ? Parce que, semble-t-il,
les mots se balançaient, arbres aux feuilles chues...
Il faut vivre cela... Priez, priez, priez
pour Orléans là-bas, Compiègne et Reims détruit...

Priez ! – pensait-elle toujours, aujourd’hui
comme hier... Et grondait l’anxiété en banlieue...
J’ai quitté père et ferme – une ferme est si peu,
quand, au lieu d’eau, du sang sort de terre et du ciel...

Chapelles et convois ? Désastre et violence.
Les cent ans ont passé – quand naîtront les enfants ?
Le ciel brûle et le soleil saigne par lambeaux ;

s’énervent les chevaux, aspirant la fumée ;
mon pays brûle en une éternité... ou deux.
De par Dieu suis Pucelle, et n’ai que France et Dieu !

1.

De par Dieu suis Pucelle, et n’ai que France et Dieu,
dont les arrêts parfois sont plus doux que la foi...
Un tel choisit pour soi l’apocalypse et l’offre
aux temples encaissés, aux bas-fonds... C’est l’alarme

plus souvent qu’à son tour ; le tout est de survivre.
Décor : combat sanglant, souffrance hors de mesure...
Ruines sur ruines... Las ! déjà les Païens entrent
à Palmyre et l’Anglais affiche son triomphe...

Contre la pourriture un guerrier combattrà,
Eugène, qui trancha la tête du serpent¹ –
seul contre tous ! Charles de loin se morfondra,

sans voir comment un preux se sacrifie... Un chien
hurle à la liberté qui point à l’horizon...
Savais-je ou non prier ? Parce que, semble-t-il...

¹ Romain du temps de Julien l’Apostat, martyr fêté le 20 décembre. Il tua dans une montagne un dragon qui faisait de grands dommages. Cf. *Menologium Græcorum*, Urbino, Fantauzzi, 1727, partie II, p. 44 ; repris dans *Patrologia Græca*, vol. 117, Jacques-Paul Migne, 1864, col. 217-218.

2.

Я вміла молитись, а може, не вміла, бо десь

Минались в походах погідливість, світла невинність...

Я дивом вціліла, бо кінь мене кулею виніс

Уже без шолома... Вслухаючись в стукіт сердець,

Ми чули лиш битву, і в битві тій знали кінець

Життів, і печалей, і радостей... Віра і вірність,

Мов брами міські – вже без мурів. Доконано плинність

І втрачено сон... На котромусь зі ста перехресть

Лежали тіла божевільних від болю дітей

І трупи жінок осягали насущність смертей...

І я так умру – або й страчена буду колись я...

Я мала не мандри – в блуканнях вели голоси

(«У січу піди і спасіння землі принеси!»),

Хитались слова, як дерева, що втратили листя...

3.

Хитались слова, як дерева, що втратили листя...

Народ облітав в небуття прохолоде своє...

Я вірую, Боже, я знаю, ти все-таки є...

...А військо здобуло не місто, а дещицю місця,

Що звалося містом... Алхімія битви – на кистях

І на передпліччях: сердець-бо уже не стає...

Так мати шалена дитину свою впізнає,

Спотворену мукою й вічністю... Знакам і вістям

Не стало скорботи, і міра трагедії – світ.

Святі убієнні, їм очі вилазять з орбіт,

І золотом – попіл, а в попелі – квітка (дивися!)

Знаряддя убивства, чи радше – знаряддя знарядь,

Королю, королю, край свого престолу присядь,

Це треба прожити... Молися, молися, молися!

2.

Savais-je ou non prier ? Parce que, semble-t-il,
ont pris fin la douceur, l'innocence éclatante
des campagnes... Miracle, un cheval surgissant
me sauve tête nue... En écoutant les cœurs

battre, nous entendons combats, glas de nos vies,
des peines et des joies... Murs effondrés autour,
la confiance et la foi sont les portes de ville.
Une page se tourne et le rêve se perd...

À l'un des carrefours gisaient, fous de douleur,
des corps – enfants, femmes ayant saisi la mort...
Ainsi mourrai-je – ou bien exécutée un jour...

Je ne voyageais pas, mes errances suivaient des voix :
« Brise le siège, et porte au monde le salut ! »
Les mots se balançaient, arbres aux feuilles chues...

3.

Les mots se balançaient, arbres aux feuilles chues...
Et les gens sont tombés anéantis de froid...
Je crois, mon Dieu, je sais, malgré tout tu existes...
...L'armée a pris, non pas une ville, un terrain

Autrefois ville... Alchimie des combats ! Les cœurs
ne tiennent plus debout mais blottis dans les mains :
la folle y reconnaît son enfant torturé ;
l'éternité le change... Aux signes et nouvelles

plus de chagrin : le monde s'est fait tragédie ;
même les saints sont tués, les yeux désorbités ;
la cendre est de l'or – vois : une fleur sort des cendres !

Outil tueur, ou plutôt outil des outils,
Ô majesté, asseyez-vous au bord du trône :
il faut vivre cela... Priez, priez, priez !

4.

Це треба прожити... Молися, молися, молися,
Молися, народе, молися, відмолюй гріхи...
Лихим сьогоднім і, може, майбутнім лихим,
Ти будеш надтятий... Та все ж таки не поступися,

Не стань на коліна... Закон арбалета і списа –
Один із законів, та править любов, і поки
Немає любові, стоятимуть хижі полки,
Подібні гіенам і левам, і тиграм, і рисям...

У чорному небі – лиш місяць, багрянний, як біль.
Душа зворохоблена страхом, останнім, як доля...
Вітри прилітають з найближчого бранного поля,

Подібні до тих найгіркіших й найтяжчих похміль,
Принесених нам із далеких зажерливих темз –
За той Орлеан, за Комп'єн, за спустошений Реймс...

5.

За той Орлеан, за Комп'єн, за спустошений Реймс,
За дощ, що із рани криваво на землю стікає,
Волає о помсту, і знову о помсту волає
Свята справедливість і Франція... Боже, воскрес

Єси, щоб судити – спасінням освячено хрест:
Безкрає страждання – і небо так само безкрає...
Та є рівновага у вічності: Бог запитає
Про добре і зле... А поки що наміряно верст

Далеких і довгих: обози, обози, обози...
Не те, щоби їжа, все ж легше з обозами йти...
Прости мені, Боже, смиренну гординю, прости

Народу моєму його поплюндровані сльози...
Молися, мій Боже, за нас із високих небес:
Молися, молися – і завжди, і вчора, і днесь.

4.

Il faut vivre cela... Priez, priez, priez,
gens du peuple, pour le pardon de vos péchés...
Les maux présents et ceux de l'avenir – qui sait ? –
pourront vous accabler... Mais n'allez pas céder :

ne vous agenouillez pas... L'arbalète et la lance
ne sont qu'une des lois ; c'est l'amour qui commande !
Tant qu'il n'est pas d'amour rôderont régiments
de prédateurs, hyènes et lions, tigres et lynx...

Au ciel noir point la lune en sa douleur violette.
C'est l'âme, ce destin hanté par la dernière peur...
Les vents viennent du champ de bataille tout proche,

comme l'ivresse amère et lourde, ô combien,
que charrient et déchargent d'avidés nuées –
pour Orléans là-bas, Compiègne et Reims détruit...

5.

Pour Orléans là-bas, Compiègne et Reims détruit...
pour cette pluie de sang qui coule des blessures,
vengeance, et de nouveau vengeance ensemble crient
la sainte justice et la France... Ô Dieu, tu es

judge et ressuscité ; la croix mène au Salut !
Des maux sans fin ? Le ciel non plus n'a pas de fin...
Or comme un équilibre en l'éternité règne,
et Dieu rétribuera le bien, le mal... Pour l'heure

la route est longue et les charrois se suivent, vides
de nourriture : avec eux les verstes défilent.
Pardonnez mon humble orgueil, mon Dieu, pardonnez

à mon peuple ses larmes de désolation...
Priez, mon Dieu, pour nous du haut des cieux :
priez, priez – toujours, hier et aujourd'hui.

6.

Молися, молися – і завжди, і вчора, і днесь

Бо люди – як коні вмирають, а коні – як люди,
Бредуть, як сновиди, і тягнуться в ніч халабуди,
І тлумлять колесами ледве дозрілий овес...

Попереду – бій, і попереду – залишки мес
Що правляться похапцем, тихо, бо й часу не буде,
Попереду – кулі, поцілені в голови й груди,
І відчай, можливо, ще також попереду весь...

На стінах – плачі, попід стінами – рештки скорбот.
Спинається камінь навшпиньки червоно-гарячий...
А дехто – безрукій, безногий, а може, й незрячий –

Уже всепрощенний, як весь мій французький народ...
«Немає нічого, лиш віра, надія і пісня», –
Казала до себе... Тривожно гуло передмістя...

7.

Казала до себе... Тривожно гуло передмістя...

Я іноді мусила мати надію за всіх...
Король блазнював, а британець відмірював сміх,
Як порції каші пораненим – з порохом й війстям...

Ми мали одну батьківщину, боліло у нідрях
Від запаху битви чи пустки, і хто не поліг,
Вступав, як в собор, на покинутий кимось поріг,
І тиша боліла, немов то не тиша, а вістря

Вселенського зла, бо порожня домівка – пропаща,
Вона – без душі і без плоті, сліпа і німа,
І більшого болю, можливо, у світі нема...

А леви англійські тримали французів у пащах...
І я, щоб спинити убивство у серці убійцям,
Лишила обійстя і батька, бо що то – обійстя...

6.

Priez, priez – toujours, hier et aujourd'hui,
car les gens, les chevaux errent de même et crèvent.
Ces spectres dans la nuit entrent en leurs roulottes,
et leurs essieux vous broient l'avoine verte en pousses...

Devant nous, la bataille et les restes des messes
menées en hâte et silence (car le temps presse) ;
des balles, tout devant, visent tête et poitrine :
le désespoir, peut-être, est encore à venir...

Aux murs, des pleurs ; en bas, les traces des tourments.
Sur la pointe des pieds pierre chauffée au rouge...
Et certains vont (sans bras, sans jambe, aveugles même)

Déjà lavés de neuf, comme tous mes Français...
« Il n'y a que la foi, l'espérance et le chant »,
pensait-elle... En banlieue bourdonnait l'anxiété...

7.

Pensait-elle : « En banlieue bourdonnait l'anxiété...
Je devais quelquefois espérer pour les autres...
Le roi n'est qu'un bouffon, et le Breton en pouffe :
c'est bouillie aux blessés – avec poudre à canons...

Nous n'avions qu'une terre et mon nez souffrait fort
de sentir la bataille ou son désert, et tel
qui n'avait pas plié entré dessous le porche
(dans une cathédrale ?) en un silence aigu,

comme est le mal universel : une maison
vide est un terrain vague, sans âme et sans chair,
aveugle et muette – douleur incomparable...

Et les lions anglais, qui tenaient les Français
dans leur gueule, moi, je voulais les arrêter :
j'ai quitté père et ferme – une ferme est si peu... »

8.

Лишила обійстя і батька, бо що то – обійстя,
Маленька піщинка, уярмлена в повені вод...
Маленька людина, яка надихнула народ,
Ще майже дитина... Як квіточка світла, хоч пізня...

Механіка відстаней, оптика втоми... Баліста
Усупереч часу, руйнує ворожий оплот...
І лава застиглих людей і міських нечистот
Лишається скалкою в оці. А отже, Пречиста

Таки врятувала цю осінь від злота пожеж...
Від іншого ж золота навіть вона не врятує...
О, карі! О, Карле! Ти ж знаєш, як Юда цілує...

...Ти теж позасвітня, блаженна Йоанно, ти теж
Одна з одиноких... Закон рівноваги... І хрест,
Коли замість вод тільки кров із землі і небес...

9.

Коли замість вод тільки кров із землі і небес,
Приходить знання неминучості. Отже, поволи
Звикаєш, що маєш свою нечутливість до болю
Та відчай зернини, який погамовує прес...

Звитяга крізь муку (вона виправдовує стрес,
Спричинений струсом і стахом) ніде і ніколи
Не стане дорогою серця до Бога, тож голі
Нічим не прикриють своїх кінцесвітніх тілес...

Ощадно щити витрачаються, щедро – життя...
Торговці у храмі торгуються, ладні продати
Усе, окрім зиску, і далі вмирають солдати,

А вбиті стають ще одним різновидом сміття...
Спустошено села, спустошено в селах сади.
Собори й обози в лещатах війни і біди.

8.

*« J'ai quitté père et ferme – une ferme est si peu » :
un petit grain de sable emporté par un flot...
Quant à ce petit être encourageant le peuple,
presque une enfant... Fleur lumineuse, un peu tardive...*

*S'ajuster aux distances fatigue l'optique...
Défiant le temps, la baliste détruit le fort
adverse... Ordures urbaines, gens gelés, tout
coule en lave, brûlant les yeux. Ainsi, la Vierge*

*sauva cet automne de l'or des incendies...
Mais nous sauvera-t-elle de l'or trébuchant ?
Châtiments ! Charles sait le baiser de Judas...*

*...Tu es d'ailleurs, toi aussi, Jeanne, et solitaire,
bienheureuse ! Et la croix rétablit l'équilibre,
quand au lieu d'eau du sang sort de terre et du ciel...*

9.

*Quand au lieu d'eau du sang sort de terre et du ciel,
vous comprenez à vos dépens l'inévitable.
Vous vous habituez à tenir la douleur,
au désespoir du grain, que réprime la presse...*

*Vaincre par la douleur (elle explique le stress
par le choc et l'effroi) nulle part et jamais
ne deviendra la voie du cœur vers Dieu, alors
restez nus, tels les corps en leur éternité...*

*Même si rares sont les boucliers, la vie,
elle, est généreuse... Les marchands du temple œuvrent,
vendant tout fors leurs gains, et les soldats se meurent...*

*Mais qui donc lavera l'ordure des cadavres ?
Maisons, bourgs et jardins ont été dévastés.
Chapelles et convois ? Désastre et violence.*

10.

Собори й обози в лещатах війни і біди.

Смирення невидимих тижнів, сукровиця ранків...
Лежать недобиті нащадки саксонців і франків,
Їм тулять до серця імлу затяжні холоди...

Видіння убогості... Господи, не доведи
До виру зневіри, до крепу жовтневих серпанків,
Що вкриють землею каліцтва, і рани, і ранки...
Подай нам спасіння – і Францію не осуди...

Пришестя нашесть, атрибути військової слави:
Настояно чорно, як трунок, пожарища дим:
Поволі й натужно над хмари здійсмається дім,

А з домом – усе: вбогі рядна, ікони і лави,
Й до шибки притулене яблуні спечене віття...
Столітнє смеркання – коли ж то родитися дітям?

11.

Столітнє смеркання – коли ж то родитися дітям?

Порубана доля: відтятий від тіла рукав...
А хтось тебе, доле, при домі своєму чекав,
Та й не дочекався у те знавісніле поліття...

Удосвіта матиму докір – і знак, бо ж засвітням
Позначено шлях мій суворий... Немов льодостав,
Що вмерлому в кризі крижинку кладе на вуста,
Кладе мені Бог дев'ятнадцяте – надцятиліття...

Як міряти муку, прожито вже й тисячний вік,
Як міряти щастя, й дванадцяти літ не прожито,
Підкошено ноги довіку зеленому жити,

Полічено дні неполіченим сотням калік,
Які вже ніколи своїх каганців не засвітять...
Палає крайнебо і сонце кривавить лахміття...

10.

Chapelles et convois ? Désastre et violence.

Humbles mois qu'on ne voit, ô matins purulents...

À-demi morts, les fils des Saxons et des Francs

se serrent cœur à cœur contre un long brouillard froid...

Vision de pauvreté... Seigneur, ne conduis pas

au tourbillon du désespoir, au mois d'octobre

en son crêpe embrumé, qui couvrira de terre

tous les blessés... Grâce la France et sauve-nous !

Viendra l'invasion, pavanera la gloire

militaire : d'un noir intense l'incendie

emporte la maison, par-dessus la nuée,

avec ses bancs, son pauvre linge, ses icônes

et son pommier, branche brûlée, à la fenêtre...

Les cent ans ont passé – quand naîtront les enfants ?

11.

Les cent ans ont passé – quand naîtront les enfants ?

Destin haché : une manche du corps coupée...

Et quelqu'un attendait après toi, ô destin,

mais il ne t'a pas vu en la fuite éperdue...

Le matin m'offrira un reproche et un signe :

s'ouvre mon dur chemin... Car le gel le recouvre,

déposant un glaçon sur les lèvres d'un mort ;

donne mes dix-neuf ans, mon Dieu – l'adolescence !

Mesure la douleur, toi qui vécus mille ans ;

mesure le bonheur, toi qui n'a pas douze ans :

le seigle vert fauché ne repoussera pas.

Peuvent compter leurs jours des centaines d'infirmes,

eux tous qui plus jamais n'allumeront leur lampe.

Le ciel brûle et le soleil saigne par lambeaux...

12.

Палає крайнебо і сонце кривавить лахміття...

О, Карле! О, кари! Ідеш – напролом, напролом!

Усе, що ти маєш, відміряно золотом й злом...

Усе, що ти знаєш, – залізо кинджалу і кліття...

Ми – з двох берегів, ти походиш із того поріддя,

Що й плину води не помітить, бо знає лиш дно...

Та ти мій король, хоч і, може, тобі все одно:

Сьогодні – війна, а позавтра – мисливські угіддя...

Розбризкуєш мозок оленів, добитих в траві,

Розбризкуєш нутрощі вбитих, оголюєш кості,

Аж ангели мліють в незмірній своїй високості,

Бо ті, вже убиті, учора ходили живі,

Та ти ж бо – король, не тобі перейматися цим...

І коні казяться, щоразу вдихаючи дим.

13.

І коні казяться, щоразу вдихаючи дим,

І я мимоволі боюся, і страх той блаженний,

І знов голоси промовляють-голосять до мене,

Й ридає гроза, із печалі виносячи грім...

Стояти у раті, лежати в пісках – молодим:

У смерті за Францію рівні і граф, і нужденний

Дрібний селянин, вже зневірений, чорний і темний,

Що має і сонце, і небо, і вітер, окрім

Хіба що землі, але нині й землі він здобуде,

Та й зірку із неба, що нині для нього впаде...

Пульсує пшениця, не скошена ним, і ніде

Йому вже ні слави, ні білого світу не буде...

Тіла зогниють (поміж ними – лиш чортополох)...

Вітчизна палає у вічності, може, й у двох...

12.

Le ciel brûle et le soleil saigne par lambeaux,
Ah, roi Charles ! tu vas tout droit aux châtiménts !
Tout ce que tu détiens vaut poids d'or et de mal ;
tu ne connais que cage et que fer du poignard...

Nous sommes de deux rives ; toute ton engeance
ne sent point couler l'eau et ne voit que le fond...
Tu es pourtant mon roi... Peu t'importe peut-être :
un beau jour tu guerroies, le lendemain tu chasses...

La cervelle des cerfs tu la répands dans l'herbe ;
les entrailles des morts, leurs os, tu les répands :
dans leur hauteur suprême en pâlisent les anges,

car ceux qui sont tués, hier allaient vivants...
Mais toi, tu es le roi, ce n'est pas ton souci...
S'énervent les chevaux, aspirant la fumée.

13.

S'énervent les chevaux, aspirant la fumée
et j'ai peur malgré moi (cette peur soit bénie !),
et les voix reprennent leurs conversations,
et l'orage sanglote, éclatant de tristesse...

Se coucher dans le sable et courir au combat
conviennent aux jeunes ! Mais mourir pour la France
c'est même gloire au comte et au nécessaireux,
ce petit paysan ténébreux, sans espoir,

qui a le soleil, le ciel, le vent, mais point de terre,
sauf sa tombe et l'étoile ici pour lui tombée...
Les blés ondulent, qu'il n'a pas fauchés : de gloire,

il n'en obtiendra point, ni de blanche lumière...
Des chardons pousseront où les corps pourriront...
Mon pays brûle en une éternité... ou deux.

14.

Вітчизна палає у вічності, може, й у двох...

Волають поля, бо ж убитими тчуть гобелени,
Ховають обличчя своїми долоньками клени,
Від дикої крові в долині струмок пересох...

Ми тут ненадовго: удосвіта питиме грог,
Червоно запінене зілля, до того – зелене...
Розсічені лиця, навпіл перерізані вени –
Як висохлі русла, що кануть в моря перемог...

Та слово «вітчизна» – і тепле, і грізне, як мідь.
Любов на початку – то ж як без любові до скону?..
Бо й сонце – то німб, що увінчує вічну ікону,
І що таке вічність? – лиш світлої радості мить...

...Лаштуюся спати, щоб м'якше, підмощую мох...
Я діва від Бога, і в мене – лиш Франція й Бог!

14.

Mon pays brûle en une éternité... ou deux.

Nos morts tissent la toile où les champs vocifèrent ;
l'érable dans ses mains se cache le visage ;
le ruisseau s'est tari du sang de la vallée...

Nous reste peu de temps : buvons grog jusqu'à l'aube –
cette potion de mousse verte, soudain rouge...
Des visages ouverts, veines en deux coupées –
lits à sec s'enfonçant en la mer des victoires...

Menace ou réconfort, le mot « patrie » est cuivre.
L'amour éclot – mais s'il n'est d'amour à la fin ?
Car l'icône éternelle a le soleil pour nimbe.
L'éternité ? Un pur instant, vibrant de joie...

...Je m'endors, pour trouver la douceur, sur la mousse...
De par Dieu suis Pucelle, et n'ai que France et Dieu !

Ajoutons, pour épilogue de cette étude, que Kiyanovska nous a aussi très aimablement répondu sur sa connaissance de la France :

Je ne suis jamais allée en France, mais je connais un peu la culture, la littérature, le théâtre, le cinéma, les musées, la politique de votre pays (surtout du XVIII^e à nos jours), et l'un de mes cahiers d'essais est basé sur mon interprétation des *Essais* de Montaigne. J'aime les photographies, les textes, les peintures, les films qui montrent Paris, Lyon et Marseille, et j'aime donc ces villes, pour autant que je puisse les connaître à travers eux, mais je ne communique avec aucun Français. Je ne sais donc pas si l'on peut dire que j'aime la France. Mais je rêve parfois de la France, et j'ai des conversations imaginaires avec plusieurs Français : Jeanne d'Arc, mais aussi Beaumarchais, Pascal, Montaigne... Seulement, ces conversations imaginaires se tiennent en ukrainien ! Je ne les pense pas en deux langues, mais en une seule.

Elle nous a aussi confié ceci sur Péguy (nous étions décidément dans nos questions très curieux !) :

J'ai lu beaucoup d'œuvres en prose et de poèmes de Péguy. M'intéressaient les liens ténus qu'il établit entre philosophie et littérature, entre métaphysique et psychologie. Il a décrit en visionnaire les ravages de la propagande, l'économie des comportements et il est un génie pour susciter l'attente du lecteur par des reformulations incessantes qui modifient subtilement et parfois radicalement une première signification.

On lui doit l'aphorisme suivant : « Un mot n'est pas le même dans un écrivain et dans un autre. L'un se l'arrache du ventre. L'autre le tire de la poche de son pardessus. »¹ Et il a dit ces mots, en fait, à propos de lui-même. Mais je dirais la chose autrement : « On sort nos mots de la poche de notre pardessus, mais les entrailles y sont liées, et le lecteur ne voit qu'une chose : soit la poche du pardessus, soit les entrailles ! »

Péguy a écrit des choses très justes sur l'honneur de l'ouvrier qui travaillait parfaitement même la partie qui ne se voyait pas² ; sur le pécheur, qui est au centre du christianisme et, partant, compétent dans tout ce qui concerne le christianisme, les pécheurs et les saints étant même, en réalité, les plus compétents en matière de

¹ Ch. Péguy, *Victor-Marie, comte Hugo*, § 11.

² Ch. Péguy, *L'Argent* : « Une tradition, venue, montée du plus profond de la race, une histoire, un absolu, un honneur voulait que ce bâton de chaise fût bien fait. Toute partie, dans la chaise, qui ne se voyait pas, était exactement aussi parfaitement faite que ce qu'on voyait. »

christianisme¹. Pourtant, sa biographie suscite en moi des sentiments ambivalents. Il attendait avec impatience cette guerre au cours de laquelle il est mort finalement... Il l'a attendue trop longtemps.



Marianne Kiyanovska le 15 novembre 2024
Photographie de Pavlo Térékhov
pour l'édition ukrainienne de *Voice of America*



¹ Ch. Péguy, *Un nouveau théologien*, M. Fernand Laudet, § 303 : « Le pécheur et le péché sont une pièce essentielle du christianisme, une pièce essentielle de la cardinale articulation chrétienne. Le pécheur et le saint sont deux pièces essentielles complémentaires, mutuellement complémentaires, qui jouent l'une sur l'autre, et dont l'articulation l'une sur l'autre fait tout le secret de chrétienté. »

La Jeanne d'Arc de Marie Szybist

R. Vaissermann

Née en 1970 à Williamsport d'un père avocat – premier de sa famille à aller à l'université – et d'une mère secrétaire puis mère au foyer, Marie Szybist, aînée de cinq enfants, a grandi en Pennsylvanie dans la religion catholique, fréquentant l'église de l'Annonciation de Williamsport¹. Ses arrière-grands-parents avaient américanisé en [ˈʃi-bist] la prononciation de son patronyme – issu semble-t-il de *szybki*, « rapide » en polonais.

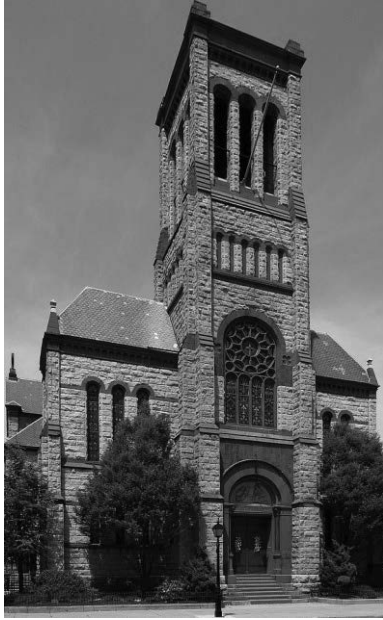
Szybist a d'abord obtenu des diplômes à l'Université de Virginie (B.A en anglais du *College of Arts & Sciences* en 1992 et master en enseignement de la *Curry School of Education* en 1994) puis en 1996 à l'*Iowa Writers' Workshop* – programme postgrade d'écriture créative renommé aux États-Unis – où elle a été boursière d'enseignement et d'écriture.

Son premier recueil de poésie, *Accordée* (*Granted*, Maine, New Gloucester, Alice James Books, 2003), finaliste du *National Book Critics Circle Award*, reçoit le prix 2004 des nouveaux écrivains de la *Great Lakes Colleges Association*. À la lecture de ces 37 poèmes, *The Christian Science Monitor* écrit :

[...] avec son intelligence et sa grâce discrète, Szybist pourrait bien devenir l'une des écrivaines les plus connues de sa génération. Dans *Accordée*, elle explore un thème intemporel : le désir spirituel et romantique. Page après page, elle lutte avec la foi et l'espérance, s'efforçant de trouver la paix en se libérant du désir. Ce faisant, elle attire les lecteurs dans un lieu caché quelque part entre l'intellect et le silence.

Ses poèmes sont publiés dans *The Best American Poetry* de David Lehman (New York, Scribner, 2008), dans divers périodiques dont *Iowa Review*, le *Denver Quarterly* ou *Poetry*.

¹ *Church of the Annunciation*, West Fourth and Walnut Streets. Cf. Dr Amy Golahny, « Visite guidée des dix églises, d'est en ouest » ("A Walking Tour of Ten Churches from East to West"), *Revue de la société historique du Comté de Lycoming* (*The Journal of the Lycoming County Historical Society*), États-Unis, Williamsport, vol. XLV, hiver 2009-2010, pp. 7-26.



Église de l'Annonciation de Williamsport
construite à partir de 1886 : extérieur



Église de l'Annonciation de Williamsport : autel Tiffany

En 2009, Szybist a reçu une bourse du *National Endowment for the Arts*, une bourse de la Fondation Guggenheim, une bourse de la Fondation Rona Jaffe et une autre bourse Witter Bynner de la Bibliothèque du Congrès.

Szybist a également reçu un premier *Pushcart Prize* en 2012 – qui sera suivi d'un deuxième en 2015.

Son deuxième ouvrage, *Incarnadine*, remporte le *National Book Award for Poetry* ; *Slate* le nomme dans les dix « Meilleurs livres de l'année 2013 » et *l'Hebdomadaire de l'édition (Publisher's Weekly)* le nomme même dans les cinq meilleurs de l'année. C'est au cœur de ce livre, centré sur l'Incarnation, comme le montre sa couverture (*L'Annonciation* de Botticelli), qu'on trouve le poème qui nous intéresse aujourd'hui, 23^e des 42 poèmes que compte le recueil. Le recueil commence par une phrase de Simone Weil : « On dégrade les mystères de la foi en en faisant un objet d'affirmation ou de négation, alors qu'ils doivent être un objet de contemplation. »¹ Le livre est ainsi salué par les juges du *National Book Award* :

Marie Szybist mêle esthétique traditionnelle et expérimentale pour repenser la figure biblique de Marie et en faire un mythe pour notre époque. Dans des paroles vulnérables, dans des poèmes concrets surprenants et d'autres innovations formelles, et avec une sympathie extraordinaire et une légère touche d'humour, Szybist sonde les nuances de l'amour, de la perte et de la lutte pour la foi religieuse dans un monde qui semble s'y opposer. C'est un livre religieux pour les non-croyants, ou un livre de doutes nécessaires aux fidèles.

Szybist a bénéficié de résidences dans la colonie MacDowell et dans le centre de la Fondation Rockefeller établi à Bellagio, en Italie.

En 2019, à l'Université Loyola de Chicago, elle reçoit le prix *The George W. Hunt* dans la catégorie « Poésie ».

Parallèlement, après avoir enseigné un temps au Kenyon College, à l'Université de l'Iowa (atelier d'écriture), à la Tennessee Governor's School for Humanities, au Young Writers' Workshop de l'Université de Virginie et à la West High School d'Iowa City, agrégée d'anglais, elle enseigna plus récemment à l'université de Californie à Berkeley, au Michener Center for Writers de l'université du Texas et au programme de maîtrise en beaux-arts (M.F.A.) pour

¹ Simone Weil, *Cœuvres complètes*, Gallimard, t. VI, vol. II : « Cahiers (septembre 1941-février 1942) », 1997, p. 348.

écrivains du Warren Wilson College. Elle est aujourd'hui professeure de sciences humaines au Lewis & Clark College de Portland – ville où elle vit.

Elle a été jusqu'en 2022 l'épouse du poète Jerry Harp, lui aussi enseignant du Lewis & Clark College.

On se demandera sans doute quelle est la poétique de cette écrivaine. Lors d'un entretien donné à Kirsten Rian dans *L'Orégonien*, Szybist nous éclaire sur la manière dont elle conçoit la poésie :

La forme m'intéresse infiniment et j'aime la poésie en tant qu'entreprise formelle. Il y a quelques formes familières (ou des variantes de celles-ci) dans *Incarnadine* (sonnet, villanelle, abécédaire, *terza rima*), mais j'ai aussi travaillé avec l'effacement, le collage et l'expérimentation visuelle. Il y a même un poème dans lequel j'utilise la répétition à la manière des psaumes.

Je pensais récemment à la popularité de ces émissions de télévision sur les gens qui achètent une maison. Je me demande si leur attrait ne tient pas en partie à la possibilité d'imaginer indirectement notre vie se dérouler dans divers espaces. Nous avons le sentiment que la forme et le style de nos habitations influencent la vie qui s'y déroule. Peut-être que la forme en poésie n'est pas si différente. « *Stanza* » signifie « pièce » en italien. Nous ne vivons pas seulement dans les constructions physiques que nous construisons – ou, plus souvent, que d'autres construisent pour nous – mais dans des constructions mentales et imaginaires que nous construisons en grande partie par le langage. Écrire des poèmes est donc une chance de construire des espaces que je veux habiter de manière imaginative.¹

Sa foi ? Szybist se confie de même avec une grande franchise :

Parfois, j'ai du mal à faire la distinction entre la foi et l'espérance. Je pense à l'histoire de Pandore : elle ouvre la boîte et déchaîne tous les fléaux et les afflictions terribles qui sévissent dans le monde, et dans certaines versions de l'histoire, la dernière chose qu'elle laisse échapper est l'espérance. Certains voient l'espérance comme une vertu rédemptrice, qui rend les afflictions supportables ; d'autres voient l'espérance comme la pire des afflictions. J'ai souvent tendance à me ranger du côté de ce dernier groupe. Pourtant, je pense que les actes

¹ Kirsten Rian, « Questions-réponses avec Marie Szybist, poétesse de Portland et professeur au Lewis & Clark College » ("*Q&A with Mary Szybist, Portland poet and Lewis & Clark College professor*"), *L'Orégonien* (*The Oregonian*), Portland, 9 février 2013.

de foi – surtout lorsqu’il s’agit d’amour humain – sont beaux, profonds et nécessaires.¹

Est-elle une écrivaine féministe ?

Le féminisme, dans son sens le plus fondamental, affirme qu’hommes et femmes devraient avoir les mêmes droits et les mêmes opportunités. J’y crois, bien entendu. Le féminisme peut également désigner une activité militante en faveur des intérêts des femmes, et je pense qu’*Incarnadine* correspond à cela.

J’ai grandi en m’identifiant à l’icône de Marie, mère de Dieu, puisque j’ai reçu son prénom. Je me sentais aussi dans son ombre. Je pense que Marie est un idéal problématique à présenter aux femmes, et ce pour de nombreuses raisons : elle est célébrée pour être à la fois mère et vierge – conjonction littéralement impossible. C’est particulièrement la virginité offerte aux femmes (et non aux hommes) qui me semble épineuse, car la virginité est un concept, une attente qui ont des conséquences réelles et souvent désastreuses pour les femmes du monde entier. Je voulais donc comprendre la figure de Marie et la façon complexe dont elle se rapporte à cet « idéal ». Oui, je dirais que c’est une réponse féministe.²

Pourquoi Szybist évoque-t-elle Jeanne ? Elle y a pour partie répondu en confiant :

[...] l’une des choses que j’ai toujours aimées dans les poèmes, c’est qu’ils peuvent être des espaces pour parler aux morts.³

Szybist nous a confié par courriel que Jeanne d’Arc est très tôt entrée dans son imaginaire, mais que la première fois où elle se souvient avoir vraiment pensé à Jeanne, ce fut adolescente, à la lecture de la pièce de Bertolt Brecht, *Sainte Jeanne des Abattoirs*. Le livre le plus

¹ K. Rian, « Questions-réponses avec Marie Szybist », art. cité.

² Kristin Leigh, « Questions-réponses avec Marie Szybist, lauréate du N.B.A. » (“Q&A: National Book Award-Winning Poet Mary Szybist”), *Le Mensuel de Portland (Portland Monthly)*, 17 décembre 2013.

³ S. n., « *Incarnadine*. Entretien avec notre ancienne élève Marie Szybist » (“*Incarnadine. An interview with alumna poet Mary Szybist*”), *La Revue de Virginie (Virginia Magazine)*, Charlottesville, Université de Virginie, 4 octobre 2013. – Sa première pensée en disant cela va néanmoins à sa mère, alors récemment décédée.

récent qu'elle ait lu et qui évoque la Pucelle, est *L'Histoire de la douleur* de la poétesse américaine Lisa Olstein¹.

Par ailleurs, les poèmes de Szybist sont souvent la transcription d'expériences concrètes, et « Galerie tactile : Jeanne d'Arc » fait référence – comme l'épigraphe l'indique – à la visite par l'auteur de la « galerie tactile » créée par le fonds de charité Élisabeth Morse² de l'Institut d'art de Chicago, qui permet aux aveugles et mal-voyants, lors de leur visite, de prendre connaissance de statues par le toucher, moyennant une protection adéquate préalable des œuvres artistiques. Des étiquettes en gros caractères et en braille fournissent des informations historiques et se concentrent sur une description détaillée de l'œuvre. Réalisées en bronze et en marbre, les sculptures représentent le visage humain. Grâce au toucher, les visiteurs déficients visuels – mais aussi, singulièrement, les enfants – peuvent découvrir tout à la fois expression du visage, style vestimentaire, échelle, température et texture des œuvres.

La rencontre de Szybist avec la statue de Jeanne au musée de Chicago – en octobre assurément – peut remonter à l'année 2004 ; il est difficile de dater cette origine, puisque Szybist a visité l'Institut d'art à plusieurs reprises, sa sœur vivant à Chicago. L'auteur elle-même évoque l'année 2010 d'après ses souvenirs mais la prépublication du poème dans *Un long voyage. Anthologie des poètes contemporains du Nord-Ouest*³ a eu lieu le 15 octobre 2006 ! Un enregistrement de la version primitive du poème – sur lequel nous allons revenir – date même de mai 2005. Avancer comme période d'écriture le début d'octobre 2004 semble donc plausible.

Quel sera, en toute hypothèse, le troisième ouvrage de Szybist ? Elle lança, certes, en 2013 :

J'écris un nouveau recueil qui dialogue en quelque sorte avec le célèbre ouvrage du XVI^e siècle de Thérèse d'Avila, *Le Château intérieur*.⁴

¹ Lisa Olstein, *Pain Studies*, New York, Bellevue Literary Press, 2020.

² Du nom d'Élisabeth Owens Morse Genius, née à Chicago 1872 dans une famille de riches industriels et décédée en 1928.

³ David Biespiel (éd.), *Long Journey: Contemporary Northwest Poets Anthology*, États-Unis, Corvallis, Oregon State University Press, 2006 ; avec deux poèmes de Szybist : "Touch Gallery: Joan of Arc", pp. 262-263, puis « Frappe ou laisse » ("Knocking or nothing"), pp. 264-265.

⁴ K. Leigh, « Questions-réponses avec Marie Szybist, lauréate du N.B.A. », art. cité. – Jerry Harp aussi est un lecteur familier de Thérèse d'Avila.

Mais elle précise aujourd’hui aux lecteurs du *Porche* travailler plutôt « sur quelques poèmes qui abordent la scène biblique de la Visitation ».

On trouvera dans ce poème quelques éléments thématiques curieusement récurrents dans la poésie de Szybist : cheveux qui tombent, femme couronnée, repas à même la main, sensation de froid...

Szybist a lu une première version de notre poème, « une sorte de buste de Jeanne », en début de soirée le 16 mai 2005, dans le cadre des lectures poétiques organisées par le *River Styx Magazine* au Duff’s Restaurant de Saint-Louis, au 392, avenue North Euclid¹ – lectures devenues fameuses mais aujourd’hui interrompues. Nous donnons en notes les variantes correspondant à ce premier jet.

Signalons enfin une intéressante mise en musique, par Kevin Seaman, de ce poème lu par l’actrice et doubleuse Juliet Prew².

Il est temps de lire le poème johannique de Marie Szybist³, poème tactile étonnamment écrit par une spécialiste de poésie visuelle⁴, par ailleurs très attentive à la taille des strophes de vers libre, comme on le remarquera dans notre poème, qu’on pourrait à cet égard qualifier de « rhopalique », puisque dans sa partie centrale les vers libres se disposent en strophes de taille croissante (de 1 à 4 vers) puis décroissante (de 4 à 1 vers).

Nous avons rendu les nombreuses allitérations du poème original (sifflantes des vers 23-25, nasales de l’avant-dernier vers, dentales du dernier vers...) et autres échos sonores (v. 27 : « *bride / blind* », v. 30 : « *your ears disappear* », v. 32 : « *if the cool of your stone curls were the cool* ») non en les imitant mais en leur cherchant des équivalents. Notre sœur, Catherine Vaissermann, professeur d’anglais, nous a suggéré chemin faisant plusieurs améliorations.

¹ L’enregistrement est lui aussi disponible en ligne, de 18’33 à 20’42, après une petite introduction explicative que remplacera l’épigraphe dans la version écrite du poème (17’59-18’32) : repository.wustl.edu/concern/file_sets/vx021j616 ; Missouri, Université Washington de Saint-Louis, River Styx Archive (MSS127). L’auteur y présente précautionneusement le poème comme “a sort of bust of Joan of Arc”.

² À l’adresse internet www.listennotes.com/ms/podcasts/words-in-the-air/touch-gallery-joan-of-arc-by-vyjJV59OzQ/ (4 janvier 2024).

³ M. Szybist, *Incarnadine. Poems*, États-Unis, Minneapolis, Graywolf Press, 2013, pp. 36-37.

⁴ Lire « Marie Szybist sur la poésie visuelle » (“*Mary Szybist on Visual Poetry*”), article de 2014 disponible en ligne : www.graywolfpress.org/mary-szybist-visual-poetry.

Nous joignons à notre traduction – ni plus ni moins la première traduction d'un poème de Szybist en français – une traduction ayant précédé la nôtre, en grec moderne.



Photographie de Marie Szybist
par Cybele Knowles, le 22 mai 2014



Le buste *in situ*

Touch Gallery: Joan of Arc¹

*The sculptures in this gallery have been carefully treated
with a protective wax so that visitors may touch them.
— Exhibitions, The Art Institute of Chicago²*

Stone soldier, it's okay now.
I've removed my rings, my watch, my bracelets.

I'm allowed, brave girl³,
to touch you here, where the mail covers your throat,
your full neck, down your shoulders
to here, where raised unlatchable buckles
mock-fasten your plated armor.

Nothing peels from you.

Your skin gleams like the silver earrings
you do not wear.

Above you, museum windows gleam October.
Above you, high gold leaves flinch in the garden,

but the flat immovable leaves entwined in your hair to crown you
go through what my fingers can't.
I want you to have a mind I can turn in my hands.⁴

¹ Premier jet : *"Touch Gallery"*.

² Épigraphe absent du premier jet.

³ Premier jet de ce début : *"Good girl, Joan, it's okay now. / I've removed my rings, my watch, my bracelets. // Stone soldier, I'm allowed to touch you here [...]"*.

⁴ Premier jet de la strophe : *"but the flat immovable leaves entwined in your hair to crown you / go through what my fingers can't. / What I want is to go through, / What I want is to go through and not around you, / I want you to have a mind I can turn in my hands."*

Ce qu'on peut traduire par « mais les feuilles, immobiles et plates, qui s'entrelacent en tes cheveux et te couronnent, / traversent cela que ne peuvent sentir mes doigts. / Ce que je veux, c'est traverser, / Ce que je veux, c'est traverser et non te contourner : / Je te veux un esprit que je puisse tourner dans mes mains. » Les deux vers supprimés annoncent le poème en prose « À Gabriela qui est au sanctuaire des Ânes » du recueil de 2013 (*"To Gabriela at the Donkey Sanctuary"*) : « Ce que je veux, je l'ai toujours voulu. Ce que je veux, c'est être changée. » (*"What I want is what I've always wanted. What I want is to be changed."*).

Galerie tactile¹ : Jeanne d'Arc

*Les sculptures de cette galerie ont été soigneusement traitées
avec une couche de cire afin que les visiteurs puissent les toucher.
— Expositions, Institut d'art de Chicago*

Soldat² de pierre, tout est bon maintenant.
J'ai enlevé mes bagues, ma montre, mes bracelets³.

J'ai le droit, brave fille,
de te toucher ici, où la cotte de mailles couvre ton cou,
ton cou entier, le long de tes épaules
jusqu'ici, où des boucles en relief, verrouillées⁴,
semblent fermer ton armure de plaques.

Rien de toi ne se détache.

Ta peau brille comme les boucles d'oreille en argent
que tu ne portes pas.

Au-dessus de toi, les vitrines du musée illuminent octobre.
Au-dessus de toi, de hautes feuilles d'or tressaillent au jardin⁵,

mais les feuilles, immobiles et plates, qui s'entrelacent en tes
[cheveux et te couronnent,
traversent cela que ne peuvent sentir mes doigts.
Je te veux un esprit que je puisse tourner dans mes mains.

¹ Le terme nous semble s'être imposé en muséologie (cf. Louise Plaige, « Toucher pour voir : les dispositifs tactiles dans les musées », blogue *Exposcope*, article en ligne du 4 janvier 2018 : exposcope.wordpress.com/2018/01/04/toucher-pour-voir-les-dispositifs-tactiles-dans-les-musees/).

² Cette première indication, ce premier nom justifie dans une certaine mesure que le poème se trouve dans la rubrique « Guerre » de l'anthologie de Murray Dewart *Sculptures en poèmes [Poems About Sculpture]*, préface de Robert Pinsky, New York, Knopf, "Everyman's Library Pocket Poets Series", 2016, pp. 114-115.

³ Le musée précise effectivement : « Les visiteurs doivent retirer leurs bagues, bracelets, montres et boutons de manchette avant de profiter de la galerie tactile. » ("*Visitors should remove rings, bracelets, wrist watches, and cuff links before enjoying the Touch Gallery.*").

⁴ Parce qu'elles sont factices.

⁵ Allusion aux jardins que l'on aperçoit par les fenêtres du musée, de l'autre côté de la rue East Monroe. Cf. Christine, « Écrire les sens » ("*Writing about the Senses*"), blogue *Quelques os de poésie (Poetry Bones)*, 10 septembre 2020, en ligne : www.poetrybones.com/writing-practice-blog/writing-about-the-senses.

You have a smooth and upturned chin,
cold cheeks, unbruisable eyes,
and hair as grooved as fig skin.

It's October, but it's not October
behind your ears, which don't hint
of dark birds moving overhead,
or of the blush and canary leaves

emptying themselves
in slow spasms
into shallow hedgerows.

Still bride of your own armor,
bride of your own blind eyes,
this isn't an appeal.
If I could I would let your hair down
and make your ears disappear.

Your head at my shoulder, my fingers on your lips —

as if the cool of your stone curls were the cool
of an evening —
as if you were about to eat salt from my hand¹.

¹ Premier jet (2005) et prépublication (2006) : *"from my hands"*, en écho direct au vers 15 : *"I want you to have a mind I can turn in my hands."*

Tu as le menton lisse et retroussé,
les joues froides, les yeux immobiles
et des cheveux striés comme est la peau des figues.
C'est octobre, mais ce n'est pas octobre
derrière tes oreilles, qui ne laissent pas deviner
les oiseaux sombres jouant au-dessus de ta tête
ou bien les feuilles rose et jaune canari

qui se fondent
en spasmes longs
dans les fines haies.

Toujours épouse de ta propre armure,
épouse de tes yeux qui ne voient pas,
tu ne lances aucune invite¹.

Si je le pouvais, je laisserais tes cheveux retomber,
que disparaissent tes oreilles.

Ta tête à mon épaule et mes doigts sur tes lèvres –

comme si la fraîcheur de tes boucles de pierre était la fraîcheur
d'un soir –
comme si tu étais sur le point de partager le pain que je te tends².

Trad. R.V.

¹ Il y a un jeu sur la polysémie du mot « *appeal* », qui désigne un appel qui peut être amoureux.

² Littéralement en anglais « manger du sel dans ma main », expression figurée signifiant « être redevable envers moi » (et qui semble venue de l'hindi).



Une des nombreuses œuvres patriotiques d'Antonin Mercié (1845-1916) :
Jeanne d'Arc, bronze fondu par Barbedienne à la fin du XIX^e siècle ;
avec l'aimable autorisation de l'Institut d'art de Chicago
(Elizabeth Morse Touch Gallery, George F. Harding Collection)

Μαίρη Σήμπιστ

«Γκαλερί Αφής: Ζαν ντ' Αρκ»¹

*Τα γλυπτά αυτής της γκαλερί έχουν επαλειφθεί προσεκτικά με προστατευτικό κερί,
για να μπορούν οι επισκέπτες να τ' αγγίζουν.*
– ΕΚΘΕΣΕΙΣ, ΙΝΣΤΙΤΟΥΤΟ ΤΕΧΝΩΝ ΤΟΥ ΣΙΚΑΓΟ

Πέτρινη στρατιωτίνα, είν' εντάξει τώρα.
Έβγαλα τα δαχτυλίδια, το ρολόι, τα βραχιόλια μου.

Μ' αφήνουνε, γενναία κόρη,
να σ' αγγίζω εδώ, που ο θώρακας σκεπάζει το λαιμό σου,
τον σβέρο σου ολόκληρο, κάτω απ' τους ώμους σου
ως εδώ, όπου οι ανασηκωμένες πόρπες άκλειστες
ψευτοκλειδώνουν την επίχρυσή σου πανοπλία.

Τίποτα δεν ξεφεύγει πάνω σου.

Λάμπει το δέρμα σου σαν τ' ασημένια σκουλαρίκια
που δεν φοράς.

Πάνω από σένα, παράθυρα μουσείου φεγγοβολούν Οκτώβρη.
Πάνω από σένα, ψηλά χρυσά φύλλα τινάζονται μέσα στον κήπο,

αλλά τ' ακίνητα πλατιά φύλλα μπλέκονται στα μαλλιά σου να σε
[στεφανώσουν
να ολοκληρώσουν εκείνο που τα δάχτυλά μου δεν μπορούν.
Θέλω να έχεις ένα πνεύμα που να μπορώ να το γυρνάω μες στα
[χέρια μου.

Έχεις πηγούνι απαλό και σηκωμένο
μάγουλα δροσερά, μάτια αμελάνιαστα
και μαλλιά αυλακωμένα σαν τη φλούδα σύκου.

Είν' Οκτώβρης, αλλά δεν είν' Οκτώβρης
πίσω απ' τ' αυτιά σου, που δεν υποψιάζονται
τα μαυροπούλια να κινούνται πάνω απ' το κεφάλι σου

¹ Première parution, dans la revue interdisciplinaire de Thessalonique *Intellectum*, n° 13, 29 mai 2017 ; en ligne : intellectum.org/2017/05/29/touch-gallery-joan-of-arc-by-mary-szybist/. Nous remercions son directeur, Victor P. Tsilonis, d'avoir autorisé la reproduction de la traduction grecque dans nos pages.

ή τα κόκκινα και καναρινί φύλλα
να σωριάζονται
με αργούς σπασμούς
μες στις ρηχές θημωνιές.

Ακίνητη νύφη της δικής σου πανοπλίας,
νύφη των δικών σου τυφλών ματιών,
αυτό δεν είναι κάτι που ζητάω.

Εάν μπορούσα θ' άφηνα τα μαλλιά σου κάτω
και θα 'κανα τ' αυτιά σου να χαθούν.

Το κεφάλι σου στον ώμο μου, τα χείλη σου στα δάχτυλά μου—

σαν να 'ταν η δροσιά απ' τις πέτρινές σου μπούκιες δροσιά
του δειλινού —
σαν να 'σουν έτοιμη να φας από τη χούφτα μου αλάτι.

❧❧❧❧

**CHARLES PÉGUY
ET SON TEMPS**

Wanda Sarna (1961-2024)

Yves Avril

Nous avons fait la connaissance de Wanda Sarna à la première session fondatrice de « L'Europe de l'Espérance », foyer polonais de notre « Porche » français. Cette session-retraite avait été organisée par notre amie Katarzyna Kern Pereira, créatrice de « L'Europe de l'Espérance », et elle s'est tenue à Magdalenka, à une vingtaine de kilomètres de Varsovie, du 25 au 31 août 1999. Onze participants polonais en entouraient trois du « Porche » : Romain Vaissermann, Sophie Vasset et moi. Wanda y fit un exposé sur le thème « *Un père avait deux fils... Toute vie vient de tendresse* » à partir de la parabole de l'enfant prodigue, reprise par Péguy dans *Le Porche du Mystère de la deuxième vertu*.

Nous avons retrouvé Wanda quelques mois plus tard, en février 2000 au Carmel de Czerna, non loin de Cracovie, au sanctuaire de Saint-Élie le Prophète, pour une session à laquelle nous avons eu le bonheur de voir participer, entre autres, nos amies russes du Centre Jeanne-d'Arc – Charles-Péguy de Saint-Petersbourg, dont Tatiana Taïmanova. L'assistance était nombreuse, le déroulement quelque peu confus : l'animation était entretenue par des groupes d'enfants de tous les âges.

La Mort et le Triomphe de la Vie chez Arnoul Gréban et Charles Péguy

À cette époque, Wanda avait déjà présenté en 1993, à l'Université d'Aix-en-Provence, sous le titre *La Mort et le Triomphe de la Vie chez Arnoul Gréban et Charles Péguy*, un mémoire de D.É.A. en « Lettres et Arts », sous la direction du professeur Jean Subrenat¹. Ce qui, selon elle, unissait l'écrivain du XV^e siècle et l'écrivain du XX^e siècle, c'est qu'ils considéraient tous deux l'homme « dans sa réalité charnelle et spirituelle, dans sa faiblesse – due à sa condition humaine – et dans son infinie grandeur – due à la beauté et à l'immortalité de son âme. »

¹ Nous pensons publier dans *Le Porche* 55 ce travail, que Wanda Sarna elle-même appelle un « mini-diplôme ».

Les trois mystères chrétiens de la Création, de l'Incarnation et de la Résurrection ont été opérés pour lui à cause de l'amour que Dieu a pour toute l'Humanité et pour chaque homme en particulier ; Péguy insiste sur cet amour gratuit de Dieu, entre autres, dans des pages de *Véronique* : « Rien ne le forçait, rien ne lui forçait la main, et de s'occuper de cette affaire-là, rien qu'un amour immense, rien que son immense amour infini, rien [...] que son infini amour éternel. » « Cette affaire-là », dans le langage de Péguy, ne signifie autre chose que le plus grand des mystères : le mystère de la Croix, qui est également la plus grande preuve d'amour de Dieu pour les hommes.

Arnoul Gréban parle exactement de la même façon en indiquant la Croix comme la source d'où jaillit l'indicible amour du Christ pour tous les hommes. Voici en quels termes il s'adresse aux spectateurs tout au début de la Troisième Journée de la Passion : « Maintenant, seigneurs, je vous demande instamment de faire silence et de disposer vos esprits à s'assimiler la douceur, la charité, bref l'amour infini qui est, pour nous, le fin mot de cette Passion.

Péguy en quête du visage du Christ

Wanda inscrit dans la même université un sujet de thèse : *Péguy en quête du visage du Christ*, sous la direction d'André Dabezies. Elle soutiendra cette thèse en 2000. Voici comment elle la présente :

Dans notre recherche, nous avons suivi les diverses étapes de la vie de Charles Péguy écrivain et poète français, à la charnière du dix-neuvième au vingtième siècle (1873-1914). Nous nous sommes servi en particulier des œuvres écrites après l'année 1908. Cette date correspond au commencement de la rédaction de ses œuvres d'inspiration chrétienne. Toutefois, dans la première section qui porte sur la jeunesse de l'auteur, nous avons eu recours à des œuvres liées à la période socialiste de Péguy. Dans cette première étape le drame *Jeanne d'Arc* sert de référence. Dès la section suivante nous avons analysé comment Péguy connut une crise et un désespoir personnels et nous en avons cherché les motifs. Nous avons consacré une grande partie de notre étude à l'itinéraire de Péguy vers une expérience inouïe de l'Espérance. Henri Bergson a joué un rôle irremplaçable dans l'élaboration de cette pensée sur l'espérance. Les trois « paraboles de l'espérance » selon l'évangile de Luc sont venues compléter et parfaire cette requête. Nous avons terminé notre étude par une approche de la « somme » de Charles Péguy, *Ève*, épopée écrite quelques mois avant la mort de l'auteur. C'est dans cet immense poème qu'il présente, comme dans une tapisserie, les

multiples facettes du visage du christ ou domine l'image de « son respect total » et de sa « profonde et sérieuse tendresse universelle. »

Pourquoi Wanda avait-elle choisi l'université d'Aix-en-Provence pour préparer et soutenir sa thèse ? Il y avait eu là, il y avait là de grands « péguystes » comme Jacques Viard (1920-2014), Jean Onimus (1909-2007), Robert Guyon (1904-1975). Son directeur, le père jésuite André Dabezies (1928-2011), était un germaniste qui avait en particulier étudié les mythes de l'Allemagne comme celui de Faust et qui enseignait alors à la Faculté de littérature comparée d'Aix.

« Vers le jaillissement de la vie »

L'année précédente, en juin, elle participait au colloque que nous avions organisé au Centre Jeanne-d'Arc – Charles-Péguy de Saint-Pétersbourg et elle y présentait, dans la partie consacrée à « Péguy et autour de Péguy », une communication intitulée sur « Bergson et le jaillissement de la vie », publiée dans le numéro 6 du *Porche* en mars 2000.

Wanda était présente le 6 juin 2001 à la réunion du comité de direction de l'Amitié Charles-Péguy, chez Françoise Gerbod, rue Notre-Dame des Champs, où elle nous donna une belle conférence qui était en somme un compte rendu de sa thèse, « Péguy en quête du visage du Christ ». Elle expliquait pourquoi elle avait choisi « une approche diachronique qui, en éclairant les méandres existentiels et les *morsures* secrètes de la grâce, a essayé de manifester la dynamique et la cohérence de la démarche de Péguy ».

Nous avons la chance, habitant Orléans, de rencontrer Wanda relativement souvent, lorsqu'elle venait travailler au Centre Charles-Péguy. Je me souviens – si on me permet de raconter cette anecdote de presque rien – d'un jour où elle passa chez nous, tout heureuse, après une visite à Germaine Péguy au chez les sœurs du 3, rue Croix-de-Malte. C'était peut-être un ou deux ans avant la mort de celle-ci, déjà proche du centenaire. Pour nous, c'était assez extraordinaire parce que Wanda était plutôt réservée et que Germaine Péguy avait une surdité assez avancée. En fait, toutes deux avaient assez longuement conversé et Wanda nous rapportait qu'elle lui avait raconté que son père, revenant le soir de Paris, avait demandé à sa mère ce qui était prévu pour le dîner. Celle-ci avait répondu : « Des haricots verts ». Fureur de Péguy : « Tu sais bien

que je n'aime pas ça. » Et il monte dans sa chambre... pour redescendre presque aussitôt, allant embrasser sa femme et lui demander pardon de cette saute d'humeur.

Mais il y avait aussi l'Institut Notre-Dame-de-Vie, fondé en 1929 d'abord comme une communauté féminine par le père carmélite Marie-Eugène de l'Enfant Jésus (1894-1969). Wanda en avait adopté la spiritualité non comme religieuse ordonnée mais comme laïque consacrée : c'est en 1973 que la Congrégation pour les Instituts de Vie et les Sociétés de Vie consacrée autorisèrent la formation de cet institut en trois branches, une branche féminine laïque, une branche masculine laïque et une branche sacerdotale. Le père Marie-Eugène écrivait pour les consacrés :

Le grand moyen de la mission, ce n'est pas la discussion, les gens n'y croient pas. Ce n'est même pas les œuvres. Le grand moyen, c'est le témoignage de quelqu'un qui est possédé et pris par Dieu, qui par ses attitudes, par ses paroles, laisse voir Dieu, laisse apparaître Dieu, montre ce que Dieu peut faire dans une vie.

La spiritualité est celle du Carmel, et les grands saints inspireurs sont Thérèse d'Avila, Jean de la Croix et Thérèse de l'Enfant-Jésus.

Wanda traduisit d'ailleurs en 2018 en polonais le livre de Guy Gaucher, *La Vie du père Marie-Eugène de l'Enfant-Jésus : Henri Grialou, 1894-1967* : « *Je veux voir Dieu* », aux Éditions des Carmélites déchaussés¹.

Nous sommes évidemment incapables de décider si de cette vocation est né son intérêt pour Péguy ou réciproquement, mais ce que nous pouvons dire, ce que les lecteurs pourront dire après avoir lu les pages que nous proposons ici, c'est que sa connaissance de l'œuvre de Péguy, son empathie pour l'écrivain dans les épreuves, cruelles, qu'il subit au cours de son chemin vers le Christ, nous fait participer de l'intérieur à ce qui peut s'appeler un chemin de croix et une résurrection.



¹ Wanda Sarna, *Maria Eugeniusz od Dzieciątka Jezus*, Cracovie, Wydawnictwo Karmelitów Bosych, 2018.

Péguy en quête du visage du Christ¹

Wanda Sarna

I. De la peine à la grâce

Chapitre 1 : Hardiesse d'une recherche inlassable

A. Le « bienheureux appétit métaphysique »

Arrêtons-nous à la date importante du mois de février et mars 1900. Une grippe soudaine qui immobilise Péguy pour quelques semaines, lui donne l'occasion de se retirer du tourbillon de ses nombreuses activités extérieures. Contraint par la maladie à rester alité, il se livre à des considérations philosophiques. Le premier objet de ses préoccupations actuelles est la question de l'immortalité de l'âme :

Quand j'étais en province au lycée, en ma première philosophie, un professeur âgé, blanc, honorable, très bon, très doux, très clair, très grave, à la parole ancienne, [...] nous enseignait. [...] Il traita devant nous de l'immortalité de l'âme. Il ne s'agissait de rien moins que de savoir [...] si nos âmes à nous étaient immortelles ou mortelles. Ce fut un grand débat. Le professeur équitable nous présenta les raisons par quoi nous pouvons penser que les âmes humaines sont immortelles ; puis il nous présenta les raisons par quoi nous pouvons à la rigueur penser que nos âmes sont mortelles : et dans ce cours de philosophie austère et doux les secondes raisons ne paraissaient pas prévaloir sur les premières. Le professeur équitable penchait évidemment pour la solution de l'espérance. Tout l'affectueux respect que nous lui avons gardé ne nous empêchait pas alors de réagir. [...] préoccupés surtout de n'avoir pas peur, et de ne pas avoir l'air d'avoir peur, nous réagissions contre la complaisance. Nous étions durs. Nous disions hardiment que l'immortalité de l'âme, c'était de la métaphysique.²

¹ Extrait par nos soins de la thèse de doctorat soutenue en l'an 2000 par Wanda Sarna sous la direction de André Dabezies devant l'université d'Aix-Marseille I : *Péguy en quête du visage du Christ*. [N. d. l. R.]

² Ch. Péguy, *Encore de la grippe*, A 419-420.

L'immortalité ou la mortalité de l'âme humaine, en tant que problème, ne représente rien de neuf pour le Péguy de 27 ans. Depuis sa classe de première, en effet, son « appétit métaphysique » ne cesse d'augmenter et, dans sa maturité, il gardera toujours pour la philosophie la fraîcheur et l'enthousiasme de sa jeunesse. En un sens, Péguy est resté fidèle à sa « première philosophie ». Qu'entend-il par cette expression ? Elle est lourde de contenu puisque porteuse de « grandes questions » telles que : « la liberté, le déterminisme, l'idéalisme, la morale de Kant, l'immortalité de l'âme, l'existence de Dieu »¹. Le jeune homme Péguy – sérieux, grave et méditatif – entre avec passion dans cet univers inépuisable, avec un courage et une ouverture d'esprit étonnants. Fasciné par la pensée humaine, il part « d'un bon pas »² vers son exploration.

La passion de la première jeunesse ne l'a point quitté. Dix ans plus tard, nous retrouvons la même flamme dont il brûle pour sa discipline de prédilection. Le souvenir du « bienheureux appétit » revient sous sa plume, d'autant plus vigoureusement qu'il est convaincu, plus que jamais, de la place qu'il faut accorder dans sa vie aux « grandes questions » :

Je plains tout jeune homme qui [...] ne s'est pas violemment passionné pour ou contre les enseignements de son professeur de philosophie. Et je plains tout jeune homme qui n'en est pas resté à sa première philosophie, j'entends pour la nouveauté, la fraîcheur, la sincérité, le bienheureux appétit. Ne plus s'occuper des grandes questions, mon ami, c'est comme de fumer la pipe, une habitude que l'on prend quand l'âge vous gagne, où l'on croit que l'on devient homme, alors que c'est que l'on est devenu vieux. Heureux qui a gardé la jeunesse de son appétit métaphysique.³

Dans *Entre deux trains* son langage devient combatif et provocateur à la seule pensée qu'il pourrait exister des jeunes gens

¹ Ch. Péguy, *Entre deux trains*, A 523.

² Péguy écrira à propos de Descartes : « Descartes, dans l'histoire de la pensée, ce sera toujours ce cavalier français qui partit d'un si bon pas » (*Note conjointe sur M. Descartes...*, C 1280). Cf. Bernard Guyon, *Péguy devant Dieu*, DDB, 1995, p. 38.

³ Ch. Péguy, *Entre deux trains* [mai 1900], A 523-524. Remarquons au passage le vocabulaire du texte cité. Nous insisterons sur des termes qui apparaissent ici et qui nous frappent : « nouveauté, jeunesse, fraîcheur / vieillissement, habitude ». Ce vocabulaire est intrinsèquement bergsonien. Nous supposons que l'influence de Bergson sur Péguy date de cette époque-là, même si elle reste encore implicite. Péguy en parlera plus tard, en 1910, dans une de ses lettres adressées au philosophe.

tièdes ou indifférents à ces problèmes vitaux. C'est, selon lui, comme si l'esprit de vieillissement – l'habitude s'y ajoutant – les avait envahis avant l'âge. Alors que c'est tout le contraire, dans le cas de ceux qui ont gardé leur « appétit métaphysique » : heureux sont-ils ! l'âge n'a aucune emprise sur eux.

En livrant ses considérations à ce sujet dans les rubriques des *Cahiers*, il sait à quel public il s'adresse : aux jeunes et aux adultes. La visée est bien déterminée : éveiller à une réflexion philosophique à long terme et même davantage – entraîner à un engagement personnel. Et pourquoi pas à une passion, fût-elle violente, dans les « pour » ou « contre » des « grandes questions » ?

Par quel moyen projette-t-il, non seulement d'entretenir, mais encore d'activer toujours plus les énergies de l'intelligence ? Il semble que pour atteindre ce but il consent à rester toujours « une âme inquiète, âme insatiable ». Il sait que partir à *la recherche de la vérité*, c'est se livrer à toutes sortes d'angoisses. Nul doute qu'aucune angoisse ne lui sera épargnée. La peur non plus. La peur de quoi ? Du vide – en cas d'échec.

Cette peur, observe à juste titre Bernard Guyon¹, serait provoquée par la perspective du vide, si l'espérance d'immortalité disparaissait. « Débarrassé » de son catholicisme, Péguy se sentait obligé, au nom de l'honnêteté de ses convictions, de reconnaître la supériorité de la raison sur la religion. Sincèrement et sans regret, il exprime en 1900 ses adieux à la religion catholique que, du reste, ses camarades d'école ont aussi abandonnée : « Tous les camarades que j'avais à l'école primaire [...] ne se sont pas moins débarrassés que moi de leur catholicisme. »² L'enseignement religieux n'a-t-il vraiment pas eu d'influence sur lui ? Aucunement, confie-t-il sans ambages :

Les treize ou quatorze siècles de christianisme introduit chez mes aïeux, les onze ou douze ans d'instruction et parfois d'éducation catholique sincèrement et fidèlement reçue ont passé sur moi sans laisser de traces.³

¹ B. Guyon, *Péguy devant Dieu*, op. cit., p. 38 ; Ch. Péguy, *Encore de la grippe*, A 419-420.

² Ch. Péguy, *Toujours de la grippe* [avril 1900], A 453.

³ Ch. Péguy, *Toujours de la grippe*, A 453. Or un fils de Charles Péguy reconnaît que cette dernière constatation est exagérée : « Il [Ch. Péguy] ira jusqu'à écrire ce qui nous paraît bien le comble de l'illusion sur soi-même, que le christianisme est passé sur lui

Indépendant à l'égard de la religion, il refuse l'espérance de l'immortalité proposée par l'Église.

Il trouve inadmissibles et rejette violemment consolations et récompenses futures en compensation des souffrances de la terre. Dans *Encore de la grippe* il blâme le christianisme pour avoir sacrifié la vérité à la consolation¹ :

[...] quand on se fonde sur l'immensité des rêves éternels pour me distraire de la considération des mortalités prochaines, je résiste invinciblement. Et quand on [s'y] fonde pour me consoler de la prochaine épouvante, je refuse. Non pas que l'inquiétude et l'angoisse ne me soient douloureuses, mais mieux vaut encore une inquiétude ou même une épouvante sincère qu'une espérance religieuse. Ne nous laissons pas bercer.²

Pour accentuer son désaccord avec l'idée de « l'évasion éternelle », il n'hésite pas à contester l'exaltation de Polyeucte, saisi par l'avant-goût du paradis. En effet, le héros attend une récompense du renoncement au bonheur humain, légitime mais fini, alors que le bonheur infini lui est promis, grâce à son sacrifice et à sa mort de martyr. Péguy, quoique admiratif du génie de Corneille, est loin de sympathiser avec l'enthousiasme de Polyeucte :

Saintes douceurs du Ciel, adorables idées,
Vous remplissez un cœur qui vous peut recevoir.
De vos sacrés attraits les âmes possédées
Ne conçoivent plus rien qui les puisse émouvoir.
Vous promettez beaucoup et donnez davantage,
 Vos biens ne sont point inconstants,
 Et l'heureux trépas que j'attends
 Ne nous sert que d'un doux passage
 Pour nous introduire au partage
 Qui nous rend à jamais contents.³

sans laisser de traces. » (Pierre Péguy, *La Route de Péguy vers le Christ*, p. 107 dans *La Vie Intellectuelle et La Revue des Jeunes. Série de guerre*, Cerf, s.d.).

¹ Cf. B. Guyon, *Péguy devant Dieu*, op. cit., p. 39.

² Ch. Péguy, *Encore de la grippe*, A 432.

³ Ch. Péguy, *Toujours de la grippe*, A 464 ; Péguy cite Corneille, *Polyeucte*, acte IV, sc. 2, vv. 1145-1154.

Toutes ces considérations sur l'immortalité de l'âme, Péguy les résume en une seule phrase : « C'est de la métaphysique ». Or, « l'état métaphysique » est révolu, d'après les « pères du monde moderne », Auguste Comte et Ernest Renan, dont il subit puissamment l'influence à cette époque. L'Humanité est devenue adulte et elle a fait un grand pas en avant : elle est entrée dans « l'état positif ». La Science et le Progrès commencent leur règne absolu.

B. Tirailé entre deux passions

Revenons à la dernière constatation de Péguy citée plus haut : « C'est de la métaphysique ». Elle mérite d'être explicitée à la lumière du contexte philosophique du dix-neuvième siècle, sans pourtant nous y attarder longuement¹. À quoi Péguy se réfère-t-il en exprimant, d'une manière un peu dédaigneuse, son opinion en matière d'immortalité de l'âme ? Tout porte à penser qu'il avait emprunté ce vocabulaire à Auguste Comte².

Trois éléments nous permettent d'affirmer que Péguy fait sienne cette théorie.

¹ Une étude exhaustive a été effectuée à ce sujet par Raymond Winling dans *Péguy et Renan, aspects du drame spirituel d'une époque*, thèse de III^e cycle, Université de Strasbourg, 1974.

² Dans le *Cours de philosophie positive* Auguste Comte situe « l'état métaphysique » au niveau intermédiaire entre « l'état théologique » et « l'état positif ». Il a découvert une « grande loi fondamentale » à la suite de son étude sur « le développement total de l'intelligence humaine ». Le travail de notre intelligence, nos conceptions et nos connaissances – dit-il – passent successivement par les trois états. Dans « l'état théologique » ou « fictif » l'esprit humain fait des recherches en commençant par « les agents surnaturels », les causes premières et finales, autrement dit : il est porté vers l'absolu. Dans « l'état métaphysique » l'esprit abandonne le surnaturel et le remplace par les notions abstraites. Ne trouvant pas de réponses satisfaisant sa faim intellectuelle, il se dirige, enfin, vers l'état le plus haut : « l'état positif ». En arrivant à cet « âge », l'esprit humain renonce à chercher l'origine et la finalité de l'univers, la destinée de l'homme ; il reconnaît l'impossibilité « d'obtenir les notions absolues ». Désormais, il ne s'attache qu'au raisonnement. Il s'occupe de l'observation des phénomènes particuliers et des faits généraux qui ne présentent aucune difficulté pour être prouvés et expliqués. Un moyen infaillible est donné à « l'homme moderne » : la Science. Et d'ailleurs, selon Auguste Comte, cette évolution de l'esprit humain est vérifiée parfaitement par l'expérience de chaque individu : « chacun de nous, en contemplant sa propre histoire, ne se souvient-il pas qu'il a été successivement [...] théologien dans son enfance, métaphysicien dans sa jeunesse, et physicien dans sa virilité ? »

- Pour « l'état théologique » : sa critique et son ironie au sujet de la religion et de la théologie. En 1891-92, khâgneux à Lakanal, voici ce qu'il met dans la bouche d'Érasme au cours d'une dissertation de philosophie : « Que faire Madame la Folie, si mes deux amis refusent leur concours ? – Alors, dit-elle, tu les menaceras de la plus épouvantable folie qui soit au monde ; ils deviendront, s'ils ne veulent travailler à mon éloge, des *Théologiens*. »¹

- Pour « l'état métaphysique » : nous avons déjà noté une sorte de mésestime pour les « élucubrations » concernant l'immortalité de l'âme.

- Pour « l'état positif » : pendant quelques années Péguy adhère avec passion à « la métaphysique positiviste », la nouvelle métaphysique, exposée par Ernest Renan dans *L'Avenir de la Science*. « Nos maîtres avaient une métaphysique [...] c'était la métaphysique de la science [...], une métaphysique matérialiste. C'était la célèbre métaphysique du progrès. »²

On ne peut plus se représenter aujourd'hui comment toute une génération, la génération des hommes qui ont aujourd'hui entre trente-sept et quarante-huit ans, accueille *L'Avenir de la Science*, comment elle s'y reconnut, comment elle s'y salua elle-même, et s'y glorifia. En ce livre elle reconnut ses plus secrètes aspirations [...]. Pour nous, au contraire, pour les hommes de ma génération, notre enthousiasme, plus débordant encore peut-être, était un enthousiasme d'adolescence.³

Lors de sa grippe, en 1900, Péguy se plonge dans les *Dialogues philosophiques* auxquels il reconnaît un « charme étrange ». Plein d'admiration pour Renan et Taine, il est fier d'être l'héritier du positivisme et du scientisme dans lesquels baigne son époque. La Raison, la Science, le Progrès semblent dominer le monde. L'Humanité tout entière est en marche, croit-on, vers sa plénitude, son bonheur et son état parfait.

Pourtant, à la même époque quelques ombres commencent à planer sur la fascination de l'adepte Péguy. Son esprit scrute la

¹ FACP 141, p. 45.

² Ch. Péguy, *L'Argent* [16 février 1913], C 806. – *L'Avenir de la Science* paraît en 1890, alors que Péguy a dix-sept ans.

³ Ch. Péguy, *De la situation faite à l'histoire...* [4 novembre 1906], B 504.

« religion positiviste » renanienne de façon de plus en plus critique. Le terme : « orgueil » appliqué aux « pères » du monde moderne revient désormais fréquemment sous sa plume. Une rupture s'annonce.

Dans *Encore de la grippe* Péguy imagine un dialogue entre le « docteur moraliste » et Pierre Deloire (Pierre, second prénom de Péguy, Deloire à cause de la Loire qui traverse Orléans ; c'est le pseudonyme souvent utilisé par l'écrivain dans des dialogues avec lui-même). La discussion gravite autour du progrès des sciences humaines et exactes. Jamais, jusqu'à présent, l'Humanité n'a atteint de tels sommets dans ces domaines, ni l'esprit humain n'a connu une pareille exaltation. Cependant, la discussion n'en reste pas là et, à notre étonnement, le « docteur moraliste » s'appuie sur l'exemple de Pascal. Certes, à l'époque de ce dernier, les mathématiques, la physique, « avaient donné brusquement des résultats extraordinaires. » « Vous ne pouvez nier – s'enthousiasme le *docteur* – que l'admirable coïncidence des phénomènes célestes aux calculs humains, que la fidélité des planètes vagabondes, aux rendez-vous astronomiques n'ait donné à la plupart de ces philosophes et de ces savants une satisfaction encore inouïe et parfois comme un orgueil nouveau » ; Pascal aurait pu s'enorgueillir et pourtant – souligne le « moraliste – il « s'en évada comme un chrétien, par la contemplation de la sainteté. »¹ Nous reviendrons sur l'étude de Pascal dans les pages suivantes, mais dès maintenant notons que c'est lui qui a donné à Péguy une clé pour faire éclater la gangue du positivisme.

En 1904 le « procès » contre Taine et Renan arrive à son sommet. Péguy ne se contente pas de se séparer de ses anciens maîtres, mais il les attaque. Il exerce sa plume de polémiste avec une vigueur quasi acharnée. Dans le cahier du 25 octobre de la même année paraît un long « compte rendu » sur le monde moderne : *Zangwill*, un adieu adressé aux maîtres de sa jeunesse. Quel monde ont-ils construit ? Un seul adjectif suffit à Péguy pour le caractériser : un monde orgueilleux. Ce monde fier de « se débarrasser » de tous les dieux (antiques) et surtout du Dieu Unique et Personnel (des chrétiens), un monde qui se félicite de produire ses disciples : des « mangeurs de bon Dieu ». Il ne s'est émancipé que pour créer de nouveaux dieux. Ainsi « en face de rien, en face de zéro Dieu, le vieil orgueil a fait son office ; l'esprit humain a perdu son assiette ; la boussole s'est

¹ Ch. Péguy, *Toujours de la grippe*, A 455-456.

affolée »¹. Après avoir chassé Dieu, l'Être absolu par excellence, l'homme moderne s'est installé à sa place. Ce dernier a hérité de rien de moins que des titres du « Dieu éternel, Dieu absolu, Dieu tout-puissant, tout juste et omniscient »². L'homme a donc perdu son identité, il n'est plus lui-même. Par le rejet de l'unique Principe de son existence, il s'est vu comme le créateur même de l'humanité. N'ayant personne au-dessus de lui, il s'est proclamé l'être souverain.

Avec Renan c'est l'humanité qui devient Dieu, une humanité parfaitement emplie de sa mémoire totale, de sa totale connaissance de l'histoire des religions, des civilisations, des cultures. Point de mystère, de révélation, de faits surnaturels. Point de questions insolubles pour la Science. Ainsi ne peut-elle que se complaire et se contempler dans sa toute-puissance et dans sa totale connaissance. Alors, s'insurge Péguy, « quel historien contemporain [...] ne reculera de saisissement devant de telles présomptions, devant cet admirable et tranquille orgueil ? »³ Renan usurpe « sur les attributions du Dieu tout connaissant. »⁴

Cependant, ce « père » du monde moderne, croit-il vraiment à ce qu'il veut prouver ? Ne rapporte-t-il pas, plutôt, des probabilités, des rêves ? Et ce Dieu qu'il s'est construit « en vase clos », est-il certain qu'il ne l'épouvante pas lui-même⁵ ? Il met, d'ailleurs, en garde ses lecteurs contre ces propositions puisque dans la préface de ses *Dialogues*, de ces rêves « redoutablement consolateurs », il place cet avertissement : « Si quelqu'un pouvait en être attristé, il faudra lui dire comme le bon curé qui fit trop pleurer ses paroissiens en leur prêchant la Passion : *Mes enfants, ne pleurez pas tant que cela : il y a bien longtemps que c'est arrivé, et puis ce n'est peut-être pas bien vrai.* »⁶ Péguy se plaît à citer cette phrase de Renan et, peut-être faut-il y voir une certaine ironie, une suggestion pour dire qu'à cette date, il a cessé de prendre au sérieux le maître de sa jeunesse ?

Les reproches adressés à Taine paraissent plus sévères. Effectivement, soutient Péguy, « c'est l'humanité actuelle que Taine, au fond, se représente comme Dieu actuel, réalisé créateur. »⁷ Là, où

¹ Ch. Péguy, *Zangwill*, A 1401.

² Ch. Péguy, *Zangwill*, A 1401.

³ Ch. Péguy, *Zangwill*, A 1417.

⁴ Ch. Péguy, *Zangwill*, A 1440.

⁵ Ch. Péguy, *Zangwill*, A 1443.

⁶ Ch. Péguy, *Zangwill*, A 1444.

⁷ Ch. Péguy, *Zangwill*, A 1445.

Renan attribue à l'homme l'omniscience de Dieu, Taine « usurpe sur la création même »¹. À l'aide des sciences de l'histoire, de la physique, de la chimie, de l'anatomie, etc., il prétend prendre en main la production des phénomènes, des créations humaines, des humanités mêmes. Toutes ses théories, « d'apparence doctes, modestes et scolaires », n'ont qu'une ambition – celle d'accaparer ce qui appartient en propre à la théologie et à la métaphysique. En effet, soutient Péguy, Taine prétend avoir « pénétré le secret de la nature et de l'homme » par sa méthode qui consiste à vouloir « épuiser l'infinité du détail »² ; ce qui revient à dire : il croit comprendre toute la réalité, dans toute sa complexité et sa profondeur. Or, s'insurge Péguy, les méthodes de Taine et des « modernes » s'avèrent « raides et grossières ». Il trouve « scandaleuse » la manipulation « sans vergogne, et sans réussite, des tissus les plus fins, les mouvements les plus souples »³ de la réalité.

La passion, la fascination du jeune Péguy pour ses maîtres Auguste Comte, et surtout Ernest Renan et Hippolyte Taine a donc fait place à la désillusion et à la déception. Il nous reste à nous interroger sur l'autre passion vécue à la même époque, celle pour Blaise Pascal.

C'était en l'année 1900, d'une manière assez curieuse, Péguy s'est adonné simultanément à la lecture de Renan et de Pascal.

D'après *Encore de la grippe*, l'initiative de la lecture des *Dialogues* de Renan revient à Péguy lui-même⁴, tandis que les *Pensées* lui sont recommandées par son ami Jean Tharaud⁵. Péguy connaissait le grand philosophe chrétien depuis le lycée d'Orléans, il avait gardé pour lui une admiration sincère à cause de sa « passion religieuse, cette foi passionnément géométrique, [...] si absolument exacte, si utilement fidèle et si pratiquement confiante »⁶. Et le jeune incroyant d'ajouter : « si étrangère à nous ». À l'époque Péguy résiste. Cependant, celui qui se dit athée se laisse contrarier par un autre moi exprimé par le « docteur moraliste socialiste » : « Moins étrangère que vous ne le croyez ». Curieuse constatation et surtout

¹ Ch. Péguy, *Zangwill*, A 1440.

² Ch. Péguy, *Zangwill*, A 1436.

³ Ch. Péguy, *Zangwill*, A 1434.

⁴ Ch. Péguy, *Encore de la grippe*, A 421. – Le « docteur moraliste » dialoguant avec le malade n'est autre que Péguy lui-même.

⁵ Ch. Péguy, *De la grippe*, A 403.

⁶ Ch. Péguy, *De la grippe*, A 403-404.

curieuse contestation, si l'on considère la déclaration de scientisme antifidéiste, proclamée à plusieurs reprises par notre socialiste convaincu.

En décembre 1900 nous entendrons un autre écho, non moins surprenant. Pierre Deloire, historien, s'adresse à celui qui se dit débarrassé de son catholicisme, en ces termes ironiques : « Vous vous laissez encore emporter au christianisme que vous avez renoncé. [...] Vous avez toujours un vieux fond religieux ». Il ne faut pas négliger l'importance de ces réflexions sur la religion chrétienne. Même s'il adhère de tout son être au socialisme et à la « religion positive », le christianisme ne cesse de l'« inquiéter »¹. N'avoue-t-il pas à ce propos ? : « J'étais heureux de lire du Pascal, parce que j'ai gardé pour ce chrétien une admiration singulière inquiète. »²

Parallèlement à sa lecture de Pascal et à ses réflexions, Péguy subit un tourment inhabituel. Lui qui « [jouait] un peu au malade », prend conscience qu'il peut mourir : « Je n'en voulus rien dire. Mais j'eus peur. Et pendant les trois quarts de journée, moitié par association, moitié par appropriation d'idée, je considérai l'univers sous l'aspect de la mortalité, *sub specie mortalitatis* »³. Soulignons que cette peur et cette inquiétude ne sont pas psychologiques, mais existentielles.

Après avoir lu la *Prière pour demander à Dieu le bon usage des maladies* de Pascal, Péguy replonge dans les *Pensées*. La priorité est accordée au célèbre passage des trois ordres : « La distance infinie des corps aux esprits figure la distance infiniment plus infinie des esprits à la charité, car elle est surnaturelle... »⁴ « Nous connaissons la vérité, non seulement par la raison, mais encore par le cœur. »⁵ Péguy ne commente pas cette phrase. Il laisse l'explication à son auteur : juger par le cœur n'est pas juger par l'esprit. Ici, la distance est identique à celle entre le deuxième et le troisième ordre : à savoir – infinie.

¹ Les socialistes, eux, croient à la *solidarité* : « [...] c'est la solidarité même qui les incline à croire, et ainsi ils [en] sont très efficacement persuadés » (Ch. Péguy, *De la grippe*, A 457).

² Ch. Péguy, *De la grippe*, A 404.

³ Ch. Péguy, *De la grippe*, A 404.

⁴ Ch. Péguy, *De la grippe*, A 456 ; et Pascal, *Pensées*, liasse XVII, 1, pp. 266-268 dans l'édition possédée par Péguy : *Pensées de Pascal*, éd. Ernest Havet, Dezobry et Madeleine, 1852.

⁵ Ch. Péguy, *De la grippe*, A 456 ; et *Pensées*, liasse VIII, 1, éd. citée, p. 150.

« Remarquons seulement – dit-il – que ce qui intéresse Pascal, c’est la dernière distance du deuxième au troisième ordre, la distance des esprits à la charité »¹. Y entrer, ce serait entrer dans le domaine du surnaturel. Péguy tente d’y entrer, mais toujours par le même moyen inadapté : la raison. Sa réflexion s’arrête sur le lien entre *la charité* et l’intervention surnaturelle de la grâce, donnée par Dieu. Les chrétiens croient, car c’est leur Dieu « lui-même qui les incline à croire »². Péguy continue la lecture de Pascal et cite un texte très connu des *Pensées* sur l’humilité de Jésus-Christ.

Il eût été inutile à Archimède de faire le prince dans ses livres de géométrie, quoiqu’il le fût. Il eût été inutile à Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST, pour éclater dans son règne de sainteté, de venir en roi : mais qu’il est bien venu avec l’éclat de son ordre !

Il est bien ridicule de se scandaliser de la bassesse de JÉSUS-CHRIST.³

Et Pascal de poursuivre : « Que l’on considère cette grandeur-là dans sa vie, dans sa passion, dans son obscurité, dans sa mort, dans l’élection des siens, dans leur abandon, dans sa secrète résurrection, et dans le reste. [...] Mais il y en a qui ne peuvent admirer que les grandeurs charnelles, comme s’il n’y en avait pas de spirituelles. »⁴

Dans le dialogue entre le « moraliste socialiste » et Pierre Devoire, c’est la seconde fois qu’il s’agit de sainteté. Alors que la première fois Pascal s’évadait de l’orgueil « par la contemplation de la sainteté », cette fois-ci « l’éclatante sainteté » est rattachée à la personne de Jésus-Christ. Certes, le progrès est considérable ! Même si, pour le moment, ce n’est qu’une réflexion spéculative, elle n’en est pas moins importante, puisque quelques années plus tard, l’auteur d’*Un nouveau théologien* présentera un admirable tableau de la grandeur du Christ dans sa vie cachée et publique. Nous n’en sommes pas encore là, mais un geste inattendu de Péguy nous interpelle. À une époque où il critique violemment l’Église à cause de l’enfer, il n’hésite pourtant pas à publier dans le *Cahier de Noël* 1902⁵ la généalogie de Jésus-Christ selon Saint Matthieu. Très probablement les lecteurs des *Quinzaines* furent fort surpris de cette

¹ Ch. Péguy, *De la grippe*, A 459.

² Ch. Péguy, *De la grippe*, A 459 ; *Pensées*, liasse XIII, 8, éd. citée, p. 223.

³ Ch. Péguy, *De la grippe*, A 458 ; *Pensées*, liasse XVII, 1, éd. citée, pp. 268-269.

⁴ Ch. Péguy, *De la grippe*, A 458.

⁵ Ch. Péguy, CQ IV-7 [23 décembre 1902], A 1087.

parution. Il faut bien reconnaître qu'elle paraît inexplicable. Mais le fait est là, d'autant plus intéressant, qu'il annonce un thème majeur de la pensée de Péguy : l'Incarnation. Du reste, en 1910, cette même généalogie sous le titre : *Le livre de la génération de JÉSUS-CHRIST, fils de David, fils d'Abraham*, sera citée intégralement, en latin, dans *Victor-Marie, comte Hugo*¹. Ajoutons aussi que, en 1908, c'est le récit de la passion du Christ selon Saint Matthieu qui bouleversera la vie de Péguy, encore un texte du même évangéliste.

Revenons à l'année 1902 : Péguy est encore tiraillé par ses diverses passions (socialisme, positivisme, critique de l'Église, mais en même temps, figure de Jésus-Christ). Pierre Péguy écrit à ce propos : « il y a des courbes de pensée, d'action, qui sont fort loin d'être achevées »². Il nous paraît que, dans ce bouillonnement d'idées, la publication de cette « fameuse » généalogie est déjà un germe puissant d'où jaillira le thème de l'Incarnation du Christ.

En 1904, Péguy publie *Zangwill*, signe avant-coureur d'une nouvelle voie : il passe de la méthode discursive à la méthode intuitive³. C'est cette méthode-là qui est reconnue par lui comme « humaine, modeste, claire et distincte ». L'écrivain attend « quelque chose » de grand, de profond, de réel – bien que vague pour le moment :

[...] la nature et [...] l'humanité, qui est de la nature, ont des ressources infinies, et pour le bien, et pour le mal, et pour les infinités d'au-delà [...] nos forces de connaissance ne sont rien auprès de nos forces de vie, et de nos ressources ignorées [...], rien auprès de la réalité connaissable, et, d'autant plus, peut-être, auprès de la réalité inconnaissable ; [...] il reste immensément à faire ; [...] nous sommes devant un spectacle immense et dont nous ne connaissons que d'éphémères incidents ; [...] ce spectacle peut nous réserver toutes les surprises ; [...] nous sommes engagés dans une action immense et dont nous ne voyons pas de bout ; [...] l'infime partie n'est rien auprès de tout ; [...] nous ne savons rien ou autant que rien ; nous n'avons qu'à travailler modestement ; [...] il faut bien regarder ; [...] bien agir, et ne pas croire qu'on surprendra, ni qu'on arrêtera le grand événement !⁴

¹ Ch. Péguy, *Victor-Marie, comte Hugo*, C 237-238.

² Pierre Péguy, *La Route de Péguy...*, *op. cit.*, p. 115 – citant « Avant-propos », CQ V-16, A 1372.

³ Ch. Péguy, *Zangwill*, A 1414-1415.

⁴ Ch. Péguy, *Zangwill*, A 1446-1447.

À l'étape de transition, à laquelle Péguy est maintenant arrivé, un choix s'est imposé à lui. Un choix difficile et décisif. Difficile puisqu'il est plus intuitif que clair ; décisif puisqu'il risque de changer radicalement son existence. La force de son attrait est puissante et il ne saurait lui résister. En ce moment riche d'espérance, mais aussi rempli d'angoisse, parvenu à un carrefour et conscient de sa portée, Péguy se demande : « Comment choisir [...] dans l'immensité du réel, sans quelque intuition, sans quelque aperception directe, sans quelque saisie intérieure ? »¹ L'allusion à la philosophie bergsonienne est explicite.

Péguy, attentif à sa propre « vie intérieure », est disponible à ce qui peut surgir, disposé à accueillir une vie nouvelle. Dans un paragraphe, curieusement isolé, du cahier de mars 1904, nous pouvons lire en effet :

[...] à toute une vie, comme est la vie chrétienne, en particulier catholique, rien ne se peut mesurer que toute une vie nouvelle, toute une révolution ; c'est-à-dire, un foussement plus profond ; *res nova*, disaient les Latins ; *vita nova*, dirions-nous, car une révolution revient essentiellement à fouir plus profondément dans les ressources non épuisées de la vie intérieure.²

Essayons de suivre les traces de cette vie nouvelle annoncée et combien prometteuse.

C. Bergson : vers la vraie réalité

Le choix qui s'est imposé à Péguy en 1904 a été dicté par le désir d'approfondir sa vie intérieure, comme nous pouvons le conclure des textes cités plus haut. Au milieu des délibérations, par moments déchirantes, entre 1900 et 1904, une nouvelle figure a commencé à émerger de « l'immensité du réel ». Même si Pascal n'a pas, pour autant, quitté la scène, il fallait, cependant, pour Péguy un maître pour une transition entre la philosophie positiviste et la foi vivante. Henri Bergson, philosophe de l'intuition, devait jouer le rôle de pont entre les deux. Les propositions positivistes ne répondaient plus aux attentes de Péguy dans sa recherche de la vraie réalité. La réalité complexe, lorsqu'elle tombait entre les mains du « théoricien

¹ Ch. Péguy, *Zangwill*, A 1449.

² Ch. Péguy, *Avertissement* [1904], A 1316.

moderne » en sortait réduite et figée par un système : « s'il respectait la réalité, il serait anxieux s'il gardait toute la réalité, il ne se reconnaîtrait pas : ainsi naissent les systèmes. »¹

Péguy avait longtemps vécu dans l'atmosphère asphyxiante du déterminisme et du scientisme. À qui voudrait « approfondir son être », impossible de réaliser son désir, faute de méthodes adaptées. Comment atteindre la personnalité avec l'analyse qui procède par concepts ? C'est détacher le moi de sa substance même. C'est substituer à l'organisation réelle et intérieure du moi une reconstitution extérieure et schématique. Il n'en résulte que des vérités partielles, des « points de vue »². Or, dans la démarche visant le réel total, Péguy insiste sur la distinction entre la réalité absolue de l'être et les vérités scientifiques relatives « des savants ». L'intégralité de la réalité était-elle accessible au jeune philosophe ? À ce propos André Devaux remarque :

Au fur et à mesure que Péguy devenait philosophe, sa pensée personnelle s'ordonnait autour d'un thème privilégié : celui du rapport entre la réalité, ou totalité de l'être donné, et la vérité, ou plutôt les vérités, qui sont autant de condensations logiques, théoriques, provisoires de certains aspects du réel vivant et mouvant.³

Au nom du réel, dès 1900, Péguy refuse les deux extrêmes : « l'angélisme » intellectuel et le monisme matérialiste. Le premier refus – celui du *monisme matérialiste* de Jaurès – trouve un écho dans le cahier du 5 février 1900 et dans celui du 2 mars 1901. « Il [Jaurès] tend à réduire tout à la matière »⁴, il nie arbitrairement « les immatériels de l'univers » et ainsi « la plupart de la réalité ». Ayant ainsi privé les choses de l'essentiel et de l'incorrupible, les propositions de Jaurès s'avèrent « sèches et stériles ». Le monisme qui ramène tous les phénomènes de l'univers à l'unité de principe, de substance ou de loi, évacue la vitalité et la fécondité de la réalité intérieure des choses. Les fondateurs du monisme énumérés par Jaurès : Spinoza, Fichte, Hegel, Feuerbach, Marx, n'ont guère suscité en Péguy le même enthousiasme qu'en son maître en socialisme.

¹ Ch. Péguy, *Heureux les systématiques* [1905], B 223.

² Henri Bergson, *Introduction à la métaphysique*, dans *Œuvres*, Édition du centenaire, PUF, 1959, p. 1404.

³ André A. Devaux, *Réalité et Vérité selon Charles Péguy*, DDB, 1975, p. 82.

⁴ Ch. Péguy, *Casse-cou*, A 703.

Leurs théories, résumées en deux mots, expriment l'opinion de Péguy à ce sujet : « amertume et vanité »¹.

Le second refus est celui de l'*idéalisme*. Il s'agit surtout de Kant. Le philosophe de Königsberg, dont les œuvres ont fortement marqué Péguy dans ses années étudiantes à Paris, ne pouvait que le laisser dans l'impasse : pour Kant, la réalité en soi est inconnaissable. Si l'intelligence humaine est capable de penser les objets comme choses en soi, elle est incapable de les connaître en tant que tels – affirme Kant dans la *Critique de la raison pure*. Autrement dit, l'approche spéculative de la raison sera limitée aux simples objets de l'expérience. Les concepts ne permettront de connaître que les phénomènes ; en revanche, les noumènes (les choses en soi), restent hors de la portée de l'homme. L'abîme séparant les noumènes des phénomènes semble barrer pour toujours la route qui conduit au réel.

Péguy, cependant, écarte les pièges des systèmes tout faits, seraient-ils montés par Spinoza ou Kant eux-mêmes. Ni l'idéalisme, ni le matérialisme ne répondent aux exigences de la vraie réalité recherchée par Péguy :

Nous avons payé cher le droit de ne pas nous abandonner à ces développements et à ces exercices. Rien n'est si faux que la thèse matérialiste, sinon la thèse idéaliste [...]. La synthèse des deux est dans le réel antérieure aux deux thèses. Quand nous voulons en faire des synthèses nous-mêmes, elles sont en général beaucoup moins réussies que la synthèse réelle initiale préalable, parce qu'il y a quelqu'un qui a beaucoup plus d'esprit que M. Tout le Monde [...] : c'est le réel.²

Arrêtons-nous encore sur l'idéalisme qui a retenu l'attention de Péguy plus longtemps que le matérialisme. Le second vite classé comme « grossier », a été aussitôt abandonné. Le premier, plus subtil et plus séduisant³, constituant aussi un solide système logique dû à Kant, a été difficile à « démonter ». Mais Péguy n'est pas seul. Lorsqu'en 1903 Bergson publie *l'Introduction à la métaphysique* où il critique les théories de Kant dans la *Critique de la raison pure*, Péguy accueille l'essai avec, semble-t-il, le sentiment d'un grand

¹ Ch. Péguy, *Casse-cou*, A 705.

² Ch. Péguy, CQ I-3 [5 février 1900], A 393-394.

³ « *Le kantisme a les mains pures, MAIS IL N' A PAS DE MAINS* », écrira Péguy plus tard, dans *Victor-Marie, comte Hugo* [1910], C 331.

soulagement et, peut-être surtout, comme la prémonition d'une libération intellectuelle. Aussi publie-t-il, sans tarder, la conclusion de l'ouvrage dans les *Cahiers* en soulignant qu'« il ne suffit pas de dire qu'il est admirable, mais dont on peut dire qu'il est capital »¹.

La métaphysique, grâce à Bergson, a commencé à sortir de l'ombre. Péguy s'en réjouit véritablement. « C'est une fameuse révolution qui s'accomplit dans cette petite salle, a-t-il dit un jour à ses amis Tharaud, en sortant d'un cours de Bergson, le retour de la métaphysique dans le monde, un continent englouti depuis Descartes qui revient à la lumière ! »²

La philosophie bergsonienne de l'intuition a joué pour Péguy un rôle primordial dans sa quête de la vraie réalité. Jusqu'à ses ultimes œuvres – *Note sur M. Bergson...*, *Note conjointe sur M. Descartes...* – il verra toujours en elle « une philosophie de la réalité », un énergique « effort pour conduire la raison à l'étreinte de la réalité ». De cette réalité qu'il met « au-dessus de tout ». C'est précisément par l'intuition que la réalité peut être atteinte. Bergson ne se lasse pas de le répéter. Ainsi ouvre-t-il à Péguy une voie libératrice dans laquelle celui-ci s'engagera à fond. Qu'est-ce que cette libération due à Bergson ? C'est « d'avoir brisé nos fers » – dira-t-il plus tard³.

Le maître a magistralement répondu aux attentes que Péguy portait profondément en lui depuis de longues années. Une vie nouvelle a jailli de cette source féconde. Nous ne pensons pas exagérer en disant que pour Péguy c'était une renaissance. Ayant été engendré à une nouvelle vie intellectuelle, il ne lui a pas suffi de se reconnaître disciple de Bergson – il se considérera désormais comme son « fils ».

Nous avons vu précédemment que la plupart des conceptions positivistes n'étaient que des pierres d'achoppement auxquelles Péguy se heurtait sans issue. Vint, alors, un homme qui opéra « une interne révolution »⁴. En 1914, la *Note sur M. Bergson...* et la *Note*

¹ Après cette publication Bergson écrit une lettre à Péguy le 22 février 1903 (H. Bergson, *Mélanges*, PUF, 1972, p. 583) : « Je tiens [...] à vous dire combien je suis touché de la sympathie que vous témoignez à des idées qui représentent pour moi une partie essentielle de la vérité. Plus je vais, plus je les trouve au fond de ce qui a été pensé par bien des philosophes et des savants. C'est vous dire que je ne les considère pas comme miennes. Mais j'y suis attaché au point d'être très porté à voir des amis dans ceux qui les aiment. »

² Frères Tharaud, *Pour les fidèles de Péguy*, Dumas, 1949, p. 170.

³ Ch. Péguy, *L'Argent suite*, C 959 : « Ce qu'on ne pardonne pas à Bergson, c'est d'avoir brisé nos fers. »

⁴ Ch. Péguy, *Note sur M. Bergson...*, C 1246.

conjointe sur M. Descartes... témoigneront d'une façon indubitable du choc reçu par Péguy. Il s'agit, en effet, des déclarations-clés de Bergson au sujet des doctrines philosophiques de l'époque. Il explique les raisons de leur échec pour rendre compte de la réalité intégrale. Dès lors, tout va basculer de façon irréversible. C'est ce que Péguy nommera « *instauratio magna* ».

L'*Introduction à la métaphysique*, publiée en 1903, comme nous l'avons vu, commence à préparer le terrain. Bergson a ouvert une brèche pour Péguy. N'a-t-il pas dit à ce propos à son maître : « C'est vous qui avez réouvert [...] les sources de la vie spirituelle. » ? Des flots d'eaux vives vont jaillir et féconder toute la pensée de Péguy. L'écrivain, lui-même, parlera de son mûrissement dans la voie indiquée par le philosophe de l'intuition.

À plusieurs reprises au long de sa vie, Péguy tiendra à rendre hommage à Bergson qu'il considère non seulement comme un maître, mais aussi comme un ami, et même comme un père. N'a-t-il pas, en effet, célébré la grande fécondité de cette amitié, et même de cette filiation, dans sa lettre du 3 juin 1910, à l'occasion de la dédicace de *Jeanne d'Arc* de 1897 ? : « Voici, mon cher maître, celle que j'avais fini d'écrire à vingt-quatre ans. Vous ne me connaissiez point encore. J'étais pourtant déjà de vos élèves et au collège de France et à l'école normale j'avais suivi vos premiers grands cours. J'avais commencé de concevoir pour vous cette grande amitié féconde que quinze ans de commerce ont mûrie. »¹

L'année 1904 marque une étape de transition. Péguy met en pratique la *res nova*, la « révolution » préconisée dans *l'Avertissement* :

[...] une révolution revient essentiellement à fouir plus profondément dans les ressources non épuisées de la vie intérieure ; et c'est pour cela que les grands hommes d'action révolutionnaire sont éminemment des grands hommes de grande vie intérieure, des méditatifs, des contemplatifs ; ce ne sont pas les hommes en dehors qui font les révolutions, ce sont les hommes en dedans.²

Ce texte capital est une confidence de Péguy sur l'approfondissement de son être intérieur, la descente à des

¹ H. Bergson, *Mélanges*, *op. cit.*, p. 827 ; Bergson appréciait beaucoup cette amitié, et il a dit, lui-même, à propos de Péguy : « Ah ! Péguy, quel riche cœur, quelle grande âme ! en voilà un qui a créé quelque chose !... Et comme il aime !... » (*op. cit.*, p. 882).

² Ch. Péguy, *Avertissement*, p. 1316.

profondeurs de la réalité invisible, mais certaine. Ce sera une descente non seulement de l'ordre intellectuel, mais de l'ordre existentiel et spirituel.

Pour Péguy il reste à continuer à s'enfoncer dans la voie dans laquelle il s'est engagé, jusqu'à atteindre l'état de « l'enfance première » et ainsi saisir sa vie dans sa totalité. Qu'est-ce pour lui, « l'enfance première », si vivement désirée ? C'est revenir à l'état de simplicité et de pureté, qui voit le monde comme s'il « venait d'être créé » ; c'est aussi une vraie et totale révolution :

[...] une révolution [...] c'est [...] la totale nouveauté de l'instant [...] c'est être, mentalement, sentimentalement, essentiellement transféré dans un monde nouveau. [...] faire une révolution, ce n'est pas *contraria moliri*, c'est pleinement et profondément préparer [...] des réalités nouvelles, et des réelles nouveautés. Une révolution ne consent de travailler, entre autres, ensemble et inséparablement que du réel et du nouveau. Du réel nouveau. [...] C'est dire qu'elle est de l'ordre de la jeunesse, de l'enfance même, et de ce qu'il y a de plus beau et de plus précieux [...] : la fraîcheur.¹

Comment revenir à l'état d'innocence, de pureté, de simplicité, à ces attributs propres à l'enfance ? Étant mûr, l'homme peut-il espérer un renouvellement de tout son être ? Lui est-il possible de renaître et à quelles conditions² ?

Entrons, à présent, sur les chemins de la grâce et de l'enfance, dont Péguy a fait l'expérience dans sa vie et a laissé des traces dans son œuvre.

D. D'une ombre épaisse une lumière a jailli

Fin de l'été 1908 – Charles Péguy est surmené, surchargé de travail et de difficultés financières. Il n'a pas les moyens suffisants pour nourrir sa famille composée de sept membres (sa femme, sa

¹ Ch. Péguy, *Par ce demi-clair matin* [1905], B 89-90.

² Il semble qu'ici nous pourrions faire un rapprochement avec *Monsieur Ouine* de Bernanos. Maire d'un petit village, Arsène, recherche, précisément, la solution d'un semblable dilemme. La réponse lui est donnée par le curé de Fenouille : « Ni le sang ni l'eau, à eux seuls, ne pourraient rendre à l'homme la pureté du cœur, s'il l'a une fois perdue. [...] Et qui de nous n'a jamais perdu la pureté de son cœur ? [...] Mais la grâce de Dieu fait du plus endurci un petit enfant » (G. Bernanos, *CŒuvres romanesques*, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1961, p. 1520).

belle-mère, son beau-frère, ses trois enfants). Il se demande surtout, avec angoisse, s'il pourra continuer d'assurer la publication des *Cahiers*, l'œuvre de sa vie. En septembre 1908 il est atteint d'une jaunisse et il est obligé de s'aliter pour plus de trois semaines. Survient une longue crise de neurasthénie qui l'entoure d'une ombre tellement épaisse qu'il croit atteindre le fond de la misère. L'angoisse ne le quitte point. Il est au bord du désespoir – c'est un « grand épuisement de force et de santé [...]. Mais surtout un grand épuisement d'espérance », dit-il. « Si tu apprends – écrit-il le 15 novembre à un de ses amis les plus intimes, Charles-Lucas de Pesloüan – que nous nous sommes suicidés tous les sept, tu en auras regret éternellement ; c'est pourtant la tentation contre laquelle je me défends avec un succès de jour en jour diminuant. »¹ L'homme de combat, habitué aux nombreux défis – aux niveaux politique, social, littéraire, privé – se sent à présent épuisé. « Heureusement qu'il a un coffre solide », dira de lui Joseph Lotte².

Péguy, quant à lui, voit clair. Il reconnaît lucidement le drame duquel il ne saurait sortir : « *Ne nous félicitons pas*. Nous sommes des vaincus »³, s'écrie-t-il dans le prolongement de la crise, en 1909. L'expérience de la réalité de sa propre faiblesse, la constatation, en lui-même, de l'infirmité de la nature humaine, produisent en lui un choc. Tous les masques tombent sous le poids de la vérité qui se dévoile devant ses yeux dans ce dénuement douloureux. Depuis quelques années déjà, à différents moments, il a vécu des expériences semblables, d'une façon intense, voire violente. Rappelons-nous qu'en 1900, il a déjà eu un pressentiment de la mort. À présent, l'épreuve est beaucoup plus crucifiante. Sa jaunisse pourrait réellement le conduire à la mort. Dans le *Dialogue de l'histoire et de l'âme charnelle* il reviendra longuement sur les sentiments éprouvés durant cette maladie.

[...] C'est un grand événement pour tout homme, mon enfant, une grande affaire que de faire, fût-ce dans son lit, son dernier chemin, et de voir son dernier soleil. Et jamais plus, jamais désormais. [...] c'est une entreprise terrible que de mourir. [...] Sachez-le, c'est toujours, sans aucune exception, c'est pour tout homme, c'est une entreprise terrible que de renoncer à la lumière du jour. C'est une entreprise terrible que de mourir on ne s'y fait pas.

¹ B. Guyon, *Péguy devant Dieu*, op. cit., pp. 109-110.

² Lettre de Lotte à Baillet, le 23 mai 1913 : *BACP* 69, janvier-mars 1995, p. 36.

³ Ch. Péguy, *À nos amis, à nos abonnés*, CQ X-13, 20 juin 1909, B 1273.

[...] Car le corps, mon ami, le corps charnel se défend, le corps se révolte, il ne veut rien savoir, le corps.¹

Quel n'avait pas dû être l'abîme de sa détresse pour que, mesurant l'épouvante provoquée par la mort, Péguy ait pu, cependant, être tenté par le suicide ? Les réflexions que nous pouvons lire dans le *Dialogue de l'histoire et de l'âme charnelle* sont bien le fruit de ce qu'il a lui-même véritablement vécu :

[...] c'est une entreprise terrible que de renoncer à la lumière du jour. Combien ne faut-il pas qu'il y ait des misères, et quelles ne faut-il pas que soient ces misères, pour qu'il y ait des hommes, et tant d'hommes, qui aillent au-devant de cette terrible mort. Qui la jugent, qui la déclarent une misère moindre. Non point en paroles, mais en fait. Quelles ne faut-il point qu'il y ait des détresses. Pour qu'elles paraissent pires que la détresse de la mort.²

Quelle constatation Péguy tire-t-il de sa crise dramatique ? Un seul terme pourrait résumer les sentiments qu'il ressent pendant cette période : son « incurable néant ». La réalité qu'il découvre lui présente un visage inattendu. Ce n'est guère la réalité qu'il recherchait avec sa grande ardeur habituelle au moyen des raisonnements spéculatifs ; ce n'est point une réalité conceptualisée des philosophes. C'est, au contraire, une réalité existentielle, c'est « notre réalité (lorsqu'elle) nous apparaît nue » et sans déguisement. Aussi est-elle définie comme une véritable prise de conscience de soi-même, de sa propre valeur ou, plus précisément, du peu de valeur que l'homme représente en lui-même. La vérité, plus que la vérité – insiste Péguy – la réalité veut que l'homme reconnaisse le seul état qui lui soit naturel : « notre misère et notre débilité ». « Incurables », si l'on ne considère que les forces décevantes de l'homme.

Ce triste tableau brossé par la Muse de l'Histoire, Clio, est une confidence de Péguy, l'écho exact de ses propres expériences. Écoutons la « vieille amie » de Péguy :

[...] ne vous avisez pas, mon ami, je ne vous conseille pas, si jamais vous retombez malade, ce qui ne manquera pas de vous arriver, avec tous les soucis que vous avez, et tout le travail, et toutes

¹ Ch. Péguy, *Dialogue de l'histoire et de l'âme charnelle*, C 722-725.

² Ch. Péguy, *Dialogue de l'histoire et de l'âme charnelle*, C 725.

les responsabilités, quand donc vous serez retombé, redevenu malade, et dans votre lit que vous ferez notamment ce que vos modernes et notamment vos médecins nomment (de) (la) neurasthénie, qui n'est point une maladie en réalité, mais un certain état, généralement dû au surmenage, en réalité l'état, la situation au contraire où enfin nous mesurons notre infirmité, [...] où nous voyons, où nous regardons notre misère et notre débilité [...] ; quand rien ne voile plus, ne masque plus la réalité décevante [...], quand enfin tous les masques sont tombés ; quand la réalité, la vérité, plus que la vérité, quand notre réalité nous apparaît nue [ce sont alors] les seuls moments de la vie [...] quand rien ne subsiste en l'homme que le sentiment de notre incurable, de son incurable néant [...], les seuls où nous voyions clair, où nous osions voir clair.¹

Le drame vécu en septembre 1908 qui semblait écraser Péguy et le conduire au bord de la mort, n'avait-il que cet aspect d'anéantissement, d'une sorte de destruction ? Les ténèbres l'ont-elles envahi à tel point qu'aucune lueur n'aurait pu y pénétrer ? Comment aborder cette expérience cruciale ?

Problème délicat et qui nous mettrait mal à l'aise, si Péguy lui-même ne nous découvrait les richesses de son âme dans le *Dialogue de l'histoire et de l'âme charnelle*. Bernard Guyon nous y encourage aussi en écartant des doutes quand il affirme avec certitude un fait capital advenu dans l'existence de Péguy : « l'heure est venue de la grâce »². Il ne pourrait pas y avoir de confusion : l'expérience de l'auteur du *Dialogue* est d'ordre mystique. En empruntant le vocabulaire de Pascal, nous dirions qu'au prix d'un appauvrissement complet de son être, Péguy a « mérité » une intervention spirituelle, une introduction au troisième ordre, à savoir – l'ordre surnaturel. Les paroles prononcées par l'écrivain trois ans auparavant se sont avérées prophétiques. En effet, n'a-t-il pas prédit en 1905 qu'un jour se produirait dans sa vie une réalité nouvelle, c'est-à-dire qu'il serait « transféré dans un monde nouveau »³ ? N'a-t-il pas aspiré de toutes ses forces à retrouver son « enfance première », autrement dit à renaître ? Ce qu'il n'avait pas prévu, c'est le mode par lequel la grâce devait agir⁴.

¹ Ch. Péguy, *Dialogue de l'histoire et de l'âme charnelle*, C 730-731.

² B. Guyon, *Péguy devant Dieu*, op. cit., p. 111.

³ Ch. Péguy, *Par ce demi-clair matin*, B 89-90.

⁴ Le travail de la grâce est nécessaire. Le Dieu des chrétiens touche surtout les cœurs, les brûle. À ce propos Jean-François Durand écrit (« Péguy et la tradition augustinienne », *BACP* 61, janvier-mars 1993, p. 24) : « Péguy après Pascal ne cesse

Pascal, à un moment semblable de maladie, demandait à Dieu qu'il l'aide à la considérer comme une espèce de mort. Séparé du monde, de tous les objets de ses attachements, Pascal reste seul en sa présence. Il implore « une assistance extraordinaire » de la grâce. Il adresse une supplication, afin d'obtenir, tel Nicodème, une nouvelle naissance, une nouvelle pureté de son âme, qu'il désire retrouver :

Vous seul avez pu créer mon âme : vous seul pouvez la créer de nouveau. Vous seul y avez pu former votre image : vous seul pouvez la reformer, et y réimprimer votre portrait effacé, c'est-à-dire Jésus-Christ mon Sauveur, qui est votre image et le caractère de votre substance.

Ouvrez mon cœur, Seigneur ; entrez dans cette place rebelle que les vices ont occupée.¹

Péguy, lui aussi, ne veut-il pas ouvrir son cœur au « cœur infini » du Christ ? C'est à ce moment que se situe son retournement complet et une entrée irréversible dans la vie spirituelle. Les conséquences en seront bouleversantes.

Joseph Lotte, témoin privilégié de Péguy, a eu la joie d'accueillir le premier l'aveu essentiel de son ami :

Chaque année en septembre, j'allais voir Péguy. En 1908, je le trouvai couché, épuisé, malade. Il me dit sa détresse, sa lassitude, sa soif de repos. À ce moment il se dressa sur le coude, les yeux remplis de larmes : « *Je ne t'ai pas tout dit... j'ai retrouvé la foi. Je suis catholique.* » Ce fut soudain comme une grande émotion d'amour ; mon cœur se fondit et, pleurant à chaudes larmes, la tête dans les mains, je lui dis presque malgré moi : *Ah ! pauvre vieux, nous en sommes tous là.*²

de montrer combien la Grâce est inquiétante. Le Dieu des chrétiens est exigeant, excessif. Il est le *Dieu qui dévore* dont parle Péguy dans le *Dialogue de l'histoire et de l'âme païenne*. Il n'a rien de commun avec le Dieu des philosophes. C'est pourquoi on ne saurait se convertir à lui par simple évolution intellectuelle. Le Dieu de Jésus-Christ ne touche pas l'intelligence, mais le cœur. Il ne se démontre pas à la raison. Il se révèle à l'âme. En ce domaine Péguy reprend à la lettre l'analyse pascalienne mais il préfère l'illustrer par un vers de *Polyeucte* : *Ce Dieu touche les cœurs lorsque moins on y pense* : telle est la formule de Polyeucte. / C'est la formule même de la morsure, c'est la formule de l'attaque, de l'atteinte, de la pénétration de la grâce (Note conjointe sur M. Descartes...).

¹ Pascal, *Prière pour demander le bon usage des maladies*, dans *Ceuvres complètes*, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1954, pp. 607-608.

² Pierre Pacary, *Un compagnon de Péguy*, Joseph Lotte, préface de Pierre Battifol, Gabalda, 1916, p. XVII.

Comme le grain qui ne meurt que pour porter du fruit, lui aussi n'est passé par une sorte de mort que pour porter des fruits en abondance. Le Péguy de trente-cinq ans a retrouvé la foi de son enfance. Il a rejoint « la race chrétienne » de ses ancêtres et aussi « la race » des grands chrétiens qu'il admirait depuis toujours : saint Louis, Jeanne d'Arc, Pascal.

Regardons, à présent, la rencontre de Péguy avec le Christ dans sa passion.

Chapitre 2 : Gethsémani

A. Avec son cœur ouvert sur ce « cœur infini »

En septembre 1908, au fond d'une grande faiblesse et dans un profond désespoir, Péguy s'attarde à la lecture de la Passion selon Saint Matthieu. Longuement, il scrute le drame, de plus en plus intense, relaté au chapitre vingt-sixième. Que se passe-t-il réellement au cours de cette lecture ? Péguy n'a confié à personne cette expérience foudroyante (tout au moins nous n'avons trouvé aucune trace de confiance). Cependant nous pouvons deviner qu'il fait une « rencontre » unique, au point d'en être terrassé. Il semble que, soudainement, il éprouve les mêmes sentiments que le Christ : « C'était une communication [...], une révélation d'homme à homme, d'un pauvre être misérable à un pauvre être misérable »¹. Découvrant l'infinie faiblesse du Christ, sa misère d'homme, Péguy est enfin libéré. La « carapace » de ses doutes s'écroule. Il réussit à « ouvrir [son] cœur sur cette agonie tragique, sur cette infinie détresse. D'ouvrir [son] cœur sur ce cœur insondable »². C'est véritablement un « cœur à cœur » avec le Christ.

Malgré la pudeur de Péguy, une lecture attentive du *Dialogue de l'histoire et de l'âme charnelle* nous permet, à plusieurs reprises, de soulever le voile et d'entrevoir quelque chose de cette expérience. Une première approche nous est suggérée par l'affirmation qu'il était *isolé* et qu'il a été saisi dans *les profondeurs de son être* :

Il ne fallait que ces preuves secrètes qui par un singulier mystère, par une contradiction évidente, comme par une gageure, par un miracle, par un mystère de contradiction saisissent les hommes un

¹ Ch. Péguy, *Dialogue de l'histoire et de l'âme charnelle*, C 749.

² Ch. Péguy, *Dialogue de l'histoire et de l'âme charnelle*, C 771.

par un, *singulos homines*, [...] ; de ces preuves souterraines, de ces preuves, disons le mot, sournoises,, de ces preuves qui atteignent un homme, un malheureux homme dans le fond(s) et le tréfonds, qui saisissent un homme par le ventre du cœur, qui par une merveilleuse contradiction le saisissent, le vainquent isolé, tout seul en face de ces formidables preuves, tout petit.¹

C'est peut-être cette solitude où il a connu la souffrance qui lui a permis un contact avec le Christ seul dans sa passion. À un Péguy solitaire s'est révélé le Solitaire par excellence.

Dans un autre passage du même *Dialogue*, Clio, la Muse de l'Histoire, s'adressant à l'écrivain fait une allusion à une blessure « irréversible ». Arrêtons-nous, un moment, à ce texte d'une extrême importance, plus qu'une « confession », une « confidence » sans égale :

Vous vous êtes cognés une fois sérieusement. Il faut que vous vous soyez cognés une fois sérieusement. Vous vous êtes cognés une fois dans la nuit. Vous vous êtes heurtés, vous avez buté dans la nuit, vous avez trébuché à ce bois de la croix ; qui se dressait dans l'ombre ; dans cette nuit unique. Et depuis vous vous cognez toujours à ce point douloureux que vous vous êtes fait dans le corps de Jésus.

Vous avez buté dans l'ombre.

Et depuis ce temps-là vous n'avez plus retrouvé la sagesse, ni l'équilibre de vos corps ni de vos âmes.

Des fils innombrables lient tout être à Jésus, à l'être de Jésus, à l'être Jésus.²

La typographie de ce texte attire notre attention ; plusieurs blancs nous interpellent. Ils suggèrent la nécessité d'un respect, d'une pause dans la lecture, pour laisser place au silence qui parle. Ainsi sont mises en valeur des « découvertes » capitales. D'abord, une allusion à la nuit dans laquelle Péguy se débattait et à la présence de la croix du Christ, puis l'aveu de l'effet foudroyant du choc tel qu'il en a perdu l'équilibre, enfin la méditation débouche sur le thème de la « communion ».

¹ Ch. Péguy, *Dialogue de l'histoire et de l'âme charnelle*, C 771.

² Ch. Péguy, *Dialogue de l'histoire et de l'âme charnelle*, C 780.

Nous verrions volontiers dans ce texte le fondement d'une véritable « révolution » opérée dans la vie de Péguy, la source de son entrée radicale et irréversible dans l'univers invisible mais réel de la foi¹. Dès le départ, c'est le Christ qui occupe le centre même de cet univers. C'est lui qui demeure, désormais, le pivot essentiel de la vie et de la production littéraire de Péguy ; son « centre d'équilibre et de gravitation » et bientôt le centre du cosmos et de toute chose. Nous ne tenterons pas maintenant de donner plus d'explication du contact de Péguy avec « le bois de la croix ». Le problème demeure et nous ne pouvons l'approcher que partiellement. Le mystère nous échappe, – sur le moment il échappait à l'écrivain lui-même – ce n'est que peu à peu, au cours des six dernières années qui lui restent à vivre, que Péguy pourra découvrir la puissance de « l'opération de la grâce ».

La mystérieuse expérience de Péguy ne pourrait-elle pas être illustrée par un commentaire d'un de nos contemporains, le philosophe juif Martin Buber : « Ce mystère en présence duquel nous vivons, dans lequel nous entrons pour en sortir, ce mystère est demeuré intact. Il nous est devenu présent et s'est révélé à nous dans la présence, comme le salut ; nous l'avons *reconnu* mais nous n'avons de lui aucune connaissance qui nous le rendrait moins mystérieux, qui nous atténuerait le mystère. Nous nous sommes rapprochés de Dieu, nous n'avons pas avancé dans le déchiffrement, dans le dévoilement de l'être. Nous nous sommes sentis délivrés mais nous n'avons pas le mot de l'énigme. »²

Revenons encore un instant sur la lecture faite par Péguy au cours de sa maladie. Nous nous souvenons que huit ans auparavant (en 1900), alité, il « se nourrissait » de Pascal. D'ailleurs, il explique lui-même : « j'étais heureux d'utiliser le temps de ma maladie à lire un bon texte »³. Il est attiré par les textes « profonds » et « intérieurs ». À présent c'est un évangéliste qui est l'objet de sa prédilection. La lecture est choisie à dessein. Mais alors, pourquoi Matthieu et non pas un autre synoptique : Marc ou Luc ? ou pourquoi pas Jean lui-même, le disciple privilégié du Christ et le témoin oculaire de sa passion ? Le choix de Matthieu est-il dicté par

¹ Martin Buber, *Éclipse de Dieu*, Nouvelle Cité, 1987, pp. 7-8 : « [...] la foi n'est pas un sentiment dans l'âme humaine, elle est au contraire son entrée dans la réalité effective, dans la réalité toute entière, sans restriction et sans raccourci. »

² M. Buber, *Je et Tu*, Aubier-Montaigne, 1969, pp. 161-162.

³ Ch. Péguy, *De la grippe*, A 404.

une « sympathie » avec l'auteur, au sens bergsonien du terme ? Peut-être. Est-ce parce que, marqué par son catéchisme d'enfant, par le missel de son époque, qui utilisaient presque exclusivement Matthieu, il va à cet évangile comme par un « instinct secret » ? Est-ce le réalisme qui caractérise le premier évangile qui a attiré Péguy, cet homme fasciné depuis toujours par la réalité ? En effet, dans l'évangile de Matthieu la passion est présentée dans toute sa crudité et la crucifixion dans tout son scandale. Péguy aime ces descriptions authentiques, fussent-elles choquantes.

Quel que soit le motif qui a poussé Péguy à choisir l'évangile de Matthieu, un fait est certain : la lecture de la Passion a apporté avec elle quelque chose d'éblouissant, de vertigineux. Péguy n'a-t-il pas avoué avoir perdu l'équilibre ? Aussi ne nous étonnerons- nous pas d'entendre Clio, son porte-parole, adresser un solennel avertissement à l'homme qui fait l'expérience douloureuse de sa faiblesse et de sa fragilité.

[...] dans ces temps les plus bas, dans ces temps ingrossiers je ne vous conseille pas, mon ami, mon pauvre enfant, non je ne vous conseille pas de regarder encore, de vous reporter au texte, comme le disent mes historiens, d'ouvrir encore votre cœur, en outre votre cœur sur cette agonie tragique, sur cette infinie détresse. D'ouvrir votre cœur sur ce cœur insondable. Non, mon ami, n'ouvrez pas, n'ouvrez jamais. Ne lisez jamais ce texte, ne connaissez, ne reconnaissez jamais cette *histoire*, dont nous nous accommodons si aisément. Tenez-vous-en aux racontars. Si j'ai un conseil à vous donner. Ne vous reportez jamais au texte. Ne penchez point votre cœur, votre faible cœur, sur ce cœur infini. Ne prenez point connaissance du texte. Ô *Fils le plus aimé qui montait vers son père*. N'ouvrez point alors, n'ouvrez jamais cet Évangile, l'Évangile de la Passion seulement selon saint Matthieu.¹

Il s'agit là, certainement, d'un texte autobiographique, peut-être celui qui nous amène le plus profondément au cœur de la « conversion » de Péguy². Il est évident que l'avertissement de Clio

¹ Ch. Péguy, *Dialogue de l'histoire et de l'âme charnelle*, C 731-732. – Le vers « Ô Fils le plus aimé qui montait vers son père » est extrait du *Mystère de la charité de Jeanne d'Arc*, P1 433.

² Nous utilisons le terme : « conversion » avec une certaine précaution. Lui-même n'aimait pas parler de sa « conversion », mais d'un approfondissement constant de son être : « C'est par un approfondissement constant de notre cœur dans la même voie, ce n'est nullement par une évolution, ce n'est nullement par un rebroussement

tient du paradoxe. Il ne peut aucunement être interprété comme une mise en garde ; au contraire, son rôle est de provoquer, d'inciter à la lecture du texte. L'invitation de Clio va droit au but et elle exprime l'intention de Péguy lui-même, à savoir : une invitation à la lecture directe de l'Évangile¹. C'est le moyen le plus certain pour entrer en communion immédiate avec le Christ. Péguy va aller plus loin encore. Cette communion se fait d'abord par l'expérience de la souffrance *dans la nuit* : « vous vous êtes cognés dans la nuit ». Et alors le contact avec le Christ pourra être d'une proximité stupéfiante, et il suffira « d'ouvrir votre cœur à ce cœur insondable, [de] pencher votre cœur, votre faible cœur, sur ce cœur infini ». Péguy communique réellement au cœur du Christ dans sa Passion, jusqu'à en sentir « palpiter l'âme », comme aurait dit Bergson. Nous en verrons bientôt l'illustration lors de sa méditation sur Gethsémani.

La communion avec l'humanité du Christ est une « pièce essentielle » dans le lien entre l'homme et Dieu. C'est le cœur humain de Jésus qui, dans son agonie tragique, assume et partage, par sa faiblesse même, la condition humaine de tout homme. Péguy expérimente cette solidarité dans son épreuve à lui, d'une façon strictement personnelle. C'est un véritable échange de l'Homme souffrant avec un autre homme souffrant, une expérience vécue spirituellement. Pour l'exprimer symboliquement il utilise le symbole de toucher au « bois de la croix ». Quel sens attache-t-il à ce mystérieux « bois de la croix, qui se dressait dans l'ombre, dans cette nuit unique », auquel il s'est heurté alors qu'il était « dans la nuit » de l'épreuve ? Péguy reste fidèle à la description matthéenne de ces heures tragiques lorsqu'il dessine devant nos yeux la « croix qui se dressait dans l'ombre ; dans cette *nuit unique* ». Relisons avec lui le récit de l'évangéliste Matthieu :

À partir de la sixième heure, l'obscurité se fit sur toute la terre, jusqu'à la neuvième heure. Et vers la neuvième heure Jésus clama un grand cri : « *Eli, eli, lema sabachtani ?* », c'est-à-dire : « *Mon Dieu,*

que nous avons trouvé la voie de chrétienté. » (Ch. Péguy, *Un nouveau théologien*, M. Fernand Laudet, § 292, C 550).

¹ Thérèse Martin (1873-1897), contemporaine de Péguy, elle aussi lit directement l'Évangile afin d'y découvrir « le caractère » du Christ (lettre du 26 avril 1889) et pareillement « lui parle dans la solitude de ce délicieux cœur à cœur » (lettre du 14 octobre 1890, dans *Une course de géant. Lettre*, Cerf et DDB, 1977, pp. 199 et 280).

mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ? » [...] Jésus, poussant de nouveau un grand cri, rendit l'esprit.¹

Dans le *Dialogue de l'histoire et de l'âme charnelle* le thème de la nuit est déjà comme un germe puissant qui éclatera pleinement dans *Le Mystère des saints Innocents*. Péguy reprendra, alors, le scandale de la croix, la plus grande « aventure » jamais arrivée sur la terre. La méditation se transformera en une magnifique contemplation en forme d'hymne à la Nuit. Péguy tournera son regard uniquement vers le Christ pendu à la croix entre deux larrons. Clio se retirera et c'est le Père lui-même qui monologuera paisiblement et doucement :

Nuit je te vois encore. Trois grands gibets montaient. Et mon fils au milieu. [...]

Mon fils entre ces deux voleurs. Une plaie au flanc. Deux plaies aux mains. Deux plaies aux pieds. Des plaies au front.²

L'épreuve envisagée comme « la nuit » peut être considéré comme une expérience personnelle fondamentale. Pour Péguy, elle est une réalité redoutable comme la mort, et ambivalente, mais en même temps indispensable. Au milieu des ténèbres rayonnait déjà la lumière de la délivrance. Et puisqu'il n'est pas resté seul, mais en communion avec « le corps de Jésus »³, il a trouvé à travers ce corps douloureux la communion avec tout l'être du Christ : avec son humanité et avec sa divinité. Désormais, il ne cessera de répéter par la bouche de Clio : « Des fils innombrables lient tout être à Jésus, à l'être de Jésus, à l'être Jésus ; [...] voilà ce que c'est que votre communion ». Et un peu plus tard il affirmera avec force et enthousiasme : « Jésus nous appartient tout entier. Évidemment c'est extraordinaire, quand on y pense. Mais c'est le secret même, c'est le mystère de la Rédemption »⁴.

B. Une avocate de l'âme charnelle : Clio

Le texte de la méditation sur Gethsémani est d'une telle importance qu'avant de l'aborder il convient de faire quelques commentaires sur le choix du titre et sur les circonstances de la

¹ Mt XXVII-45 et 50 (la « neuvième heure » = trois heures de l'après-midi).

² Ch. Péguy, *Le Mystère des saints Innocents*, P1 682.

³ Ch. Péguy, *Dialogue de l'histoire et de l'âme charnelle*, C 780.

⁴ Ch. Péguy, *Un nouveau théologien*, M. Fernand Laudet, § 203, C 455

composition. Quant à ces dernières, nous nous inspirerons de la préface de Jean Bastaire¹. Péguy a laissé deux versions de sa méditation ; après un début commun, les deux textes divergent considérablement. L'auteur parlait de ces deux versions comme d'un *Dialogue de l'histoire et de l'âme païenne* et d'un *Dialogue de l'histoire et de l'âme charnelle*. Ce dernier texte a été presque entièrement rédigé entre juillet et septembre 1909. Nous ne savons pas pour quelle raison Péguy, n'ayant pas terminé cet ouvrage, s'était mis à composer le *Mystère de la charité de Jeanne d'Arc*, depuis octobre jusqu'à décembre de la même année. Il a repris son *Dialogue* probablement au début du printemps suivant, peut-être pour y prolonger sa méditation sur la Passion commencée dans le *Mystère*. Un indice pourrait le confirmer, à savoir une citation prise de ce même *Mystère* et introduite dans le *Dialogue de l'histoire et de l'âme charnelle* : « O Fils le plus aimé qui montait vers son père ». L'hypothèse la plus plausible exprimée par Jean Bastaire suggère que « Péguy nous livre ici les fruits de la Semaine sainte qu'il vient de vivre, Pâques ayant eu lieu cette année le 27 mars »².

Le *Dialogue de l'histoire et de l'âme païenne* a été publié en 1917, trois ans après la mort de l'écrivain sous le titre *Clio*. Le *Dialogue de l'histoire et de l'âme charnelle* beaucoup plus tard en 1955, sous le même titre *Clio*, ensuite en 1957 et 1972 sous un nouveau titre : *Véronique*. Ce dernier ayant été reconnu plus tard comme injustifié, a été enlevé dans l'édition définitive de 1992 dans les *Œuvres en prose complètes* de la « Bibliothèque de la Pléiade »³, laquelle édition est revenue à *Dialogue de l'histoire et de l'âme charnelle*.

Au premier abord le titre semble étonnant. Nous reconnaissons sans difficulté dans son contenu la « vieille et bavarde amie » de Péguy, *Clio*, personnifiant l'histoire. Jusqu'à présent nous l'avons vue discuter familièrement avec l'écrivain. « L'âme charnelle » suggérée comme une nouvelle interlocutrice de *Clio* nous paraît, par contre, énigmatique. Pourquoi la Muse de l'histoire a-t-elle changé de destinataire et qui est-il ? Au fur et à mesure que le monologue de *Clio* se déroule, nous voyons son regard se fixer de plus en plus intensément sur le Christ. Péguy s'efface peu à peu, pour céder, enfin totalement la place à la mystérieuse « âme charnelle ». Le

¹ Dans *Gethsémani*, texte extrait du *Dialogue de l'histoire et de l'âme charnelle* de Charles Péguy et présenté par Jean Bastaire, Gallimard / Les Carnets DDB, 1995, p. 7.

² Ch. Péguy, *Gethsémani*, op. cit., p. 9.

³ Ch. Péguy, *Gethsémani*, op. cit., p. 8.

regard de la Muse sera désormais ébloui par quelqu'un de plus éminent que la grande et fière Histoire, mise au rang des divinités par les « modernes » du XIX^e et du XX^e siècles. Adulée par des historiens « modernes » auxquels Péguy n'épargne pas de sévères critiques, Clio reconnaît son incapacité foncière à répondre aux attentes de ceux-là. En effet, ils ont tout misé sur elle : le passé, le présent et l'avenir ; son pouvoir est d'enregistrer les faits historiques, de fournir des documents, et d'enfermer le passé dans une sorte de « caisse d'épargne ». Aussi, s'avoue-t-elle découragée : « Orgueilleuse, et creuse de tant de passé, à ce que je dis, je suis donc sans (aucun) avenir »¹. Dans le dialogue entre Clio et Jésus, la Muse se croit obligée de déposer les armes. Pourquoi décide-t-elle de se retirer du monde, qui jusqu'à présent avait été son royaume ? C'est qu'elle reconnaît que le Christ a parfaitement assumé son rôle à elle, et qu'il a, de même, épousé « son système de mesure et de pensée ». Quel « système » vise-t-elle ? C'est précisément l'histoire de la vie de tout homme et l'histoire de l'humanité dans leur ensemble, c'est-à-dire : « l'événement, [...] le vieillissement, la mémoire, l'histoire, la maladie et la mort, la naissance et la mort, [...] la génération et la corruption »².

Pourtant, son désespoir sera surmonté lorsque, dans sa nuit à elle, elle sera illuminée par une lumière sans déclin, et lorsque l'éternité s'unira à la temporalité. Bientôt elle pourra s'exclamer : « Trois années lumineuses ont éclairé ma nuit. Jamais, mon ami, mon enfant, jamais je ne vous ferai l'histoire de ces trois années »³. Même si, dans cette phrase, il est question des trois années de la vie publique du Christ, pour elle le plus grand bouleversement dans l'histoire de l'humanité commence trente ans auparavant. Nous en reparlerons.

Revenons à « l'âme charnelle ». Qui est-elle ? C'est le Christ, « l'âme charnelle ».

Homme – commente à ce propos Thierry Dejongd –, il est plus charnel que nous, s'étant volontairement assimilé la chair, la faiblesse que nous avons par nature mais que toujours nous méprisons. Lui *le premier de nous*, il est véritablement *l'âme charnelle*.⁴

¹ Ch. Péguy, *Dialogue de l'histoire et de l'âme païenne*, C 998.

² Ch. Péguy, *Dialogue de l'histoire et de l'âme charnelle*, C 754.

³ Ch. Péguy, *Dialogue de l'histoire et de l'âme charnelle*, C 668.

⁴ Thierry Dejongd, *Péguy poète et théologien de la Rédemption*, Faculté de théologie catholique de Strasbourg, thèse de doctorat, 1976, p. 32.

Puisqu'il a parfaitement assumé la nature humaine, il possède aussi une âme, inséparablement unie au corps. Remarquons l'article défini employé à dessein par l'auteur du *Dialogue*. Effectivement, le Christ n'est pas *une* « âme charnelle » une parmi tant d'autres, au contraire, il est « l'âme charnelle ». C'est dire qu'il est pleinement charnel et pleinement spirituel, le seul homme au sens plein du mot, l'homme complet, l'homme parfait.

Un long passage du *Dialogue de l'histoire et de l'âme charnelle* retiendra plus particulièrement notre attention. Il s'agit d'une surprenante contemplation de Gethsémani annoncée dès le début de ce chapitre. Péguy se rend par la pensée au jardin des Oliviers pour accompagner le Christ solitaire et assoiffé d'une présence amicale. Péguy place la figure du Christ, vrai Dieu et vrai homme, au cœur même de cette méditation sur Gethsémani. Le Christ de Péguy est essentiellement celui des évangiles : il est le Fils unique de Dieu, consubstantiel au Père, et inséparablement, homme né d'une vierge dans le temps.

Lorsqu'il est question de la nature humaine du Christ, Péguy met en garde contre deux pièges : faire de lui un homme quelconque, ou en faire un être tellement spiritualisé qu'il serait totalement détaché de la condition terrestre de tout homme¹. Tout être qui entre dans l'histoire de la création est un être fini, a son commencement et sa fin, il naît et il meurt. La création par définition n'est pas indéfinie. Elle n'est non plus ni incorruptible, ni immortelle. « C'est ainsi que la religion de la vie éternelle [...] n'a point été fondée [...] comme une religion de l'immortalité temporelle »². La loi commune de la naissance, de la souffrance, de la mort est « nécessaire et inévitable ». Sans cette loi le christianisme serait une évasion du monde et un mythe. Jésus s'est soumis à cette loi commune. Par sa mort humaine il a conduit à son terme, en quelque sort, la création à laquelle il a participé par son humanité créée, mais en même temps il a inauguré une deuxième création, une création spirituelle. Voilà le grand bouleversement introduit dans le « système » de Clio. Dans son « système » la mort donne fin à tout être ; dans ce même « système » assumé et transfiguré par le Christ, la mort donne naissance à la vie. Nous aurons l'occasion de considérer ce thème fondamental dans la suite.

¹ Ainsi, apparaît déjà le thème péguyste du « charnel qui est lui-même spirituel », et du « spirituel qui est lui-même charnel », thème majeur d'*Ève*.

² Ch. Péguy, *Dialogue de l'histoire et de l'âme charnelle*, C 756-757.

Le secret de la vie demeure, paradoxalement, dans la mort et même déjà dans cette mort anticipée qui est l'agonie dramatique du Christ à Gethsémani dont nous pouvons à présent approfondir le texte lui-même. Jean Bastaire remarque très justement que ce texte « est un des plus beaux de Péguy. C'est aussi un des sommets de la littérature chrétienne, sous l'angle théologique et mystique. Si on le replace dans le temps où il fut écrit, au début du XX^e siècle, il fait contraste avec une spiritualité idéaliste, trop désincarnée pour reconnaître en Jésus un Dieu assumant la condition humaine avec toutes ses faiblesses, hormis le péché. Il annonce au contraire notre époque, convaincu que le Verbe a pris une chair en tout point semblable à la nôtre »¹.

Nous pouvons tout d'abord entendre l'appel ardent de Clio. Elle avertit les chrétiens de ne pas sauter à pieds joints les événements dramatiques du jeudi et du vendredi saints. Péguy dénonce l'inconscience des chrétiens qui, à peine ont-ils fêté avec joie le triomphe des Rameaux, se précipitent déjà dans « la joie de la grande Renaissance mystique, de la deuxième naissance », oubliant totalement les jours douloureux. En effet, des Rameaux au dimanche de Pâques la distance dans le temps est quasi insignifiante : « huit jours seulement avant l'entrée dans la Résurrection et la Vie Éternelle. [...] Des Rameaux vous atteignez Pâques. Vous le touchez, de la main. Vous l'avez sous la main. »²

La nature se réveille après le sommeil de l'hiver et « le printemps s'avance ». C'est la fête du printemps, « des feuilles et des fleurs, des bourgeons, des pousses végétales, [...] des promesses »³. La vie éclate dans un jaillissement extraordinaire. Le cœur humain se laisse emporter naturellement par son rythme et respire la fraîcheur, l'espérance, le foisonnement d'une vie nouvelle. Qui penserait à « l'appel désespéré du Juste » dans cette ambiance d'une renaissance générale ?

Comme deux vases communicants de joie la joie des Rameaux gagne la joie de Pâques, déborde sur la joie de Pâques, et elle étouffe et vous n'entendez plus l'appel désespéré du Juste. Vous n'entendez plus de siècle en siècle et de génération en génération l'écho de cette

¹ Ch. Péguy, *Gethsémani*, op. cit., p. 7.

² Ch. Péguy, *Dialogue de l'histoire et de l'âme charnelle*, C 727-728.

³ Ch. Péguy, *Dialogue de l'histoire et de l'âme charnelle*, C 727.

agonie douloureuse, plus qu'infiniment douloureuse, puisqu'elle l'était humainement aussi, l'écho de cette agonie terrible.¹

Ce sont les trois jours les plus dramatiques de l'année chrétienne :

- le jeudi saint, où l'angoisse humaine a atteint son comble. À ce propos Georges Bernanos écrira dans le *Dialogue des carmélites* : « Au jardin des Oliviers, le Christ n'était plus maître de rien. L'angoisse humaine n'était jamais montée plus haut, elle n'atteindra plus jamais ce niveau. Elle avait tout recouvert en Lui, sauf cette extrême pointe de l'âme où s'est consommée la divine acceptation. »².

- le vendredi saint, où l'innocent meurt sur la croix – le plus grand scandale de l'histoire de l'Humanité totale.

- le samedi saint, où la destruction de la plus grande œuvre a été apparemment.

Malgré l'accumulation dans la même semaine des drames d'une densité extrême, l'habitude pousse à faire un « pont » entre les deux dimanches qui embrassent le douloureux triduum et ainsi à « étouffer » l'acuité de la souffrance du Juste. À qui la faute ? C'est un complot de plusieurs facteurs : de l'égoïsme humain, du calendrier, de l'histoire et du catéchisme. De l'égoïsme – puisque l'homme supporte « assez gaillardement cette agonie effrayante, cette épouvantable détresse »³. « Vous sentez confusément qu'on travaille pour vous »⁴, même aux dépens des « souffrances elles-mêmes *maxima*, infinies de Jésus »⁵. Du calendrier – parce qu'il « n'a pas pu faire autrement que de situer » le joyeux printemps dans cette semaine sainte « que nous convoquons, que nous convoquerions à la joie malgré tous les textes, que nous confondons complaisamment, volontiers, avec la semaine de Pâques »⁶. De l'histoire – car elle a réussi à faire de ces événements dramatiques, des faits historiques figés, alors qu'ils devraient rester toujours actuels et vivants, gravés dans la mémoire. « Si l'enseignement, *l'histoire*, et particulièrement l'enseignement de l'histoire ne nous

¹ Ch. Péguy, *Dialogue de l'histoire et de l'âme charnelle*, C 728.

² G. Bernanos, *Dialogue des carmélites*, dans *Œuvres romanesques*, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1961, p. 1668.

³ Ch. Péguy, *Dialogue de l'histoire et de l'âme charnelle*, C 746.

⁴ Ch. Péguy, *Dialogue de l'histoire et de l'âme charnelle*, C 728.

⁵ Ch. Péguy, *Dialogue de l'histoire et de l'âme charnelle*, C 729-730.

⁶ Ch. Péguy, *Dialogue de l'histoire et de l'âme charnelle*, C 746.

avait pas appris à considérer comme ordinaires les événements les plus extraordinaires, *puisqu'ils sont passés* »¹. Du catéchisme – puisqu'il fait de cette agonie effrayante un rite, auquel il nous a habitués. « Et nous si nous n'étions pas abrutis, mon enfant, par des années et des siècles et des générations de catéchisme [...] d'enseignement catéchistique [...] généralement scolaire, si nous prenions les textes sacrés comme il faut prendre [...] tous les textes, tous les grands textes, [...] dans leur plein, dans leur large, dans toute leur crudité [...], si nous n'admettions pas qu'il y ait entre eux et nous l'interception de l'habitude et de l'hébétement de l'habitude, nous serions, mon ami, nous serions épouvantés de ce texte. »²

Après avoir énuméré toutes les mauvaises raisons, tous les prétextes qui empêchent de faire attention à la gravité de l'heure, Clio s'attarde quelque peu sur ce qui paraît une bonne raison : un événement sans précédent et d'une importance capitale. « Ce jeudi saint même, commémoration de la Cène et de la grande institution, mémoire de la *Fondation* »³. Dans une autre œuvre Péguy a déjà fixé son regard sur ce mystère insondable, sur la présence atemporelle du Christ parmi et avec les siens, sa présence dans l'eucharistie :

Il est là.

Il est là comme au premier jour.

Il est là parmi nous comme au jour de sa mort.

Éternellement il est là parmi nous autant qu'au premier jour.

Éternellement tous les jours.

Il est là parmi nous dans tous les jours de son éternité.⁴

Péguy avait-il dans l'esprit ces paroles du premier *Mystère* lorsqu'il rédigeait le *Dialogue de l'histoire et de l'âme charnelle* ? Probablement. Ce qui est certain, c'est qu'il éprouve une joie profonde, indicible, une joie infinie – selon sa propre expression – à revenir sur l'institution de l'eucharistie. Et comme s'il avait devant les yeux le même texte, il donne libre cours à sa jubilation débordante : « comment ne point en recevoir une joie infinie, une joie éternelle, comment ne point le considérer comme une fête et un

¹ Ch. Péguy, *Dialogue de l'histoire et de l'âme charnelle*, C 745.

² Ch. Péguy, *Dialogue de l'histoire et de l'âme charnelle*, C 745.

³ Ch. Péguy, *Dialogue de l'histoire et de l'âme charnelle*, C 746.

⁴ Ch. Péguy, *Le Mystère de la charité...*, P1 412.

jour de fête, comment ne point en faire, ou plutôt comment ne point recevoir qu'il soit une fête de joie éternelle »¹ ?

Cependant, Clio, elle, remarque que les bonnes raisons « sont aussi mauvaises que les mauvaises ». En effet, il ne faut pas oublier qu'une ombre plane sur ce transport radieux : c'est le rappel des événements qui ont suivi de quelques instants la Cène. Il ne reste plus que le chant des psaumes qui vont clôturer le repas pascal et l'heure du départ du Christ pour le mont des Oliviers est venue. La perspective de Gethsémani ébranle Péguy et contraste avec sa joie : « Comment penser que c'est le même soir du mont des Olives, *mons Oliveti* »².

Clio à présent cherche à éveiller les chrétiens à une lecture attentive de l'office du vendredi saint. Et Péguy d'insister toujours davantage – il invite explicitement à un engagement personnel, à une participation spirituelle à cette « effroyable agonie ». Il veut que le cœur de l'homme soit véritablement touché par la souffrance réelle, épouvantable, de l'Homme qui donne librement sa vie pour les autres. Comment fermer les yeux devant l'homme des douleurs, comment se boucher les oreilles aux cris déchirants de l'homme abandonné sur la croix ? Peut-on ne pas entendre retentir l'écho de ce cri qui ne s'effacera jamais : « *Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné ?* »³

Clio a saisi l'enjeu, elle est entrée dans la moelle du drame qui se déroule devant ses yeux. Elle en a tellement vu depuis que le monde existe ! mais ce drame ne supporte pas de comparaison avec d'autres. « L'almanach et l'histoire et le catéchisme ne m'en imposent point. Ils ne m'ont pas encore habituée »⁴. C'est alors que son appel à ceux qui regardent cette agonie comme un spectacle atteint son incandescence maximum :

Vous autres, vous lisez l'office du vendredi saint. Et au fond vous vous en fichez un peu, vous autres pécheurs. [...] C'est presque Pâques, pour vous, c'est une préparation, ce n'est qu'une préparation à Pâques. Déjà les cloches de Pâques sonnent dans votre mémoire. Ce n'est pas le vendredi saint, c'est l'avant-veille de Pâques. Le vendredi, dans toutes les semaines, c'est l'avant-veille du dimanche. Et le dimanche est généralement le surlendemain du

¹ Ch. Péguy, *Dialogue de l'histoire et de l'âme charnelle*, C 746.

² Ch. Péguy, *Dialogue de l'histoire et de l'âme charnelle*, C 746.

³ Ch. Péguy, *Dialogue de l'histoire et de l'âme charnelle*, C 752.

⁴ Ch. Péguy, *Dialogue de l'histoire et de l'âme charnelle*, C 746.

vendredi. C'est du moins ce que l'on croit. Surtout que ces deux-là sont groupés dans la même semaine. Alors le vendredi on ne pense plus qu'au dimanche. On touche Pâques de la main. Le chœur des cloches de Pâques chante déjà dans les oreilles. On n'a plus qu'à étendre la main pour toucher, pour avoir Pâques. Le chœur des cloches de Pâques sonne aux oreilles, bourdonne déjà dans toutes les mémoires. On y est déjà. Vous lisez donc, aussi vous lisez, vous chantez même donc cet office des morts, cet office du vendredi, cet office de la mort, et vous n'y êtes point. Vous le chantez et vous ne l'entendez point. Vous n'entendez point cet office effroyable, commémoration, écho rituel, écho solennel d'une mort mémorable : d'une effroyable agonie. Vous autres chrétiens, vous autres pécheurs, au fond vous vous en fichez.¹

Pourquoi ce sévère reproche de Clio adressé aux chrétiens ? Sa visée reste toujours constante : éveiller à une lecture attentive du texte et une mise en garde contre l'habitude. L'habitude fait que les yeux qui devraient voir ne voient pas, que les oreilles qui devraient entendre, n'entendent pas. « Vous lisez cet office de la mort, et vous n'y êtes point ». Ouvrez vos yeux, creusez vos oreilles et vous serez effrayés de cette mort. Mais « vous autres chrétiens, vous autres pécheurs au fond vous en fichez un peu ». Parce que « vous savez que vous profiterez de cette agonie tragique. C'est comme cela que les trésors des mérites seront acquis pour vous et que vos dettes seront remises »². C'est « cela aussi, précisément, cette (sorte d') insolence de cruauté, cet égoïsme, au fond, cet égoïsme métaphysique et religieux, (presque) infini lui-même »³.

Sous la gravité de Clio se cache Péguy lui-même. L'auteur du *Dialogue de l'histoire et de l'âme charnelle* adopte un ton enflammé pour exprimer son opinion sur le sujet qui touche le fond de son être. N'est-ce pas une conséquence de sa communion spirituelle avec le Christ souffrant, la communion qui l'oblige à exploiter toujours plus profondément ce contact ? Certainement. Cette communion appelle à un élargissement. D'où une ardente invitation à une participation spirituelle authentique de tous aux souffrances du Juste. « Le Christ nous appartient tout entier » – dit-il. Qu'entend-il par cette affirmation ? « Tout entier », c'est-à-dire : et dans sa souffrance et dans sa gloire. La gloire est inséparable de la croix, et inversement.

¹ Ch. Péguy, *Dialogue de l'histoire et de l'âme charnelle*, C 726-727.

² Ch. Péguy, *Dialogue de l'histoire et de l'âme charnelle*, C 728.

³ Ch. Péguy, *Dialogue de l'histoire et de l'âme charnelle*, C 730.

L'une contient l'autre. Il est impossible d'évacuer le vendredi saint de la mémoire et de le remplacer par le dimanche de Pâques. Une pièce essentielle manquerait dans ce « système ». L'équilibre serait rompu. La joie de Pâques n'aurait pas de fondement, puisqu'il faut que le grain meure pour porter du fruit.

Le long appel de Clio ne comporte pas seulement l'aspect négatif des reproches adressés aux chrétiens englués dans l'habitude mais il exprime aussi des sentiments positifs très profonds. C'est un véritable cri du cœur, une authentique tendresse pour le Christ. En s'adressant aux chrétiens, et à toute l'humanité, la Muse défend le plus parfait représentant et la fleur de cette humanité. Elle veut sauver de l'oubli et de l'indifférence, l'agonie et la mort de l'auteur du plus grand bouleversement de l'histoire humaine. Dans ce texte le Christ ne figure encore que dans l'ombre, mais c'est l'ombre lumineuse de la croix. Aussi, le ton de Péguy prend-il un caractère solennel et grave lorsqu'il parle de « [la] commémoration, [d']écho solennel d'une mort mémorable : d'une effroyable agonie »¹. L'inquiétude de Clio, implicite encore, précède déjà l'inquiétude bien explicite du Christ d'Ève : son sang, serait-il versé en vain, serait-il oublié, inefficace ?

Pour Péguy le problème se pose incessamment en rejoignant la question du salut pour tous, l'écho quasi obsédant depuis sa première *Jeanne d'Arc*. Le désespoir est une tentation contre laquelle il lui faut lutter constamment. L'espérance n'est pas encore venue frapper à sa porte. Mais elle ne va pas tarder.

C. Le Fils le plus aimé

Dans cette ambiance d'inquiétude et de tendresse, dans le mélange d'ombre et de lumière, Péguy contemple le Fils bien-aimé du Père. Le seul guide dans des pages qui suivent est l'amour. Dans son éternel dessein d'amour, le Père avait pensé envoyer son Fils, pour accomplir une œuvre d'amour, une œuvre déconcertante. Ainsi toute la méditation de Péguy gravite-t-elle autour de la mission du Christ. Après avoir réalisé sa mission, le Christ devrait retourner vers son Père. Une seule phrase, mise en relief, introduit cette contemplation : « Ô Fils le plus aimé qui montait vers son père »². Aussi la tonalité est-elle déterminée dès le début : le Père aime son

¹ Ch. Péguy, *Dialogue de l'histoire et de l'âme charnelle*, C 727.

² Ch. Péguy, *Dialogue de l'histoire et de l'âme charnelle*, C 732.

Fils, c'est son unique, le plus aimé, en qui il a mis toutes ses complaisances. Le Fils, égal en tout au Père, selon l'ordre de la divinité, et l'aimant du même amour infini, se soumet en tout à la volonté du Père. Il descend chez les hommes, prend la chair humaine et devient en tout semblable à l'homme, excepté le péché.

La perspective de la souffrance et de la mort que le Christ devait endurer, n'a pas pu empêcher sa libre décision.

Le verset introductif comporte un second volet qui complète l'image de l'échange d'amour entre les deux Personnes divines. Nous appellerions ce premier volet : horizontal, et le second : vertical. Le deuxième a pour objet l'humanité entière. Le climat de la tendresse du Christ pour tous les hommes prend sa source dans cet échange d'amour entre le Père et le Fils. La tendresse du cœur humain du Christ se répand sans mesure et se révèle avec profusion. Un autre auteur, Arnoul Gréban, proche de Péguy par l'esprit, a admirablement saisi ce caractère d'expansion de la douceur, propre au cœur humain du Christ. Débordant de charité parfaite, son cœur ne *peut* contenir la surabondance de son amour et il est comme impatient de répandre ses trésors sur ceux à qui ils sont destinés :

La parfaite charité ne peut toujours demeurer cachée ; elle doit se répandre avec douceur sur celui à qui elle est destinée.¹

Faut-il encore que l'homme accepte d'ouvrir son cœur à ce cœur insondable.

Quel lien existe-t-il entre la charité parfaite du Christ et son retour vers son Père ? C'est la gratuité et la générosité. C'est la victoire de la miséricorde sur la justice. Lorsque le Christ vainqueur remonte là, d'où il est venu, « il n'est point un fils de roi venu pour détrôner son père, mais pour lui ramener au contraire des sujets rebelles. Tout le geste et le mouvement de Jésus-Christ a été de reprendre l'homme et le péché de l'homme pour les jeter au pied du trône de son Père. C'est vers son Père qu'il s'est retourné dans sa prière humaine et dans sa prière sacerdotale »². Péguy fait directement allusion au chapitre dix-septième de l'évangile de saint Jean. Qu'arrive-t-il quand le sujet rebelle est repris et jeté au pied du trône du Père ? L'homme, alors, devient le frère de Jésus-Christ et l'enfant du Père. « Je monte vers mon Père et votre Père, vers mon

¹ Arnoul Gréban, *Le Mystère de la Passion*, Gallimard, 1987, p. 379.

² Ch. Péguy, « Durel », C 1229.

Dieu et votre Dieu »¹. La logique humaine trouve, peut-être, ce geste déraisonnable. Pourtant, c'est bien dans sa prière sacerdotale que le Christ a présenté ce grand désir :

Père,
ceux que tu m'as donnés, je veux que là où je suis,
eux aussi soient avec moi [...].²

Le thème de la montée du Fils vers son Père inaugure et englobe la méditation sur la passion. Sans rien enlever au drame des événements qui vont suivre, ce thème reste toujours en arrière fond. Il explique la raison pour laquelle le Christ devait souffrir et mourir³.

D. La procédure

Péguy considère la Passion en deux étapes – la première étape, extérieure « c'était la procédure »⁴ ; la seconde « qui fut plus sans doute »⁵, est intérieure. À celui qui s'étonnerait que, au lieu de suivre l'ordre chronologique de la Passion, Péguy commence par « la procédure », c'est-à-dire les scènes extérieures, nous pourrions répondre qu'il privilégie l'ordre dramatique. Il est frappant, en effet, de constater que le moment le plus intensément dramatique de la Passion n'est pas la crucifixion, mais l'Agonie. Le sommet du texte de Péguy – la méditation sur Gethsémani – coïncidera justement, avec le sommet de la Passion du Christ.

Dans la « procédure » il passe en revue toutes les scènes de la Passion depuis l'arrestation jusqu'au coup de lance du centurion dans le flanc du Christ. Les personnages principaux du drame défilent progressivement devant les yeux du lecteur : Caïphe et Pilate, des soldats romains, des centurions, quelques témoins, ensuite le peuple juif, qui au fur et à mesure prend des proportions gigantesques. Dans cette foule mêlée, dominée par « la haine concentrée, la haine fielleuse, la colère venimeuse »⁶, apparaît,

¹ Jn XX-17.

² Jn XVII-24.

³ « Ne fallait-il pas que le Christ endurât les souffrances pour entrer dans sa gloire ? » (Lé XXIV-26) ; c'est ainsi que le Christ ressuscité a exposé aux deux disciples d'Emmaüs le sens des Écritures en ce qui le concernait.

⁴ Ch. Péguy, *Dialogue de l'histoire et de l'âme charnelle*, C 733.

⁵ Ch. Péguy, *Dialogue de l'histoire et de l'âme charnelle*, C 733.

⁶ Ch. Péguy, *Dialogue de l'histoire et de l'âme charnelle*, C 732.

comme un éclair, la figure de Barabbas qui disparaîtra subitement. Le regard, comme la lumière d'un projecteur, s'arrête encore sur les soldats qui insultent le condamné : ils partagent entre eux sa tunique, mettent sur sa tête la couronne d'épines, crachent sur son visage, flagellent son dos. L'air est encore rempli des cris de haine de la foule excitée, les soldats se disputent encore « le manteau d'écarlate de dérision »¹, lorsque les événements du drame s'accélèrent et que le projecteur s'approche du personnage principal. Jusqu'à présent il est resté caché dans l'ombre et silencieux. Péguy a-t-il voulu montrer le contraste entre la haine débordante de la cohue et l'amour illimité de la victime ? entre la force collective et écrasante de la foule et la faiblesse d'un seul qui les avait tous contre lui ?

Jésus fait son dernier chemin, « le chemin de (la) Croix ; les quatorze stations ; *Jésus tombe pour la première fois ; Jésus tombe pour la deuxième fois ; Jésus tombe pour la troisième fois* »². Les insultes, les plaisanteries se multiplient, arrivent de tous côtés : « [...] les plaisanteries des éternels plaisantins, des infatigables spirituels, des éternels curieux, des passants, des badauds ; de tout celui qui n'a rien à faire ; [...] les plaisanteries intellectuelles, les plaisanteries pieuses, perfides, venimeuses, les plaisanteries de séminaire et de sacristie des principaux sacrificateurs, avec les sénateurs et les scribes [...] »³.

Péguy rajoute à la couleur contemporaine des railleries, la couleur des railleries de son époque, à savoir : « les ironies archéologiques et philologiques ». Les reproches des deux larrons ont été « infiniment moins amers » et moins blessants. Dans ce mélange des railleries qui courent au long des siècles, une constante : le Christ reste toujours le signe de contradiction et la

¹ Ch. Péguy, *Dialogue de l'histoire et de l'âme charnelle*, C 732.

² Ch. Péguy, *Dialogue de l'histoire et de l'âme charnelle*, C 732.

³ Ch. Péguy, *Dialogue de l'histoire et de l'âme charnelle*, C 732-733. – La même indignation de Péguy provoque sa critique d'une mauvaise familiarité avec le sacré. C'est ce qu'il reprochera à M. Laudet dans *Un nouveau théologien* (C 555-556) : « Je n'ai horreur de rien autant que de cela. Rien ne m'est aussi odieux [...] que cette sorte basse de mauvaise familiarité de sacristie. Cette sorte de grosse et de grossière plaisanterie, trivialité, cette vulgarité, ce sans-gêne dans le propos même afférent au sacré. [...] je sens très vivement cette espèce d'impiété qui consiste à tout mêler ensemble, à rapporter brutalement par un raccord mal fait ces grandeurs sur nos médiocrités. Il y a là une sorte d'inconvenance propre qui me blesse beaucoup. Qui me frappe très vivement. »

pierre angulaire – Péguy dira « une clef de voûte »¹ – méconnu, rejeté, insulté.

Le trop rapide survol des divers moments de la Passion s'achève par une évocation du coup de lance, donné par le centurion dans le flanc du Christ. Péguy prolonge sa méditation sur ce geste final du soldat romain ; ce geste qui devrait prouver la mort du condamné, s'avérera annonciateur d'une vie nouvelle.

Aucun commentaire ne suit la présentation des événements de la Passion. La foule a précipitamment quitté la scène, les acteurs aussi. Les sévices accumulés, les insultes supportées, les souffrances endurées, Péguy les résume en quelques termes : « tout cela n'était rien »². Étonnante constatation, celle qui sort de sa bouche, lui qui critiquait sévèrement le lecteur trop pressé, lisant rapidement et superficiellement le drame du vendredi saint. Cependant, Péguy ne se contredit pas : il suggère que tous les coups donnés au condamné, fussent-ils brutaux et humiliants, « n'atteignent pas vraiment la conscience du Christ »³. « C'était la procédure, cela ». Mais, « ce qui fut un peu plus [...] ce fut le reniement de Pierre »⁴, et celui de Judas. Les deux disciples de Jésus, choisis par lui et introduits dans son intimité, ceux avec qui il partageait ses repas, ceux qu'il aimait tout particulièrement, l'ont trahi et abandonné.

Pourtant, même cette trahison c'était « la procédure ». Le contenu intérieur de la passion, sa moelle même se trouvait ailleurs – à Gethsémani.

E. « *si possibile est* » / « *si non potest* »

Nous arrivons enfin au « climax ». Afin de concentrer l'attention du lecteur sur l'essentiel, l'écrivain cite le texte même de l'évangile selon saint Matthieu, d'abord en latin, puis il le traduit aussitôt en français. La description mathéenne lui permet de suivre les moindres mouvements du Christ, ses gestes les plus intimes, mais surtout les « palpitations de son âme ». L'âme du Christ est triste d'une tristesse mortelle : « *Mon âme est triste jusqu'à la mort : demeurez ici, et veillez avec moi* » – dit-il à Pierre et aux deux fils de Zébédée⁵.

¹ Ch. Péguy, *Dialogue de l'histoire et de l'âme charnelle*, C 741.

² Ch. Péguy, *Dialogue de l'histoire et de l'âme charnelle*, C 733.

³ Th. Dejonc, *Péguy poète et théologien de la Rédemption*, op. cit., p. 11.

⁴ Ch. Péguy, *Dialogue de l'histoire et de l'âme charnelle*, C 733.

⁵ Ch. Péguy, *Dialogue de l'histoire et de l'âme charnelle*, C 733 ; Mt XXVI-38.

Cet aveu, incompris par les trois compagnons, sera sondé minutieusement dans les pages qui suivent. La confiance de Jésus produit sur Péguy un effet foudroyant – « ce qui est annoncé ici, c'est la mort même »¹ du Christ, une mort non point extraordinaire, mais la mort commune, « la simple mort ». En s'incarnant, Dieu a pris un corps humain, le corps qui par sa nature est mortel. De « toute éternité il savait [ce] corps terrestre mortel »². Son corps et son âme humains possédaient les caractéristiques de la condition humaine : il avait faim et soif, il était fatigué, il pleurait, il tremblait devant la mort. « Dieu même a craint la mort »³. « Voilà, mon pauvre enfant, – monologue la compatissante Clio – voilà l'état où ça l'a mis »⁴.

À partir du verset 39 (Mt XXVI-39) le drame s'intensifie : « *Et progressus pusillum, procidit in faciem suam, orans, et dicens : Pater mi, si possibile est, transeat a me calix iste, verumtamen non sicut ego vola, sed sicut tu. Et s'étant avancé un petit peu, il tomba sur sa face, priant, et disant : Mon père, s'il est possible, que ce calice passe loin de moi, pourtant non comme je veux, mais comme tu veux* ». Le Dieu-homme écrasé, la face contre terre, couvert de sueur de sang, sans éclat ni beauté – quelle image effrayante ! Clio est saisie de stupeur devant cette scène déconcertante. Elle s'en prend de nouveau à l'habitude : « si vous n'étiez pas abrutis, ankylosés par des générations entières de catéchisme, d'habitude, [...] qui ne serait épouvanté de ces lignes ? »⁵ L'habitude et l'histoire sont deux ennemis redoutables pour les textes sacrés. L'habitude immobilise l'esprit et le rend inactif. L'histoire est nuisible lorsqu'elle considère comme ordinaires les événements les plus extraordinaires, puisqu'ils sont passés. Comment, donc, aborder les grands textes et, avant tout, les textes sacrés ? Il faut prendre les textes sacrés – conseille Clio – comme il faut prendre les textes classiques : « dans leur plein, dans leur large, dans leur crudité, [...] dans tout ce qu'ils rapportent de la réalité même »⁶. Quelle serait la conséquence première d'une telle lecture de l'évangile ? Nous serions vraiment « épouvantés de ce texte »⁷.

¹ Ch. Péguy, *Dialogue de l'histoire et de l'âme charnelle*, C 733.

² Ch. Péguy, *Dialogue de l'histoire et de l'âme charnelle*, C 734.

³ Ch. Péguy, *Dialogue de l'histoire et de l'âme charnelle*, C 734 ; *Polyeucte*, *op. cit.*, acte II, sc. 6, v. 683.

⁴ Ch. Péguy, *Dialogue de l'histoire et de l'âme charnelle*, C 734.

⁵ Ch. Péguy, *Dialogue de l'histoire et de l'âme charnelle*, C 734.

⁶ Ch. Péguy, *Dialogue de l'histoire et de l'âme charnelle*, C 745.

⁷ Ch. Péguy, *Dialogue de l'histoire et de l'âme charnelle*, C 745.

Loin de mépriser les émotions, Péguy approfondit sa démarche. Les textes sacrés, quel but visent-ils ? Mettre le lecteur en contact direct avec la réalité. Cette réalité comporte l'histoire de vies et d'événements divers : des prophètes, des rois, du peuple juif ; bref, l'histoire sainte. Mais surtout, « lui [Jésus-Christ] prophète et saint »¹. Le prophète et le saint. C'est lui qui récapitule en sa personne toute l'histoire humaine et, plus précisément, l'histoire du salut. C'est vers lui que les textes sacrés convergent et c'est en lui que se réalisent les prophéties annoncées depuis cinquante siècles, par les « grands » et les « petits » prophètes, par « Amos et Isaïe, et le Baruch de la Fontaine, Ezéchiel, Jonas de la baleine, et Daniel de la fosse au lion : toute l'histoire sainte »². Ils ne l'avaient pas seulement annoncé, ils l'avaient « formellement promis, l'avaient engagé, s'y étaient eux-mêmes engagés de corps et de parole ». En lui ils ont vu celui qu'attendaient des générations entières, et c'est en lui que devait s'accomplir le salut. « Tous les textes [bibliques] vont dans le même sens qui est le sens de l'accomplissement du salut »³.

Les textes se complètent, explicitent la révélation, l'intériorisent ; ils marchent harmonieusement dans la même direction et vers le même but. Clio admire l'accomplissement des paroles des prophètes. Mais soudain, quelle stupeur : « un seul texte rebrousse, [...] refuse, va contre tout le reste, va contre tout »⁴. C'est le récit de la défaillance de la chair humaine du Christ face à la mort. Le refrain redoutable revient : « *Dieu même a craint la mort* ». Quelle ne faut-il pas que soit la mort, pour que Dieu lui-même recule devant elle ? De quelle anxiété charnelle, de quelle anxiété « comme éternelle » ne fallait-il pas que le Christ fût rempli, pour que la même supplication revienne par trois fois dans sa bouche : « *Transeat a me... Pater mi, si possibile est, transeat a me calix iste* »⁵ ?

Jésus tremble devant la mort, il recule. Sa nature humaine se révolte et elle repousse l'échéance suprême. Il est envahi par le drame extérieur du corps et le drame intérieur de l'âme. Les antinomies intensifient sa souffrance : de toute éternité son Père et lui ont décrété que l'anéantissement de Dieu serait l'unique moyen

¹ Ch. Péguy, *Dialogue de l'histoire et de l'âme charnelle*, C 745.

² Ch. Péguy, *Dialogue de l'histoire et de l'âme charnelle*, C 740.

³ Ch. Péguy, *Dialogue de l'histoire et de l'âme charnelle*, C 745.

⁴ Ch. Péguy, *Dialogue de l'histoire et de l'âme charnelle*, C 745.

⁵ Ch. Péguy, *Dialogue de l'histoire et de l'âme charnelle*, C 744.

pour sauver l'homme. Sans cette kénose l'homme serait voué à une perdition irrévocable. Le Christ n'a-t-il pas affirmé, en parlant de l'amour de son Père, que « Dieu a tellement aimé le monde qu'il a donné son Fils unique »¹ afin que personne ne se perde ? Et n'a-t-il pas prophétisé sur lui-même quand il déclarait : « il n'y a pas de plus grand amour que de donner sa vie pour ceux qu'on aime »² ? Combien la vraie vie de l'homme doit-elle être précieuse aux yeux de Dieu pour qu'une personne divine consente à la sauver au prix de sa propre vie ?

« L'humanité [a été mise] au prix de Dieu. L'homme le dernier des pauvres, le plus misérable des pécheurs, au prix même de Dieu »³. D'autre part, de quel poids pèse le péché de l'homme pour qu'il faille payer si cher. « C'est précisément tout cela qu'il fallait pour balancer le poids énorme »⁴ du péché.

À Gethsémani l'infinité de l'amour divin et l'immensité du péché des hommes sont les deux extrêmes qui s'affrontent au plus haut degré dans l'humanité du Christ. Il est impossible de concilier les oppositions de ce genre. Un combat acharné, mortel (c'est le cas de le dire) est inévitable. Le moment est venu du défi lancé aux ténèbres. Le jardin des Oliviers a été choisi comme lieu décisif de cette lutte. La haine, la rage du péché, ont comme accumulé leur puissance. Elles ne manqueront pas leur rendez-vous avec leur ennemi – l'amour. Le Christ voyait cette haine augmenter depuis les discussions avec les Juifs. Plus d'une fois, il avait risqué sa vie, mais il avait toujours échappé. À présent, à Gethsémani, l'ultime affrontement l'attend.

Le regard fixé sur le Christ, Péguy ne perd pas de vue l'homme, cause de cette souffrance. Son regard est indivisiblement christocentrique et anthropocentrique. Tout homme est lié au Christ, comme le Christ est lié à tout homme. Impossible de les séparer :

Des fils innombrables lient tout être à Jésus, à l'être de Jésus, à l'être Jésus ; des fils innombrables, des fils invisibles, des fils éternels, des fils infinis, des fils mystérieux [...] tout être et tout corps au corps de Jésus, tout corps et toute âme à l'âme de Jésus.⁵

¹ Jn III-16.

² Jn XIII-15.

³ Ch. Péguy, *Dialogue de l'histoire et de l'âme charnelle*, C 682.

⁴ Ch. Péguy, *Dialogue de l'histoire et de l'âme charnelle*, C 728.

⁵ Ch. Péguy, *Dialogue de l'histoire et de l'âme charnelle*, C 780-781.

Alors que l'unique « moteur » des actions du Christ est l'amour, qu'en est-il de l'homme ? Péguy considère l'homme dans la vérité : l'égoïsme l'endort dans une tranquille satisfaction. Son attitude intéressée fait qu'il entre aisément dans le mystère de la Rédemption pour en recueillir les fruits :

Vous sentez confusément qu'on travaille pour vous. Vous sentez, vous savez, de toute certitude, que tout cela c'est précisément très bien pour vous, [...], que cette angoisse infinie du Juste, que cette anxiété infinie, que cette infinie douleur, que cette souffrance inégalable, que cet appel désespéré, [...], que c'était là précisément ce qu'il fallait pour faire le mérite infini [...] qui lui-même manquait pour compenser la lourde charge.¹

L'homme accepte facilement les souffrances du Christ. Et Péguy de démasquer l'égoïsme et de le mettre à nu. Son ironie grinçante souligne vigoureusement la cruelle indifférence de l'homme :

Alors nous sommes disposés à bien considérer, à regarder d'un œil assez favorable cette agonie tragique. Nous avons un courage très particulier, [qui fait] que nous supportons courageusement les souffrances des autres. Par un effet, par une manifestation *maxima* de ce courage nous supportons avec un courage inlassable les souffrances de Jésus-Christ, les souffrances elles-mêmes *maxima*, infinies de Jésus. Nous les acceptons, comme allant de soi, avec une naïveté, avec une cruauté réellement désarmante. Toute la naïveté de (la) cruauté des enfants des hommes est alors en nous, joue en nous.²

Au lieu de condamner hâtivement cette attitude, prenons le temps de réfléchir à cette « cruauté des enfants des hommes ». Ce sera pour nous l'occasion de mettre en valeur l'originalité de la pensée de Charles Péguy et la finesse de son analyse – tout entière basée sur son expérience vécue. Nous pouvons d'abord nous demander si cette attitude tellement dure et intéressée n'a pas quelque excuse. L'unique excuse des hommes c'est « l'épouvantable » angoisse qu'ils éprouvent à la perspective de la « perdition éternelle ». Péguy emploie le mot « égoïsme » dans une acception inhabituelle : bien loin de l'égoïsme ordinaire, il s'agit en fait de « l'instinct de la conservation spirituelle, [...] de l'instinct de

¹ Ch. Péguy, *Dialogue de l'histoire et de l'âme charnelle*, C 728-729.

² Ch. Péguy, *Dialogue de l'histoire et de l'âme charnelle*, C 729-730.

la vie spirituelle » lui-même infini¹. Puisqu'il est question de perdition et de salut éternels, l'angoisse apparaît comme normale. Péguy lui-même la connaît cette angoisse, il l'a vécue avec grande intensité ; il extrapole ses propres sentiments les attribuant à tous les hommes. Or, la pensée que la passion du Christ les sauve apporte un certain soulagement :

Cette anxiété terrible, la pire de toutes, le pire vertige, l'anxiété métaphysique, l'anxiété religieuse, qui nous serrait le ventre, qui nous étreignait les entrailles, qui nous poignait au creux des entrailles du ventre, cette anxiété en est diminuée, elle en reçoit *un certain adoucissement*.²

L'auteur écrit cette phrase avec le sang de son cœur, avec son propre tourment. Nous ne pouvons qu'admirer les expressions qui trahissent l'intensité de son anxiété et contrastent avec la douceur finale, exprimée seulement par les trois termes que nous avons soulignés en italique. C'est son expérience qui lui permet de communier avec l'angoisse « infinie du Juste » et de savoir de toute évidence que là est le salut des hommes.

Vous sentez, vous savez, de toute certitude que tout cela c'est précisément très bien pour vous, que tout cela travaille pour vous, [...], que cette anxiété infinie, que cette infinie douleur, que cette souffrance inégalable, que cet appel désespéré, [...], vous sentez, vous savez de toute certitude que c'est très précisément tout cela qu'il fallait pour balancer le poids énorme [du péché].³

Cette attitude choquante, nous venons de voir qu'elle a des excuses mais, à notre stupéfaction, elle a aussi un aspect nettement positif : c'est une forme déconcertante de la confiance aux mérites de la souffrance du Christ.

Et ce qu'il y a de plus fort, mon ami, mon pauvre ami, c'est que cette naïveté, cet allant de soi de cruauté, telle est aussi, mon enfant, notre grandeur dans notre misère ([...] il faut bien dire, il faut bien déclarer, il faut bien proclamer aussi ce que vous avez aussi de grand dans votre misère) [...], que c'est cela aussi, précisément, cette (sorte d') insolence de cruauté, cet égoïsme, au fond, cet égoïsme

¹ Ch. Péguy, *Dialogue de l'histoire et de l'âme charnelle*, C 777.

² Ch. Péguy, *Dialogue de l'histoire et de l'âme charnelle*, C 729.

³ Ch. Péguy, *Dialogue de l'histoire et de l'âme charnelle*, C 728.

métaphysique et religieux, (presque) infini lui-même, cette naïveté, cette cruauté d'usage et d'utilisation, de tirer à soi, cette naïveté tranquille de cruauté, satisfaite, complaisante, qui est peut-être, qui fait sans aucun doute le plus grand acte de foi que nous ayons fait jamais, que nous ayons jamais signé ; le plus profond (aussi).¹

Telle est notre grandeur dans notre misère : la foi peut être une autre face de l'égoïsme qui, paradoxalement, peut servir de tremplin pour atteindre le Christ. L'effrayante angoisse vécue par Péguy lui a permis – et de « co-naître » l'angoisse infinie du Christ – et, par là-même, de croire aussi au pouvoir salvifique de « cette infinie détresse ». Si, à ce moment-là, l'homme prend conscience de l'horreur du péché, s'il reconnaît « le poids énorme » du péché, c'est alors qu'il s'ouvre à celui qui a assumé « la lourde charge ». (Il a *assumé* le péché et *non point contracté*). Reconnaître c'est donc devenir reconnaissant. Dans le cœur de l'homme peut alors naître la compassion, il est capable « d'ouvrir son cœur sur ce cœur insondable » : il rend amour pour amour.

La « découverte » si importante et si paradoxale que nous venons d'analyser, à savoir que l'indifférence cruelle, lorsqu'elle rejoint le Christ par la foi, est source de compassion à condition de reconnaître l'horreur du péché, cette « découverte » n'a été possible pour Péguy que parce qu'il a été saisi lui-même jusqu'aux tréfonds de son être et, comme il le dit : jusqu'au « ventre du cœur ».

Péguy ne dévoile pas le mystère du Christ par une réflexion intellectuelle mais il le saisit de l'intérieur. Descendu dans les profondeurs du mystère, que découvre-t-il ? Le Christ n'est pas prêt à boire le calice. « Tout était prêt, lui seul ne l'était pas »². La création – visible et invisible – est stupéfaite à la vue de l'hésitation du Christ. Si Jésus refusait la mort, quel sort serait réservé à l'homme ? Certainement, l'homme serait perdu à jamais.

« Et le jugement, que serait-il, si le Juste n'était point mort pour le salut du monde »³. Une incertitude, une inquiétude, une tension et même un certain désespoir, planent sur la création. L'éternité, elle-même, a retenu son souffle : « La création était suspendue aux lèvres de Dieu. [...] L'éternité même était suspendue. »⁴

¹ Ch. Péguy, *Dialogue de l'histoire et de l'âme charnelle*, C 730.

² Ch. Péguy, *Dialogue de l'histoire et de l'âme charnelle*, C 738.

³ Ch. Péguy, *Dialogue de l'histoire et de l'âme charnelle*, C 739.

⁴ Ch. Péguy, *Dialogue de l'histoire et de l'âme charnelle*, C 740-741.

Depuis la chute, toute la création attendait sa libération. L'homme, le plus parfait des êtres¹ et le sommet de la création visible, a ressenti douloureusement sa dégradation. Sa pureté, son bonheur, sa bonté originels, l'ont profondément marqué. Et il se souvenait encore de cette belle image qui avait été la sienne, souillée depuis. Comme Péguy l'écrira dans *Ève* :

Et le jeune homme corps était alors si chaste
Que le regard de l'homme était un lac profond.
Et le bonheur de l'homme était alors si vaste
Que la bonté de l'homme était un puits sans fond.²

La question revient : si le Juste ne vient pas à son secours, qui aidera l'homme à recouvrer son bonheur perdu ? Il n'est pas au pouvoir de l'homme de se remodeler. Le problème reste sans solution.

Péguy ne limite pas la création à l'homme, son « œuvre maîtresse ». Sa vision est intégrale et elle englobe le règne végétal, ainsi que le règne des purs esprits. Toute la création a eu sa participation à la chute – l'ange révolté en tête –, toute la création a sa part dans la Rédemption. Lorsque Péguy écrit que toute la création attendait le « oui » du Christ au jardin des Oliviers, c'est qu'il n'exclut aucun être de cette hiérarchie. Ainsi « tout était prêt ; [...] il n'y avait plus qu'à opérer le déclenchement final, un rien »³. Le temporel s'est mis au service de l'éternel, le périssable au service de l'impérissable :

Pendant des années et des années l'arbre de la croix, patience végétale, sans miracle avait préparé la dureté de son bois. [...] Et un autre charpentier avait travaillé cet autre bois. [...] Dans quelque marais du Jourdain le roseau était poussé, le sceptre de dérision. [...] le roseau unique avait formé, avait poussé sa tige, la tige unique, celle qui ne devait servir qu'une fois, la tige qui un jour, la tige, la tige qui une fois, la tige qui devait flageller la face de Dieu ; et une

¹ Sophocle, *Antigone*, fragment du chant du chœur : « La nature est pleine de merveilles, / mais l'homme est le chef-d'œuvre de la nature. [...] / Plus vite que le vent il pense. [...] / En toutes choses l'homme est plein de ressources. [...] / L'industrie de ses mains, / le trésor infini de ses dons, / il les emploie tantôt pour le bien / mais tantôt pour le mal [...]. » Cette œuvre était l'une des préférées de Péguy.

² Ch. Péguy, *Ève*, p. 944.

³ Ch. Péguy, *Dialogue de l'histoire et de l'âme charnelle*, C 735.

épine [...] était poussée dans quelque hallier judéen ; [...] les outils éternels étaient prêts, les instruments de la salvation du monde.¹

Les hommes, comme les personnages qui jouent le drame, « qui ne se joua qu'une fois », étaient prêts à s'engager dans cette histoire, qui sera commémorée à jamais. Le baiser, annoncé, montait déjà aux lèvres de Judas, « le baiser qui attendait depuis les siècles des siècles, [...] qui dans les siècles des siècles ensuite retentira éternellement ». Le centurion était sur place. La lance « pour le Flanc » attendait aussi. Dans ce « climat » d'inquiétude et de drame, Péguy introduit quelques personnages grotesques – voire comiques – de sa propre invention, de telle sorte que la tension en est amplifiée. Voici que monte sur la scène, un « Flamand gras, un brave homme de Gaulois », qui ronchonne d'être de service ce soir, alors qu'il a rendez-vous avec « une petite juive de Galaad »². Le brave homme est loin d'être conscient de l'honneur qui lui est réservé, un honneur que « l'on n'a jamais vu dans l'armée – d'arrêter Jésus [...] de mettre la main sur l'épaule de Jésus ». A-t-il seulement entendu parler du fils du charpentier de Nazareth, de ce grand « rabbi » qui, quelques jours auparavant, entraînait encore les foules à sa suite ? Savait-il que les malades, les infirmes, les possédés se précipitaient pour le toucher, afin d'être guéris ?

Probablement il ne croyait pas beaucoup à ces rumeurs. Alors, il se plaignait d'avoir été convoqué.

C'est venu par les bureaux du procureur. Nous partirons à la neuvième heure. Tu rassembleras à neuf heures moins le quart. Tu viendras avec moi. Les hommes auront leurs épées. Tenue de service numéro un. Vous emporterez trois lanternes de corne. C'est pour une ronde à faire au jardin des Olives. Tu prendras les dix hommes de ton escouade. C'est à vous de marcher. Tu prendras aussi les cinq hommes de la gauche de la deuxième escouade. Mais tu ne prendras pas Libanius, (l'autre décurion). Nous sommes assez de gradés comme ça. Et le centurion était parti. Puis il était retourné, revenu sur ses pas : Ah ! tu prendras aussi Malchus. C'est un chameau. *Camellus quis*. Il a encore coupé hier à la corvée de quartier. Et dans une chambrée du bas, appuyée au troisième paquetage, la lance, la lance pour le Flanc, attendait.³

¹ Ch. Péguy, *Dialogue de l'histoire et de l'âme charnelle*, C 736-737.

² Ch. Péguy, *Dialogue de l'histoire et de l'âme charnelle*, C 737.

³ Ch. Péguy, *Dialogue de l'histoire et de l'âme charnelle*, C 738.

Du tragi-comique et du grotesque, Péguy glisse brusquement au dramatique. Les habitants de Judée vivent leur vie quotidienne, banale, parfois mesquine ; les soldats obéissent aux ordres, et dans cette existence tout ordinaire, ils ne s'aperçoivent guère que le destin du monde se joue si près d'eux. Le salut de l'homme, la régénération de la création, l'élévation de l'homme jusqu'à l'éternité, se décide sous leurs yeux sans qu'ils s'en doutent. Dieu lui-même est au milieu d'eux, mais ils ne le reconnaissent pas. Le centurion flamand est représentatif à cet égard : Jésus était là. « Mais il ne le savait pas »¹. Alors que le mystère se déroule devant eux, les hommes ne s'en aperçoivent même pas. La lance préparée pour percer le flanc du Christ ne les interpelle aucunement car, après la mort des crucifiés, les soldats romains avaient l'habitude de transpercer le corps des condamnés. Les spectateurs, habitués eux aussi, considéraient ces instruments avec indifférence. Ainsi, ignoraient-ils ce qui pour les anges n'était point caché.

Les anges, quant à eux, attendaient « suspendus aux lèvres de Dieu ». Ils savaient d'avance que du flanc percé va couler le sang qui donne la vie. « Les anges purs esprits, les anges incharnés » se préparaient, « surpris d'avoir à recueillir un sang d'homme, un sang de Dieu, un sang d'homme de Dieu »². Pour qu'aucune goutte ne se perde, ils vont rassembler le sang du Christ dans « le calice mystique ». Les esprits purs et fidèles se mettent à servir Dieu, l'humanité de Dieu. Supérieurs à l'homme par nature, ils se mettent pourtant à son service. À l'opposé du « *non serviam* » de l'ange déchu, voici que les anges bons sont des instruments dans le sacrifice du Christ. Ils doivent concourir « d'une part à ce que ce sacrifice soit accompli dans le temps, d'autre part à ce que ce sacrifice demeure éternellement efficace »³. Invisiblement, ils participent à tout ce qui se passe dans la création visible et établissent un lien entre le ciel et la terre. Tellement ces deux mondes se compénètrent.

La méditation de Péguy se poursuit. Il revient aux versets 36-41, déjà cités, les transcrit en latin, puis il les traduit en français. Cette fois-ci, le verset 41 retient plus particulièrement son attention : « *Veillez et priez, pour ne pas entrer en tentation. Car l'esprit est prompt, mais la chair est faible* ». Péguy donne à ces paroles du Christ une

¹ Ch. Péguy, *Dialogue de l'histoire et de l'âme charnelle*, C 738.

² Ch. Péguy, *Dialogue de l'histoire et de l'âme charnelle*, C 739.

³ Th. Dejong, *Péguy poète et théologien de la Rédemption*, *op. cit.*, p. 16.

interprétation originale, tout à fait neuve. Spontanément, nous serions portés à prendre ce texte comme s'adressant directement à nous. Le Christ nous reprocherait la faiblesse de notre chair. Mais cette interprétation n'est-elle pas quelque peu égocentrique ? Or, selon Péguy, il n'y a pas de raison d'attribuer en premier lieu à ce texte un sens moralisateur. Il serait « extrêmement douteux » de l'interpréter « comme une gronderie, aux enfants que nous sommes », comme une réprimande. Dans cette version :

Jésus reprendrait Pierre comme de haut, comme quelqu'un qui sait enseignerait, reprendrait quelqu'un qui ne sait pas. [...] Jésus, dans cette version, dans cette lecture, reprendrait Pierre comme un maître d'école aurait surpris des écoliers en faute et gourmerait, enseignerait ces écoliers fautifs. Cette fausse leçon, cette mauvaise leçon, cette mauvaise lecture est donc naturellement une fois de plus une lecture pédagogique, une lecture universitaire, une lecture scolaire. [...] Dans cette version Jésus reprendrait Pierre, et les deux fils de Zébédée, et nous tous par-dessus leur tête, nous tous en leur personne, comme quelqu'un d'une autre race. D'une race qui serait soumise à la tentation et à l'infirmité de la chair. Et lui-même comme un maître qui serait (situé) très au-dessus de cela, tout à fait au-dessus. Qui ne saurait point directement, personnellement, ce que c'est que la tentation, et d'entrer dans la tentation, et ce que c'est que la faiblesse, l'infirmité de la chair. [...] qui ne le saurait que comme un objet de son enseignement, comme quelque chose, (d'étranger), qui ne concerne que les élèves, comme une tare, comme une tentation des élèves. Mon ami, c'est tout le contraire, diamétralement le contraire.¹

La démarche de Péguy est, elle aussi, « diamétralement » opposée à nos habitudes de lecture. L'auteur du *Dialogue* déplace le champ d'intérêt de l'introspection à la « christospection ». Il découvre une « conversion » que le Christ opère sur lui-même au moment où il prononce le verset 41. Plus précisément, il s'agit de la science expérimentale du Christ : sa chair est exactement semblable à la chair de tout homme. Cependant, jamais mieux qu'à Gethsémani, il n'a découvert la faiblesse et l'infirmité de la chair humaine. Aussi lorsqu'il affirme que « l'esprit est prompt, mais la chair est faible », c'est son expérience qui lui découvre cette vérité douloureuse. Lui, l'homme exceptionnel, il se sent comme obligé de reconnaître une « défaillance » de son corps. Et Péguy de se sentir

¹ Ch. Péguy, *Dialogue de l'histoire et de l'âme charnelle*, C 747-748.

rempli de confusion à la pensée de ce terme de « défaillance » : « on a honte de soi à penser à un tel mot, on a honte de la cruauté que l'on aurait à prononcer un tel mot, à parler de la défaillance, d'une défaillance de Jésus »¹. Ne serait-ce pas abaisser le Christ au niveau d'un homme ordinaire que d'avoir comparé l'homme incomparable ? Pourtant, c'est précisément cet abaissement, la faiblesse de Jésus, qui font de lui l'un de nous.

Identifié ainsi en tout point à l'homme, le Christ partage avec les siens une confiance. Non point, comme « un maître d'école qui parlât à des élèves, enseignât des élèves, tranquillement, *ex professo*, [...] Ce n'était point un enseignement *ex cathedra*. Ce n'était point même un enseignement de Dieu, *e caelis, ex cathedra caeli*, de la chaire du ciel ». Au contraire :

C'était une communication, mon enfant, une révélation d'homme à homme, *d'un pauvre être à un pauvre être*. C'était donc le contraire même, une communication d'expérience, personnelle, d'une triste expérience qui venait d'être faite, une révélation d'une misère, humaine, une révélation d'homme à homme, d'un pauvre être misérable à un pauvre être misérable, et à deux autres, et par-dessus leur tête, et en leur personne, à tous les pauvres êtres misérables que nous sommes, le fruit d'une triste expérience, une confiance, disons le mot, mon ami, n'ayons point peur du mot, une confession, (de lui, à eux ! à nous !) une triste confession. Quel retour alors ne devait-il point faire, ne faisait-il point sur lui-même, sur sa propre détresse.²

L'expérience que le Christ fait de sa propre faiblesse, le fait progresser dans la connaissance de la nature humaine. En soi, l'homme n'est qu'un être misérable, sujet aux refus, à la peur, à l'angoisse. Le Christ, même s'il est de condition divine, a librement consenti à assumer la condition humaine. La douloureuse découverte de l'infirmité de sa chair a un effet immédiat – elle le rapproche des hommes, elle lui permet de resserrer ses liens avec les hommes, au point de se dire leur frère, ayant en commun le même Père :

C'était le frère seulement, qui venait de parler au père, au Père commun, c'était le frère qui (s'en) revenait vers ses frères, qui s'en

¹ Ch. Péguy, *Dialogue de l'histoire et de l'âme charnelle*, C 748.

² Ch. Péguy, *Dialogue de l'histoire et de l'âme charnelle*, C 749. C'est nous qui mettons en italique.

retournait vers ses frères, vers un, vers trois frères plus jeunes, vers tous les chrétiens ses frères (plus jeunes).¹

Ayant d'avance tout accepté, il a voulu aussi connaître la tentation. Déjà, au début de sa vie publique, il a subi un « examen » exigeant, d'où il est sorti vainqueur du tentateur². L'adversaire, dans cette première épreuve, était un esprit : Satan. La tentation, qui se présente actuellement, est d'un autre ordre : c'est celle de la chair. Cette tentation n'est pas seulement la sienne, mais celle de tout homme : « Voyez ce que c'est que notre chair, et *notre* tentation »³. Voilà la confiance du Christ. Et Péguy d'ajouter courageusement : « n'ayons point peur du mot, [c'est] une confession, une triste confession ».

L'analyse devient subtile. Il est rare, en effet, de rencontrer, même parmi les théologiens, une pareille finesse dans la contemplation du mystère de l'Agonie. En effet, dans l'analyse de Mt XXVI-39-46, la démarche classique consiste à envisager ce drame en deux temps – la première supplication du Christ : « *Mon Père, s'il est possible que cette coupe passe loin de moi* », et son consentement : « *Cependant, non pas comme je veux, mais comme tu veux* ». L'essentiel est là. Or, Péguy, lui, innove et considère la demande du Christ en trois étapes :

- « *si possibile est* »
- « *si non potest* »
- « *fiat voluntas tua* »

« *Si possibile est* ». La souffrance du solitaire divin atteint son sommet au jardin des Oliviers. La première demande du Christ contient tout le drame : l'âme et le corps du suppliant sont le lieu d'une lutte acharnée. Le cri de Jésus représente le maximum de l'angoisse humaine. « L'angoisse humaine n'était jamais montée plus haut, elle n'atteindra plus jamais ce niveau »⁴. L'angoisse de Jésus récapitule en elle toutes les angoisses de l'humanité depuis le début du monde jusqu'à la fin des siècles. En ce moment décisif, la création entière attend avec anxiété le dénouement de la lutte. Plusieurs pages plus haut, nous l'avons vu, Péguy s'était

¹ Ch. Péguy, *Dialogue de l'histoire et de l'âme charnelle*, C 749.

² Lé IV-1-13.

³ Ch. Péguy, *Dialogue de l'histoire et de l'âme charnelle*, C 749.

⁴ G. Bernanos, *Dialogue des carmélites*, dans *Ceuvres romanesques*, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1961, p. 1668.

longuement arrêté sur cette angoisse, cette hésitation du Christ, sur cette première supplication : « *si possibile est* » exprimé à la forme affirmative et fortement souligné.

« *Si non potest* ». Péguy ne conserve des versets 40 et 41 (commentés déjà auparavant) que les deux verbes à l'impératif : « *Vigilate et orate* », pour ne centrer sa méditation que sur le verset 42, transcrit en latin, puis traduit : « Derechef pour la seconde fois il s'en alla, et pria, disant : mon Père, si ce calice ne peut passer que je ne le boive, que ta volonté soit faite ». L'écrivain est extrêmement attentif à chaque mot, il les reprend un à un. Il insiste : pour la deuxième fois le Christ s'en va, pour la deuxième fois il prie, pour la deuxième fois il parle. En citant ce dernier verset, Péguy veut-il suggérer que l'acuité de la souffrance, qui semblait plénière lors de la première supplication, augmente encore ? Veut-il laisser supposer une sorte de dialogue intérieur entre les deux volontés de Jésus-Christ¹, ou encore un monologue dans sa conscience ?

En cet instant décisif se joue le salut du monde. Ce qui suit ajoute encore au drame du moment. « S'il n'est pas possible » – reprend Jésus-Christ. « Comme il récidive le *si possibile est* de la première fois »². Cette étape marque un « *turning point* » : tout bascule dans le sens inverse. Le négatif, c'est déjà l'acceptation du calice : « il se rend, il se soumet. C'est déjà au négatif : *Si non potest, si non possibile est. Nisi bibam ilium* : il se représente déjà de le boire ». La soumission de l'humanité du Christ à Dieu le Père est exprimée par ce passage de l'affirmation à la négation « *si possibile est* » / « *si non potest* ». Le génie de Péguy est de saisir l'inouïe simplicité de cette révélation.

« *Fiat voluntas tua* ». Péguy met ensuite en parallèle le « *sicut tu* » (« comme tu veux ») du verset 39 avec le « que ta volonté soit faite » du verset 42. Ce rapprochement des deux versets lui permet de mettre en relief que leur sens est identique. Ainsi, le « *non sicut ego volo (voluntas mea)*, mis en négatif, disparaissant aussi ici ». La volonté humaine de Jésus-Christ se soumet à la volonté de Dieu (la volonté divine du Christ est éternellement la même que celle du Père). Le « *fiat voluntas tua* » n'est, en fait, que la suite logique de la soumission du Christ lors de sa deuxième supplication.

¹ Une volonté humaine et une volonté divine.

² Ch. Péguy, *Dialogue de l'histoire et de l'âme charnelle*, C 750. C'est cette même page que nous citerons dans cet alinéa et le suivant.

Aussitôt après cette décision librement prise, la souffrance humaine du Christ a-t-elle diminué ? Aucunement. « *Il s'est offert pourtant* »¹. Certes, mais « jusqu'au bout il avait été homme, il avait eu un corps d'homme. Ce corps qui l'avait porté trente et trois ans, le corps qui avait reçu *l'esprit* de Dieu »². Et ce corps d'homme, dans toute la force de sa vitalité d'homme jeune de trente-trois ans, suivait la loi commune : il n'est pas naturel de mourir dans la force de son âge³. Comme tout corps d'homme, son corps « ne voulut rien savoir » de la mort, et il « se souleva contre la mort du corps ».

Nous nous trouvons ici en face d'une antinomie. La mort de son corps était le moyen nécessaire pour aller jusqu'au bout de son incarnation et l'accomplir pleinement. Il fallait que le Christ « suive l'indication de son corps » jusqu'à en assumer l'extrême condition. Toute vie humaine s'achève par la mort et le Christ ne voulait pas échapper à cette loi. Aurait-il pu se dérober à son sort ? Péguy répond sans hésiter : il était en son pouvoir de tout arrêter. « Enfin il était Dieu : il était tout puissant »⁴. Pourquoi voulait-il boire à la coupe ? Quelqu'un l'aurait-il forcé ?

Rien ne le forçait, rien ne lui forçait la main, et de s'occuper de cette affaire-là, rien qu'un amour immense, rien que son immense amour infini, rien ne l'avait entraîné dans cette affaire qu'un immense amour, que son infini amour éternel.⁵

Ainsi, l'amour infini devait-il assumer l'immensité de la souffrance pour un accomplissement parfait de la rédemption. La mort, dans cette optique, est une « pièce » essentielle de cette œuvre. Elle est « un couronnement merveilleux, accomplissant son incarnation dans sa rédemption, parfaissant le mystère de son incarnation dans la perfection même, [...] dans l'opération du mystère de la rédemption »⁶.

Le corps humain du Christ joue un rôle décisif dans ce « système ». Il fallait nécessairement que Jésus soit *l'âme charnelle*.

¹ Ch. Péguy, *Dialogue de l'histoire et de l'âme charnelle*, C 753. – C'est le premier hémistiche du vers 684 de *Polyeucte*, acte II, sc. 6.

² Ch. Péguy, *Dialogue de l'histoire et de l'âme charnelle*, C 752.

³ Il serait intéressant de faire une critique de Péguy, en complétant ses réflexions par celles de Thomas d'Aquin.

⁴ Ch. Péguy, *Dialogue de l'histoire et de l'âme charnelle*, C 740.

⁵ Ch. Péguy, *Dialogue de l'histoire et de l'âme charnelle*, C 739-740.

⁶ Ch. Péguy, *Dialogue de l'histoire et de l'âme charnelle*, C 753.

Sans cette condition, le christianisme aurait perdu sa racine. Tellement la mort charnelle du Christ est le fondement du christianisme, le fondement du salut :

S'il n'avait pas eu ce corps, mon ami, s'il avait été, s'il était resté un pur esprit, s'il s'était fait ange, s'il avait été, s'il s'était fait un esprit plus ou moins pur, plus ou moins incharnel, s'il n'avait point été l'âme charnelle enfin, s'il ne s'était point fait cette âme charnelle, une âme charnelle, comme nous, comme les nôtres, parmi nous, parmi les nôtres, s'il n'avait point souffert cette mort charnelle, tout tombait, mon enfant, tout le système tombait ; tout le christianisme tombait ; car il n'était point homme tout à fait. Il n'était point réellement homme, homme jusqu'au bout, ignorant, n'éprouvant pas, refusant d'éprouver la plus grande terreur de l'homme, la plus grande détresse de l'homme. Il n'était pas homme. Donc il n'était pas homme Dieu ; Jésus ; le Juif Jésus.¹

Dès le premier instant de son existence dans le temps, le Christ est inséparablement âme et corps. Sans le corps, sa nature humaine aurait été une abstraction, il aurait été un pur esprit, un ange. Or, c'est pour sauver les hommes que le Christ s'est incarné et non pas pour sauver les anges. C'est la composition de la matière (le corps) et de la forme (l'âme) qui fait que le Christ est véritablement « l'âme charnelle ». Cette expression appartient en propre à Péguy. Il ne semble pas qu'il y ait eu de précédent. Quelle signification l'auteur lui attribue-t-il ? « L'âme charnelle », c'est Jésus Christ en personne, sa naissance virginale, sa vie ordinaire, sa mort d'homme : c'est l'incarnation. *Un nouveau théologien* en développera les étapes. La plus grande preuve de la réalité de « l'âme charnelle » demeure, pour Péguy, dans la frayeur du Christ devant la mort. C'est aussi la plus grande preuve que le Christ est resté homme jusqu'au bout.

F. « *fiat voluntas* » / « *fiat lux* »

Rappelant l'expression-clé de la troisième étape : « *si non potest* », Péguy poursuit sa méditation par un rapprochement de deux expressions voisines : « *fiat voluntas tua* » et « *voluntas mea* » (Mt XXVI-42). L'écrivain remarque que la soumission de Jésus à la volonté du Père est exprimée par un simple changement d'adjectif possessif : de « *mea* » à « *tua* ». À notre surprise, ce détail

¹ Ch. Péguy, *Dialogue de l'histoire et de l'âme charnelle*, C 753.

apparemment insignifiant, débouchera sur une actualisation – dans la vallée de Gethsémani – de la prière enseignée sur la montagne : le *Notre Père* (Mt VI-10). N'est-ce pas la similitude de l'expression : « *fiat voluntas tua* » qui est le lien entre ces deux moments de la prière du Christ ?

La pénétration spirituelle de Péguy est telle qu'il lui suffit de ce simple rapprochement de vocabulaire pour saisir, comme en sa source, la prière même de l'homme-Dieu :

[...] dans cette culmination de sa détresse, au moment même où homme il avait le plus besoin de prière, où il avait un besoin *maximum* de prière, un besoin culminant, lui-même comme homme, lui-même homme il retrouve cette prière, cette même prière car à lui-même aussi, à lui-même homme il se l'était aussi enseignée. [...] Il en usa lui-même éminemment, lui le premier, [...], lui comme nous, lui le premier de nous, comme un quiconque de nous. [...] Dans cette nuit tragique ce fut cette prière qui lui remonta aux lèvres, la formule même de cette prière.¹

Pour venir en aide à ceux qui passeront par le creuset des épreuves, lui, le premier, il prêchait d'exemple : « Sur un exemple éminent, unique, sur son propre exemple », il nous apprend à nous en servir dans nos besoins, angoisses, dans notre solitude. Mais la prière de Gethsémani ne ressemble en rien à la paisible invocation sur la montagne. Ce n'est plus « ce beau rythme de fleuve et cette continuité, mais une prière brisée, saccadée, affreuse, dans cette nuit tragique, la même prière fragmentaire, brisée par le tragique de cette nuit. *Pater mi, si non potest hic calix transire nisi bibam illum, fiat voluntas tua.*²

Pater mi. Péguy ne laisse échapper aucun détail. Le *Pater noster* de Mt VI ne revêt pas la même signification que le « *Pater mi* » de Mt XXVI. Dans le premier cas, c'est au nom de l'humanité tout entière que le Christ parle. Dans le deuxième cas, le mouvement est inverse : le Christ attire directement son Père à lui. La communication s'établit à la seule parole : « *Pater mi* ». Cette invocation « comme retirée à soi », « comme resserrée », provoque une descente du Père vers le Fils : les deux personnes divines se contemplant dans un mutuel échange d'amour. Ainsi, l'invocation du Christ « donne une telle confusion, une telle pénétration de ses deux personnes qu'en

¹ Ch. Péguy, *Dialogue de l'histoire et de l'âme charnelle*, C 750-751.

² Ch. Péguy, *Dialogue de l'histoire et de l'âme charnelle*, C 751.

faisant cette prière d'homme on ne sait pas tout d'un coup jusqu'à quel point il ne parle point tout d'un coup, très spécialement, particulièrement, presque professionnellement comme fils de Dieu »¹.

Le fils de Dieu parle à Dieu, touche Dieu. Dieu répond au contact. La compénétration entre les deux personnes divines est totale. Mais, la prière du Christ est en même temps une « prière d'homme ». Tout le genre humain est ainsi introduit, en quelque sorte, dans la vie divine. La participation à la vie éternelle, encore imparfaite, lui est déjà accordée à travers l'humanité du Christ. L'humanité tout entière est élevée jusqu'à la dignité divine.

Fiat voluntas tua. – Cette expression est comme une charnière qui permet à Péguy de passer de la prière de Gethsémani au *Notre Père*. Elle est, elle-même, nous l'avons dit, l'expression du changement dans l'âme de Jésus-Christ, de sa volonté humaine à la volonté divine. L'écrivain est donc passé de « *voluntas mea* » – équivalent de « *non sicut ego volo* » – au « *fiat voluntas tua* » de Gethsémani, ce qui lui permet de remonter au « *fiat voluntas tua* » du *Notre Père*.

Par un rebondissement d'écho, par un rebondissement à deux degrés ce « *fiat voluntas* » qui remonte au *fiat voluntas* de la montagne, de l'enseignement de la montagne, et tous les deux ensemble qui remontent, par un secret accord intérieur, par un secret rythme intérieur, par une concordance et une consonance et un recouvrement de rythme, aux premières leçons, aux premières traditions de la Genèse, au « *Fiat lux* » du commencement du monde.²

Fiat lux – Après un développement assez long sur « l'âme charnelle », Péguy revient au thème du « *fiat* », et d'une manière audacieuse, en les alternant unit les deux textes : Genèse I-3 et Matthieu XXVI-42.

*Fiat lux. et lux fuit*³ ; *lux Jacta. Verumtamen non sicut ego volo, sed sicut tu. Fiat voluntas tua ; et voluntas ejus fuit ; voluntas facta.*⁴

¹ Ch. Péguy, *Dialogue de l'histoire et de l'âme charnelle*, C 751.

² Ch. Péguy, *Dialogue de l'histoire et de l'âme charnelle*, C 751.

³ Gn I-3 : « Dieu dit : *Que la lumière soit !* et la lumière fut. » Péguy ajoute : « La lumière fut faite. »

⁴ Ch. Péguy, *Dialogue de l'histoire et de l'âme charnelle*, C 757.

Le consentement douloureux du Christ : « Mon Père, que ta volonté soit faite », a traversé les siècles, pour rejoindre la parole majestueuse du Dieu Créateur : « Que la lumière soit », ce Dieu, dont la magnificence « éclate dans la création »¹.

Dieu se félicite d'avoir créé le monde, dont la perfection est digne de son Auteur : « Et Dieu lui-même sage ensemble qu'éternel / Considérait son œuvre et trouvait qu'il est bon »².

Tel un père heureux à la vue du bonheur de ses enfants, il trouvait ses délices auprès du premier homme et de la première femme. L'harmonie qui régnait entre le Créateur et ses créatures garantissait un épanouissement heureux du monde nouvellement né, par sa « seule parole ». Cet épanouissement était possible grâce à la « justice première » de l'homme. Ainsi, l'homme ajusté au cœur de Dieu, ne faisait monter à ses lèvres que le « oui » d'amour et de reconnaissance. Et le Créateur se penchait paternellement sur ses enfants :

Et Dieu lui-même jeune ensemble qu'éternel
Regardait ce que c'est qu'un monde qui dit oui.
Fleuriste il regardait d'un regard paternel
L'épanouissement d'un monde épanoui.³

Le Christ du *Dialogue de l'histoire et de l'âme charnelle* s'entretient avec ce Dieu du « *fiat lux* ». Pourtant, le monde n'est plus le même. C'est un monde qui dit « non », à la suite du « *non serviam* » de l'ange révolté. À cinquante siècles de distance, « depuis avant Adam,

¹ Ce Dieu est celui qui parlera familièrement dans le *Porche du mystère de la deuxième vertu* (P1 531) :

J'éclate tellement dans ma création.
Dans le soleil et dans la lune et dans les étoiles.
Dans toutes mes créatures.
Dans les astres du firmament et dans les poissons de la mer.
Dans l'univers de mes créatures.
Sur la face de la terre et sur la face des eaux.
Dans les mouvements des astres qui sont dans le ciel.
Dans le vent qui souffle sur la mer et dans le vent qui souffle dans la vallée.
Dans la recoite vallée.
Dans les plantes et dans les bêtes et dans les bêtes des forêts.
Et dans l'homme.
Ma créature.

² Ch. Péguy, *Ève*, p. 942.

³ Ch. Péguy, *Ève*, p. 940.

jusqu'au nouvel Adam », la même parole du « *fiat* » retentit de nouveau. Le Christ a réparé la désobéissance d'Adam – celle du jardin d'Eden, par son obéissance – celle du jardin des Oliviers. La première créature faite à l'image et à la ressemblance de Dieu¹, va retrouver l'amitié avec Dieu. Le Christ, tel le nouvel Adam, sera le premier homme de « la deuxième création », d'une création spirituelle, et en même temps, le fondateur de celle-ci. Cependant, à quel prix ? Dans quel état d'écrasement, le Fils se présente-t-il à son Père :

Dieu à ces plus de cinquante siècles répondait à Dieu. Dieu soumis, Dieu fait homme répondait si je puis dire à (un) Dieu de plein exercice, à Dieu dans toute la grandeur et la majesté de sa création. (Un) Dieu fait homme, (un) Dieu dans la détresse, et proprement dans la détresse de l'homme, répondait à (un) Dieu, à Dieu lui-même, au Dieu dans tout le tremblement de sa première, dans la gloire et dans la neuve activité, dans (tout) le commencement de sa première création.²

Le contraste entre les deux personnes est extrême :

Le Dieu de « la première création »	Le Dieu de « la deuxième création »
Dieu le Père	Dieu le Fils dans la détresse de l'homme
(un) Dieu actif	(un) Dieu passif
(un) Dieu de commandement	(un) Dieu soumis
(un) Dieu dans sa majesté et sa grandeur	(un) Dieu humble, prostré
(un) Dieu dans sa force	(un) Dieu dans sa faiblesse

Le monde est en train d'être recréé. Le Christ est l'artisan du « deuxième commencement ». La nouvelle création ne se fait pas, pourtant, selon le mode de l'ancienne création. Le « premier commencement », en effet, a été l'œuvre de la seule « parole » de Dieu et de son « action » :

Au commencement, Dieu créa le ciel et la terre. Or la terre était vide et vague, les ténèbres couvraient l'abîme, un vent de Dieu tournoyait sur les eaux.

Dieu dit : « Que la lumière soit ! » et la lumière fut.

¹ Gn I-26 : « Dieu dit : *Faisons l'homme à notre image, comme notre ressemblance [...]* ».

² Ch. Péguy, *Dialogue de l'histoire et de l'âme charnelle*, C 757.

Cette parole de Dieu en Gn I est une parole « d'autorité », de « commandement », une parole « active, effective, efficace »¹. Par contre, la « deuxième création » exige un enfantement dans la douleur. C'est une conséquence de l'insoumission de la créature. C'est le prix à payer pour l'homme qui a cédé « *au vertige de sa grandeur* ». Il fallait que l'orgueil de l'homme soit contrebalancé par la surabondance de l'humilité d'un autre homme. Péguy voit cette nécessité accomplie par la parole de soumission du Christ, cette parole prononcée comme un écho fidèle à la parole de la « première création ». Le « *fiat voluntas tua* » est la première parole de la « deuxième création », comme le « *fiat lux* » a été la première parole dans la *Genèse*. Alors que la « première création » est née dans la gloire, la seconde ne peut naître que dans la passion.

Au commencement, au premier commencement un Dieu dans tout l'éclat, dans toute la pleine force, dans toute la (jeune) majesté de sa création, de sa première création ; et plus de cinquante siècles de progrès, d'un progrès, de *votre* progrès conduisent à ceci, à ce deuxième commencement : un Dieu tombé en avant sur la face, *procidit in faciem suam*, un Dieu prostré sur la face de la terre, un Dieu le même, un Dieu humble, un Dieu soumis, dans toute la détresse, et plus que dans toute l'humilité de l'homme. Voilà votre progrès, enfant. Voilà quelle en est la forme, vous autres chrétiens. Merveilleux progrès ; progrès singulier ; forme singulière. Plus de cinquante siècles de votre progrès ont conduit à ce résultat. Quelle déchéance aux yeux des hommes. Quelle diminution. Quelle déchéance pour un regard séculier. Quelle déchéance (temporelle) pour un regard temporel. C'est là ce que vous nommez le progrès, votre progrès. Avouez, mon enfant, avouez que ce n'est point un progrès à la Condillac, ni selon votre dix-huitième siècle français.

Vous aussi vous êtes la religion du progrès, mais (de) quel progrès !²

La longue méditation de Péguy sur Gethsémani s'achève par l'évocation du sacrifice d'Isaac³. Le Christ, tel un nouvel Isaac, est

¹ Ch. Péguy, *Dialogue de l'histoire et de l'âme charnelle*, C 757.

² Ch. Péguy, *Dialogue de l'histoire et de l'âme charnelle*, C 758. – Robert Burac écrit : « Peut-être Péguy confond-il ici le philosophe Condillac (1714-1780) avec Condorcet (1743-1794), auteur de *l'Esquisse d'un tableau historique des progrès de l'esprit humain*, où était défendue la thèse – célébrée par la suite en particulier par Auguste Comte – de la *perfectibilité indéfinie*, non seulement physique, matérielle, sociale, mais encore intellectuelle et morale, de l'espèce humaine. » (C 1678, note 2).

³ Gn XXII-1-19.

offert en victime parfaite. Pourtant, si le fils unique d'Abraham avait échappé à la mort, le sacrifice du Christ sera consommé entièrement. « Pour cette nouvelle hostie nul ange ne vint détourner le coup. [...] Ainsi [...] la nouvelle loi se montra plus dure que l'ancienne, plus exigeante, plus sanguinaire ; plus avide de sang, mais quel sang »¹. Cette fois-ci, le sang de la victime a réellement coulé. Le Christ a été exaucé. La prière du « *fiat voluntas tua* » s'est réalisée. « Cette volonté fut faite »².

Le portrait du Christ brossé par Péguy est déconcertant. Il pourrait scandaliser les chrétiens dont il critiquait auparavant l'attitude, ces chrétiens qui parcourent les événements de la Passion « avec une rapidité effrayante ». Effectivement, l'anéantissement du Christ bouleverse notre sensibilité habituée à ne voir en Dieu que l'être tout-puissant, fort, impassible, celle du Dieu Créateur « de la première création ».

II. Aspects de la Communion

Dans les pages qui précèdent, nous avons laissé la méditation de Péguy sur le sacrifice sanglant du Christ en croix. Ainsi devait se consommer le consentement déchirant, mais totalement libre, de l'homme-Dieu, ce consentement exprimé dans la nuit de l'agonie au Jardin des Oliviers. Pour Péguy, l'acte intérieur du Christ, lors de cette nuit dramatique, constitue une source mystique, de laquelle découle tout ce qui va suivre. L'essence même de la passion a été réalisée et concentrée à Gethsémani, la croix ne revêt, dans cette optique, qu'une signification extérieure et visible ; la croix n'a été qu'une conséquence logique et nécessaire du « *fiat voluntas* ».

Péguy ne sépare jamais Gethsémani du Calvaire. C'est au prix du sacrifice suprême du Jardin des Oliviers et du Golgotha, que le Christ a voulu sauver tout le genre humain. Dans ses blessures, l'humanité a trouvé sa guérison³ et, dans sa mort, la vie⁴.

Au Calvaire, le Christ a accompli « point par point et jusqu'au bout, dans tout son corps, dans tous ses nerfs, dans toutes ses articulations, ce qui a été annoncé par les Écritures »⁵.

¹ Ch. Péguy, *Dialogue de l'histoire et de l'âme charnelle*, C 759.

² Ch. Péguy, *Dialogue de l'histoire et de l'âme charnelle*, C 759.

³ Is LIII-5 et versets suivants.

⁴ Rm VI-23.

⁵ A. Gréban, *Le Mystère de la Passion*, op. cit., p. 95.

La méditation sur « l'âme charnelle » à l'heure de son agonie a trouvé son prolongement dans les pages du *Dialogue de l'histoire et de l'âme charnelle* qui suivent le récit matthéen. Péguy ne se réfère plus directement aux Évangiles et pourtant il ne quitte pas des yeux la croix du Christ « qui se dressait dans l'ombre ; dans cette nuit unique ». « Le corps victime », « le corps martyr » du crucifié inquiète et fascine, scandalise et bouleverse l'homme et l'écrivain Péguy. La clef d'entrée et le centre de sa réflexion, c'est le corps du Christ dans sa situation d'éternelle victime, recommençant quotidiennement son sacrifice, le corps du Christ, source de communion.

Chapitre 1 : La seule réelle liaison

A. De la situation faite au chrétien

Par « un accord, [par] une résonance, une consonance mystérieuse », tous les hommes mais, pour Péguy, particulièrement les chrétiens, recommencent quotidiennement à faire subir au Christ la passion qui a eu lieu une fois pour toutes. Cet « accord mystérieux » dont parle Péguy, serait-il l'acceptation du Christ de porter les péchés de tous ? Depuis l'incarnation et la passion historiques du Christ, les chrétiens vivent dans une situation paradoxale. Du fait que Dieu est entré dans la race humaine, l'éternel a été introduit dans le temporel, l'infini dans le fini. À sa suite les chrétiens ont « tout infinisé » : « Vous portez tout à Dieu, vous avez tout rapporté à Dieu. Vous touchez Dieu de partout. De toutes mains, de tout côté »¹. Voilà la grandeur de l'homme qui fascine Péguy. Toute explication raisonnable demeure alors insatisfaisante².

Mais alors que les chrétiens « ont porté à l'infini l'échelle des valeurs », le péché même assumé par le Dieu-homme a « un goût propre » : « ainsi vos crimes, les moindres de vos crimes ont un goût propre, un goût infini, qui est proprement le goût chrétien »³.

Désormais, une responsabilité terrible pèse sur leurs paroles, leurs gestes, et leurs actes ; « le moindre de vos péchés, et ainsi le

¹ Ch. Péguy, *Dialogue de l'histoire et de l'âme charnelle*, C 776.

² Ch. Péguy, *Dialogue de l'histoire et de l'âme charnelle*, C 770 : « Mystérieux chrétiens, qui décevez toujours le raisonnement. »

³ Ch. Péguy, *Dialogue de l'histoire et de l'âme charnelle*, C 777.

moindre de vos crimes, atteint, il n'atteint pas seulement Dieu ; personnellement il n'atteint pas seulement Jésus dans sa gloire ; personnellement il se fait, vous en faites un complice de la lance romaine, [...] personnellement il atteint le corps même de Jésus, le corps infiniment douloureux, le corps mortel, personnellement il atteint, il blesse au flanc, il perce le flanc de Jésus, il perce le flanc douloureux, il atteint Jésus dans sa passion même et dans son supplice »¹.

D'où vient, selon Péguy, que le moindre acte accompli par l'homme ait un retentissement sur le Christ ? Indubitablement, de l'union réelle et étroite entre le Christ et les hommes. Jésus a véritablement pris le corps d'un homme et c'est par la conjonction de l'humain et du divin, qu'il est devenu présent aux hommes matériellement et spirituellement. Il est présent à tous les hommes car il transcende la matière ; et à tous les temps, car il domine le temps. Ainsi, sa présence ne se manifeste-t-elle pas moins actuellement qu'il y a deux mille ans ; il ne se manifeste pas moins – invisiblement, mais réellement – aujourd'hui qu'à l'époque de sa vie terrestre. Il « est le même »². Il semble que c'est dans cette lumière que Péguy considère « la situation faite au chrétien dans la crucifixion de Jésus »³. Nous supposons que c'est en pensant à cette même « présence », que Péguy parle du « chantage » des chrétiens « de toujours [se] mettre, à la moindre alerte, en présence du corps même de Jésus, du corps dans l'hostie, du corps sur la croix, qui est le même, en présence du supplice, en présence de la passion de Jésus ». Un échange de vie, une communication spirituelle constante permettent d'entretenir un lien indissociable entre le Christ et les hommes⁴. Ce lien est tellement indissoluble et organique que le Christ est comme la tête, ayant pour membres tout le genre humain. Nous traiterons ce thème dans les pages qui suivent.

La communication aux hommes de la présence réelle et spirituelle du Christ est désignée dans le vocabulaire de Péguy par le terme de « mécanisme ». Alors que toute la race humaine bénéficie

¹ Ch. Péguy, *Dialogue de l'histoire et de l'âme charnelle*, C 776.

² Ch. Péguy, *Dialogue de l'histoire et de l'âme charnelle*, C 778.

³ Ch. Péguy, *Dialogue de l'histoire et de l'âme charnelle*, C 779.

⁴ Ch. Péguy, *Dialogue de l'histoire et de l'âme charnelle*, C 777-778. Cf. Thomas d'Aquin, *Somme théologique*, qu. 8, art. 2 : « L'humanité du Christ possède un pouvoir d'influence, parce qu'elle est conjointe au Verbe de Dieu, auquel le corps est uni par l'intermédiaire de l'âme. De ce fait l'humanité du Christ, aussi bien son âme que son corps, exerce une influence sur les hommes, sur leurs âmes comme sur leurs corps. »

de la présence réelle du Christ, les chrétiens puisent plus directement à la source même : « On vous met toujours en présence de Jésus ; et du moindre geste par ce mécanisme c'est (toujours) Jésus, c'est Jésus que vous atteignez »¹.

Le Christ vit en eux qui reçoivent son « corps dans l'hostie », qui mangent sa chair et boivent son sang. Animés par la vie même du Christ, ils ne sont pas moins que des porteurs de vie éternelle, infinie, sacrée. « C'est disproportionné, tant c'est grand, tant c'est infini pour vous » – s'écrie Clio à la vue de la dignité qui va jusqu'à la divinisation d'un être périssable².

La présence intérieure du Christ appelle pourtant à une vigilance continue. Plus l'union entre deux personnes est étroite, plus elles ressentent réciproquement les joies et les souffrances. Or, l'union du Christ avec les hommes est pleine. Aussi, tout acte de l'homme trouve-t-il « un retentissement plein dans la personne de Jésus ». Puisque le contact avec le Christ est d'une proximité et d'une simplicité étonnantes grâce à ce « mécanisme mystique », il est extrêmement facile de le blesser réellement dans son corps même. Il suffit de la moindre indécatesse « (et c'est si vite fait, ce qu'il y a de plus facile à faire). [...] Et c'est si vite fait. Un rien. Le tissu quotidien. Avant qu'on s'en soit même aperçu »³. Or, « tout péché enfonce un clou ».

Péguy perçoit ainsi la gravité de tout péché qui « a un retentissement éternel ». Le mystère du Christ fait qu'il « est toujours le même », atemporel, éternellement présent. L'homme qui se met en présence du corps de Jésus ne bénéficie pas seulement de la saisie directe de cette présence ; par le péché, il risque de le blesser à nouveau, de le crucifier comme il y a vingt siècles. « Par ce mécanisme le crucifiement, la crucifixion recommence éternellement dans le monde. Elle recommence éternellement dans la messe »⁴. En brisant la communion avec le Christ, l'homme s'expose à devenir complice du mal.

Comme dans la considération de la passion historique du Christ, Clio réapparaît au moment de la passion éternellement actuelle. Avocate fidèle de Jésus, elle lance à nouveau un cri d'indignation adressé aux chrétiens qui crucifient perpétuellement le « corps

¹ Ch. Péguy, *Dialogue de l'histoire et de l'âme charnelle*, C 778.

² Ch. Péguy, *Dialogue de l'histoire et de l'âme charnelle*, C 777.

³ Ch. Péguy, *Dialogue de l'histoire et de l'âme charnelle*, C 781.

⁴ Ch. Péguy, *Dialogue de l'histoire et de l'âme charnelle*, C 778.

victime » de Jésus – comme si le drame de la croix n’avait pas été suffisant. Le scandale de la croix recommence chaque jour.

Le péché vise-t-il nécessairement et directement le corps douloureux du Christ lors de sa passion ? Pour Péguy, la réponse à cette question donne la clef du vrai christianisme. Elle exige une réflexion sur le mystère de la Rédemption uni à celui de l’Incarnation. En effet, la mystérieuse interpénétration de Dieu et de l’humanité pécheresse est une pure conséquence de l’entrée du Christ dans l’histoire de tout homme en particulier et de l’histoire humaine en général. Dès lors, tout péché blesse personnellement Jésus dans sa passion. Le péché, même le plus infime, atteint directement et réellement, « comme physiquement » le corps de Dieu :

Le dernier des pécheurs, le plus infime des péchés fait à Jésus une blessure, et une blessure éternelle. Voilà du christianisme. Et moi l’histoire dans ma longue histoire je ne fais rien, je ne commets rien qui n’intéresse comme physiquement, comme naturellement Jésus, Dieu. Je ne commets temporellement rien qui ne s’insère comme physiquement dans le corps même de Dieu. Voilà mon ami, voilà du christianisme. Voilà du christianisme. Et du vrai.¹

Péguy pousse encore plus loin sa réflexion sur le triangle : l’Histoire – le Christ – le pécheur. La synthèse qu’il en fait lui permet de saisir en profondeur le vrai sens du christianisme. La proposition centrale repose sur l’expression : « le Dieu homme » et « l’homme Dieu » :

Il y a deux moitiés, pour ainsi dire, dans ce mécanisme. Une des deux moitiés est infinie, et en elle-même et comme éternelle. L’autre des deux moitiés est infime, et en elle-même et comme temporelle. Et ce qu’il y a de plus fort, par un miracle nouveau, la partie qui est infime n’est pas moins nécessaire, moins indispensable à l’ensemble, au jeu de l’ensemble, que la partie qui est infinie, étant justement, précisément, par un retournement singulier, nécessaire, indispensable elle-même à cette partie infinie, au jeu de cette partie infinie. Ainsi nier l’une ou l’autre partie, c’est également nier le tout, démonter le merveilleux appareil. Un Dieu homme. Un homme Dieu.²

¹ Ch. Péguy, *Dialogue de l’histoire et de l’âme charnelle*, C 676.

² Ch. Péguy, *Dialogue de l’histoire et de l’âme charnelle*, C 676.

Il semble qu'avec cette proposition Péguy ait fait une découverte majeure. Le sens de l'Histoire, celui du christianisme s'est éclairé d'un seul coup avec ces deux termes : « un Dieu homme. Un homme Dieu » : « Voilà du christianisme, mon ami, le centre et le nœud, l'axe et le gond, l'articulation maîtresse du christianisme. Un homme Dieu, un Dieu homme. »

Arrêtons-nous un moment sur ce problème central du Dieu-homme, sur lequel repose la saisie du christianisme de l'intérieur. Péguy découvre l'existence réelle d'un « mécanisme », dont le Christ porte en lui le paradoxal équilibre : d'une part, le Christ possède toutes les caractéristiques divines, infinies, éternelles, d'autre part, il n'en possède pas moins les caractéristiques humaines, infimes, temporelles. Pour que le christianisme puisse exister comme tel, l'Humanité du Christ est en quelque sorte aussi importante, aussi nécessaire que la divinité. Impossible, dangereux même, de nier l'une des deux « moitiés »¹. Péguy va jusqu'à dire, que la négation équivaldrait à la destruction du « merveilleux appareil », où l'Humanité et la divinité sont ajustées d'une façon parfaite. Il faut tenir l'ensemble : « Un Dieu homme. Un homme Dieu » sans aucun compromis, sans rien enlever à la complétude du Christ. « Jésus – dira-t-il plus tard – nous appartient tout entier »².

L'ajustement de la partie infinie avec la partie infime est à la base, à la racine du christianisme. « [Ce] qui est le propre du christianisme, c'est bien cela, ce tenon et cette mortaise, cet emboîtement, cet ajustement de deux pièces, si extraordinaire, si invraisemblable, l'une dans l'autre, et naturellement réciproquement, le temporel dans l'éternel, l'éternel dans le temporel. »³ L'ajustement, dont il s'agit, résulte directement de la liaison réciproque entre l'éternel et le temporel dans le Christ. Il s'agit du même engagement de l'éternel dans le temporel et du temporel dans l'éternel. Le Christ en est la source et le modèle. Le lien entre les deux moitiés est tellement vital que Péguy n'hésite pas à le dire, cet « ajustement déréglé, désaxé [...] tout tombe », puisque

¹ Ch. Péguy, *Dialogue de l'histoire et de l'âme charnelle*, C 676-677 : « [...] nier le ciel n'est presque certainement pas dangereux. C'est une hérésie sans avenir. C'est si évidemment grossier. Nier la terre au contraire est tentant. D'abord, c'est distingué. Ce qui est le pire. C'est donc là l'hérésie dangereuse, l'hérésie avec avenir. [...] L'homme, dit Pascal, l'homme n'est ni ange ni bête, et le malheur veut que qui veut faire l'ange fait la bête. »

² Ch. Péguy, *Un nouveau théologien*, M. Fernand Laudet, § 203, C 453.

³ Ch. Péguy, *Dialogue de l'histoire et de l'âme charnelle*, C 674.

« tout ce qui est au centre, c'est bien cela ». Alors il « n'y a plus de monde à sauver [...]. Il n'y a plus ni tentation, ni salut, ni épreuve, ni passage, ni temps, ni rien. Il n'y a plus ni rédemption, ni incarnation, ni création même. [...] Il n'y a plus de christianisme ».

En mettant l'accent sur le temporel, Péguy veut insister sur l'importance de l'histoire, mais il s'agit moins de l'histoire « historiciste » du XX^e siècle que de l'histoire du salut. Que comporte-t-elle de particulier pour que Cléo se félicite de sa haute dignité¹ ? Plus que simple relation des événements du passé de l'humanité, elle représente pour Péguy une réalité anthropocentrique. L'homme est son centre et son but premier, et dans l'homme, dira bientôt Péguy, « le surnaturel et la sainteté »². Le Christ s'est incarné pour nous montrer comment, à sa suite, devenir des saints. L'avenir de l'homme est par conséquent sa sanctification. C'est l'homme qui est encore l'objet principal d'un choix que toute la création pourrait lui envier. L'homme jouit d'une élection singulière.

Le bon Dieu n'avait qu'à rester tranquille dans le ciel avant la création. [...] Il n'avait pas besoin de nous. Et Jésus n'avait aussi qu'à rester (bien) tranquille dans le ciel avant cette partie centrale, axiale, cardiaque de la création, avant l'incarnation, avant la rédemption, avant son incarnation, avant sa rédemption. Il était bien tranquille dans le ciel et il n'avait pas besoin de nous. Pourquoi est-il venu, pourquoi [dans] le monde est-il venu, il faut croire, mon ami, que j'ai une certaine importance, moi une femme de rien.

[...] Il faut croire que l'homme et la création de l'homme et la destination de l'homme et le salut de l'homme et la vocation de l'homme et le péché de l'homme et la liberté de l'homme et le salut de l'homme avait une certaine importance, tout le mystère, tous les mystères de l'homme.³

Péguy condense ainsi « le mystère » ou « les mystères » de l'homme. C'est toute l'histoire humaine qui commence avec la création de l'homme et culmine par son salut. L'homme reçoit une destinée, une vocation qui sont marquées, sa vie durant, par le

¹ Ch. Péguy, *Dialogue de l'histoire et de l'âme charnelle*, C 675 : « Et voilà comme je suis grande. »

² Ch. Péguy, *Un nouveau théologien, M. Fernand Laudet*, § 88 E, C 397 : « Pour nous chrétiens, disons-le hautement, le surnaturel et la sainteté, c'est cela qui est histoire, la seule histoire peut-être qui nous intéresse [...] ».

³ Ch. Péguy, *Dialogue de l'histoire et de l'âme charnelle*, C 675.

péché. L'homme, l'être le plus accompli parmi tous les êtres, le seul à avoir été doté de liberté, a été trouvé digne d'une attention particulière, hors pair. Appelé à vivre pleinement sa dignité, il n'a pourtant pas été capable de bien utiliser sa liberté ; il en a abusé et « une histoire tragique s'est mise en train ». Sa déchéance, sa chute, ont demandé une intervention. Quelqu'un s'est penché sur le drame humain. « Combien ne faut-il pas que je sois grande, mon ami, pour avoir déplacé tant de monde, dérangé tant de monde, et de (si) grand monde ? », s'écrie Clio au nom de tous ses enfants, les humains. « Un Dieu s'est dérangé. Dieu s'est sacrifié pour moi. Voilà du christianisme. [...] Tout le reste [est] moins que rien »¹.

L'exclamation de Clio est une « confession » de Péguy. Le « Dieu s'est sacrifié pour moi », résume son expérience personnelle. La réflexion sur l'origine du christianisme qui a conduit Péguy à la découverte du Dieu-homme et de l'homme-Dieu, l'a ouvert à cette réalité fulgurante : le Christ s'est sacrifié *pour lui*. En contemplant l'humanité du Christ donnant sa vie pour tout homme, ce dernier étant le centre et le but de la création, il s'est produit chez Péguy un effet de saisissement, de transpercement du cœur. Le « Dieu s'est sacrifié pour moi » de Péguy est comparable par son aspect personnel au bouleversement éprouvé par Paul de Tarse².

Dans cette lumière, Péguy découvre une interpénétration de Dieu et de l'humanité pécheresse, et il identifie cette dernière à la lance romaine qui a transpercé le côté du Christ sur la croix. Ce terrible et admirable échange – puisqu'un Dieu s'est fait péché, pour que l'homme puisse devenir dieu – déconcerte une fois de plus la raison : « Vous êtes les plus malheureux des hommes – dit la païenne Clio. Vous chrétiens. (Vous êtes les plus heureux aussi) »³. Ils sont malheureux, puisque complices du mal, ils sont « la croix et celui qui a dressé la croix » ; « causes des bourreaux » et « causes du sacrifice » ; causes de la mort de l'innocent ; « la lance et celui qui a passé la lance ». Par quoi ? Par le péché, car « tout péché enfonce un clou »⁴.

Mais le drame a aussi une seconde face. Dans le paradoxal échange entre Dieu et l'humanité pécheresse, l'homme a reçu une « compensation » déroutante : les mérites du Christ. Afin de

¹ Ch. Péguy, *Dialogue de l'histoire et de l'âme charnelle*, C 676.

² Le Christ « m'a aimé et s'est livré pour moi » (Ga II-20).

³ Ch. Péguy, *Dialogue de l'histoire et de l'âme charnelle*, C 770.

⁴ Ch. Péguy, *Dialogue de l'histoire et de l'âme charnelle*, C 778.

contrebalancer le poids énorme de la faute humaine, il fallait l'intervention de la « grâce infinie » qui, seule, pouvait effacer la dette de l'homme :

Il faut aussi, il faut surtout, pour faire, pour obtenir une telle compensation, que la grâce de Dieu soit infinie, et les mérites de Jésus, jusqu'à effacer la propre horreur de leur accomplissement.¹

Voilà pourquoi les chrétiens peuvent se dire les plus heureux des hommes.

B. Des fils innombrables

Il est important de préciser en quoi consiste la « liaison mystique » entre le Christ et les hommes, cette liaison qui va conduire Péguy directement à la découverte de la communion. Essayons de le suivre pénétrant ce dense univers qui le fascine par son caractère « secret, incroyable, mystérieux ».

Nous allons aborder successivement deux textes complémentaires. Le premier s'adresse aux chrétiens, le second est un prolongement du premier, et il élargit son sens aux dimensions de tous les hommes.

Vous êtes liés au corps de Jésus par une liaison mécanique telle, mécanique automatique telle, par une technique (de) mystique telle, au corps hostie, au corps victime, au corps martyr, au corps souffrant, au corps douloureux, au corps agonisant ; au corps misérable ; que c'est encore et sous une autre forme ; sous une forme toujours nouvelle, toujours ancienne ; toujours autre, toujours la même ; cet éternel mécanisme chrétien, toujours nouveau, toujours ancien, toujours éternel ; cette éternelle liaison ; cette éternelle technique, cet éternel ajustement, cette éternelle mystique ; toujours autre, toujours la même, toujours éternelle ; cette liaison incroyable, invraisemblable, inhumaine sans aucun doute, cette liaison inéquilibrée, déséquilibrée, décentrée, désaxée, boiteuse, la plus invraisemblable, la plus incroyable : la seule réelle ; cette liaison (si) profondément, (si) substantiellement, (si) centralement chrétienne, la liaison, l'incroyable liaison, la seule réelle, de l'homme et de Dieu, de l'infini et du fini, de l'éternel et du temporel, de l'éternité et du temps ; de l'éternité et de la temporalité ; et aussi de l'esprit et de la matière, de l'esprit et du corps, de l'âme et de la chair ; cette

¹ Ch. Péguy, *Dialogue de l'histoire et de l'âme charnelle*, C 776-777.

incroyable liaison de l'âme charnelle ; avec Dieu, en Dieu, avec l'homme, en l'homme.

Cette incroyable, la seule réelle liaison, du Créateur et de sa créature.¹

Ce texte est complexe et difficile à interpréter, puisque Péguy concentre à cet endroit les grands mystères chrétiens. La figure du Christ, centre de tous les mystères, sera le point de départ de la communion. C'est vers lui que tout converge. Sa passion, son « corps hostie », son « corps victime », est la source d'un immense réseau de liens, une source intarissable et toujours nouvelle. Alors qu'auparavant Péguy considérait l'étonnante et paradoxale liaison de l'infini de Dieu avec l'infime de l'homme dans le Christ Dieu et homme, il scrute à présent la non moins invraisemblable liaison de Dieu avec l'homme, avec le chrétien dans un premier temps, avec tout homme dans un second temps. Ainsi, cette liaison, vue jusqu'à présent comme « si profondément, si substantiellement, si centralement chrétienne », englobe désormais l'humanité entière en raison de la relation entre « le Créateur et sa créature ». La « plus incroyable » des liaisons, cette liaison déséquilibrée par le rien de l'homme et le tout de Dieu, reste cependant « la liaison réelle » de Dieu et de l'homme, de l'infini et du fini, de l'éternel et du temporel.

Le second texte est un approfondissement des considérations précédentes. Il est intéressant de noter un glissement, un élargissement des liens qui recouvrent un espace géographiquement plus large. De la liaison de Jésus aux chrétiens, nous passons à la communion de tout homme avec Jésus. Remarquons que c'est la première fois que Péguy utilise explicitement ce terme : *la communion*, auquel il accordera une place privilégiée dans ses œuvres postérieures : *Le Mystère de la charité* et *Un nouveau théologien*.

Des fils innombrables lient tout être à Jésus, à l'être de Jésus, à l'être Jésus ; des fils innombrables, des fils invisibles, des fils éternels, des fils infinis, des fils mystérieux ; infiniment mystérieux, éternellement mystérieux ; intérieurement, entre soi, réciproquement, naturellement déjà, (si) étrangement déjà, déjà toute âme à tout corps ; et réciproquement, mutuellement, d'un lien si secret, étrange, incroyable, si mystérieux ; d'une liaison si tragique, mais en outre, ensemble, d'un seul tenant à l'infini, (combien donc,

¹ Ch. Péguy, *Dialogue de l'histoire et de l'âme charnelle*, C 779-780.

combien dès lors plus infiniment mystérieux, combien plus infiniment tragique), toute âme et tout corps au corps de Jésus, tout corps et toute âme à l'âme de Jésus. Par la communion ; par cette communion. Quel réseau inextricable, mes enfants. Des fils, des lignes, une infinité de lignes toutes pleines, elles-mêmes infiniment faites de points, (comme toutes les lignes ?) elles-mêmes infiniment faites de points douloureux. De points qui ne sont tous, qui ne sont jamais, qui ne sont éternellement jamais que des points douloureux. Voilà votre communion. Par des fils innombrables, par des fils invisibles, par des fils mystérieux, infiniment, éternellement mystérieux, tout est lié à tout, vous êtes liés tous ; et à tout ; et réciproquement ; mutuellement ; et ce sont des enchevêtrements, des entrecroisements sans fin. Voilà, voilà ce que c'est que votre communion.¹

Une longue méditation sur « *la situation faite au chrétien dans la crucifixion de Jésus* » aboutit à la découverte d'une nouvelle réalité : la communion. Péguy se place à un niveau plus général et plus métaphysique ; du contexte du péché, toujours présent dans ce texte (car la liaison est désignée comme tragique), nous sommes orientés au niveau de l'être, du corps et de l'âme. Péguy nous invite à un effort d'intériorité et de réflexion métaphysique pour saisir la réalité profonde qui soutient les situations essentielles du chrétien que nous venons d'observer.

Pourtant, Péguy ne voit pas seulement la communion avec Dieu à l'œuvre chez les chrétiens². Déjà le jeune auteur de *La cité harmonieuse* était persuadé qu'il ne pouvait pas y avoir d'exclus, là où tous les hommes sont appelés – au nom de la solidarité – à former un seul organisme³. À plus forte raison, combien la communion ne doit-elle pas rassembler sous un seul chef tous « les citoyens de la

¹ Ch. Péguy, *Dialogue de l'histoire et de l'âme charnelle*, C 780-781.

² Ch. Péguy, *Dialogue de l'histoire et de l'âme charnelle*, C 632-633 : « votre communion même – dit Cléo en s'adressant aux chrétiens – est, vous le dites, une cité [...]. Vous êtes citoyens [...], citoyens de qui [...] ; vous êtes les citoyens et les concitoyens de votre Fondateur. »

³ Ch. Péguy, *Marcel. De la cité harmonieuse*, A 55-56 : « La cité harmonieuse a pour citoyens tous les vivants qui sont des âmes, tous les vivants animés, parce qu'il n'est pas harmonieux, parce qu'il ne convient pas qu'il y ait des âmes qui soient des étrangères, parce qu'il ne convient pas qu'il y ait des vivants animés qui soient des étrangers. [...] Ainsi tous les hommes de toutes les familles, tous les hommes de toutes les terres [...] de toutes les religions, [...] de toutes les patries sont devenus les citoyens de la cité harmonieuse, parce qu'il ne convient pas qu'il y ait des hommes qui soient des étrangers. »

citée nouvelle » ? Le texte du *Dialogue de l'histoire et de l'âme charnelle* renvoie à plusieurs réalités dont quatre sont à distinguer :

– la liaison de tout être à Jésus

– la nature de l'homme, comme origine de cette liaison. Péguy met l'accent sur l'union de l'âme et du corps, caractérisant aussi bien l'humanité du Christ que celle de tout homme

– « mais en outre », grâce au point commun qu'est cette identité de nature, le Christ a établi un lien, en sa personne, avec tout homme. Péguy insiste sur le caractère « infiniment mystérieux » de ce lien

– l'infinité des liens qui relient tout homme au Christ est constituée d'un nombre infini de « points douloureux ». L'écho de la passion du Christ, source de la communion, apparaît de nouveau.

Ainsi, « tout est lié à tout ; vous êtes liés tous [...] mutuellement ». La conclusion est contenue dans un seul terme : la communion.

Péguy est intrigué par le mode de fonctionnement de la structure intérieure qui meut l'organisme vivant de la communion. À entrer dans l'univers de cet organisme, nous serions saisis de vertige, si l'écrivain n'était pas notre guide. Quel foisonnement de vie il nous offre ! « C'est un système qui fonctionne, qui travaille à plein, sans aucun vide, sans aucun manque ». Toutes les pièces participent au travail de l'ensemble. « Ce sont des enchevêtrements, des entrecroisements sans fin. [...] Tout est plein et en même temps, ensemble, tout fonctionne, tout travaille, tout joue directement »¹. La communication de vie de personne à personne, un échange de liens entre l'éternel et le temporel, ne connaissent jamais de repos. Dans cet incessant « tourbillonnement » de vie où le dynamisme de cet organisme vivant semble déborder à chaque instant, le mécanisme de l'ensemble est merveilleusement équilibré et unifié. C'est le corps du Christ qui assure son unité, puisque c'est vers lui que tous les fils convergent unanimement. Car, si « tout est lié à tout et à tous entre soi et ensemble », en même temps, « tout cela est lié au corps de Jésus. Réciproquement ; mutuellement ; directement ;

¹ Ch. Péguy, *Dialogue de l'histoire et de l'âme charnelle*, C 781.

personnellement »¹. Autrement dit, le corps du Christ est le point de départ des liens et leur point d'arrivée. La cohésion du réseau, son caractère éternellement jeune et vivifiant, repose sur la liaison fondamentale de Dieu à l'homme.

Il est à remarquer que Péguy insiste sur l'aspect *personnel* et *direct* de la communion au Christ, à son corps. Ayant dessiné le fonctionnement d'un ensemble étroitement uni, Péguy ajoute une dimension de communion de personne à personne : de la personne du Christ à la personne concrète humaine. Sans cette précision, le caractère individuel et libre du contact avec le Christ aurait été lésé. Or, la communion ne revêt pas seulement une forme réelle d'échanges et de vie commune. Elle est avant tout une liaison respectant l'originalité de chaque personne, une relation qui peut être vécue personnellement, une relation d'ami à ami. Le Christ n'a-t-il pas appelé ses proches « ses amis »² ? N'a-t-il pas dit que « nul n'a de plus grand amour que de donner sa vie pour ses amis »³ ? « Dieu s'est sacrifié pour moi » – disait Clio conquise par cette preuve extrême d'amitié. Son cœur en a été gagné d'emblée. D'autres réponses éclatantes de beauté ont succédé plus tard. Péguy n'évoquera que quelques illustres « amis de Dieu », dont les plus éminents seront : saint Augustin et saint Paul, saint Louis et saint François d'Assise, Jean Chrysostome, Jeanne d'Arc, Pascal et Corneille⁴. Mais l'ami par excellence et « le premier des saints » est le Christ lui-même.

Chapitre 2 : Le principe d'unité

A. Le premier des saints

« Jésus est le plus grand saint, et le prince et le premier des saints »⁵ – écrit Péguy quelques semaines avant sa mort. Cette phrase bien caractéristique dévoile une de ses préoccupations majeures, depuis quelques années. En effet, depuis le *Dialogue de l'histoire et de l'âme charnelle* il ne cesse de réfléchir à la sainteté du Christ. La matière lui en est assurée essentiellement par la lecture

¹ Ch. Péguy, *Dialogue de l'histoire et de l'âme charnelle*, C 781.

² « Vous êtes mes amis » (Jn XV-14) et « Je vous appelle mes amis » (Jn XV-15).

³ Jn XV-13.

⁴ Ch. Péguy, *Un nouveau théologien, M. Fernand Laudet*, § 232, C 466-467.

⁵ Ch. Péguy, *Note conjointe sur M. Descartes...*, C 1397.

des Évangiles. Sous quelle lumière le Christ se présente-t-il à Péguy ? « Il est une personne, vivante, il a une figure fort caractérisée, et dont les Évangiles nous donnent précisément le portrait »¹. Chaque mot de ce texte mériterait une attention particulière. Le Christ est :

– « une personne » – et non point un être mythique, éphémère, vague, indéfini ;

– « il est une personne, vivante, » – il n'est pas un être légendaire, mais il a vécu dans l'histoire, il a une histoire d'homme. « Pour que l'incarnation fût pleine et entière, [...] il fallait que son histoire fût une histoire d'homme »². Mais Péguy met explicitement en exergue le terme « une personne, vivante », pour insister sur la continuité de la vie du Christ dans le temps. Jésus est « de tous les temps »³ – écrira-t-il dans *Un nouveau théologien*. Le Christ est aussi bien du premier siècle que du quinzième, ainsi que du vingtième, puisqu'il « appartient à tous les temps ».

– « il a une figure fort caractérisée » – afin de découvrir la figure du Christ une source fiable est proposée : les Évangiles, qui seuls garantissent « précisément [son] portrait ». Pour Péguy les *Évangiles*, la *Bible*, sont des livres de nourriture qui permettent de se représenter ce portrait le plus authentiquement possible. Comme dans les *Procès* de Jeanne d'Arc ce ne sont nullement des livres dont « on est instruit, des documents dont on s'entoure »⁴. À adopter la méthode de « s'entourer de documents », existe le risque de n'atteindre qu'une partie de la vérité : c'est la mutiler. C'est ainsi que le Christ devient « l'objet de l'exégète et de l'historien, la matière, la victime de la critique historique »⁵. Retrancher une partie du vrai portrait du Christ, c'est le reléguer au rang des personnages de légende. Ainsi, « Jésus le premier des saints [serait] de la légende et [non] pas de l'histoire »⁶.

¹ Ch. Péguy, *Note conjointe sur M. Descartes...*, C 1397.

² Ch. Péguy, *Note conjointe sur M. Descartes...*, C 1401.

³ Ch. Péguy, *Un nouveau théologien*, M. Fernand Laudet, § 250, C 472.

⁴ Ch. Péguy, *Un nouveau théologien*, M. Fernand Laudet, § 244, C 471.

⁵ Ch. Péguy, *Note conjointe sur M. Descartes...*, C 1400.

⁶ Ch. Péguy, *Un nouveau théologien*, M. Fernand Laudet, § 90, C 398.

Nous regarderons de plus près le tableau du Christ brossé par Péguy à partir des Évangiles. D'abord nous nous servirons des affirmations de l'écrivain dans son œuvre ultime la *Note conjointe sur M. Descartes...*, cette dernière étant le sommet et le fruit mûr de la longue réflexion péguyenne. Ensuite, nous nous reporterons aux œuvres précédentes qui éclaireront ces textes si denses de la *Note conjointe sur M. Descartes...*

Quand Péguy arrive au bout de sa vie, comment le Christ se présente-il pour lui ?

Il [le Christ] est une seule personne, en deux natures : il est homme, et il est Dieu. Si on le prend en partant de la tête, en descendant, dans l'ordre de la déduction métaphysique, et aussi dans l'ordre de l'événement de l'histoire, si en un mot on le prend dans l'ordre de la réalité il faut dire : Il est Dieu, et il est homme. (Et même il est devenu homme. Il a été fait homme. *Et homo factus est*). Mais si on le prend dans l'ordre de la connaissance, si on le prend dans l'ordre d'accès pour nous, d'accession pour nous en partant de nous, (c'est-à-dire en somme si on le prend dans l'ordre des Évangiles), il faut dire : Il est homme ; et il est Dieu.¹

« Il est une seule personne » – le Christ est une personne divine, et Péguy le souligne à dessein – *une seule personne*. Le fait qu'il ait pris la nature humaine ne fait pas de lui automatiquement deux personnes. En revanche il existe en lui deux natures : une nature divine et une nature humaine. Il est homme et il est Dieu. Péguy insiste sur l'importance de la double nature humano-divine du Christ, peut-être pour aller à l'encontre de certaines thèses souvent répétées à l'époque qui refusaient d'accorder au Christ la divinité².

¹ Ch. Péguy, *Note conjointe sur M. Descartes...*, C 1397.

² Par exemple, pour Ernest Renan (*Vie de Jésus*, Michel Lévy frères, 1864, « Avertissement », p. V), le Christ est « l'homme incomparable » : « C'est un Christ en marbre blanc que je présente au public, un Christ taillé dans un bloc sans tache, un Christ simple et pur comme le sentiment qui le créa. » Le Christ représente pour Renan le modèle par excellence au niveau moral, mais sa divinité est bien vague, sinon contestée. Loisy semble suivre la même ligne d'un « profond dissentiment d'idées » par rapport à la traditionnelle présentation de l'histoire du christianisme, a écrit M. Gayaud dans son article publié dans *L'Univers* en janvier 1903. D'autres « impressions de lecture » sur *L'Évangile et l'Église* de Loisy ont suivi sous les rubriques du même *Univers* les 1, 2, 4, 9 et 10 janvier de la même année : « "Le Christ n'est donc pas Dieu ? Il faut donc renoncer à la divinité du Christ dans le sens du *consubstantiel* ?" Jésus se trouve ainsi ravalé au rang d'un illuminé dont la conscience messianique est le produit d'un pur travail intérieur. » (Émile Poulat, *Histoire, dogme et critique dans la crise moderniste*, Casterman, 1979, p. 126).

Pour Péguy le choix entre Dieu ou homme ne se pose pas. Le Christ est Dieu et homme tout ensemble. L'équilibre entre les deux parties : l'une infinie, l'autre infime, est fermement gardé. C'est ainsi que l'écrivain a procédé dans le *Dialogue de l'histoire et de l'âme charnelle*.

Quels chemins Péguy emprunte-t-il pour aborder les deux natures du Christ ? Le premier chemin est celui de la déduction métaphysique, plus spéculatif et plus abstrait que le second. Il commence par le haut, et il exige qu'« on le [prenne] en partant de la tête ». Péguy pense ici à un être absolu, qui contient « un *summum*, un *optimum* métaphysique » de la perfection. C'est dans le même cadre qu'il situe « l'ordre de l'événement de l'histoire ». En ce sens, Dieu est un être absolu à qui appartient l'histoire, qui en est la source et qui donne le sens à l'événement. Il est l'auteur et le réalisateur de l'histoire, puisqu'il est aussi le *maximum* du surnaturel et de la sainteté. Or, pour Péguy « le surnaturel et la sainteté, c'est cela qui est l'histoire, la seule histoire peut-être qui nous intéresse ». Considéré ainsi par le haut, le Christ est Dieu et il est homme.

L'autre chemin consiste à procéder par « l'ordre de la connaissance. » Et tandis que le premier suppose un important investissement intellectuel (à savoir : « la déduction métaphysique »), le second est accessible à tous. Il suffit de prendre les Évangiles, et de se laisser guider par « ordre » dans ces livres. Cette démarche est de longue date celle de Péguy puisque, déjà en 1902, jeune socialiste et incroyant, il a commencé un *Cahier de Noël* par le texte de l'évangéliste Matthieu relatant la génération humaine de Jésus-Christ, « fils de David, fils d'Abraham ». Péguy citait alors le texte sacré : « Abraham engendra Isaac – Isaac engendra Jacob... »¹ Un approfondissement constant et fidèle des livres sacrés s'est avéré fécond pour la connaissance de la personne du Christ. Au bout du chemin « un portrait précis » du Christ a émergé : « il est homme et il est Dieu ». C'est comme si la figure humaine du Christ longtemps observée, lui avait permis de réaliser la figure complète de l'homme et de Dieu en une seule et même personne.

En replaçant les considérations que nous venons d'analyser dans leur contexte, nous nous apercevons que Péguy concentre son attention notamment sur un aspect particulier de la double nature du Christ : sa *sainteté*. « Il a une figure fort caractérisée » – a-t-il constaté à l'instant. Caractérisée par quoi ? Il ne pourrait y être question que de la sainteté du Christ. C'est autour de ce thème que

¹ B. Guyon, *Péguy devant Dieu*, op. cit., p. 78.

gravitent toutes les réflexions de l'écrivain. Curieusement, la sainteté de Dieu prend beaucoup moins de relief pour Péguy que la sainteté de l'humanité du Christ. Serait-ce une réponse de Péguy aux tendances trop éthérées de l'époque, ces tendances qui négligeaient parfois les réalités terrestres du Dieu incarné ? Peut-être.

Comment Péguy envisage-t-il la sainteté de Dieu en lui-même ? La sainteté de Dieu est une résultante de la somme de toutes les perfections absolues :

[...] quand nous disons que Dieu est saint et quand nous disons que l'homme, (même en Jésus-Christ), est saint, nous entendons ce mot et je dirai ces deux mots en deux sens fort différents. Quand nous disons de Dieu qu'il est saint, ou trois fois saint, nous entendons par là qu'il est sans aucune réserve et sans aucune limitation le siège de toutes les perfections qui sont de Dieu. C'est-à-dire de toutes les perfections métaphysiques, de toutes les perfections absolues. En ce sens Dieu est vraiment un absolu, un être absolu, un *summum*, un *maximum*, et un *optimum* métaphysique.¹

Mais la même définition ne pourrait jamais être attribuée à l'homme – « cet homme fût-il Jésus-Christ » – ne serait-ce que pour cette simple raison que « la réserve et la limitation sont de l'homme même. Notamment la limitation dans le temps et dans le lieu ». Or, Jésus a « pris » son incarnation « dans son plein » et « dans son exactitude ». Il a ainsi revêtu la limitation dans le temps et la limitation géographique. « Il est devenu un homme parmi les hommes [et] il s'est fait un parmi les saints ».

Sa sainteté humaine n'est point figée en un « point d'absolu et de perfection », il n'a point épuisé toutes les saintetés. Étant lui-même le premier des saints et le plus grand parmi toutes les générations qui le suivront, il « en a laissé, [pourtant] aux autres ». Ainsi, « il se range parmi les saints. Il se range le premier, mais il se range »². Et Péguy d'ajouter une note qui indique que – « au ciel de la sainteté » – l'éclat de la sainteté du Christ se distingue des autres par une beauté toute particulière :

Il est la première étoile au ciel de la sainteté. Mais la première étoile est celle qui brille le plus, qui brille la première, non pas une

¹ Ch. Péguy, *Note conjointe sur M. Descartes...*, C 1397.

² Ch. Péguy, *Note conjointe sur M. Descartes...*, C 1398.

qui absorberait l'éclat et la matière et pour ainsi dire la personne et l'être de toutes les autres.

La première étoile est celle qui brille la première du même éclat, d'un éclat du même ordre. Elle brille d'un même éclat premier. Mais elle laisse à briller aux autres.¹

À plusieurs reprises, Péguy revient sur la primauté du Christ dans l'ordre de la sainteté. Nous n'en donnerons que quelques exemples qui témoignent à quel point Péguy a été « travaillé » par la question. Depuis sa première œuvre chrétienne, en effet, la sainteté du Christ est comme une constante qui apparaît avec une intensité croissante :

– en 1910 : « Notre Seigneur Jésus-Christ est le premier des saints. Il est le plus grand saint » – *Mystère de la charité*, p. 390 ;

– en 1911 : « Jésus le premier des saints » – *Un nouveau théologien*, § 90 ;

– en 1912 : « Lui-même s'est fondé le premier des saints, [...] le premier à la tête » – *Dialogue de l'histoire et de l'âme charnelle*, p. 633 ;

– en 1914 : « Jésus est le plus grand saint, et le prince et le premier des saints » – *Note conjointe sur M. Descartes...*, p. 1397.

Le riche paysage de la sainteté d'une foule immense est comparable à une cathédrale où chaque élément est nécessaire à la construction de l'ensemble. Aussi, le bel édifice peut-il s'élever harmonieusement vers le haut, composé de pièces très diverses, ayant des fonctions différentes. Ainsi « les arcs d'ogive », « les clefs de voûte ogivale », « les axes parallèles et perpendiculaires », se soutiennent-ils les uns les autres et contribuent-ils à l'harmonie de l'ensemble. Chaque pièce est indispensable et irremplaçable. Unique. Ouverte à tous, la cathédrale assure sa place à un nombre illimité d'autres éléments nouveaux-venus, puisque « dans cette immense cathédrale des âmes il y aurait bien d'autres catégories de classement. Il y en aurait d'innombrables et qui se croiseraient et qui commanderaient et qui se regrouperaient comme les arcs d'ogive de cette innombrable nef. Car la sainteté est une cathédrale sans nombre »².

Mais alors que les plans sont multiples, « il n'y a qu'un seul centre. Et une seule clef qui soit centrale. Et un seul autel qui soit au

¹ Ch. Péguy, *Note conjointe sur M. Descartes...*, C 1398-1399.

² Ch. Péguy, *Note conjointe sur M. Descartes...*, C 1394.

centre »¹. L'autel du sacrifice, vers lequel tout converge et duquel tout rayonne, désigne la primauté du Christ.

B. La source

Le premier et le seul, le Christ a réalisé la sainteté en sa plénitude. Il est le premier des saints en qualité. La primauté lui appartient, puisque « fondateur » et modèle de la sainteté, il précède une foule immense qui marche sur ses traces. Il a été l'initiateur d'une lignée, d'une race qui a pris une relève, qui l'imité sans jamais le dépasser ni même l'égaliser. « Tous les saints du monde ne sont, que le reflet de Jésus »². Ceux-ci comparés aux lumières, et même rassemblés en une seule flamme, seraient-ils capables d'éclipser la lumière ? Ou bien, un nombre infini de phares soutiendrait-il une comparaison avec le soleil ?

Nul ne peut se dire la source de sa propre sainteté, car « toute la sainteté vient de Dieu. Toute sainteté procède de Jésus qui en est la source et le premier auteur »³. La source est une, c'est elle qui garantit l'unité de la race, qui est la communion des saints⁴ et qui joue dans l'espace et le temps. Cette race participe aux avantages qui lui viennent d'un seul homme et elle a en partage le même sort :

On n'est point chrétien parce qu'on est à un certain niveau, moral, intellectuel, spirituel même. On est chrétien parce qu'on est d'une certaine race *remontante*, d'une certaine race mystique, d'une certaine race spirituelle et charnelle, temporelle, d'un certain *sang*.⁵

Il faut donc toujours remonter au fondateur de la race, qui a versé son propre sang pour les futurs membres, pour que ceux-ci puissent, par ce même sang, devenir participants de sa race, participants dans le temps et dans l'éternité. La mystérieuse liaison mystique, évoquée

¹ Ch. Péguy, *Note conjointe sur M. Descartes...*, C 1394.

² Ch. Péguy, *Le Mystère de la charité de Jeanne d'Arc*, P1 502.

³ Ch. Péguy, *Le Mystère de la charité de Jeanne d'Arc*, P1 502.

⁴ Ce n'est pas sans raison que des communautés primitives chrétiennes ont été désignées du nom des saints. Xavier Léon-Dufour, *Vocabulaire de théologie biblique*, Cerf, 1962, p. 183 : « Dans le Nouveau Testament [le mot *saint*] désigne les chrétiens. Attribué d'abord aux membres de la communauté primitive de Jérusalem et spécialement au petit groupe de la Pentecôte (Ac 9, 13 ; 1 Co 16, 1 ; Ep 3, 5), il fut étendu aux frères de Judée (Ac 9, 31-41), puis à tous les fidèles (Rom 16, 2 ; 2 Co 1, 1 ; 13, 12). »

⁵ Ch. Péguy, *Un nouveau théologien, M. Fernand Laudet*, § 304, C 573-574.

dans le chapitre précédent, trouve ici son approfondissement. Elle trouve aussi sa raison d'être, puisque Péguy définit la communion des saints comme la « liaison mystique des saints entre eux et avec Jésus »¹. Grâce à ce lien intime la sainteté qui procède de la sainteté du Christ se répand sur tous les membres de sa race. Plus un être est à proximité de cette source, plus aussi il reçoit son influence. Cette source se répandant sur ceux qui l'approchent se déverse sur l'univers :

Ils [les compagnons du Christ] étaient si près de la grâce, ils étaient si pleins de la source, ils étaient si près de la source, ils étaient si pleins de la grâce que la grâce coulait d'eux, coulait visiblement d'eux, débordait d'eux comme une source vive.²

Qu'en est-il de cette sainteté envisagée comme source ?

Dans le dernier texte cité, Péguy assimile la source à la grâce à tel point que l'une se confond avec l'autre. Le mouvement est réciproque. La grâce vient de Dieu, elle s'écoule d'abord en Jésus, qui est « le premier objet et la résidence première. Le premier siège, le siège, éternel »³. Rempli de cette grâce, il est la source pour tous les autres, source de toute grâce⁴.

Dans le *Dialogue de l'histoire et de l'âme charnelle* Péguy reprend l'image dynamique de la source mystique :

Une immense, une perpétuelle, une infinie, une inépuisable, une éternelle, une intarissable source mystique, une impérissable source,

¹ Ch. Péguy, *Un nouveau théologien*, M. Fernand Laudet, § 90, C 398.

² Ch. Péguy, *Le Mystère de la charité de Jeanne d'Arc*, P1 506.

³ Ch. Péguy, *Le Mystère de la charité de Jeanne d'Arc*, P1 502.

⁴ Cette intuition de Péguy semble être confirmée théologiquement. Par sa nature divine Jésus-Christ est source de la grâce. Mais son humanité est, elle aussi, source dans le sens de la causalité instrumentale. – Thomas d'Aquin, *Somme théologique*, IIIa, qu. 7, art. 9 (c'est nous qui soulignons) : « L'âme du Christ avait mission de produire, car il lui fallait recevoir la grâce de manière à pouvoir de quelque façon la diffuser sur les autres. Pour cela, l'âme du Christ devait avoir la grâce à son plus haut degré ; comme le feu qui, étant cause de la chaleur des autres corps, possède celle-ci au maximum. [...] Le Christ a encore possédé la grâce en plénitude, car il la possédait selon tous ses effets et toutes ses opérations. La grâce lui était donnée comme à un principe universel commandant toute la catégorie des êtres qui ont la grâce. Or la puissance du premier principe dans un genre donné s'étend universellement à tous les effets inclus dans ce genre : ainsi le soleil qui, selon Denys, est cause universelle de la génération, déploie sa puissance sur tout ce qui a trait à la génération. De même, la grâce du Christ comportait cette plénitude qui la faisait s'épanouir selon toutes ses virtualités : vertus, dons et autres effets du même genre. »

nourrie d'elle-même, s'alimentant, alimentée d'elle-même, sortie, jaillie, sourdant, sourçant d'elle-même, pendant trois ans, temporels, pendant trois ans séculiers vers le siècle coula. [...] coulant, se déversant toujours dans le même sens, une constante irrigation sanguine artérielle et capillaire du sang spirituel et de la race spirituelle, une pénétration intime, infinie, moléculaire, histologique, atteignant, teignant, pénétrant jusqu'au fond les tissus mêmes ; mais unilatérale, indirecte, universe, tendant, allant toujours dans le même sens ; une source mystique infinie, éternelle, une source de vie, se vivifiant elle-même, une source de grâce infinie, se vivifiant, se nourrissant elle-même, se favorisant, se complaisant elle-même à elle-même, éternelle, temporelle, pendant ces trois années du siècle, mon ami, pendant ces trois années élues temporairement coula. Une source mystique, une source d'amour, une source de vie, une source de grâce, pendant ces trois années une source éternelle, vers les sables du siècle une source intarissable, vivifiant le siècle, nourrissant le siècle, débordant sur le siècle, pénétrant, inondant le siècle une source qui n'était point venue du monde, une source mystique temporairement sur le monde vers le siècle débordante coula.¹

Plusieurs caractéristiques attribuées à la source permettent à Péguy de préciser le mode de fonctionnement de la grâce. Le texte cité plus haut n'indique pas une seule fois nommément le Christ, et cependant, sa personne est très présente derrière chaque mot. Regardons de plus près comment elle est dépeinte :

- une source mystique, qui est immense, perpétuelle, infinie, inépuisable, éternelle, intarissable, impérissable ;
- une source qui a sa source en elle-même, une source nourrie d'elle-même, s'alimentant d'elle-même, sortie d'elle-même, jaillie d'elle-même ;
- une source qui n'est point venue du monde ;
- une source se déversant vers le monde ;
- une source de vie, de grâce, d'amour.

Pourquoi cette « panoplie » d'adjectifs au début du texte ? C'est que Péguy fasciné qu'il fut par le mystérieux univers de la source première, s'efforce de pénétrer quelque peu son « secret ». Le mystère de la source, quoique de caractère insondable, dévoile

¹ Ch. Péguy, *Dialogue de l'histoire et de l'âme charnelle*, C 665-667.

quelques aspects de sa nature. La source ne vient pas du monde, – elle est éternelle –, mais elle va vers le monde, pour l’inonder, pour le vivifier. N’ayant ni commencement ni fin, elle descend chez les hommes animée par un seul désir : celui de se « déverser » dans le temporel, afin de le pénétrer « jusqu’au fond [des] tissus mêmes ». La puissance de la grâce étant « infinie » et « inépuisable », elle a comme hâte de se communiquer, de faire participer les autres aux mêmes privilèges : à sa propre vie, à sa propre grâce, à son propre amour. Se répandant à flots, elle assure à ses bénéficiaires « une constante irrigation artérielle et capillaire du sang spirituel et de la race spirituelle ». Ce sang déborde sur « la race spirituelle » née de cette source. Le sang est un synonyme de la vie¹. De même que le sang vivifie le corps, ainsi le « sang spirituel » ravive et renouvelle la vie de toute « la race spirituelle ». Le sang du Christ qui a réellement coulé lorsque la lance romaine a percé son côté, continue d’exercer éternellement sa puissance. Ce même sang s’est transformé en une « source mystique » intarissable qui, depuis un moment précis de l’histoire, coule vers les siècles futurs. Désormais il puise sa force de son origine éternelle. Au sang temporel du Christ, il donne la puissance et la force éternelles, il augmente la puissance de sa grâce ; et à la race il octroie une marque éternelle :

Force du sang. Puissance de la race. Puissance de la grâce.
Puissance temporelle du sang. Puissance éternelle de la grâce.
Puissance éternelle du sang éternel. D’un sang éternel.²

À qui « le sang éternel » se communique-t-il le plus abondamment ? En tout premier lieu, il imprègne ceux qui sont le plus près de la grâce, les saints. Quel est l’effet principal, lorsque la grâce touche les hommes ? C’est la joie :

Le saint, le vrai saint puise dans l’opération de la grâce, dans la force de l’opération de la grâce, une force inépuisable de joie.³

Ce fut une expérience de ceux qui ont rencontré le Christ durant sa vie terrestre et qui se sont laissé emporter par les flots de la source qu’ils côtoyaient :

¹ Lé XVII-11 : « Oui, la vie de la chair est dans le sang ». De XII-23 : « [...] le sang, c’est l’âme ».

² Ch. Péguy, *De la situation faite au parti intellectuel...* [1907], B 763.

³ Ch. Péguy, *De la situation faite au parti intellectuel...*, B 761.

On se rendait. On se fondait. Et on se sentait dans la liberté [...] On était dans la joie [...]. On pleurait de joie. [...] On pleurait de grâce. Tout le monde. On buvait ce lait. On se ravitaillait, on se rassasiait, on se baignait dans cette grâce. Il y en avait de trop. [...] On ne savait plus quoi en faire. Ça coulait de toutes parts. Ce n'était pas comme aujourd'hui. Aujourd'hui on en manque. Aujourd'hui nous nous canalisons.¹

La joie est donc un attribut intrinsèque de la grâce, qui a la même puissance d'expansion et de dynamisme. Elle est communicative comme la grâce, et comme la grâce veut se répandre avec « excès »².

La joie embellit la vie, elle est comme un trésor précieux à protéger avec soin : « Surtout gardons ce trésor des humbles, cette sorte de joie qui est la fleur de la vie [...] »³.

Chapitre 3 : « Jésus nous appartient tout entier »

A. Un défi

« L'Église est une, monsieur Laudet, la communion est une en tous les sens »⁴ – l'insistance sur l'unité de la communion resurgit avec une force étonnante lorsque Péguy, provoqué par un article publié dans *La Revue hebdomadaire*, le 17 juin 1911, se sent obligé de défendre *Le Mystère de la charité de Jeanne d'Arc*. De quel article s'agit-il précisément ?

Fernand Laudet, directeur de *La Revue hebdomadaire* est l'auteur présumé d'un article « dirigé apparemment contre *Le Mystère de la charité de Jeanne d'Arc* »⁵. Or, pour Péguy qui a exposé dans le *Mystère*

¹ Ch. Péguy, *Le Mystère de la charité de Jeanne d'Arc*, P1 506.

² La joie possède les mêmes propriétés que l'amour qui se déverse avec « excès » (*Polyeucte*, acte V, sc. 3, vv. 1659-1662) :

Un Dieu qui, nous aimant d'une amour infinie,
Voulut mourir pour nous avec ignominie,
Et qui, par un effort de cet excès d'amour,
Veut pour nous en victime être offert chaque jour.

Péguy a repris le vers 1659 dans *De la situation faite au parti intellectuel...*, B 763.

³ Ch. Péguy, *Louis de Gonzague* [1905], B 388.

⁴ Ch. Péguy, *Un nouveau théologien, M. Fernand Laudet*, § 200, C 415.

⁵ En fait l'article est signé François Le Grix qui était collaborateur à *La Revue*, mais Péguy suppose que ce nom « est un pseudonyme de M. Laudet », même s'il n'exclut pas qu'il puisse s'agir « de quelque comparse qui existerait en réalité dans les bureaux

« les fondements mêmes de sa [...] foi », l'attaquer équivaut à porter atteinte « en réalité [aux] propositions les plus fermes de [sa] théologie »¹. L'écrivain répondra par un communiqué démontant phrase par phrase les critiques de Laudet. Où faut-il chercher l'enjeu du défi ? Parmi les principales « propositions de foi », celle de la communion s'est trouvée la plus menacée à la suite de l'article de Laudet.

De multiples propositions exposées dans *Le Mystère de la charité de Jeanne d'Arc* convergent vers un seul centre, la communion des saints dont le Christ est la tête : « La communion des saints [...] commence à Jésus [...]. Il est la tête »². Ainsi « toute sainteté procède [-t-elle] de Jésus qui en est la source et le premier auteur »³. De cette unité de la sainteté du Christ découle l'unité de la communion. D'où l'insistance de Péguy à garder, dans une intégrité, cette unité. À plusieurs reprises il exprimera par la bouche de Jeanne d'Arc que « l'Église est une ; la communion est une ; dans le temps et dans l'éternité »⁴.

L'admirateur passionné de Jeanne a appris de son « modèle » que l'Église et le Christ c'est tout un⁵. L'Église s'identifie avec la communion, communion des hommes avec Jésus, communion des hommes les uns avec les autres en Jésus. L'espace et le temps ne mettent aucun obstacle à ces liens, puisque la distance de ces deux dimensions est surmontée par l'unité entre les hommes qui transcende l'espace et le temps :

L'Église est une, monsieur Laudet, identique à soi, la même à soi-même, *eadem sibi, eadem ipsi*, identiquement la même, historiquement une, chronologiquement une, temporellement éternelle. La communion est une, identique à soi, la même à soi-même, identiquement la même, historiquement la même, historiquement une, chronologiquement une, temporellement éternelle. La foi est une.⁶

de cette *Revue* » (Ch. Péguy, *Un nouveau théologien*, C 393). Pour plus de précisions au sujet de François Le Grix, voir C 1619, note 3.

¹ Ch. Péguy, *Un nouveau théologien*, M. Fernand Laudet, C 393.

² Ch. Péguy, *Le Mystère de la charité de Jeanne d'Arc*, P1 390.

³ Ch. Péguy, *Le Mystère de la charité de Jeanne d'Arc*, P1 502.

⁴ Ch. Péguy, *Le Mystère de la charité de Jeanne d'Arc*, P1 502.

⁵ « Et luy est advis que c'est tout ung de nostre Seigneur et de l'Église, et que on n'en doit point faire de difficulté, en demandant, pour quoy on fait difficulté que ce ne soit tout ung. », *PC I*, p. 166.

⁶ Ch. Péguy, *Un nouveau théologien*, M. Fernand Laudet, § 234, C 467.

Péguy revient à dessein sur l'affirmation, qui devient un leitmotiv : « L'Église est une, la communion est une », complétée et précisée encore mieux dans un paragraphe précédent :

Si M. Laudet avait quelque idée de ce que c'est que la communion, et l'Église, et le christianisme, et la chrétienté, il saurait précisément que la communion des saints est, en un de ses sens, précisément *cette saisie directe que nous avons*, nous chrétiens, non seulement des saints du quinzième siècle, mais ensemble des saints de tous les siècles, [...] *et ensemble éminemment de Jésus*, par la prière et par les sacrements, par la grâce, *par les mérites de Jésus-Christ* et des saints, cette saisie immédiate, instantanée, intemporelle, éternelle, sans avoir à nous faire aucune archéologie d'âme.¹

En rapprochant les deux derniers paragraphes nous pouvons mettre en évidence une idée-clef du système péguyen de la communion : l'Église, identique à soi reste immuablement à travers les siècles, dans la même relation intime avec les hommes de tous les siècles, et avec Jésus, comme lieu fondamental de cette relation. Inutile, comme le suggérait Laudet, de « se refaire une âme » d'un siècle quelconque², puisque la connaissance du Christ et des saints est de l'ordre de la « saisie directe », immédiate, transcendant le temps. Ainsi, à travers tous les temps la communion à la vie terrestre des saints et « éminemment » à celle de Jésus, cette communion n'a-t-elle été aucunement affaiblie. Les moyens les plus efficaces : « la

¹ Ch. Péguy, *Un nouveau théologien*, M. Fernand Laudet, § 213, C 456-457. C'est nous qui soulignons.

² « [Péguy], écrit M. Laudet, [...] *s'est trompé parce qu'il est, quoi qu'il fasse, un homme du vingtième siècle, un homme informé par le vingtième siècle, même s'il veut, de volonté et de passion, se refaire une âme du quinzième.* » Suit la réponse de Péguy (*Un nouveau théologien*, M. Fernand Laudet, §§ 209 et 210, C 456) : « il ne s'agit pas de *se refaire*, monsieur Laudet, *une âme du quinzième*. Il ne s'agit point ici de snobisme, et d'une archéologie et d'une antiquincaillerie d'âme. Il s'agit simplement, monsieur Laudet, d'avoir l'âme qu'on a, ou plutôt d'être l'âme que l'on est. La chrétienté est une dans le temps, monsieur Laudet, le christianisme est un, l'Église est une, la communion est une. C'est pour cela que le chrétien n'a aucunement, n'a nullement besoin d'avoir recours à un archaïsme d'âme [...]. »

Dans le paragraphe 243 (C 470-471), Péguy raconte avec humour une anecdote amusante : « Un jour Brunetière recevait une dame qui lui avait apporté de la copie. Même à *La Revue des Deux Mondes* les dames apportent quelquefois de la copie. Madame, dit Brunetière, *je ne puis malheureusement publier votre roman. Et pourtant c'est du pur seizième.* – Eh quoi, monsieur, dit la dame, *aurais-je ce bonheur, que mon œuvre, que mon style serait un style de ce grand seizième siècle.* – Madame, dit Brunetière, *j'ai voulu dire du seizième arrondissement.* »

prière, les sacrements, la grâce, les mérites de Jésus-Christ », sont les mêmes et ils donnent un accès instantané à leur vie terrestre en leur totalité. Le moyen le plus excellent – l'eucharistie – scelle, resserre avec la même force et fraîcheur, et par la même foi, des liens « temporellement éternels ». « La même foi » vivifie – tel le sang qui anime le corps humain – au-delà du temps la structure interne de l'immense organisme. Ainsi :

Le plus humble prêtre dans la dernière des paroisses françaises donne, [...] le dernier des fidèles dans la plus humble des paroisses françaises reçoit le même corps de Jésus, *corpus Domini Nostri Jesu Christi*, que donnait et que recevait, que donnait ou que recevait saint Augustin et saint Paul, (saint Aignan, saint Loup, saint Gratien), sainte Geneviève, (saint Germain), saint Louis et saint François, Jeanne d'Arc, Pascal, Corneille. Le même corps absolument identiquement le même. [...] Le même en éternité temporelle et en éternité éternelle.¹

La théologie de la communion éclate ici avec une ampleur étonnante. Péguy suit les mêmes propositions qu'il avait présentées dans le *Dialogue de l'histoire et de l'âme charnelle*, où il avait considéré le corps du Christ comme pierre angulaire de tout le « système » de la communion. Le Christ, telle une clef de voûte², maintient en équilibre les autres pierres et assure un harmonieux fonctionnement de tout le « mécanisme ». C'est lui qui, par son « corps hostie », est au centre des liens qui unissent les uns aux autres et avec lui. Amené par Laudet à définir les mystérieux échanges entre les membres du même organisme mystique, Péguy est obligé de préciser ses affirmations exprimées auparavant dans le *Dialogue de l'histoire et de l'âme charnelle*³. Aussi définit-il la communion comme « la liaison mystique des *saints* entre eux et avec Jésus le premier des *saints* »⁴. Cette communion, composée d'un « réseau inextricable » de « fils infinis, de fils innombrables » qui lient tout homme à Jésus et les

¹ Ch. Péguy, *Un nouveau théologien, M. Fernand Laudet*, § 237, C 468.

² Ch. Péguy, *Dialogue de l'histoire et de l'âme charnelle*, C 741.

³ Ch. Péguy, *Un nouveau théologien, M. Fernand Laudet*, § 303, C 571 : « Je regrette souvent de n'avoir pas pu publier aussitôt ce *Dialogue de l'histoire et de l'âme charnelle* que j'écrivis il y a juste deux ans et qui me mit sur le chemin des *Mystères de Jeanne d'Arc*. Le centre de ce dialogue était précisément consacré à cette mystérieuse liaison du temporel et de l'éternel, du héros et du saint, du pécheur et du saint. À cette contrariété de liaison. Ou plutôt il était cette liaison même. »

⁴ Ch. Péguy, *Un nouveau théologien, M. Fernand Laudet*, § 90, C 398.

hommes entre eux, cette communion est fondée essentiellement sur la totalité de ces fils, où « tout est lié à tout et réciproquement ». Inadmissible de trancher un seul de ces fils. Pourquoi une telle fermeté dans l'affirmation ? La raison en est que chaque fil représente un mystère de Jésus, depuis sa conception jusqu'à sa mort, et que tous les mystères nous appartiennent. La proposition centrale surgit par suite : « *Jésus nous appartient tout entier.* »¹ Ôter un des fils, c'est diminuer la vérité, c'est mutiler la vie de Jésus dans son intégralité.

Péguy ne défend pas uniquement contre Laudet « les propositions les plus fermes de [sa] théologie ». Il prend une position et réagit contre une contestation élevée dans les milieux chrétiens et rejetant certains mystères du Christ au nom de la critique historique. Plusieurs essais visant une présentation de la vie de Jésus uniquement historique ont échoué. La tentative d'un Renan en est un exemple significatif. La vue de Renan s'est avérée partielle.

« L'histoire historique » personnifiée par Cléo a dû reconnaître ses limites. Impossible de faire l'Histoire « des trois années de la plus grande histoire », de la vie publique du Christ :

Jamais, mon ami, mon enfant, jamais je ne vous ferai l'histoire de ces trois années. Jamais je ne vous en ferai l'histoire *historiquement* ; uniquement historiquement. Tous ceux, vous le savez, et par des exemples nombreux, tous ceux qui ont voulu vous en faire l'histoire uniquement d'après moi, uniquement historiquement, n'ont jamais abouti malheureusement qu'à d'assez pauvres bafouillages.²

Par sa propre expérience, Péguy a touché le fond du problème, lorsque jeune normalien et incroyant, il a entrepris d'écrire l'histoire de Jeanne d'Arc, l'histoire de sa vie intérieure. Mais très vite il a constaté qu'il était impossible de faire, avec l'Histoire, l'histoire d'une vie intérieure. Comment est-il possible d'être avec de telles « armes » « témoin de l'être et de l'événement »³ ? Désarmé, faute d'instruments adaptés, il n'entrera dans la présentation de la réalité désirée de cette vie qu'en approfondissant « les mystères » de Jeanne à la lumière de la foi. Tout autre chemin ne pourrait conduire qu'à d'« assez pauvres bafouillages ».

¹ Ch. Péguy, *Un nouveau théologien, M. Fernand Laudet*, § 203, C 455.

² Ch. Péguy, *Dialogue de l'histoire et de l'âme charnelle*, C 668.

³ Ch. Péguy, *Un nouveau théologien, M. Fernand Laudet*, § 304, C 574.

Une démarche parallèle à celle des « modernistes » de l'époque, celle de Laudet, risque de mutiler dangereusement la vérité.

B. « les années d'ombre épaisse »

« Le Christ ne nous appartient qu'après le jour où il lui plut de sortir de ses longues années d'ombre épaisse »¹, voici la phrase centrale de Laudet qui, sous la plume de Péguy, a valu au directeur de *La Revue* le titre de « *doctor novissimus* » et qui a surtout ouvert une polémique passionnée. Où est le nœud du débat ? Laudet soutient qu'il ne nous est possible de connaître le Christ que depuis son entrée dans la vie publique. En ce qui concerne la période précédente de la vie du Christ, il nous « est interdit » d'y pénétrer. Cette position de Laudet résulte logiquement de la constatation antérieure au sujet de Jeanne d'Arc :

*L'accusée, la controversée, dit M. Laudet, la discutée, c'est précisément toute Jeanne d'Arc, au moins toute celle qu'il nous est permis de connaître, parce que c'est toute la missionnaire et toute la martyre ; et Jeanne ne nous appartient que missionnaire et martyre, DE MEME, dit toujours M. Laudet, DE MEME QUE LE CHRIST NE NOUS APPARTIENT QU'APRES LE JOUR OU IL LUI PLUT DE SORTIR DE SES LONGUES ANNEES D'OMBRE EPAISSE.*²

La locution adverbiale « de même » revêt ici une signification importante. Laudet retranche les premières années de la vie de Jeanne *comme* de la vie du Christ. La réciprocité de la communion entre Jésus et les saints joue jusqu'à la négation. Tout ce que l'on attribue à ceux qui sont liés au Christ, c'est à lui qu'on l'attribue, et tout ce que l'on retire aux premiers, c'est au Christ qu'on le retire³. Une sorte d'identification entre le Christ et ses saints apparaît pour Péguy comme une évidence. Pareillement, dans le cas de la théologie, il existe une telle « force de logique interne » qu'en détournant la vérité théologique, on tombe dans la contrefaçon de la logique appelée par l'écrivain la théologie en *creux*. Les conséquences en sont visibles dans la communion des saints :

¹ Ch. Péguy, *Un nouveau théologien*, M. Fernand Laudet, § 95, C 400.

² Ch. Péguy, *Un nouveau théologien*, M. Fernand Laudet, § 95, C 400.

³ Péguy pense-t-il peut-être ici à Mt XXV-40 : « Tout ce que vous avez fait à l'un de ces plus petits, qui sont mes frères, c'est à moi que vous l'avez fait. » (TOB, Cerf, 1977) ?

C'est donc la communion même des saints, la communion *fidèle*, qui entraînait, à l'envers et en creux, M. Laudet, ayant nié une partie des saints, à nier la partie *correspondante* de Jésus. Et cette communion des saints est si parfaitement et si éternellement liée que le creux même et la contrefaçon de M. Laudet en demeurent liés. C'en serait une preuve de plus, s'il était nécessaire, après tant d'autres. Après tant de preuves. Les saints sont si étroitement liés ensemble et à Jésus dans l'affirmation, si parfaitement, si éternellement, que dans la négation même on ne peut les séparer.¹

Péguy démasque ainsi l'erreur de Laudet et il n'hésite pas à nommer son raisonnement pseudo-théologique une « hérésie », l'hérésie qui est « comme l'envers et la contrefaçon de la théologie et de la foi ». Analysé en détail, le modernisme de Laudet reflète les tendances à la mode à l'époque, de n'admettre dans les Évangiles et dans la vie des saints que ce qui peut être prouvé par la raison. La critique historique et l'exégèse attendent des preuves rigoureusement démontrables, scientifiquement vérifiables. Point de phénomènes surnaturels, point de miracles, point de « voix » que Jeanne d'Arc s'obstinait à avoir entendues². Péguy réfute ce système d'enfermement dans des cadres de la raison sélective. Il place le christianisme dans un registre opposé. Sans exclure la nécessité d'une vraie critique des Évangiles³ et mettant l'apport légitime de la

¹ Ch. Péguy, *Un nouveau théologien, M. Fernand Laudet*, § 112, C 417.

² Ch. Péguy, *Un nouveau théologien, M. Fernand Laudet*, § 188, C 451 : « Vous ne paraissez pas vous douter un seul instant, monsieur Laudet, que quand on parle des *voix* de Jeanne d'Arc on parle très précisément ; [...] on veut dire quelque chose de très précis. On veut dire saint Michel, sainte Catherine, et sainte Marguerite. Quand on parle des voix de Jeanne d'Arc on ne parle point vaguement, on ne veut point dire des extériorisations de sensations, on ne parle point le langage de l'école, on fuit non seulement le langage mais la pensée de l'école, on est à cent lieues de la *parole intérieure* et de ce pauvre M. Egger. Il ne s'agit point d'objectivation et de projection au-dehors et de tout le tremblement. Il ne s'agit point de sortir tous les appareils du laboratoire. On veut dire, il s'agit de saint Michel, de sainte Catherine, et de sainte Marguerite. »

³ Ch. Péguy, *Un nouveau théologien, M. Fernand Laudet*, § 189, C 451-452 : « Il ne s'agit pas d'extériorisation de faits de conscience. Il y a des hommes – et ils sont malheureusement devenus innombrables dans les temps modernes – qui croient que les *voix* de Jeanne d'Arc étaient des hallucinations ; [...] des projections hors d'elle de ses propres mouvements du cœur, d'un courage, d'une race, d'une ardeur, d'une charité toute humaine. [...] ; un cœur ardent, brûlant de charité, qui pris dès la plus jeune enfance dans un système de théologie traduit, projette en ce système, encadre en ce cadre, projette en visions de cette théologie ses propres mouvements. À la limite une âme ardente qui projette en inspirations divines extérieures, venant du dehors, ses propres inspirations humaines intérieures, internes, venues du dedans. Disons le

science à sa juste place, il envisage le christianisme du point de vue essentiel, à savoir en tant que tel, et du point de vue existentiel. Essentiel, puisque le christianisme échappe à la raison et la dépasse ; existentiel, puisque la vie montre que, s'il peut y avoir des preuves en sa faveur, il abonde surtout en épreuves¹. Le christianisme agit, vit, est présent dans les événements, mais d'une façon intérieure, invisible au regard du monde. Sans nécessairement changer quelque chose de l'extérieur, il opère d'une manière « toute secrète, intérieure, très profonde » :

Le chrétien, le christianisme, la chrétienté n'est point une opération publique, superficielle, de face, historique, historienne, ce n'est point un événement tout cela. C'est un événement, une opération toute secrète, intérieure, très profonde, et qui souvent, d'autant qu'elle est profonde, d'autant plus qu'elle est plus profonde, souvent ne modifie point les aspects, extérieurs, superficiels, souvent ne change rien aux apparences.[...] Le chrétien, le christianisme, la chrétienté, la christianisation, l'événement chrétien, l'opération chrétienne est une opération moléculaire, intérieure, histologique, un événement moléculaire, qui a souvent laissé intactes les écorces de l'événement.²

mot, sans offense pour personne, ce sont pour eux des hallucinations. [...] De hautes et de nobles et d'ardentes hallucinations. [...]. Des hallucinations qui feraient la preuve qu'une âme est une grande âme, une âme héroïque et humainement une âme sainte. Mais enfin des hallucinations. Dans ce système Jeanne d'Arc serait, est une hallucinée. Une hallucinée si je puis dire de (tout) premier ordre. La plus pure, la plus noble, la plus grande, la plus sainte, (humainement), des hallucinées. [...] – Une hallucinée enfin. ».

¹ Ch. Péguy, *Dialogue de l'histoire et de l'âme charnelle*, C 768 : « Le christianisme n'est point fait pour ceux qui veulent avoir des preuves. Aucunement. il est même au contraire. Il est fait pour le contraire. Il est fait pour ceux qui veulent avoir des épreuves. »

² Ch. Péguy, *Dialogue de l'histoire et de l'âme charnelle*, C 767. Il serait intéressant de comparer cette réflexion de Péguy à celle de Martin Buber (*Je et Tu*, *op. cit.*, pp. 158-159) : « Quelle est l'essence éternelle de ce phénomène de la présence dans le temps et dans l'espace que nous appelons la Révélation ? Voici : une fois passé l'instant de la rencontre suprême, l'homme n'en sort pas tel qu'il y était entré. L'instant de la rencontre n'est pas une *expérience intérieure* qui s'éveille dans l'âme en état de réceptivité et qui s'y arrondisse complaisamment ; l'homme y subit une action. C'est tantôt comme un souffle qui l'effleure, tantôt une lutte où il est engagé, peu importe ; c'est un fait. Au sortir de l'acte de la relation pure, l'homme a dans son âme un *plus*, un accroissement dont il ne savait rien auparavant et dont il ne saurait désigner correctement l'origine. Quelle que soit la place assignée à cette *nouveauté* par l'interprétation scientifique du monde, dans son effort légitime pour établir une causalité, nous n'admettrons ici ni un mécanisme psychique quelconque, ni l'action du subconscient. Nous avons bien réellement reçu quelque chose que nous ne

Disciple de Pascal, pourtant n'opposant pas le cœur à la raison¹, Péguy engage à fond toute sa personne afin de rendre compte des convictions qui l'habitent². Selon lui, « non seulement le cri [du] cœur » mais aussi « la voix de [la] raison »³ sont les deux moyens qui concourent conjointement à pénétrer dans les profondes réalités spirituelles. Dans cette perspective, le cœur, c'est l'intelligence, mais une intelligence intuitive capable de scruter la part la plus secrète de la vie d'une personne. Cette personne serait-elle une Jeanne d'Arc, ou le Christ « qui nous appartient tout entier ». Avec une certaine fierté, Péguy annonce à ses lecteurs la certitude d'avoir reçu des lumières qui éclairent la réalité.

Ce privilège a comme conséquence la facilité de voir les choses « toutes simples »⁴ au point que cette simplicité « éclate à ses yeux ». Cette familiarité avec l'univers des profondes réalités spirituelles n'est pourtant pas l'apanage de tous. Le monde moderne n'en est pas le bénéficiaire :

– Pour nous chrétiens ces hommes [les « modernes »] sont des hommes qui ne sont point éclairés et des hommes qui ne sont point assez profonds. Ils manquent de lumières que nous avons eu le bonheur de recevoir. Ils ne voient point ce que nous voyons, ce qui

possédions pas précédemment et nous l'avons reçu de telle façon que nous savons que cela nous a été donné. »

¹ Pascal, *Pensées*, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1954, p. 1222, n° 481 : « C'est le cœur qui sent Dieu, et non la raison. Voilà ce que c'est que la foi : Dieu sensible au cœur, non à la raison. » Alors que pour Péguy (*Un nouveau théologien*, M. Fernand Laudet, § 199, C 454) la raison et le cœur sont complémentaires.

² Ch. Péguy, *Un nouveau théologien*, M. Fernand Laudet, § 285, C 532 : « J'ai fait un communiqué précisément parce que je voulais m'engager davantage, parce que je voulais m'engager sérieusement et tout. » Et plus loin il ajoute (C 538) : « Précisément parce qu'un *communiqué* est beaucoup plus qu'un article ; engage infiniment plus ; est beaucoup plus un acte. »

³ Ch. Péguy, *Un nouveau théologien*, M. Fernand Laudet, § 199, C 454.

⁴ Péguy à Lotte, entretien du 27 septembre 1913 (Ch. Péguy, *Lettres et entretiens*, Éditions de Paris, 1927, p. 168) : « Tu ne peux imaginer l'abondance des grâces. Je vois des choses toutes simples. Ça épate les curés. » Voici deux autres témoignages de Lotte qui vont dans le même sens : « ce qu'il y a d'unique en lui [Péguy], c'est une simplicité évangélique par laquelle les vérités de notre foi apparaissent toutes allantes, toutes bien venantes, évidentes comme la clarté du jour, fraîches comme la rosée, nourricières comme le bon pain » (*Bulletin des professeurs catholiques de l'Université* [désormais : *BPCU*], Coutances, n° 21, 20 janvier 1913) ; « De plus en plus j'ai pleine confiance en lui. Il n'est pas selon la règle, mais la grâce ne suit pas la règle ; il est bien certain qu'il en est inondé. *Noli judicare*. » (lettre à Louis Baillet, 23 mai 1913 ; *BACP* 69, janvier-mars 1995, p. 36).

éclate à nos yeux. JE VOIS, *je sais, je crois, je suis DÉSabusée*¹. Ils sont abusés. Ils ne voient point dans les réalités spirituelles. Ils ne sont point profonds ; ils ne pénètrent point, ils ne descendent point, ils n'affouillent point, ils n'approfondissent point dans les réalités spirituelles.²

À qui la faute ? Pour une grande part, le monde moderne, « cet abîme d'incrédulité », est responsable de l'aveuglement où il s'est mis lui-même. D'autre part, Péguy avoue modestement : « *Nolite judicare*, nous ne le jugerons point, [...] ce n'est pas nous, on l'oublie trop souvent, qui sommes chargés de juger. »³

Pendant, nombreux sont ceux qui, submergés par la mer de l'incroyance du monde moderne, isolés et battus « des flots et des tempêtes », tiennent courageusement le défi. Marchant contre le temps et les marées, ils écartent victorieusement, mais non sans peine, menaces et attaques que leur époque ne leur épargne pas.

En revanche, leurs fidélités ne peuvent que gagner à ce prix en beauté et en agrément « aux yeux de Dieu » :

[...] c'est une grande question que de savoir si nos fidélités, si nos créances modernes, c'est-à-dire chrétiennes baignant dans le monde moderne, traversant intactes le monde moderne, l'âge moderne, les siècles modernes, les deux et les plusieurs siècles intellectualistes n'en reçoivent pas une singulière beauté, une beauté non encore obtenue, et une singulière grandeur aux yeux de Dieu. C'est une question éternelle que de savoir si nos saintetés modernes, c'est-à-dire nos saintetés chrétiennes plongeant dans le monde moderne, dans cette *vastatio*, dans cet abîme d'incrédulité, d'incrédence, d'infidélité du monde moderne, isolées comme des phares qu'assailleraient en vain une mer depuis bientôt trois siècles démontée ne sont pas, ne seraient pas les plus agréables aux yeux de Dieu.⁴

Quelles sont les principales menaces venant du monde moderne et de Laudet qui les incarne ? La gravité se concentre dans « l'hérésie en matière de foi »⁵. Laudet situe le surnaturel et la sainteté au niveau de la légende et non point au niveau de l'Histoire.

¹ Vers prononcé par Pauline dans *Polyeucte* de Corneille, acte V, sc. 5, v. 1727.

² Ch. Péguy, *Un nouveau théologien*, M. Fernand Laudet, § 192, C 453.

³ Ch. Péguy, *Un nouveau théologien*, M. Fernand Laudet, § 224, C 460.

⁴ Ch. Péguy, *Un nouveau théologien*, M. Fernand Laudet, § 224, C 460. – L'« assailleraient » de Péguy semble toléré par *Le Bon Usage*. [N. d. l. R.]

⁵ Ch. Péguy, *Un nouveau théologien*, M. Fernand Laudet, § 88 E, C 397.

« Cette hérésie centrale est tellement monstrueuse que l'on peut dire qu'elle est *historiquement* la plus grave et qu'elle commande et enferme *historiquement* toutes les autres ». Or, Péguy considère les choses dans une optique inverse ; pour lui le surnaturel et la sainteté, « c'est cela qui est l'histoire, la seule histoire peut-être qui nous intéresse »¹. Le surnaturel fait partie d'un univers profondément réel, et la sainteté est la seule qui assure le fonctionnement harmonieux de tout l'être humain – cet être capable de dépassement et ouvert à l'infini. « La sainteté est toute santé. C'est le pécheur qui est malade »². Le vocabulaire de la langue natale de Péguy semble lui donner raison : lorsqu'on dit que quelqu'un est saint/sain, n'est-on pas obligé d'épeler successivement chacun des mots ?

Les critiques rationalistes de Laudet relèguent donc au niveau de légendes les voix, les visions de Jeanne. C'est la Jeanne d'Arc de « quand nous étions petits » qui est visée. La résonance sur la vie du Christ dans son enfance suit immédiatement. Ce sera la pierre d'achoppement dans la fausse théologie de Laudet. Péguy en pressent l'enjeu, d'où son avertissement : « M. Laudet fera [...] bien de ne pas trop mépriser la Jeanne d'Arc de *quand nous étions petits*. Ni peut-être le Jésus-Christ de *quand nous étions petits* »³. Rejeter le Jésus de « *quand nous étions petits* » entraîne des conséquences d'une gravité extrême. La démarche de Laudet équivaut au refus de la vie ordinaire du Christ jusqu'à son entrée dans la vie publique à l'âge de trente ans. Toute la vie cachée de Bethléem et de Nazareth est ainsi rayée. C'est précisément la période où *il a plu* au Christ *de sortir de ses longues années d'ombre épaisse*. Les coupes sombres de Laudet portent alors atteinte « aux principes essentiels de notre foi » et ils déséquilibrent gravement les Évangiles. Péguy avait-il raison d'être scandalisé par Laudet ? Certainement oui, vue la méthode restrictive, pour ne pas dire destructrice de ce dernier. Voici quelles en sont les raisons :

[...] Énumérons un peu, dénombrons ces longues années d'ombre épaisse.

Ces longues années d'ombre épaisse, monsieur Laudet, comprennent : (et encore nous ne les épuisons certainement pas) : (il s'en faut) :

¹ Ch. Péguy, *Un nouveau théologien, M. Fernand Laudet*, § 88 E, C 397.

² Ch. Péguy, *Un nouveau théologien, M. Fernand Laudet*, § 212, C 456.

³ Ch. Péguy, *Un nouveau théologien, M. Fernand Laudet*, § 89, C 398.

la Visitation ;
l'Annonciation ;
l'Incarnation ;
la Nativité ;
la Circoncision ;
la Purification de la Vierge ;

Jésus assis parmi les docteurs ;

enfin et dans son ensemble toutes les trente premières années de la vie de Jésus, Jésus travaillant chez son père, la vie privée, la vie obscure, *la vie non publique* de Jésus.¹

En conclusion, « la théologie de M. Laudet fait tomber des pans entiers des Évangiles. Mais nous y venons »², pour en regarder de plus près deux : l'enfance et le travail.

Pourtant, avant de poursuivre notre analyse, résumons la critique de Péguy à l'égard de Laudet. La boiteuse et incomplète théologie de Laudet bouleverse le fonctionnement harmonieux de la communion telle que Péguy la contemplait depuis le *Dialogue de l'histoire et de l'âme charnelle*. C'est, en effet, dans les pages de cette dernière œuvre que l'écrivain a inauguré la présentation du vaste paysage de la communion, comprise dans son intégralité. La communion avec Jésus dans sa vie cachée et dans sa vie publique, l'imitation de Jésus, ce sont les deux axes autour desquels pivote la vie de chaque saint. Le saint est celui qui reprend à son compte la vie de Jésus et s'en pénètre jusque dans le détail, au point de devenir un autre Christ. Il reflète le « portrait » du Christ, il le « représente » et la fidélité de la représentation dépend de la profondeur avec laquelle la vie du Christ a imprégné tout son être. Lorsque l'imitation a atteint son sommet – c'est « le plein du portrait », « le plein de la sainteté », « le plein de l'être »³. La meilleure *Vie de Jésus* a ainsi été écrite non point par la plume d'un homme, mais par la

¹ Ch. Péguy, *Un nouveau théologien, M. Fernand Laudet*, § 97, C 403-404. Dans le paragraphe 147 Péguy y ajoute encore le *Magnificat* et la *Salutation angélique* : « *De quoi vous plaignez-vous ?* dit M. Laudet. Je ne vous supprime que le cantique de Siméon, et le cantique de Zacharie, et le cantique de la Vierge, qui est devenu votre *Magnificat*, et quelques autres, qui ne vous *appartiennent* pas davantage. Ah j'oubliais. Je vous supprime aussi la moitié de la *Salutation angélique*, la première moitié, la salutation angélique propre, elle-même, *ave Maria, gratia plena*, la source et le jaillissement de grâce de votre salutation. »

² Ch. Péguy, *Un nouveau théologien, M. Fernand Laudet*, § 110, C 415.

³ Ch. Péguy, *Un nouveau théologien, M. Fernand Laudet*, § 304, C 375.

vie de l'homme. Jeanne d'Arc, modèle incontestable de l'imitation parfaite du Christ, de l'imitation la plus proche de son modèle, est pour Péguy l'exemple par excellence¹.

Le Mystère de la charité de Jeanne d'Arc « représente » la communion de Jeanne avec Jésus dans toute sa vie terrestre, y intégrant sa vie cachée. La mise en cause de la vie privée de Jeanne retentit immédiatement sur la vie du Christ et cette mise en cause est à l'origine de répercussions en avalanche. Nous ne mentionnerons que les plus redoutables afin de n'en retenir que quelques-unes.

– Laudet désaxe la sainteté ; celle-ci se fonde sur la communion avec Jésus et sur l'imitation du Christ dans sa vie entière. Ainsi « cette théologie [...] coupe la communion en deux, [...] supprime une partie et importante et considérable [...] de la communion elle-même et en elle de la réversibilité, et ensemble en elle de l'imitation »².

– Laudet vide les Évangiles de « ces admirables textes » sur l'enfance³.

– Laudet « décentre le christianisme » en enlevant sa racine : le berceau. Sans le berceau il n'y aurait pas eu la croix. Un équilibre

¹ Ch. Péguy, *Un nouveau théologien, M. Fernand Laudet*, § 302, C 565 : « [...] elle fut et la plus éminente et la plus fidèle et la plus approchée de toutes les imitations de Jésus-Christ. Je montrerai – mais qui déjà ne voit – comment cette fidélité est fidèle, suit jusque dans le détail. » Dans le paragraphe 136, Péguy avait déjà écrit à ce sujet : « Cette représentation des saints entre eux et en Jésus jusque dans le détail, et par suite et avant au premier degré ce parallélisme des saints entre eux et avec Jésus, jusque dans le détail, n'est jamais peut-être aussi saisissante, ne s'impose peut-être jamais à la pensée chrétienne avec une autorité aussi saisissante que dans la considération de l'histoire de la sainteté de Jeanne d'Arc. Nul parallélisme mystique, nulle représentation mystique, d'un saint en un saint, d'un saint en Jésus, n'est peut-être poussée, dans toute l'histoire de la communion mystique, à un degré aussi saisissant que la représentation, dans le détail même, de Jeanne d'Arc en Jésus. Il faut tenir notamment que les *mystères* de M. Péguy ne garderaient point leur propre couronnement si cette représentation mystique cessait un seul instant d'être la grande régulation interne de son œuvre. » Jusqu'à sa dernière œuvre (*Note conjointe sur M. Descartes...*, C 1389) Péguy affirmera sa conviction de fond au sujet de Jeanne : « Il faut dire que c'est Jeanne d'Arc qui a réalisé la plus fidèle et la plus prochaine imitation de Jésus-Christ. » Paul de Tarse transformé en Christ dans tout son être, a pu écrire (Ga II-20) : « ce n'est plus moi qui vis, mais le Christ qui vit en moi. »

² Ch. Péguy, *Un nouveau théologien, M. Fernand Laudet*, § 102, C 408.

³ Ch. Péguy, *Un nouveau théologien, M. Fernand Laudet*, § 110, C 415.

s'impose : « Toute la chrétienté aboutit à ce couronnement de la croix. Mais la chrétienté commence à ce rude berceau que fut la crèche »¹.

Pourquoi Péguy consacre-t-il une si large place à la vie obscure du Christ, alors que la vie publique semble le préoccuper à un moindre degré ? À la lecture d'*Un nouveau théologien*, cette opinion pourrait paraître juste. Effectivement, la polémique avec Laudet donne l'occasion à Péguy d'accentuer fortement les trente années de la vie cachée du Christ. Cependant, les trois années publiques ne sont nullement dévalorisées. L'écrivain en a donné des preuves à plusieurs reprises. Dans le *Dialogue de l'histoire et de l'âme charnelle*, Clio est saisie d'émerveillement devant la beauté et la grandeur incomparables « des trois années de la plus grande histoire »². La Jeanne du *Mystère de la charité* s'extasie devant le même tableau³. Aussi Péguy fait-il une distinction entre les deux grandes parties de la vie du Christ, d'une égale importance : les trente années de la vie cachée, et les trois ans de la vie publique. Les deux volets du diptyque ont une considérable portée théologique et spirituelle. Si Péguy se fait pressant à propos de la première période, c'est que la vie publique prend ses racines dans la vie privée. Nous y reviendrons après avoir examiné la première période : la vie privée.

Chapitre 4 : Dans son sillage

A. La vie privée : l'enfance et le travail

M. Laudet, nouveau docteur, nous interdit – (et de quel ton) – de contempler, de nous proposer d'imiter les vertus des saints dans toutes les périodes de la vie des saints qui n'étaient pas des périodes de vie publique. [...] Il paraît ignorer que des milliers et des milliers de saints, que des centaines de milliers de saints, [...] ont gagné le

¹ Ch. Péguy, *Un nouveau théologien*, M. Fernand Laudet, § 185, C 450.

² Ch. Péguy, *Dialogue de l'histoire et de l'âme charnelle*, C 667.

³ Ch. Péguy, *Le Mystère de la charité de Jeanne d'Arc*, P1 408 :

[...] au soir de cette vie, au soir de sa journée, d'un seul coup, du premier coup il [le Christ] avait connu la plus grande histoire de la terre.

Et aussi la plus grande histoire des cieus. La plus grande histoire du monde.

La plus grande histoire de jamais. [...]

La seule grande histoire de jamais.

La seule histoire intéressante qui soit jamais arrivée.

ciel, ont fait leur salut *les yeux fixés* sur la vie obscure des autres saints, et en eux et par eux en cette vie obscure et directement sur la vie obscure de Jésus.¹

La vie ordinaire de Jésus constitue la partie la plus longue de sa vie terrestre. Par la simplicité de cette vie, par l'exacte imitation de l'homme, le Christ s'est approprié l'expérience de vie de chaque homme durant son existence. Son histoire humaine ne diffère en rien de la nôtre. Il l'a vécue en tout point jusqu'à être considéré comme un homme ordinaire². Cette ressemblance parfaite³ se manifestant dans la vie quotidienne, dans sa famille, dans son travail de charpentier, fait de lui « un simple homme comme nous ». Plongé dans les réalités les plus proches de nous, il a montré comment vivre quotidiennement et humainement la sainteté dans les réalités les plus ordinaires. En ce sens il est « l'inventeur » et « la première réalisation ».

Il est [...] notoire, il est considérable que c'est cette vie de famille, si décriée, si honnie, et l'attention de nos chrétiens devrait bien un peu se porter là-dessus, il est considérable que ce soit cette vie de famille [...] que Jésus ait choisie, qu'il ait élue entre toutes pour la vivre, qu'il ait effectivement, qu'il ait réellement, qu'il ait historiquement vécue pendant les trente premières années de son existence (terrestre) ; les seules (trente) qui comptent comme exemple, comme modèle, comme matière à *l'imitation* ; puisque ce sont les seules trente années de sa vie d'homme, pour ainsi dire, de sa vie d'homme ordinaire, les seules trente années où il ait vécu en homme ordinaire, en simple enfant, en enfant ordinaire, en adolescent ordinaire, en jeune homme ordinaire, en homme ordinaire enfin, en simple enfant, en simple homme comme nous ; les trois autres années ensuite c'est autre chose ; mais pendant ces trente années il était un homme privé, comme nous tous, un simple

¹ Ch. Péguy, *Un nouveau théologien*, M. Fernand Laudet, § 95, C 400-401 C'est nous qui soulignons.

² Dans *Le Mystère de la charité* (P₁ 400), Jeanne voit le Christ dans son aspect d'homme ordinaire : « Heureux ceux qui l'ont vu passer dans son pays ; heureux ceux qui l'ont vu marcher sur cette terre ; ceux qui l'ont vu marcher sur le lac temporel [...]. Quand on pense, mon Dieu, quand on pense que cela n'est arrivé qu'une fois. [...] Quand je pense que c'était un homme comme tous les autres, un homme ordinaire ; *apparemment comme tous les autres, apparemment ordinaire*, il marchait sur la route comme un homme *ordinaire* ; ses pieds portaient par terre ; et il montait les sentiers du coteau. » Les italiques sont de nous.

³ Ph II-7 : « [...] devenant semblable aux hommes, / S'étant comporté comme un homme [...] ».

particulier, il vivait de la vie de famille ; homme imitable et à imiter, *vir imitabilis atque imitandus*. [...] Ce qui est incontestable [...], c'est que de l'enfant Jésus à l'homme Jésus a pris, c'est qu'il a gardé, de toutes les vies du monde, la vie la plus engagée dans le monde, nullement une vie de règle, une vie régulière, mais une vie de siècle, une vie séculière, et la plus engagée qu'il puisse y avoir dans le siècle¹.

Désormais, la famille est devenue le lieu d'un engagement réel, où le Christ portait tous les actes à leur perfection. Ainsi la vie de famille a-t-elle revêtu une dignité et une valeur nouvelles. Chaque acte, même le plus petit, avait une signification et une noble utilité. La vie de la famille de Nazareth est devenue le modèle par excellence pour toute famille chrétienne. Depuis, « tout père chrétien, toute mère chrétienne aime, instruit, nourrit, élève ses enfants *comme* Joseph et Marie aimaient, instruisaient, nourrissaient, élevaient Jésus, tout fils chrétien aime, honore, nourrit ses parents *comme* Jésus aimait, honorait, nourrissait son père et sa mère »². Toute famille qui désire réaliser un christianisme réel et vivant est littéralement et « étroitement calquée » sur la famille de Nazareth. De nombreuses familles imitent, marchent sur les traces de la première famille chrétienne. Les yeux fixés sur ce foyer, « des centaines de milliers, des familles chrétiennes innombrables ont fait leur salut et gagné le ciel, ensemble, *en famille*, les yeux uniquement fixés sur la famille de Nazareth »³.

Avec la naissance de Jésus, une famille modèle a commencé à « fonctionner » « sous les yeux » de ses contemporains. L'exemple de ce modèle sans précédent se perpétue désormais dans l'histoire du christianisme. « C'est depuis lors que la famille chrétienne a été instituée. Non pas instituée par une loi seulement et par un commandement. Mais instituée par et sur un exemple vivant ».

Avec cette « révolution », un bouleversement a été introduit au sein du quatrième commandement. La loi d'amour a remplacé l'ancienne loi de commandement. Le Christ a transformé le sens du quatrième commandement : · le respect dû aux parents a été transformé en un amour confiant et soumis en tout point :

¹ Ch. Péguy, *Dialogue de l'histoire et de l'âme charnelle*, C 664-665.

² Ch. Péguy, *Un nouveau théologien*, M. Fernand Laudet, § 104, C 409.

³ Ch. Péguy, *Un nouveau théologien*, M. Fernand Laudet, § 108, C 413.

Le quatrième commandement, monsieur Laudet, cet admirable commandement donné par Dieu à son peuple sur le Sinaï était tel : *Honorez votre père et votre mère, afin que vous viviez longtemps sur la terre que le Seigneur votre Dieu vous donnera*¹. Tel était le commandement dans la première loi, le commandement comme antérieur donné, dicté par Dieu à son peuple d'Israël par le ministère de Moïse. Tout en demeurant intacte cette première loi, ce commandement comme antérieur a revêtu dans le monde chrétien, dans la deuxième loi, dans la loi d'amour, dans la loi nouvelle, dans la chrétienté, dans la loi de chrétienté comme une jeunesse et une force nouvelle, littéralement une *autorisation* nouvelle. C'est qu'en effet un fait nouveau s'est produit pour nous, un fait d'une conséquence et d'une portée incalculable.²

L'amour du Christ se manifestait principalement par l'obéissance et la soumission à l'égard de ses parents. Péguy voit dans cette soumission de l'enfant-Dieu à Joseph et à Marie, un signe d'une humilité vertigineuse, et un modèle à imiter. Mais le regard de l'écrivain veut percer le mystère dans son noyau théologique. La docilité du Fils de Dieu, enfant de douze ans, cachait-elle un secret, voilé même à ses parents ? Péguy va chercher une réponse dans la Bible : du livre de l'Exode, il se reporte à l'Évangile de saint Luc.

51. – *Et il descendit avec eux, et il vint à Nazareth ; et il leur était soumis. Et sa mère conservait toutes ces paroles dans son cœur.*

52. – *Et Jésus profitait en sagesse, et en âge, et en grâce auprès de Dieu et des hommes.*³

En rapprochant les deux textes, celui du livre de l'Exode XX-12 et le texte de Luc II-51-52, Péguy ne découvre pas uniquement un renouvellement du quatrième commandement que le Christ a réalisé en revêtant l'obéissance et la soumission filiales, *et erat subditus illis*.

Au-delà de l'obéissance à sa mère et à son père nourricier, « si parfaite en elle-même et d'un si éternel enseignement », l'attitude du Christ reflétait sa parfaite soumission à son Père. Ce n'était « qu'une image temporelle, une représentation charnelle »

¹ Ex XX-12.

² Ch. Péguy, *Un nouveau théologien*, M. Fernand Laudet, § 108, C 413.

³ Péguy (*Un nouveau théologien*, M. Fernand Laudet, § 110, C 415) cite Lé II-51-52 d'abord dans la version latine, et ensuite dans la version française.

exprimant l'amour du Fils qui, éternellement, ne fait que ce que veut le Père¹.

Le rapport de la deuxième personne divine avec son Père ne peut être compris que comme amour filial, et non comme amour servile.

Durant trois années la maison de Nazareth servait, jour après jour, d'instrument d'apprentissage de cette soumission. D'apprentissage aussi de la patience, de la souffrance², de faire la volonté qui venait d'un autre.

Cette pratique annonçait déjà la soumission suprême : « l'effrayante obéissance du jeudi saint » :

39. – *Pater mi, si possibile est, transeat a me calix iste : verumtamen non sicut ego volo, sed sicut tu.*

[...]

42. – *Iterum secundo abiit, et oravit, dicens : Pater mi, si non potest hic calix transire nisi bibam illum, fiat voluntas tua.*

[...]

44. – *Et relictis illis iterum abiit, et oravit tertio, eundem sermonem dicens.*³

Ainsi la lecture de l'Exode, suivie de celle de Luc, aboutit au rappel du récit de Matthieu XXVI sur Gethsémani, dont Péguy cite les versets 39-45. L'écho du *Dialogue de l'histoire et de l'âme charnelle* retentit à nouveau mais, cette fois-ci, l'intention de l'auteur se situe dans un autre registre. La réplique de Péguy vise à nouveau Fernand Laudet : en retranchant les mérites de la vie privée du

¹ Jn V-30 : « Je ne cherche pas ma volonté, mais la volonté de Celui qui m'a envoyé ». *Le Mystère de la charité de Jeanne d'Arc*, P₁ 448 :

Il avait été un bon ouvrier.
Un bon charpentier.
Comme il avait été un bon fils.
Un bon fils pour sa mère Marie.
Un enfant bien sage.
Bien docile.
Bien soumis.
Bien obéissant à ses père et mère.
Un enfant.
Comme tous les parents voudraient en avoir.
Un bon fils pour son père Joseph. [...]
Comme il avait été un bon fils aussi pour son père.
Pour son père qui êtes aux cieux.

² Hé V-8 : « tout Fils qu'il était, apprit, de ce qu'il souffrit, l'obéissance. »

³ Ch. Péguy, *Un nouveau théologien, M. Fernand Laudet*, § 111, C 416.

Christ, il a aussi porté atteinte à son obéissance. En conséquence, l'obéissance du Christ du dernier jour est envisagée par « un nouveau théologien » comme *ne nous appartenant pas* :

Dans le système, dans la théologie de M. Laudet toute la patience, au travail, et à l'existence même, tout le travail, toute cette vie de travail, d'obéissance et d'humilité que Jésus offrait à son Père jusqu'au commencement de sa trentième année n'entre pas dans la communion des saints, n'est pas une vie de *mérites* ; c'est une vie qui ne compte pas, qui n'entre pas dans la réversibilité des mérites ; ce sont des travaux, ce sont des obéissances et des humilités qui *tombent*, qui sont perdues pour nous. Qui ne comptent pas. *Qui ne nous appartiennent pas*.¹

Depuis son plus jeune âge le travail représentait une valeur de premier ordre dans l'existence de Péguy. Ne grandissait-il pas sous l'œil attentif de sa mère qui veillait à ce que son fils accomplisse bien ses devoirs ? Ne disait-il pas lui-même en évoquant son enfance, en 1899, dans *Pierre* : « j'aimais travailler ; j'aimais travailler bien ; travailler vite ; travailler beaucoup »² ? C'est encore sa mère qui lui a transmis l'esprit avec lequel elle faisait son métier de rempailleuse de chaises³. L'écrivain consacra des pages splendides au culte du travail, en se référant aux modestes métiers de ses ancêtres, en admirant le respect dont les générations précédentes entouraient le travail de leurs mains⁴.

Faut-il voir dans ces considérations un regard nostalgique sur un passé révolu ? Il ne semble pas. Péguy a dépassé le contexte du devoir kantien qui dominait sa jeunesse. *Un nouveau théologien* témoigne d'un changement complet à cet égard. Loin de chercher le perfectionnisme dans le devoir accompli, Péguy envisage le travail dans l'optique de l'amour. L'amour est l'unique moteur et l'unique but de tout travail, un amour orienté vers une imitation du Christ. Certes, Péguy ne réduit nullement le prestige moral du travail. Au

¹ Ch. Péguy, *Un nouveau théologien*, M. Fernand Laudet, § 98, C 405.

² Ch. Péguy, *Pierre. Commencement d'une vie bourgeoise*, A 153.

³ Ch. Péguy, *Pierre. Commencement d'une vie bourgeoise*, A 172-175.

⁴ Ch. Péguy, *L'Argent*, C 790 : « Nous avons connu un honneur du travail exactement le même que celui qui au Moyen Âge régissait la main et le cœur. C'était le même conservé intact en dessous. Nous avons connu ce soin poussé jusqu'à la perfection, égal dans l'ensemble, égal dans le plus infime détail. Nous avons connu cette piété de *l'ouvrage bien faite* poussée, maintenue jusqu'à la ses plus extrêmes exigences. »

contraire, la loi du travail constitue pour lui une dimension capitale de la morale juive et chrétienne, de l'ancienne et de la nouvelle Loi. La loi du travail est une loi qui s'enracine dans le plus ancien commandement connu dans l'histoire humaine¹. Le Christ, loin de l'abolir, l'accomplit parfaitement, mais non point en esclave, à la suite du châtement remontant à la Genèse, mais en homme libre faisant du travail « une redevance d'amour » :

[...] dans la morale chrétienne et même dans la théologie chrétienne la loi du travail n'a point de base d'application plus sérieuse que le travail quotidien de Jésus dans l'atelier de Nazareth. La loi du travail est une loi, un commandement dans l'ancienne comme dans la nouvelle Loi. Mais combien nouvelle, combien nouveau, comme tout, dans la nouvelle Loi. Dans l'ancienne Loi la loi de travail, le commandement de travail procédait comme toute servitude de la chute d'Adam. C'était un châtement de justice. *Tu mangeras ton pain à la sueur de ton front*². Jésus endossant pour ainsi dire cette loi et la loi d'humilité en a fait une redevance d'amour. Ainsi est né le Travail nouveau. Dès lors des milliers et des centaines de milliers d'ateliers chrétiens n'ont plus été, ne sont plus que des *imitations* de l'atelier de Nazareth. L'homme aujourd'hui, telle est la loi nouvelle, tel est le statut nouveau l'homme aujourd'hui qui travaille n'est plus un forçat qui fait son temps. L'homme aujourd'hui qui travaille est un homme *qui fait comme* Jésus, qui imite Jésus. Le travail quotidien n'est plus une peine, il n'est plus uniquement une peine, il n'est plus premièrement une peine. Il est aujourd'hui une imitation d'un auguste travail quotidien. L'homme qui fait sa journée est bon. Il n'a que ça à faire. Comme tout autre et au premier chef il est sûr ainsi d'imiter Jésus. L'homme qui fait sa journée imite au premier rang Jésus qui faisait sa journée.³

L'ancienne loi de justice est appelée à modifier profondément sa nature. Cette loi ainsi métamorphosée prend sa source dans l'amour et c'est aussi dans l'amour qu'elle trouve sa finalité. L'homme qui travaille, imite le Christ, entre dans le sillage du Christ. En travaillant, l'homme fait *comme Jésus*. Le travail élève l'homme jusqu'à la ressemblance avec le Christ. Il suit les traces de la vie terrestre de Jésus dans son aspect modeste de vie quotidienne.

¹ Gn III-19 : « À la sueur de ton visage tu mangeras ton pain. »

² Gn III-19.

³ Ch. Péguy, *Un nouveau théologien*, M. Fernand Laudet, § 107, C 411-412.

Tous les actes, si petits soient-ils, accomplis en union avec le Christ dans sa vie terrestre, revêtent une signification particulière. Ces actes fondus avec le travail de l'atelier de Nazareth, deviennent des actes d'amour. Ainsi toute la vie humaine peut devenir un acte d'amour en imitation de celle du Christ. Depuis la venue du Christ, toute l'histoire de l'homme est enveloppée par la loi d'amour : « Depuis Jésus, depuis l'avènement, depuis l'incarnation, depuis l'annonciation de Jésus nous sommes sous une seule et même loi, qui est la loi d'amour »¹.

Les actes dont est tissée la vie quotidienne n'exigent guère d'exploits éclatants d'héroïsme, sinon ce serait de l'extraordinaire. Certes, d'aucuns sont appelés à cette voie, mais elle reste exceptionnelle. La vie de la grande majorité de personnes est remplie d'actes ordinaires, accessibles à tous. Ces actes deviennent « des vertus relativement faciles, petites, aisées, connues, portatives, *in manu*, sous la main »².

La vie cachée offre une abondance inépuisable d'occasions d'obéir à la loi d'amour. La vie des saints illustre admirablement leur travail discret et débordant d'amour, souvent voilé au regard des hommes. Mais plus nombreux encore sont ceux qui, totalement méconnus de tous, accomplissent jusqu'au bout cette même loi. Ce sont ceux-là que le Christ défend particulièrement, avec qui il est lié d'une relation profonde et réelle :

Il ne fait aucun doute et les saints le savaient bien qu'il y a une sorte d'accointance propre entre *la sainteté* et *la petite vie*, une convenance particulière, propre, un goût de grâce pour le secret, pour la vertu secrète, une accointance de Dieu pour l'humilité (non pas seulement pour l'humilité du cœur, mais pour l'humilité de la situation même, comme garantissant, comme enregistrant temporellement, comme inscrivant temporellement l'humilité du cœur) une accointance propre de Jésus pour les pauvres et les misérables et les humbles et les obscurs et les *non-publics*.³

Ces ouvriers, ces pauvres, ces misérables, a écrit Péguy dans les paragraphes précédents, ne peuplent pas seulement le ciel, ils encomrent littéralement le ciel. Et Péguy d'ajouter avec humour :

¹ Ch. Péguy, *Un nouveau théologien*, M. Fernand Laudet, § 218, C 458.

² Ch. Péguy, *Un nouveau théologien*, M. Fernand Laudet, § 117, C 420.

³ Ch. Péguy, *Un nouveau théologien*, M. Fernand Laudet, § 118, C 420 ; « *la sainteté... la petite vie* » : ces italiques sont de nous.

« que le ciel est plein de ces petites gens ; qu'on voit dans le ciel infiniment plus de ces petites gens que de directeurs de revue »¹.

Le secret de la grâce se dévoile dans la pleine lumière : en raison de son expérience de trente ans de vie terrestre, le Christ est extrêmement proche de la foule innombrable de ceux qui n'ont jamais vécu que la vie ordinaire, obscure, à l'abri de la gloire mondaine. De ce fait, il existe une ressemblance avec l'effacement du Christ à Nazareth et l'enfouissement des « petites gens » insignifiants aux yeux du monde. Paradoxalement, ce sont ces derniers qui jouissent d'un privilège de choix. « Les grands » du genre de Laudet ont de quoi être déconcertés :

Jésus, M. Laudet, est essentiellement le Dieu des pauvres, des misérables, des ouvriers, par conséquent de ceux qui n'ont pas une vie publique.²

À quoi faut-il attribuer la fascination de Péguy pour la vie ordinaire, alors que la monotonie et la grisaille quotidienne inspirent plutôt la lassitude ? La vie de famille, l'enfance, le travail, constituent pour Péguy des valeurs qui, à l'époque, n'ont pas été toujours appréciées. La famille « décriée, honnie »³, l'enfance méprisée⁴, le travail vidé de son sens et vu uniquement dans l'optique du profit matériel⁵, retrouvent avec Péguy leur sens profond et leur raison d'être, leur valeur morale. L'écrivain prône la famille depuis toujours ; cependant, la pleine réhabilitation ne vient

¹ Ch. Péguy, *Un nouveau théologien, M. Fernand Laudet*, § 103, C 409.

² Ch. Péguy, *Un nouveau théologien, M. Fernand Laudet*, § 103, C 409.

³ Ch. Péguy, *Dialogue de l'histoire et de l'âme charnelle*, C 664.

⁴ Ch. Péguy, *Un nouveau théologien, M. Fernand Laudet*, § 89, C 398 : « M. Laudet fera [...] bien de ne pas trop mépriser la Jeanne d'Arc de *quand nous étions petits*. Ni peut-être le Jésus-Christ de *quand nous étions petits*. »

Dans le paragraphe 135, C 429, Péguy s'oppose fermement à la critique de M. Laudet au sujet de l'enfance, et notamment à sa critique du privilège accordé aux enfants :

Jésus homme public, prédicateur et missionnaire, nous a formellement commandé de vivre *comme des enfants*. Matthieu, XVIII, 3, *sicut parvuli*. Les enfants n'étant point généralement des personnages publics, Jésus-Christ lui-même nous rabat ainsi et en ces propres termes, lui-même étant homme et public, sur la vie de *quand nous étions petits*. Enfin si M. Laudet méprise les saints petits, les saints enfants, qu'est-ce qu'il fait de Bernadette. De tant d'autres. Il est constant que la Vierge aime mieux apparaître aux enfants.

⁵ Cf. Ch. Péguy, *L'Argent* [1913] ; *Ève* [1914], P1 971.

qu'avec la réflexion sur l'idéal de Jésus de Nazareth : en lui se sont réalisées toutes les possibilités incluses dans l'existence humaine. Depuis que « la loi d'amour » a remplacé la loi d'obligation, la vie humaine a revêtu un resplendissement et une beauté nouvelle. Les yeux fixés sur la maison de Nazareth, sur la vie cachée du Christ, Péguy a été ébloui par sa simplicité et par sa pauvreté, d'où jaillissaient le bonheur et la simple joie. Le secret réside dans l'imitation de Jésus et rien de plus. C'est aussi une invitation à cette imitation.

Dans *Le Porche du mystère de la deuxième vertu*, Péguy se fera le porte-parole du Christ : cette imitation,

[...] c'est [...] ce que Jésus, ce que Dieu nous demande
À ceux qui n'ont point reçu de vocations propres
Publiques.

Et même aux autres.

À nous qui n'avons point reçu de vocations propres
Extraordinaires,
Publiques,
Toute la vie.

Et même à ceux qui ont reçu des vocations propres.
Extraordinaires
Publiques

Pendant toute leur vie privée, et même ailleurs, et même après
Pendant les trente ans de leur vie privée, et même en autre temps
Car dans la vie publique même les jours ressemblent aux jours.
Partant de mêmes matins vers les acheminements des mêmes
soirs.

Car dans toute vie il y a bien peu de jours qui ne ressemblent pas
à tous les jours.

Mais tous ces jours comptent. Dans la vie même de Jésus, dans la
vie publique même.

Dans la prédication combien de jours n'étaient-ils pas les mêmes.

Combien de prédications n'étaient-elles pas les mêmes et
temporellement ne se recommençaient-elles pas.

Il n'y a eu qu'un jour de l'institution de la Cène. Et un jour de la
Crucifixion. Et un jour de la Résurrection.

(Et il n'y aura qu'un jour du Jugement).

Pendant trente et pendant trois ans tous les autres jours se
ressemblaient.

Mais tous ces jours comptent. Car sur terre vingt fois nous
effaçons nos propres traces

Et nous faisons vingt chemins qui se superposent le même [*sic*].

Mais dans le ciel ils ne se superposent point. Ils se mettent bout à bout. Et ils font le pont
Qui nous fait arriver de l'autre côté.¹

Combien d'instants se superposeraient-ils dans l'existence humaine, combien se ressembleraient-ils, tous comptent, car leur prix est inestimable. S'ajoutant les uns aux autres, ils s'élèvent jusqu'en l'éternité, cette éternité qui est accessible moyennant « le pont » bâti avec la matière de la durée vécue. Les jours ordinaires ont ainsi un goût d'éternité. Comme dans la vie de Jésus. C'est la vie de cet homme ordinaire qui rend intelligible, par son humanité, que tout homme est appelé à l'éternité et la porte déjà en lui. Comme le dit Hans Urs von Balthasar, grâce à l'incarnation qui est l'insertion de l'éternel dans l'historique, le Christ est la réalisation anticipée de tout homme, dans notre histoire même : « Donc la vie, la marche, la passion, la mort et la résurrection du Sauveur sont tissées du *pressentiment d'éternité* »². Cette éternité qui recommence tous les matins et tous les soirs dans le quotidien des jours.

B. *Vir imitabilis* – le martyr

Peut-il exister une réalité encore plus cachée, encore moins vue des hommes, que celle de la vie *non publique* de famille ou le travail *non public* ? Peut-il exister une composante si intrinsèquement inscrite dans la condition humaine, si intimement vécue, que personne ne puisse deviner ce qu'un individu ressent ? Pour Péguy cette vie *privée* par excellence, insaisissable aux regards humains, est la souffrance et la maladie. C'est aussi le moyen le plus immédiat de l'imitation du Christ – lui qui a connu la souffrance la plus aiguë, la plus solitaire, la plus secrète – depuis que Gethsémani a porté à son sommet la souffrance d'un seul homme³. À plus forte raison, le

¹ Ch. Péguy, *Le Porche du mystère de la deuxième vertu*, P1 654-655.

² Hans Urs von Balthasar, cité dans Guy Bedouelle, *L'Histoire de l'Église, science humaine ou théologie*, Mentha, 1992, p. 68.

³ Paul Claudel dira que le Christ a voulu souffrir et mourir « pas seulement en peinture » (dans Guy Gaucher, *Bernanos ou l'invincible espérance*, Cerf, 1994, p. 69). – Arnoul Gréban relate ainsi l'accomplissement des Écritures dans la rencontre entre le Christ ressuscité et les disciples d'Emmaüs :

JÉSUS : « – Il y a encore Isaïe¹ qui, revient sans cesse sur tout ce que le Christ devra endurer pour délivrer ses fidèles. Or, y a-t-il eu, de sa tête à ses pieds, un seul endroit de son corps qui n'ait eu sa part de douleur ? Et Jérémie ? N'en a-t-il rien dit ? Mais si : il y fait allusion lorsqu'il s'écrie dans

Christ ne se penchera-t-il pas, d'une façon toute particulière, sur les plus démunis, les souffrants, les malades « cloués au lit » et impuissants ? Le Christ, avant même d'être soumis à l'extrême épreuve de Gethsémani et du Golgotha, n'a-t-il pas entouré de compassion les personnes éprouvées par la perte d'un être cher et aussi ceux qui souffraient dans leur corps : paralytiques, lépreux, aveugles ? Les Évangiles relatent de nombreuses scènes où Jésus montre son extrême commisération pour la misère humaine.

La souffrance et le martyre sont les meilleurs moyens pour ressembler au Christ souffrant au Jardin des Oliviers et martyrisé sur une croix. Le Christ a été crucifié publiquement tandis que la gloire du martyre public n'a été donnée qu'à très peu d'hommes. Fort peu de personnes, d'après la « théologie » de M. Laudet, auraient le privilège de ressembler au Christ dans ses derniers jours. Les autres seraient-ils relégués au rang inférieur d'imitateurs du Christ ? Qu'en serait-il de la foule innombrable des hommes qui n'ont pas connu le martyre public ? Or, c'est la qualité de la souffrance qui fait ressembler parfaitement « les membres au Chef couronné »¹. La conviction inébranlable de Péguy, puisée dans sa foi robuste, lui fait affirmer avec certitude que le martyre privé est égal en qualité au martyre public. Une maladie, la plus insignifiante soit-elle, unie spirituellement à la passion du Christ, imite autant la passion de Jésus, que le martyre le plus spectaculaire. La grâce qui

ses lamentations² : *Plangitis vos omnes qui transitis secus viam, etc.* signifiant ainsi que les souffrances du Christ n'ont jamais eu et n'auront jamais d'égaux. »

(*Le Mystère de la Passion, op. cit.*, p. 421 ; note 1 : « Is I-6 : de la plante des pieds à la tête, il ne reste rien de sain, ce n'est que blessures, contusions, plaies ouvertes. » ; note 2 : « Jérémie, *Les Lamentations*, I-12 : *Vous tous qui passez par le chemin, regardez et voyez s'il est une douleur pareille à ma douleur.* »)

Un contemporain de Péguy, le philosophe Maurice Blondel (*Carnets intimes*, Cerf, 1961, tome I, p. 540, 6 novembre 1894), exprime ainsi l'inexprimable souffrance du Christ : « Ô mon Sauveur, personne n'a souffert comme vous. Et dans la plénitude du mot, il n'y a que vous qui ayez souffert absolument... Votre passion n'est pas une douleur entre tant d'autres douleurs humaines, c'est la douleur, c'est la Passion. Vous avez pris en vous et connu par votre amour tout ce que les hommes ont souffert et surtout tout ce dont ils ont eu tort de ne pas souffrir jusqu'au dam qui les ravit plus cruellement à votre embrassement qu'ils se sont arrachés eux-mêmes à votre béatitude. »

¹ Hé II-9-10 : « Jésus nous le voyons couronné de gloire et d'honneur, parce qu'il a souffert la mort. [...] Il convenait, en effet, que, voulant conduire à la gloire un grand nombre de fils, Celui pour qui et par qui sont toutes choses rendît parfait par des souffrances le chef qui devait les guider vers leur salut. »

ne suit pas la logique humaine, mais qui « prend les chemins qu'elle veut »¹, n'a pas besoin d'exécutions spectaculaires pour distribuer les palmes de martyr. La liberté de la grâce est de travailler « avec un minimum de matière temporelle et même elle n'est jamais si à l'aise et si elle-même que dans le minimum de matière temporelle »². Ainsi opère-t-elle efficacement dans épreuves, maladies et souffrances – dans les petites comme dans les grandes – sans se soucier de l'opinion humaine, laquelle est attachée aux grandeurs temporelles. Pourquoi Péguy ne voit-il pas de différence entre le martyr public et le martyr privé ? C'est que son regard s'élève au-dessus du commun et qu'il voit des réalités spirituelles dans une autre perspective. Par conséquent, les mesures humaines temporelles doivent ainsi céder la place aux mesures éternelles, en renversant les idées courantes :

C'est une des propositions les plus fermes de notre foi que les mesures éternelles ne sont aucunement les mesures temporelles ; que ni les récompenses ni les peines ni les couronnements d'aucune sorte ne se mesurent à nos inscriptions temporelles ; qu'un pauvre homme dans son lit, que le dernier des malades peut au regard de Dieu, [...] mériter secrètement plus que le plus glorieux des saints. Faut-il renvoyer M. Laudet à la *Prière pour demander à Dieu le bon usage des maladies*. [...] Une liaison si parfaite unit le dernier des membres au Chef couronné que le dernier des malades, dans son lit, est admis à imiter la souffrance même de Jésus en croix. Le dernier des malades, dans son lit, imite littéralement, imite effectivement, imite *efficacement* la Passion même de Jésus, le martyr de Jésus et des autres saints et martyrs. [...] Pourtant le Sacrifice de la Croix est un sacrifice public, fut un sacrifice public et rien n'est aussi privé, rien n'est aussi non public qu'une misérable maladie qui tient un homme cloué sur son lit dans une misérable chambre. Il faut croire, Monsieur Laudet, que la communion chrétienne, que la théologie chrétienne ne tient aucun compte de cette distinction, capitale dans votre théologie, du public et du non-public, puisque passant inconsidérément par-dessus votre distinction nous avons reçu comme une des vérités essentielles de notre foi que le plus secret des malades imite littéralement la Passion de Jésus, les prières de Jésus, les souffrances de Jésus, les Vertus de Jésus, les mérites de Jésus, participe à la Passion, aux prières, aux souffrances, aux Vertus, aux mérites de Jésus ; que la maladie, les prières, les souffrances, les

¹ Ch. Péguy, *Clio. Dialogue de l'histoire et de l'âme païenne*, C 1128.

² Ch. Péguy, *Un nouveau théologien, M. Fernand Laudet*, § 105, C 410

Vertus, les mérites du plus secret malade d'une part et la Passion, les prières, les souffrances, les Vertus, les mérites de Jésus d'autre part sont versés au même Trésor.¹

Péguy identifie étroitement son optique de la communion à la perspective chrétienne qui ne fait aucune distinction entre le privé et le public, et qui préserve le privé de la séparation d'avec le public. Retrancher du christianisme la souffrance et la maladie vécues dans la vie privée déséquilibrerait dangereusement le « mécanisme » de la sainteté.

Or, comme le prouve l'histoire du christianisme, chez de nombreux chrétiens, la croissance dans la sainteté s'effectue au sein des maladies et infirmités. Ces épreuves contribuent le plus sûrement à l'embellissement et à l'affinement des saints – tel l'or passé au feu². La maladie, « cette fabrique portative de martyr », « cette fabrique de martyr à domicile », peut ainsi être plus apte, que tout autre moyen, à produire des géants de sainteté.

[...] la maladie fait partie si intégrante du mécanisme de la sainteté que l'on ne sait pas si les saints malades ne sont pas les plus grands d'entre les saints.³

Cette intuition magistrale de Péguy semble se vérifier en la personne de saint Louis méritant, d'après Joinville, d'être mis au même titre au nombre des martyrs en raison de sa maladie autant d'être compté parmi les confesseurs :

[...] la maladie fait une pièce si essentielle du mécanisme même, de l'articulation de la sainteté que l'on ne sait pas si un saint comme saint Louis est plus grand comme roi, comme croisé, ou comme malade. À tel point que Joinville, qui était peut-être un aussi grand docteur en chrétienté que M. Laudet, et un aussi grand clerc, voulait qu'on le mît au nombre des martyrs, et non pas seulement, comme

¹ Ch. Péguy, *Un nouveau théologien, M. Fernand Laudet*, § 105, C 410-411.

² Dans *Le Mystère des saints Innocents* (P₁ 736), Péguy écrira à ce propos :

[...] que tant de saints sortent de la maladie
Naturellement comme du ventre de leur mère et que tant de saintetés
Sortent naturellement de la maladie les plus éclatantes, les plus tendres,
les plus chères, les plus florissantes de toutes,
Et qu'il y a manière de tourner la maladie et la mort par la maladie en
martyr même.

³ Ch. Péguy, *Un nouveau théologien, M. Fernand Laudet*, § 182, C 449.

on le fit, au nombre des confesseurs. Tant il est vrai que pour le peuple chrétien la grande peine fait un véritable martyr.¹

La fonction de la maladie, telle que Péguy la comprend, est indiquée, quelques paragraphes plus loin, en trois phrases :

Tout malade peut se faire une croix, s'élever au martyr, s'élever jusqu'à participer à la Passion. Faire de son lit un gril et un cheval. C'est donc que cette distinction du public et du privé ne tient pas au regard de Dieu.²

Participer à la Passion et à la mort du Christ, c'est participer aux mérites du Christ, c'est les compléter. Pour quelle raison, cependant, les souffrances et les mérites de Jésus demanderaient-ils d'être complétés, alors que l'offrande du Christ avait atteint le degré *optimum* ? L'homme aurait-il sa part dans le trop plein du calice du sacrifice ? Madame Gervaise avait déjà exposé le dilemme à la jeune Jeanne, interpellée par le même mystère : le Christ a pleinement réalisé son œuvre de rédempteur. Rien ne manque à ses souffrances. Et pourtant, il a laissé la porte ouverte à l'initiative et à la collaboration de l'homme dans son œuvre de salut :

Il y a un trésor des souffrances, un trésor éternel des souffrances. La passion de Jésus l'a empli d'un seul coup ; l'a tout empli ; l'a empli infiniment ; l'a empli pour éternellement. Et pourtant il attend toujours que nous l'emplissions, voilà ce que n'ont pas compris les docteurs de la terre.³

Le Christ de Péguy compte sur l'homme pour enrichir, comme si cela était possible, le trop plein de ses mérites. Sans forcer personne, le Christ l'invite à les verser dans l'infini du trésor des mérites, ce trésor que lui-même a fait déborder :

Il y a un trésor des mérites. Il est plein, il est tout plein des mérites de Jésus-Christ. Il est infiniment plein, plein pour éternellement. Il y

¹ Ch. Péguy, *Un nouveau théologien*, M. Fernand Laudet, § 182, C 449. – Péguy cite minutieusement l'*Histoire de saint Louis* : « l. 5. Et de ce me semble-il que on ne li fist mie assez, quant on ne le mist ou nombre des martirs, pour les grans peines que il souffri ou pelerinaige de la croiz, par l'espace de six anz que je fu en sa compaignie, et pour ce meismement que il ensui Nostre-Signour ou fait de la croiz. Car se Diex morut en la croiz, aussi fist-il ; car croisiez estoit-il quand il mourut à Thunes. »

² Ch. Péguy, *Un nouveau théologien*, M. Fernand Laudet, § 186, C 450.

³ Ch. Péguy, *Le Mystère de la charité de Jeanne d'Arc*, P1 520.

en a presque de trop ; pour ainsi dire ; pour notre indignité. Il en regorge. Il déborde ; il redéborde ; il en déborde. Il est infini et pourtant nous pouvons y ajouter, voilà ce que n'ont pas compris les docteurs de la terre. Il est plein et il attend que nous l'emplissions. Il est infini et il attend que nous y ajoutions.

Il espère que nous y ajoutions.¹

Le Christ espère en l'homme. Il a mis sa confiance en lui. Il a sauvé d'emblée toute la race humaine et chaque homme en particulier. Cependant, respectueux de la liberté de l'homme, de cette liberté qui « est le plus beau reflet [de Dieu] qu'il y ait dans le monde »², il attend l'accord de l'homme, l'acceptation de son salut, et du salut des autres. Il attend aussi que l'homme veuille travailler à son salut et à celui des autres. D'où l'exigence des mérites, mais des mérites envisagés non point comme une scrupuleuse comptabilité de bonnes actions – pratique fréquente à l'époque, qui consistait à amasser un certain « capital » pour gagner son salut. Peine inutile, puisque le trésor regorge déjà des mérites infinis de Jésus. Pourquoi donc faire appel à la participation de l'homme ? Pour Péguy, la réponse irréfutable demeure dans le mystère de la communion. « Une âme, une seule âme est d'un prix infini »³. Voilà le motif de l'ardeur dévorant Jeanne, reflet du zèle consumant Péguy lui-même. La solidarité, et davantage encore la communion, n'admettent décidément pas la pensée de la perte d'une seule âme :

[...] nous devons tâcher de toutes nos forces humaines à souffrir du mieux que nous pouvons, et jusqu'à la souffrance extrême sans nous tuer jamais, tout ce que nous pouvons de la souffrance humaine. Voilà ce que nous devons faire ici- bas, si vraiment nous ne voulons pas lâchement laisser damner les autres, si nous ne voulons pas lâchement nous laisser damner avec eux.⁴

¹ Ch. Péguy, *Le Mystère de la charité de Jeanne d'Arc*, P1 521.

² Ch. Péguy, *Le Mystère des saints Innocents*, P1 719 :

[...] cette liberté
Est le plus beau reflet qu'il y ait dans le monde car elle me rappelle, [dit
Dieu] car elle me renvoie
Car elle est un reflet de ma propre Liberté
Qui est le secret même et le mystère
Et le centre et le cœur et le germe de ma Création.

³ Ch. Péguy, *Le Mystère de la charité de Jeanne d'Arc*, P1 521.

⁴ Ch. Péguy, *Le Mystère de la charité de Jeanne d'Arc*, P1 519.

La grâce qui se contente d'un minimum de « matière temporelle » que sont les moindres actes humains, rapporte ainsi cette matière au Christ qui transfigure les actes en mérites, les unissant à ses propres mérites infinis. En Jésus ils ne font qu'un, travaillant communément pour un seul but : le salut de tous :

Il y a la communion des saints ; et elle commence à Jésus. Il est dedans. Il est à la tête. Toutes les prières, toutes les épreuves ensemble, tous les travaux, tous les mérites, toutes les vertus ensemble de Jésus et de tous les autres saints ensemble, toutes les saintetés ensemble travaillent et prient pour tout le monde ensemble, pour toute la chrétienté, pour le salut de tout le monde. Ensemble.¹

Le saint qui a reçu de la source sa plénitude², n'est animé que d'un seul désir inscrit au plus profond de son cœur : partager cette plénitude avec les autres. C'est le drame de la perte possible des âmes qui affecte le plus douloureusement le saint. Sa charité l'incite à lutter de toute son ardeur pour que cette possibilité ne devienne pas une réalité. Dans la folie de son amour il serait capable d'accepter l'enfer pour assurer le salut de l'humanité entière aussi bien que celui du plus petit de ses représentants :

Et s'il faut, pour sauver de l'Absence éternelle
Les âmes des damnés s'affolant de l'Absence,
Abandonner mon âme à l'Absence éternelle,
Que mon âme s'en aille en l'Absence éternelle.³

La générosité admirable de Jeanne reste infructueuse. L'impasse s'impose par l'impossibilité totale de rendre méritoires les souffrances de l'enfer. La radicalité de la différence entre la souffrance de la terre et de celle de l'enfer s'explique par la communion de la première avec Jésus et par la séparation, la non-communion de la deuxième avec le Christ. Alors que notre souffrance de la terre devient « la souffrance sœur de Jésus », celle de l'enfer est irrévocablement stérile et perdue :

¹ Ch. Péguy, *Le Mystère de la charité de Jeanne d'Arc*, P₁ 390.

² Ch. Péguy, *Le Mystère de la charité de Jeanne d'Arc*, P₁ 506.

³ Ch. Péguy, *Le Mystère de la charité de Jeanne d'Arc*, P₁ 426 et texte parallèle dans *Jeanne d'Arc*, P₁ 38.

Si leur souffrance pouvait servir, sitôt qu'une souffrance peut servir, elle s'appareille, elle s'apparente, elle se lie à la souffrance de Jésus. Elle devient de la même race. Elle devient, aussitôt elle devient de la même sorte, de la même famille que la souffrance de Jésus-Christ.

Elle devient la sœur de la souffrance de Jésus.

Elle devient de la souffrance en communion.

Il n'y aurait aucune différence.

Si leur souffrance servait, mon enfant, si elle pouvait servir, mais alors ils seraient dans la communion.

Or ils ne sont pas dans la communion.¹

Il n'existe donc qu'un seul moyen de rendre fécondes les souffrances, les prières et les mérites terrestres – les vivre en communion avec le Christ, imiter Jésus. Sauver, c'est imiter Jésus. L'écho lointain du dialogue entre Mme Gervaise et Jeanne a retenti de nouveau. À la question angoissée de la jeune fille : « Comment faut-il sauver ? », Madame Gervaise n'a répondu que par ces simples paroles : « – En imitant Jésus ; en écoutant Jésus. »²

Chapitre 5 : De la situation faite au pécheur

A. Le Christ et le pécheur

On parle toujours, dit Dieu, de *l'imitation de Jésus-Christ*

Qui est l'imitation,

La fidèle imitation de mon fils par les hommes.

Et j'en ai connu et j'en connaîtrai des imitations si fidèles, dit Dieu,

Et si approchées,

Que moi-même j'en demeure saisi d'admiration et de respect.

Mais enfin il ne faut pas oublier

Que mon fils avait commencé par cette singulière imitation de l'homme. Singulièrement fidèle.

Qui elle fut poussée jusqu'à l'identité parfaite.

Quand si fidèlement si parfaitement il revêtit le sort mortel.

Quand si fidèlement si parfaitement il imita de naître.

Et de souffrir.

Et de vivre.

Et de mourir.³

¹ Ch. Péguy, *Le Mystère de la charité de Jeanne d'Arc*, P1 427.

² Ch. Péguy, *Jeanne d'Arc*, P1 40.

³ Ch. Péguy, *Le Mystère des saints Innocents*, P1 692.

Nous avons longuement insisté sur l'imitation de Jésus-Christ par les hommes et l'exemple de nombreux saints témoigne que cette imitation pourrait trouver son couronnement jusque dans le martyre¹. Mais nous avons vu aussi qu'il existe une richesse extraordinaire de formes d'imitation et de moyens indéfinis, une fois que l'on est entré dans le sillage de la vie et de la mort du Christ. L'imitation du Christ peut atteindre chez certains un tel degré de ressemblance qu'ils deviennent comme des miroirs parfaits, reflétant le visage de leur modèle. Le Dieu du *Mystère des saints Innocents*, dont Péguy nous révélera constamment et d'une manière unique « l'humanité », ce Dieu tressaille d'admiration et de respect et s'élançait vers l'homme pour le féliciter « des imitations si fidèles » de son fils. Le regard momentanément anthropocentrique de Dieu revient à un regard christocentrique afin de rappeler la source première de l'imitation. Car si l'homme est en mesure de reproduire l'image de Jésus, c'est d'abord parce que Jésus le premier a commencé par être le modèle achevé de l'homme, qu'il a assumé la condition humaine jusqu'au moindre détail et, à son terme, la mort. Le Christ a revêtu le sort et l'identité parfaite de l'homme, excepté le péché : « Il n'y a que moi, dit Dieu, qui suis sans défaut. Moi et mon fils. »²

Alors qu'au début de cette section nous avons situé le péché des hommes par rapport au Christ, il s'agit à présent de nous interroger sur le comportement de Jésus face au péché. De par sa nature humaine faible et limitée, le Christ a été libre de commettre ou de ne pas commettre le péché. La tentation ne lui a pas été épargnée et il a expérimenté la douloureuse faiblesse de la chair, « *car l'esprit est prompt, mais la chair est faible* ».

« Jésus a revêtu les infirmités humaines »³. En dépit de ce que les tentations lui ont coûté, et nous pensons surtout à la suprême tentation de Gethsémani, il les a surmontées. Il a connu ce que c'est que d'être un homme et la tentation de l'homme et les conséquences du péché de l'homme. Car si lui-même n'a jamais accepté de

¹ Le mot « martyr » (grec *martys*) signifie étymologiquement « témoin ».

² Ch. Péguy, *Le Mystère des saints Innocents*, P1 742 :

Et comme créatures il n'y en a que trois qui aient été sans défauts.
Sans compter les anges.
Et c'est Adam et Ève avant le péché.
Et c'est la Vierge temporellement et éternellement.

³ Ch. Péguy, *Un nouveau théologien*, M. Fernand Laudet, § 204, C 455.

compromis avec le péché, en assumant le poids du péché humain, il est entré au cœur de l'humanité pécheresse. Accepter cette charge surhumaine, c'est se livrer aux conséquences du péché, c'est se soumettre aux souffrances et au pouvoir de la mort. « L'homme, dira à cet endroit Péguy, a été mis au prix de Dieu ».

Le Christ s'est fait historiquement l'un de nous et, par les liens de l'incarnation, il s'est uni mystérieusement à tout homme. Par cette irruption « temporellement éternelle », il actualise sa présence à travers les siècles. Sa passion a renforcé ces liens, non seulement entre Jésus et les saints, mais aussi entre Jésus et les pécheurs. C'est parce que le Christ a pénétré au cœur de l'humanité pécheresse que, d'un même mouvement, les pécheurs ont été attirés au cœur de l'impeccabilité divine du Christ¹. Ainsi le pécheur n'a pas uniquement reçu les arrhes du salut, mais il est devenu un saint en puissance, « un saint en espérance ». Cette espérance audacieuse trouve son fondement et sa réalisation dans son premier cas historique : la promesse déconcertante faite par le Christ au bon Larron².

Le *Dialogue de l'histoire et de l'âme charnelle* dans sa deuxième partie nous livre les considérations de Péguy sur *la situation faite au chrétien – et au pécheur – dans la crucifixion de Jésus*. La réflexion gravite autour des liens mystiques entre le pécheur et « le corps hostie » du Christ. Des liens d'une vie ininterrompue circulent dans le corps mystique dont le Christ est la tête.

La même proximité du Christ, considérée à un autre niveau, semble émerger avec la même force, à la suite du débat au sujet du public et du privé. En effet, l'union entre le Christ et tous les hommes a atteint son sommet au Calvaire. Dans cette perspective, la liaison profonde du Christ avec le pécheur a été scellée dans sa vie publique. D'un autre côté, l'intimité, la présence du Christ dans la vie de tout homme, de tout pécheur en particulier, prend sa source dans la vie privée du Christ. Sa petite enfance à Bethléem, sa croissance jusqu'à l'âge adulte à Nazareth, contribuent au

¹ Le Christ tout en assumant le poids du péché, c'est-à-dire la co-responsabilité, en quelque sorte, et la « sanction » purificatrice exemplaire, ne l'a pourtant pas contracté. Il s'est fait péché sans avoir commis un seul péché : « Dieu l'a fait péché pour nous, lui qui n'avait pas connu le péché, afin qu'en lui nous devenions justice pour Dieu. » (II Co V-21). Le Christ s'est rendu ainsi solidaire de l'humanité pécheresse, « afin de rendre les hommes solidaires de son obéissance et de sa justice » (*La Bible de Jérusalem*, Cerf-Fleurus, 2001, p. 2362, note au).

² Lé XXIV-39-43.

développement des liens naturellement familiers du jeune charpentier avec son entourage. Rien, apparemment, ne le distingue des villageois, il reste un homme ordinaire. Rien ne laisse pressentir son être exceptionnel¹. Incorporé avec aisance au paysage de son milieu natal, il est un des « siens » et le contraire d'un hôte extraordinaire gênant par sa grandeur inaccessible. Ainsi, sans une invitation spéciale et, sans cérémonie, étant chez les siens, « il vient s'asseoir à notre table et il ne mange notre pain que pour livrer le Pain éternel »².

S'asseoir à la table de quelqu'un suppose des dispositions d'amitié, de bienveillance et d'intimité. Manger le pain avec quelqu'un, c'est le partager dans des conditions d'échange entre amis. Au sens figuré, ce partage prend une signification de participation aux angoisses et aux difficultés, au même titre qu'aux joies et aux réussites³. Le Christ prend activement part aux exigences de l'amitié humaine, mais il opère un dépassement lorsqu'il fait de son corps sacrifié « le corps hostie », qui devient « le Pain éternel ». Adhérer à ce sacrifice exige de recevoir ce Pain, source de la communion au Christ. Ce nouveau pain, aux origines éternelles, est le vrai pain du ciel, le pain de vie, vivant et vivifiant.

Le pécheur n'est nullement exclu de l'amitié du Christ. Fût-il un traître, tel Judas, qui a mangé avec lui. La fidélité de l'amitié est maintenue jusqu'au bout ; même après le baiser dénonciateur, le Christ continue à appeler Judas « mon ami »⁴.

¹ Mise à part son intervention brillante à l'âge de 12 ans au milieu des docteurs.

² Ch. Péguy, *Un nouveau théologien*, M. Fernand Laudet, § 211, C 456. – Ce paragraphe est précédé d'un avertissement à l'adresse de M. Laudet voulant « se refaire une âme » d'un autre siècle. La réponse de Péguy porte sur « la chrétienté qui est une dans le temps » et sur la « communion qui est une ». Il ne s'agit donc pas de se « refaire une âme » du premier siècle. Le Christ, selon ce regard, n'est pas seulement venu s'asseoir à la table de ses contemporains, mais « il vient s'asseoir [aussi] à notre table » et il mange notre pain.

³ Georges Bernanos exprime cette amitié du Christ en parlant de ce dernier comme de celui « que nous avons appris à connaître comme un merveilleux ami vivant, qui souffre de nos peines, s'émeut de nos joies, partagera notre agonie, nous recevra dans ses bras, sur son cœur. » (*Journal d'un curé de campagne*, dans *Œuvres romanesques*, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1961, p. 33).

⁴ Mt XXVI-49-50 : « Et aussitôt il s'approcha de Jésus en lui disant : *Salut, Rabbi*, et il lui donna un baiser. Mais Jésus lui dit : *Ami, fais ta besogne*. ». Chez Arnoul Gréban (*Le Mystère de la Passion*, op. cit., pp. 285-286), Jésus s'adresse en ces termes à Judas : « *Amice, ad quid venisti ?* » Le Christ utilise le même mot devant les gardiens venus l'arrêter : « Qui cherchez-vous, mes amis ? »

Peut-on fixer des limites à l'amour du Christ pour les pécheurs ? La réponse ne peut être que négative. L'amour du Christ est sans limites. La passion révèle au pécheur à quel point il est aimé. Péguy a une conscience aiguë du drame provoqué par le péché qui blesse au plus vif l'amour du Christ : « tout péché enfonce un clou. ». Chaque péché est un recommencement de la crucifixion du Christ. Le pécheur s'accepte dans une tranquillité égoïste comme complice du mal, complice de la lance romaine :

[...] on a fait de vous les bourreaux sur la victime, les bourreaux penchés, les sacrificateurs du grand sacrifice, on a fait de vous les complices, des bourreaux, ceux qui achèvent, ceux qui font l'injure, et les assistants, et les Juifs, et les Romains, ceux qui insultent et ceux qui tourmentent, ensemble les bourreaux et les instruments du bourreau ; [...] vous êtes la croix et celui qui a dressé la croix ; vous êtes la lance et c'est toujours la même lance et vous êtes la lance et celui qui a passé la lance. [...] Vous êtes le metteur en scène, tous le metteur en scène du drame unique, du drame tragique qui ne se joua qu'une fois. (Qui éternellement se joue tous les jours [...]).¹

Habituellement, l'homme ne se préoccupe pas de sa complicité dramatique avec le péché ou alors il en est inconscient. Entraîné qu'il est par « l'instinct de la conservation spirituelle », il sait que la passion du Christ « ne travaillait que pour lui ». Fût-ce au prix de la mort de Dieu, il veut, paradoxalement, conserver sa vie spirituelle.

Dans la *Note conjointe* Péguy élargit son regard sur le péché et en présente une image moins tragique et plus « détendue ». La nouvelle optique sera liée manifestement à la découverte des « entrailles » de l'amour divin. Dans cette lumière, l'abondance des péchés constitue la matière même du travail de la grâce, qui appelle la surabondance de la miséricorde. Si, d'un seul coup, l'homme en prend conscience, c'est alors qu'il est terrassé, blessé, par la découverte de « l'horreur du péché ». Le péché reste toujours un drame douloureux et cependant la blessure peut devenir féconde, dès que la bonté et le pardon divin la touchent :

[...] les pires détresses, bassesses, crimes, turpitudes, le péché même sont précisément les points d'articulation des leviers de la grâce. Par là elle travaille. Par là elle trouve le point qu'il y a dans tout homme pécheur. Par là elle appuie sur ce point douloureux.²

¹ Ch. Péguy, *Dialogue de l'histoire et de l'âme charnelle*, C 778-779.

² Ch. Péguy, *Note conjointe sur M. Descartes...*, C 1308.

Tel est le fruit de l'échange entre l'amour du Christ et le drame du pécheur. L'homme est libre de répondre à cet amour. Marie-Madeleine a donné une réponse d'amour qui pourrait être interprétée en deux sens : en un sens, elle a beaucoup aimé parce que ses nombreux péchés lui ont été pardonnés mais, dans l'autre sens, ses nombreux péchés lui sont pardonnés parce qu'elle a beaucoup aimé¹.

Il existe un problème extrêmement important, décisif dans « le mécanisme » du salut, capital du point de vue du Christ comme de celui de l'homme. L'homme, objet d'un choix singulier, a provoqué l'irruption du divin dans l'histoire humaine. Irrémédiable du côté de l'homme, le péché, ce lieu de détresse, a attiré l'amour divin ; il a mystérieusement provoqué une interdépendance entre l'homme et le Christ. Par ses propres forces il a été impossible à l'homme de changer son sort mais, pour Dieu, il a été comme impossible d'abandonner l'homme dans son impasse. Dieu, qui n'a besoin de personne et qui se suffit à lui-même, ce Dieu est entré dans la dépendance de l'homme. En raison de quoi ? À cause de son « immense amour infini ». Puisque « celui qui aime entre en la sujétion de celui qui est aimé »².

Qui est donc l'homme, cet être privilégié, objet de la condescendance de Dieu ?

« *L'homme* – Péguy reprend Pascal – *l'Homme n'est ni ange ni bête* ». Il n'est pas ange, et ange ne désigne pas ici l'homme pur, ni l'homme

¹ Arnoul Gréban (*Le Mystère de la Passion, op. cit.*, p. 229) semble suivre la même ligne que Péguy au sujet du pardon des péchés. Voici ce qu'il fait dire à Jésus à propos de Marie-Madeleine : « Aussi, pour ce très grand amour qu'elle m'a manifesté, ses nombreux péchés lui sont pardonnés ; [...] chez cette femme l'amour est à la hauteur de la grâce, qui est très grande. » Le même auteur donne un autre exemple de la confiance en la bonté du Christ. Pierre, après son triple reniement, au lieu de sombrer dans le désespoir et de se replier sur sa lâcheté, dirige son regard vers Jésus : « En Toi est la miséricorde qui réconcilie tous les pécheurs. Aussi je me refuse à désespérer et j'attends avec confiance Ton pardon. » Touché par cet aveu confiant le Christ lui répond (*ibidem*, p. 409) : « Tout est pardonné, Pierre, mon ami. Ton péché n'était pas aussi grand que ma miséricorde et mon pardon ». Tel ne fut pas le cas de Judas qui s'est laissé emporter par le désespoir (*ibidem*, pp. 318-319) : « [Désespérance] Il est bien clair que ton péché ne pourra jamais obtenir de pardon. [Judas] – Hélas, mon maître est si bon, si miséricordieux... Si j'allais le supplier, ne me pardonnerait-il pas ? [...] – Si, il le pourrait ; mais jamais il ne le voudra. – Et pourquoi ? – Parce que tu n'en es pas digne. – Je prétends que si, et non sans raison, car il a si souvent dit qu'il était venu pour les pécheurs. » Judas s'est pourtant abandonné au désespoir, tandis que le Christ était prêt à l'accueillir, en dépit de la trahison de son intime.

² Ch. Péguy, *Le Mystère des saints Innocents*, P1 731.

« très sage, homme très bon ». Il ne signifie pas davantage un *saint*, compris dans le sens d'une « épuration » de l'homme, d'une sublimation religieuse de l'homme. Ange est défini chez Péguy, précisément « comme dans le catéchisme », un esprit pur, exactement incorporel, immatériel¹. Le terme la « bête » prend chez Péguy la même connotation que chez Descartes, à savoir, un animal sans âme, inanimé, matière organique, mais purement mécanique, « l'être métaphysiquement, religieusement inanimé »². Autrement dit, un animal incapable de connaître, d'aimer, privé de liberté. Le Christ n'est venu ni pour l'ange, un être plus parfait que l'homme et situé au-dessus de celui-ci, ni pour un être moins parfait dans l'échelle des êtres, l'animal. Voilà, pour Péguy, le sujet d'un étonnement constant, d'un enthousiasme pour un Dieu incarné, qui ne s'est pas fait ange, mais homme.

En dépit de l'abîme qui sépare la sainteté de Dieu de la nature pécheresse de l'homme, le Dieu de Péguy n'est guère scandalisé par les pécheurs³. Curieusement, son Dieu se considère comme n'étant pas « vertueux », même s'il se dit « le Tout-Parfait » et « le Saint des saints »⁴. Péguy fait probablement allusion aux pratiques des « vertus » à la mode à l'époque, ces pratiques ayant pour but la satisfaction de la justice divine. Péguy semble aller à contre-courant des habitudes qui enfermaient les gens dans la crainte de Dieu, paralysante pour certains. La Jeanne d'Arc du drame de jeunesse, n'est-elle pas un reflet de la mentalité de peur et de tremblement devant la colère de Dieu ?

Un autre aspect de ces pratiques mérite d'être relevé : un endurcissement pharisaïque dû aux exigences des exercices religieux extérieurs. Les pharisiens, qui veulent que les autres soient parfaits⁵, jugent avec intransigeance tout manquement à la loi. Le moindre défaut est pour eux objet de scandale. Tel n'est pas le Dieu des *Saints Innocents*, dont la figure diffère totalement de l'image défigurée dépeinte dans la première *Jeanne d'Arc*.

Dans la section qui suit nous aurons l'occasion de revenir à cette nouvelle image d'un Dieu proche de l'homme, familier et humain. Nous considérerons alors ce Dieu Tout- Parfait, ce bonheur absolu,

¹ Ch. Péguy, *Dialogue de l'histoire et de l'âme charnelle*, C 678.

² Ch. Péguy, *Dialogue de l'histoire et de l'âme charnelle*, C 678.

³ Ch. Péguy, *Le Mystère des saints Innocents*, P1 728.

⁴ Ch. Péguy, *Le Mystère des saints Innocents*, P1 735.

⁵ Ch. Péguy, *Le Mystère des saints Innocents*, P1 727-729 et 734-735.

et pourtant quasi-mendiant de l'amour de l'homme, ce Dieu, enfin, qui « n'est pas exigeant » et qui apprécie le moindre mouvement d'amour sorti du cœur humain :

Je ne leur demande pas trop. Je ne demande que leur cœur.
Quand j'ai leur cœur, je trouve que c'est bien. Je ne suis pas difficile.¹

La loi de crainte n'a plus de raison d'être. Un Dieu accessible et simple entre en amitié avec qui veut l'accueillir. Le péché n'est ni objet de scandale, ni obstacle fermant l'accès à son amitié.

Mais avant d'aborder ce thème fondamental qui a ébloui Péguy, terminons notre esquisse de la communion entre le saint et le pécheur.

B. Le saint et le pécheur

L'amour du Christ pour le pécheur va jusqu'à la folie de la croix, jusqu'à assumer nos impuretés, ce qui est objet de scandale pour les « purs ». Le Christ vient chercher l'homme dans ses recoins les plus secrets, les plus sombres. Il descend jusqu'au fond de la misère humaine, pour « reprendre » l'homme, c'est-à-dire lui redonner sa beauté et sa splendeur premières, englouties sous les couches pétrifiées d'une âme morte, habituée et rigide, une âme qui « ne mouille pas à la grâce »². Le Christ pose sur l'homme un regard d'espérance, car il sait que si la ressemblance première a pâli, l'image, elle, n'a pas disparu.

Le regard positif du Christ sur l'homme rejoint le regard paternel du « Dieu de la première création », ce Dieu qui, en l'homme, « voyait ce que c'est que le reflet de Dieu »³.

Le Christ de Péguy ne semble désirer rien d'autre que de retrouver l'homme dans sa pureté et son impeccabilité originelles. L'intuition de Péguy rejoint celle de Bernanos, lorsque ce dernier exprime une expérience semblable :

¹ Ch. Péguy, *Le Mystère des saints Innocents*, P₁ 739.

² C'est un thème qui est longuement abordé : *Note conjointe sur M. Descartes...*, C 1307-1313.

³ Ch. Péguy, *Ève*, P₁ 940.

L'expérience m'a prouvé trop tard qu'on ne saurait expliquer les êtres par leurs vices, mais au contraire par ce qu'ils ont gardé d'intact, de pur, par ce qui restait en eux de l'enfance, si profond qu'il faille la chercher.¹

Toute la vie de Péguy s'inscrit, en un certain sens, dans cette recherche et ce sillage. Avec le pécheur, il est en quête de la pureté, cet état d'enfance que le saint a pleinement retrouvé. Il prend à son propre compte l'histoire de l'humanité et il assume les conséquences de l'harmonie perdue. Car « le pécheur, c'est vous, c'est nous. C'est l'homme. Et essentiellement, c'est le poète. [...] À aucun moment il ne se met sur le côté pour regarder ce qui se passe. [...] Car les pécheurs, c'est lui. Cette immense troupe, il en est. »² L'histoire humaine se présente aux yeux de Péguy comme une histoire jalonnée par la sainteté et par le péché, cette histoire dont le Christ est le centre.

C'est le Christ qui attire à lui, et le saint et le pécheur, car il est la source de toute sainteté et l'unique remède de tout péché. C'est lui aussi qui, par les liens de la communion, unit à sa personne les « deux pièces essentielles du christianisme » – le saint et le pécheur, en leur accordant une part égale dans le système chrétien. Si le péché est contraire à la sainteté, le pécheur, lui, n'est pas contraire à la chrétienté. Le Christ, dira Péguy, n'a pas moins souffert pour le pécheur que pour le saint.

Comme le saint, le pécheur fait partie intégrante du christianisme³.

[...] le pécheur n'est pas moins chrétien que le saint, il n'est pas moins également chrétien en un certain sens. Dans un sens, en un sens chrétien, dans un langage chrétien. Il n'est pas moins une pièce indispensable au fonctionnement du mécanisme. Jésus n'est pas moins venu, n'a pas moins souffert, n'est pas moins mort pour le pécheur que pour le saint. [...] Mettons qu'il est venu (également) pour tout le monde et ce sera l'axe du christianisme. Il est venu pour sauver (tout) le monde, voilà le christianisme, mon enfant, voilà le christianisme.⁴

¹ G. Bernanos, *Lettre aux Anglais*, dans *Œuvres romanesques*, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1961, p. 74.

² Ch. Péguy, « Durel », C 1220-1221.

³ Ch. Péguy, *Un nouveau théologien*, M. Fernand Laudet, § 303 à 304 (C 571), et *Dialogue de l'histoire et de l'âme charnelle*, C 711.

⁴ Ch. Péguy, *Dialogue de l'histoire et de l'âme charnelle*, C 682-683.

Ainsi, il existe une relation mystérieuse entre la sainteté et le péché, cette relation qui s'inscrit au cœur du christianisme. Dans le mystère de la Rédemption, d'une part ce lien prend la forme d'une opposition extrêmement douloureuse mais, d'autre part, il devient une source de communion. C'est la communion entre Jésus et le pécheur qui se reproduit à travers les siècles de l'histoire chrétienne dans la communion entre les saints et les pécheurs. Péguy ne cessera de rappeler cette affirmation à M. Laudet, qui déracine et aplatit la réalité de cette liaison : « On s'inspire des Muses, monsieur Laudet, nous ne nous *inspirons* pas des saints. La liaison des pécheurs aux saints, faut-il vous le redire, n'est pas une liaison *d'inspiration*. Elle est une liaison de communion. »¹

Paradoxalement, la pauvreté spirituelle ou morale du pécheur devient un moyen de connaissance, ou de « compétence » en matière de péché. Lorsque le pécheur atteint la lucidité sur la gravité du péché, alors il peut se dire aussi « compétent » que le saint en ce qui appartient à l'essence de la chrétienté. L'exemple de François Villon² montre que « nul n'est aussi compétent que le pécheur en matière de chrétienté. Nul, si ce n'est le saint ». Le pécheur, par l'expérience du poids qu'il porte sur lui, le saint par sa pureté aiguisée au point de percevoir la plus légère imperfection. Le péché et la sainteté sont ainsi intrinsèquement et indissociablement rattachés à la moelle du christianisme. Ils définissent le christianisme de « l'intérieur », le distinguent de l'ancien paganisme, ainsi que du moderne indifférentisme.

En effet, dans le monde antique païen la loi divine était encore ignorée des hommes. Dans cet univers, l'imperfection des mœurs ne pouvait pas être désignée par le même nom que dans le monde chrétien. Le péché n'existait pas. La sainteté non plus³. Ces deux dernières notions ne seront introduites que par le judaïsme d'abord et reprises par le christianisme. Péguy insiste surtout sur l'apport du christianisme dans ce domaine :

¹ Ch. Péguy, *Un nouveau théologien*, M. Fernand Laudet, § 304, C 571.

² Péguy cite les vers 877 à 882 de la ballade de Villon dans *Le Testament ; Un nouveau théologien*, M. Fernand Laudet, § 304, C 573.

³ Péguy semble continuer sa réflexion à ce sujet dans *Clio. Dialogue de l'histoire et de l'âme païenne*, C 1003. Clio y parle de ses dieux païens en ces termes : « *La prostitution, l'adultère, l'inceste, le vol, l'assassinat et tout ce qu'on déteste, c'est l'exemple qu'à suivre offrent nos immortels* ». Péguy cite ici les versets 1667-1669 de *Polyeucte*, acte V, sc. 3. Puisque c'est Clio qui parle, Péguy lui fait dire « nos » au lieu de « vos ».

Mais il est rigoureusement, il est littéralement vrai, réel, de dire au contraire que c'est le christianisme qui fait le péché, [...], et que sans le christianisme, il n'y aurait pas de péché, puisqu'il n'y aurait pas le péché. [sic] Il y aurait tout le reste, toutes les autres sortes, l'innombrable variété des crimes humains, toutes (les) sortes de fautes et de crimes, de vices et d'erreurs, de délits et de crimes, une cohue, une ruée, une inondation, une submersion innombrable, une énumération sans fin. Comme aussi, de l'autre côté, il y aurait sans aucun doute l'armée innombrable des bontés et des vertus, des vérités et des héroïsmes, des vertus héroïques, des bontés, des pitiés et des humanités, une invasion, une acquisition, un acquêt, une conquête innombrable, une énumération sans fin. Mais d'un côté il n'y aurait pas, il manquerait la sainteté. Et de l'autre côté il n'y aurait pas, il manquerait le péché. Car l'un et l'autre sont également chrétiens, également pour ainsi dire techniquement et professionnellement chrétiens. [...] La sainteté et son complément le péché, la sainteté et son contraire et sa limitation le péché, son contraire complémentaire, sa limitation complémentaire, est une pièce essentielle du système chrétien, une invention propre, un propre et un limité du christianisme. Sans lui il y avait tout, sauf cela.¹

Le monde moderne ressemble à certains égards au monde païen. Une inquiétude constante de Péguy repose sur le fait que, malgré l'avènement du Christ dans l'histoire, le monde moderne constitué *après Jésus, vit sans Jésus*². La société contemporaine suit une pente de déchristianisation croissante. La déchristianisation se traduit, entre autres, par le renoncement à la sainteté et par la perte du sens du péché. Autrement dit, la vertu, l'héroïsme ne sont plus appelés sainteté ; les crimes ne sont plus des péchés. Ainsi le monde moderne rejette les deux pièces essentielles du christianisme, et il fait s'écrouler le mécanisme même de ce qui constitue son axe. Il en résulte une vague grandissante du relativisme et de la confusion entre le bien et le mal. Avec le phénomène de la déchristianisation les difficultés de l'existence humaine n'ont pas pour autant diminué :

Notre misère même n'est plus une misère chrétienne. Voilà la vérité. Voilà le nouveau. Tant que les misères, tant que la misère était une misère chrétienne, tant que les bassesses étaient chrétiennes, tant que les vices faisaient des péchés, tant que les crimes faisaient des

¹ Ch. Péguy, *Dialogue de l'histoire et de l'âme charnelle*, C 687-688.

² Ch. Péguy, *Dialogue de l'histoire et de l'âme charnelle*, C 692.

perditions, pour ainsi dire il y avait du bon. Vous entendez bien, mon ami, comment je le dis, en quel sens. Il y avait du recours ; il y avait quelque chose ; il y avait comme naturellement matière à la grâce. Au lieu qu'aujourd'hui tout est nouveau, tout est autre. Tout est moderne.¹

L'unique remède à la détresse humaine réside dans la grâce. Mais par l'ignorance de cet appui, l'homme moderne est confronté à une impasse et au désespoir.

M. Laudet est d'avis que l'homme contemporain aurait moins besoin de Dieu et de Jésus que dans les siècles précédents. Péguy s'insurge contre une telle affirmation qu'il n'hésite pas à dénoncer avec force. Il la nomme « hérésie humaine, c'est-à-dire une hérésie en matière d'humanité, de connaissance et d'histoire de l'humanité »². Car la réalité actuelle présente un tableau peu optimiste : « la misère de l'homme moderne, la détresse du monde moderne est une des plus profondes que l'histoire, (même purement humaine), ait jamais eu à enregistrer ». L'homme laissé à lui-même, désorienté dans son existence, ressent peut-être plus douloureusement à notre époque le sentiment de vide, de solitude, d'inutilité et d'insécurité.

Le monde moderne ayant « banni » le péché, il se montre aussi hostile ou indifférent à la sainteté. À son insu, il donne raison à la logique interne de la communion au sein du christianisme.

En effet, comme nous l'avons mentionné plus haut, le saint et le pécheur étant liés des liens de communion, ils ne pourraient subsister l'un sans l'autre, sans que tout le système chrétien en soit ébranlé. Or, la société moderne, neutre à l'égard du péché, se montre également indifférente à la sainteté. La carence actuelle consiste à ne plus savoir fixer les yeux ni sur Jésus ni sur les saints. Ce qui revient à dire : ne pas savoir allumer ou entretenir la flamme de la communion avec les saints. Le désir de la communion ayant été estompé dans le monde moderne, le besoin de « produire » des saints s'éteint aussi.

En revanche, le peuple chrétien du Moyen Âge était assoiffé de vivre en présence des saints. Au près d'eux le peuple trouvait un « repos profond » et il en rassasiait son « secret instinct »³.

¹ Ch. Péguy, *Dialogue de l'histoire et de l'âme charnelle*, C 690.

² Ch. Péguy, *Un nouveau théologien*, M. Fernand Laudet, § 239, C 469.

³ Ch. Péguy, *Un nouveau théologien*, M. Fernand Laudet, § 131, C 427. L'expression « un instinct secret » se trouve dans Pascal (*Pensées*, Gallimard, « Bibliothèque de la

Le saint vivait, comme tel, sous le regard de tous. Une immense attente, une immense attention de communion était sur lui. Le saint tout entier appartenait à tous. *Omnibus totus*. Tout à tous. Dans ces âges d'une certaine rudesse il y avait même dans le peuple chrétien une certaine gloutonnerie de sainteté. Non pas seulement un certain appétit. Dans les chroniques, dans les textes authentiques le peuple nous paraît souvent brutaliser les saints, (comme ensuite il en brutalisait les reliques), pour en retirer pour ainsi dire de force l'efficace.¹

Dans le *Mystère de la charité de Jeanne d'Arc* Péguy a mieux explicité le sens de ces termes. Tout prend son origine dans la communion entre Jésus et les saints. Le Christ, source puissante de la grâce, la répand sur ceux qui l'entourent : plus quelqu'un est proche de la source, plus aussi il la reçoit². Aussi, les apôtres en ont-ils été remplis au point d'être « pleins de la source » : « ils étaient si

Pléiade », 1954, p. 1141, liasse « Divertissement », fragment 205) : « Ils [les hommes] ont un instinct secret qui les porte à chercher le divertissement et l'occupation au dehors, qui vient du ressentiment de leurs misères continues ; et ils ont un autre instinct secret, qui reste de la grandeur de notre première nature, qui leur fait connaître que le bonheur n'est en effet que dans le repos, et non pas dans le tumulte. »

¹ Ch. Péguy, *Un nouveau théologien*, M. Fernand Laudet, § 132, C 427. « *Omnibus omnia factus sum* » (d'après la Vulgate : « Je me suis fait tout à tous », Co IX-22). – Dans le paragraphe 131, à la même page, Péguy expose l'attitude du peuple chrétien envers le saint : « Pour qui a si peu que ce soit l'idée de ce que c'était que le monde chrétien, pour qui a seulement regardé un peu un texte, j'entends un texte authentique, un procès, une chronique, il est évident que ces saints, à peine signalés, vivaient sous le regard du peuple. Le peuple avait tellement soif d'en avoir, le peuple chrétien, tellement soif d'en trouver. Aussi dès qu'une âme un peu émergente était confusément signalée, averti par un secret instinct, si profond, de troupeau qui cherche son pasteur, tout le peuple chrétien se serrait autour du saint qui venait. Le peuple attendait le saint. Le saint qui montait montait dès lors, vivait dès lors sous le regard de tout un peuple, sous une sorte de surveillance de *dulie*. Cela est particulièrement sensible dans toute l'histoire de l'avènement de Jeanne d'Arc [...]. »

² Ce thème évangélique de la « source » nourrit aussi la réflexion de Georges Bernanos : « Il serait plus exact de dire que le saint est l'homme qui sait trouver en lui, faire jaillir des profondeurs de son être, l'eau dont le Christ parlait à la Samaritaine : *Ceux qui en boivent n'ont jamais soif...* Elle est là en chacun de nous, la citerne profonde ouverte sous le ciel. Sans doute, la surface en est encombrée de débris, de branches brisées, de feuilles mortes, d'où monte parfois une odeur de mort. Sur elle brille une sorte de lumière froide et dure, qui est celle de l'intelligence raisonneuse. Mais au-dessous de cette couche malsaine, l'eau est tout de suite si limpide et si pure ! Encore un peu plus profond, et l'âme se retrouve dans son élément natal, infiniment plus pur que l'eau la plus pure, cette lumière incréée qui baigne la création tout entière – en lui était la vie, et la vie était la lumière des hommes – *in ipso vita erat et vita erat Lux hominum.* » (G. Bernanos, *Nos amis les saints*, dans *Essais et écrits de combat*, tome II, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1995, p. 1382).

près de la source que [...] la grâce coulait d'eux, débordait d'eux comme une source vive »¹. Par leur seule présence ils transmettaient cette plénitude, source elle-même de bonheur et de joie intarissables. C'était une « joie de plénitude et de bénédiction », une joie aussi de liberté et de certitude. Enveloppés de cette grâce régénératrice ils se rendaient à Dieu comme des enfants à leur mère, et « on buvait ce lait. On se ravitaillait, on se rassasiait, on se baignait dans cette grâce »². Mais, actuellement, ajoute Péguy d'un ton grave, « aujourd'hui on en manque. Aujourd'hui nous nous canalisons ».

Et pourtant, elle existe, la communion des saints, et Péguy s'est beaucoup penché sur ce dogme. Pourrait-on parler de la communion des pécheurs ? Apparemment, Péguy ne se pose pas la question³, soit parce qu'il se tient fidèlement aux enseignements des dogmes exactement comme « dans le catéchisme », soit parce qu'il veut rester fidèle à ses propres « mœurs » qui ne lui demandent pas de « travailler dans le péché ».

À maintes reprises, Péguy nous rappelle que si c'est le Christ qui est la source première de la communion et le terme de celle-là, c'est vers le Christ que tout converge et remonte. Si le pécheur et le saint sont attirés vers le Christ, c'est d'abord parce que le Christ les attire à lui. Tout ce qui vient d'être écrit dans cette section sur les aspects de la communion, peut être récapitulé dans ces phrases d'une admirable densité :

Le pécheur tend la main au saint, donne la main au saint, puisque le saint donne la main au pécheur. Et tous ensemble, l'un par l'autre, l'un tirant l'autre, ils remontent jusqu'à Jésus, ils font une chaîne qui remonte jusqu'à Jésus, une chaîne aux doigts indéliables.⁴

¹ Ch. Péguy, *Le Mystère de la charité de Jeanne d'Arc*, P1 506.

² Ch. Péguy, *Le Mystère de la charité de Jeanne d'Arc*, P1 506.

³ C'est la question que Bernanos s'était posée et il a donné une réponse dans *Le Journal d'un curé de campagne*. Cette communion des pécheurs se traduira par la solidarité dans le mal : « Il y a la communion des saints, il y a aussi une communion des pécheurs. Dans la haine que les pécheurs se portent les uns aux autres, dans le mépris, ils s'unissent, ils s'embrassent, ils s'agrègent, ils se confondent, ils ne seront plus un jour, aux yeux de l'Éternel, que ce lac de boue toujours gluant sur quoi passe et repasse vainement l'immense marée de l'amour divin. » (Georges Bernanos, *Journal d'un curé de campagne*, dans *Œuvres romanesques*, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1961, p. 1135).

⁴ Ch. Péguy, *Un nouveau théologien*, M. Fernand Laudet, § 304, C 573.

III. Espérer dans la nuit

Partis de la situation faite au chrétien dans la crucifixion de Jésus, nous avons considéré précédemment la double conséquence du péché. Nous avons vu premièrement que, par le biais du « mécanisme mystique », le péché atteint comme physiquement le Christ, que chaque péché « trouve un retentissement plein » dans son corps. Et deuxièmement que c'est ce même péché, assumé par le Christ, qui assure paradoxalement la communion entre le Christ et tout homme.

La croix du Christ, principe d'unité et source de communion, concentre le maximum de la souffrance avec le maximum de l'amour. La croix exprime la plus haute forme de l'amour qui est, à proprement parler, l'amitié¹ du Christ pour tous les hommes, et pour tout homme en particulier. Gethsémani et le Calvaire, la pointe et le couronnement de cette amitié, marquent l'extrême étape, l'aboutissement de la communion entre le Christ et les hommes. Le germe puissant de cette communion a été semé par l'Incarnation, lieu primordial des liens. « *Et homo factus est* », cette proposition jalonne les œuvres de Péguy à maintes reprises². Étant de toute éternité de même nature que le Père, le Christ est devenu co-naturel à l'homme ; par « la descente de l'éternel dans le temporel », il a revêtu la nature de l'homme³.

Avant d'être imité, c'est lui le premier qui « a commencé » par imiter parfaitement l'homme. Enfant ordinaire, ouvrier-charpentier ordinaire, il a vécu comme nous. Ni éclats, ni événements extraordinaires n'ont caractérisé son existence enveloppée de l'« ombre épaisse » de Nazareth. La simplicité a été la marque principale de sa vie.

Les trois années publiques d'exercice de son amitié, de « service » de communion, s'inscrivent dans la lignée d'un prolongement fécond des trente années de sa vie privée. Le Christ, en tout semblable à l'homme, a connu le développement et la croissance en science expérimentale et en amour, propres à tout être humain :

¹ Ch. Péguy, *Note sur M. Bergson...*, C 1252 : « L'amour est plus rare que le génie même. Il est aussi rare que la sainteté. Et l'amitié est plus rare que l'amour. »

² Cf. Ch. Péguy, *Victor-Marie, comte Hugo*, C 233 ; *Note conjointe sur M. Descartes...*, C 1397.

³ Le Christ a pris la nature humaine, mais ne s'est pas fait personne humaine.

Jésus même n'était pas le même homme à la fin de sa troisième année de service qu'il était au commencement de la première. Et [...] il n'était pas le même homme au soir des Oliviers qu'il était ce premier jour qu'il quitta la maison de son père.¹

Considéré ainsi dans son humanité, le Christ a été soumis aux lois communes des hommes.

En disciple de Bergson, Péguy essaye de pénétrer la réalité humaine du Christ. Il parlera audacieusement de la vie intérieure constamment changeante de l'humanité du Christ. Lecteur fidèle des *Données immédiates de la conscience*, il réfléchira sur l'approfondissement du « moi intérieur », sur les métamorphoses dans la conscience du Christ, sur ses actes libres. Cette liberté totale de Jésus qui à son apogée, aura pour conséquence l'offrande de sa vie : « Ma vie, personne ne me l'enlève, mais je la donne de moi-même »². Du premier instant de son existence jusqu'à son dernier soupir, il a été libre de consentir ou de refuser d'accomplir les prophéties. Dans cette lumière, l'accomplissement des Écritures loin d'être une sorte de déterminisme imposé au Christ, n'en est qu'un dépassement et une ouverture sur l'avenir. Une promesse faite au saint, une main tendue au pécheur. Une espérance.

C'est par un plein jeu de sa liberté et de sa volonté, c'est par un plein jeu de sa volonté libre qu'il s'est fait homme, qu'il est devenu homme : *et homo factus est*. C'est par un plein jeu de sa liberté qu'il a revêtu d'être homme et ainsi c'est par un plein jeu de sa liberté infinie de Dieu qu'il a revêtu la liberté de l'homme. C'est par un plein jeu de sa liberté de Créateur qu'il a revêtu la liberté créée. Tout l'événement de sa vie et son martyre et sa mort était libre, consenti, volontaire et voulu. Jusqu'au dernier moment il était libre de ne point mourir pour le salut du monde. Toute sa vie et jusqu'au dernier moment *il était libre de ne point consentir à accomplir les prophéties*.³

¹ Ch. Péguy, *Note conjointe sur M. Descartes...*, C 1385.

² Jn X-18.

³ Ch. Péguy, *Note conjointe sur M. Descartes...*, C 1399 ; cf. C 1403 :

[Le Christ n'a pas accompli les prophéties] en automate et en automatique, il ne les a pas effectuées en machine et en mécanique, il ne les a pas déroulées, développées en déterministe et en moderne, il les a accomplies librement et en l'homme. Il les a accomplies sans doute uniquement et éminemment, mais uniquement éminemment dans le commun royaume de la gratuite grâce et de la gratuite liberté.

Franchissant à l'avance les étapes de notre étude, nous pouvons déjà annoncer que, pour Charles Péguy, l'Espérance par excellence prendra le visage du Christ. Mais avant de découvrir en Jésus « l'Homme qui a espéré » et la source d'espérance, nous serons obligés de suivre le mouvement même de la quête de l'écrivain, ce mouvement qui s'inscrit dans son expérience personnelle. Or, Péguy ne découvre l'espérance qu'au terme d'un long et douloureux cheminement lors duquel, à maintes reprises, il lui a fallu goûter l'amertume du désespoir avant que ne jaillisse l'aube radieuse de l'espérance.

Nous nous intéresserons également à sa recherche philosophique, celle où Henri Bergson, son maître, jouera un rôle déterminant et inspirera sa pensée sur l'espérance. Cette démarche demandera toute notre attention afin d'asseoir, aussi solidement que possible, les bases de la découverte de l'espérance.

Nous l'avons déjà remarqué, un constant va-et-vient et une interaction incontournables entre vie, pensée et œuvre de Péguy jalonnent son cheminement tout entier tendu vers l'unité. Nous quitterons donc le thème du Christ, mais ce ne sera qu'en apparence, et afin de mieux découvrir dans la troisième partie une nouvelle facette de son visage.

Chapitre 1 : La pente de détresse

A) « le facile est de désespérer »

En 1908, lors d'une crise de neurasthénie, Charles Péguy a côtoyé un drame qui a failli l'emporter. C'est alors que dans « le creux du désespoir » la méditation sur la Passion selon saint Matthieu a arraché Péguy à cette épreuve mortelle. Sorti renouvelé du bouleversement, il est devenu un autre homme.

En un mot c'est de l'ordre de l'homme et de l'ordre de l'événement, le passage des prophéties aux Évangiles est de l'ordre de l'homme et de l'ordre de l'événement, nullement de l'ordre de la déduction logique, mathématique, physique, censément scientifique, nullement de l'ordre déterministe et du moderne.

En un mot les *Évangiles ne sont pas les prophéties mises au passé*, transportées telles quelles, transportées en bloc, transportées en vrac du futur dans le passé par le ministère du présent. Il n'a pas fallu seulement, il n'a pas suffi que Jésus les fit passer, les transportât, dans le temps, les fit passées. Il a fallu qu'il les réalisât, qu'il les accomplît.

L'année 1910 marque un retour au « creux de détresse » plus aigu, peut-être, que le précédent. L'homme « à la nature volcanique » est de nouveau envahi par une « grande faiblesse », par une « fatigue qui vient de loin »¹. Le retour à la foi chrétienne l'a rendu plus lucide sur sa situation à venir : il lui faudra rester « au centre de misère », il lui faudra s'alimenter d'angoisse et d'inquiétude. On se trompe toujours ; les saints n'étaient pas « des messieurs tranquilles »². Non, il ne se prend pas pour l'un d'eux³, mais comme eux, il est comblé d'inquiétude comme par surcroît. « L'homme, ce monstre d'inquiétude »⁴ tracera son autoportrait.

Ayant librement choisi d'être réintroduit dans l'état chrétien, il se garde de se laisser bercer par des illusions.

Clio ne lui a pas caché la réalité qui sera son lot. Par anticipation elle lui a fait prendre conscience des antinomies qu'il rencontrera sur sa route :

Vous êtes les plus malheureux des hommes. Vous chrétiens. (Vous en êtes les plus heureux aussi.) Mystérieux chrétiens. [...] Le malheur semble fait pour vous. [...] Le malheur vous va comme un gant. Vous en êtes nourris et abreuvés.⁵

Un abîme de désespoir attire un abîme d'espérance. Du fond de la détresse Péguy fera jaillir un élan d'une « Espérance espérée ». Plus d'une fois il fera monter en lui la même voix qu'il avait « entendue » lors de sa méditation sur Gethsémani. L'écho de la Nuit des Oliviers retentira dans sa nuit à lui. Jadis, Clio lui suggérait de percer l'épaisseur de la Nuit de la mort du Christ, pour y déceler « un mystère infiniment plus profond ». Au-delà de « l'effrayante clameur » du Christ, elle invitait son interlocuteur à entrevoir la face

¹ Mots de Robert Burac puis de Péguy dans une lettre à sa mère, le 2 mai 1910 (*in* R. Burac, *La Révolution et la Grâce*, *op. cit.*, p. 247).

² Le 30 avril 1910 Péguy écrit à Lotte (*Lettres et entretiens*, *op. cit.*, p. 59) : « Les catholiques sont vraiment insupportables dans leur sécurité mystique. Le propre de la mystique est au contraire une inquiétude invincible. S'ils croient que les saints étaient des messieurs tranquilles, ils se trompent. »

³ Ch. Péguy, *Lettres et entretiens*, conversation avec Joseph Lotte, 27 septembre 1912 : « Je suis un pécheur. Je ne suis pas un saint. La sainteté, ça se reconnaît tout de suite. Moi, je ne suis pas un saint. Je suis un pécheur, un bon pécheur. La plus belle prière à Notre Dame a été faite par Villon. Je suis un pécheur qui a des trésors de grâce et un ange gardien étonnant. »

⁴ Ch. Péguy, *Le Porche du mystère de la deuxième vertu*, P1 666.

⁵ Ch. Péguy, *Dialogue de l'histoire et de l'âme charnelle*, C 770.

cachée du mystère avec son infinie fécondité de vie. « Il faut espérer, mon ami », disait-elle¹.

Les années 1910-1914 seront une période où il lui faudra beaucoup espérer. Dans ces années, en effet, des épreuves iront en s'accumulant : Péguy aura à les affronter péniblement. Par moments, il a le sentiment d'en être écrasé. Sans être résolue, une difficulté semble en engendrer une autre. L'oracle de Clio s'actualise : « Non seulement aucune misère ne vous est épargnée, mais [...] au contraire, il semble que vous en [êtes] comblés, [...] comme favorisés »². Péguy, continuellement exténué, épuisé physiquement et moralement, garde pourtant au fond de lui-même une avidité de ne pas succomber aux entraves que la vie lui impose quotidiennement. Dépasser l'état de fatigue, ce serait laisser triompher en lui une force qui ne pourrait être que celle de l'esprit³. Toute victoire remportée ainsi s'accompagne d'une joie, puisque « toute grande joie – poursuit Bergson – a un accent triomphal. »

Le *Porche du mystère de la deuxième vertu* et le *Mystère des saints Innocents* annoncent déjà cette joie, quoique timide et non totalement déployée. Son heure n'est pas encore venue. Peut-être lui faut-il d'abord se soumettre à toutes sortes d'épreuves ? Il semble que telle pourrait être une conclusion de son entretien avec Jules Riby. Ce dernier avait avancé une opinion en parlant d'une joie qui « s'alimente des maux physiques et se fortifie des plus pénibles épreuves morales »⁴, pour éclater en un jet d'une joie plus pure et plus intense.

Avec la publication du *Mystère de la charité de Jeanne d'Arc* et de *Notre Jeunesse*, Péguy a commencé à goûter la joie du succès et de la création littéraire. La gloire et la puissance, la reconnaissance de son génie depuis longtemps attendues, devenaient un fait. Son nom « à la une » des journaux, Péguy est devenu célèbre en quelques

¹ Ch. Péguy, *Dialogue de l'histoire et de l'âme charnelle*, C 752.

² Ch. Péguy, *Dialogue de l'histoire et de l'âme charnelle*, C 766.

³ Ainsi Péguy aurait-il réalisé ce que son maître Bergson a dit dans l'une de ses conférences (*L'Énergie spirituelle*, « La conscience et la vie », conférence faite à l'Université de Birmingham le 29 mai 1911, p. 21) : « Visiblement une force travaille devant nous, qui cherche à se libérer de ses entraves et aussi à se dépasser elle-même, à donner d'abord tout ce qu'elle a et ensuite plus qu'elle n'a : comment définir autrement l'esprit ? et par où la force spirituelle, si elle existe, se distinguerait-elle des autres, sinon par la faculté de tirer d'elle-même plus qu'elle ne contient ? »

⁴ François Brault [Jules Riby], « À propos d'une conférence de M. Andler – De la joie franciscaine », *BPCU*, Coutances, n° 1, 20 janvier 1911, p. 2.

semaines. Il a été proclamé « l'événement littéraire » de l'année¹. Des académiciens, dont Maurice Barrès, Albert de Mun, ont accueilli avec enthousiasme le *Mystère de la charité*. Les *Œuvres choisies* de 1911 publiées chez Bernard Grasset se sont avérées une véritable « bombe »² littéraire.

Péguy ne cache pas sa certitude d'être mis à part, choisi, inspiré. Certains l'accusent d'orgueil, qu'il arrivera difficilement à dompter : « Hein ! – écrit-il à Lotte le premier avril 1910 au sujet du premier *Mystère* – mon récit de la Passion ! Mon vieux, je n'y pensais pas. Ça m'est venu lorsque je corrigeais mes épreuves, ça m'a tenu huit jours. Des choses comme ça, c'est dicté ! »³

Depuis la parution du *Mystère de la charité de Jeanne d'Arc*, la presse multipliait les éloges à son adresse. Un article de *La Croix* signé « R. T. » – initiales que nous n'avons pas réussi à élucider – est particulièrement significatif à cet égard :

Nous n'avons la prétention de présenter Péguy ni comme un Père de l'Église ni comme un Maître consacré. Il est un artiste, original, profond, singulier. Il pense, dirait-on, en dehors du temps et de l'espace.

[...]

Ce professeur d'idéalisme ne fera sans doute pas d'élèves, je veux dire de plagiaires. Mais il reconforte tous ceux qu'écœure l'abêtissement contemporain.

Il a retrouvé, pour son compte, parmi tant d'autres, la grande voie nationale-catholique, et il l'a retrouvée superbement. Il faut nous en féliciter. Et il faut le féliciter, lui aussi, de « piocher » avec la ténacité des vigneron ses ancêtres un prochain fauteuil, sans doute, à l'Académie.⁴

Péguy n'a pu nier que le journaliste du plus grand quotidien catholique ait rejoint ses aspirations les plus profondes. Effectivement, à l'aube de sa création littéraire, il a pressenti sa vocation d'écrivain comme une mission. Le retour à la voie chrétienne n'a fait qu'augmenter ce sentiment et le préciser. N'a-t-il pas écrit : « C'est la renaissance catholique qui se fait par moi » ? Le

¹ B. Guyon, *Péguy devant Dieu*, op. cit., p. 159.

² B. Guyon, *Péguy devant Dieu*, op. cit., p. 160.

³ Ch. Péguy, *Lettres et entretiens*, Éditions de Paris, 1927, p. 137.

⁴ R. T., « Trois leçons d'idéalisme », *La Croix*, 12 avril 1912 ; quelques jours après, le 1^{er} mai 1912, Péguy rétorque avec vigueur et écrit à Lotte : « Il importe extrêmement de ne pas m'affubler en Père de l'Église. C'est déjà beaucoup d'en être le fils. »

Mystère de la charité de Jeanne d'Arc voulait être inscrit dans ce sillage. Le peuple, le principal destinataire, a été visé en premier lieu. La simplicité du langage rapproché de celui du faubourg de Bourgogne, son style parlé, le personnage de Marie à l'image de la mère de Péguy et diamétralement différente de « *l'immense Théotokos* » de Claudel¹, « le garçon » de la Vierge aux traits du jeune Péguy, n'ont eu pour objet que de « descendre la théologie dans le peuple »².

La tentation d'être compté parmi les « immortels » rencontre les gémissements d'un miséreux. Le goût suave de la gloire se mêle à l'amertume de l'indigence. Pauvre matériellement, il cherche un moyen pour secourir sa famille et sauver les *Cahiers*. Le prix littéraire de l'Académie, avec ses vingt mille francs, aurait subvenu à ses besoins : « *Notre Jeunesse* a fait un effort prodigieux [...], on voulait de moi pour l'Académie Goncourt, mais Barrès m'a dit : *Ça masque*

¹ Claudel écrit à ce propos dans ses *Mémoires* [1954] : « Je n'aime pas comme chrétien, je n'aime pas du tout, par exemple, l'idée qu'il [Péguy] se fait de la Sainte Vierge, qu'il dépeint comme une bonne femme somme toute un peu comme sa mère, qui était rempailleuse de chaises. Moi, je vois la Sainte Vierge d'une tout autre manière. » Et le poète continue dans la même ligne dans sa lettre du 6 août 1954 adressée à son ami André Charlier : « [Marie] est avant tout la Sainte Vierge, l'immense *Théotokos*. Que m'importe cette pauvre femme, cette *rempailleuse de chaises* à quoi on voudrait la réduire ! (cf. ce passage de Péguy m'a toujours horripilé : *Tu vois bien ! Ah ! je te l'avais bien dit que cela finirait mal !* etc., etc.). Non, elle n'est pas une femme comme les autres ! Elle n'est pas une sainte comme les autres ! », dans André Charlier, « Lettre à Paul Claudel », *BACP* 20, janvier-mars 1985, pp. 25-26. À quoi Charlier répondit (*ibidem*, p. 33) : « Votre génie est si différent que sans doute il vous était difficile de comprendre Péguy. Vous êtes un génie de haute montagne, vous avez des cimes inaccessibles, des escarpements abrupts, des pentes ardentes et brûlées de soleil, des gouffres profonds et glacés. Péguy est un génie de plaine rase. » Et (*ibidem*, p. 31) : « La poésie de Péguy part de la réalité la plus familière, disons même la plus triviale – et pourquoi ne pas la prendre telle qu'elle est ? –, puis, sans un soupçon de procédé, sans une ombre de littérature, elle vous place sur le plan spirituel où cette réalité prend son sens. »

² R. Burac, *La Révolution et la Grâce*, op. cit., p. 242. – Le 28 août 1910, Alain-Fournier écrira dans le même sens à son ami Jacques Rivière, à propos du *Mystère de la charité de Jeanne d'Arc* : « J'aime cet effort, surtout dans le commentaire de la Passion, pour faire prendre terre, pour qu'on voie *par terre*, pour qu'on touche *par terre*, l'aventure mystique ; cet effort qui implique un si grand amour. Il répète, comme les chœurs dans la Passion de Bach. – Et cela finit par atteindre à une poésie très haute. » (*in* Henri de Lubac et Jean Bastaire, *Claudiel et Péguy*, pp. 117-118). – Jean Daniélou dans *La Nouvelle Revue des deux mondes*, avril-juin 1974, pp. 549-550 : « [...] les *Mystères*, les *Tapisseries*, les *Quatrains* [...] représentent un des plus hauts sommets, je dirai même pour moi le plus haut sommet, de la poésie catholique et l'œuvre la plus importante parue en chrétienté depuis Pascal. »

l'Académie (française). Ça va. Ça démarrera tout d'un coup, l'Académie et la grande vente. »¹ « Ne plus parler de moi que comme d'un maître : dire négligemment dans la conversation : *Péguy sera de l'Académie d'ici peu*. Ça va bien. En ce moment, j'attends le prix de la *Vie heureuse*. »² Mais à cet accent triomphal succède un cri douloureux : « Je suis pauvre, pauvre, il me faut de l'Académie. Ça viendra dans trois ou quatre ans, peut-être plus tôt. C'est immédiatement 20 000 francs de rente, la sécurité. Ma femme est toujours avec ses comptes de boucher. »³

La campagne est lancée en février 1911. *Le Mystère de la charité de Jeanne d'Arc* l'emporte au premier tour sur Romain Rolland, son rival principal. Les votes se poursuivent. En mai, Barrès est prêt à féliciter Péguy de son succès. Dans des rédactions de journaux parisiens, un bruit court qui annonce Péguy vainqueur. La joie du favori est grande, mais elle est tempérée par la méfiance à l'égard de ses adversaires : Herr, Lavisse, Langlois. Le parti intellectuel, contre qui Péguy mène depuis longtemps un combat acharné, a une puissance redoutable. Une phrase de Lavisse serait suffisante pour détruire l'acquit du gagnant présumé. Péguy avait pensé juste. Lavisse l'a prononcée : « Péguy ? Il a mis de l'eau bénite dans son pétrole de la Commune. »⁴ En quelques secondes le bel édifice s'est écroulé. « Il y a des mots qui tuent » – disait Péguy en 1900. Est-ce Lavisse qui a influencé d'autres académiciens pour que le prix ne soit pas accordé à Péguy ? Il se peut que sa voix ait été décisive. Péguy est convaincu qu'une cabale a été montée contre sa candidature. En définitive, une solution a été proposée (par Bourget) : cette année le prix de l'Académie ne sera décerné à aucun auteur. Le prix quinquennal Estrade-Delcros, avec ses 8000 francs, sera attribué à Péguy.

L'échec à l'Académie l'a brutalement détrôné du piédestal qui lui avait été provisoirement et instantanément dressé. Péguy est déçu, navré, terrassé. Un ennemi le guette : le désespoir. Il se sent désarmé en face de lui. Le désespoir est pour Péguy un synonyme du « plus grand péché »⁵ et de la plus forte inclinaison de sa nature, car « le

¹ Péguy à Lotte, le 17 septembre 1910 : Ch. Péguy, *Lettres et entretiens*, op. cit., p. 141.

² Péguy à Lotte, le 20 septembre 1910 : Ch. Péguy, *Lettres et entretiens*, op. cit., p. 142.

³ Péguy à Lotte, entretien du 3 avril 1912 : *Lettres et entretiens*, op. cit., p. 152.

⁴ Ou : « Pétrole et eau bénite, c'est très bien porté. » (R. Burac, *La Révolution et la Grâce*, op. cit., p. 258).

⁵ Ch. Péguy, *Le Porche du mystère de la deuxième vertu*, P1 583.

facile et la pente est de désespérer et c'est la plus grande tentation »¹. Un autre choc était en train de se préparer. Il s'agissait d'une femme.

Blanche Raphaël était une jeune juive, sœur d'un collaborateur de Péguy, Gaston Raphaël. Agrégée d'anglais (rareté à l'époque), elle fréquentait les *Cahiers* depuis 1902. Des liens d'amitié se sont transformés en une admiration sincère du côté de Blanche, en une passion dévorante du côté de Péguy. Il était certain d'avoir soumis son affection à la raison. Il tirait de l'orgueil de sa maîtrise de lui-même, de sa force morale. Fier d'avoir purifié sa passion, de savoir se dominer, il se félicitait d'avoir préféré l'honneur au bonheur, la raison au cœur, tel un héros cornélien. Il ne soupçonnait pas que « loin de son cerveau »² un feu assoupi couvrirait durant plusieurs années. Progressivement attisée, cette ardeur éclatera subitement en 1910, et l'envahira tout entier. Cet « amour l'ébranla jusqu'au fond »³. Totalelement surpris, il se découvre faible, déchiré, humilié. La carapace de sa morale, de ses prévisions, se brise :

Tu avais tout prévu,
Fors une flamme,
Tu avais tout prévu,
Fors une autre âme.

Tu avais fait ton compte,
Ô Prévoyant,
Tu n'avais oublié
Qu'un cœur battant.⁴

Homme marié, père de famille, mais solitaire et incompris dans son foyer⁵, il est miné par les remords, les scrupules. Suivant le conseil d'un de ses amis, il cherche à se libérer de l'épreuve par le moyen de sa plume. Dans *Victor-Marie, comte Hugo*, rédigé à ce même moment, il grave en lettres de chair, puisqu'il parle d'une expérience vécue, « ce que c'est que d'avoir du regret, du remords,

¹ Ch. Péguy, *Le Porche du mystère de la deuxième vertu*, P1 538.

² Ch. Péguy, *Heureux les systématiques* [novembre 1905], B 270.

³ Hans Urs von Balthasar, *La Gloire et la Croix*, t. II, *Styles* : « De Jean de la Croix à Péguy », Aubier-Montaigne, 1974, p. 289.

⁴ Ch. Péguy, *Ballade du cœur qui a tant battu*, P1 1275.

⁵ Péguy à Geneviève Favre – mère de Jacques Maritain – le 30 juin 1912 (dans Maurice Reclus, *Le Péguy que j'ai connu*, Hachette, 1951, p. 169) : « Un jeune homme qui entre dans une famille devient fils ou reste étranger. Vous savez qu'on m'a contraint, par quinze ans d'une résistance opiniâtre, à rester dans la deuxième situation. »

du souvenir, de la honte ; du repentir, de la pénitence, de la contrition sans avoir failli et sans rien avoir à se reprocher ; du péché sans avoir péché. »¹

En juillet de cette année 1910, Blanche se marie, probablement à l'instigation de Péguy. Ainsi, espère-t-il bâtir une barrière entre eux. Vaine attente. L'épreuve s'intensifie davantage. Au début de septembre, il écrit à sa grande amie Geneviève Favre : « Je souffre beaucoup [...]. Je travaille à bloc pour me mettre à la raison. J'en ai été un peu malade de travail. Mais j'aime mieux être un peu malade de travail que de manquer ma vocation par un dérèglement du cœur. »² Sa vocation est d'être « un meneur d'hommes », un porte-parole de Dieu, un chroniqueur de Jeanne d'Arc. Rester fidèle à sa mission, ne trahir ni les autres, ni soi-même, ceci demande de lui un effort surhumain. La force du héros cornélien, de ses valeurs humaines, s'avèrent insuffisantes.

Péguy se tournera donc vers « l'homme intérieur », vers son moi profond. Il affrontera le défi en chrétien – il choisit d'opter pour la résignation chrétienne. Mais le prix en est onéreux, il laisse une blessure : « La vraie résignation chrétienne n'est point une résignation d'émoussement, c'est une résignation généralement déchirante. »³ La plaie ne se guérira pas. Elle sera bientôt offerte. Elle sera subie jusqu'à la fin de ses jours.

À la résignation succédera une acceptation plus paisible, plus détendue. C'est alors que Péguy ne se croira plus le maître de ses vertus⁴. Dans le *Mystère des saints Innocents* il reconnaîtra un autre

¹ Ch. Péguy, *Victor-Marie, comte Hugo*, C 330. Dans *Heureux les systématiques* Péguy déclare : « Qui a seulement la pensée d'être infidèle, a déjà commis le péché. Qui est infidèle en esprit, a déjà commis l'adultère dans son cœur, est infidèle en fait. » – D'après Julie Sabiani (*La Ballade du cœur, poème inédit de Charles Péguy*, Klincksieck, 1973, pp. 90-91), Péguy exagère sa culpabilité car, dans son cas, il s'agit plutôt d'« un péché imaginaire », d'une « fausse conscience », d'une « fausse culpabilité ». Dans la *Ballade*, le poète lui-même s'accuse d'avoir un « cœur scrupuleux ». Pour Mounier, le scrupule est un « état où la conscience secrète [est en proie à] un épuisant souci contre lequel elle se déchire et bute interminablement, à la recherche éperdue d'une innocence formelle » (Emmanuel Mounier, *Traité du caractère*, Seuil, « Esprit », 1946, p. 493, cité par J. Sabiani).

² Lettre de Péguy à Geneviève Favre, 4 septembre 1910, dans M. Reclus, *Le Péguy que j'ai connu*, op. cit., p. 152.

³ M. Reclus, *Le Péguy que j'ai connu*, op. cit., pp. 145, 152 et 153.

⁴ Jean Daniélou, *Et qui est mon prochain ? Mémoires*, Stock, 1974, p. 58 : « Ce fut un bonheur que Péguy ait traversé une crise terrible, qu'il ait éprouvé une passion pour Blanche Raphaël : il a enfin éprouvé le péché, découvert qu'il était un pauvre type

Maître des vertus¹. La force de supporter ses épreuves ne viendra pas de lui. Il se réjouira de ne pas en être l'auteur, mais le fils : « Celui qui *subit* une vertu est peut-être plus que celui qui la pratique. Celui qui pratique la vertu n'en est que le père et l'auteur ; mais celui qui la subit en est le fils et l'œuvre »².

Blessé dans son cœur, avouant sa faiblesse et se jugeant « coupable » bien que sans « faute »³, Péguy va vivre une métamorphose aussi extraordinaire que paradoxale. Son amour pour Blanche devient source d'une nouvelle vocation : il se découvre poète. « Vous avez fait de moi un poète », dira-t-il un jour à la jeune femme⁴. Julie Sabiani précise : « Dououreusement, cet amour fera s'épanouir d'innombrables et neuves richesses jusque-là enfouies dans le tréfonds de son être. L'écrivain de combat osera devenir poète ». Désormais poète, Péguy composera des quatrains « de la peine » et « de la grâce ». Chaque quatrain est comme un trésor qui, caché peu de temps avant, éclate d'une beauté indescriptible. Inédit du vivant de Péguy, le recueil de ses quatrains donnera lieu à la naissance de *La Ballade du cœur qui a tant battu*. Bientôt *Ève* reprendra, au plan de l'histoire universelle, ce dont *La Ballade* a été l'expression au niveau de l'histoire personnelle⁵. Selon Jean Daniélou, l'épreuve si difficilement vécue, a été pour Péguy une occasion d'approfondissement de sa foi. « L'occasion de cet approfondissement sera une suprême épreuve, qui atteint Péguy

comme les autres. Car le premier Péguy était terriblement l'homme de la vertu, se donnant comme exemple, méprisant l'ensemble des chrétiens. »

¹ Ch. Péguy, *Le Mystère des saints Innocents*, P: 746 : « Je suis, dit Dieu, le Seigneur des vertus [...] ».

² Ch. Péguy, *Clio. Dialogue de l'histoire et de l'âme païenne*, C 1152. – Le 8 mai 1912 Péguy écrit à son ami Pesloüan (« Correspondance Péguy-Pesloüan », *BACP* 49, janvier-mars 1990, p. 21) : « *Subeundum est*. Je suis dans un tel état de fatigue qu'il n'y a plus qu'à subir. »

³ Ch. Péguy, *Dialogue de l'histoire et de l'âme charnelle*, C 661 : « Aussi c'est un pauvre homme. Bourrelé de scrupules, assailli, envahi, bourrelé de remords, pour des crimes qu'il n'a point commis, qu'il ne commettra jamais, que mille autres, que tout le monde autre commettront, il sent obscurément, très profondément, qu'il est en effet, qu'il est réellement responsable. Puisqu'il est père de famille. C'est un des plus beaux cas qu'il y ait de responsabilité sans faute, de culpabilité sans faute. »

⁴ Telle a été exactement la réponse de Péguy lorsque Blanche regrettait de n'avoir rien fait pour lui (selon un témoignage anonyme parmi les propos recueillis par M. Rabi auprès de personnes amies de Blanche Raphaël) dans J. Sabiani, *La Ballade du cœur*, *op. cit.*, p. 76.

⁵ En effet, « les *Quatrains* sont une préparation d'*Ève* » (Jacques Viard, *Péguy, le socialiste*, *FACP* 97, p. 27).

au plus intime de sa vie personnelle, son amour pour Blanche Raphaël, et les durs combats par lesquels il en sortit vainqueur – ou plutôt par lesquels il le purifia de toute volonté possessive pour le dilater en charité universelle »¹.

L'immense fécondité de sa « production » littéraire et un surprenant épanouissement au plan spirituel, tels seront les fruits inattendus du déchirant combat :

Au terme du douloureux débat, dans un rite de communion se renoue la promesse d'un *conjugal amour*. Conjointement, aucune culpabilité n'entache plus la dilection de Péguy pour la jeune femme qui, telle la Béatrice de Dante, fut l'initiatrice des vérités spirituelles encloses dans son cœur. Étant au front, il lui écrira fidèlement, jusqu'aux derniers jours, une *quatrième lettre* qui ne sera pas moins pure que les trois autres, destinées à sa mère, à sa femme et à Mme Favre². Il semble que la passion épurée, sublimée, ait ouvert son cœur à de multiples amours qui, loin d'être inconciliables, ont pour essence commune la tendresse. [...] Parce qu'*avec sa sœur la Pureté elle procède de la Vierge*³.

Ainsi, après l'avoir tenté pour le perdre, l'amour de Blanche l'a sauvé contre toute attente. [...] L'énergie affective s'est peu à peu transformée, par retenue, en énergie spirituelle. Dans la sublimation d'un amour et d'un désir particuliers, un poète a découvert cet Amour et ce désir universels par lesquels Dieu fait mouvoir les étoiles du firmament aussi bien que nos humbles *cœurs d'hommes*⁴ [...] *Io credo in uno Dio / Solo ed eterno, chi tutto 'l cielo move / Non moto, con amore et con disio*.⁵

La tempête du cœur n'est pas encore apaisée lorsque, en 1912, Pierre, le fils cadet à la santé fragile, tombe malade d'une fièvre typhoïde. Déjà une année auparavant, l'enfant a été atteint d'une grippe infectieuse et il a été forcé de rester alité durant trois mois. Le risque qu'il en sorte paralysé tenait ses parents dans une frayeur véritable. En 1912, le foyer de Péguy est de nouveau gagné par l'affolement. Le souvenir de la mort de Marcel, l'ami de Péguy et le

¹ Jean Daniélou, « Péguy devant Dieu », *La Nouvelle Revue des deux Mondes*, avril-juin 1974, p. 550.

² Lettre de Péguy à Geneviève Favre, le 22 août 1914.

³ Ch. Péguy, *Le Mystère des saints Innocents*, P1 705.

⁴ Ch. Péguy, *La Ballade du cœur...*, P1 1381.

⁵ J. Sabiani, *La Ballade du cœur, poème inédit de Charles Péguy, op. cit.*, pp. 128-130 (Dante, *La Divine comédie*, « Le Paradis », chant XXIV, vv. 130-132 : « De mon désir, de mon vouloir, l'Amour / Qui meut et le Soleil et les autres étoiles. »).

frère de son épouse, emporté par la même maladie à l'âge de dix-sept ans, reste toujours vivant.

Et sa femme qui avait tellement peur.
Si affreusement.
Qu'elle avait le regard fixe en dedans et le front barré et qu'elle ne disait plus un mot.
Comme une bête qui a mal.
Qui se tait.
Car elle avait le cœur serré.¹

Le « miracle de l'Espérance »² est ardemment désiré. À la souffrance morale de son impuissance en face du danger, s'ajoute une profonde souffrance spirituelle. Le mariage de Péguy n'ayant pas été régularisé à l'Église (son épouse est d'une famille républicaine), Péguy se trouve devant une impasse pour faire baptiser ses enfants. « Ma vie est une gageure – dira-t-il à Lotte. Mes enfants ne sont pas baptisés. » Péguy vit ce drame spirituel depuis cinq ans. Louis Baillet, Jacques Maritain, Mgr Batiffol, se démènent pour faire entrer Péguy pleinement dans l'Église. Bousculé, forcé, blessé dans sa sensibilité³. Péguy n'apprécie guère la manière qu'on

¹ Ch. Péguy, *Le Porche du mystère de la deuxième vertu*, P1 557.

² Le terme utilisé par Péguy dans un article : « Un chroniqueur de Jeanne d'Arc – Ch. Péguy », signé A. Durel (pseudonyme de Péguy), *BPCU*, Coutances, n° 10, 20 décembre 1911.

³ Par la suite, Jacques Maritain reconnaîtra avoir trop brusqué Péguy : « [...] je me sens honteux maintenant, non pas certes des vérités que je tâchais de lui rappeler, mais du ton dogmatique et de la manière naïvement et insupportablement arrogante que j'employais pour cela, – croyant de mon devoir de ne tenir aucun compte de la sensibilité de Péguy, et montrant d'autant plus de violence à son égard qu'il était plus cher à mon cœur. » – lettre de Jacques Maritain publiée dans les *FACP* 176 et 177, avril et mai 1972 (*Péguy au porche de l'Église. Correspondance inédite Jacques Maritain – Dom Louis Baillet*, Cerf, 1997, pp. 231-232).

Déjà dans une lettre à Louis Baillet du 27 mai 1908, Maritain donne l'impression d'avoir été conscient de ce problème : « La brutalité avec laquelle je précise ses sentiments intimes déforme tout et le gêne énormément. [...] Il se plaint d'être mal compris, et assure qu'il se laisse guider absolument par Dieu. [...] Et avec cela le fond de sa pensée – qu'il n'avoue pas – est bien souvent qu'à cause de ce qu'il fait il est lui-même exempté des devoirs qu'il conduit les autres à rendre à Dieu ; qu'il a des grâces spéciales et de qualité supérieure ; que lui et sa famille ont une situation exceptionnelle, etc. Voilà en lui le côté où agit l'ennemi, qui profite aussi du très vif sentiment qui lui est donné de la bonté de Dieu, pour lui faire croire que le salut est très facile et le priver de la crainte », dans *Péguy au porche de l'Église*, op. cit., pp. 58-59. Louis Baillet se montre, au contraire, beaucoup plus délicat dans sa façon d'agir envers son ami Péguy. Il essaye de tempérer le zèle de Maritain et de l'adoucir. Dans

utilise pour l'aider. Il y a des gens qui « marchent dans les jardins de la grâce avec une brutalité effrayante »¹, se plaint-il. Il ne franchira pas le seuil de l'Église visible.

Lors de la maladie de son enfant, l'angoisse spirituelle redouble. Des amis catholiques lui reprochent son manque de volonté et d'énergie². Faire baptiser les enfants à l'insu de leur mère pourrait être une solution, si Péguy l'acceptait. Il refuse. L'enfant guérit de sa maladie au bout de trois semaines. Mais l'avenir s'annonce pour lui inquiétant.

Au début de l'année 1913 Péguy n'est point sorti de son drame. Au contraire, il semble que sa situation s'est encore aggravée avec le temps. Il « baigne » dans les grâces, mais en même temps la souffrance aiguë continue. Joseph Lotte est anxieux :

[...] il est bien certain qu'il a une surabondance de grâces extraordinaires ; il me l'a dit plusieurs fois. Il est dans un engrenage terrible. Je ne sache pas de situation plus tragique que la sienne depuis cinq ans. Je voudrais bien qu'elle se dénoue, autrement que par la mort. Car c'était la mort que je craignais qui la dénouât.³

L'année 1912 fut l'une des plus difficiles de sa vie. S'il n'a pas sombré dans une dépression plus grave que celle de 1908, où il pensait au suicide, c'est parce que, dit-il, il puisait ses forces dans la prière : « Je prie tellement – disait-il à Jeanne Maritain – que souvent je me *déracine* »⁴. Le sentiment de ne pas être solitaire dans ses souffrances était pour lui un appui solide. Certain d'être en communion avec le monde invisible, il disait : « Mes souffrances sont connues là-haut, on sait que je suis un homme de bonne volonté, de la race des croisés, et des pèlerins du moyen-âge »⁵. Cette

une lettre du 8 juin 1910 il écrit : « mon bon Jacques (je vous appelle bon par anticipation, dans l'espoir que vous le deviendrez tout à fait) [...] », *Péguy au porche de l'Église*, *op. cit.*, p. 190.

¹ *Dialogue de l'histoire et de l'âme charnelle*, C 643.

² Maritain écrit dans une lettre à Dom Baillet : « il est faible et sans volonté, plein de détours, il le sait sans doute mais il ne veut pas se l'avouer : en face d'une volonté et d'une raison intègres et fortes, je crains qu'il ne fuie pour ne pas s'avouer sa propre faiblesse, – à moins qu'une amitié qui est si puissante sur son cœur, ne le retienne malgré lui », Maritain à Baillet, le 14 août 1909, dans *Péguy au porche de l'Église*, *op. cit.*, p. 150.

³ Lettre de Lotte à Baillet, le 2 janvier 1913 : *BACP* 69, janvier-mars 1995, p. 34.

⁴ Souvenirs de Jeanne Maritain confiés aux frères Tharaud, *BACP* 69, janvier-mars 1995, p. 53.

⁵ *BACP* 69, janvier-mars 1995, pp. 53-54.

certitude ravivait son espérance. Mais surtout il avait les yeux fixés sur celle qui « est toute Espérance ». Une lumière brillait dans la nuit.

B. Sauvé du désespoir

Lorsqu'en 1913 Lotte évoquait l'engrenage dans lequel Péguy vivait depuis cinq ans¹, il insistait sur l'extraordinaire abondance de grâces dont Péguy était favorisé. Effectivement, durant cette dernière période, malgré un enchevêtrement de peines et de misères, un sentiment d'être comblé de grâces accompagne Péguy et lui donne une certitude absolue de trouver un sens à ses souffrances. L'atrocité de ses souffrances lui sert de tremplin et lui est un moyen d'équilibre. La disponibilité d'esprit avec laquelle il accepte son sort ne vient pas de lui. Elle est un don : « Que j'aie trouvé dans l'infortune même une sorte d'équilibre chrétien, c'est une grande grâce »². Aucun dolorisme, mais l'ouverture et le courage dans l'acceptation de l'épreuve quotidienne, ce qui n'exclut pas le combat entre la neurasthénie et l'espérance. Avec lucidité, mais aussi avec un brin d'orgueil, il se reconnaît semblable à ceux qui, en proie à des angoisses surhumaines, ne peuvent les expliquer que comme « le signe de l'élection »³ ? Telle la Jeanne d'Arc du premier drame, ainsi que celle du *Mystère de la charité*.

Aucun compromis avec la souffrance non plus et encore moins avec le masochisme. Par une sorte d'équilibre sain, c'est un regard posé paisiblement sur la réalité cuisante, mais considérée à distance :

[...] ces épreuves sont purement extérieures et purement temporelles. [...] Il y a dans le siècle des misères incessantes, qui sont petites, qui recommencent tous les jours, qui font souffrir atrocement, qui sont ingrates, qui peuvent tuer, que vous ne pouvez imaginer, que nous devons supporter.⁴

La souffrance garde son mystère propre. Le dissiper serait impossible. Le caractère douloureux, désespérant subsiste, et cependant l'impasse sera brisée – le désespoir sera progressivement apaisé, quoique timidement encore, par l'espérance. C'est comme un baume sur une plaie : « ce point de cicatrice, d'inquiétude secrète,

¹ Lettre de Lotte à Baillet, le 2 janvier 1913.

² Lettre à Pierre Marcel écrite le 2 août 1912.

³ *BPCU*, Coutances, n° 10, 20 décembre 1911.

⁴ Lettre à dom Baillet, le 20 avril 1909, dans *Péguy au porche de l'Église*, op. cit., p. 117.

il sait bien que c'est un bourgeon d'espérance. Et cela le rassure un peu. »¹

La faible enfant espérance, en bourgeon à l'époque, se transformera deux ans plus tard en une « allègre espérance [qui] nous transporte ». C'est alors que toute épreuve sera illuminée de l'intérieur, et en définitive c'est l'amour qui éclairera pleinement le sens de la souffrance. La crainte sera bannie, les calculs humains n'auront plus de raison d'être, la réalité apparaîtra dans toute sa simplicité :

[...] l'épreuve elle-même ne sera plus redoutée puisqu'elle sera la justification de notre amour. Tout apparaît simple et facile. C'était notre intelligence qui compliquait tout avec ses calculs, ses combinaisons, ses idées, ses théories, ses explications, vains grelots dans une courge vide !²

Péguy pressent l'extrême urgence que le monde contemporain découvre et vive l'espérance. L'espérance – dira-t-il – est « la vertu par excellence du monde moderne »³.

L'œuvre reflète son auteur. Dans le cas de Péguy cette dernière anticipe aussi sur l'avenir, une expérience à vivre dans un futur immédiat. Telle la durée qui n'est pas seulement le passé irréversible, le présent qui se fait, mais une préparation de l'avenir⁴.

Le *Mystère de la charité de Jeanne d'Arc*, le *Porche du mystère de la deuxième vertu*, le *Mystère des saints Innocents* incarnent, d'une certaine façon, l'auteur lui-même et sont une anticipation de son futur. Le premier *Mystère* est un effort défini par l'écrivain comme « porte ouverte sur l'Espérance ; l'Espérance pour ainsi dire « espérée », non encore réalisée. Le *Porche du mystère de la deuxième vertu* est un bourgeonnement de cette espérance ; l'épanouissement de celle-ci est à venir. Le *Mystère des saints Innocents* est une anticipation sur une réalité qui se tient au seuil de la porte.

¹ BPCU, Coutances, n° 10, 20 décembre 1911.

² BPCU, Coutances, 5 avril 1913, hors-série.

³ BPCU, Coutances, n° 10, 20 décembre 1911.

⁴ Henri Bergson, *Matière et mémoire*, dans *Œuvres, op. cit.*, p. 280 : « [...] ce que j'appelle *mon présent* empiète tout à la fois sur mon passé et sur mon avenir. [...] Il faut donc que l'état psychologique que j'appelle *mon présent* soit tout à la fois une perception du passé immédiat et une détermination de l'avenir immédiat. » H. Bergson, *L'Évolution créatrice*, dans *Œuvres, op. cit.*, p. 498 : « La durée est le progrès continu du passé qui ronge l'avenir et qui gonfle en avançant. »

La tonalité des trois *Mystères* varie. Les ténèbres de la Passion, de la croix et du Stabat du *Mystère de la charité de Jeanne d'Arc* s'illuminent progressivement dans le *Porche du mystère de la deuxième vertu* ; cette lumière s'intensifie, sans que les ténèbres soient complètement dissipées, dans le *Mystère des saints Innocents*. En parallèle, les ténèbres des épreuves personnelles de Péguy, passent par l'expérience de « se cogner au bois de la croix » (*Dialogue de l'histoire et de l'âme charnelle*) et par la dépression jalonnée par les années les plus « noires » : 1908, 1910, 1912. Le tournant de 1908 produit par le « contact » spirituel avec le récit de la Passion selon Saint Matthieu se reproduit, avec un même effet décisif, lors de la rédaction du *Porche du mystère de la deuxième vertu*.

Alors que le *Dialogue de l'histoire et de l'âme charnelle* est un témoin privilégié du retour de Péguy à la foi, le *Porche* est un « pourchasseur » du désespoir :

Des gens comme nous – dit Péguy à Lotte, ébloui par sa découverte récente de l'espérance – ont toujours autant de foi et de charité qu'il faut. Mais c'est l'espérance qui peut manquer. J'en suis sorti en écrivant mon *Porche*.¹

Précisons que ce serait trop limiter l'espérance que de la réduire à l'espoir. Péguy ne vise pas une représentation optimiste du lendemain. Il est poussé plutôt vers l'aspiration profonde de son être tout entier d'entrer dans le vécu, dans le plein de l'espérance. Alain Fournier, en effet, a appris de Péguy lui-même qu'il s'agissait d'un « porche », d'une « grande ouverture sur la deuxième [vertu] théologique »². Le désespoir sera bientôt contrebalancé par son opposé : l'espérance. « Toute la pente de détresse qui avait été redescendue dans le *Mystère de la charité de Jeanne d'Arc* est remontée ici, sans intervention d'aucun événement extérieur, par la simple contemplation d'une vertu qui n'est pas moins de commandement que de Foi ».

La découverte de l'espérance se fait simultanément avec la découverte de Marie. Ainsi « la contemplation de la deuxième [vertu] » prend un visage humain, et plus exactement un visage féminin. La vertu est personnifiée par Marie, qualifiée comme « toute Espérance ». Déjà, petit garçon, il se représentait les trois

¹ B. Guyon, *Péguy devant Dieu*, op. cit., p. 175.

² Lettre à Alain-Fournier du 6 août 1912, dans B. Guyon, *Péguy devant Dieu*, op. cit., p. 175. Cf. aussi *BPCU*, Coutances, n° 10, 20 décembre 1911.

vertus comme engendrées par Marie et recevant d'elle la beauté¹. À l'âge adulte, Péguy verra en Marie la plénitude et la réalisation parfaite de la deuxième vertu. Le fondement d'une certitude est posé – pour entrer dans le propre de « l'espérance espérée », il faut aller vers celle qui en possède la totalité et – Arnoul Gréban ajouterait – qui en est la dispensatrice².

La lumière s'est présentée à Péguy au plus profond de son désespoir. Chanteur de l'Annonciation, il a vécu son annonce personnelle. Il a reconnu en Marie « un bourgeon d'espérance », « le dernier point du soir et ensemble le premier point de l'aube » :

C'est le dernier point d'hier et c'est ensemble le premier point de demain.

C'est le dernier point du passé et c'est ensemble et dans un même présent le premier point d'un immense futur.

Dans l'ordre des prophéties, dans la série du passé, dans la catégorie de la promesse et de l'annonce elle est en effet la dernière et la plus haute et la culminante. Elle est comme immédiate.³

Cette promesse d'espérance, « commencée à tout un monde, réduite à tout un peuple » venait dans le secret et dans l'ombre au devant d'un homme en désarroi. Elle a mis ses pas dans ceux de Marie, sous l'aspect d'« une humble enfant, fleur et couronnement de tout le monde »⁴. Péguy adapte l'événement universel de l'Annonciation à sa propre personne. Le *Porche du mystère de la deuxième vertu* semble dévoiler le secret de cette démarche, puisque plus qu'un enseignement, l'œuvre est une « confiance ».

Reine des cieux, mais surtout « humble enfant » et « infiniment proche de nous », Marie est considérée par Péguy dans sa maternité. Le centre de perspective dans lequel l'auteur se place est concentré sur Marie toute mère, infiniment mère. La contemplation de la maternité de Marie jouera un rôle capital dans la suite des œuvres. C'est cette maternité qui aura un impact décisif sur la vie

¹ Ch. Péguy, *Note conjointe sur M. Descartes...*, C 1465 : « Quand j'étais petit [...] je me représentais les vertus comme trois belles enfants de Marie et les sept péchés capitaux comme des vieux espèces d'affreux bonhommes qui faisaient la lippe, des espèces de notaires. »

² Arnoul Gréban, *Le Mystère de la Passion*, op. cit., p. 93. Plus précisément, chez Gréban il est question de la Miséricorde, qui est appelée par Dieu : « notre bien-aimée trésorière. »

³ Ch. Péguy, *Note conjointe sur M. Descartes...*, C 1405.

⁴ Ch. Péguy, *Note conjointe sur M. Descartes...*, C 1406.

personnelle du poète. En elle Péguy découvrira le Christ comme « l'Homme qui a espéré »¹. L'écho du « cri désespéré du Juste » ne s'entendra plus jamais.

Un homme harcelé par l'angoisse a trouvé un secret. La démarche concrète sera entreprise sous la forme d'un pèlerinage à Chartres. « Péguy a décidé de partir pour Chartres. Qu'allait-il y chercher sinon cette grâce suprême qui, de la situation d'angoisse qu'était encore celle de *l'Espérance espérée*, le ferait pénétrer enfin dans le propre de l'Espérance vécue »² ? Sa décision prise, Péguy se met en route vers Chartres le 14 juin 1912. Il renouvellera sa démarche par deux fois encore : le 25 juillet 1913 et le 14 avril 1914. Il se promet de rendre visite à la Vierge beauceronne chaque année. Incertain de survivre à la guerre, il compte sur ses proches pour le remplacer dans l'accomplissement du projet : « Si je ne reviens pas, vous irez une fois par an à Chartres pour moi. »³

Chartres l'a conquis d'emblée : « C'est là que j'ai laissé mon cœur » – dira-t-il à Lotte⁴. Comment pourrait-il en être autrement, puisque c'est à Chartres qu'il a enfin goûté aux prémices du vrai bonheur, à la pureté du cœur, à la tendresse et à la douceur absolues, à la paix.

De cette expérience inconnue jusqu'alors, a jailli un poème autobiographique qui explicite la confiance faite à Lotte. La préposition « voici », scandée au rythme de la marche du pèlerin, indique Chartres comme un endroit unique au monde : « Voici le lieu du monde où tout devient facile », « où tout devient docile », « où la tentation / Se retourne et se tait », « où la révolte devient impossible », « où tout devient enfant / Et surtout ce vieil homme avec sa barbe grise »⁵.

Trois mois après son retour de Chartres, Péguy relate à Lotte le bouleversement opéré en sa personne : « Mon vieux, j'ai beaucoup changé depuis deux ans. Je suis un homme nouveau. J'ai fait un pèlerinage à Chartres. On voit le clocher à dix-sept kilomètres. Dès que je l'ai vu ça a été une extase. [...] J'ai tant souffert et tant prié.

¹ Ch. Péguy, *Le Porche du mystère de la deuxième vertu*, P1 572.

² B. Guyon, *Péguy devant Dieu*, *op. cit.*, p. 185.

³ Lettre de Péguy à Blanche Raphaël, 16 août 1914, dans « Correspondance Péguy – Blanche Raphaël », notes d'Auguste Martin, *FACP* 161, août 1970, p. 16. Lettre de Péguy à Jeanne Garnier-Maritain, 16 août 1914, dans Victor Boudon, *Avec Péguy de la Lorraine à la Marne*, Hachette, 1916, p. 170.

⁴ Lettre du 26 mai 1914 : Ch. Péguy, *Lettres et entretiens*, p. 215.

⁵ Ch. Péguy, *La Tapisserie de Notre Dame*, « Prière de résidence », P1 908-916.

J'obéis aux indications. Il ne faut jamais résister. Toutes mes impuretés sont tombées d'un coup. J'étais un autre homme. »¹

Les derniers bastions de sa morale sont tombés. Seul l'abandon compte désormais. Il remet en question la morale prônée par le christianisme, une morale parfois trop apparentée au stoïcisme, à l'exercice des vertus humaines : « Ah ! les moralistes, les protestants, les jansénistes [...] ils n'y comprennent rien. Il n'y a rien de moins chrétien que le moralisme. »² Il en va tout autrement pour l'abandon, considéré par Péguy comme une entière ouverture de l'être « aux indications », aux signes du temps, aux événements.

D'un seul coup un changement radical s'opère en lui. Déchargé d'un énorme poids, il fait l'expérience d'un renouvellement complet de son être. « J'étais un autre homme » – dit-il à Lotte au retour de Chartres. Effectivement, une extrême détente succède à une extrême tension. La lumière a commencé à jaillir sous ses pas : elle avait un visage marial d'espérance. La grande ouverture sur la deuxième vertu théologale, objet du désir avoué à Alain-Fournier, cette ouverture a trouvé une brèche. La « jeune vertu Espérance »³ est entrée dans sa vie en même temps que Marie. Délivré, il a pu enfin dire : « Notre Dame m'a sauvé du désespoir. C'était le plus grand danger. »⁴

Nous serions tentés de nous arrêter sur l'entrée triomphale de l'espérance dans la vie de Péguy. Il est vrai que l'abandon et la paix ont été une expérience réelle faite par le poète. La souffrance, pourtant, n'a point été enlevée. En octobre 1913 Péguy dira à Geneviève Favre : « J'ai eu hier une crise de faiblesse. À moitié malade. Je souffre autant qu'il y a trois ans. Moi qui croyais que j'avais au moins gagné trois ans. Je ne tiens le coup qu'en mettant cinquante vers par jour. Mais quelle tension ! Une fièvre. »⁵ Ou encore à Pesloüan, huit jours après son dernier voyage à Chartres : « une journée vraiment affreuse »⁶. Cependant, l'espérance, la vertu de marche par excellence est là, avec son dynamisme propre. Ce qui importe « c'est d'aller toujours, d'aller petitement dans la petite

¹ Conversation avec Lotte à Lozère, 27 septembre 1912 : Ch. Péguy, *Lettres et entretiens*, op. cit., p. 157.

² Ch. Péguy, *Lettres et entretiens*, op. cit., p. 159.

³ Ch. Péguy, *Le Porche du mystère de la deuxième vertu*, P1 565.

⁴ À Lotte, 27 septembre 1913 : Ch. Péguy, *Lettres et entretiens*, op. cit., p. 171.

⁵ Lettre à Geneviève Favre, 2 octobre 1913 : M. Reclus, *Le Péguy que j'ai connu*, op. cit., p. 181.

⁶ B. Guyon, *Péguy devant Dieu*, op. cit., p. 188.

procession des jours ordinaires »¹. Nulle recherche d'une échappatoire héroïque, mais une modeste acceptation de la réalité quotidienne : « Notre avenir est dans cette image vraie : que nous sommes petits et que nous pénétrons petitement [...]. Restons pauvres [...] puisqu'enfin nous le sommes »². C'est une acceptation de l'inévitable souffrance inscrite dans le sort humain. C'est cette précarité, cette « profonde misère » qui, selon lui, « est pour le chrétien la condition la plus profonde de l'homme. » Alors « rien d'acquis n'est acquis pour éternellement. Et c'est la condition même de l'homme. Et la condition la plus profonde du chrétien »³. C'est précisément en chrétien qu'il parlera dans sa dernière œuvre où il laissera cette confiance douloureuse : « L'autre [c'est-à-dire Péguy] est un bon chrétien. Il est même plus bon chrétien qu'il ne voudrait. Je veux dire que ça lui coûte plus cher qu'il ne voudrait, d'être bon chrétien »⁴. « Une longue expérience de la peine, une fièvre incoercible, une incapacité de cicatrisation, la contusion toujours présente d'une impérissable meurtrissure leur ont appris que la blessure que l'on se fait soi-même est la plus inguérissable de toutes »⁵, car, lorsque l'on veut se vaincre soi-même, « on sait où se faire mal avec une affreuse exactitude. » Et il cite la prière de confiance : « *Par besoin de nous mettre au centre de misère. Et pour nous placer dans l'axe de détresse.* »⁶ Pourtant, au-delà des gémissements, écho des épreuves qui ne sont que temporelles, il gardera l'espérance, car il sait « qu'il faut toujours recommencer »⁷, et que « la petite espérance est celle qui toujours commence. »⁸

Chapitre 2 : Libération de la mémoire

A. Dénonciation de l'habitude

Chez Charles Péguy, nous l'avons souvent remarqué, la démarche intellectuelle et la démarche existentielle sont indissociablement liées, ou mieux encore s'engendrent l'une l'autre.

¹ BPCU, Coutances, n° 10, 20 décembre 1911.

² Lettre du 8 juin 1911 : *Lettres et entretiens, op. cit.*, pp. 67-68.

³ Ch. Péguy, *Note conjointe sur M. Descartes...*, C 1450.

⁴ Ch. Péguy, *Note conjointe sur M. Descartes...*, C 1283.

⁵ Ch. Péguy, *Note conjointe sur M. Descartes...*, C 1287.

⁶ Ch. Péguy, *La Tapisserie de Notre-Dame*, « Prière de confiance », vv. 24-25.

⁷ Ch. Péguy, *Note conjointe sur M. Descartes...*, C 1449.

⁸ Ch. Péguy, *Le Porche du mystère de la deuxième vertu*, P1 551.

Aussi, à la démarche concrète du pèlerinage à Chartres où, à coup sûr, le poète a fait une expérience indélébile, faut-il ajouter la part de la réflexion.

C'est chez Henri Bergson que Péguy trouvera l'humus philosophique indispensable pour nourrir sa pensée et sa création littéraire. En effet, la contemplation de l'espérance procède, quant à ses origines intellectuelles, d'un long et fréquent approfondissement des œuvres de Bergson. *Essai sur les données immédiates de la conscience*, *Matière et mémoire* et certainement aussi *L'Évolution créatrice* ont joué un rôle décisif dans l'élaboration de la pensée de Péguy sur l'espérance. Le génie d'un des plus grands chantres de l'espérance a su ensuite traduire en images poétiques, vivantes et surtout vécues, les charmes conquérants de la « petite fille Espérance ».

Les expériences douloureuses de la vie quotidienne, un ardent désir d'entrer dans « l'Espérance espérée » provoquaient des gémissements continuels en Péguy. L'intelligence s'agitait et elle cherchait à comprendre les épreuves. Mais n'étant point armée pour résoudre des situations sans issue, elle restait déconcertée devant leur nombre. Comment pourrait-elle les résoudre, puisqu'elle « est caractérisée par une incompréhension naturelle de la vie »¹ ? En vain tend-elle à enfermer la vie dans des cadres. « Tous les cadres craquent. Ils sont trop étroits, trop rigides surtout pour ce que nous voudrions y mettre »². Elle est faite pour chercher des preuves, non pas pour assumer des épreuves ; elle traite toutes choses de l'extérieur et mécaniquement, alors que la vie s'enracine dans de l'organique. Elle

¹ Henri Bergson, *L'Évolution créatrice*, dans *CŒuvres*, op. cit., p. 635. Jean Brun parlera à ce propos de la « formule choc de Bergson, écrite à une époque où les rationalistes accordaient toute leur confiance à l'intelligence », dans *L'Europe philosophe, 25 siècles de pensée occidentale*, Stock, 1991, p. 315.

Quelques pages plus loin, Bergson explique à ce propos : « [...] l'intuition pourra nous faire saisir ce que les données de l'intelligence ont ici d'insuffisant et nous laisser entrevoir le moyen de les compléter. D'un côté, en effet, elle utilisera le mécanisme même de l'intelligence à montrer comment les cadres intellectuels ne trouvent plus ici leur exacte application, et, d'autre part, par son travail propre, elle nous suggérera tout au moins le sentiment vague de ce qu'il faut mettre à la place des cadres intellectuels. [...] Puis, par la communication sympathique qu'elle établira entre nous et le reste des vivants, par la dilatation qu'elle obtiendra de notre conscience, elle nous introduira dans le domaine propre de la vie, qui est compénétration réciproque, création indéfiniment continuée. Mais si, par là, elle dépasse l'intelligence, c'est de l'intelligence que sera venue la secousse qui l'aura fait monter au point où elle est. », *L'Évolution créatrice*, pp. 645-646.

² H. Bergson, *L'Évolution créatrice*, dans *CŒuvres*, op. cit., « Introduction », p. 490.

est destinée à analyser les rapports entre les choses en ce qu'elles ont de commun et à penser la matière. Or, une expérience vécue ne peut avoir qu'un caractère singulier et irremplaçable. L'intelligence se montre inapte à coïncider avec ce que la vie offre « d'unique et par conséquent d'inexprimable ». Cette dernière fonction est, en revanche, parfaitement réalisée par *l'intuition*¹. L'intelligence introduit des complications en raison de « ses calculs, ses combinaisons, ses idées, ses théories, ses explications », tels de « vains grelots dans une courge vide ! »² Par conséquent, non seulement elle est incapable de comprendre la vie, mais elle interprète faussement des événements qui nous arrivent. Quel en est l'effet pour l'homme enchaîné dans un enchevêtrement d'idées et de calculs ? Il devient esclave d'une intelligence raide, encombrée du poids de ses idées. Nous verrons à quel point la mémoire est apparentée à l'intelligence et combien il importe de les libérer l'une et l'autre.

Une troisième faculté, la volonté, fait partie des puissances propres à l'homme. Même si cette faculté ne semble pas préoccuper Péguy, elle est présente partout dans son œuvre sous une forme voilée. La philosophie de Bergson est définie par Péguy comme une morale d'« acharnement »³ (lequel « acharnement » ne caractérise pas le cartésianisme). Tout, d'après Bergson, est effort d'une volonté qui agit librement et qui se sait agir⁴. Nous agissons *par nous-mêmes*. Nos actes ne sont nécessités par aucun déterminisme préalable, ni fixés d'avance par un facteur extérieur à nous. Il est donc inexact de dire : « l'acte est préparé et il éclate », mais : « je le prépare et il éclate, parce que *je le veux* ». La volonté possède une puissance dynamique

¹ H. Bergson, *L'Évolution créatrice*, dans *Œuvres, op. cit.*, p. 645 : « C'est à l'intérieur même de la vie que nous conduirait *l'intuition* [...] »

² BPCU, Coutances, 5 avril 1913.

³ Ch. Péguy, *Note sur M. Bergson...*, C 1272.

⁴ La volonté et la liberté ne font qu'un chez Bergson. Nos actes libres émanent de notre moi profond et de notre volonté : nous ne sommes pas *agis par* quelque chose et *déterminés* par un motif extérieur à notre moi profond, mais nous *agissons pour* quelque chose et *librement* à cause d'un motif choisi intérieurement. Ainsi toute action accomplie librement « n'exprime plus alors telle idée superficielle, presque extérieure à nous, [...] : elle répond à l'ensemble de nos sentiments, de nos pensées et de nos aspirations les plus intimes, à cette conception particulière de la vie qui est l'équivalent de toute notre expérience passée, bref, à notre idée personnelle du bonheur et de l'honneur. » (H. Bergson, *Essai sur les données immédiates de la conscience*, dans *Œuvres*, PUF, 1991, p. 112). « On appelle liberté le rapport du moi concret à l'acte qu'il accomplit » (*ibidem*, p. 143).

capable de violenter l'intelligence par la force de son énergie : « il faut brusquer les choses, et, par un acte de volonté, pousser l'intelligence hors de chez elle »¹. C'est en brusquant les choses que le bergsonisme a introduit une rupture avec le monde moderne, ce monde soumis au rationalisme, au déterminisme, et au mécanisme.

C'est en particulier la théorie bergsonienne de la mémoire qui retiendra notre attention, en raison de son influence décisive sur les derniers écrits de Péguy. Le *Porche du mystère de la deuxième vertu* inaugure ainsi toute une série de réflexions sur le thème de la mémoire et de l'espérance qui se ressentent de *Matière et mémoire*, où Bergson démontre la réalité de l'existence de l'esprit². Parmi d'innombrables composantes de l'esprit, la mémoire constitue une réalité incontestable. Le philosophe va jusqu'à dire que l'esprit est mémoire comme il est conscience et liberté. L'esprit possède la puissance de conserver le passé et de le prolonger dans l'avenir, pour le façonner. La mémoire garde le passé qui se survit sous deux formes distinctes : celle des « mécanismes moteurs » emmagasinés dans le cerveau et dépendants du corps et celle des « souvenirs purs » gardés par la mémoire de l'esprit et indépendants du corps. La première forme est définie comme « mémoire-habitude », la seconde comme « mémoire-souvenir » ou « mémoire pure »³.

¹ H. Bergson, *L'Évolution créatrice*, dans *Œuvres*, op. cit., p. 659.

² En effet, dans sa lettre du 20 février 1912 adressée à Joseph de Tonquédec, Bergson s'exprime ainsi : « [...], les considérations exposées dans [...] *Matière et mémoire* font toucher du doigt, je l'espère, la réalité de l'esprit. » (H. Bergson, *Mélanges*, op. cit., p. 964).

³ « La mémoire-habitude procède par voie de répétition, d'automatisme, et elle travaille dans l'instantané, dans le temps. La mémoire pure, par contre, garde l'individualité et le caractère unique de chaque souvenir ; elle se place dans la durée. Alors que la mémoire-habitude disparaît après la destruction du cerveau qui a été son support, le souvenir subsiste indéfiniment étant intrinsèquement lié à l'esprit. La mémoire-souvenir garantit toujours la nouveauté puisqu'elle porte sur ce qui n'a eu lieu qu'une seule fois. Ainsi assure-t-elle au souvenir sa pureté originelle. « J'étudie une leçon, et pour l'apprendre par cœur je la lis d'abord en scandant chaque vers ; je la répète ensuite un certain nombre de fois. À chaque lecture nouvelle un progrès s'accomplit ; les mots se lient de mieux en mieux ; ils finissent par s'organiser ensemble. À ce moment précis je sais ma leçon par cœur ; on dit qu'elle est devenue souvenir, qu'elle s'est imprimée dans ma mémoire.

Je cherche maintenant comment la leçon a été apprise, et je me représente les phases par lesquelles j'ai passé tour à tour. Chacune des lectures successives me revient alors à l'esprit avec son individualité propre ; je la revois avec des circonstances qui l'accompagnaient et qui l'encadrent encore ; elle se distingue de celles qui précèdent et de celle qui suivent par la place même qu'elle a occupée dans le temps ; bref, chacune de ces lectures repasse devant moi comme un événement

L'impact qu'a eu sur Péguy cette découverte bergsonienne a été de l'ordre de ce que le maître définit comme « émotion ». Il ne s'agit pas ici d'une simple réaction éphémère de notre nature psychologique, mais de ce genre d'émotions qui, pour Bergson, « sont génératrices de pensée » et qui provoquent un bouleversement de l'être dans ses profondeurs.

L'habitude devient dès lors un terme très fréquemment utilisé par Péguy et il la combat avec acharnement. Pourquoi Péguy brosse-t-il un tableau extrêmement négatif de l'habitude, considérée ordinairement comme notre deuxième nature ? On pourrait supposer que ce poète de la vie réagit passionnément, et même violemment, contre tout ce qui porte atteinte à la vie. Or l'habitude constitue pour lui le plus grand danger contre la vie, par son aptitude redoutable à la pétrifier. L'habitude est pour Péguy synonyme de « contre-vie », de destruction de la vie et elle équivaut à la mort. « Dans tout ce qu'il peut y avoir de mauvais, l'habitude est ce qu'il y a de pire. »¹

Un des plus grands mérites de Bergson a été de dénoncer l'habitude en tant que tendance automatique de notre nature à se servir du *tout fait*, c'est-à-dire à laisser endormir le dynamisme propre à la vie par une répétition mécanique et paresseuse des gestes, actes et idées, qui coupent l'élan vital. Or, la vie n'a rien de commun avec l'inertie mécanique, elle est création incessante, liberté, invention. Elle est à l'opposé du *tout fait*, elle est du *se faisant*. L'habitude penche naturellement vers la matière qui est nécessité, par conséquent, elle risque de réduire la vie qui, elle, dépasse la matière de toutes parts. L'élan vital tend à passer à travers le déterminisme de la matière et à triompher de son mécanisme, à le dominer. Briser l'automatisme de l'habitude, ne pas laisser celui-ci s'enrouler autour de la vie et l'emprisonner, vaincre les résistances de la matière, tel est le rôle de la vie. La vie doit renouveler

déterminé de mon histoire. [...] Le souvenir de la leçon apprise, en tant qu'apprise par cœur, a *tous* les caractères d'une habitude. [...] Au contraire, le souvenir de telle lecture particulière n'a *aucun* des caractères de l'habitude. C'est comme un événement de ma vie ; il a pour essence de porter une date, et de ne pouvoir par conséquent se répéter. Tout ce que les lectures ultérieures y ajouteraient ne ferait qu'en altérer la nature originelle. », Henri Bergson, *Matière et mémoire*, dans *CŒuvres*, *op. cit.*, pp. 225-226.

C'est de cette manière que le philosophe explicite dans *Matière et mémoire* la distinction de deux formes de mémoires.

¹ Ch. Péguy, *Note sur M. Bergson...*, C 1272.

constamment son effort pour remonter la pente que la matière descend¹.

C'est en elle-même que réside la source qui ne s'épuise pas et d'où lui vient « la force qui ne s'use pas »². Ainsi nous assure-t-elle d'exister « dans cet océan de vie où nous sommes immergés »³. Aussi peut-elle accomplir sa tâche de recommencer inlassablement et de refaire sans cesse ce que la matière défait.

Cet aspect de la réflexion bergsonienne marque pour Péguy un « *turning point* ». C'est ce qu'il va qualifier de « révolution bergsonienne ». Comment Péguy l'a-t-il définie ?

« La révolution bergsonienne a consisté à arrêter toute la descente, à remonter toute l'habitude organique et mentale »⁴. Elle a exalté la vie, en lui donnant la primauté. La vie et la réalité qui ne font qu'un chez Bergson, apparaissent comme un jaillissement ininterrompu de nouveautés, comme une dilatation, un dépassement continuel. « La réalité est une croissance perpétuelle, une création qui se poursuit sans fin »⁵, insiste Bergson. Et dans la suite de sa pensée il affirme avec force : « l'univers n'est pas fait, mais se fait sans cesse »⁶.

Pourtant, la vie rencontre la résistance de la matière. Inerte par essence, la matière « se contente » naturellement du *tout fait*, au lieu de se laisser pénétrer par le courant transformant de « l'élan vital ». Succombant à sa propre « paresse », elle se condamne à une décroissance progressive que la mort achève. Si la mort a triomphé d'un être, c'est que la matière a réussi à l'emporter sur la vie. Cet être n'a pas permis aux nouveautés dynamiques proposées par la vie de se réaliser. Il s'est soumis à l'automatisme de son existence et à son habitude :

¹ Henri Bergson, *L'Évolution créatrice*, dans *Œuvres*, *op. cit.*, p. 703 : « Toutes nos analyses nous montrent en effet dans la vie un effort pour remonter la pente qui descend. [...] Certes, la vie qui évolue à la surface de notre planète est attachée à de la matière. Si elle était pure conscience, [...] elle serait pure activité créatrice. De fait, elle est rivée à un organisme qui la soumet aux lois générales de la matière inerte. [...] Incapable d'arrêter la marche des changements matériels, elle arrive cependant à la retarder. »

² H. Bergson, « La force qui s'use et celle qui ne s'use pas », article du 4 novembre 1914, dans *Mélanges*, *op. cit.*, pp. 1105-1106.

³ H. Bergson, *L'Évolution créatrice*, dans *Œuvres*, *op. cit.*, pp. 657-658.

⁴ Ch. Péguy, *Note sur M. Bergson...*, C 1273.

⁵ H. Bergson, *L'Évolution créatrice*, dans *Œuvres*, *op. cit.*, p. 698.

⁶ H. Bergson, *L'Évolution créatrice*, dans *Œuvres*, *op. cit.*, p. 700.

Dans un système bergsonien [...], la mort d'un être est son emplissement d'habitude, son emplissement de mémoire, c'est-à-dire son emplissement de vieillissement. Et ainsi son emplissement de sclérose et de tout durcissement. [...] cette mort matérielle, temporelle, normale et non irrégulière, essentielle pour ainsi dire et non accidentelle, [...] est atteinte quand l'être matériel est plein de son habitude [...] quand toute la matière de l'être est *occupée* à l'habitude, à la mémoire, au durcissement, quand il ne reste plus un atome de matière pour le nouveau qui est la vie.¹

Péguy exprime symboliquement cette mort de l'être par l'image du bois mort. La vie ne peut y pénétrer puisqu'il lui est impossible d'établir un contact avec une masse compacte. Tout comme un arbre mort garde une dure écorce, ainsi un être envahi par l'immobilisme de l'habitude laisse échapper ses énergies vitales. Ce que Péguy désigne comme « emplissement de mémoire », « emplissement d'habitude », « durcissement » et « sclérose » est la traduction de la matière au sens bergsonien. C'est précisément cette matière qui freine l'élan spontané et créatif de la vie². Le jaillissement incessant d'une vie nouvelle ne pouvant pas se réaliser, il laisse place à la dégradation, au vieillissement. Cette loi s'applique à l'univers, mais elle se rapporte en particulier à l'homme, l'unique être capable de briser la chaîne de l'automatisme :

Notre liberté, dans les mouvements mêmes par où elle s'affirme, crée les habitudes naissantes qui l'étoufferont si elle ne se renouvelle par un effort constant : l'automatisme la guette. La pensée la plus vivante se glacera dans la formule qui l'exprime.³

L'esprit humain, siège de la liberté, de la mémoire et de la pensée, est facilement sujet aux habitudes et à l'automatisme. Aussi se détache-t-il aisément du *se faisant*, et il s'attache promptement au *tout fait*. « Nous sommes infiniment [...] liés à l'esclavage du tout fait. »⁴

¹ Ch. Péguy, *Note conjointe sur M. Descartes...*, C 1319-1320.

² H. Bergson, *L'Évolution créatrice*, dans *Œuvres*, *op. cit.*, p. 708 : « [...] l'élan de vie [...] consiste [...] dans une exigence de création. Il ne peut créer absolument, parce qu'il rencontre devant lui la matière, c'est-à-dire le mouvement inverse du sien, qui est nécessité même, et qui tend à y introduire la plus grande somme possible d'indétermination et de liberté. »

³ H. Bergson, *L'Évolution créatrice*, dans *Œuvres*, *op. cit.*, p. 603.

⁴ Ch. Péguy, *Note sur M. Bergson...*, C 1272.

Il est vrai que l'immense majorité des hommes pense par idées toutes faites. Par idées apprises. Mais il est vrai aussi [...] que l'immense majorité des hommes voit par visions toutes faites. Par visions apprises. Il y a une paresse universelle et pour ainsi dire infatigable. [...] [La] dénonciation d'un intellectualisme universel, c'est-à-dire d'une paresse universelle consistant à toujours se servir du *tout fait*, aura été l'une des grandes conquêtes et *l'instauratio magna* de la philosophie bergsonienne.¹

En quoi consiste ce grand renouvellement apporté par Bergson ? Sa philosophie propose à l'homme d'éviter le piège du *tout fait*, elle voudrait « déshabituer, désentraver l'homme de descendre certaines pentes mentales, certaines pentes de pensée »². Autrement dit, c'est en particulier garder l'homme libre de tout système fixé, figé et raide. Le bergsonisme est une ouverture à la créativité, à l'imprévisibilité, à la liberté que nous offrent la vie et la réalité. Or, cette dernière comporte quelque chose d'absolu pour Péguy. C'est dans la même *Note sur M. Bergson* qu'il parlera de *sa fidélité* à la réalité « qu'il met au-dessus de tout »³.

B. À la recherche de la source première

La vie est dans le mouvement⁴, dans le changement, dans la souplesse. Sa fécondité vient de son exigence de création, d'invention. Elle s'endort là où il n'y a plus de mouvement spontané et s'exalte quand elle se répand en activité libre. Mais dans la matière, la vie rencontre des obstacles. Elle cherche à les contourner « à force d'humilité, en se faisant très petite et très insinuante »⁵, en biaisant avec ce qui s'oppose à son passage. Dans notre vie concrète, les obstacles deviennent, néanmoins, des moyens qui nous obligent à nous dépasser nous-mêmes, à tirer de nous-mêmes plus que nous ne supposons être capables de donner :

¹ Ch. Péguy, *Note sur M. Bergson...*, C 1253.

² Ch. Péguy, *Note sur M. Bergson...*, C 1253.

³ Ch. Péguy, *Note sur M. Bergson...*, C 1270.

⁴ H. Bergson, *L'Évolution créatrice*, dans *Œuvres, op. cit.*, p. 707 : « En réalité la vie est un mouvement, la matérialité est le mouvement inverse [...]. De ces deux courants, le second contrarie le premier, mais le premier obtient tout de même quelque chose du second : il en résulte un *modus vivendi*, qui est précisément l'organisation. »

⁵ H. Bergson, *L'Évolution créatrice*, dans *Œuvres, op. cit.*, p. 579.

L'effort est pénible, mais il est aussi précieux, plus précieux encore que l'œuvre où il aboutit, parce que, grâce à lui, on a tiré de soi plus qu'il n'y avait, on s'est haussé au-dessus de soi-même. Or, cet effort n'eût pas été possible sans la matière : par la résistance qu'elle oppose et par la docilité où nous pouvons l'amener, elle est à la fois l'obstacle, l'instrument et le stimulant ; elle éprouve notre force, en garde l'empreinte et en appelle l'intensification.¹

Une philosophie de l'acharnement, de l'effort humain, de la lutte pour faire triompher la vie, c'est ainsi qu'à la suite de Péguy nous pourrions définir la philosophie bergsonienne. Un autre passage, tiré de *L'Évolution créatrice* permet de mieux saisir l'esprit de la morale bergsonienne :

Attelés, comme des bœufs de labour, à une lourde tâche, nous sentons le jeu de nos muscles et de nos articulations, le poids de la charrue et la résistance du sol : agir et se savoir agir, entrer en contact avec la réalité et même la vivre, mais dans la mesure seulement où elle intéresse l'œuvre qui s'accomplit et le sillon qui se creuse.²

Le triomphe de la vie est à ce prix dans la philosophie de Bergson. Le prix est onéreux, la victoire n'est pas toujours remportée. « Une grande philosophie n'est pas celle qui est invincible en raisonnements. Ce n'est même pas celle qui une fois, une certaine fois, a vaincu. C'est celle qui, une fois, s'est battue. »³ Ce qui compte c'est de marcher, de faire l'effort qui fait épanouir notre humanité.

Péguy « marche » sur ce chemin avec Bergson, son maître. Leur

¹ H. Bergson, *L'Énergie spirituelle. Essais et conférences*, Presses Universitaires de France, 1966, pp. 22-23. – Dans *L'Évolution créatrice* (*Œuvres, op. cit.*, p. 719) le philosophe exprime la même pensée : « Il s'agissait de créer avec la matière qui est nécessité même, un instrument de liberté, de fabriquer une mécanique qui triomphât du mécanisme, et d'employer le déterminisme de la matière à passer à travers les mailles du filet qu'il avait tendu. Mais, partout ailleurs que chez l'homme, la conscience s'est laissée prendre au filet dont elle voulait traverser les mailles. Elle est restée captive des mécanismes qu'elle avait montés. L'automatisme, qu'elle prétendait tirer dans le sens de la liberté, s'enroule autour d'elle et l'entraîne. [...] Mais l'homme [seul réussit à] opposer l'automatisme contre lui-même, à le dominer. » Il le doit à son langage, à son cerveau, à la vie sociale qui « empêche les médiocres de s'endormir, pousse les meilleurs à monter plus haut. »

² H. Bergson, *L'Évolution créatrice*, dans *Œuvres, op. cit.*, p. 657.

³ Ch. Péguy, *Note sur M. Bergson...*, C 1269. – Dans la même œuvre Péguy écrira aussi : « Ce n'est point parce qu'elle est victorieuse, c'est qu'elle se bat. Ce n'est point parce qu'elle arrive, c'est parce qu'elle part. » (C 1266).

but est le même, celui d'atteindre la vie. Mais le chemin a des bifurcations. Bergson travaille pour que l'élan vital se répande en un jaillissement incessant de la vie ; Péguy, quant à lui, se propose de descendre aux origines de la vie, à l'endroit où la vie prend sa source. Mais, comment trouver la source première ?

Il semblerait que *Matière et mémoire* ait suggéré à Péguy une piste à suivre dans ses recherches. La théorie de la mémoire et surtout la distinction des deux formes de la mémoire, mémoire-habitude et mémoire pure, ont probablement apporté une lumière qui a puissamment éclairé Péguy. En effet, le thème de la mémoire en ses deux sens est bien présent dans les œuvres poétiques aussi bien que celles en prose de Charles Péguy. Toutes ses investigations gravitent autour de la mémoire et elles vont déboucher sur l'espérance.

Nous aurons à rechercher les liens entre la faculté – la mémoire – et la vertu théologale – l'espérance.

Dans un exemple resté célèbre, celui d'une leçon étudiée, Bergson compare les deux formes de mémoire. « La première forme de la mémoire a tous les caractères de l'habitude, la seconde, par contre, en tant que souvenir de telle lecture particulière n'a aucun des caractères de l'habitude. Tout ce que les lectures ultérieures y ajouteraient ne ferait qu'en altérer la nature originelle. »¹ L'attention de Péguy semble s'être focalisée sur ce point essentiel : revenir à la nature originelle – de la chose, de l'être, de l'âme. Les retrouver comme à l'aube de leur existence, dans leur « innocence première », dans « leur naissance même ». La mémoire possède la capacité soit d'en détourner l'homme, soit de le ramener à la pureté du regard. Un regard habitué est précisément celui qui altère la « nature originelle » de l'objet, puisqu'il a perdu sa nouveauté, sa fraîcheur. La mémoire remplie d'habitude est chargée de souvenirs et plie sous leur poids.

La mémoire est pourtant un bien précieux pour l'homme. Elle est un dépôt d'archives qui conserve la connaissance intellectuelle et le savoir humain. En elle est accumulée la richesse de l'expérience humaine et les acquis de toute une vie. Il ne s'agit donc ni de la supprimer, ni de la mépriser. En même temps, encombrée par toutes ces richesses, la mémoire est l'obstacle principal à la pureté et à la nouveauté du regard. Le savoir, les expériences, les habitudes amassés la vie durant, risquent d'enfermer l'homme dans la satisfaction de ses richesses. La capitalisation de biens, tant

¹ H. Bergson, *Matière et mémoire*, dans *Œuvres*, op. cit., p. 226.

intellectuels que matériels ou même spirituels, crée alors une mentalité que Péguy appelle une mentalité « de caisse d'épargne » consistant à adopter un esprit de tranquillité, un esprit sédentaire. Ou bien c'est un enfermement dans le passé enregistré et scrupuleusement conservé. L'homme s'installe alors dans une contemplation passive de ses possessions. Il est un être « plein », c'est-à-dire empli de soi, de son habitude, de son contentement. Ainsi acquiert-il un esprit de « vieillissement » qui manque d'enthousiasme, de souplesse et d'ouverture ; en un mot, qui manque de réceptivité.

Le « vieillissement » signifie dans le langage de Péguy ce sentiment de plénitude et de satisfaction de soi qui paralyse devant le risque du nouveau, du « *se faisant* ». C'est une attitude qui est totalement étrangère à la germination et à la fécondité – donc à la créativité. Par conséquent, un éloignement progressif de l'esprit des origines devient une possibilité réelle. La continuation dans cette voie aurait des résultats désastreux, car elle provoquerait la pétrification, le durcissement, le raidissement des puissances réceptives de l'homme. Qu'est-ce à dire ? « Il [l'homme] perd la fraîcheur, il perd l'innocence première, ce bien unique, non renouvelable. »¹ Perdre la fraîcheur et l'innocence première, c'est se retrouver aux antipodes de l'enfance. Or, l'esprit d'enfance est principalement celui de nouveauté. L'enfant est un être inachevé et en voie d'accomplissement. Par conséquent, il n'a rien du *tout fait*, il n'est que du *se faisant*. Il est ouvert au présent, à l'avenir, il est pure réceptivité. Sans rien prévoir, il est prêt à tout recevoir. L'enfance se caractérise nécessairement par l'insouciance. Ne pas penser au lendemain est comme une règle dans l'état d'enfance.

Le regard frais est encore celui de l'étonnement. Alors que pour Aristote l'étonnement est une porte d'entrée du savoir², pour Péguy il s'agit « de cet étonnement qui est à l'origine, au point d'origine, à la naissance même, au principe, ἀρχή, à la racine (et de la science), et de la création même, et de l'adoration, et de la petite et si grande sœur, de l'admiration, de la si précieuse faculté d'admiration »³. C'est cette fraîcheur du regard « vert » qui renvoie aux sources, c'est-à-dire à la création première dont la contemplation engendre

¹ Ch. Péguy, *Dialogue de l'histoire et de l'âme charnelle*, C 596.

² Aristote, *Métaphysique*, livre A, 1, trad. Jean Tricot, Vrin, 1974, p. 2 : « Tous les hommes désirent naturellement savoir. »

³ Ch. Péguy, *Dialogue de l'histoire et de l'âme charnelle*, C 602.

l'émerveillement. Or, être près de la source, c'est puiser en elle directement et c'est s'en laisser pénétrer et renouveler.

L'enfant est essentiellement un être qui *ne sait pas*. Son innocence lui vient de la pureté de sa mémoire, et la pureté signifie ici le manque de poids de sa mémoire. « La bienheureuse amnésie est de plein droit pour l'enfant »¹. Sa pureté fait de lui un être libre. Ce qui revient à dire que la mémoire de l'enfant est non chargée, intacte, vide en quelque sorte. Le vide de sa mémoire rend l'enfant naturellement libre de ce qui encombre les mémoires des grandes personnes : « les soucis », « les remords », les souvenirs du passé, l'inquiétude pour le présent, l'insécurité pour l'avenir. Autrement dit, l'enfant n'a pas à traîner derrière lui « cette lourde masse, ce train de chemin de fer »². Il s'agit donc de vider la mémoire de l'homme mûr de tout ce qui l'encombre car c'est seulement à cette condition que son regard sera renouvelé.

Que faut-il à l'homme pour retrouver l'esprit de nouveauté et de jeunesse ? Lui est-il possible de redevenir libre ?

Sera-t-il dit qu'il y aura [...] des mémoires si pleines que jamais elles ne redeviendront vides

Et des bords de paupières si ourlés que jamais ils ne redeviendront purs.³

L'enfance une fois perdue est impossible à retrouver par nos propres forces.

« Rattraper la jeunesse »⁴ n'est pas, non plus, en notre pouvoir. Qu'est-ce que la jeunesse pour Péguy ? Il ne s'agit point de la jeunesse du corps dont la détérioration est inévitable. Il est question de la jeunesse de l'esprit, « c'est-à-dire [du] zéro de mémoire, [du] zéro de flétrissure, [du] zéro d'habitude »⁵. Dans *Le Mystère des saints Innocents* le poète déplorait l'encombrement de nos mémoires, ce « pli de mémoire » qui provoque « l'impuissance d'oublier »⁶. Décharger nos mémoires, ce serait nous libérer de nos soucis, de nos angoisses, de la peur du lendemain. En sommes-nous capables par « effet de notre volonté » ? La réponse est négative, puisqu' « il ne

¹ Ch. Péguy, *Dialogue de l'histoire et de l'âme charnelle*, C 606.

² Ch. Péguy, *Dialogue de l'histoire et de l'âme charnelle*, C 604.

³ Ch. Péguy, *Le Mystère des saints Innocents*, P1 711.

⁴ Ch. Péguy, *Dialogue de l'histoire et de l'âme charnelle*, C 611.

⁵ Ch. Péguy, *Note conjointe sur M. Descartes...*, C 1385.

⁶ Ch. Péguy, *Le Mystère des saints Innocents*, P1 803.

suffit pas de vouloir. [...] nous avons cette impression profonde [...], que directement nous ne pouvons pas, pour chacun de nous, arbitrairement, volontairement, par un effet de notre volonté [...], supprimer directement le temps et la mémoire, l'histoire et le vieillissement, remonter l'irrévocable irréversible. Directement et immédiatement. »¹ Cette certitude lui vient de « cet instinct secret » qui met à nu notre propre impuissance.

Reconnaître son impuissance, c'est se mettre devant la vérité de son être. C'est accepter sa faiblesse et son néant qui ne sont pas une impression passagère de notre condition humaine, mais qui constituent la réalité même de notre état. Ces moments douloureux sont des moments privilégiés puisque « enfin tous les masques tombent » et alors « notre vérité nous apparaît nue » ; c'est alors que l'homme est blessé par la découverte de « son incurable néant »². L'homme reçoit un choc qui le terrasse. C'est un véritable bouleversement à la vue de la faiblesse de sa nature humaine. L'édifice de sa confiance en lui-même s'écroule. Il gémit puisqu'une rupture est en train de s'effectuer. C'est l'heure de l'angoisse et de l'incertitude. Mais ce scandale est le seul moyen pour briser la raideur de l'habitude. La blessure même devient une ouverture à l'espérance par où la grâce pourra pénétrer :

C'est pour lui une sorte de scandale (dans son système) et ce point de scandale est aussi le seul point d'inhabitude et ainsi le seul point vulnérable que nous ayons. C'est le seul point d'ouverture et d'entrée et de pénétration. C'est le seul point par lequel nous puissions espérer que la grâce puisse passer jamais.

C'est ainsi aussi notre seule espérance.

Et ici nous retrouvons cette diamétrale contrariété de l'espérance à l'habitude.

C'est proprement un scandale à l'envers, un scandale dans le bon sens. Le scandale étant précisément ceci : une rupture de l'habitude, un point, une rupture par intercalation d'inhabitude.

Un scandale ainsi à l'envers [...] est ainsi une des formes mêmes de l'éclatement de la grâce.

Si l'habitude est ce qui introduit l'amortissement de la grâce, le scandale à l'envers, le scandale dans le bon sens est ce qui rompt cet amortissement, étant ce qui rompt cette habitude.³

¹ Ch. Péguy, *Dialogue de l'histoire et de l'âme charnelle*, C 611-612.

² Ch. Péguy, *Dialogue de l'histoire et de l'âme charnelle*, C 731.

³ Ch. Péguy, *Note conjointe sur M. Descartes...*, C 1377. « Je ne suis pas polémiste. J'ai préféré aujourd'hui suivre une pensée. Et elle nous a menés loin. M. Bergson n'est

La délivrance de l'inertie de l'habitude correspond à la délivrance de la mémoire habitude. L'automatisme, le réflexe de se servir du *tout fait*, tombent d'un seul coup. La mémoire retrouve sa pureté originelle. Elle se rapproche de sa source première.

Il existe un lien interne entre la mémoire et l'espérance. Le « scandale à l'envers » consiste dans leur interdépendance située aux deux extrémités : plus la mémoire est pauvre, plus l'espérance est abondante. Plus la première se retire, plus la seconde prend de place. Pour que l'espérance puisse régner absolument, la mémoire doit se débarrasser de toutes ses richesses. La « diamétrale contrariété » de la mémoire à l'espérance résulte de l'opposition de leur nature : la mémoire possède des biens, l'espérance est leur attente. Espérer, c'est désirer ce que l'on ne possède pas encore. « Espérance voit ce qui sera » et « elle aime ce qui sera »¹. Elle est une vertu d'anticipation.

La théorie de Péguy, et même sa certitude, c'est que la mémoire est l'obstacle principal à l'espérance. Tant que la mémoire gardera ses richesses accumulées, l'espérance se tiendra au seuil de l'entrée. La contradiction de leur nature empêche une cohabitation et elle fait qu'elles s'excluent réciproquement. Pour libérer la mémoire il importe de brûler ses archives : « annuler la mémoire et le vieillissement [...] tout est là. »² Aussi, la mémoire dépouillée de ses biens laissera-t-elle une place vide, laquelle sera aussitôt comblée par l'espérance.

Dégager la mémoire de ses possessions, qu'est-ce à dire ? Pour Péguy, l'encombrement de la mémoire vient de l'intelligence, centre où nos « idées, théories, calculs, combinaisons »³, etc. prennent naissance. Ce sont aussi les souvenirs gardés par la mémoire qui pèsent lourd et auxquels la mémoire-habitude revient souvent pour les ruminer, retourner, répéter un nombre infini de fois. Un être « bourré de son passé » c'est-à-dire celui qui « organiquement et

pas chargé d'être catholique. Il n'est même pas chargé de rédiger le Symbole des Apôtres. Il n'est même pas chargé de formuler une théorie de la grâce.

Et il n'est même pas chargé d'avoir découvert la deuxième Espérance. Mais je viens de montrer, et vraiment sans le faire exprès, que la théorie de la grâce et du jaillissement, est hermétiquement articulée dans la théorie de la liberté de l'homme et de la désuétude, et que la théorie de l'espérance et du vieillissement ne donne son exactitude et son plein que pour une humanité qui a passé par la pensée bergsonienne. »

¹ Ch. Péguy, *Le Porche du mystère de la deuxième vertu*, P₁ 539.

² Ch. Péguy, *Dialogue de l'histoire et de l'âme charnelle*, C 605.

³ BPCU, Coutances, 5 avril 1913, p. 4.

psychologiquement s'en rappelle trop »¹, acquiert une âme *toute faite*. Sa mémoire devient un siège où se nourrissent les passions de l'âme : la joie, la tristesse, et surtout l'inquiétude. L'homme soumis au pouvoir de ces deux facultés d'intelligence et de mémoire, en devient esclave lorsqu'il ne cherche pas à s'en libérer.

La nuit obtient quelquefois, écrit Péguy dans le *Mystère des saints Innocents*,

Que sa tête surtout ne marche plus. Elle ne marche que trop, sa tête. Et il croit que c'est du travail, que sa tête marche comme ça.
Et ses pensées, non, pour ce qu'il appelle ses pensées.

Que ses idées ne marchent plus et ne se battent plus dans sa tête et ne glottent plus comme des grains de calebasse.²

Il importe grandement de détruire les souvenirs pour libérer la mémoire. Cette dernière, dépouillée de ses richesses, offrira à la place de sa raideur la souplesse par où une vie nouvelle pourra passer. L'esprit retrouvera sa pureté première, l'âme se débarrassera de la matière qui la tirait vers son inertie.

Chapitre 3 : L'espérance, « qui n'a l'air de rien du tout »

A. L'éclatement de la grâce

La mémoire, esclave de l'habitude, telle a été la pierre d'achoppement de la vie organique. La mémoire, esclave de l'âme morte, puisque envahie par le *tout fait*, pleine de son habitude, est une pierre d'achoppement dans l'ordre de la vie spirituelle. De même que dans la vie organique, libérer la mémoire de sa matière, ouvre à l'expansion d'une vie nouvelle, de même libérer l'âme de son habitude dans l'ordre spirituel, ouvre l'accès à la grâce. « Le mécanisme » qui joue au plan de la vie naturelle, joue aussi au plan de la vie surnaturelle. La découverte péguienne du « mécanisme de l'action de la grâce » se situe à cet endroit. Henri Bergson en a défriché la voie que Péguy a poursuivie :

Grâce à Bergson et grâce à la pensée bergsonienne quand nous parlons de la matière et de la mémoire et de la liaison de la matière

¹ Ch. Péguy, *Note conjointe sur M. Descartes...*, C 1325.

² Ch. Péguy, *Le Mystère des saints Innocents*, P1 685.

à la mémoire, quand nous parlons de l'habitude, du vieillissement, du durcissement, [...] nous connaissons le mécanisme de l'acheminement à la mort spirituelle ; et par là nous connaissons le mécanisme de cette hébétude, de cet émoussement d'habitude qui finit par rendre une âme impénétrable aux infusions de la grâce.

C'est dire que par là nous connaissons le mécanisme de cette limitation de la grâce, ou enfin de l'action de la grâce.¹

Suit la comparaison avec l'image du bois mort :

[...] du bois mort est du bois tout envahi de *tout fait*. [...] Tout entier racorni, tout entier momifié ; plein de son habitude, plein de sa mémoire. [...] C'est un bois dont toute la souplesse a été mangée peu à peu par ce raidissement, dont tout l'être a été sclérosé peu à peu par ce durcissement. C'est un bois qui n'a plus un atome de place, et plus un atome de matière, pour du *se faisant*. Pour faire du *se faisant*.

Pareillement une âme morte est une âme toute entière envahie de *tout fait*. [...] Tout entière racornie, tout entière momifiée ; pleine de résidus, pleine de son débris ; pleine de son habitude et pleine de sa mémoire. C'est une âme qui est arrivée à la limite de cet amortissement. [...] C'est une âme dont toute la souplesse a été mangée peu à peu par ce raidissement, dont tout l'être a été sclérosé peu à peu par ce durcissement. [...] C'est une âme qui n'a plus un atome de place, et plus un atome de matière spirituelle pour du *se faisant*. Pour faire du *se faisant*. [...] Et ici nous retrouvons cette profonde liaison de la grâce et de la liberté, du gracieux et du gratuit, cette mutuelle exigence irrévocable de la grâce et de la liberté.²

Le problème de l'endurcissement de l'âme est considéré par Péguy sous ses deux aspects : intellectuel et moral. Respectivement, d'un côté il est question de l'encombrement par la mémoire-habitude, de l'autre de l'imperméabilité et du « raidissement » de la morale raide. Les deux conduisent, selon Péguy, à la mort spirituelle. Nous avons étudié la première de ces formes, à présent nous verrons brièvement la seconde.

La morale raide est celle d'une âme envahie par du *tout fait*. L'âme « se croit » en quelque sorte achevée, elle n'est point en voie d'accomplissement, elle est complète. Pleine de soi, elle est fermée à toute intervention des phénomènes extérieurs. Saturée de son habitude, elle se suffit à elle-même. Son autosatisfaction produit en

¹ Ch. Péguy, *Note conjointe sur M. Descartes...*, C 1324.

² Ch. Péguy, *Note conjointe sur M. Descartes...*, C 1324-1325.

elle un endurcissement hostile à du nouveau, au *se faisant*. Figée dans son immobilisme, elle n'approuve aucun changement.

Pour Péguy cette âme est essentiellement une image d'une âme habituée. Une âme « bourrée » de son habitude est une âme morte. Or, une âme habituée ne « mouille » pas à la grâce. Le « mécanisme » spirituel est soumis aux mêmes lois que le « mécanisme » physique. De même qu'il est impossible de mouiller un corps imperméable, de même une âme endurcie ne réagira pas aux avances de la grâce. Le contact entre les deux est irréalisable. Le propre de la grâce est de procéder par le toucher¹. Pour qu'elle puisse pénétrer, un contact est nécessaire. La grâce essaiera vainement de se communiquer. Rencontrant l'imperméabilité de la raideur, elle n'y arrivera pas. Tant que l'âme restera enfermée dans l'enduit de sa morale raide, la grâce sera impuissante dans ses interventions. La grâce ne pourra se répandre que si elle trouve une ouverture, un manque qui attend d'être comblé. Or, la morale raide n'a point de « défaut dans l'armure »².

« Ce qu'on nomme la morale est un enduit qui rend l'homme imperméable à la grâce »³. L'enduit de la morale est fabriqué par la capitalisation des vertus considérées comme un but en soi. Ces biens ne sont pas mauvais en eux-mêmes mais, aussitôt, l'esprit de propriété se les attribue. L'orgueil y puise sa satisfaction et un appui. « Les *honnêtes gens* ne mouillent pas à la grâce. »⁴ « Les honnêtes gens » sont à l'image du peuple juif qui ne suivait que sa propre voie, et qui gardait sa « nuque raide »⁵. Ou bien comme les pharisiens qui pratiquaient scrupuleusement les prescriptions de la loi en se croyant parfaits, alors que leur cœur restait endurci et rempli de mépris pour les pécheurs. La peau de la morale « des honnêtes gens » « constamment intacte leur fait un cuir et une cuirasse sans faute ». La grâce est en eux inopérante puisqu'elle se cogne à la stérilité du terrain qu'elle veut toucher. Pour favoriser la

¹ Ch. Péguy, *Note conjointe sur M. Descartes...*, C 1314 : « Ce Dieu TOUCHE les cœurs lorsque moins on y pense : telle est la formule de Polyeucte. C'est la formule même de la morsure, c'est la formule de l'attaque, de l'atteinte, de la pénétration de la grâce. Mais elle implique si l'on veut que celui qui y pense, qui a l'habitude d'y penser, qui est recouvert de cet enduit de l'Habitude est aussi celui qui donne le moins de prise et pour ainsi dire le moins de hasard de prise » ; Corneille, *Polyeucte*, acte IV, sc. 3, v. 1277.

² Ch. Péguy, *Note conjointe sur M. Descartes...*, C 1311.

³ Ch. Péguy, *Note conjointe sur M. Descartes...*, C 1311-1312.

⁴ Ch. Péguy, *Note conjointe sur M. Descartes...*, C 1311.

⁵ Dt IX-6 ; IX-13 ; XXXI-27 ; Jé VII-26.

croissance de la grâce, il faut qu'un terrain lui soit préparé. Mais, par quels moyens ?

Les richesses de l'esprit, l'intelligence, la volonté et la mémoire, ces richesses nuisent à l'action libre de la grâce. Un dépouillement est nécessaire. Ce n'est qu'à condition d'être appauvries, qu'elles redeviendront une terre féconde, puisqu'elles seront capables de recevoir, de s'ouvrir au nouveau, au *se faisant*. Renouveler son esprit, retrouver sa pureté, équivaut à transformer un esprit fermé en un esprit ouvert et réceptif. Mais la dépossession est une entreprise douloureuse puisque nous tenons à nos richesses et nous y sommes attachés. Elles nous procurent des plaisirs mais non pas la joie, des satisfactions éphémères mais non pas le bonheur. Qu'en est-il d'un esprit qui accepte de se laisser déposséder en vue d'un plus grand bien ?

En un premier temps, l'atteinte portée à nos facultés provoque un choc. L'homme prend conscience de ses manques, de sa profonde misère. Il est dans l'état d'un homme blessé qui a tout perdu. Mais cette blessure est bénéfique puisqu'elle est un endroit par où la grâce pourra passer. La misère n'est point un obstacle à la grâce, au contraire elle lui offre une capacité réceptive et attire son effusion, à condition d'être reconnue. C'est parce que l'enfant prodigue s'est retrouvé démuné totalement, après avoir gaspillé tous ses biens, que son père a été touché jusque dans ses entrailles¹ ; c'est parce qu'un homme était par terre que le Samaritain le ramassa². « C'est parce que la face de Jésus était sale que Véronique l'essuya d'un mouchoir. Or celui qui n'est pas tombé ne sera jamais ramassé ; et celui qui n'est pas sale ne sera pas essuyé. »³

La pauvreté morale et spirituelle se révèle un terrain propice à l'accueil et à la réceptivité. L'homme qui s'est mis dans un état de détresse reconnaît facilement son néant et il aspire à en être délivré. Il n'en est pas capable par lui-même. À la vue de sa faiblesse, il se tourne vers un autre. Il est un homme blessé par les plaies de ses misères, ou de ses péchés. Mais la blessure même devient la porte d'entrée de la grâce. Plus la blessure est profonde, plus la grâce se répand abondamment, plus elle est cuisante, plus le baume de la grâce se déverse à profusion :

¹ Lé XV-20.

² Lé X-30-37 ; *Note conjointe sur M. Descartes...*, C 1311.

³ Ch. Péguy, *Note conjointe sur M. Descartes...*, C 1311.

[...] dans le mécanisme spirituel les pires détresses, bassesses, crimes, turpitudes, le péché même sont précisément les points d'articulation des leviers de la grâce. Par là elle trouve le point qu'il y a dans tout homme pécheur. Par là elle appuie sur ce point douloureux. On a vu sauver les plus grands criminels. Par leur crime même. Par le mécanisme, par l'articulation de leur crime.¹

Certes, il ne s'agit point de « canoniser » le péché ! Ce serait fausser complètement l'idée de Péguy. Tout péché « enfonce le clou » et il recommence la crucifixion du Christ, a écrit le poète dans le *Dialogue de l'histoire et de l'âme charnelle*. Le statut du péché ne peut être que dramatique.

Cependant, ce même péché accepté comme une incapacité foncière de l'homme à faire le bien par son propre pouvoir, et davantage encore, comme une plaie qui le blesse lui-même et blesse autrui, ce péché se transforme en une blessure qui ouvre à l'amour.

Ainsi, si paradoxal que cela puisse paraître, le péché devient « une entrée à la grâce ».

Il n'en est pas de même pour une âme enduite par une cuirasse d'habitude :

On a vu les jeux incroyables de la grâce et les grâces incroyables de la grâce pénétrer une mauvaise âme et même une âme perverse et on a vu sauver ce qui paraissait perdu. Mais on n'a pas vu mouiller ce qui était verni, on n'a pas vu traverser ce qui était imperméable, on n'a pas vu tremper ce qui était habitué.²

Et Péguy dira à ce propos au sujet des « honnêtes gens » : « Parce qu'ils ne sont pas blessés, ils ne sont pas vulnérables. Parce qu'ils ne manquent de rien, on ne leur apporte pas ce qui est tout ».

À cet endroit l'écrivain opère un renversement de perspectives.

Ce n'est plus l'homme fort, parfait, armé de ses mérites qui attire son attention. Par une sorte de conversion du regard, Péguy se penche sur celui qui est faible, fragile, vulnérable.

Ce regard renouvelé lui permettra de revenir vers Jeanne d'Arc dans une tout autre optique que précédemment. Sans rien enlever à son héroïsme, il la considérera du point de vue de sa faiblesse. Désormais, elle « représente » essentiellement le modèle par excellence d'un être « sans vertus ». Aucune autosuffisance mais

¹ Ch. Péguy, *Note conjointe sur M. Descartes...*, C 1308.

² Ch. Péguy, *Note conjointe sur M. Descartes...*, C 1307.

pleine ouverture à l'espérance. Nulle provision de vertus mais entière disponibilité et accueil de la grâce. Si elle s'était appuyée sur ses propres forces, elle aurait eu à porter seule sa charge.

À ceux qui « ne manquent de rien, on ne leur apporte pas ce qui est tout », disait Péguy à l'instant.

En revanche, ceux qui n'ont rien provoquent, par leur pauvreté même, un secours qui vient d'un autre. Par analogie, il fallait que Jeanne reste sans forces, pour que la grâce divine agisse par elle sans aucun obstacle¹ :

Elle eût été une servante infidèle si elle n'avait pas gardé intacte sa pauvre vie et si elle n'avait pas gardé exactement le peu de forces d'une créature comme une matière intacte pour le pouce de Dieu qui la devait modeler.²

La pauvreté et l'impuissance de Jeanne s'unissant à son espérance aveugle sont les deux dispositions complémentaires qui assurent l'intervention de la grâce. Péguy reconnaît dans ces dispositions le fondement même de tout l'agir de Jeanne. Ainsi établit-il et justifie-t-il les principes qui guidaient Jeanne et dont elle a assuré la réalisation. La pauvreté nous apparaît à première vue comme un manque, mais paradoxalement, cette même pauvreté est le plus précieux trésor à garder intact pour que « le pouce de Dieu » puisse opérer. Par conséquent, il importe considérablement de protéger cette pauvreté. Ainsi, comme chez Jeanne, la pauvreté et la confiance deviennent-elles des dispositions foncières et des vertus de base. Le contenu des vertus ainsi conçu est diamétralement opposé à l'idée que les « honnêtes gens » s'en font. Effectivement, dans ce nouveau sens, la vertu puise toute sa force dans la pauvreté même.

Ainsi Jeanne laisse-t-elle Dieu agir seul, Dieu qui lui donne la force en proportion de ce qui lui est nécessaire. Sans provisions de vertus Jeanne, faible enfant, remet tout dans les mains de Dieu qui, seul, « préside à tout le combat »³ et qui assure la victoire. La pauvreté de Jeanne lui donne une assurance, une liberté et une pureté sans limites :

¹ « N'était la grâce de Dieu, je n'aurais rien fait » – Jeanne d'Arc lors du Procès.

² Ch. Péguy, *Note conjointe sur M. Descartes...*, C 1396.

³ Ch. Péguy, *Note conjointe sur M. Descartes...*, C 1383 et *Jeanne d'Arc*, P1 201.

Rien que de jeune et de ferme. Une assurance sans pareille. C'est l'assurance même de Dieu. Une ligne de pensée parfaitement pure. Une ligne de vocation dans sa pleine et ferme et entière pureté. [...] Une nouveauté sans limite. Rien de flétri, rien de travaillé, rien de voulu. La source même de l'honneur. Une aisance admirable et une liberté sous les armes. Nul effort et pour aller jusque-là pour ainsi dire nul mérite.¹

La liberté de Jeanne lui vient de l'affranchissement complet de son propre vouloir. Même si la mission reçue ne vient pas d'elle, elle désire ardemment l'accomplir parfaitement. Pour rester fidèle, elle doit garder « intacte sa pauvre vie », son impuissance foncière. Pour mériter l'intervention de Dieu, elle fait passer au second plan ses opérations propres. Seule la conviction de sa faiblesse devant la tâche à effectuer pourra garantir la victoire. Mais comment concilier l'incapacité d'une enfant avec l'effort surhumain que l'œuvre exige ? Une antinomie s'impose naturellement. Il ne suffit pas de reconnaître son néant, il importe encore de faire tout ce qui dépend de nous pour réaliser l'œuvre. « Aide-toi, Dieu t'aidera »² – aimait-elle à dire. Aller au bout de ses forces était comme une règle dans sa vie. Même si ensuite il s'avère que « tous nos efforts sont vains »³.

Jeanne se laisse conduire. Elle se laisse « exercer » par Dieu, au lieu de pratiquer un exercice propre. Or, accomplir un exercice individuel équivaut, selon Péguy, à donner de la place à l'amour propre, source d'endurcissement et de stérilité. Jeanne n'est que pur accueil à ce qui ne vient pas d'elle : « elle n'y introduit pas l'ombre d'invention d'exercice propre. Elle a bien autre chose à faire. Elle a assez de mal à *suffire*, à tenir le coup à l'exercice qui vient de Dieu. Son effort au contraire, sa haute méthode, son devoir mystique propre, sa science et son gouvernement c'est de garder tant qu'elle pourra ses forces intactes pour répondre aux exigences, aux dépenses de ce long commandement. »⁴

Aussi ne cherche-t-elle pas à pratiquer les vertus de son choix, dont elle deviendrait propriétaire⁵ et dont elle serait l'auteur.

¹ Ch. Péguy, *Note conjointe sur M. Descartes...*, C 1384.

² Ch. Péguy, *Jeanne d'Arc*, P1 269.

³ Ch. Péguy, *Jeanne d'Arc*, P1 31.

⁴ Ch. Péguy, *Note conjointe sur M. Descartes...*, C 1395.

⁵ Ch. Péguy, *Note conjointe sur M. Descartes...*, C 1313 : « La morale nous fait propriétaires de nos pauvres vertus. La grâce nous fait une famille et une race. La grâce nous fait fils de Dieu et frères de Jésus-Christ. »

Il est plus difficile de se laisser imposer un devoir que de le choisir soi-même – disait le Dieu de Péguy dans *Le Mystère des saints Innocents* :

[...] je vous connais, vous êtes toujours les mêmes.
Vous voulez bien me faire de grands sacrifices, pourvu que vous les choisissiez.
Que de m'en faire de petits que je vous demanderais.
Vous êtes ainsi, je vous connais.
Vous ferez tout pour moi, excepté ce peu d'abandonnement
Qui est tout pour moi.¹

Jeanne, elle, reste ouverte et prête coopérer aux exigences qui lui arrivent directement de Dieu. Ainsi, estime-t-elle n'avoir le droit d'affronter l'impossible qu'avec l'assurance que Dieu la soutiendra et que la grâce divine sera pleinement efficace en elle. Là réside sa conviction que la grâce toute puissante accompagne toujours le devoir que Dieu impose. Elle concentrera donc toutes ses énergies sur l'abandon.

La « haute méthode » de Jeanne, et la seule qui puisse compter aux yeux de Péguy, est l'abandon. Sa fragilité, sa faiblesse, la conscience de sa misère, n'étaient point un obstacle à l'accomplissement de sa mission :

[C'est] cette ouverture laissée au destin, ce jeu, cette ouverture laissée à la grâce, ce désistement de soi, cet abandonnement au fil de l'eau, [...] ce manque de surveillance, au fond, ce parfait renseignement, cette parfaite connaissance de ce que l'on n'est rien, cette remise et cette abdication qui est au fond de tout véritablement grand homme. Cette remise aux mains d'un autre, *ce laissons aller, ce et puis je ne m'en occupe plus.*²

Dans *Le Mystère des saints Innocents* un passage sonne pareillement :

Soyez donc enfin, soyez comme un homme
Qui est dans un bateau sur la rivière
Et qui ne rame pas tout le temps
Et qui quelquefois se laisse aller au fil de l'eau.

¹ Ch. Péguy, *Le Mystère des saints Innocents*, P1 692.

² Ch. Péguy, *Note conjointe sur M. Descartes...*, C 1286.

Ainsi vous et votre canot
Laissez-vous aller quelquefois au fil du temps.¹

Pour Péguy Jeanne d'Arc est un modèle parfait de cette démission d'elle-même. Toute la grandeur de Jeanne repose sur ce paradoxe déconcertant : sa conscience de n'être rien par elle-même, la reconnaissance de son néant lui ont ouvert la porte à la toute puissance de la grâce. De ce point de vue, Jeanne est une incarnation parfaite de la « petite espérance qui n'a l'air de rien du tout »² et qui, pourtant, est une force invincible.

B. De « l'espérance espérée » à l'aube de l'espérance réalisée

Nous avons annoncé notre désir de suivre Charles Péguy dans sa démarche existentielle – sa vie, sa pensée et son expérience mystique – vers l'espérance. Résumons brièvement quelles en ont été les étapes :

– dans la vie de l'écrivain, la découverte de l'espérance, liée à la découverte de Marie « toute Espérance »³, a suivi une longue et rude période de désespoir ;

– la philosophie de Bergson, pour sa part, lui a permis de dénoncer la carapace de la « mémoire-habitude ». À ce « raidissement » s'oppose la nouveauté et la fraîcheur de la grâce et de l'espérance ;

– plus profonde encore est la découverte que « l'incurable » misère humaine, lorsqu'elle est reconnue comme blessure, est à la source même du jaillissement de la grâce.

Et maintenant ? L'espérance est là toute proche, elle se tient sur le seuil, elle frappe à la porte... Comment le poète réussit-il à donner vie à la « petite fille espérance » ? Quel est son cheminement vers le *Porche du mystère de la deuxième vertu*, l'œuvre qui incarne parfaitement sa découverte de l'espérance ?

¹ Ch. Péguy, *Le Mystère des saints Innocents*, P1 692.

² Ch. Péguy, *Le Porche du mystère de la deuxième vertu*, P1 535.

³ Ch. Péguy, *Le Porche du mystère de la deuxième vertu*, P1 569.

Désespoir – espérance : deux forces opposées et inconciliables. Sur la scène de la vie, l'ombre et la lumière s'affrontent. Et le lieu où se joue ce spectacle c'est le cœur humain. Péguy a ressenti ce combat entre le désespoir, « la plus grande inclination de sa nature », et l'espérance si ardemment désirée. « Des gens comme nous – disait-il à Lotte – ont toujours autant de foi et de charité qu'il faut. Mais c'est l'espérance qui peut manquer »¹. Sa contemplation de l'espérance est en germe dans le premier *Mystère*. C'est précisément ce *Mystère de la charité de Jeanne d'Arc*, comme il l'avoue lui-même dans *Un nouveau théologien*, qui le conduit directement « au seuil de ce *Porche* ouvert sur l'espérance »².

Le portrait de l'espérance, tel que Péguy va le tracer dans le *Porche*, doit considérablement à l'humus de la vie quotidienne. Le poète puise directement dans son expérience de père de famille en contact avec ses enfants. De par son « métier » de père, il a pu observer dans l'ordinaire des jours l'existence, l'incarnation de l'espérance en ses enfants. L'espérance et l'enfance sont si connexes et inséparables que l'une est identifiée à l'autre. Aussi la compénétration de l'espérance dans l'enfant et l'abolition de frontières entre le caractère de l'enfant et celui de l'espérance, permettra au poète de passer de l'un à l'autre sans transition :

Tout ce que l'on fait on le fait pour les enfants.
Et ce sont les enfants qui font tout faire.
Tout ce que l'on fait.
Comme s'ils nous prenaient par la main.
Ainsi tout ce que l'on fait, tout ce que le monde fait on le fait pour
la petite espérance.³

Dans la vie quotidienne de Charles Péguy, à côté de ses enfants, il est une compagne fidèle : Jeanne d'Arc. Il n'est pas sans importance de souligner que la première œuvre poétique d'un Péguy chrétien a pour titre : *Le Mystère de la charité de Jeanne d'Arc*. Sa « contemplation » de Jeanne allait jusqu'à présent, d'abord, vers sa charité, cette charité qui constitue le tissu même du premier drame du poète Péguy. Pourtant, dans les moments où le poète se trouve dans le creux du désespoir, Jeanne devient pour lui l'objet d'un regard obstinément fixé. Serait-il téméraire d'identifier Jeanne

¹ B. Guyon, *Péguy devant Dieu*, op. cit., p. 175.

² Ch. Péguy, *Un nouveau théologien*, M. Fernand Laudet, § 301, C 558.

³ Ch. Péguy, *Le Porche du mystère de la deuxième vertu*, P1 550.

et la petite fille espérance, « cette flamme anxieuse [qui] a traversé l'épaisseur des nuits »¹ ? La force de son attachement à Jeanne, son « modèle », se perçoit dans la virulente polémique où il a été confronté aux objections de M. Laudet : « M. Laudet, nouveau docteur, nous interdit – (et de quel ton) – de contempler [...] les Vertus de Jeanne d'Arc, la Foi, la Charité, bientôt l'Espérance de Jeanne d'Arc, pour nous interdire d'assister à la grande Procession. *Il y avait une grande procession. En tête les trois Théologales. / Marchaient.* »²

Péguy désire prendre une part active « à la grande Procession » conduite par l'espérance. Il veut y assister, non pas en « touriste » ou en observateur non engagé, mais en protagoniste. Il est irrésistiblement attiré par l'espérance. Entrer dans le cortège, c'est se laisser entraîner par cette petite fille, c'est lui donner la main et accepter de courir l'aventure avec elle. C'est encore réaliser la proposition de la *Note conjointe sur M. Descartes*, « cette remise aux mains d'un autre, ce *laissons aller, ce et puis je ne m'en occupe plus.* »³ Comme c'est différent de Kant qui « s'en occupe tout le temps » !

Il y avait une grande procession [...] de la Fête-Dieu.

[...] Aussi en tête les trois Théologales
marchaient.

Les autres, les deux autres marchaient comme des grandes
personnes. [...]

Sérieuses. Qui sont toujours un peu fatiguées.

Mais elle elle n'est jamais fatiguée. [...]

Elle voudrait tout le temps marcher. Aller de l'avant.

Sauter. Danser. Elle est si heureuse.⁴

Péguy, au moment de la crise prolongée qu'il appelle neurasthénie, dans son désir ardent de sortir du désespoir et d'entrer enfin dans le propre de l'espérance, se refuse à chercher appui dans « le temporel ». Il se garde de ramener ses réflexions sur l'espérance à un niveau psychologique, cherchant dans quelque « dogme psychologique » une consolation à l'épaisseur de son angoisse. Il veut « se placer avant la psychologie, au point où l'âme, [est] encore toute fraîche de sa création première, sans l'ombre de ce

¹ Ch. Péguy, *Le Porche du mystère de la deuxième vertu*, P1 535.

² Ch. Péguy, *Un nouveau théologien, M. Fernand Laudet*, § 95, C 400.

³ Ch. Péguy, *Note conjointe sur M. Descartes...*, C 1286.

⁴ Ch. Péguy, *Le Porche du mystère de la deuxième vertu*, P1 642.

vieillesse »¹. L'espoir a des limites, car il ne mise que sur des moyens temporels et humains. Or, Péguy a peu de confiance en l'homme. Par sa nature l'homme est un être temporel, et « tout le temporel est véreux »². Seule « l'éternité est saine et pure ». L'objet d'espérance ne pourrait donc pas être placé dans le temporel qui est, par conséquent, décevant, mais cet objet doit avoir son support dans l'éternel, par conséquent, dans ce qui est certain³.

Où va-t-il chercher cet appui ? Fuyant un intellectualisme abstrait qui aime « s'entourer de documents », il se tourne, une fois de plus, vers des textes qui « alimentent ». Le *Dialogue de l'histoire et de l'âme charnelle* s'était nourri, en effet, du récit matthéen, le *Mystère de la charité* essentiellement du catéchisme⁴ ; le *Porche* n'utilisera que très peu le catéchisme. Brillant élève, il a retenu des leçons de son enfance que « L'Espérance est une vertu surnaturelle par laquelle nous attendons de Dieu, avec confiance, sa grâce en ce monde et la gloire éternelle dans l'autre. »⁵ Cette définition y est une copie exacte

¹ André Charlier, « Lettre à Paul Claudel sur Péguy », *BACP* 20, janvier-mars 1985, p. 32.

² Ch. Péguy, *Clio. Dialogue de l'histoire et de l'âme païenne*, C 1017. Cf. C 1018 : « Tout ce qui procède du temps, c'est-à-dire tout, est marqué du temps et de cette tare du temps. [...] Toute la création temporelle, toute la matière historique est ainsi et pour tout son temps recreusée d'une tare intérieure, d'une vanité, d'une viduité. »

³ Dès 1905, alors incroyant, il déplorait les méthodes modernes de « jeunes clercs » cherchant un appui dans le temporel au lieu de se tourner vers l'éternel : « [...] nul autant que moi ne déplore, ne regrette, ne plaint ce faux mouvement qui va chercher, pour des dogmes absolus, les justifications les plus transitoires ; ils ont l'éternel, et ils cherchent, pour s'y appuyer, le temporel ; ils ont le divin, et ils cherchent, pour s'y appuyer, l'humain, [...] ils ont Notre-Dame et ils courent se réfugier dans quelque laboratoire de psychophysiologie », *Heureux les systématiques* [novembre 1905], B 221-222.

⁴ Ch. Péguy, *Un nouveau théologien*, § 91, C 399 :

Évidemment Péguy ne s'est point entouré de documents. Mais il a dit vingt fois à quelles sources il avait puisé non seulement généralement la matière, mais la forme même et la régulation intérieure de ses *mystères*. Nous savons tous que les sources de Péguy sont les suivantes, et dans cet ordre :

Premièrement le catéchisme (celui des petits enfants, monsieur Laudet) ; dans le catéchisme les sacrements ;

Deuxièmement la messe et les vêpres ; le salut ; les offices ; la liturgie ;

Troisièmement les évangiles ;

Quatrièmement les Procès [...]

Mais pour M. Laudet ni le catéchisme et les sacrements ; ni les offices et la liturgie ; ni les évangiles ni la théologie ne sont évidemment des *documents*. Dont on s'entoure.

⁵ Ch. Péguy, *Le Porche du mystère de la deuxième vertu*, P1 537.

du catéchisme. Jeune enfant, Péguy a appris que l'objet premier et absolu de l'espérance est Dieu lui-même. Quelques mois avant sa mort, il reviendra sur cette définition dans la *Note conjointe sur M. Descartes* : « Elle [l'espérance] n'a point d'objet propre précisément parce que son objet est tout. C'est la création ensemble et le Créateur. C'est ensemble le monde et Dieu. »¹

Cependant, il semble que l'inspiration majeure qui a permis au poète d'entrer dans l'esprit de la deuxième vertu théologique n'est pas la lettre de la définition, mais les paraboles du chapitre quinzième de Luc. Nous y reviendrons dans la troisième partie de notre travail.

Les sources du *Porche* que nous venons d'investiguer ont, certes, une réelle importance, mais qu'est-ce pour rendre compte d'une telle œuvre ? Une cascade de joie, de fraîcheur, d'innocence traverse les pages du *Porche du mystère de la deuxième vertu* qui prennent, par moments, la transparence d'une source limpide. Péguy lui-même s'enthousiasme devant son œuvre : « Il y a là-dedans une joie, une allégresse ! »² Combien serait surpris un lecteur qui aurait lu le *Porche*, abstraction faite de la vie de l'auteur. Il aurait retrouvé le climat de jubilation juvénile dont l'œuvre est remplie, et pourtant « c'est un désespéré total qui a écrit cet hymne à la joie qu'est le *Porche*. »³

Qu'un désespéré ait pu chanter pareillement l'espérance ne peut pas s'expliquer seulement par des motifs humains. Il nous semble que ce serait plutôt du côté d'une mystérieuse inspiration qu'il faut chercher la réponse. Le 11 juillet 1910, il écrit à Mme Goyau : « Je commence cette deuxième *Jeanne d'Arc* dans une entière humilité. Je me rends compte que c'est une œuvre qui me dépasse de toutes parts et que mon seul salut est de suivre fidèlement l'inspiration dont la première est déjà partie »⁴. Peu de temps après, il rappelle à la même correspondante son tremblement devant l'œuvre : « L'essentiel est que ce deuxième *Mystère* marche bien. Je puis dire aujourd'hui que je suis rassuré sur ce point. Vous vous rappelez peut-être dans quel tremblement je l'abordai. » Tremblement pour quelle raison ? Serait-ce un « tremblement » face à la parole à énoncer ? N'est-ce pas plutôt reconnaître les limites de son art

¹ Ch. Péguy, *Note conjointe sur M. Descartes...*, C 1329.

² Lettre à Lotte dans Ch. Péguy, *Lettres et entretiens*, op. cit., pp. 112-113.

³ Pie Duployé, *La Religion de Péguy*, Klincksieck, 1965, p. 276.

⁴ Dans P. Duployé, *La Religion de Péguy*, op. cit., p. 270.

devant la réalité profonde des choses et, à plus forte raison, devant le sacré, « ce dont nous avons perdu le sens »¹ ?

L'inspiration dont parle Péguy est-elle seulement comparable à l'inspiration chère aux romantiques, qui prenait sa source dans les tréfonds de leur être tourmenté ? Ne serait-elle pas plutôt un peu comparable à l'inspiration des écrivains sacrés ? Dans la mesure où Péguy transmet un message chrétien, on pourrait le penser. Ceci expliquerait que, tout en étant lui-même désespéré, il puisse transmettre un message d'espérance. Peut-être cela expliquerait-il aussi l'aspect le plus paradoxal de cette composition : c'est en écrivant le *Porche du mystère de la deuxième vertu* que, peu à peu, Péguy a été guéri de son désespoir.

« J'en suis sorti en écrivant mon *Porche* »². Telle une parole efficace qui accomplit ce qu'elle dit, l'inspiration a donné au poète l'Espérance qu'il a si bien chantée.

C. L'invincible espérance

Quelle dure pente à remonter que la pente de la détresse ! Péguy s'était acharné dans la lutte contre ce penchant de sa nature. Il savait que « c'est d'espérer qui est difficile. Et le facile et la pente est de désespérer. » Or, l'espérance s'était donné pour tâche « un travail de géant »³ : empêcher l'homme de céder à sa tendance au découragement. L'objet que l'espérance se propose est difficile, mais pas inaccessible.

Comment Péguy caractérise-t-il l'espérance ? N'est-il pas frappant de constater une étonnante ressemblance entre les idées péguystes sur l'espérance et l'élan vital bergsonien ? Après une telle attente, une recherche si douloureuse, après tant d'énergie dépensée pour échapper à l'antagonisme désespoir-espérance, le poète parviendra enfin à faire luire le visage de l'espérance, à faire briller les traits gracieux de « la jeune et l'enfant espérance. »

Toute possession est contraire à la nature de l'espérance. L'espérance est une tension vers, une aspiration, une attente. Dans ce sens elle a les mains vides. À l'opposé de la foi et de la charité qui sont déjà, en quelque sorte, dans l'étreinte de la réalité, elle est

¹ Ch. Péguy, « Durel », C 1256.

² Conversation de Péguy avec Lotte, 27 septembre 1913 : Ch. Péguy, *Lettres et entretiens*, op. cit., p. 171.

³ Ch. Péguy, *Note sur M. Bergson...*, C 1253.

orientée vers la possession d'un bien futur, sans en être propriétaire : « Car la Foi ne voit que ce qui est. La Charité n'aime que ce qui est. Mais elle, elle aime ce qui sera. »¹

Elle est toujours en marche, elle a « toujours soif du chemin », elle ne s'arrête jamais. Mais, n'ayant pas d'objet propre, « elle ne va nulle part », comme les enfants qui ne font le même chemin que pour sauter et pour s'amuser. Elle est essentiellement une vertu de marche. Le dynamisme lui est intrinsèque, il est inscrit dans sa nature. L'énergie qui émane d'elle est le moteur qui stimule toute marche, les ailes qui enlèvent tout découragement. Elle empêche l'homme de *rester tombé* dans l'esclavage de cette habitude. Son rôle fondamental consiste à braver, inlassablement, l'immobilisme et la stérilité de l'habitude. Dans ce sens « elle est essentiellement et diamétralement la contre-habitude, et ainsi le contre-amortissement et la contre-mort. »

Ici apparaît sous un jour nouveau, ici éclate, ici à ce recroisement jaillit dans son plein le sens et la force et la destination centrale de cette vertu que nous avons nommée la jeune et l'enfant espérance. [...] Elle est la source et le germe. Elle est le jaillissement et la grâce. Elle est le cœur de la liberté. Elle est la vertu du nouveau et la vertu du jeune. Et ce n'est pas en vain qu'elle est Théologale et elle est princesse même des Théologales et ce n'est pas en vain qu'elle est au centre des Théologales, car sans elle la Foi glisserait sur ce revêtement de l'habitude ; et sans elle la Charité glisserait sur ce revêtement de l'habitude.²

Ainsi, l'espérance reconstruit ce que l'habitude avait détruit. Elle est la vie, par opposition à la mort qu'est l'habitude. Elle est la nouveauté, contrairement au vieillissement de la seconde. Sans elle, le monde sombrerait sous son amortissement et l'homme accepterait des automatismes figés. Or l'espérance crée de l'organique là où l'habitude introduit du mécanique. Elle refait la liberté de l'homme en le retirant de ses automatismes. Constamment en mouvement, elle ne se repose jamais de peur que la raideur de l'habitude ne fasse tomber l'homme dans son piège.

L'esprit de capitalisation est étranger à l'espérance. Elle n'accumule pas, « n'organise pas le don de soi »³. Elle donne sans

¹ Ch. Péguy, *Le Porche du mystère de la deuxième vertu*, P1 539.

² Ch. Péguy, *Note conjointe sur M. Descartes...*, C 1327.

³ Emmanuel Mounier, *La Pensée de Charles Péguy*, Éditions du Félin, 2015, p. 193.

compter, elle s'use et se refait simultanément. Son secret est d'avoir la source en elle-même, une source qui se donne mais ne s'épuise pas. De là lui viennent une force et un courage extraordinaires de recommencer ses conquêtes, après que l'habitude ait passé. Elle peut tomber, aussitôt elle se relève. Elle peut perdre, aussitôt elle l'oublie. Et elle recommence. Insouciante comme un enfant, sans mémoire comme lui, jouissant de la « bienheureuse amnésie », elle est une force invincible. Le vieillissement ne peut rien contre elle.

L'espérance ne s'attache pas à la journée d'hier. Et si elle jette un regard sur le passé, c'est pour stimuler le présent et l'avenir. Retourner au passé, le traîner derrière elle, risquerait de retarder sa marche. Or, le passé ne nous appartient plus, nous sommes incapables d'y ajouter ou d'en retirer quoi que ce soit. L'avenir, quant à lui, appartient au futur. Tout est, par contre, dans le présent. Péguy insiste particulièrement sur la valeur du présent, ce présent qui a recouvré sa fécondité grâce à « la révolution » bergsonienne. En effet, les mécanistes avaient emprisonné le présent dans des théories fixistes et l'avaient rendu inerte. La philosophie de Bergson a libéré le présent des cadres scientifiques et l'a replacé dans le mouvement, dans la liberté et la souplesse. À chaque instant elle a assuré la nouveauté¹.

L'espérance travaille en union étroite avec le présent : « tous les matins [elle] se réveille et se lève avec un regard nouveau. »² Elle est infatigable, jeune et fraîche. Et elle recommence son exercice du renouvellement perpétuel de l'homme et du monde, l'exercice de la

¹ Michel Lecoite, *La Matière biblique dans la* Note sur M. Bergson et la philosophie bergsonienne *et dans la* Note conjointe sur M. Descartes et la philosophie cartésienne *de Charles Péguy*, mémoire sous la direction de Bernard Guyon, Université d'Aix-en-Provence, 1966 :

Pour la plupart des philosophes, le temps est une dégradation, une chute, un éparpillement dans la diversité et la succession, un anéantissement de tout dans le passé. Pour Bergson au contraire, le temps prolonge le mouvement créateur originel. L'inversion, *le geste créateur qui se défait* (énergie spirituelle), est suivie d'une *conversion* qui est reprise de l'opération créatrice, liberté gratuite, renouvellement, surgissement. Et ainsi Bergson combat le matérialisme qui *lie le présent* par le passé, qui stérilise le présent, le mécanise et en fait du passé avant la lettre. Péguy, qui en avait peut-être l'intuition, applaudit à cette révélation : le temps peut projeter la création vers un avenir splendide parce que libre. Au lieu qu'il nous fasse tomber dans la mort, il est possible de faire du temps un temps éternellement vivant, il est possible de le tourner vers l'avenir, vers l'éternité.

² Ch. Péguy, *Le Mystère des saints Innocents*, P1 679.

« réintroduction » constante « de la vertu de création ». Grâce à elle le monde, l'homme, ne sont point de l'ordre du *tout fait*, du figé, mais ils sont de l'ordre du *se faisant*, c'est-à-dire qu'ils relèvent de la croissance continue. « Elle est le principe de la recréation comme l'habitude est le principe de la décréation. [...] Elle est donc l'agent le plus direct, le plus présent de Dieu. »¹ Aussi, puise-t-elle directement à la source première, le Créateur. Proche collaboratrice dans l'œuvre de la (re)création, celle dont l'objet est « la création ensemble et le Créateur », l'espérance peut se féliciter lorsque Dieu s'exclame au début du *Porche* :

J'éclate tellement dans ma création.
Dans le soleil et dans la lune et dans les étoiles. [...]
Dans l'univers de mes créatures. [...]
Dans les plantes et dans les bêtes et dans les bêtes des forêts.
Et dans l'homme.
Ma créature. [...]
Et dans le cœur de l'homme, qui est ce qu'il y a de plus profond
dans le monde.
Créé.
Si profond qu'il est impénétrable à tout regard.
Excepté à mon regard.²

Inépuisable enfant, elle « qui n'a l'air de rien », la seule qui n'a rien reçu³, sauf la tâche de remonter la pente que la matière descend, elle a un pouvoir inouï sur la création. Elle court à travers toute la création et l'âme. Faible et tendre comme un bourgeon, elle est le germe et le commencement du printemps. Elle assure la vie à l'arbre, le feuillage à la dure écorce. Elle enfle les bourgeons, incite la sève à raviver le bois qui semblait mort.

Or je vous le dis, dit Dieu, sans ce bourgeonnement de fin avril, [...] sans cet unique petit bourgeonnement de l'espérance, qu'évidemment tout le monde peut casser, sans ce tendre bourgeon cotonneux, que le premier venu peut faire sauter de l'ongle, toute ma création ne serait que du bois mort.

Et le bois mort sera jeté au feu.

Et toute ma création ne serait qu'un immense cimetière.⁴

¹ Ch. Péguy, *Note conjointe sur M. Descartes...*, C 1328.

² Ch. Péguy, *Le Porche du mystère de la deuxième vertu*, P1 531-532.

³ Ch. Péguy, *Note conjointe sur M. Descartes...*, C 1329.

⁴ Ch. Péguy, *Le Mystère des saints Innocents*, P1 681.

Ainsi l'espérance rétablit-elle la continuité de la vie dans l'univers. Grâce à elle, la création éclate continuellement de vie. La terre ne cesse d'offrir, à chaque printemps, le spectacle enchanteur des « fleurs nouvelles-nées / Jaillissant des sommets en énormes cascades. »¹

C'est elle qui fait jaillir la confiance dans le cœur de l'homme. Elle l'anime de sa flamme douce et subtile. Seule, elle connaît le secret pour tirer l'homme de la plus grande épaisseur de sa nuit. Seule, elle est capable de murmurer au cœur de l'homme des paroles qui le relèvent et lui redonnent la force. « Impossible à éteindre »², elle n'a pas peur d'accompagner l'homme dans ses ténèbres ; l'homme peut l'oublier, mais elle, elle veille sur lui fidèlement. « Aussi invariable, aussi droite, aussi pure ; invincible et immortelle »³, elle se tient auprès de lui inlassablement. La petite espérance réussit à percer la dure écorce de l'angoisse humaine, à briser ses résistances, à arrêter le flot des pensées qui empêchent l'homme de s'abandonner entre ses bras. Empêcher l'homme, « ce monstre d'inquiétude », de penser au lendemain, quel exploit !

La petite espérance possède une sagesse de vie, une sagesse libératrice : « Si à chaque jour suffit sa peine, pourquoi assumer aujourd'hui la peine de demain, pourquoi assumer aujourd'hui le travail de demain, pourquoi assumer aujourd'hui la malice de demain »⁴. Péguy fait retentir à cet endroit un écho tiré de l'évangile de Matthieu⁵ en établissant un va-et-vient avec la philosophie bergsonienne. Bergson – Péguy le souligne à plusieurs reprises – a brisé l'inertie du présent. Grâce à la philosophie bergsonienne le présent a retrouvé sa dignité, sa juste place. Vivre du présent consiste à accueillir l'imprévisible. C'est encore « ne pas anticiper demain », autrement dit, ne pas se laisser entraîner d'avance par les soucis.

Elle [la philosophie bergsonienne] seule nous a libérés ; et elle nous a libérés de toutes nos servitudes. Partout elle a retrouvé le présent. [...] Partout elle nous a réenseigné à remettre au lendemain. C'est la sagesse même et la vie. C'est la liberté, la santé, la mesure et

¹ Ch. Péguy, *Ève*, P1 937.

² Ch. Péguy, *Le Porche du mystère de la deuxième vertu*, P1 535.

³ Ch. Péguy, *Le Porche du mystère de la deuxième vertu*, P1 535.

⁴ Ch. Péguy, *Note conjointe sur M. Descartes...*, C 1414.

⁵ Mt VI-34 : « Ne vous inquiétez donc pas du lendemain : demain s'inquiétera de lui-même. À chaque jour suffit sa peine. »

c'est la fécondité. C'est un être dans sa mesure et c'est une âme dispose. Remettre à demain les soucis de demain. Remettre à demain la tranquillité de demain. Ne pas vouloir être tranquille d'avance.¹

L'espérance a adopté cette philosophie de la vie : elle s'est mise au centre même du présent. Elle a choisi et préféré le présent comme le domaine de son agir, de ses opérations actuelles. Non point des opérations d'hier ou de celles de demain. Libre à l'égard du passé, ainsi que du futur, elle assure au présent la fécondité. Elle est occupée, mais non pas préoccupée. Telle Hauviette qui n'organise pas, ne prévoit pas son avenir, mais qui vit la simple réalité quotidienne². Tel Louis de Gonzague, qui vit pleinement le présent, sans être troublé par l'avenir et qui continue de jouer à la balle au chasseur, alors que l'avenir n'est pas certain³ et peut même être l'heure de sa mort. La petite fille Espérance, Hauviette, Louis de Gonzague n'ont point d'autre visage que celui de la confiance et de la joie.

Il ne s'agit donc point de savoir si cette parole le dépasse ou même si elle est de lui ou même si elle est de quelqu'un et si elle a jamais été prononcée. Comme elle est, c'est une des histoires les plus admirables, un des schèmes les plus exacts, un des symboles vraiment les plus rares et les plus pleins de sens, une formule incomparable pour tout ce qui tient à la règle de la vie et de l'administration du devoir.⁴

Quel difficile apprentissage que celui de l'espérance ! Péguy lui-même ne l'a achevé que vers la fin de sa vie.

¹ Ch. Péguy, *Note conjointe sur M. Descartes...*, C 1422.

² Ch. Péguy, *Jeanne d'Arc*, P1 34.

³ Ch. Péguy, *Louis de Gonzague* [1905], B 381. « Ne me demandez pas si cette histoire est authentique. Il me suffit qu'elle soit une des histoires les plus admirables du monde. Je serais bien embarrassé de vous donner la référence. On peut donner des références pour du Hugo. Pour les saints c'est beaucoup plus difficile. [...] Mais c'est l'avantage des saints sur nous autres hommes qu'ils ont des paroles qui les dépassent infiniment, qui viennent d'ailleurs, qui ne viennent point d'eux. » À son aumonier qui lui avait demandé en pleine partie de belle au chasseur : « Supposez qu'à ce moment même on vienne vous dire que la fin du monde va avoir lieu dans un instant, que vous allez paraître devant Dieu, que vous serez jugé par le Juge suprême et que, de son arrêt, se décidera votre éternité. Que feriez-vous ? », le jeune Louis avait répondu : « Eh bien, je continuerais à jouer à la balle au chasseur ! » [N. d. I. R.]

⁴ Ch. Péguy, *Louis de Gonzague* [1905], B 382.

Cet apprentissage de l'abandon, Péguy n'en a si bien parlé que parce qu'il racontait son propre drame. Combien plus justement qu'à Rousseau l'eût-on comparé à saint Paul. Par tempérament un héros, c'est-à-dire un violent, tendu sur son action pour la régler selon son génie, orgueilleux de sa justice, ivre de son œuvre, prompt à défier l'épreuve et, du même mouvement, à céder au désespoir. Comment peu à peu il a laissé surmonter cette ardeur par tout ce qu'il portait en lui d'enfance confiante, comment peu à peu, avec des résistances, des raideurs, des révoltes, il a laissé entrer en lui la sainteté, c'est toute l'histoire de sa pensée, et l'histoire bien plus belle de sa vie.¹

Péguy portait en lui cette incompatibilité, ce paradoxe du drame d'un désespéré et un immense désir du retour à l'enfance, à l'innocence et à la pureté². Cette aspiration profonde éclate d'une façon toute particulière dans *Le Mystère des saints Innocents*. Le retour à « l'état premier, à l'enfance première » revêt chez Péguy le caractère d'une hantise de plus en plus grandissante. Au-delà de l'épaisseur de la nuit, son regard recherchait la pureté première. Mais comment procéder pour percer les ténèbres, afin de rejoindre la lumière qui brille et qui ne s'éteint pas ? Car il sentait en lui ce « regard inventé pour une autre lumière »³. Il gardait en lui l'aspiration à renouer avec une certaine race, la race des cœurs purs, ceux qui « commencent » leur vie innocents et neufs. Mais il savait aussi que très vite, en grandissant, tout homme s'éloigne de ses origines premières. L'élément natal se perd. Il reste un souvenir lointain qui, chez Péguy, coïncide avec la nostalgie et l'impossibilité de retrouver un trésor perdu :

Il y a en ce qui commence une source, une race qui ne revient pas.
Un départ, une enfance que l'on ne retrouve, qui ne se retrouve
jamais plus.⁴

N'en existerait-il donc qu'une réminiscence pessimiste ?

Sera-t-il dit qu'il y aura des fronts si courbés qu'ils ne se relèveront jamais. [...]

¹ E. Mounier, *La Pensée de Charles Péguy*, op. cit., p. 199.

² C'est ce que Péguy avoue à Geneviève Favre : « J'avais vingt ans, j'étais socialiste en pied. Je voudrais bien être devant Dieu l'être de pureté que j'étais alors » (Ch. Péguy, *Lettres et entretiens*, 28 août 1913).

³ Ch. Péguy, *Ève*, P1 946.

⁴ Ch. Péguy, *Le Porche du mystère de la deuxième vertu*, P1 551.

Et des mémoires si perdues de peines que jamais elles ne redeviendront neuves.

Et des âmes si perdues de détresse que jamais elles ne redeviendront jeunes.

Que jamais elles ne redeviendront enfants.¹

Cependant, il y a dans l'homme des ressources inconnues, des richesses qui s'ignorent. Il existe en lui une source d'où jaillit l'eau pure qui refait le cœur de l'homme. Elle est une promesse d'innocence et une promesse d'enfance. Elle est le germe, l'aube, et le bourgeonnement d'une vie nouvelle.

Mais aussi c'est pour cela qu'elle est l'Espérance.

Maintenant comment elle s'y prend pour faire de l'eau pure avec de l'eau mauvaise,

De l'eau jeune avec de l'eau vieille.

Des jours jeunes avec des vieux jours.

De l'eau neuve avec de l'eau usée.

[...]

Des âmes fraîches avec des vieilles âmes.

[...]

Des matins jeunes avec des vieux soirs.

Des âmes claires avec des âmes troubles.²

C'est précisément en ceci qu'elle donne « un modèle d'absolue charité »³, car elle recommence ce qui paraissait perdu, elle renouvelle ce qui était vieilli et habitué. L'espérance est une source souterraine et cachée qui coule, inépuisable, même si la surface masque sa réalité. Georges Bernanos dépeint son existence en des termes évocateurs :

Elle est là en chacun de nous, la citerne profonde ouverte sous le ciel. Sans doute, la surface en est encombrée de débris, de branches brisées, de feuilles mortes, d'où monte parfois une odeur de mort. Sur elle brille une sorte de lumière froide et dure, qui est celle de l'intelligence raisonneuse. Mais au-dessous de cette couche

¹ Ch. Péguy, *Le Mystère des saints Innocents*, P1 711.

² Ch. Péguy, *Le Porche du mystère de la deuxième vertu*, P1 640.

³ Ch. Péguy, *Note conjointe sur M. Descartes...*, C 1330.

malsaine, l'eau est tout de suite si limpide et si pure ! Encore un peu plus profond, et l'âme se retrouve dans son élément natal, infiniment plus pure que l'eau la plus pure, cette lumière incréée qui baigne la création tout entière – en lui était la vie, et la vie était la lumière des hommes – *in ipso vita erat et vita erat Lux hominum*.¹

La confrontation du désespoir et de l'espérance dans la vie de Péguy, leur combat par moments acharné, donnaient à cette section une tonalité parfois sombre. Pourtant une lueur d'espérance perceait déjà, quoique timidement, à travers les ténèbres des épreuves. La gestation de « l'Espérance espérée » s'effectuait lentement, mais sûrement. Péguy forgeait avec assiduité l'image de « la petite fille l'espérance » dont Bergson lui apportait la part intellectuelle, la part à nulle autre pareille. En effet, les théories bergsoniennes de la mémoire et de l'habitude, ainsi que celle de l'élan vital ont ouvert un champ insoupçonné à l'élaboration péguyste.

L'espérance se trouve au pôle opposé de la mémoire. Vider la mémoire pour faire entrer l'espérance, voilà l'attitude dominante chez Péguy en cette période. En attendant, les gémissements augmentent, et cependant, le regard du poète pressent dans la profondeur de la nuit la présence de ce qui sera. Car il sait que l'espérance « aime ce qui sera ». Le regard de Péguy perçoit déjà un avenir plein de promesses. Cet être passionné et enthousiaste est habité par la certitude des réalisations prochaines. Son espérance à lui peut faire défaut mais un fondement, solide comme un roc, émerge de la nuit et illumine les ténèbres : la figure aimable de « l'Homme qui a espéré »², Jésus.



¹ G. Bernanos, *Nos amis les saints*, dans *Essais et écrits de combat*, tome II, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1995, p. 1382.

² Ch. Péguy, *Le Porche du mystère de la deuxième vertu*, P1 572.



Antoinette Kankindi, lauréate en 2017 du prix international *Harambee Africa*, « Communiquer l'Afrique », pour la promotion et l'égalité de la femme africaine

Antoinette Kankindi Kagoyire, que Mady Planchon, une amie orléanaise, hispanisante comme elle, nous a fait connaître, sachant combien cette universitaire était intéressée par Péguy au point d'avoir présenté à l'Université de Navarre une thèse de doctorat *summa cum laude* sur *El Fundamento ético de la política en Charles Péguy* (Institut « Entreprise et Humanisme », Pampelune, 2010), est née dans le Nord-Kivu au Congo (R.D.C.) en 1950. Elle a passé une licence de philosophie et de lettres à Goma, puis une licence de droit à Kinshasa.

Avant de poursuivre ses études de troisième cycle, elle a travaillé au cabinet juridique de Chevron-Texaco (anciennement Zaire Gulf Oil Company) et à l'ambassade du Chili à Kinshasa. Elle a également aidé à différents projets d'autonomisation des femmes. Après son doctorat, elle a été nommée professeur d'éthique et de philosophie politique ainsi que directrice du Centre de gouvernance de l'université Strathmore de Nairobi, au Kenya.

Nous la remercions d'avoir bien voulu nous permettre de publier dans *Le Porche* l'introduction de sa thèse, que nous avons traduite de l'espagnol.

Y. Avril

Le fondement éthique de la politique chez Charles Péguy

Antoinette Kankindi

Université Strathmore de Nairobi, Kenya

Introduction

Le cadre politique africain actuel incline à penser qu'ont raison ceux qui considèrent que culturellement et, peut-être, racialement, la démocratie est un produit de luxe que les pays pauvres sont incapables d'acquérir. De l'intérieur, dans l'imaginaire collectif, grâce à ce qui est diffusé dans les media, les campagnes des chancelleries étrangères et les organisations internationales, et grâce à la rhétorique des hommes politiques, la démocratie est considérée comme le modèle politique idéal qui puisse permettre le développement dont les peuples du continent regrettent tant l'absence. Elle porte en soi l'idée de la foi dans le progrès comme moyen de mettre fin aux injustices. Avec la foi dans le progrès, elle comprend aussi la foi dans le marché libre et dans les pratiques financières globales qui gouvernent le monde économique.

Pour le moment il est difficile de dire qu'on a réussi à adopter la démocratie. Ce qui se voit le plus, ce sont les échecs ou, dans le meilleur des cas, les tentatives qui déçoivent. Le panorama des injustices ne fait que s'agrandir. Les analyses des « experts » de l'Afrique ont identifié la cause de tant de problèmes à la question « ethnique » vue comme l'obstacle majeur à l'implantation de la démocratie. Aussi, et avec raison, on mentionne la présence des régimes autoritaires qui ont saisi les rênes du pouvoir immédiatement après les indépendances. Certains de leurs dirigeants, comme le président du Gabon, continuent à gouverner. À ce problème ethnique, et à celui des dictatures, certains ajoutent un drame plus grand, celui de l'ignorance. La validité de ces analyses dépend évidemment beaucoup du point de vue de l'expert et de sa méthode d'interprétation. Pour autant il ne serait pas du tout objectif de mettre en question ces résultats. Néanmoins, il y a d'autres questions autour de la cause de tant d'injustices, d'injustices comme on en observe sur le continent africain. De plus, à les exposer correctement, il est possible de trouver qu'elles sont les causes des maux non seulement de l'Afrique mais aussi d'autres

parties du monde. Parce que le problème des injustices pose évidemment, automatiquement, celui de la justice, de son contexte et de son contenu propres. Les millions de dollars que les États riches et les organismes philanthropiques dépensent en programmes de développement ne paraissent pas mettre fin aux injustices. Notre monde devient globalement plus riche autant en ressources matérielles qu'en connaissances, mais en même temps nous sommes devant un scandale décourageant, celui de la faim et des guerres. Lequel fait penser qu'il y a un dysfonctionnement à un certain niveau de la structure sociale.

D'ordinaire on met immédiatement en évidence les dysfonctionnements structurels, car les modèles de développement qui se proposent se montrent incapables de garantir le développement intégral de la personne maintenant et pour l'avenir. Quelle est donc la véritable cause de si grands déséquilibres ? Dans le mauvais fonctionnement des programmes, se révèle le problème de la corruption. Mais la corruption est-elle l'unique cause qu'on doit ajouter à toutes les autres déjà citées ? Et si nous nous en tenons à elle comme cause, reste une question. En admettant que la connaissance joue un rôle essentiel dans le développement, pourquoi les personnes les mieux formées sont-elles celles qui sont les plus proches ou les plus directement impliquées dans la corruption ? Pourquoi la corruption commence-t-elle toujours par les niveaux les plus hauts de la société pour atteindre les plus bas, avec pour résultat, de cette manière, de rendre impossible l'établissement d'un ordre honnête ? Est-il possible de penser à un ordre social sans corruption ?

Le problème qui nous intéresse ici se situe dans la difficulté du pouvoir politique, tenu de servir la cause de la paix et le développement des personnes et des peuples. Cette clarification permet de poser la question compréhensivement de la façon suivante : la corruption est-elle un mécanisme nécessaire à la politique ? Une fois admis que c'est un phénomène qui se situe dans les agirs et les comportements personnels, on a résolument choisi la thèse que la solution à un problème aussi grave dans l'ordre public doit être la recherche du fondement éthique de la politique, comme art de servir par le moyen du pouvoir.

En effet, telle est la nature du pouvoir politique : être au service de la paix et du développement des personnes et des peuples, ce qui met en évidence les défauts des mesures prises dans ce domaine. La

corruption qui s'observe, paraît avoir sa cause dans le manque d'une vision éthique à même de guider les pouvoirs et les personnes qui les composent. Pour pouvoir définir correctement le bien commun et mesurer objectivement les exigences morales dont on a besoin pour bâtir solidement des institutions justes, il faut non seulement une vision éthique mais aussi une vie éthique. Sans elles, la politique et le droit n'ont pas été en mesure de proportionner un ordre social juste, non plus que l'ont pu les avancées technologiques, bien qu'il faille reconnaître les mérites qui reviennent à ces dernières. Les connaissances qui guident et orientent le pouvoir politique ne paraissent pas avoir des critères suffisants pour déterminer avec assurance la cause du mal en ses diverses manifestations, particulièrement dans les cas des injustices sociales. Prenant ce point de vue et s'y tenant, on peut formuler avec plus de précision le thème de la présente investigation, qui consiste à se demander s'il serait possible, sans tomber dans l'utopie, d'établir à nouveaux frais la nécessité d'un fondement éthique de la politique.

Comme c'est une question d'un ordre tout à fait général, on a pensé qu'il serait bon de mettre en lumière le traitement que Charles Péguy donne à ce thème dans son œuvre. Une investigation antérieure avait déjà laissé entrevoir l'originalité de ses idées politiques, en établissant la relation qu'il y a entre l'éthique et la politique. Le domaine assez limité de ce travail antérieur, présenté pour l'obtention d'une maîtrise en gouvernance (*Máster en Gobierno y Cultura de las Organizaciones*), suggérait le besoin de l'explorer avec davantage de profondeur. Bien que reprises sur le mode sublime dans sa poésie, les idées politiques de Péguy sont détaillées plus largement dans ses œuvres en prose, qui ne sont pas aussi connues que sa poésie, mais abordables par de rares traductions ou en extraits. Le manque de traduction fait de lui un auteur peu connu comme philosophe. Il a fallu se rendre au Centre Charles-Péguy, qui, en sa ville natale d'Orléans, en France, conserve avec grand soin toutes ses œuvres, et tous les travaux qu'on a réalisés sur lui. Péguy est un auteur peu étudié aussi dans le monde français. Son œuvre, néanmoins, présente un intérêt non seulement quand on est occupé à chercher le fondement éthique de la politique, mais aussi parce que c'est un auteur dont la pensée et la vision large du travail scientifique et de l'action, se prête au caractère interdisciplinaire, si proche des lignes de recherche de l'Institut « Entreprise et Humanisme » (*Instituto Empresa y Humanismo*).

La thèse est structurée en trois parties. La première partie est consacrée à la personnalité et à la pensée de Charles Péguy, une façon de pénétrer en lui et de le présenter brièvement mais de manière à mieux le comprendre. La partie est plus étendue que les suivantes, justement pour s'efforcer d'adapter les éléments qui répondent à cet objectif. On présente un bref panorama de la connaissance de Péguy telle qu'elle ressort des études qui existent sur lui. On présente sa personnalité en une note biographique, l'instrument de son travail que furent ses *Cahiers de la quinzaine*, une revue bimensuelle dans laquelle il publiait ses propres écrits à côté de ceux d'autres collaborateurs, et le contexte historique dans lequel parut cette revue, c'est-à-dire la Troisième République française. Ces trois aspects permettent de comprendre pourquoi il rassembla les thèses spécifiques de ses travaux. Dans la présentation de sa pensée se détachent les questions du mal et du mal social qui mettent en péril tant son aspiration à penser le thème classique d'une société idéale, que la solution du problème existentiel. Quelques sections sont consacrées aux penseurs qui ont eu une influence sur son mode de pensée : Jean Jaurès, Georges Sorel, Blaise Pascal et Henri Bergson. La découverte de la foi influença certainement sa pensée de la maturité et l'on montre en quelle mesure c'est le cas. De sa philosophie nous soulignons la vision du monde, non sans avoir mis en évidence quelques-unes de ses critiques les plus intéressantes, à savoir celle de l'historicisme et de la sociologie d'une part, et de l'autre celle du monde moderne. La partie se referme sur l'étude de la place, du rôle et de la signification de la poésie dans l'œuvre de Péguy.

La seconde partie traite de la possibilité d'un ordre social juste. Il s'y présente la possibilité d'une communauté idéale, une des préoccupations centrales de Péguy depuis ses œuvres de jeunesse. Le propos aborde ensuite quelques questions politiques alors d'actualité dans le monde et en France, entre 1894 et 1914, mais toujours en se posant la question de la manière dont une communauté s'ordonne fondamentalement. On mentionne en particulier la fameuse affaire Dreyfus, les tensions survenues entre la France et l'Allemagne à cause des ambitions belligérantes de celle-ci ; le mouvement socialiste, les étapes distinctes de sa transformation en parti(s) politique(s) et son impact doctrinal et pratique sur la vie politique française. Face à des situations de conflit aussi variées, et surtout à la désillusion de voir que le socialisme,

auquel il avait adhéré, ne suffisait pas à faire advenir cet ordre qui le préoccupait tellement, Péguy renonça à ses premières idées sur les principes qui pouvaient fonder un ordre social plus juste. On expose ces principes avant de présenter en une autre section comment Péguy se rendit compte que les projets politiques avaient miné l'ordre voulu, au lieu de l'édifier.

La révolution sociale à laquelle il rêvait depuis sa jeunesse continuait à s'éloigner mais lui la croyait possible, à la condition qu'il y eût, d'abord, une révolution morale, parce que c'est seulement celle-ci qui pouvait garantir une révolution politique. Ce thème occupe la troisième partie, dans laquelle il s'est agi de présenter quelques-unes des originalités conceptuelles de Péguy. Sans être neuves, parce qu'elles sont présentes dans la philosophie classique, elles sont néanmoins exposées par lui d'une façon nouvelle et sont incisives. C'est le cas de la révolution morale, qui doit être réellement une occasion de réforme, car la révolution doit *in fine* restaurer un ordre politique déstabilisé. Si elle crée au contraire un désordre plus grand, alors ce n'est pas une révolution. Ensuite on considère son idée de la nécessité d'une mystique qui puisse inspirer la politique, laquelle met en évidence en quoi consiste une politique vraie et une qui ne l'est pas. À partir de ces énoncés on expose la manière dont Péguy peut, à l'aide de son idée de révolution, placer une critique sévère et assurée des systèmes en vigueur. La partie se ferme sur la relation entre éthique et politique, exposée à partir de la célèbre maxime de Péguy qui dit que la révolution sociale sera morale ou ne sera pas.

Sans méconnaître les avancées et bénéfiques que le développement de la science et de la technique ont mis à la disposition de l'humanité, Charles Péguy s'est rendu parfaitement compte que ces domaines allaient toujours dans la même direction et avec les mêmes lois, bien que, de temps à autre, il y eût quelque nouveauté ou quelque variété. Mais ce qui le préoccupait beaucoup, c'était de voir tant de barrières dans la vie des personnes individuelles et dans celle des nations : ces avancées ne signifiaient pas que les hommes se respectassent mutuellement ni qu'ils vécussent en paix. Les convictions et les formes de conduite de la démocratie moderne, les mécanismes globaux qui gouvernent le monde n'ont pas non plus, à notre époque, obtenu davantage de paix, ni non plus de véritable développement. Il est particulièrement stimulant de découvrir que, parfois de manière prophétique, Péguy

a averti que le problème de fond en tout cela était la manière de poser la question du mal. Aussi sa solution n'est-elle pas tant d'ordre technologique. Si on admet que le mal se comprend mieux à partir de la volonté libre de l'homme, le remède contre le mal a beaucoup à voir avec la formation intérieure de l'homme. Ici se situe la réforme indispensable pour que quelque autre, même externe, puisse réussir. Aussi faut-il combattre toujours pour la recherche de la vérité et, en même temps, pour l'exigence de vivre conformément à elle.

C'est un impératif en relation avec toutes les facettes de la vérité, mais particulièrement, pour Péguy, en relation avec la vérité sur l'homme et la société humaine, y compris avec la vérité révélée. Cette dernière partie montre que Péguy fut capable d'une pensée audacieuse en un temps où la vérité révélée était considérée comme quelque chose de passé et sans rapport avec la vie publique. Il fut vraiment un anticlérical au sens authentique du mot. En cela et en tant d'autres sujets ce fut réellement un moderne de son temps, mais doté d'une pensée qui sut faire le lien avec les grands thèmes de la pensée classique, avec respect et créativité.



Deux aventures éditoriales à l'époque de l'affaire Dreyfus : Stock et les *Cahiers de la quinzaine*¹

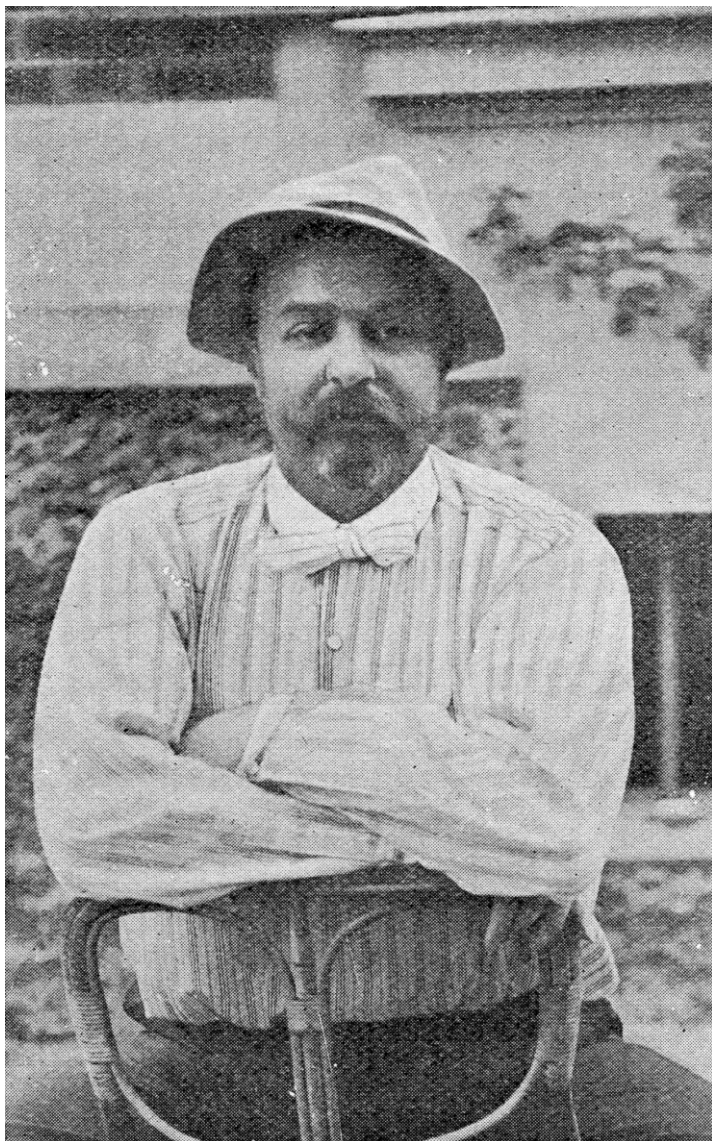
Assia Kettani
Université Paris-III

Si la presse à grand tirage était, au moment de l'affaire Dreyfus, majoritairement acquise à la cause antidreyfusarde, le milieu de l'édition contribua à faire basculer le rapport de force en faveur de ceux qui défendaient la révision du procès du capitaine Dreyfus. Le milieu de l'édition n'a pas simplement été un instrument de propagande : il a influencé la forme de la mobilisation dreyfusarde, la structure de leur argumentation et l'allure générale de leur combat.

Soutenue par une presse à grand tirage et par une véritable machine de guerre médiatique, la propagande antidreyfusarde fut l'apogée du spectaculaire : triomphe de la caricature, violence verbale tapageuse et incendiaire, baignée dans une rhétorique de l'urgence, de la méfiance et de l'exagération à outrance². Il suffit pour cela de rappeler l'étonnement cynique d'Octave Mirbeau devant l'étalage d'un camelot :

¹ Une première version de cet article a paru dans *Mémoires du livre / Studies in Book Culture*, vol. 3, n° 1, automne 2011. Docteur en littérature française de l'Université Paris-III (*De l'Histoire à la fiction : les écrivains français et l'affaire Dreyfus*, 2010), Assia Kettani consacre ses travaux de recherche aux rapports entre littérature et politique, à la mémoire littéraire de l'Histoire et aux discours sur le racisme dans la littérature. Au cours de recherches menées dans le cadre d'une maîtrise en communication et d'un Diplôme d'études approfondies en littérature, elle avait également travaillé sur le discours des écrivains critiques d'art et sur l'esthétique contemporaine. Elle a enseigné la littérature comparée et l'anglais à l'Université de Versailles Saint-Quentin-en-Yvelines en tant que chargée de cours, et travaille désormais comme communicante pour le compte du Port de Montréal.

² Pour une vue d'ensemble, lire Jean-Yves Mollier, « Un éditeur dreyfusard : Pierre-Victor Stock », dans Michel Winock (dir.), *L'affaire Dreyfus*, Seuil, « L'Histoire », 1990, pp. 196-201 ; « Le paysage éditorial français au tournant du siècle », dans *Champ littéraire fin de siècle autour de Zola*, « Modernités », n° 20, Presses Universitaires de Bordeaux, 2004, pp. 79-91 ; « Les éditeurs français face à l'Affaire », dans Gilles Manceron et Emmanuel Naquet (dir.), *Être dreyfusard, hier et aujourd'hui*, Presses universitaires de Rennes, « Histoire », 2009, pp. 239-245. Sans oublier Janine Ponty, « La presse quotidienne et l'affaire Dreyfus, en 1898-1899, essai de typologie », *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, t. XXI, avril-juin 1974.



Photographie de Pierre-Victor Stock,
« un des promoteurs de la réforme du Rowing français »,
parue dans Pierre de Coubertin, *Une campagne de vingt-et-un ans*
(1887-1908), Librairie de *L'Éducation physique*, 1909, p. 20
(les clichés qui illustrent le volume ont d'abord paru, avec les dix-neuf
premiers chapitres, dans la revue *L'Éducation physique* en 1907-1908)

Demandez !... demandez le nouveau jouet de l'année... Demandez la façon de décroeler et d'étriper les youpins !... Vingt sous au lieu de vingt francs pour les lecteurs de La Libre Parole...

Un autre camelot passa, qui criait aussi :

Plus de Juifs ! par la méthode Drumont, Guérin, Régis et C^{ie}, dix centimes, deux sous !...

Un autre camelot passa qui criait également :

La manière de traiter les Juifs comme ils le méritent ! Demandez ! Regardez ! C'est très beau !

Et, sur une plaquette rouge, il montra un petit soldat qui se ruait contre un vieux Juif, lui ouvrait le ventre et lui mangeait les boyaux...¹

Aux yeux des dreyfusards, cette presse antidreyfusarde était l'ennemie à combattre : une « presse immonde » qui répandait son poison dans l'esprit des gens selon Émile Zola ; des « excitateurs de révolte et [des] conseillers d'assassinat », une « bande salariée de deux mille coupe-jarrets et camelots qui [...] terrorisent [la France] de leurs hurlements sauvages et de leurs cris de mort... »², selon Octave Mirbeau. À l'appui de cette machine de guerre médiatique, tous les procédés modernes de l'édition allaient être utilisés dans la bataille : brochures, libelles, journaux à grand tirage, livres ou revues, soutenus par des milieux éditoriaux industrialisés qui tiraient des journaux tels que *La Libre parole* à un demi-million d'exemplaires et *Le Petit Journal* à plus d'un million d'exemplaires quotidiens. Du côté des livres, Flammarion assurait le succès des best-sellers antisémites de l'époque, dont *La France Juive* d'Édouard Drumont, vendue à 100 000 exemplaires avant le déclenchement de la campagne antidreyfusarde, ou encore les romans de Gyp, tels que *Les Femmes du colonel* ou *Les Cayenne de Rio*.

Devant les tirages considérables de cette grande presse majoritairement antidreyfusarde, les organes éditoriaux dévoués à la cause dreyfusarde, plus marginaux et moins puissants, allaient néanmoins permettre aux partisans de la révision du procès de Dreyfus de trouver leurs organes d'expression. Plusieurs éditeurs s'illustrèrent du côté de l'édition d'ouvrages dreyfusards. Fasquelle publia en brochure la « Lettre à la France » et la « Lettre à la Jeunesse » de Zola, refusées par *Le Figaro* afin de ne pas déplaire à la

¹ Octave Mirbeau, « Les cris de l'année », *L'Aurore*, 28 décembre 1898 ; *L'Affaire Dreyfus*, édition établie, présentée et annotée par Pierre Michel et Jean-François Nivet, Séguier, 1991, p. 202.

² O. Mirbeau, « Trop tard », *L'Aurore*, 2 août 1898 ; *L'Affaire Dreyfus*, op. cit., p. 71.

clientèle conservatrice du journal¹, il continua à aider Zola lors de son exil, puis publia *Histoire de l'affaire Dreyfus* de Joseph Reinach et les mémoires du capitaine Dreyfus, *Cinq années de ma vie*, en 1905. Calmann Lévy publia quant à lui les romans engagés d'Anatole France, *L'Anneau d'Améthyste* et *M. Bergeret à Paris* (en 1899 et 1900), ainsi qu'un ouvrage de Paul Viollet, *Les doctrines de haine, l'antisémitisme, l'antiprotestantisme, l'anticléricalisme*, en 1902. Mais si ces éditeurs ont penché du côté dreyfusard pendant l'Affaire, ces quelques publications isolées n'infléchirent pas leur ligne éditoriale générale (Fasquelle publiera même *Le Baron Sinai* de Gyp en 1897, la première fiction antisémite inspirée par l'Affaire). Ils ne souffrirent pas réellement des conséquences de l'Affaire et ne connurent aucun réel revers de fortune.

Deux éditeurs derrière les barricades

Parmi les éditeurs qui ont appuyé le combat dreyfusard, on pourra insister sur le rôle, la place et le combat politique mené par deux d'entre eux : Pierre-Victor Stock et Charles Péguy, qui ont lancé leur structure d'édition dans la lutte politique, ont asservi leur ligne éditoriale au combat et se sont engagés à corps perdu, sacrifiant le succès commercial à leurs convictions idéologiques. Si les avant-gardes des années 1880-1890 avaient dénoncé la dérive purement commerciale des maisons d'édition les plus importantes et avaient voulu créer des structures d'édition capables de se déterminer en fonction de critères esthétiques uniquement, Stock et Péguy se sont inscrits dans le sillage de ces démarches avant-gardistes en transposant cette indépendance esthétique sur le plan

¹ Alors que *Le Figaro* refusa de publier les articles de Zola en faveur de Dreyfus à partir de décembre 1897, Zola se tourna vers Fasquelle pour publier sa « Lettre à la jeunesse », le 14 décembre 1897 et sa « Lettre à la France », le 6 janvier 1898. Dans *La Vérité en marche*, il a rappelé cette nécessité de se tourner vers un mode de publication plus indépendant : « Ne voyant aucun journal qui me prendrait mes articles, et désireux en outre d'être absolument libre, je fis le projet de continuer ma campagne, par une série de brochures » (Émile Zola, *La Vérité en marche*, chronologie et préface par Colette Becker, GF-Flammarion, 1994, p. 90). Il a par ailleurs loué la liberté apportée par ce type d'expression, en faisant un vecteur privilégié de la contestation et de la voix indépendante en marge des organes principaux : « Je me trouvais très heureux de ce mode de publication, qui n'engageait que moi, en me laissant toute liberté et toute responsabilité. En outre, je n'étais plus resserré dans les dimensions étroites d'un article de journal, cela me permettrait de m'étendre. » (Ém. Zola, *La Vérité en marche*, op. cit., p. 100).

politique. En combattant les arguments antidreyfusards, ils ont opposé à la logique commerciale de la presse à grand tirage une autre approche de la bataille, menant leur combat au détriment de tout souci commercial et même de viabilité : aux best-sellers antisémites se sont ainsi opposés les 150 volumes publiés par Stock et la logique communiste à l'œuvre derrière les *Cahiers de la quinzaine*. Leur prise de position politique et les moyens mis à la disposition de leur bataille ont contribué à faire de ces deux éditeurs des figures incontournables de l'engagement dreyfusard, aussi bien du point de vue de leur action personnelle que de celui de l'influence qu'ils ont eu sur la dynamique de la mobilisation. Qui plus est, ils donnent l'exemple d'un combat politique mené au nom du travail éditorial, d'une vision de l'édition comme moteur de l'engagement, de la réflexion idéologique et de l'intégrité politique.

Au sein de ces deux structures éditoriales, l'engagement de l'éditeur préexistait à celui des écrivains publiés : avant même d'accueillir des textes engagés dans la cause dreyfusarde, ces deux éditeurs ont respectivement infléchi leur ligne éditoriale pour mieux servir la cause et créé des structures d'édition prêtes à accueillir le combat. À la tête d'une ancienne librairie spécialisée dans le répertoire dramatique, Pierre-Victor Stock avait ouvert sa maison d'édition à la contestation politique au début de la dernière décennie du siècle. Il publiait notamment des anarchistes, dont Sébastien Faure, Louise Michel, Jean Grave, Malato, Pierre Kropotkine, Paul Adam ou Jean Ajalbert, et avait édité l'ouvrage antimilitariste *Sous-Offs*, de Lucien Descaves, s'exposant au scandale et à la censure. En 1896, au moment de la polémique qui avait opposé Édouard Drumont, Émile Zola et Bernard Lazare autour de la question de l'antisémitisme, Stock avait déjà amorcé son mouvement vers le dreyfusisme à venir à travers l'édition de *Contre l'antisémitisme. Histoire d'une polémique* de Bernard Lazare. Dans son *Mémoire d'un éditeur*, Stock apparaît comme l'un des tout premiers instigateurs de l'engagement des écrivains dans le mouvement dreyfusard : c'est lui qui aurait poussé Bernard Lazare à prendre parti en faveur du condamné, avant l'intervention décisive de Mathieu Dreyfus. « Pourquoi ? Je ne connais ni lui ni les siens. Si c'était un pauvre diable, je m'inquiéteraient de lui. Mais Dreyfus et les siens sont très riches, dit-on ; ils sauront bien se débrouiller sans

moi, surtout s'il est innocent », aurait répondu Bernard Lazare aux conseils de Stock¹.

L'orientation politique de la maison prit à nouveau un tournant décisif au moment de la publication de la première brochure de Bernard Lazare en faveur de Dreyfus, en 1897, pour devenir une plaque tournante du dreyfusisme. Pendant l'Affaire, il ne cessera de déployer un effort de mobilisation et de diffusion soutenu. Prenant la responsabilité politique de ses publications, il apposait d'ailleurs l'achevé d'imprimé sous son propre sceau, protégeant ainsi son complice imprimeur. Pour gagner en efficacité, Stock ne négligea pas le recours à une stratégie médiatique calquée sur la machine de guerre antidreyfusarde. En faisant usage des procédés modernes de l'imprimerie, il vendit des albums de photographies et des gravures, fit coller des affiches sur les murs de Paris et fit imprimer l'« histoire d'un innocent », image d'Épinal qui racontait en 16 épisodes le martyre du capitaine, commercialisée à 5 centimes et visant la sensibilité des plus jeunes. Il publia de multiples facsimilés du bordereau et du diagramme de Bertillon, diffusant à grande échelle les preuves de l'innocence de Dreyfus et de l'injustice de sa condamnation. C'est cette même logique de volonté de combattre l'ennemi sur son propre terrain qui le poussa à publier le *Sifflet*, à partir de février 1898, journal illustré créé en réponse au *Psst !*, dans lequel Forain et Caran d'Ache menaient une guerre de caricatures redoutablement efficace pendant l'Affaire. « Il ne faut négliger aucune arme dans la guerre politique qui nous est faite », pouvait-on lire dans un prospectus datant du 15 janvier 1899, et c'est à ce titre que Stock prit part à la « guerre des images » menée par ses adversaires.

Mais, s'il sut se servir des armes de ses ennemis, c'est réellement sur le terrain du livre que Stock gagna la bataille. Non censurés et pouvant donner libre cours à leurs réflexions et à leurs voix, les écrivains dreyfusards bénéficiaient en la maison Stock d'un appui majeur, leur assurant une lisibilité immédiate et incontestée. Stock publia ainsi Bernard Lazare, Paul Brulat, Urbain Gohier et Georges Clemenceau, des savants et professeurs réputés comme Louis Havet, Gabriel Monod, Émile Duclaux, Paul Stapfer, Paul Dupuy et Albert Réville, ou encore des hommes politiques comme Yves Guyot, Joseph Reinach, Jean Jaurès ou Ludovic Trarieux. Il éditera

¹ Pierre-Victor Stock, *L'Affaire Dreyfus. Mémoire d'un éditeur*, 3 tomes, Stock, Delamain et Boutelleau, 1938 ; réédition : Stock, 1994, p. 18.

ainsi, entre autres, *Comment on condamne un innocent*, *La vérité sur l’Affaire Dreyfus*, *L’Affaire Dreyfus* et *Antisémitisme et révolution*, de Bernard Lazare, sept volumes de Clemenceau (*L’Iniquité* ; *Contre la justice* ; *Des juges* ; *Justice militaire* ; *Injustice militaire* ; *La honte !* et *Vers la réparation*), douze volumes de Joseph Reinach, dont *L’Affaire Dreyfus. Les Faussaires* ; *Le Curé de Fréjus ou Les Preuves morales* ; *La Voix de l’île* ; *Le Crépuscule des traîtres* ; *Vers la justice par la vérité* ; *Une conscience politique, le lieutenant-colonel Picquart* ; *Les Faits nouveaux*, ou encore *Les Preuves* de Jean Jaurès. Parmi les publications qui ont directement contribué à infléchir l’opinion du public en faveur de la cause dreyfusarde, citons les *Lettres d’un innocent* de Dreyfus lui-même, écrites de l’Île du Diable et publiées en 1898, qui, en donnant la parole au grand absent de cette « affaire sans Dreyfus », ont projeté la souffrance humaine du condamné sur le devant de la scène et ont fait une place à l’homme oublié derrière la polémique.

L’importance du nombre de publications dreyfusardes y a confirmé l’aspect général de cette mobilisation profondément littéraire : en mars 1899, Stock consacra un catalogue de 16 pages aux publications dreyfusardes, puis un autre de 24 pages et de 116 titres à la fin de l’année. Son répertoire contient près de 150 documents lancés dans le public entre novembre 1896 et l’automne 1899. En regroupant tous les titres publiés en faveur de la cause de Dreyfus sous le titre « Publications dreyfusardes », il donnait à son mouvement une visibilité utile à la légitimité de la défense. Face à ses adversaires tout-puissants sur le terrain médiatique, ce type de publicité contribuait à prouver l’ampleur de leur mobilisation. Une activité incessante qui révèle l’implication de cet éditeur présent sur tous les fronts :

Je publie brochures sur brochures, volumes sur volumes. [...] J’édite au fur et à mesure qu’ils se produisent, les sténographies des procès, des enquêtes, des instructions judiciaires, les mémoires, les plaidoiries, etc., enfin, toute la partie documentaire de l’Affaire Dreyfus avec la collaboration, en général, de la *Ligue des droits de l’homme* avec laquelle j’ai partie liée. Cette partie documentaire comprend pas mal de volumes formant des milliers et des milliers de pages.¹

¹ P.-V. Stock, *L’Affaire Dreyfus*, op. cit., p. 24.

Le succès de Stock contribua à définir la mobilisation dreyfusarde en tant que bataille littéraire. Comme l'a souligné Jean-Yves Mollier, « [I]es quelques textes théoriques de Jules Soury et les romans de Barrès ne sauraient être comparés à l'armée de petits livres à couvertures jaunes qui sortaient de la maison Stock et qui furent mis en circulation par la famille Dreyfus, la Ligue des droits de l'homme et les amis de Charles Péguy »¹. Un déséquilibre que Félix Froissart, avocat et ancien magistrat dreyfusard, n'avait pas manqué de rappeler :

Il y a longtemps que je me propose ici une remarque qui est de jour en jour plus vraie. Il y a une littérature Dreyfusienne, il n'y a pas de littérature anti-Dreyfusienne. La première représente aujourd'hui pour le moins trente volumes ou brochures publiés pour démontrer à des divers points de vue généraux ou particuliers l'innocence de Dreyfus la seconde n'en représente pas un seul. Qu'est-ce que cela prouve ? [N]on pas bien entendu que Dreyfus soit innocent, mais combien il est facile de donner des preuves et des raisonnements à l'appui de son innocence et combien il est difficile d'en donner à l'appui de sa culpabilité.²

Pourtant, les efforts de propagande de Stock se heurtaient à une hostilité majoritaire — il rappelle dans ses mémoires que des centaines de volumes ou brochures envoyés « en vue de la propagande » lui revenaient « déchiquetés, maculés, souillés par des déjections ou surchargés de grossièretés et d'injures »³. L'éditeur se retrouva rapidement dans une situation financière difficile, à tel point qu'il fut par exemple obligé d'abandonner en cours de route la publication du *Sifflet*. En 1902, Stock écrira ainsi à Henri-Gabriel Ibels, qui signait les dessins du périodique : « Ma situation est épouvantable. Je crois que ce sont les dernières affres de l'agonie d'une vie que je dois quitter artistiquement parlant. »⁴ En 1904, Stock a été obligé de brûler tous ces ouvrages devenus invendables. Mais rien n'infléchit la ferveur de son engagement : il exprima ainsi sa

¹ Page 281 de Jean-Yves Mollier, « La propagande dreyfusarde et antidreyfusarde en France de 1894 à 1900 », dans Kathryn M. Grossman (dir.), *Confrontations. Politics and Aesthetics in Nineteenth-Century France*, Amsterdam / Atlanta, Rodopi, 2001, pp. 274-286.

² Page 41 de Édith Guillemont, « Un dreyfusard inconnu : Félix Froissart (1832-1934) », *Cahiers naturalistes*, n° 82, 2008, pp. 21-48.

³ P.-V. Stock, *L'Affaire Dreyfus*, op. cit., p. 68.

⁴ « Lettre du 8 juillet 1902 », dans P.-V. Stock, *L'Affaire Dreyfus*, op. cit., p. 208.

déception lorsque, à la fin de l’Affaire, la vigueur de son engagement ne fut pas reconnue à sa juste valeur. Alors que Dreyfus faisait publier ses mémoires, *Cinq ans de ma vie*, chez Fasquelle (le seul ouvrage qui aurait pu lui rapporter, selon ses dires), Stock se tourna par dépit vers la publication d’œuvres étrangères.

Il existe évidemment une différence de taille entre la maison d’édition de Pierre-Victor Stock, qui a publié pendant l’Affaire plus d’une centaine de volumes, et la petite boutique tenue par Charles Péguy dans laquelle il mena son combat en toute indépendance et publia les ouvrages d’un cercle restreint de collaborateurs. Néanmoins, le projet éditorial de Péguy mis en place pendant l’Affaire suivait la même logique de désintéressement financier et de sacrifice à la cause idéologique, à l’inverse du mouvement de culture de masse qui traversait le monde de l’édition de l’époque. Péguy entama son aventure éditoriale par la création de la librairie Georges Bellais en mai 1898, pour la poursuivre dans ses *Cahiers de la quinzaine*, dont le premier numéro parut en janvier 1900. Comme ce fut le cas pour Pierre-Victor Stock, le travail d’édition mené par Péguy dans sa Librairie Georges Bellais puis dans ses *Cahiers de la quinzaine* répondait à un impératif politique surpassant tout souci de rentabilité. Rappelant ses premiers pas dans le milieu, Péguy écrira :

L’affaire Dreyfus : elle passionnait le monde quand la librairie put commencer à fonctionner, à travailler. Elle fit au commerce un tort considérable, au commerce parisien. En particulier elle nuisit au commerce des livres, parce que les gens gardaient tout leur temps et toute leur finance pour lire les journaux multipliés. Singulièrement, elle nuisit à la librairie Georges Bellais qui s’affichait dreyfusiste, qui fut rapidement notée, devant qui les antisémites manifestèrent, où les dreyfusistes fomentaient leurs manifestations. Le temps et la force employé[s] à manifester pour Dreyfus étai[en]t dérobé[s] au travail de la librairie. La fatigue entassée dans l’action dreyfusiste retombait sur la librairie.¹

Parmi les textes qu’il a édités au sein de la librairie Bellais, citons notamment *Histoire des variations de l’État-Major*, brochure qui présentait une chronologie des principaux événements de l’affaire Dreyfus et qui confrontait les affirmations de l’état-major aux réfutations du camp adverse (« L’ouvrage dreyfusard le plus

¹ CQ II-3, 21 décembre 1900, A 643.

efficace ne fut-il pas une histoire des variations de l'état-major fourni par lui-même ? »¹, demande-t-il naïvement dans sa *Lettre du provincial*). Il publiera *L'Action socialiste* de Jaurès, ainsi que *Les Loups*, de Romain Rolland, transposition au théâtre des événements de l'affaire Dreyfus. Dans le sillage de cette intégrité idéologique à toute épreuve, *Les Cahiers de la quinzaine* furent fondés au nom d'une indépendance éditoriale sans cesse réaffirmée à l'écart de tout circuit de publication commercial. En effet, le projet des *Cahiers* fut présenté comme un sursaut immédiat de la conscience après le congrès socialiste du 14 juillet 1899, dans lequel fut proclamée la nécessité de restreindre la liberté de presse au nom de l'unité du parti socialiste². Refusant de se soumettre à une quelconque autorité en matière idéologique, fût-elle socialiste, Péguy voulait que les *Cahiers* soient un lieu où les hommes puissent s'exprimer librement, une plate-forme militante. D'avril à juin 1903, sous le titre *Affaire Dreyfus*, il consacra trois cahiers aux débats parlementaires des 6 et 7 avril 1903, et publiera dans le Cahier IV-7 le compte rendu sténographique des débats qui ont opposé Jaurès et la droite nationaliste, au sujet de la réouverture du procès de Dreyfus. Ses *Cahiers* publieront également deux autres drames révolutionnaires de Rolland (*Danton, Le Quatorze-Juillet*), *L'Affaire Crainquebille*, d'Anatole France, *La Séparation de l'Église et de l'État* de Raoul Allier, et accueilleront des ouvrages sur les peuples opprimés, l'oppression nationale et coloniale, le mouvement socialiste ouvrier, l'égalité devant l'instruction ou encore l'enseignement supérieur, comptant parmi les auteurs publiés Félicien Challaye, Georges Sorel, Edmond Bernus, Julien Benda, Pierre Mille et Maxime Vuillaume.

À travers la correspondance étroite qu'il établissait lui-même entre socialisme et dreyfusisme, ses *Cahiers* furent jusqu'à sa mort l'organe d'expression de sa vision politique. Alors que les *Cahiers de la quinzaine* étaient donnés à lire comme étant dépositaires des valeurs dreyfusistes les plus pures, l'état d'esprit qui a présidé à leur conception répondait à un idéal d'égalité. Fidèle au projet du *Journal vrai* qu'il avait conçu lors de ses années à l'École normale supérieure, les rubriques n'étaient pas confiées à des journalistes professionnels mais à des spécialistes de la question traitée, la publicité

¹ CQ I-1, 5 janvier 1900, A 287. – La brochure, pilotée par François Simiand, fut publiée le 29 mai 1899.

² Voir Ch. Péguy, « L'Affaire Dreyfus et la Crise du Parti socialiste », *La Revue Blanche*, 15 juillet, 15 août et 15 septembre 1899 (A 209-243).

commerciale était absente et les informations jugées immorales du régime bourgeois (courses, théâtres de passe, Bourse) étaient bannies. Refusant toute incidence financière, il resta étranger au marché capitaliste du livre, comme il n'avait pas recours au réseau des libraires et ne versait pas de droits aux auteurs. À cela s'ajoutaient la distribution d'un grand nombre d'abonnements de propagande à huit francs et l'envoi gratuit des *Cahiers* à des abonnés potentiels et à des destinataires trop pauvres pour régler l'achat. Cette indépendance financière absolue se donnait donc à voir comme un geste politique : il s'agissait, selon ses dires, d'un « essai d'institution communiste et non pas une réussite d'entreprise capitaliste individuelle »¹. Cette gestion « communiste » a néanmoins maintenu Péguy dans une situation financière quasi intenable, et les *Cahiers* n'ont pu survivre que grâce au mécénat d'amis dévoués.

Ainsi que l'avait fait Stock pendant l'affaire Dreyfus, Péguy revendiquait une activité d'édition inséparable de son engagement politique. La ligne éditoriale des *Cahiers* était donc avant tout idéaliste, désintéressée, et donnait le ton de la ferveur d'engagement de Péguy dans la bataille dreyfusienne, marquée par un sacrifice complet de sa personne :

[...] je me rappelle cette affaire qui pour nous pauvres gens brisait les familles comme paille, brisait comme un fétu nos chères amitiés de petites gens ; rien ne comptait plus. [...] Nous rompions un parentage, une amitié de vingt ans, nous qui n'avions guère passé vingt-cinq ans, nous brisions avec une sorte d'ivresse farouche, d'amertume âpre, comme nous nous fussions rompu le bras droit : *Si ta main te scandalise, coupe-la*. Nous nous fussions arraché un frère.²

¹ Il s'agit là d'une indépendance éditoriale à laquelle Péguy avait toujours aspiré : rappelons qu'il édita lui-même son œuvre de jeunesse, *Jeanne d'Arc*, sans se soucier de trouver un éditeur. Daniel Halévy rappela ainsi les conditions de publication de cette *Jeanne* : « Comme il quêtait autrefois pour les ouvriers en grève, le voici quêtant avec autorité pour son œuvre. Il réclame assistance et l'obtient aussitôt. Il demande, on lui donne, et la *Jeanne* paraît, un grand *in-octavo*, pur de vénalité, de commercialité. [...] À la dernière page du livre, les noms des vingt typographes qui travaillèrent à la fabrication du livre sont imprimés en fortes lettres égyptiennes. Péguy n'a pas voulu que la collaboration ouvrière restât anonyme et sans honneur. Elle mérite l'honneur, car l'impression est belle, la composition impeccable. Le livre est beau comme il convient qu'un livre soit. » (Daniel Halévy, *Péguy et les « Cahiers de la quinzaine »*, Payot & C^{ie}, 1919, p. 43).

² Ch. Péguy, « Cahiers de la quinzaine », CQ VII-10, 28 janvier 1906, B 435-436.

Des lieux clés de la mobilisation

À travers cet investissement humain et physique, Péguy et Stock ont également, par leurs activités éditoriales, infléchi la dynamique de la mobilisation dreyfusarde. En effet, leurs maisons d'édition respectives furent des foyers de mobilisation et de réflexion, des lieux de rassemblement et de rencontre des différents acteurs de l'Affaire, comme en témoignent les *Souvenirs sur l'affaire* de Léon Blum ainsi que les mémoires de Stock concernant cette période. Fréquentée aussi bien par la jeunesse engagée que par plusieurs grandes figures normaliennes et socialistes, comme Albert Thomas, François Simiand, Charles Andler ou Jean Jaurès, la librairie Georges Bellais, « où toute la jeunesse socialiste et dreyfusarde trouva son centre de ralliement et d'action »¹, servait ainsi de quartier général de la mobilisation. La boutique de la rue Cujas accueillait ainsi les étudiants venus se rassembler pour préparer des manifestations ou contre-manifestations, transformait son sous-sol en salle de réunion et servait de point de départ aux interventions contre les bandes antisémites. La même superposition entre lieu d'édition et milieu politique a lieu dans la boutique de Stock située au-dessus de la Comédie-Française. Celle-ci devient chaque soir le rendez-vous de tous les partisans de la révision, de novembre 1897 à l'été 1898 : la librairie ouvrait quotidiennement ses portes aux dreyfusards, parmi lesquels Mathieu Dreyfus, qui passe deux fois par jour chez lui, ainsi que plusieurs des grands noms de l'Affaire, comme Bernard Lazare, Georges Clemenceau, Joseph Reinach, Yves Guyot ou Jean Ajalbert. Dans son *Mémoire*, Stock évoque ainsi la routine quotidienne de sa boutique devenue épicerie de la lutte dreyfusienne : « À cinq heures je réveillais mon dormeur [Mathieu Dreyfus] car c'était le moment pour lui de se rendre chez son avocat et, pour moi, l'instant d'accueillir les dreyfusards en renom qui se réunissaient chaque jour à la librairie. »² Alors qu'avant l'Affaire, Stock s'était rapproché du champ intellectuel émergent et des cercles anarchistes qui allaient jouer un grand rôle dans les rangs dreyfusards, sa maison d'édition allait réunir les différents réseaux politiques et littéraires préexistants amenés à se croiser au cœur de la bataille.

¹ Léon Blum, *Souvenirs sur l'affaire*, Gallimard, « Folio histoire », 1993, p. 45.

² P.-V. Stock, *L'Affaire Dreyfus*, op. cit., p. 43.

Par cette activité militante sociale, ces deux maisons d'édition représentaient de nouveaux lieux de sociabilité venus concurrencer les salons, et elles ont influencé ce qui allait caractériser l'allure générale de l'engagement intellectuel : son unité. En effet, ces lieux d'effervescence politique ont eu une répercussion directe sur la lettre même de la propagande et des écrits dreyfusards. Alors que les protestations, les pétitions et les actes d'engagement communs produits durant cette période, qui marquent l'allure de la mobilisation, naissent et se construisent au sein de ces espaces, ils se teignent d'un langage commun et acquièrent une unité de ton et de discours. La maison d'édition devient un lieu de réflexion politique, un lieu de création d'une mobilisation tissée au croisement des voix : « Des pétitions, des protestations étaient en permanence à ma librairie et aucune manifestation ne se produisait sans qu'elle y participe »¹, écrit Pierre-Victor Stock dans son *Mémoire*. En rassemblant les acteurs du combat dreyfusard sous une même enseigne, les deux maisons d'édition ont tissé les liens entre politiciens et universitaires, hommes de lettres ou de sciences, personnalités célèbres et écrivains d'avant-garde. Alors que la maison de Stock rapprochait aussi bien des savants et des professeurs réputés que des hommes politiques, que Péguy réunissait à travers sa librairie puis ses *Cahiers* des membres des réseaux normaliens, socialistes, anarchistes et des collaborateurs de *La Revue blanche*, le texte commun de l'Affaire allait acquérir une dimension intellectuelle essentielle à la définition de l'identité dreyfusarde. Au carrefour des savoirs universitaires, des revendications politiques, d'un héritage scientifique ancré dans un discours de la rationalité, ce discours commun allait subir l'influence multiple de ces différentes voix qui composent la mobilisation et qui se croisent au sein de ces nouveaux lieux de sociabilité.

Aux innombrables caricatures et aux articles virulents de la presse antidreyfusarde, Stock permit aux dreyfusards d'opposer des essais, des livres documentés dans lesquels ils pouvaient déployer des réflexions argumentées qui entendaient démontrer l'innocence du condamné ou l'iniquité du procès. Dans le sillage de la figure émergente de l'intellectuel, le discours dreyfusard se tourna vers la culture savante et opposa le texte à l'image, la réflexion à l'émotion et l'intellect à l'instinct. Comme ce fut le cas lors du « Manifeste des

¹ P.-V. Stock, *L'Affaire Dreyfus*, op. cit., p. 87.

Intellectuels », qui a signé l'entrée dans le combat d'une grande partie de la société littéraire, universitaire et savante, la logique éditoriale était de faire « poids à défaut de faire nombre ». À côté de la rhétorique de l'urgence, de la menace et de l'exagération outrancière, qui dominaient le combat antidreyfusard, il permit l'élaboration d'un discours de la raison et de la preuve, offrant des possibilités d'expression théorique que ne pouvait se permettre la presse à grand tirage. Alors que les antidreyfusards privilégiaient la propagande de masse et la culture médiatique, la présence des dreyfusards sur le marché de l'édition contribua à faire fléchir la balance intellectuelle vers la réflexion, développée dans des textes plus longs. Il existait donc une différence fondamentale entre le type de propagande des deux partis, que Stock lui-même ne manquera pas de constater :

Rien que pour ma part, j'ai publié ou me suis intéressé à plus de cent cinquante volumes, brochures, périodiques, affiches, placards, etc., tous favorables à la cause de Dreyfus. Du côté « antidreyfusard » il n'a presque rien paru en librairie, une trentaine de brochures ou volumes tout au plus et, encore, tout à fait en dernier lieu ; la campagne de ce côté de la barricade a été très violente, injurieuse et mensongère, elle ne s'est faite que dans les journaux tels que : *La Libre parole*, *L'Écho de Paris*, *Le Gaulois*, *L'Intransigeant*, *L'Éclair*, *Le Petit Journal*, *Le Jour*, *Le Paris*, *La Presse*, *La Nation*, *La Gazette de France*, *La Croix*, *L'Anti-Juif*, pour ne citer que les principaux périodiques parisiens et en omettant ceux, nombreux, de province.¹

Les brochures furent ainsi l'un des moyens de prédilection de la bataille dreyfusarde : beaucoup plus nombreuses que les livres, imprimées dans le format in-18, très maniable et vendues 50 centimes pour la plupart, elles ont donné aux dreyfusards une indépendance éditoriale qui a été décisive dans le débat et qui a permis de renverser une opinion publique majoritairement acquise à la cause antidreyfusarde. C'est d'ailleurs ce mode de publication qui a signé le point de départ de la mobilisation : la brochure de Bernard Lazare, *Une erreur judiciaire : la vérité sur l'affaire Dreyfus*, parue dans le plus grand secret en 1896 à Bruxelles, puis rééditée chez Stock, consacra ce mode de publication indépendant emblématique de l'expression des voix contestataires.

¹ P.-V. Stock, *L'Affaire Dreyfus*, op. cit., p. 24.

Stock a également fait un geste décisif dans la mobilisation en éditant les sténogrammes des procès Zola, Esterhazy et Dreyfus. Il contribua par ces publications à l'éclatement de la vérité qui allait permettre la révision du procès et le revirement de l'opinion publique. La publication des sténogrammes des procès suffisait comme preuve : il y dévoilait, de façon plus flagrante encore que tout discours argumenté, les efforts de l'État-Major pour étouffer l'Affaire et pour imposer le silence. Ce faisant, l'éditeur devient médiateur : dans cette Affaire dominée par le secret d'État et où tous aspiraient à l'éclosion de la Vérité, Stock donne à lire le texte à la source du débat, permettant aux lecteurs de juger de la mauvaise foi des défenseurs de la « chose jugée ». Si les avocats de Zola se heurtèrent au même mur de silence qui avait entouré la condamnation de Dreyfus, à travers les mots incessamment répétés « la question ne sera pas posée » et le silence obstiné d'Esterhazy appelé à la barre, c'est en révélant cette parole non dite que Stock allait convaincre tout le monde de la nécessité de l'entendre¹. Soulignons que la publication des sténogrammes des procès allait non seulement infléchir l'opinion publique, mais qu'elle allait marquer à tout jamais la mémoire de l'Affaire. En donnant à lire les scènes marquantes des procès, les conflits entre militaires, comme la confrontation Picquart-Henry et le refus de témoigner d'Esterhazy, c'est l'Affaire comme pièce de théâtre qui allait apparaître aux yeux de tous et qui allait marquer les esprits par sa force de suggestion.

¹ Au sujet du procès Zola, Stock écrira dans son *Mémoire* : « Ce fut vraiment une scène shakespearienne qui m'a causé une telle émotion et m'est encore si présente à la mémoire que rien qu'y penser je la revois et j'entends les paroles, comme si elle se passait en ce moment même ! [...] Dans le silence absolu d'une salle archicomble d'auditeurs, Esterhazy, debout à la barre des témoins, bravache, les bras croisés sur sa tunique, est resté silencieux, ne répondant point aux quatre ou cinq questions que lui posa Labori. L'éminent avocat devant ce mutisme et l'hostilité manifeste du président Delegorgue ne continua pas son interrogatoire. C'est alors qu'Albert Clemenceau, très froid, se mit à son tour à poser des questions au *témoin*. Ses demandes très brèves, mais capitales, tombèrent nettement, sèchement, dans un silence impressionnant sur Esterhazy très pâle, les traits contractés, les muscles de la mâchoire se mouvant seuls dans le visage immobile. Esterhazy, conservant l'attitude d'un bravache défiant un ennemi, resta impassible sous cette avalanche de questions précises et terribles, glaciales, coupées chacune d'une pause qui paraissait fort longue ; l'avocat scandant ses mots s'arrêtait ensuite, semblant attendre une réponse qu'il savait parfaitement ne pas devoir se produire. C'était angoissant au possible. » (P.-V. Stock, *L'Affaire Dreyfus*, op. cit., p. 81).

« Tout commence en mystique et finit en politique » : Péguy et la mémoire de l’Affaire

Si l’effort éditorial de Péguy n’a pas infléchi, au même titre que les publications de Stock, le rapport de force pendant l’Affaire, notons cependant qu’il aura un impact considérable sur la mémoire de l’affaire Dreyfus et sur une réception qui perdure aujourd’hui encore. On peut en effet remarquer que Péguy fut l’un de ceux qui contribuèrent le plus à hisser le dreyfusisme au rang d’une idéologie théorisée, inscrite dans un univers de valeurs précis. Alors que dans les 16 articles qu’il donna à *La Revue blanche*, Péguy avait entamé une réflexion sur la nature et les valeurs du dreyfusisme, les *Cahiers de la quinzaine* firent du dreyfusisme une véritable orthodoxie au nom de laquelle furent tour à tour exclus plusieurs grands noms du mouvement, notamment Lucien Herr et Jean Jaurès. Il poursuivit dans ses *Cahiers* la logique de l’idéologisation du mouvement dreyfusard tel qu’elle avait été esquissée dans les pages de *La Revue blanche*, au point de l’ériger en système de valeurs incontournable. Sa *Lettre du provincial*, parue dans le premier *Cahier* du 5 janvier 1900, fait office de manifeste dans lequel Péguy développe sa vision du dreyfusisme et énonce la ligne éditoriale de la revue, marquée par sa fidélité à ce qu’il nommait le « véritable dreyfusisme ». Il se proclamait mu par « la passion de la vérité, la passion de la justice, l’indignation, l’impatience du faux, l’intolérance du mensonge et de l’injustice »¹, affirmera au fil des cahiers vouloir « dire la vérité, toute la vérité, rien que la vérité » en publiant un périodique qui « serait exactement sincère » et qui « n’embellirait jamais les faits »² : « Dans la croissante mêlée des mensonges démagogiques, il est indispensable qu’un périodique publie librement tout ce qu’il peut dire de vérité libre, sans aucun souci de partialité, sans aucun souci de basse utilisation. »³ Ainsi, en poursuivant dans ses *Cahiers* l’esprit qui l’animait dans son combat pour la réhabilitation de Dreyfus, Péguy se réclamait avant tout d’un héritage dreyfusard qu’il ne cessera de défendre. Il s’inscrivait dans un combat qui avait pour mot d’ordre la vérité, mot d’ordre célébré par la fameuse formule de Zola dans son texte « Scheurer-Kestner », publié le 25 novembre 1897 dans les pages du *Figaro* : « La vérité est en marche, et rien ne

¹ Ch. Péguy, *Lettre du Provincial*, CQ I-1, 5 janvier 1900 ; A 287.

² Ch. Péguy, *Pour ma maison*, CQ II-3, 21 décembre 1900 ; A 643.

³ Ch. Péguy, *Vraiment vrai*, CQ III-2, 17 octobre 1901 ; A 833.

l'arrêtera »¹, et devenu le leitmotiv des textes polémiques dreyfusards. Malgré l'évolution de sa pensée, Péguy réaffirmera jusqu'à l'épuisement sa fidélité aux principes du dreyfusisme, créant au fil des ans une doctrine qui basculera progressivement vers la « mystique », et qui culminera en 1910 par la publication de *Notre jeunesse*. C'est donc au nom de cette vision mystique qu'il décrira la récupération « politique » de l'Affaire, sa dégradation et sa décomposition dans les mains de tous ceux qui avaient trahi l'idéal dreyfusien.

S'entourant d'une poignée de fidèles collaborateurs, Péguy créera autour de lui un cercle restreint de dreyfusards authentiques qui n'ont jamais trahi l'esprit qui animait les *Cahiers* depuis leur création : « J'espère que je pourrai montrer que c'est nous qui avons été les pacifistes, au sens le plus littéral du mot, et que nous avons été la droite filiation du vieux dreyfusisme »², écrit-il. Dans *Notre Jeunesse*, il réaffirmera le rôle essentiel des *Cahiers* non seulement dans le combat dreyfusiste, mais aussi dans la survie d'un dreyfusisme de la première heure, qui a su entretenir la flamme du combat idéologique au fil des ans :

Tout ce qu'il y avait de mystique, de fidèle, de croyant dans le dreyfusisme s'est réfugié, s'est recueilli aux cahiers, dès le principe [...], comme dans la seule maison qui eût gardé le sens et la tradition, le dépôt sacré pour nous, et peut-être pour l'histoire, de la mystique dreyfusiste. Tel fut [...] le premier corps de nos amis et de nos abonnés.³

Il qualifie enfin ce cercle de collaborateurs publiés par les *Cahiers* de « compagnie parfaitement libre d'hommes qui croient à quelque chose, à commencer par la typographie, qui est un des plus beaux arts et métier »⁴, et qui par leur fidélité au véritable dreyfusisme pourront agir contre sa décomposition.

Mais si Péguy poursuivait en solitaire un combat devenu désuet, sa vision de l'Affaire a largement influencé le souvenir des

¹ Ém. Zola, « Scheurer-Kestner », dans *La Vérité en marche*, op. cit., p. 71.

² Ch. Péguy, « *Tout ce qu'il faut...* », CQ VII-13, 11 mars 1906, B 478.

³ Ch. Péguy, *Notre jeunesse*, Gallimard, « Folio », 1993, pp. 151-152. – Voir Françoise Gerbod, « La reconstruction de l'Affaire dans *Notre jeunesse* de Charles Péguy », dans Géraldi Leroy (dir.), *Les Écrivains et l'affaire Dreyfus* (Actes du colloque organisé par le Centre Charles-Péguy et l'université d'Orléans, octobre 1981), PUF, 1983, pp. 265-273.

⁴ Ch. Péguy, *Notre jeunesse*, éd. citée, p. 299.

événements laissés à la postérité, et notamment sa mémoire littéraire. En effet, *Notre jeunesse* influença profondément Roger Martin du Gard dans la reconstitution romanesque qu'il fit des événements à travers son roman *Jean Barois* (1913) : il y décrit une affaire Dreyfus teintée de la vision de Péguy, de l'enthousiasme désintéressé au moment des faits à la désillusion politique qui s'ensuivit¹. Même s'il avait approché les événements avec une documentation importante, la vision de Péguy constituait néanmoins un regard subjectif dont il reconnaissait l'influence : « Je suis plongé dans l'Affaire [...]. Malgré que j'aie pour guide le confus Péguy et le lumineux Halévy, je me noie dans le détail des faits et des affirmations contradictoires. »² Dans *Jean Barois*, Martin du Gard relaie la désillusion de Péguy et donne une forme littéraire à la déception des dreyfusards après l'affaire Dreyfus, reprenant la dissension entre mystique et politique exprimée dans *Notre jeunesse*. Ses personnages se font les porte-parole de la colère de Péguy devant le verdict de Rennes :

Alors, tout le sens de l'affaire, tout ce pour quoi nous avons sacrifié notre vigueur, notre repos, tout a sombré dans l'acceptation d'une illégalité définitive : la cassation *sans renvoi* d'un tribunal qui n'avait pas le droit de la prononcer, et qui n'a pas reculé, pour faire la justice, devant le viol flagrant de la Loi !³

Face au désenchantement qui a suivi les faits, Grenneville regrette : « Remarquez justement combien cette crise a été brève, et vite suivie de découragements célèbres... »⁴ ; et faisant directement référence aux formules de Péguy : « Nous étions une poignée de dreyfusistes, ils sont une armée de dreyfusards. »⁵ Le roman de Martin du Gard choisit ainsi précisément de clôturer sa

¹ Ainsi après la publication de *Jean Barois*, Martin du Gard avait envoyé à Péguy un exemplaire dédicacé de son roman accompagné de la note suivante : « Monsieur, je vous prie d'accepter ce livre qui vous doit beaucoup. Sans l'émotion profonde qu'a soulevé en moi la lecture de *Notre jeunesse*, il ne serait évidemment pas ce qu'il est. J'y joins l'assurance de tout mon respect, pour votre œuvre et votre vie. » (R. Martin du Gard, *Correspondance générale, 1896-1913*, édition présentée et établie par Maurice Rieuneau avec la collaboration d'André Daspre et de Claude Sicard, NRF-Gallimard, 1980, t. I, p. 410). Cf. S. Fraisse, « *Notre jeunesse* et *Jean Barois* », BACP 3, juillet-septembre 1978, pp. 3-10.

² R. Martin du Gard, « Lettre du 3 avril 1911 » à Marcel Hébert (*Correspondance générale, 1896-1913*, Gallimard, 1980, t. I, p. 187).

³ R. Martin du Gard, *Jean Barois*, Gallimard, « Folio », 2003, pp. 367-368.

⁴ R. Martin du Gard, *Jean Barois*, *op. cit.*, p. 426.

⁵ R. Martin du Gard, *Jean Barois*, *op. cit.*, p. 322.

reconstitution de l'affaire Dreyfus par l'évocation de la désillusion des anciens dreyfusards, après le procès de Rennes.

Par ailleurs, le héros du roman, Jean Barois, est lui-même inspiré de la figure du jeune Péguy. Rendant hommage au rôle d'éditeur qu'a joué Péguy au cœur de la polémique, Martin du Gard écrit dans les notes du dossier préparatoires :

Faire de Jean un créateur de journal [...]. Peindre sa vie entièrement prise par ce journal où il fait tout, où il jette toute son âme, en vitalité, sa vie profonde. Penser au rôle de Péguy, créant les *Cahiers*, s'y vouant avec une conscience sereine, avec une confiance de *mystique* (ceci me garde la sensibilité religieuse qu'il ne doit pas perdre).¹

Il existe également deux points de convergence essentiels entre le personnage de fiction et son modèle : d'une part, la démarche idéaliste et désintéressée de Péguy dans sa conception des *Cahiers de la quinzaine* (*Le Semeur*, comme les *Cahiers*, est une publication bimensuelle, imprimée par des ouvriers syndiqués ; les auteurs écrivent librement, sans compromissions avec les préjugés sociaux ou les puissances d'argent) ; d'autre part, la référence aux manifestations antidreyfusardes qui avaient eu lieu devant la librairie de la rue Cujas et qui se reproduisent dans la fiction devant les bureaux du *Semeur*. La référence se fait encore plus évidente lorsqu'une canne lancée par un manifestant brise une vitre du bureau et que Barois se lève et sort un revolver d'un tiroir, dans un écho à un témoignage de Félicien Challaye, qui a raconté comment les vitres de la librairie Bellais ont été cassées à coups de cannes par les antidreyfusards : « Heureusement, ajoute Martin du Gard, en l'absence de Péguy, qui aurait sans doute sorti le revolver d'ordonnance qu'il gardait dans son tiroir-caisse. » L'image, le rôle et le discours de Péguy sur l'Affaire ont donc rejoint une mémoire de l'Affaire qui s'est construite plusieurs années après les événements. Alors que le texte de Martin du Gard trouvera un nouvel héritage intertextuel sous la plume de Bertrand Solet, qui dans son roman *Il était un capitaine* s'inspire directement de *Jean Barois*, le portrait en filigrane de l'engagement héroïque d'un jeune

¹ Pièce 1999 du fonds Roger-Martin du Gard, BnF (cité par Simone Fraisse, p. 151 de « Roger-Martin du Gard, lecteur de Péguy », dans *Roger-Martin du Gard. Études sur son œuvre*, Klincksieck, 1984, pp. 147-155). Cf. Nelly Wilson, « Péguy écouté par Roger Martin du Gard », *BACP* 67, juillet-septembre 1994, pp. 152-165.

Péguy a rejoint la postérité littéraire de l'Affaire. L'engagement purement désintéressé du jeune éditeur, l'interprétation de son aventure polémique en termes de mystique et la conscience de son sacrifice sont dorénavant indissociables de l'empreinte laissée par l'Affaire dans la mémoire collective.

*

L'aventure éditoriale menée par Pierre-Victor Stock et par Charles Péguy autour de l'affaire Dreyfus révèle donc à quel point ces deux éditeurs ont poussé la responsabilité de l'engagement à travers leurs structures éditoriales. Faisant du livre une arme de combat au service d'une idéologie, dévouée au triomphe de la raison, ces deux ardents dreyfusards ont entièrement dédié leur activité éditoriale à une cause politique, refusant tout compromis. Par cet engagement entier, ils montrent l'influence de l'éditeur sur la production engagée, sur le débat et sur la dynamique générale de la mobilisation. En accueillant les militants, leur maison d'édition se fait un foyer de réflexion dans lequel se construit le mouvement engagé. En réunissant les membres de différents réseaux littéraires et politiques préexistants, elles contribuent à tisser des liens entre les différents discours et à élaborer, au croisement des voix et des influences, le texte commun dreyfusard et intellectuel. En privilégiant l'édition d'essais et de livres documentés, ils ont permis l'avènement et la visibilité d'un combat qui passait par la réflexion et l'argumentation, infléchissant les termes et l'allure générale de la polémique. Ils montrent l'exemple d'une activité éditoriale qui précède et encadre la production de la pensée engagée, qui rayonne sur toute la pratique littéraire au moment de l'Affaire. Pour ces deux éditeurs qui se sont engagés à corps perdu, la fin de l'affaire Dreyfus a donc laissé, de manière différente, une cicatrice qu'ils ne surmonteront que difficilement. Alors que Stock se laissera envahir par l'amertume de n'avoir pas vu ses efforts reconnus à sa juste valeur, Péguy engagera, dans ses *Cahiers*, une guerre qui durera plus de dix ans, pour la reconnaissance de la qualité de cet engagement à l'état pur, de ce désintéressement à toute épreuve, de cette foi indéfectible dans les idéaux politiques qui ont mené son combat. Il s'agira d'une guerre au nom de laquelle seront condamnés tous les « traîtres » et seront sacrés les héros, parmi lesquels il revendique sa place, accompagné de ses *Cahiers de la quinzaine*.

Introduction à l'étude de la place de Bergson dans l'œuvre de Péguy

Frédéric Farat

Préambule

C'est dans la continuité des deux articles précédemment parus dans *Le Porche* au sujet de publications de ou sur Bergson et qui avaient toutes des liens avec Péguy, que s'inscrit l'étude de plus longue haleine dont le présent écrit constitue l'introduction.

Un des éléments déclencheurs du travail que j'ai entrepris, qui se prolongera sur les deux années à venir, aura été en effet la première publication de plusieurs séries des légendaires cours au Collège de France de Bergson. J'ai déjà décrit les circonstances et le contenu de ces quatre volumes de cours¹. Je souligne juste ici ce que je n'ai qu'indiqué en passant dans mon compte-rendu de ces publications, que ces séries de cours dont on peut désormais prendre connaissance sont un événement considérable en ce qu'ils rendent sensible et perceptible ce qu'a pu être cette parole de Bergson, qui avait provoqué chez Péguy l'engouement que l'on sait, mais qui vaut aussi par le complément que les cours apportent aux livres où Bergson a exposé sa philosophie. Certaines pages de ces cours sont lumineuses et, bien plus, elles comportent parfois des développements absents du reste de l'œuvre de Bergson.

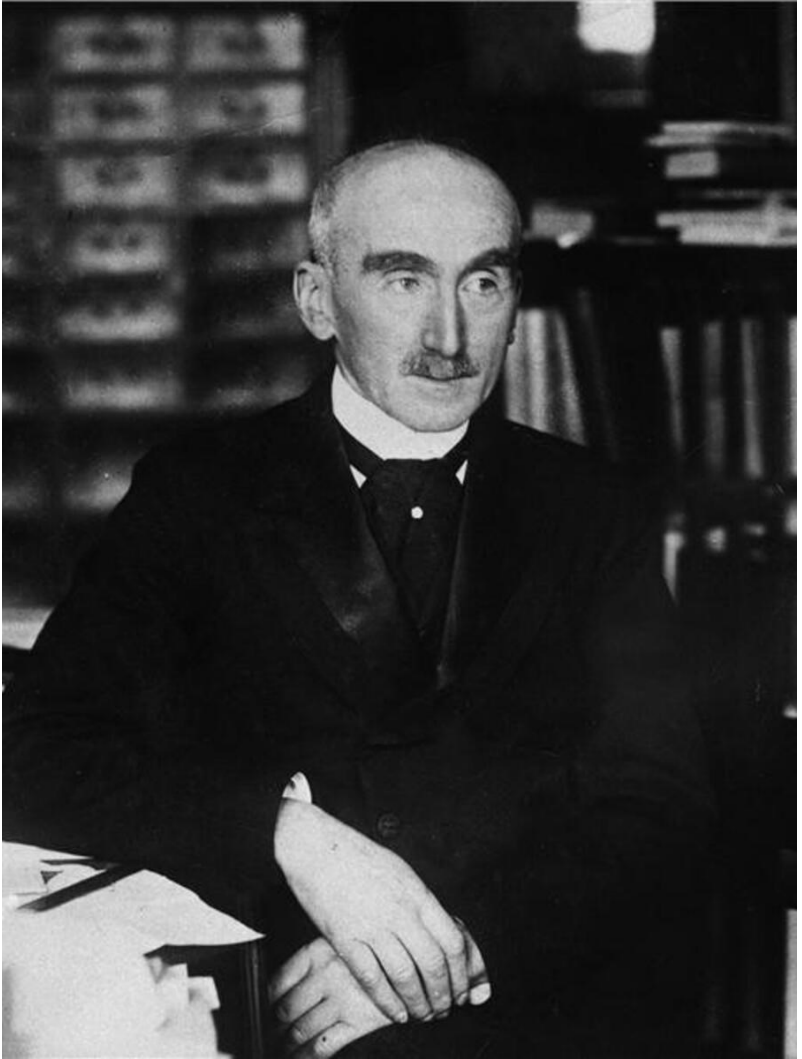
Le rôle clef que se trouve avoir joué Péguy dans la conservation de ces cours, en ayant commandé leur relevé en sténographie, n'est pas un hasard, sa passion pour Bergson ayant joué un rôle très important dans sa vie comme dans son œuvre. J'ai cherché alors à mieux comprendre cette passion, par-delà les rapprochements qu'on peut faire entre Bergson et Péguy en regard des conceptions philosophiques respectives exposées dans leurs œuvres. J'ai alors pris conscience des nombreuses références à Bergson dans les écrits en prose de Péguy, qui sont souvent explicites, mais d'autant plus présentes qu'on peut dénicher en outre bon nombre de références implicites via des thèmes bergsoniens adoptés par Péguy, références

¹ Pour plus de détails, voir Frédéric Farat, « La première édition des cours au Collège de France de Bergson... grâce à Péguy », *Le Porche* 52, Lyon, décembre 2021, pp. 243-251.

qui ne sont pas moins tout à fait délibérées et conscientes. J'ai alors entrepris d'étudier ces références et de montrer les diverses formes qu'elles ont revêtues. Mais auparavant (et c'est ce qui m'a conduit à rédiger cette introduction générale), j'ai abouti à la conclusion que je devais opérer méthodiquement une distinction rigoureuse entre ce que Péguy avait pu connaître de l'œuvre de Bergson et « le bergsonisme » en général, tel qu'on peut l'entendre depuis environ 90 ans – depuis que sont parus tous les livres et recueils d'articles où Bergson a exposé, et, doit-on dire dans son cas, progressivement dévoilé sa philosophie. Distinction qui s'est imposée du fait de ce caractère singulier de la philosophie de Bergson de n'avoir d'abord longtemps été exposée que partiellement et à travers des écrits particulièrement difficiles.

Cette « Introduction » sera donc centrée sur Bergson et ses écrits. À travers une première partie visant à retrouver l'image que Péguy a pu se faire du bergsonisme, en retraçant l'évolution de l'image du bergsonisme, et en montrant en quoi, après des aléas contrastés, de la plus grande renommée au discrédit, la réévaluation de Bergson passe aujourd'hui de façon privilégiée et inévitable par la recherche de la part sans doute la plus originale du bergsonisme, qui fut par la suite occultée et recouverte mais qui est justement celle qui a pu enthousiasmer Péguy. Une telle étude peut apporter sur le bergsonisme un éclairage aussi utile que sur l'influence de Bergson sur Péguy. Cette partie établira le corpus de l'œuvre bergsonienne concerné pour étudier la présence de Bergson dans les écrits de Péguy.

La seconde partie est consacrée aux relations entre le philosophe Bergson et Péguy – l'écrivain et surtout le gérant des *Cahiers de la quinzaine* –, mettant en évidence quelques faits qui doivent être connus et pris en compte dans l'étude à venir, après l'étude du lien longtemps établi entre bergsonisme et littérature, mais aussi du rôle de la philosophie de Bergson dans l'évolution de la critique littéraire, dont je montrerai l'importance particulière, ainsi que les nombreux malentendus qu'a entraînés le regard porté sur le bergsonisme de ce point de vue. Éclairer cette question apparaîtra comme une nécessité pour frayer le chemin vers une approche de notre sujet alors dégrevée du caractère littéraire exagérément attribué à la philosophie de Bergson, puisque ce caractère littéraire, contribuant à accroître sa réputation, finira par se retourner contre elle.



Photographie d'Henri Bergson à son bureau
en 1927 (détail)

Ces recherches sur les rapports entre bergsonisme et littérature nous amèneront à nous pencher plus particulièrement sur des écrits de Georges Poulet, mais aussi de Gaston Bachelard, et nous entraîneront un temps du côté de chez Proust. Au cours de cette étude, on rencontrera aussi, tour à tour, Albert Einstein, Gilles Deleuze, Jean Guilton, Charles Du Bos, ainsi que le neveu de Bergson, Floris Delattre.

La conclusion de la seconde partie nous amènera au seuil de l'étude que je proposerai l'an prochain, celle des références faites à Bergson chez Péguy et du rôle qu'elles jouent dans son œuvre. Étude de l'influence de Bergson sur Péguy inséparable du rôle posthume de Péguy, à divers points de vue, dans l'actuelle redécouverte et réévaluation de Bergson¹, et liée à cette distinction entre le premier Bergson et ses écrits ultérieurs, où, dans le déploiement qu'il a donné alors de sa philosophie, Bergson a rejoint certaines intuitions de Péguy.

I. Retrouver le Bergson de Péguy

Dans la première partie de cette étude, mon propos n'est pas de retracer en résumé la vie de Bergson, ni son activité de professeur et de philosophe : on peut trouver tous ces renseignements facilement. Il ne s'agit pas non plus ici d'essayer de résumer sa pensée, fût-ce en quelques pages. Les trois sous-parties qui suivent ne seront donc pas la présentation de sa vie, son œuvre et sa pensée. Quel sera dès lors la nature et la raison d'être de cette première partie sur Bergson ? Rien d'autre que de circonscrire précisément le Bergson dont il s'agira dans cette étude. C'est-à-dire principalement de veiller à prendre en compte non pas le philosophe Bergson né en 1859 et mort en 1940 auteur d'une œuvre dont les principaux titres s'étendent sur plusieurs décennies de la fin des années 1880 aux années 1930, mais le Bergson qu'a pu connaître Péguy, celui d'avant 1915, et ce que Péguy a pu connaître du bergsonisme dans ces limites et dans ce cadre temporel.

¹ Que j'ai évoquée à la fin de mon compte-rendu du livre de Michel Laval *Il est cinq heures, le cours est terminé*, sous-titré *Bergson, itinéraire* dans *Le Porche* 53, Lyon, décembre 2022, pp. 457-461.

À la recherche de l'idée que Péguy se faisait du bergsonisme

Dans les études que j'ai pu lire sur les liens entre le bergsonisme et Péguy, j'ai remarqué que la philosophie de Bergson est le plus souvent prise comme un tout, de même pour ce que peut représenter Bergson, incluant tout ce qu'il a fait et écrit durant les décennies suivant la mort de Péguy, comme si l'on pouvait indifféremment parler du bergsonisme à la lumière de l'image que l'on s'en fait à partir de tout ce que Bergson a écrit (y compris après la mort de Péguy) et du bergsonisme que Péguy a connu, c'est-à-dire de l'idée que Péguy alors s'en faisait. Il m'a paru intéressant de bien faire la différence. Mais ce n'est pas si simple, cela m'a demandé surtout un long travail de lecture ou relecture de Bergson en m'efforçant de ne pas moi-même alors comprendre et interpréter ses premiers écrits à la lumière de ce qu'il écrirait par la suite.

Est-ce qu'en procédant méthodiquement et en distinguant clairement ce qu'ont pu représenter pour Péguy le bergsonisme et Bergson uniquement compris comme l'auteur des œuvres publiées avant 1915, je pourrais parvenir ainsi à une approche renouvelée du sujet ? Je n'en aurai pas la prétention, car même si en parlant du lien entre Péguy et la philosophie de Bergson on prend le plus souvent cette dernière comme un tout, il n'en demeure pas moins que les auteurs qui ont traité le sujet ne pouvaient manquer d'avoir en tête que, du vivant de Péguy, Bergson n'avait ni encore publié toutes ses œuvres ni développé toute sa philosophie. Néanmoins j'ai bien souvent constaté que le Bergson dont on parle le plus à propos de son « influence » sur Péguy se trouve être justement... plutôt celui du bergsonisme tel qu'il s'est développé et révélé au cours des décennies qui ont suivi la mort de Péguy, et en particulier le Bergson des *Deux sources de la morale et de la religion*, paru en 1932. C'est une des raisons qui m'ont poussé à opérer méthodiquement ce distinguo.

Mais si, une fois bien établie cette différence, elle s'avérait à elle seule ne pas suffire à permettre de renouveler un peu les études sur la question, il est un autre point de vue susceptible pourtant d'aider à ce renouvellement, car sa nouveauté n'est pas hypothétique mais intrinsèque, c'est Bergson tel qu'on peut le connaître aujourd'hui, et plus exactement depuis quelques années, à la faveur notamment de la publication, pour la première fois, de quatre de ses séries de cours au Collège de France. Car, par une étrange rencontre des choses,

voici que la connaissance plus complète que l'on peut avoir de Bergson, qui n'était pas possible précédemment, peut contribuer à éclairer aujourd'hui le Bergson et le bergsonisme que Péguy a pu connaître. Ce qui fait que même les études qui auraient éventuellement pris soin de bien opérer cette distinction n'auraient pu s'en faire une idée aussi précise et concrète qu'aujourd'hui sur certains points.

J'évoquerai d'abord non pas l'histoire de sa réception, vaste sujet, mais simplement, en quelques lignes, l'évolution de son « image », du temps de Péguy à aujourd'hui, employant un terme que Bergson a lui-même, après bien des hésitations, utilisé à plusieurs reprises dans ses livres, et ce de façon parfois surprenante et inhabituelle. Cela permettra de souligner les aléas, et particulièrement les hauts et les bas que la réputation de Bergson a connus depuis un siècle, et, à travers cette évolution et ces péripéties, de mettre l'accent sur les images que l'on a pu se faire de la philosophie de Bergson, assez différentes les unes des autres en fonction du temps. Car, par-delà la différence entre sa grande renommée puis son abandon ou son rejet, par-delà le passage de la gloire à une certaine relégation durant un demi-siècle, cette évolution n'est pas sans rapport, comme on le verra, avec la différence entre le bergsonisme qu'a connu Péguy et le bergsonisme tel qu'il s'est ensuite développé et qui, contribuant tout d'abord à amplifier la gloire de Bergson et son audience, a fini par aboutir à cette aventure étonnante : la réduction du bergsonisme à son dernier avatar et de Bergson à la dernière partie de son œuvre, qui finit par passer pour être non seulement le dernier mot de Bergson mais même le tout du bergsonisme, déteignant alors sur toute l'œuvre bergsonienne repliée et ramenée à sa dernière expression – toute la pensée bergsonienne étant alors comprise à la lumière de ses derniers écrits.

On verra par la suite que la diminution progressive, au fil des décennies, de l'aura et de l'audience de Bergson ont fait place aujourd'hui à un renouveau de l'intérêt pour son œuvre, que j'illustrerai principalement par l'actualité éditoriale de Bergson, qui a incidemment favorisé et suscité la présente étude. En partant de ce que l'on peut savoir de Bergson aujourd'hui, avec la publication pour la première fois de cours dont Péguy a pu prendre connaissance (et pour cause puisque c'est à lui qu'on doit que ces cours, pris en sténo sur sa demande, ont été conservés et publiés),

on s'aperçoit que cette connaissance rejoint étrangement celle que Péguy avait de Bergson, comme si la boucle était bouclée. Ce n'est peut-être qu'un curieux hasard, mais c'est en tout cas le contexte le plus propice pour entreprendre de reconstituer ce qu'ont pu représenter le Bergson et le bergsonisme pour Péguy.

Dans un troisième temps j'en arriverai à l'objectif principal de ce premier volet de notre étude, en circonscrivant le périmètre de la part de l'œuvre de Bergson qui est concernée si l'on veut traiter plus exactement de sa place et de sa présence dans l'œuvre de Péguy. J'aurais pu parler ici simplement de « l'influence » de Bergson sur Péguy, mais je limite à dessein l'emploi du terme « influence », non que ce terme ne soit pas pertinent ici. Tout simplement on en est arrivé à ne plus entendre ce qu'il veut dire et présuppose, trop souvent utilisé et galvaudé qu'il est. Quant au rôle qu'a joué Bergson dans la formation intellectuelle de Péguy mais aussi dans sa vie, dans son œuvre, sa pensée et sa vision du monde, je dirais plus volontiers que Bergson aura contribué à permettre à Péguy de construire sa pensée en lui fournissant un certain nombre de thèmes, d'outils conceptuels, de méthodes et de grilles de lecture, dont Péguy, comme on le verra, fera un usage fréquent, sans d'ailleurs faire alors toujours référence explicite à Bergson, les ayant fait siens, adoptés, et, comme on le verra aussi, en les adaptant à d'autres domaines et à d'autres sujets que ceux que Bergson avait traités.

1. L'évolution de l'image de Bergson et de sa philosophie au cours du XX^e siècle

De la gloire à la désuétude

C'est au fil des premières années du XX^e siècle que Bergson, jusqu'alors professeur de philosophie en province mais déjà auteur de deux livres importants, voit sa renommée grandir. Ces années-là sont celles de ses cours au Collège de France, qui joueront un rôle déterminant dans la reconnaissance et la gloire qu'il connaîtra bientôt. D'autres éléments joueront un rôle décisif dans sa célébrité, entre autres son livre *Le Rire*, publié en 1900, qui reste son livre le plus connu et le plus populaire. Les plus grands honneurs se multiplieront, dont l'entrée à l'Académie française et le Prix Nobel de littérature. Il sera aussi fait chevalier, puis commandeur, grand-officier et enfin grand-croix de la Légion d'honneur.



Le public attend l'ouverture des portes de l'Académie française, le 24 janvier 1918
jour de la réception d'Henri Bergson. Photographie parue dans *Excelsior* le lendemain.

Cette gloire et cette reconnaissance sont loin de signifier une unanimité des avis à son sujet. Dès le début, à côté des éloges et des accueils enthousiastes de ses livres, critiques peu amènes et rejets ne manquent pas. Critiques de tout bord qui plus est, puisque ses trois premiers principaux ouvrages ont été mis à l'*Index* en 1914, alors que, inversement, son spiritualisme puis, vers la fin de sa vie, l'affirmation des affinités du bergsonisme avec le christianisme vont être vilipendés et stigmatisés. Il est aussi des aspects peu banals ayant marqué l'histoire de sa renommée, et qui, contribuant à sa légende, allaient cependant finir par se retourner contre lui. Ainsi de la transformation du public de ses cours du Collège de France, qui, suscitant d'abord l'intérêt de quelques passionnés – tel Péguy –, étaient devenus au fil des années un événement attirant peu à peu un public mondain par un effet de mode assez singulier pour ce qui revêtait l'apparence d'austères conférences de philosophie.

La réputation de Bergson aura connu une évolution très contrastée au fil du temps, car on aurait pu imaginer que suivrait simplement une retombée inévitable de l'effervescence autour de ses écrits et de ses conférences, mais aussi un maintien de sa réputation de philosophe éminent. Ce qui s'est produit est néanmoins tout autre. Après que les premières décennies du XX^e siècle ont vu l'ascendance du bergsonisme au firmament de la philosophie, au contraire, tout au long des décennies suivantes du XX^e siècle, c'est non seulement un affaiblissement de sa renommée mais un désintérêt croissant et même un discrédit de plus en plus marqué et répandu qui va alors caractériser le plus souvent la perception du bergsonisme. Bergson n'en est pas moins devenu un classique de la philosophie, mais souvent décrit comme un philosophe représentatif d'une certaine époque, et donc comme trop daté, voire dépassé.

Comment la réputation d'un philosophe de l'envergure de Bergson a-t-elle pu se dégrader au point que sa philosophie en vienne à paraître datée et dépassée ? On citera ici quelques explications, qui relèvent de deux types différents : d'une part des événements précis, des faits et gestes de Bergson ; d'autre part des idées associées au bergsonisme qui allaient connoter sa philosophie de plus en plus défavorablement. Et on verra comment ce dernier point nous ramènera au cœur de notre sujet, du bergsonisme qu'a connu et compris Péguy, et par ailleurs du bergsonisme qui allait

suivre – tel qu’il a été compris et le plus souvent, de plus en plus, incompris.

Le débat avec Albert Einstein

Concernant les faits précis qui sont repérables comme ayant contribué à la baisse de l’intérêt pour Bergson, on en citera deux. Il y a eu la polémique sur la Théorie de la relativité avec son livre *Durée et simultanéité*, en 1922, suivi de l’organisation d’une rencontre avec Albert Einstein. On en retient aujourd’hui que le point de vue philosophique de Bergson sur la théorie de la relativité (ou, si l’on préfère, les théories de la relativité) ne pouvait guère intéresser Einstein. Avec le recul les spécialistes de la question (en particulier Élie During) reconnaissent que Bergson a commis quelques erreurs d’interprétation (surtout sur le paradoxe des jumeaux de Langevin), mais que ses réflexions sur la durée et la simultanéité gardent leur intérêt et leur pertinence. Ce débat passe pour avoir été un dialogue de sourds, un ensemble de quiproquos et de malentendus, et la rencontre inégale entre la philosophie et la physique, c’est-à-dire entre un orateur brillant mais affrontant un savant dont les théories étaient d’un tel poids et de telles conséquences qu’il n’avait pas besoin de se soucier d’argumenter. Lorsqu’on est parvenu à des équations dont les applications peuvent détruire le monde en quelques secondes, il est compréhensible qu’on puisse ne voir dans les théories philosophiques que du vent. À ce compte, Bergson se confrontant à la théorie de la relativité avec ses réflexions de philosophe, et donc des mots, aurait-il commis un faux-pas aussi ridicule que dérisoire ?

Il en a été tout autrement. Car Bergson fut l’un des très rares philosophes à ne pas se contenter d’aborder les théories d’Einstein à travers ce que peut en dire, même de façon détaillée, la vulgarisation scientifique, mais à se confronter à elles directement et sans intermédiaire, dans leur formulation mathématique, ce qui fait que son livre est rédigé pour une part en langage mathématique. En outre, lors du débat, Einstein n’avait pas encore pris connaissance du livre de Bergson : profitant, plus tard, d’un voyage pour le lire, il laissera dans son journal de voyage, au milieu d’une série de remarques à l’emporte-pièce plutôt injustes et malveillantes sur Bergson philosophe, la remarque que Bergson avait assez bien compris ses théories et qu’il ne semblait pas vraiment s’y opposer.

En effet le propos de Bergson n'était pas d'essayer de nier la validité des théories d'Einstein, mais, prenant acte de cette toute nouvelle conception scientifique du temps, de trouver comment sa propre conception philosophique du temps pouvait être compatible avec les théories d'Einstein.

Certes, l'entreprise était très difficile et plus encore improbable, car penser cette compatibilité demandait quelques ajustements requis par une interprétation philosophique de théories scientifiques, et donc une réinterprétation partielle des théories d'Einstein, qui ne pouvait fonctionner. Jean-Marc Lévy-Leblond, à qui ses qualifications à la fois de physicien et de philosophe des sciences permettent d'émettre un avis éclairé sur le sujet, demande, en conclusion, à propos de Bergson : « Son échec ne proviendrait-il pas de ce qu'il a voulu à tout prix réconcilier la théorie de la relativité avec sa propre philosophie, craignant un conflit qui, finalement, n'existe pas, et se livrant à une gesticulation défensive ou récupératrice devant un adversaire fantasmé ? »¹ Je reviendrai un peu plus loin, brièvement, sur cette question pour indiquer ce qui, du point de vue même du bergsonisme, aura peut-être constitué l'erreur principale du philosophe en cette affaire.

On mesure aujourd'hui l'impact négatif sur l'image de Bergson et de sa philosophie du débat avec Einstein quand on présente ce débat, encore parfois, comme ayant opposé le plus grand physicien de son temps et celui... qu'on croyait être le plus grand philosophe de son époque. Cet épisode a été un élément qui a contribué à discréditer Bergson – dont l'intérêt pour les sciences et la volonté de dialogue entre la philosophie et la science restent pourtant une des forces de sa philosophie. Bergson a échoué lors de cette confrontation, peut-être par démesure ou parce qu'il s'était attelé là à une tâche gigantesque qui aurait demandé un plus long travail et un plus long temps de réflexion... sur la durée.

Un philosophe engagé et en représentation

Un autre aspect de la vie et de l'action de Bergson a pu – de façon différente et plus diffuse – contribuer aussi à un certain discrédit. Il s'agit pourtant d'un des aspects les plus inattendus et remarquables de son parcours : ses actions et son engagement en matière

¹ Henri Bergson, *Durée et simultanéité*, éd. Jean-Marc Lévy-Leblond, Garnier-Flammarion, 2021, « Présentation », p. 45.

géopolitique. Relevons ainsi sa participation à la délégation française en 1917 auprès du président Wilson, lors de l'entrée en guerre des États-Unis ; le rôle de Bergson en vue de résolutions tendant à prévenir par la suite les conflits armés, rôle ayant été confirmé par des archives il y a quelques années. De telles missions ne pouvaient qu'ajouter à sa légende de personnage hors norme. En revanche, son implication dans la Société des Nations (en tant que président de la Commission internationale de coopération intellectuelle, ancêtre de l'Unesco), si elle est tout entière à son honneur (et Einstein entre autres en était devenu membre durant quelques années), avait pour principal objectif de promouvoir les conditions d'une paix internationale... Après quelques succès, puis des échecs répétés, l'échec absolu de la S. d. N. débouchant sur le déclenchement de la Seconde Guerre mondiale, fait que l'implication de Bergson reste liée historiquement à un échec collectif qui a contribué à associer pour une part sa philosophie – comme toute une époque – à cet échec. Pourtant l'absurdité d'un tel raisonnement apparaît si l'on imagine, à l'inverse, que Bergson ait gardé alors ses distances et ne se soit pas ainsi engagé : son œuvre n'en serait pas sortie grandie et, surtout, sa philosophie n'en aurait pas moins été victime de discrédit.

Pour clore cette série d'éléments de la vie et de l'action de Bergson qui ont pu, assez injustement, faire paraître son œuvre comme datée au sens péjoratif du terme (c'est-à-dire comme inséparable de son époque et donc comme reléguée au passé) et peut-être comme dépassée, rappelons le caractère d'événements mondains qu'avaient peu à peu fini par revêtir ses cours au Collège de France. Il est pourtant abusif d'associer spécialement Bergson au caractère mondain plus général inhérent à ces conférences de prestige de personnalités célèbres dans le cadre de cette institution. C'est néanmoins un des aspects de la légende autour de sa personne qui a contribué par la suite à entraîner un désintérêt et même un discrédit croissant de sa philosophie, en faisant de Bergson un personnage représentatif de « la Belle époque », ce petit homme au chapeau melon et à la petite moustache en costume strict finissant par être vu comme un acteur de film muet, d'histoires sans paroles, comme s'il allait finir par ne rester plus autre chose de lui que le souvenir d'un personnage qui serait bizarrement sorti de son propre livre *Le Rire*, jusqu'à ce qu'oublié il finisse par y rentrer un jour pour

n'en plus ressortir, voué à devenir une simple image du temps passé.

Ce portrait-charge de Bergson n'est rappelé, en forçant à peine le trait eu égard au discrédit que sa philosophie a connu, que pour montrer combien sa réputation a évolué et a connu des hauts et des bas, au point de donner l'impression qu'on était passé d'une aura exceptionnelle à un désintérêt et un discrédit présentés souvent par la suite comme irréversibles.

Le bergsonisme disqualifié

Pour comprendre l'évolution de l'image de Bergson il faut aussi parler de l'évolution de la conception qu'on s'est faite, au fil du temps, du bergsonisme. Je partirai ci-après de trois qualifications qui ont été de plus en plus fréquemment attachées à l'idée du bergsonisme et qui, prises d'abord en un sens positif, ont fini par qualifier celle-ci de façon péjorative, ou plutôt même, doit-on plutôt dire, qui ont servi à la disqualifier : le bergsonisme comme spiritualisme, comme irrationalisme et comme philosophie littéraire, tous ces termes étant de plus en plus pris en mauvaise part.

Sur le premier point, le spiritualisme de Bergson a progressivement servi à rejeter sa philosophie, tenue alors ou bien comme représentative d'une époque révolue ou bien comme une pensée attardée, la désignant comme le dernier et le plus brillant chaînon d'une lignée vouée à s'éteindre, celle des Lequier, Ravaisson (auquel Bergson consacra une étude), Lachelier (dédicataire de *l'Essai sur les données immédiates de la conscience*), Boutroux... À ce sujet, il convient de souligner que le spiritualisme de Bergson, et même son mysticisme, sont indéniables, et ne sont nullement à prendre comme résultant d'une interprétation malveillante et tendancieuse de sa pensée. La définition du bergsonisme comme philosophie spiritualiste en un sens péjoratif résulte bien plutôt, comme nous le verrons lors de cette étude, d'une réduction du bergsonisme à ses derniers développements, l'amputant de tout ce qui avait fait sa force et son originalité en le dénaturant et en le réduisant ensuite à une caricature.

Sur le deuxième point important – l'accusation d'irrationalisme récurrente à propos du bergsonisme –, la question se présente différemment. Si le spiritualisme de Bergson est effectif, et si les

critiques à ce sujet sont malveillantes et réductrices mais non pas infondées, en revanche taxer le bergsonisme d'irrationalisme semble presque un contresens. Le point de vue de Bergson, lorsqu'il entreprend son premier grand ouvrage, qui est sa thèse, est proche d'une certaine forme de scientisme et de positivisme (c'est un des points communs avec un penseur qui l'a précédé et dont la démarche a des analogies avec la sienne : Maine de Biran, dont le point de vue initial le rapprochait de Condillac et des Idéologues). Ce qui caractérisera les écrits de Bergson, en particulier ses premiers grands livres, c'est d'être un tissu serré de démonstrations et de déductions dans l'étude de problèmes qu'il met à jour et dont il montre les conséquences dans un souci méthodique et rigoureux de scientificité. Et si le rôle de l'intuition va être l'un des points forts de sa philosophie, Bergson à plusieurs reprises a expliqué à divers points de vue et avec une grande clarté sa conception très claire des rôles respectifs (et complémentaires...) de la raison, de l'analyse, d'une part, et d'autre part de l'intuition¹.

Cette mise en valeur du rôle de l'intuition caractérise en effet les philosophies qualifiées d'irrationalistes. La conception qu'a Bergson de l'intuition a certes une parenté profonde avec celle de Schopenhauer, et l'un et l'autre ont dénoncé à la fois la conception de la méthode de la philosophie comme *more geometrico*, qui est celle de Spinoza et celle de l'idéalisme (dans sa version hégélienne érigeant en savoir absolu un système de concepts, sur ce point tout à fait dans la lignée de Fichte, pour qui la philosophie était la seule vraie « science ») aussi bien que la conception matérialiste de la philosophie dont ils démontrent la métaphysique implicite. Bergson a ceci de fondamental en commun avec Schopenhauer qu'ils détrônent la raison, la pensée, le conscient, et affirment le primat de l'intuition sur la raison, de la volonté ou de l'élan vital sur la pensée et de l'inconscient sur le conscient (en procédant de façon toute différente, la mise à jour de l'inconscient par Bergson étant parallèle à celle de Freud). S'il faut qualifier ces courants de pensée d'« irrationalisme », pourquoi pas, si ce terme n'est pas simplement compris comme péjoratif ? Le problème est pourtant qu'on trouvera difficilement plus rationaliste que Bergson dans son approche opératoire du réel. Fidélité à la réalité, empirisme et même pragmatisme (l'américain William James fut son meilleur ami)

¹ Voir par exemple la leçon inaugurale de la série de cours sur *l'Histoire des théories de la mémoire*, PUF, 2018, pp. 19-37.

caractérisent sa démarche, montrant un usage de la raison beaucoup plus rigoureux que les systèmes rationalistes érigés dans l'abstrait, sans confrontation ni avec la réalité ni avec ce que nous apprennent les sciences. Ce que montre bien aussi la capacité qu'a Bergson de donner des exemples, qui plus est empruntés aux domaines les plus variés, tantôt aux sciences, tantôt à la vie quotidienne.

Le troisième qualificatif le plus souvent appliqué à Bergson et à sa philosophie pour la discréditer est sans doute le plus étonnant. On le qualifie volontiers de philosophe « littéraire », cet adjectif étant alors pris en (très) mauvaise part. Il convient de souligner que l'insistance sur ce côté supposément « littéraire » du bergsonisme n'est pas récente et que cet aspect du bergsonisme a pourtant d'abord été (excessivement) mis en valeur : on le prenait tout à fait en bonne part, comme une qualité éminente de sa philosophie. Ce point pose question et revêt une importance particulière pour notre sujet : il me faudra y revenir au cours de la deuxième partie de cette étude, en introduction au rapport entre Bergson et Péguy, et la situer d'abord dans le rapport plus général entre Bergson et les écrivains, et entre Bergson et la littérature. Je ne développerai donc pas ici cette question, car il me semble que le malentendu est plus grand encore que sur les points précédents. De même que pour les qualifications de spiritualisme et d'irrationalisme, sinon plus encore, le côté supposément littéraire de la philosophie de Bergson est un des principaux arguments servant à le discréditer, alors que ce fut auparavant un des arguments en faveur du bergsonisme de nombre de ses thuriféraires. Ce ne fut pourtant pas le cas de Péguy, qui, dans ses nombreux éloges de Bergson et du bergsonisme, n'a (à juste titre) jamais avancé que ce caractère littéraire *stricto sensu* aurait constitué un élément essentiel du bergsonisme, allégué par la suite de façon récurrente pour le disqualifier au contraire.

En résumé, le contraste est grand de nos jours entre ces deux images de Bergson qui, dans une certaine mesure, ont fini par coexister, la vision d'un Bergson désuet et dépassé n'étant pas parvenu à effacer ni recouvrir complètement ce qui nous parvient encore de sa gloire de façon vivante et troublante, et au premier chef à travers ce que Péguy nous dit de la valeur et de l'importance du bergsonisme, cela avec tant de force de conviction que l'on ne peut manquer d'être interpellé.

On va voir dans ce qui suit que non seulement ces deux images très contrastées de Bergson subsistent encore aujourd'hui malgré le

discrédit attaché à son nom, qui a finalement prévalu durant près d'un demi-siècle, mais qu'en outre il se produit depuis quelques années un changement manifeste de la situation et une réévaluation du bergsonisme.

2. Le bergsonisme du XX^e au XXI^e siècle

Un classique à la fois réputé et discrédité

Ce contraste entre deux images très différentes de Bergson, l'une connotée très négativement et l'autre rappelant une aura passée devenue difficile à comprendre, est accentué par le fait qu'il ne s'agit pas là seulement de deux interprétations différentes, mais de la coexistence de deux images fortement contradictoires, d'une part l'image presque vieillotte – le mot n'est pas trop fort – qui est véhiculée d'une philosophie devenue canonique mais lourdement datée, d'autre part, et à rebours, l'image d'une philosophie inattendue qui aurait au contraire surpris son époque par son caractère d'originalité absolue, frayant et ouvrant de nouvelles voies.

Il faut souligner le caractère très particulier, assez unique, de cette contradiction, dans l'image qu'on peut avoir du bergsonisme, entre sa progressive dévaluation, déniait tout intérêt à cette pensée, et une valorisation lui accordant au contraire une importance exceptionnelle. Pourquoi ? Parce qu'au cours de l'histoire, lorsque des philosophies ont été critiquées et combattues, leur grandeur et leur importance n'ont pas nécessairement été mises en cause. Ainsi, à titre d'exemple, lorsque Schopenhauer, ou, à un tout autre point de vue, Hegel, entendent se différencier de Kant, ce n'est nullement en niant son importance et sa grandeur, et on pourrait parler tout aussi bien du rapport entre Pascal et Montaigne, entre Spinoza, ou encore Malebranche, et Descartes, etc.

Or, s'agissant de Bergson, s'il a eu des disciples fervents, ses détracteurs ont eu tendance à se démarquer de lui non pas en reconnaissant cependant à sa philosophie une certaine valeur, mais au contraire en la discréditant. Comment comprendre et expliquer cette particularité ? Ont joué leur rôle les malentendus qui n'ont pas manqué autour de l'interprétation du bergsonisme, de sorte que ce dernier a pu être rejeté pour des raisons parfois opposées. À ces malentendus ont pu contribuer quelques facilités dans les dernières

œuvres de Bergson, contrastant avec la complexité et la difficulté de ses premiers livres. Il était assez facile, dès lors, de caricaturer et de discréditer Bergson en partant de ses œuvres les plus accessibles et en ignorant ses œuvres les plus difficiles, qui contiennent sans doute ce qu'il a produit de plus fort et de plus important.

Il convient de souligner à ce sujet, que, dans les premiers temps de sa reconnaissance comme à l'époque de sa plus grande renommée, Bergson – qualifié même de « philosophe maudit » par Merleau-Ponty lors d'une conférence prononcée l'année du centenaire de la naissance de Bergson – n'a jamais manqué, et cela dès qu'il s'est fait connaître, de réceptions critiques sévères puis rapidement de détracteurs virulents.

Mais si la reconnaissance du bergsonisme n'a jamais été unanime – loin de là –, inversement lors du long purgatoire que sa réputation a traversé, avec le désintérêt croissant pour sa pensée et la relative mais incontestable désaffection qu'a connue son œuvre, Bergson n'a pas manqué alors de garder une certaine audience et a continué de susciter l'intérêt et d'avoir quelques ardents admirateurs. Il n'a pas cessé d'être une référence surtout comme philosophe spiritualiste, dont la démarche, toute différente de celle de Husserl (son quasi-exact contemporain), avait toutefois une parenté avec celle-ci dans leur volonté commune de conserver à la philosophie une spécificité et une dignité inaliénables face aux sciences exactes comme face au développement de ces disciplines, alors toutes jeunes et en plein développement, qu'on appelle aujourd'hui les sciences humaines.

Le cas à part de Gilles Deleuze

Mais la plus atypique et la plus inattendue – et par là la plus révélatrice et la plus intéressante – des réceptions positives et attentives que le bergsonisme a continué d'avoir, même à l'époque où sa philosophie continuait le plus souvent d'être délaissée, est celle de Gilles Deleuze. Peut-être d'ailleurs faut-il voir en Deleuze moins un précurseur du regain actuel de l'intérêt pour Bergson qu'une exception à son époque. Dans son remarquable ouvrage sur *Le Bergsonisme*, paru aux Presses universitaires de France en 1966, il s'attache à montrer qu'une philosophie de l'intuition peut être une philosophie méthodique ne fuyant pas les problèmes en se reposant tout entière sur la subjectivité et l'affect, sur des sentiments et « une sympathie confuse », mais en se développant à travers une méthode

rigoureuse, « et même une des méthodes les plus élaborées de la philosophie », comme il l'écrit dans les premières lignes de son livre.



Gilles Deleuze par Marie-Laure De Decker, *circa* 1975

À ce sujet, il faut souligner que l'intérêt de Deleuze pour Bergson ne s'est pas réduit à l'étude attentive et pointue de son œuvre dont témoignage son livre sur *Le Bergsonisme* ; il est aussi présent comme un des soubassements de sa propre pensée sur plusieurs points, ce qui se manifeste en particulier dans son vaste essai sur le cinéma où il prend appui sur les conceptions de Bergson, ainsi que le dénotent les titres des deux volets de cette étude : « L'image-mouvement » et « L'image-temps ». Même si, dans cet ouvrage, en partant de Bergson, Deleuze va nécessairement prendre dans un sens plus large et assez différent la conception que Bergson a eu du cinéma, qui a surtout été une illustration de certaines de ses thèses fondamentales, ce sont les concepts de Bergson qui vont permettre à Deleuze de trouver le chemin lui permettant de porter un regard philosophique sur le septième art et de « penser le cinéma ». Quels que soient les sens différents que revêtiront certains des concepts bergsoniens chez Deleuze, il n'en demeure pas moins qu'il existe incontestablement des affinités entre le bergsonisme et sa philosophie.

En dehors de quelques exceptions, comme ce cas à part de l'intérêt de Deleuze pour Bergson, le bergsonisme est resté peu prisé au cours de la deuxième moitié du XX^e siècle, et ce n'est vraiment qu'au cours du présent siècle que s'est fait jour un regain d'intérêt pour Bergson, dont témoignent tout spécialement les nouvelles éditions soignées de ses œuvres.

Une réévaluation aujourd'hui

Depuis environ deux décennies, au cours de ce premier quart du XXI^e siècle s'est en effet développée une activité éditoriale importante autour de Bergson qui fait contraste avec une longue période de plus d'un demi-siècle de stagnation, en dépit de « l'édition du centenaire » en 1959 réunissant – en un seul gros volume – la plupart des *Œuvres* de Bergson, complétée par la suite par un volume de *Mélanges*, en 1972, ces deux publications étant dues à André Robinet et n'ayant pas relancé très significativement l'intérêt pour le bergsonisme.

La première et plus importante manifestation de cette reviviscence éditoriale de Bergson sans précédent est l'apparition pour la première fois d'éditions critiques de ses œuvres, d'une part aux Presses universitaires de France, d'autre part aux éditions

Garnier-Flammarion. L'édition en Garnier-Flammarion à ce jour ne comprend pas l'intégralité des principaux titres de Bergson, mais elle s'accompagne de présentations et surtout de notes parfois très fouillées. L'édition aux PUF, dirigée par Frédéric Worms (qui est par ailleurs depuis 2022 le directeur de l'É.N.S. d'Ulm), se distingue quant à elle par son ampleur. Elle comprend tous les livres publiés par Bergson ainsi que les recueils d'articles, et divers autres textes réunis sous le titre d'*Écrits philosophiques*. Pour ce qui concerne les recueils d'articles publiés par Bergson, les membres de l'équipe de bergsoniens chevronnés (dont Arnaud François, Camille Riquier, Arnaud Bouaniche...) dirigée par Worms se sont partagé la présentation et l'appareil critique des différents articles, qui, de plus, ont tous fait l'objet d'éditions séparées parallèlement à leurs éditions en recueil.

L'appareil critique comprend, pour chaque volume : un dossier avec, outre les notices, notes et variantes ; des tables analytiques ; chaque fois un important choix des *lectures* qui ont été faites des œuvres concernées, de leur réception aux débats qui ont suivi au fil du temps. Il y a aussi toute une série d'index dont l'originalité est d'ajouter chaque fois aux traditionnels index des matières, des notions, des noms de personnes, deux sortes d'index qu'on trouve beaucoup moins fréquemment : un index des exemples et un index des images... Si de tels index ont pu être constitués, c'est que les œuvres de Bergson s'y prêtaient, et cela met ainsi en évidence une des particularités de ses écrits, l'abondance des exemples chez Bergson, empruntés à des domaines très différents, et les images auxquelles il a volontiers recouru, dont certaines célèbres (le clou et le vêtement, le verre d'eau sucrée...), ce qui semble assez paradoxal au regard de l'apparence au premier abord abstraite et aride de ses écrits.

Cette édition fait un contraste singulier avec le caractère fruste et abrupt des rééditions qui s'étaient longtemps succédé auparavant des années 1940 aux années 1990, de ces mêmes œuvres aux Presses universitaires de France aussi. Les rééditions, à la fin des années 1990 et au début des années 2000, dans la collection « Quadrige », en plus petit format, ne faisaient pas exception, leur moindre coût ne les rendant pas pour autant plus accessibles. Je me souviens de mon désarroi, adolescent, face à des éditions de ces époques de *Matière et mémoire* et de *L'Évolution créatrice* trouvées au C. D. I. de mon lycée

et me laissant bien démuni pour une première approche de ces textes difficiles.

Les éditions critiques de ces dernières années témoignent assurément d'un regain d'intérêt et, semble-t-il bien, d'un certain « retour à Bergson » après la période de net recul, durant plus d'un demi-siècle, de l'influence mais aussi de l'aura de Bergson, autant que de l'intérêt pour sa philosophie. Participe de cette redécouverte également la surprise de la première publication, de 2016 à 2019, de quatre séries des cours au Collège de France – leur intérêt intrinsèque si l'on s'intéresse à Bergson étant redoublé par l'importance qu'ils ont revêtu pour Péguy.

En plus des éditions critiques et de la publication de séries des cours au Collège de France, on notera aussi un regain de publications diverses sur Bergson, qui va des livres publiés par les membres de l'équipe éditoriale des PUF (*Archéologie de Bergson* de Camille Riquier, *Bergson ou les deux sens de la vie* de Frédéric Worms, etc.) à diverses autres parutions destinées à un plus large public telles que, pour les plus récentes, *Bergson le penseur de l'imprévisible* d'Emmanuel Kessler ou encore le livre de Michel Laval rappelé dans le préambule de la présente étude.

Le rôle posthume de Péguy dans le renouveau des études bergsoniennes

Ce qu'il y a de plus remarquable, eu égard à notre propos, dans ce regain d'intérêt pour Bergson réside en ce que, par-delà les périodes successives de la plus grande renommée puis de la désaffection, il tend à rejoindre la vision que Péguy pouvait avoir de Bergson. Nous allons en venir à délimiter le bergsonisme qu'a pu connaître Péguy en indiquant la partie de l'œuvre à laquelle il a adhéré. Mais il est saisissant de voir combien l'évolution de la façon dont le bergsonisme a été perçu va rebondir et pivoter avec la parution des derniers livres que nous avons évoqués, ce qui fait qu'en s'efforçant de bien distinguer ce que Péguy a connu de l'œuvre de Bergson on approfondit en même temps les raisons et les malentendus de la destinée de sa réception par la suite.

Si la parution de son troisième grand livre, *L'Évolution créatrice*, marquera comme la confirmation et l'accomplissement de sa renommée grandissante – bientôt à son zénith – dans la foulée du succès du *Rire* puis des cours au Collège de France, en revanche celle

de son dernier livre, *Les deux sources de la morale et de la religion*, à la fois complète et parachève son œuvre, et entérine son discrédit. Dans tous les cas, pris en bonne ou mauvaise part, ce livre a représenté un tournant dans sa réception, à la fois en couronnant son œuvre et en entraînant l'amorce de sa désaffection. Par bien des aspects c'est donc plutôt à travers la redécouverte de ses premiers livres que peut surgir un renouveau de l'intérêt pour Bergson, ce qui équivaut à redonner une nouvelle actualité à la vision que Péguy a pu avoir du bergsonisme à travers les premiers livres du philosophe.

Dès lors, c'est-à double titre que la redécouverte de Bergson peut se faire de façon privilégiée sous le signe de Péguy : d'une part c'est grâce à Péguy qu'a pu avoir lieu récemment, un peu plus d'un siècle après sa mort, la publication pour la première fois de plusieurs séries des cours au Collège de France ; d'autre part le Bergson que l'on cherche à retrouver, enfoui depuis bientôt un siècle aussi sous l'accumulation des commentaires, des critiques, des éloges comme des rejets, est avant tout celui de Péguy, le Bergson qui a vécu jusqu'en 1914, ou même, selon Péguy, le Bergson d'avant 1907.

3. Le Bergson de Péguy

Bergson 1889-1914... voire 1889-1906

De même que précédemment il ne s'agissait pas de faire un récit en quelques pages de la vie de Bergson ni d'entreprendre de résumer sa pensée, ce qui suit ne consistera pas à décrire et résumer chacune de ses œuvres, mais il est indispensable de rappeler les titres de ses œuvres et leurs dates pour les situer, cela afin de circonscrire le périmètre de l'œuvre de Bergson dont il sera question à propos de Péguy, ce « Bergson 1889-1914 » (1889 étant la date de la publication de son premier livre) pour utiliser une expression destinée à faire image et à souligner la particularité de mon approche.

L'intérêt qu'il y a à procéder à cette délimitation méthodique est d'autant plus grand que – outre que le Bergson de Péguy par la force des choses n'est pas le philosophe mort en 1940, mais seulement Bergson à travers ce qu'il a écrit jusqu'en 1914 – Péguy délimite, comme on le verra, un périmètre plus restreint encore de ce qu'est

pour lui l'essentiel de Bergson, en mettant entre parenthèses les œuvres publiées à partir de 1907, voire après 1903.

On prendra cependant en compte l'ensemble des écrits de Bergson publiés jusqu'en 1914, articles et conférences dont on peut avoir connaissance aujourd'hui, car, bien que Péguy creuse et accentue la différence entre le Bergson des débuts jusqu'aux années 1903-1906 et le Bergson qui suit, il réagit aussi à la partie de l'œuvre avec laquelle il prend ses distances, et cette dernière, dès lors, est aussi à retenir dans notre étude, toute distincte qu'elle soit.

Les livres de Bergson : un dialogue constant avec les sciences

Signalons d'emblée la façon très particulière et caractéristique dont les écrits de Bergson se sont échelonnés dans le temps, ou pour reprendre une expression si attachée à Bergson, « dans la durée ». De l'avis même de Bergson comme de ses commentateurs, sa philosophie est exposée principalement dans quatre grands livres, dont les dates de publications furent de plus en plus espacées (on me passera cette expression peu bergsonienne, appliquée au temps !), ce qui est loin d'être sans signification : *l'Essai sur les données immédiates de la conscience* (1889), *Matière et mémoire* (1896), *L'Évolution créatrice* (1907), *Les deux sources de la morale et de la religion* (1932). À ces quatre livres s'ajoutent deux autres monographies : *Le Rire* (1900) et *Durée et simultanéité* (1922).

Rappelons l'ingénieuse approche de Camille Riquier qui dans son livre *Archéologie de Bergson* étudie ces œuvres sous l'angle du temps en les répartissant ainsi de ce point de vue : étude du présent dans *l'Essai*, du passé dans *Matière et mémoire*, du futur dans *L'Évolution créatrice* et... de l'éternité dans *Les deux sources*. Des développements sur les concepts de la durée et de la simultanéité se trouvant en complément dans le livre qui annonce dans son titre ces sujets.

Je reviendrai un peu plus loin sur l'association – très importante par le rôle qu'elle a joué, mais qui pose aujourd'hui question – qui a été faite entre Bergson et « la littérature », et plus précisément le caractère presque incontournable que la référence à Bergson avait pris dans la critique littéraire au cours de la première moitié du XX^e siècle, pour plusieurs décennies. On verra que c'est assez surprenant et surtout paradoxal. Car ce qu'il y a à mon sens de plus grand chez Bergson et ce qu'il y a peut être à l'époque contemporaine (au sens

large) d'unique à ce niveau est bien plutôt son exigence scientifique, sa capacité de confrontation et de dialogue avec les sciences, tant avec les sciences humaines que les sciences exactes.

Tandis que dans l'Antiquité grecque le philosophe ne se distinguait tout d'abord pas du savant et, dirions-nous aujourd'hui, du « scientifique », ce qui jusqu'au XVII^e siècle restera encore fréquemment le cas (il n'est que de penser à Descartes, Pascal, Leibniz par exemple), en revanche au cours du XVIII^e siècle, les mots de « philosophe », de « philosophie » vont, comme on sait, peu à peu prendre un sens plus restreint et plus spécifique (outre la connotation particulière que ces mots prennent lorsqu'ils sont associés aux philosophes de l'époque des « Lumières »). Mais depuis deux siècles et demi environ, science et philosophie sont clairement séparées ; rares ont été les philosophies qui ont pris la peine ou ont eu la capacité de se confronter directement aux sciences.

J'ai rappelé plus haut la façon dont on peut considérer les écrits de Bergson comme autant d'études sur le temps abordé sous différentes facettes. Mais tout aussi important, sinon plus, est le fait, moins visible et moins souvent souligné, que ses œuvres ambitionnent toutes de se confronter aux sciences de son époque.

Matière et mémoire est tout du long un dialogue avec la psychologie, l'ethnopsychologie, la physiologie, la neurologie et le livre contient entre autres une étude attentive de ce que peuvent nous apprendre diverses affections cérébrales, telles l'aphasie, l'agraphie par exemple. De nombreux spécialistes de ces domaines sont mentionnés et discutés au fil de l'ouvrage. *L'Évolution créatrice* dialogue avec ce qu'on appelle aujourd'hui les sciences de la vie et de la terre. *Les deux sources* sont une confrontation avec celles des sciences humaines non abordées encore auparavant par Bergson : sociologie, histoire... *Durée et simultanéité*, comme on l'a vu, est une confrontation avec les sciences physiques à travers les théories d'Einstein.

Quant à *l'Essai sur les données immédiates de la conscience*, par quoi commence l'œuvre bergsonien (et qui fut sa thèse), ce n'est rien moins, même si cet aspect n'est pas le plus évident, qu'une réflexion sur les fondements des mathématiques. Dans *La Vocation de Bergson*, Jean Guilton signale¹ que, durant les années de gestation de *l'Essai*, Bergson, alors professeur au lycée Blaise-Pascal de Clermont, aimait à s'entretenir avec un collègue professeur de mathématiques,

¹ Jean Guilton, *La Vocation de Bergson*, Gallimard, « Vocations », 1960, p. 79.

Constantin, qui s'intéressait aux fondements des mathématiques. Il était tout à fait logique que Bergson dans son souci de rigueur scientifique commençât par une réflexion sur les mathématiques, et aussi bien sur le nombre que l'espace. Guitton souligne aussi à juste titre¹ que la signification du choix qu'avait fini par faire Bergson dans son cursus, en s'orientant vers les lettres plutôt que les sciences, ne doit pas tromper le lecteur, car ce choix n'enlève rien au fait que Bergson avait auparavant cultivé également ses connaissances au plus haut niveau à part égal dans les deux domaines, ce qu'il continuera à faire par la suite.



Jean Guitton par Jean-François Rault pour Sygma pendant l'émission *Apostrophes* de Bernard Pivot, le 1^{er} novembre 1985

¹ J. Guitton, *La Vocation de Bergson, op. cit.*, pp. 54-57.

En complément, ajoutons qu'en rassemblant les diverses réflexions sur les signes, le langage, les langues qu'on trouve dans les différents écrits de Bergson on pourrait constituer tout un volume sur son rapport à la linguistique et à la sémiologie. Quant aux réflexions de Bergson sur le cinéma, apparu à cette époque, elles n'ont pu encore jouer de rôle dans *Le Rire*, qui s'appuie surtout sur des exemples pris au théâtre ; mais c'est peu d'années après, dans *L'Évolution créatrice* que Bergson livre sa confrontation avec la technique cinématographique au point même de l'inclure dans le titre de la quatrième grande partie de cet ouvrage : « Le mécanisme cinématographique de la pensée et l'illusion mécanistique [...] ».

Surtout, Bergson ne se contente pas dans ses écrits de confronter un système de pensée qui serait le sien tour à tour aux différentes sciences, comme l'avait par exemple fait Schopenhauer dans *De la volonté dans la nature* avec les sciences naturelles, dont il tirait des exemples venant illustrer et confirmer sa philosophie. Bergson procède différemment, sa philosophie se construisant et s'élaborant au fur et à mesure de ses confrontations successives avec les sciences, ce qui est tout à fait remarquable.

C'est d'ailleurs à partir de là qu'on peut parvenir à comprendre en quoi a résidé la principale erreur de Bergson lors de sa confrontation à la théorie de la relativité dans *Durée et simultanéité* : pour entrer en dialogue avec la physique d'Einstein, Bergson part de sa propre philosophie comme d'une donnée préexistante, comme d'un dogme pourrait-on presque dire, autrement dit – en termes bergsoniens (et l'on est très près de Péguy) – comme d'un « tout fait » et non comme d'un « se faisant ». Ses autres livres au contraire développaient une philosophie « se faisant » et non pas « toute faite ». En ce sens, si *Durée et simultanéité* reste un livre intéressant par les développements qu'il contient sur certains thèmes bergsoniens, il n'en est en pas moins dans sa démarche le moins « bergsonien » des livres de Bergson, s'appuyant sur quelque chose qui serait fait – sa philosophie – et qui ne continuerait pas de « se faire » et de s'élaborer dans un dialogue avec la science des intuitions dont elle est porteuse.

Ce point de vue, à partir de la spécificité même de la philosophie de Bergson, rejoint la critique qui du point de vue scientifique peut être faite de la démarche de Bergson dans *Durée et simultanéité*, telle que l'a résumée Jean-Marc Levy-Leblond :

Certes, Bergson donne acte à Einstein de la validité de la théorie physique de la relativité. Mais c'est pour tenter aussitôt d'assujettir cette théorie à sa philosophie, alors qu'il aurait sans doute été plus adéquat de la tenir à distance et d'affirmer l'indépendance (au moins relative...) du philosophe à l'égard du physicien.¹

« Les deux livres et les articles et les leçons »

À ces six livres publiés par Bergson on doit joindre deux recueils d'articles et conférences : *L'Énergie spirituelle* (1919), puis *La pensée et le mouvant* (1934). Ces recueils ne peuvent toutefois être tout à fait qualifiés de secondaires par rapport aux livres cités précédemment, car certains des articles qu'ils contiennent exposent des points essentiels de la philosophie de Bergson (sur l'intuition, sur la métaphysique, sur le rapport entre le cerveau et la pensée, notamment).

S'ajoutent à ce corpus de publications les cours de Bergson, dont plusieurs ont fait déjà l'objet de publications au fil du temps, mais dont les plus importants, les cours au Collège de France, même si quatre séries en ont été publiées ces dernières années, ne restent connus qu'en partie. Il y a enfin la correspondance de Bergson et quantité d'autres petits écrits divers, dont un choix avait été publié sous le titre de *Mélanges* par André Robinet, et dont une nouvelle sélection a été publiée, dans le cadre de l'édition critique récente aux PUF, sous le titre *Écrits philosophiques* (2011).

On en arrive donc à délimiter le corpus de Bergson dont il va être question pour notre étude : la part de son œuvre que Péguy a pu connaître, à savoir les cours au collège de France, quelques articles et conférences, quatre livres, dont les trois premières sommes où il a exposé sa philosophie : *l'Essai, Matière et mémoire* et *L'Évolution créatrice*.

Mais plus exactement, selon l'expression même de Péguy, qui revient à plusieurs reprises sur ce distinguo, le corpus essentiel de « la philosophie bergsonienne » sera pour Péguy « les deux livres et les articles et les leçons »², ainsi qu'il l'écrit début 1909... deux ans après *L'Évolution créatrice*. On sera amené à revenir sur les raisons de ce partage fait par Péguy entre les œuvres de Bergson. Mais il suffit à ce stade d'indiquer déjà que ces « deux livres » – expression

¹ H. Bergson, *Durée et simultanéité*, Garnier-Flammarion, 2021, « Présentation » de Jean-Marc Levy-Leblond, p. 46.

² Ch. Péguy, *Notes pour une thèse* [1909], B 1164.

qui revient ailleurs chez Péguy – sont sans ambiguïté (il les cite ensuite) *l'Essai sur les données immédiates de la conscience* ainsi que *Matière et mémoire*.

L'importance même d'un tel distinguo pour Péguy et l'expression qu'il emploie des « deux livres » justifient l'utilité méthodique qu'il y a à prendre en compte et à distinguer les différentes périodes du bergsonisme et à tout le moins à ne pas assimiler à tout le bergsonisme ce que Péguy en a retenu et aimé passionnément, puisque aussi bien on constate que Péguy dès 1909 n'adhère plus sans réserve aux avancées du bergsonisme d'après 1906, voire à celles d'après 1903 ou 1904.

On peut maintenant indiquer l'ensemble des œuvres de Bergson qui ont compté pour Péguy. Ce sont donc « les deux livres » cités plus haut ; « les leçons » : celles d'abord que Péguy a pu avoir en tant qu'élève de Bergson, ne l'oublions pas, et les cours au Collège de France, dont nous ne pouvons connaître qu'une partie, quatre années sur les onze séries de cours dispensés de 1900 à 1914 (les deuxième, troisième quatrième et cinquième années, de 1901 à 1905) ; et enfin « les articles », dont nous allons maintenant essayer de délimiter lesquels ont pu retenir l'attention de Péguy.

Les deux recueils d'articles et conférences publiés par Bergson lui-même ont été publiés après la mort de Péguy. Mais Péguy a connu certains de ces textes, et aurait presque pu, factuellement, tous les connaître. En effet, même si la date de parution du deuxième recueil – 1934 – est très tardive, les textes réunis sont beaucoup plus anciens et remontent à deux ou trois décennies avant leur publication en recueil, tous les articles et conférences des deux recueils de 1919 et de 1934 se situant entre 1901 et 1913, à l'exception des deux essais introductifs du recueil de 1934, écrits spécialement pour cette édition.

Lorsque j'écris que ces textes auraient presque tous pu être connus de Péguy, c'est que, du fait de leur date, la chose est possible en théorie, mais concrètement bon nombre d'entre eux ne l'ont pas été. En effet une grande partie de ces textes ont d'abord été des conférences, certaines prononcées à l'étranger, à Londres, à Birmingham – parfois même écrites et prononcées en anglais par Bergson (dont la mère était anglaise), puis parues en Angleterre dans cette langue –, une autre à Bologne, d'autres à Oxford, dont une n'a été publiée qu'en langue suédoise, etc. Ce qui revient à dire

que Péguy n'a probablement connu que quelques-uns des textes issus d'articles et de conférences réunis par la suite.

C'est d'autant plus vrai lorsqu'on prend par ailleurs en compte le fait que, si jusque dans les premières années du XX^e siècle Péguy reste extrêmement attentif à tout ce qui vient de Bergson, par la suite, surtout à partir de la période qui commence avec la publication de *L'Évolution créatrice* (1907), même si Péguy assure encore une veille active de tout ce qui paraît de Bergson, peut-être dans une moindre mesure qu'auparavant cependant, il n'en fait alors guère état. Or, relativement à ces considérations il faut souligner que huit de ces textes proviennent d'articles et de conférences des années 1911-1913, un date de 1908, et seulement cinq remontent aux années 1901-1904.

Parmi ces cinq textes figure une conférence sur le rêve, prononcée en 1901, à laquelle Péguy semble avoir fait écho comme nous le verrons ultérieurement, d'autant plus que cette conférence a connu deux parutions en revue en 1901, et figure une conférence sur Ravaisson prononcée lors de l'entrée de Bergson à l'Académie des sciences morales et politiques. Les trois autres articles, respectivement de 1902, 1903 et 1904, ont été publiés, le premier (« L'effort intellectuel ») dans *La Revue philosophique*, les deux autres dans *La Revue de métaphysique et de morale* : « Introduction à la métaphysique », puis « Le cerveau et la pensée : une illusion philosophique » d'abord paru en 1904 sous le titre « Le paralogisme psychophysiologique ». Ce sont surtout ces textes qui auront été connus de Péguy, et encore inclus dans ce qu'il retenait d'essentiel de l'œuvre bergsonien. Je serai amené à revenir un peu plus loin sur l'« Introduction à la métaphysique » qui, en 1903, aura indirectement entraîné un des principaux tournants dans l'évolution des relations entre Bergson et Péguy.

Pour donner une vue d'ensemble, la plus complète possible, des écrits qui ont pu appartenir au corpus qu'a pu connaître Péguy, et de ce qui a constitué le corpus personnel plus restreint des écrits bergsoniens retenus par Péguy, j'ai essayé de distinguer, parmi les nombreux autres écrits divers et conférences de Bergson, ceux qui sont susceptibles d'appartenir à ce corpus. Le nombre en est assez limité, la majorité de ces écrits divers appartenant à la période suivant *L'Évolution créatrice*, la plupart étant en outre datés de la période allant de 1914 à 1939. Il y a au moins deux écrits notables qu'on peut mentionner : le compte-rendu par Bergson, en novembre

1897, des *Principes de métaphysique et de psychologie* de Paul Janet (oncle du célèbre psychologue Pierre Janet), paru alors dans *La Revue philosophique*, et le texte crucial intitulé « Le parallélisme psycho-physique et la métaphysique positive » et publié en juin 1901 dans le *Bulletin de la société française de philosophie*, après sa prononciation en mai suivie d'une *discussion* également publiée.

Voilà délimité le périmètre des écrits donnant le matériau pouvant avoir constitué l'idée que Péguy se faisait de la philosophie de Bergson. Double ensemble, en vérité, comme on l'a vu – puisqu'à l'intérieur de cet ensemble un sous-ensemble plus restreint sera constamment à distinguer, résumé par la formule abrupte de Péguy : « les deux livres et les articles et les leçons ». Formule qui d'ailleurs nous invite à ne pas rendre trop rigide la distinction entre ces deux ensembles par la seule datation : on peut parler de ce sous-ensemble comme de l'ensemble des écrits publiés ou donnés en public sous forme de conférences ou cours au plus tard avant 1907, mais ce n'est pas nécessairement aussi exclusif du point de vue des dates, la différence entre un avant et un après s'appliquant clairement aux livres et certainement moins rigoureusement aux articles et, a fortiori, aux « leçons », c'est-à-dire aux cours au Collège de France qui allaient se poursuivre jusqu'en 1914.

Premier point d'étape : l'éclairage réciproque des écrits de Bergson et de Péguy

Pourquoi attribuer tant d'importance à bien faire ces différences ? Pour les raisons que j'ai dites, mais plus encore : pas seulement pour bien distinguer ce que Péguy a pu connaître, et, de plus, distinctement, ce qu'il a sélectionné et retenu de Bergson, mais, paradoxalement, pour d'autres raisons qui ont trait à la compréhension même qu'on peut avoir de la philosophie de Bergson dans son ensemble.

En préparant cette étude, en lisant et relisant Péguy et Bergson, j'ai fait plusieurs découvertes qui se sont révélées tour à tour, ayant trait d'abord à la philosophie même de Bergson, mais aussi à ce que Péguy avait vu chez Bergson, et enfin – faisant le lien entre ces deux découvertes – la découverte supplémentaire d'une analogie étonnante, rarement soulignée, entre les démarches des deux penseurs.

Voici, résumées brièvement, en conclusion du premier volet de cette étude, ces trois découvertes ou – à tout le moins – les constatations qui se sont imposées à moi comme aussi essentielles que surprenantes.

La première a trait à ce qui touche à l'essentiel de la philosophie de Bergson. En distinguant le Bergson des premiers livres sans préjuger de ce qui suivrait et en ne les lisant pas à la lumière des livres qu'il publierait par la suite, on ne peut s'empêcher de penser que ce qui a d'abord pu fasciner, ou dérouter, chez Bergson, c'est qu'à travers ses premiers livres il apparaît comme un sphinx. On ne sait pas alors où il va et où il nous emmène, ni ce à quoi il tend, ses objectifs et ses intentions demeurent mystérieuses. Il décrit et décortique des problèmes et des paradoxes dont il tire des conséquences, et entre *l'Essai* et *Matière et mémoire* on ne dirait pas qu'il y a eu progression mais plutôt qu'il relance la donne et repart de zéro avec de nouveaux problèmes. Je n'irai pas plus loin ici dans la description de cette particularité de la philosophie de Bergson, mais ce point est fondamental, car il y va de l'originalité sans équivalent de la démarche philosophique de Bergson.

En guise d'introduction à son cours sur Bergson Jean Beaufret écrivait assez justement : « C'est dans le dernier livre si tardivement publié [*Les deux sources de la morale et de la religion* – 1932] que se révèle l'intention latente de toute l'œuvre antérieure »¹, mais il n'avait pas vu toutes les conséquences de ce curieux état de choses, ni son importance, comme le montre la phrase qu'il ajoutait, plus contestable : « Au fond, même le premier livre se situe déjà dans les parages de la Morale et de la Religion. » Formule qui, telle quelle, appelle bien des réserves et relativise ce qu'il avait juste auparavant établi.

Si on lit les premiers livres de Bergson à la lumière de ce qu'on croit savoir sur lui à partir de son dernier livre, on ne peut tout simplement pas entrer dans l'œuvre. Cela n'a pas échappé à Jean Guitton, qui, dans les nombreuses pages qu'il a consacrées à Bergson, revient à plusieurs reprises sur les « yeux de chouette » de Bergson, trait physique qu'il relie à la chouette, animal symbolique de la déesse de la sagesse, mais pour souligner qu'il s'agit d'un regard énigmatique avant tout, analogue au caractère énigmatique de ses premiers livres. Dans *La Vocation de Bergson*, Guitton cite

¹ Jean Beaufret, *Notes sur la philosophie en France au XIX^e siècle. De Maine de Biran à Bergson*, Pocket, « Agora », 2011.

Charles Du Bos, qui, après avoir rencontré Bergson, écrivit dans son *Journal*, en 1922, que Bergson est « non pas du tout inhumain, mais pour ainsi dire ahumain », et poursuivait en essayant de décrire la personne qu'était Henri Bergson, lequel lui avait semblé appartenir à une autre espèce que l'espèce humaine : « petit, *magicien secret*, furtif », évoquant aussi son « regard tourné entièrement en dedans »¹. Charles Du Bos décrivait alors non pas l'auteur mais l'homme (ou l'étrange créature ?) qu'il avait rencontré, et dont l'œuvre qu'il avait produite à cette date-là était, en effet, tout entière à son image.



Photographie de Charles Du Bos en frontispice de *Lettres de Charles Du Bos et réponses de André Gide*, Corrêa, 1950

¹ Jean Guittou, *La Vocation de Bergson*, *op. cit.*, p. 113.

Larvatus prodeo ?

Jean Guitton a insisté sur la vision d'un Bergson secret, *avançant masqué*, citant à maintes reprises à son sujet la célèbre formule de Descartes : *Larvatus prodeo*. Il y a du vrai, pour une part, dans cette formule appliquée à Bergson, mais c'est une image inadéquate lorsqu'on suppose par là un Bergson sachant exactement où il va et le dissimulant le plus longtemps possible. Cela va à rebours de ce qui constitue sa véritable grandeur, « grandeur » sur laquelle Guitton conclut pourtant son livre. Car si Bergson s'était seulement ingénié à avancer masqué *en ce sens-là*, sa démarche dans ses premiers livres deviendrait pour une large part absurde et incompréhensible, presque oiseuse. Il faut bien plutôt imaginer un Bergson avançant masqué, pas seulement aux yeux des autres, mais à ses propres yeux, inconnu à lui-même. Sa démarche initiale devrait plutôt être comparée à celle d'un homme avançant dans la nuit et s'accrochant à ce qu'il peut pour ne pas tomber et pour avancer, en parvenant ainsi non seulement à rester debout mais à aller plus loin, sa marche se faisant petit à petit plus sûre puis son chemin s'éclairant progressivement.

À la découverte de cet aspect essentiel de la démarche de Bergson s'est ajoutée une découverte au sujet de la vision que Péguy avait de Bergson : associer à Péguy le Bergson que l'on connaît plus amplement depuis la parution des *Deux sources de la morale et de la religion* a le plus souvent empêché de voir que Péguy, le premier, a vu chez Bergson ce que tout le monde découvrirait par la suite. Il a adhéré au bergsonisme sous sa forme la plus opaque et la plus difficile et, à travers ce chemin rude et escarpé, il a entrevu ce qui n'apparaissait pas encore dans les écrits de Bergson. Péguy a associé peu à peu le bergsonisme à une spiritualité et à un mysticisme chrétiens qui n'apparaissent pas encore chez Bergson, tout à son cheminement intérieur extraordinaire – de là ses réserves longtemps vis-à-vis de Péguy, et plus tard inversement la manifestation d'une vive empathie pour Péguy, reconnu même comme philosophe. Les déclarations attribuées par les frères Tharaud¹ à Bergson et décrivant Péguy comme « l'homme qui avait connu sa pensée la plus secrète, telle qu'il ne l'avait jamais exprimée et aurait voulu l'exprimer », sont lourdes de sens mais ne prennent véritablement

¹ Frères Tharaud, *Notre cher Péguy*, Plon-Nourrit et Cie, 1926, tome II, pp. 265-266.

toute leur signification que si on les lit à la lumière de cette lente évolution souterraine de la philosophie même de Bergson.

C'est dire que Péguy joue un rôle clef dans la redécouverte de Bergson, et c'est loin d'être seulement à travers les cours conservés par lui et qu'il a permis de redécouvrir. Car son bergsonisme est éclairant pour avoir été rigoureusement fidèle au « premier Bergson », celui des « deux livres », les plus importants sans doute de l'œuvre bergsonien, tout en y pressentant le Bergson à venir, bien plus en s'efforçant d'écarter tout ce qui dans le bergsonisme risquait de se figer et de prendre la forme d'un dogmatisme, de là ses réserves quant au troisième grand livre : *L'Évolution créatrice*.

Deux parcours qui se devancent tour à tour l'un l'autre

Lorsqu'on met en rapport les deux considérations précédentes : d'une part l'originalité de la démarche bergsonienne, la philosophie de Bergson « se faisant » peu à peu, se créant progressivement en avançant, et d'autre part la vision, au sens fort, que Péguy avait de Bergson, en y pressentant ce qui adviendrait au jour plus tard dans l'évolution de cette philosophie, on commence à voir se dessiner une autre découverte surprenante : une analogie entre le cheminement de Bergson et celui de Péguy. Il apparaît alors qu'il y a une ressemblance tout à fait singulière entre le lien profond reliant les premières œuvres de Péguy (notamment la *Jeanne d'Arc* de 1897) et la future révélation de son ardente spiritualité chrétienne, et par ailleurs le lien secret reliant le dernier livre de Bergson tendant au mysticisme chrétien et son œuvre antérieure.

Il est d'usage, le plus ordinairement, de parler d'une « conversion » de Péguy, en présentant son œuvre comme divisée en deux parties, une première partie étant guidée par un socialisme militant et athée, puis une deuxième partie d'inspiration chrétienne. Or, dès qu'on connaît mieux Péguy, on découvre assez vite que les choses sont beaucoup plus complexes et l'opposition bien moins tranchée que ce que l'on croyait *a priori*. On pourrait donner d'innombrables exemples, mentionner les citations de Pascal survenant dès 1900 dans *Encore de la grippe*, puis *Toujours de la grippe*, ou encore rappeler les articles où, très tôt, Péguy a formulé des réserves envers les diverses formes que revêtait l'anticléricalisme militant par exemple, etc. Mais il suffit de remarquer qu'il serait impossible de soutenir que *Le Mystère de la charité de Jeanne d'Arc* de

1910 soit une palinodie chrétienne qui prendrait le contrepied de la *Jeanne d'Arc* de 1897, œuvre d'un militant socialiste et non croyant : il s'agit bien plutôt d'un approfondissement dans la continuité d'une même inspiration.

Les cheminements de Bergson et de Péguy apparaissent dès lors avoir ce point commun troublant d'évolutions graduelles dont la parenté va être progressivement de plus en plus manifeste, mais également précédées d'une longue période de latence. Venons-en donc aux liens entre Bergson et Péguy, en prenant d'abord en considération deux points.

Il y a tout d'abord le fait que la place de Bergson dans la pensée et l'œuvre de Péguy n'aura pas été seulement une influence littéraire et livresque. Bergson, aîné de Péguy de quatorze ans seulement, a été son contemporain, et l'a côtoyé à plusieurs reprises. Dans la seconde partie de cette étude, je retracerai en résumé la place de Bergson dans la vie et on pourrait dire aussi dans le cœur (le mot n'est pas trop fort) de Péguy, à travers les principales étapes de leurs relations, qui ont été délicates et difficiles, et – le plus souvent – douloureuses pour Péguy.

Mais je développerai auparavant l'autre point, qui porte sur le fait qu'on n'a pas avant tout, dans le cas singulier de l'influence de Bergson sur Péguy, celle d'un philosophe sur un de ses disciples ou sur un autre philosophe, mais l'influence très particulière d'un philosophe sur un écrivain, polémiste, essayiste et poète. Avant d'aborder ultérieurement les différentes formes qu'a revêtues la présence de la philosophie de Bergson dans les écrits de Péguy, une autre question préalable étrange se pose, celle du rapport entre le bergsonisme et la littérature, dont nous avons esquissé plus haut les contours. Il convient à ce stade non pas d'étudier ce que pensait Bergson des écrivains et de la littérature, sujet connexe mais distinct qu'il serait intéressant de développer par ailleurs, mais de se pencher sur l'histoire et la signification de l'obstination à voir en Bergson un écrivain autant qu'un philosophe, et dès lors à camper en lui un « philosophe littéraire ».

II. Le Bergson qu'a connu Péguy

Le philosophe et la littérature

La première partie de cette étude a délimité la part de l'œuvre de Bergson que Péguy a pu connaître, puis la partie de celle-ci qui a le plus retenu son attention, et qui fut, en outre, la seule à laquelle il a adhéré sans réserve. Mais l'objectif de la démarche qui a précédé cette délimitation, en retraçant l'évolution de la représentation que l'on s'est faite de la philosophie de Bergson au cours du XX^e siècle puis au début du présent siècle, a été de montrer en complément l'utilité et l'importance cruciale que revêtait cette distinction.

De façon similaire, si cette seconde partie a pour raison d'être, en prélude de l'étude de la présence de Bergson dans les écrits de Péguy, la mise en évidence du rôle joué par les aléas de leurs relations et donc de la place de Bergson dans la vie de Péguy, une démarche préalable va consister à éclaircir auparavant la question du rapport entre Bergson et les écrivains, et du bergsonisme avec la littérature. Soulignons à nouveau, mais de façon maintenant plus précise, ce que nous avons indiqué plus haut : nous étudierons non pas le rapport extrinsèque entre bergsonisme et littérature (les conceptions que Bergson pouvait avoir à ce sujet), mais la question du supposé rapport intrinsèque – rapport longtemps été mis en avant – entre l'œuvre de Bergson et la littérature.

Car aussi bien en ce qui concerne l'influence de Bergson sur Péguy que pour ce qui est de leurs relations, il s'est agi avant tout d'un lien multiforme entre un professeur de philosophie préparant livres, articles, leçons et conférences, et un écrivain, bien plus que de l'influence d'un écrivain sur un autre écrivain. C'est pour justifier et expliquer la légitimité de ce point de vue qu'il est nécessaire de nous pencher tout d'abord sur la question de Bergson écrivain et du bergsonisme philosophie littéraire, cela pour nous inscrire en faux contre des « idées qui ont la vie dure », qui ont longtemps participé de la gloire de Bergson mais qui par la suite ont joué au contraire un grand rôle dans le discrédit dans lequel était tombée son œuvre.

Lorsqu'on explorera la nature et la diversité des références, explicites ou implicites, à Bergson dans les écrits de Péguy, on mesurera à quel point il s'agit essentiellement de l'importance pour Péguy de la pensée de Bergson et non pas de Bergson écrivain. Il

nous faut en prélude à cette exploration du lien entre Bergson professeur de philosophie et l'écrivain Péguy, et de son rôle dans la vie de Péguy, mettre au clair cette question du bergsonisme et de la littérature sous cet aspect.

Le premier point que j'aborderai sera donc la présence de Bergson dans les études littéraires et la critique littéraire au cours du XX^e siècle, en montrant l'insistance avec laquelle on a tenu à souligner ce lien, allant jusqu'à faire de la référence au bergsonisme durant quelques décennies une référence obligée pour la critique littéraire. J'indiquerai ensuite ce qui me semblent avoir été les principaux jalons de la décomposition de cette situation, non pas tant en raison des coups de butoir des adversaires du bergsonisme qu'en raison de l'évolution propre, intime de la critique littéraire d'inspiration bergsonienne. Cette place devenue incontournable du bergsonisme dans la critique littéraire ayant dépassé de façon exorbitante toutes les considérations que Bergson (qui n'a consacré aucun livre, aucun article même à des sujets purement littéraires) a pu émettre ici et là sur la littérature, c'est de la critique littéraire peut-être la plus bergsonienne dans son inspiration qu'est venue la prise de conscience du caractère excessif, voire stérile et inhibant, et à la fin inutile de cette référence systématique à Bergson.

Avant d'en venir à l'étude des principales étapes de l'évolution des relations entre Bergson et Péguy, en un deuxième temps je prolongerai cette réflexion sur le lien entre la philosophie de Bergson et la littérature en évoquant d'abord l'autre écrivain le plus souvent associé à Bergson (autant ou plus encore que Péguy) : Marcel Proust. Cela à travers quelques rappels puis réflexions sur les liens établis par la critique littéraire entre l'œuvre de Proust et la pensée de Bergson, ce qui reviendra à aborder la question très débattue de « l'influence » de ce dernier sur l'auteur de *La Recherche du temps perdu*. Cela nous servira d'introduction à l'étude de l'influence de Bergson sur Péguy, par la mise en perspective de cette question à travers le parallèle des cas de deux écrivains peu ou prou bergsoniens, qui, non seulement sont très différents mais dont les liens entre leurs œuvres respectives et la pensée de Bergson présentent deux situations rigoureusement inverses, on verra pourquoi.

Nous arriverons enfin à l'objectif principal de la seconde partie de cette étude consistant à faire le point sur le rôle de Bergson dans la vie de Péguy, en faisant d'abord abstraction de ce qui concernera

sa place dans l'œuvre, que nous étudierons plus tard, et en nous attachant à faire ressortir les principales étapes de l'évolution des relations entre Bergson et Péguy, dont on verra ultérieurement qu'elle aura un parallèle dans l'évolution des références à Bergson dans les écrits de Péguy, qui en aura été la conséquence. On comprendra alors peu à peu que, sous les apparences que revêtiront les aléas des relations humaines entre Péguy et Bergson ainsi que l'évolution parallèle des références à Bergson chez Péguy, a résidé – jamais dit ni exprimé – un enjeu essentiel pour Péguy : rien moins que son épanouissement en tant que poète dans une autonomie vis-à-vis du bergsonisme – et de la philosophie – conquise dans la douleur. C'est qu'il y avait bien derrière les apparences une tension entre la philosophie et la littérature, étroitement liée à cette question que nous allons d'abord traiter, celle du lien bien particulier qui a été longtemps fait entre la philosophie de Bergson et la littérature.

1. Bergson, philosophe littéraire ?

Une œuvre littéraire autant que philosophique ?

Une facette de l'image de Bergson qui aura beaucoup évolué, mais qui lui reste indéfectiblement associée, est le lien particulier, souvent souligné, qui existerait entre son œuvre philosophique et la littérature. Ce qui finira par prendre deux formes, qui toutes deux nous interrogent également. La première a été d'abord de voir dans les écrits de Bergson une œuvre relevant tout autant de la littérature que de la philosophie, la seconde a consisté à associer bergsonisme et critique littéraire au point d'avoir fait de la référence à Bergson une référence quasi incontournable pour la critique littéraire durant quelques décennies au cours de la première moitié du XX^e siècle. Ce second aspect du lien très fort établi entre Bergson et la littérature n'étant pas une conséquence de l'autre mais plutôt un aspect complémentaire : le lien entre l'œuvre de Bergson et la littérature étant justifié par les qualités littéraires exceptionnelles qui auraient distingué ses écrits, et le lien entre le bergsonisme et la critique littéraire découlant plutôt de ses conceptions de la création artistique et littéraire.

Si ces deux points de vue sur l'œuvre de Bergson n'ont guère été remis en cause du point de vue même du bergsonisme, c'est que, ou bien ces côtés supposément très « littéraires » de Bergson ont été

célébrés par des critiques littéraires inspirés par Bergson, ou bien ont été négligés sans être rejetés par les philosophes intéressés par sa philosophie, mais en revanche dénigrés par les adversaires du bergsonisme non pas comme étant des appréciations erronées portées sur le bergsonisme mais tout au contraire comme des aspects du bergsonisme permettant de le discréditer en tant que philosophe, en établissant alors un lien entre son caractère « littéraire », son « irrationalisme » et sa spiritualité peu à peu affirmée. Or, mon point de vue est le suivant : comprendre et apprécier l'intérêt philosophique des écrits de Bergson ne signifie pas nécessairement reconnaître qu'ils ont une valeur littéraire exceptionnelle ni surtout (car c'est là qu'est la question) un *caractère* littéraire éminent. Mais bien plus, et surtout, prendre conscience de ce qui s'est passé avec cette association entre bergsonisme et littérature s'est avéré déterminant pour pouvoir lever bien des malentendus sur Bergson, et pour y voir beaucoup plus clair dans l'appréciation que l'on peut faire des liens entre le bergsonisme et des écrivains, comme Péguy, ou encore Proust.

Avant d'aller plus loin, je dois revenir à la différence, que j'avais juste évoquée plus haut, entre cette question, et la question distincte des conceptions que Bergson avait de de la littérature et des écrivains, et plus généralement de l'art et des artistes. En effet il ne s'agit pas ici d'entreprendre une étude des idées de Bergson sur la littérature. Non que cela ne soit pas pertinent, car même si Bergson n'a pas laissé de traité d'esthétique ni d'écrit sur l'art et la littérature, on trouve tant dans ses livres et ses articles que dans ses cours bien des passages d'un grand intérêt, parfois mémorables ou surprenants, sur ces sujets. Bien plus, les vues de Bergson sur la littérature, comme sur l'art en général, sont le plus souvent étroitement liées à sa philosophie, et sont précieuses par l'éclairage qu'elles jettent sur celle-ci sous l'angle de la création. Ce n'est cependant pas notre propos, car il n'en va pas ici des conceptions esthétiques de Bergson, mais des questions distinctes que sont d'une part le fait de considérer l'œuvre de Bergson comme une œuvre littéraire tout autant que philosophique, et d'autre part le bergsonisme comme une théorie incontournable pour la critique littéraire.

Les conséquences négatives sur l'évolution de la réception du bergsonisme de ces points de vue, qui avaient pourtant pris d'abord l'apparence d'une valorisation de l'œuvre de Bergson, revêtue

d'une « dimension supplémentaire » par un lien exceptionnel avec la littérature, furent très importantes, l'une et l'autre ayant souvent fini par aboutir à son rejet pur et simple. Le lien étroit établi peu à peu entre la philosophie bergsonienne et la littérature avait fini par faire passer Bergson pour un « philosophe littéraire », expression alors prise en très mauvaise part. De plus la présence quasi incontournable du bergsonisme comme référence obligée pour la critique littéraire avait fini par devenir trop lourde et en levant l'obstacle au développement de la critique littéraire sous les nouvelles et diverses formes qu'elle allait prendre au cours du XX^e siècle qu'avait fini par devenir la référence au bergsonisme, c'est la philosophie même de Bergson qui d'un même élan était abandonnée et rejetée.

Une dimension littéraire de l'œuvre philosophique survalorisée

Penchons-nous d'abord sur la première question, celle du bergsonisme philosophie littéraire. Et pour cela citons d'abord quelques phrases du Lagarde et Michard du XX^e siècle, non pas pour charger ces manuels qui avec tous leurs défauts avaient des qualités solides qui ont fait leur succès, mais, à travers l'image qu'ils donnaient de Bergson, pour y trouver un reflet éloquent de l'opinion commune répandue sur ce sujet. Commençons par remarquer tout simplement la présence de ce philosophe dans un manuel de littérature. Et voici ce qu'on lit de la philosophie bergsonienne : « Son rayonnement fut encore accru par le talent d'écrivain d'HENRI BERGSON, qui appartient ainsi directement à la littérature ; certaines pages de son œuvre s'élèvent même jusqu'à *une poésie philosophique en prose* qui était, en France, quelque chose d'assez nouveau ». Les mots en majuscules ou en italique sont tels dans le texte du manuel, mais de mon côté je mettrais aussi volontiers en italique cette expression pour la souligner ou plutôt l'épingler : *qui appartient ainsi directement à la littérature*. Quels sont les extraits qui, selon le principe de la collection, suivent aussitôt la présentation de l'auteur ? Justement des passages de ses œuvres où Bergson parle de l'effort créateur de l'artiste, puis de la nature et de la fonction de l'art (et pour conclure un texte où l'on passe de la liberté créatrice à la mystique) ... de sorte que le *sujet* de ces textes intervient, par une sorte de pirouette, comme une illustration et une justification de ce

qui a été dit sur le caractère littéraire et les qualités littéraires des écrits de Bergson. Bergson philosophe se distinguerait donc par son appartenance autant à la littérature qu'à la philosophie.

Ce point de vue n'était alors ni gratuit ni fantaisiste. À l'appui de ces dires il y avait le fait que Bergson s'était vu remettre en 1927 le prix Nobel de littérature. Prix très rarement remis à un philosophe. Sartre et Camus avaient en commun d'avoir non seulement rédigé traités de philosophie ou essais mais aussi d'avoir été également nouvellistes, romanciers et dramaturges ; Bertrand Russell, quant à lui, avait vu son audience considérablement accrue du fait de ses positions sur des sujets de société, laissant des écrits à caractère autobiographique et pas uniquement des œuvres philosophiques. Bergson est donc presque le seul écrivain n'ayant donné que des écrits philosophiques à avoir eu le prix Nobel de littérature, à l'exception seulement du précédent de la remise du prix en 1908 au philosophe allemand Rudolph Christoph Eucken, due à l'orientation idéaliste et spiritualiste des premières décennies du prix Nobel de littérature, qui jouera aussi un rôle dans la remise du prix à Bergson.

Le caractère littéraire exceptionnel et éminent de l'œuvre de Bergson semblait donc admis comme une évidence qui n'avait pas besoin de démonstration. Autre illustration, à titre d'exemple : dans le volume des *Cahiers du Rhône* de 1943 paru à Neuchâtel et rassemblant bon nombre d'« Essais et témoignages » sur Bergson rassemblés par Albert Béguin et Pierre Thévenaz on trouve parmi les nombreux textes que contient ce volume des études telles que « Bergson et la poésie récente » due à Marcel Raymond, « La philosophie bergsonienne et le problème de l'art » (Jacques Mercanton), « Bergson et la conception mystique de l'art » (Raymond Christoflour), et bien d'autres encore sur des sujets similaires . Mais aussi des études intitulées « Simples notes de poétique bergsonienne » (Étienne Borne), et même « Notes sur la poésie bergsonienne » (signée J. Paliard) ... Dans ce dernier article on trouve des phrases telles que : « Bergson introduit la poésie dans la philosophie », ou encore « Sans doute, telles phrases de Bergson sont-elles aussi reconnaissables qu'un air de Mozart » ... Pas moins, mais dans tous ces textes jamais une seule citation d'écrits de Bergson à l'appui ou à titre d'illustration. Comme s'il s'agissait d'un credo, reposant sur un acte de foi, et, de fait, l'article d'Étienne Borne, quant à lui, se présente comme une succession de

paragraphes numérotés tels des versets à l'intérieur desquels on trouve enchâssés, péremptoires comme du René Char, des axiomes tels que : « Il y a une poétique bergsonienne qui découvre l'exact visage de la beauté », ou encore : « Chez Bergson la beauté rayonne la générosité d'un principe spirituel qui en elle se manifeste et se donne », etc.

Suite à ces témoignages édifiants confirmés par des autorités telles que le Lagarde et Michard et le Nobel de littérature, il semble que j'aurais mauvaise grâce à entreprendre de démontrer que ce caractère proprement littéraire des écrits de Bergson n'était ni aussi éminent ni évident qu'on a bien voulu le croire. Il convient pourtant de souligner déjà que le plus souvent (et c'était le cas dans les exemples précédents) lorsqu'on a insisté sur le caractère littéraire, et même poétique, de la « prose » des écrits de Bergson c'était en partant du *propops* du philosophe et de ses *idées*. Les nombreuses et remarquables qualités d'expression de Bergson, son maniement expert de la langue française, la clarté, et parfois la merveilleuse limpidité, de sa prose, n'empêchent pas que dans ses écrits c'est justement cet effort de clarté qu'il a privilégié sur toute autre considération. Si l'on prend ses premiers et peut-être meilleurs livres, à aucun moment il ne fait de littérature – si l'on veut bien ne pas prendre cette expression en trop mauvaise part – en ce sens qu'il s'attache bien moins à produire des textes littéraires qu'à restituer l'analyse qu'il fait de problèmes et de leurs conséquences en s'efforçant d'être le plus clair possible même quand la difficulté du sujet peut faire paraître obscurs ou abscons bien des passages de ses livres.

Il ne serait pas possible de se lancer maintenant dans l'entreprise de montrer combien doit être relativisé ce supposé caractère spécifiquement littéraire de la prose de Bergson. En outre, sensible à l'intérêt philosophique exceptionnel de son œuvre et appréciant la lecture de ses écrits, ce serait pour moi une triste entreprise que de me livrer à une telle démonstration. Il n'empêche que cette question est importante, non pas pour dévaluer mesquinement l'œuvre de Bergson sur ce point, mais au contraire pour la réévaluer au plus juste sans la couvrir de tous les éloges possibles, façon d'agir qui a fini par nuire gravement à sa réception. L'importance de cette question (que confirmera largement l'étude de sa place chez Péguy) fait que je vais toutefois laisser quelques pistes pour étayer et argumenter mon propos.

On a donc longtemps dit et considéré que les écrits de Bergson appartenaient tout autant à la littérature qu'à la philosophie, et même, bien plus, que c'était là quelque chose de nouveau, en particulier en France. Qu'on songe pourtant à des auteurs comme Pascal ou Rousseau, pour ne prendre que ces deux exemples, et si différents. Voilà des écrivains dont l'œuvre relève de la philosophie et tout autant, ô combien, de la littérature. Dans le cas de Pascal c'est encore plus que cela, puisque son œuvre appartient également à la science, mais aussi à la religion. Mais si Pascal, d'abord préoccupé de science et dans la foulée de philosophie, puis surtout voué au religieux à travers la rédaction d'une apologie, n'a pas cherché surtout à produire une œuvre littéraire, il n'en a pas moins laissé des écrits qui s'élèvent sur les sommets de la littérature autant que de la philosophie. De son côté Jean-Jacques Rousseau, venu tard à l'écriture et d'abord musicien, aura donné des écrits d'une prose si empreinte de musicalité et dotées de qualités littéraires si éminentes que leur caractère littéraire apparaît beaucoup moins discutable que sa philosophie vigoureuse mais confuse dont il n'était jamais parvenu à débrouiller les contradictions. Et, tout en restant dans le domaine français, on pourrait citer encore les noms d'autres auteurs de premier plan dont les œuvres relèvent autant de la littérature que de la philosophie, Montaigne, Diderot, Montesquieu, Voltaire aussi si l'on veut, etc.

Déjà tombe la proposition que la philosophie supposée « littéraire » de Bergson fut un événement d'une entière nouveauté. C'est que par l'expression de « poésie philosophique » qui revenait assez souvent au sujet de Bergson au cours des premières décennies du XX^e siècle, on confondait certaines de ses idées, en particulier sur l'art et la création littéraire, avec l'expression qu'il avait pu leur donner, et on vénérât religieusement certains de ses textes, mais pas plus finalement pour leur valeur littéraire que pour leur valeur philosophique. Quant à l'importance du caractère littéraire de cette philosophie, on va voir, à propos de Péguy, mais d'abord aussi à propos de Proust, que « l'influence » du Bergson « littéraire » aura été en tant qu'écrivain quasi nulle sur les écrivains les plus souvent associés à sa philosophie. C'est bien sa philosophie et non son style ni son écriture qui auront marqué ceux des écrivains qu'on considère comme les plus proches de lui. Pour revenir aux exemples de Pascal, et de Rousseau, on ne trouvera pas chez Bergson des textes du même niveau du point de vue littéraire. À souligner aussi

que Bergson a souvent exprimé sous plusieurs formes, tour à tour dans ses livres, ses articles et ses cours, certaines idées qu'il a formulées chaque fois un peu différemment, et lorsqu'on a affaire aux éblouissantes démonstrations qu'il fait de sa pensée sous diverses formes, dont chaque variante est précieuse, on est alors saisi par le mouvement de cette pensée qui a la capacité de nous mettre en marche et d'ouvrir des perspectives inattendues, mais dont on retient moins les formes changeantes ni leur consignation dans l'écriture. Ce qui est tout à fait en harmonie avec la pensée de Bergson et sa logique, avec sa défiance envers tout ce qui sépare, met des étiquettes, fige, arrête le mouvement des choses, et envers les symboles, le langage, les mots... De là son attitude qui peut surprendre concernant ses cours, malgré leur succès, de n'avoir pas souhaité leur publication, pas même posthume, la vie et le mouvement qui les animaient étant plus importants que leur mise en forme figée en mots.

L'importance des citations dans les écrits de Péguy : *quid* de Bergson ?

On verra dans un texte de Péguy, que nous citerons plus loin en conclusion de cette étude, comment c'est ce mouvement, cette démarche qui marquaient les auditeurs de Bergson plus que la formulation littéraire de sa pensée. Mais il y a aussi chez Péguy une chose tout à fait curieuse, sur laquelle je reviendrai ultérieurement, qui semble bien venir à l'appui de mes réserves au sujet de l'importance supposée qu'aurait le caractère littéraire des écrits de Bergson. C'est que Péguy ne cite jamais Bergson (ou quasiment jamais, mais je n'ai pas trouvé dans ses écrits de citations de Bergson). Alors même pourtant que les allusions à Bergson et sa pensée, les éloges qu'il en fait le plus souvent, dans ses écrits en prose, abondent. Alors même que Péguy affectionne particulièrement les citations, et se plaît à citer souvent et longuement, ou bien des auteurs qu'il pourfend et dont il s'amuse, pince-sans-rire, à épingleur – et étaler – les faiblesses (Taine, Renan par exemple !), ou bien, surtout, les auteurs qu'il aime et ne se lasse pas de citer : Corneille, Pascal, Hugo principalement. *Notre patrie* est composée pour une large part de citations de poèmes de Hugo. Dans ses deux *Notes*, consacrées à Bergson et Descartes, l'essayiste Péguy cite naturellement Descartes, mais aussi Corneille, Hugo, Du

Bellay, Vigny, et même le poète... Charles Péguy. Mais jamais Bergson !

Cela n'est pas banal, ni anodin, et mérite d'être souligné. Comment comprendre cette attitude qui n'est pas non plus un hasard ? On pourrait penser que peut-être la publication en février 1903 sans autorisation par Péguy d'une partie d'un article de Bergson dans les *Cahiers de la quinzaine* (nous y reviendrons un peu plus loin) a joué un certain rôle par la suite dans cette attitude. Mais cette explication possible ne tient pas cependant, ou du moins n'est pas suffisante, puisqu'on constate que pas plus avant 1903 qu'après, même dans ses pages les plus enthousiastes sur Bergson, Péguy ne le cite. En outre le droit de citation fait que citer un auteur oralement ou par écrit (ce qui, heureusement, ne nécessite pas d'autorisation) et reproduire l'intégralité ou une grande partie de son œuvre sont deux choses totalement différentes. Quelle autre explication trouver alors ? Que Péguy aurait eu une telle vénération pour les écrits de Bergson qu'il se serait abstenu religieusement de les citer ? Mais il vénère Pascal, Corneille et les cite abondamment. Devrait-on aller jusqu'à imaginer que les textes de Bergson qu'il admirait tant auraient été pour ainsi dire sacrés pour Péguy ? Mais Péguy cite par ailleurs volontiers l'Écriture sainte, les Évangiles comme l'Ancien testament, et il le fait même avec une certaine désinvolture dans les *Mystères* où les textes de la Bible s'entremêlent étroitement avec des textes de sa composition (en particulier dans *Le Mystère des saints Innocents*).

Que penser alors de l'attitude de Péguy vis-à-vis des textes de Bergson ? Son attitude étrange ne peut être complètement expliquée, mais il est certain que ni la lettre des textes de Bergson, ni leur caractère littéraire, n'étaient ce qui comptaient pour lui, mais bien sa philosophie, qui a revêtu pour Péguy une telle importance que des citations ne pouvaient qu'amoindrir et réduire cette pensée à laquelle il s'est pourtant souvent référé, mais comme à un tout que des citations ne pouvaient qu'imparfaitement et trop partiellement refléter.

Sur cette question de Bergson réputé philosophe littéraire, on ne peut en complément que souligner combien cet aspect de sa réputation en tant qu'écrivain aura nui à sa réception durant des décennies après avoir au contraire été auparavant un des éléments contribuant à sa célébrité. Dans tous les cas – quelles que soient les qualités littéraires exceptionnelles que l'on puisse trouver ou non à

son écriture –, c'était un contresens complet, eu égard à sa démarche de confrontation rigoureuse avec les sciences, que de le présenter soucieux surtout de bien écrire au risque d'être taxé de verbosité. De là cet autre contresens de prendre comme des répétitions et du verbiage les reformulations d'idées qu'il a à plusieurs reprises réexposées autrement ou sous de nouveaux angles d'approche, ce que Bergson explique comme l'effort sans fin de l'analyse et de la réflexion pour se rapprocher, de façon toujours insatisfaisante et imparfaite, à travers ces « symboles » que sont les mots, de ce qu'a saisi l'intuition.

2. La place du bergsonisme dans la critique littéraire au cours de la première moitié du XX^e siècle

Une critique intuitive et créatrice

Venons-en maintenant au second point : l'importance qu'a prise au cours de la première moitié du siècle dernier la référence à Bergson dans la critique littéraire. S'il y a bien eu une chose nouvelle dans le lien entre cette philosophie et la littérature c'est, plutôt que dans son expression « littéraire », de ce côté-là qu'il faut la chercher. Car si la place importante qu'a occupée le bergsonisme dans la critique littéraire peut aujourd'hui surprendre, c'est que ce fut en effet un phénomène assez unique. Il peut s'entendre toutefois, car il avait une forte raison d'être, qu'il faut chercher moins du côté littéraire de ses écrits, que du côté de ses conceptions sur la littérature et d'autre part (et surtout) plus généralement dans sa philosophie. C'est principalement le rôle que Bergson attribue à l'intuition qui explique que la critique littéraire (et plus généralement, artistique) a pu voir s'ouvrir, ou se rouvrir, des horizons nouveaux vers la compréhension des œuvres en elles-mêmes non plus asservies à l'érudition et à leur inscription dans l'histoire littéraire. C'est notamment avec Albert Thibaudet que la prise de conscience de ce que pouvait apporter le bergsonisme à la critique littéraire s'est répandu. Mais au fil du temps l'enthousiasme du renouvellement profond que pouvait apporter une « critique intuitive », intuition créatrice ressaisissant les œuvres dans leur jaillissement en revivant le mouvement qui les avait portées au jour, fit progressivement place à un sentiment d'impasse.

C'est que la véritable méthode intuitive selon Bergson impliquait une confrontation difficile avec les données et les résultats de l'analyse et de la réflexion. Je me rends compte que j'ai fait jusqu'à présent comme Péguy en ne citant jamais Bergson. Mettons-nous donc enfin à l'écoute de sa parole dans ce passage du premier cours sur *l'Histoire des théories de la mémoire* donné au Collège de France le 11 décembre 1903 et conservé, rappelons-le, grâce à Péguy¹ :

Ainsi pour philosopher il faut partir nécessairement des analyses, des résultats de la science positive, mais à un moment donné lorsqu'on s'est assimilé ces résultats, il faut par un effort tout différent, par une espèce de *saltus*, un véritable saut, s'installer dans ce que nous appelons l'intuition et tâcher en partant de cette intuition, en la développant, de retrouver les données de l'analyse. Si on ne les retrouve pas, on est dans le faux. La philosophie qui se bornerait, comment dirais-je ?, à énoncer des intuitions sans constamment les éprouver au contact de l'analyse, cette philosophie serait une pure fantaisie. La philosophie n'a jamais une valeur quelconque, semble-t-il, qu'à la condition d'être toujours constamment vérifiée au contact de la science positive. Ainsi avec des analyses on ne fera jamais de l'intuition, parce que l'intuition est tout autre chose, mais en partant des intuitions, en les suivant, en les développant, on doit retrouver les données de l'analyse, sinon on est à côté de la vérité, on est dans la fantaisie, dans le rêve, mais non dans l'intuition vraie.

Inséparables de ces considérations sont les remarques qui suivent, indispensables pour comprendre les rôles respectifs (et complémentaires...) de l'intuition et de l'analyse scientifique selon Bergson :

[...] le philosophe échappe très difficilement à cette illusion que son rôle devrait être de prendre les analyses scientifiques, de prendre la science et de la pousser plus loin, de la prolonger plus loin, de l'intensifier. Le philosophe s'imagine qu'en suivant plus loin la science en allant sur la même route qu'elle, il trouvera la philosophie, comme si on pouvait aller plus loin que la science, comme si au-delà de la science il pouvait y avoir autre chose que l'ignorance, une ignorance qui se déguise sous de belles formules, mais qui n'en est pas moins l'ignorance, par conséquent suivre cette voie c'est nécessairement arriver à un moment donné à une impasse, c'est arriver à des antagonismes, à des contradictions de toutes

¹ H. Bergson, *Histoire des théories de la mémoire*, op. cit., pp. 25-27.

espèces par la raison très simple que vouloir aller plus loin que la science, qu'est-ce que c'est ? C'est généraliser des espèces, c'est prendre un résultat acquis et l'étendre, lui donner une généralité plus haute mais la science a éprouvé le degré de généralité dans sa conclusion, et nous n'avons pas le droit d'aller plus loin.

Enfin :

Donc l'histoire de la philosophie qui nous montre ce que l'intuition a fait, nous révèle le danger qu'on court lorsqu'on oublie le but véritable de la révélation philosophique, l'objet vrai de la métaphysique, on présente sous couleur de philosophie la science simplement prolongée qui n'a pas du tout le rôle, l'objet ni la méthode de la philosophie. Il faut qu'on en prenne son parti : l'analyse est chose scientifique, c'est de la science positive, tandis que la philosophie doit recourir à l'intuition.

On comprend à la lecture de ce texte le saisissement des auditeurs suspendus à la parole de Bergson, qui reprenait et prolongeait dans ce cours les considérations exposées dans son « Introduction à la métaphysique », publié en revue en janvier 1903, important article d'une cinquantaine de pages qui aura tant compté pour Péguy. On comprendra aussi à la lumière de ce texte que se mettre à l'école du bergsonisme était pour la critique littéraire un programme très ambitieux et beaucoup plus difficile à réaliser qu'un simple « saut » consistant seulement à s'installer dans une approche intuitive. Il était dès lors inévitable qu'on aboutît à l'une de ces impasses par avance décrites par Bergson. Il arriva alors que la critique littéraire s'accrochant à la philosophie de Bergson comme à un totem symbolisant des temps nouveaux en fut réduite à estimer la qualité et la valeur des œuvres elles-mêmes à l'aune de leur bergsonisme, de sorte qu'à défaut de pouvoir recourir à la méthode intuitive de Bergson, d'apparence trop simple mais d'une grande exigence, la littérature fut dès lors appréhendée à travers le bergsonisme, et par contrecoup le bergsonisme fut de plus en plus identifié de façon réductrice comme une philosophie intuitive et littéraire...

Les choses ne pouvaient dès lors que changer et évoluer. C'est de l'intérieur même de la critique la plus bergsonienne dans son inspiration originelle que dut se faire jour un changement. C'est la critique Georges Poulet qui a porté et incarné le mieux la nécessité d'une évolution de la critique littéraire après plusieurs décennies

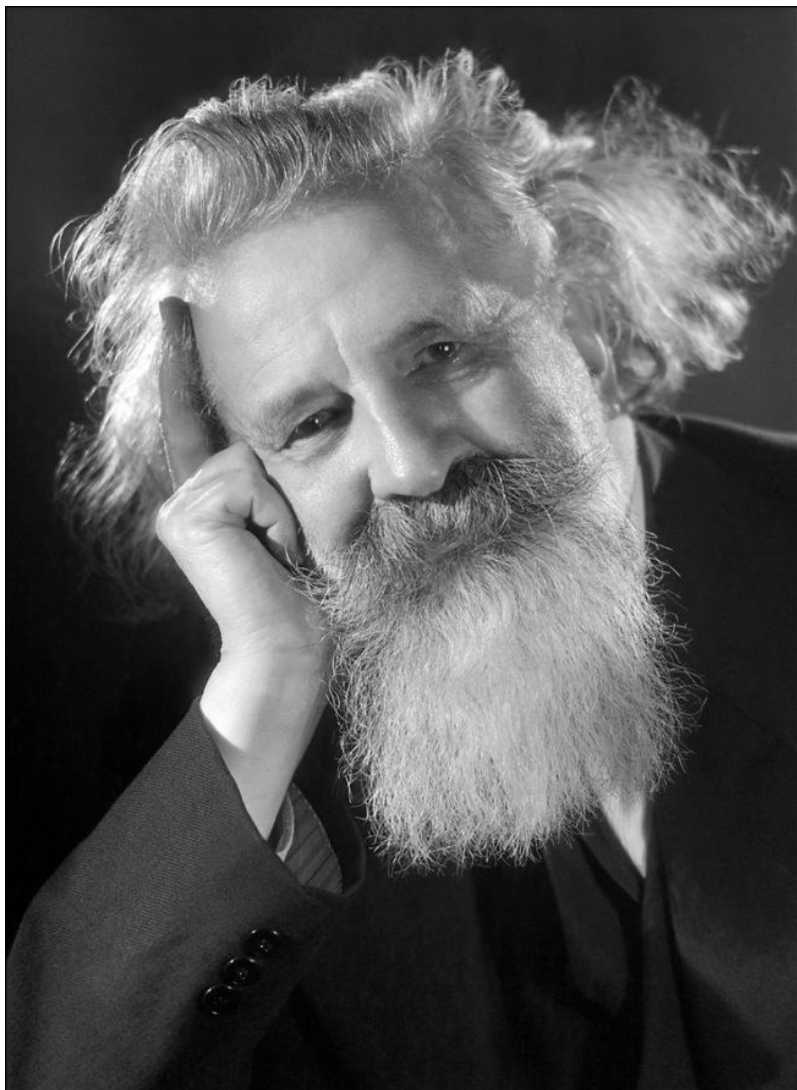
sous l'ombre trop lourde à porter de la philosophie de Bergson qui avait fini par desservir et cette philosophie et la critique littéraire. Le travail de Georges Poulet représente au milieu du XX^e siècle plus qu'un jalon, un véritable tournant dans l'histoire de la critique littéraire. Mais avant de présenter comment ce tournant s'est opéré et la forme qu'il a prise avec l'œuvre critique de Poulet, il faut dire quelques mots d'une autre remise en cause de la philosophie de Bergson, un peu antérieure, qui n'est pas étrangère à notre présent propos, car, ainsi qu'on va le voir elle s'avéra par la suite avoir représenté les prémisses d'un besoin d'évolution de la critique littéraire sous de nouvelles formes : chez Gaston Bachelard.

Une passerelle entre les œuvres de philosophie des sciences de Bachelard et ses écrits sur la création littéraire

Gaston Bachelard publia en 1936 *La Dialectique de la durée*, qu'il qualifia alors dans une lettre de « petit livre un peu différent de ceux qui représentent mon travail normal »¹. Il faisait suite en effet à plusieurs publications uniquement consacrées à son « travail normal » sur des questions d'épistémologie et de philosophie des sciences. Il avait été toutefois précédé en 1932 d'un autre livre étudiant également le temps sous l'angle philosophique dont il constituait un prolongement plus construit et un approfondissement. Dans *L'Intuition de l'instant* (disponible au Livre de Poche, « Biblio essais », 1994), il présentait et commentait les conceptions de son ami Gaston Roupnel exposées dans *Siloë*², en opposant une conception du temps et du présent valorisant l'instant, à la durée bergsonienne, et en opposant parallèlement une conception discontinue du temps au caractère continu de la durée. Dans ce livre, Bachelard avait peiné à convaincre en brossant une esquisse rapide et simpliste du bergsonisme, presque caricaturale, se référant plus à une vulgate du bergsonisme tel qu'on l'imagine plutôt qu'à la véritable philosophie de Bergson.

¹ Phrase extraite de sa correspondance et citée au début de la présentation de la première édition critique de cet écrit par Élie During (Gaston Bachelard, *La Dialectique de la durée*, PUF, « Quadrige », 2022).

² Gaston Roupnel, *Siloë*, Delamain et Boutelleau, 1927.



Gaston Bachelard photographé chez lui
à Paris, le 6 novembre 1961
(A.F.P.)

Cependant Bachelard a été plus loin dans *La Dialectique de la durée*, où son propos s'est fait plus précis et plus rigoureux, plus complexe et plus riche aussi, incluant une étude de la « rythmanalyse » du philosophe portugais Lúcio Alberto Pinheiro dos Santos. Ces deux livres ont pour point commun de développer une philosophie du temps anti-bergsonienne, mais dans ce second livre, malgré une réflexion plus serrée et argumentée, cela n'en reste pas moins au prix d'une simplification et d'une déformation des conceptions de Bergson. Il est à leur sujet curieux de noter que les deux titres de ces livres de Bachelard sont des sortes d'oxymores, accolant chaque fois de façon provocatrice un terme typiquement bergsonien – l'intuition, la durée – et un terme, inversement, étranger à la philosophie de Bergson – la dialectique, mais aussi l'instant (dépourvu de consistance pour Bergson). Mais s'il est intéressant de mentionner ici ces livres de Bachelard, c'est à double titre. Tout d'abord en tant que manifestation d'un besoin de sortir de la philosophie de Bergson ressentie comme un carcan, mais Bergson n'a jamais manqué de détracteurs et d'adversaires, ce n'est donc pas essentiellement cet aspect qui vaut à ces deux écrits d'être mentionnés ici.

C'est plutôt en raison de leur place révélatrice dans l'œuvre de Bachelard à l'époque où ils sont publiés. En effet on considère ordinairement que Bachelard a laissé tour à tour deux séries d'œuvres : d'une part, et d'abord, toute la série de livres constituant une philosophie de la découverte scientifique, de la fin des années 1920 à la fin des années 1930, puis au cours des décennies suivantes le vaste ensemble de livres consacrés à la création artistique qui ont le plus contribué à sa célébrité, livres représentant une nouvelle critique littéraire thématique autour des quatre éléments mais ayant surtout pour fil conducteur une « poétique de la rêverie » exposée dans un de ses livres¹. Ces deux ensembles d'écrits si différents ne sont cependant pas contradictoires, mais complémentaires comme la science et l'imaginaire. Toutefois on les représente souvent comme s'étant succédé sans transition ni presque solution de continuité. Or ce qui se fait jour à travers ces deux livres un peu à part sur le temps ouvertement anti-bergsoniens, c'est le prélude à un renouvellement de la critique littéraire, qui se déploiera chez Bachelard comme une poétique de l'espace et des éléments, et qui

¹ G. Bachelard, *La Poétique de la rêverie*, PUF, « Bibliothèque de philosophie contemporaine », 1960.

s'annonce indirectement à travers ces méditations sur le temps, qui devaient alors quasi obligatoirement passer par un rejet du bergsonisme pour frayer de nouveaux chemins pour la critique littéraire. Nous allons voir maintenant que, de façon très différente, et au sein même de son œuvre de critique littéraire, c'est aussi à travers une réflexion sur le temps que Georges Poulet va affirmer sa distance vis-à-vis du bergsonisme.

Georges Poulet et le bergsonisme, des *Études sur le temps humain* à *La Pensée indéterminée*

La lecture des œuvres de Georges Poulet, que j'ai faite assez récemment, a une curieuse histoire, riche de sens pour notre propos. Depuis l'adolescence j'ai découvert avec bonheur les critiques littéraires suisses dits de l'école de Genève, Albert Béguin, Marcel Raymond, qui avaient apporté un renouveau à la critique littéraire mais représentaient une critique littéraire humaniste encore traditionnelle.

Par la suite je me suis plongé avec intérêt et avidité, mais non sans perplexité, dans l'exploration des nouvelles formes qu'avait pris la critique littéraire au cours des premières décennies de la seconde moitié du XX^e siècle. Critiques psychanalytiques, marxistes, existentielles, structuralistes, formalistes, narratologiques, avec les œuvres des Charles Mauron, Jean-Pierre Richard, Roland Barthes, Gérard Genette et d'autres. Mais il y a eu parmi ces auteurs un critique littéraire dont j'ai connu seulement quelques pages mais que je n'ai pas alors entrepris de lire plus avant, Georges Poulet. C'est longtemps après que j'ai compris la cause de cette lacune, due à sa position entre ces deux types de critiques, cet auteur belge étant lié à l'école de Genève, mais, par certains aspects, déjà voisin des approches critiques différentes qui allaient suivre, l'auteur des *Métamorphose du cercle*, son livre le plus réputé, ayant dans son approche thématique une certaine parenté avec le Bachelard de *La poétique de l'espace*, comme l'a souligné Jean Starobinski. Cette situation de Poulet à l'intersection dans son travail de deux périodes et de deux types de critique littéraire aura entraîné que, se présentant comme un jalon de l'histoire littéraire, n'étant ni un représentant absolument caractéristique de l'une ou l'autre période, je n'ai pas ressenti alors le besoin d'explorer son œuvre.



Georges Poulet à la fin de ses études universitaires
à Liège, vers 1924. Photographie de Félix Célis.

Et le besoin que j'ai eu bien plus tard de me plonger dans son œuvre a répondu à la même logique, seulement inversée, il était dû précisément au fait de cette situation d'entre-deux, celle d'être en réalité non seulement un jalon mais, bien plus, un tournant majeur dans l'histoire de la critique littéraire. Cette découverte s'est faite pour moi à travers une série d'indices qui m'ont mené vers lui et d'apparents concours de circonstances qui n'en étaient pas en réalité, et je fus ainsi amené peu à peu à lire les œuvres de Poulet. Par bien des aspects on peut dire que son approche des écrivains et

de la littérature est effectivement proche dans l'esprit des critiques qui l'ont précédé, notamment de l'école de Genève, tout en étant annonciatrice des nouvelles formes qu'allait bientôt revêtir la critique littéraire. Mais plus et mieux qu'une simple « transition » on peut voir dans son œuvre de critique, qui demeure passionnante, un *équilibre* heureux entre ces deux types d'approche. Or cette œuvre présente aussi l'intérêt pour cette étude d'incarner au plus haut point un autre tournant : celui d'une critique qui se détache du bergsonisme. Non pas le cas d'un critique simplement étranger et réfractaire au bergsonisme, car dans la critique littéraire comme dans la philosophie il y a toujours eu des auteurs anti-bergsoniens. Mais un détachement vis-à-vis de Bergson venu de l'intérieur même d'une tradition de critique littéraire profondément imprégnée de bergsonisme.

On connaît l'intérêt d'Albert Béguin pour Bergson, mais aussi pour Péguy, à qui il avait consacré deux livres, *La Prière de Péguy*¹ et *L'Ève de Péguy*². Mais la place de Bergson reste aussi très importante chez Georges Poulet, même si elle se présente toutefois de façon totalement différente. La présence de Bergson dans son œuvre est fortement paradoxale. D'un côté Bergson y est une référence fondamentale, et reste pris comme un tournant déterminant y compris pour la critique littéraire. D'un autre côté l'intention de Poulet est, clairement affirmée à plusieurs reprises, de chercher à s'en démarquer, et c'est dans ce contexte aussi qu'interviennent les références à Bergson, outre sa mention, devenue dès lors ambivalente, comme repère dans l'histoire littéraire. La présence de cette référence à Bergson chez Poulet est liée en outre à sa culture philosophique, la critique littéraire étant chez lui assez proche de la philosophie, familière aussi de la théologie, et on constate en effet que parmi les nombreux écrivains, poètes, dramaturges, romanciers, essayistes, auxquels il a consacré des études figurent Montaigne, Pascal, mais aussi Descartes, Saint-Cyran, Fontenelle, Sartre...

¹ Albert Béguin, *La Prière de Péguy*, troisième des *Cahiers du Rhône* (revue au titre péguyste créée par lui) de la série bleue, Neuchâtel, avril 1943 ; 2^e éd. : Neuchâtel, La Baconnière, juin 1944.

² A. Béguin, *L'Ève de Péguy. Essai de lecture commentée suivi de documents inédits*, CACP 3-4, 1948.

C'est dans son cycle d'*Études sur le temps humain*¹ que le rapport de Georges Poulet au bergsonisme apparaît dans toute sa dimension. Cet ensemble est constitué d'une série d'articles sur des écrivains dont les œuvres sont étudiées sous l'angle de l'appréhension singulière du temps dont chacune témoigne. Ce titre d'*Études sur le temps humain* est à la fois celui de l'ensemble et celui du premier volume, les trois autres volumes ayant pour titre respectivement : *La Distance intérieure*, *Le Point de départ* et *Mesure de l'instant*. Ces titres signifient différents aspects de cette approche du temps, mais représentent aussi un parcours qui, partant de Bergson va s'en éloigner peu à peu au fil des volumes. On pourrait résumer cette entreprise dans son rapport au bergsonisme en partant de ces titres : dans ces *études sur le temps humain*, la pensée y est définie comme un espace fait non seulement de pensées, mais « encore, et bien plus peut-être, de toute la *distance intérieure* qui me sépare ou me rapproche de ce que je puis penser »², prise de distance envers *le point de départ* qui était explicitement le bergsonisme finissant par se transformer en *mesure de l'instant*.

D'entrée de jeu, consacrer ce vaste ensemble à l'étude des écrivains sous l'angle du temps est déjà en soi un signe possible de l'imprégnation du bergsonisme, confirmé dans la partie VI de la longue introduction au premier volume, qui débute ainsi : « En son essence comme en son rôle historique, la pensée de Bergson est une pensée transitive. Son office est de joindre le passé et l'avenir », et avec ces phrases c'est toute l'ambivalence du regard que Poulet va porter sur le bergsonisme qui se dessine, en reconnaissant son rôle clef entre le passé et l'avenir mais en qualifiant de « transitive » sa pensée. Sachant que cette expression : « Son office est de joindre le passé et l'avenir » peut s'entendre de deux façons : à la jointure du XIX^e et du XX^e siècles, ainsi que le précise ensuite Poulet, mais aussi au sens fort en prenant les termes de passé et d'avenir dans leur signification absolue. Quelques paragraphes plus loin Poulet revient sur « l'originalité de Bergson, son apport de fondateur à la pensée de son siècle. Non dans sa conception de la mémoire, ni dans sa philosophie du continu ; mais dans son affirmation que la durée est

¹ En quatre volumes publiés de 1949 à 1968 aux éditions Plon ; réédités aux Éditions du Rocher puis dans la collection « Agora » de Presses Pocket.

² Extrait de la première page du troisième volume.

autre chose que de l'histoire ou qu'un système de lois, qu'elle est une création libre » et de citer aussitôt après Péguy¹ :

Au lieu de considérer le présent lui-même, au lieu de considérer le présent présent, écrit Péguy, on considérerait en réalité un présent passé, un présent figé et fixé, un présent arrêté, inscrit, un présent rendu déterminé. Un présent historique [...]. Au lieu que le présent est ce qui n'est pas encore passé, la connaissance du présent est ce qui n'est pas encore de l'histoire, la liberté, le libre est ce qui n'est pas encore écroué.

Par la suite, dans le troisième volume des *Études sur le temps humain*, Poulet précisera sans ambiguïté le sens de son évolution et confirmera désormais la distance prise par rapport au bergsonisme, en concluant ainsi son « Introduction » : « Sa vraie direction [du temps] est celle qui va de l'instant isolé à la continuité temporelle. La durée n'est pas, comme le croyait Bergson, une donnée immédiate de la conscience. Ce n'est pas le temps qui nous est donné ; c'est l'instant. Avec cet instant donné, c'est à nous de faire le temps. » On voit que sur la question du temps aussi Poulet et Bachelard se rejoignent.

Avec les formules sans appel que nous avons citées, Poulet, se consacrant dans le quatrième volume de ces *Études* à la *mesure de l'instant* semblait avoir dit son dernier mot sur Bergson et définitivement tourné la page du bergsonisme. Mais il en devait aller un peu autrement, et Poulet devait lui-même suggérer plus tard qu'il n'en avait pas tout à fait fini – ni jamais vraiment fini – avec le bergsonisme. Cela dans le testament littéraire qu'il a publié au cours des dernières années de sa vie : la trilogie *La Pensée indéterminée* (PUF, 1985, 1987 et 1990) qui constitue son œuvre la plus étonnante et la plus originale.

Sa démarche, dans ces nouvelles séries d'études sur des écrivains, parmi lesquelles on trouve autant de philosophes, de religieux, et aussi de critiques, que de poètes, de romancier, de dramaturges, peut être décrite tout aussi bien comme prenant le contrepied de sa démarche dans ses écrits précédents, ou comme apportant un point de vue complémentaire. En effet, dans ses *Études sur le temps humain*, mais aussi *Les Métamorphoses du cercle*, Poulet cherchait à mettre en évidence ce qu'il appelait le *cogito* des écrivains

¹ Deux passages de la *Note conjointe sur M. Descartes et la philosophie cartésienne*, en C 1409 et 1411.

qu'il étudiait (d'une expression qu'il affectionnait et qui apparaît à plusieurs reprises dans ses ouvrages), le point central et fondateur à quoi tout se rattachait chez eux, ce qui était à la racine du développement des particularités uniques de leurs œuvres : ce à partir de quoi d'abord la vie d'un écrivain s'organise, puis ce à partir de quoi il crée, et d'où il parle. Il le définissait ainsi dans *La Conscience critique* :

Recommencer au fond de soi le *Cogito* d'un écrivain ou d'un philosophe, c'est retrouver sa façon de sentir et de penser, voir comment elle naît et se forme, quels obstacles elle rencontre ; c'est redécouvrir le sens d'une vie qui s'organise à partir de la conscience qu'elle prend d'elle-même. Et c'est redécouvrir aussi du même coup l'ordre dans lequel les pensées se disposent. [...] L'ordre mental ainsi créé par l'écrivain doit devenir l'ordre mental observé à son tour par le critique.¹

Remarquons à quel point cette démarche (« recommencer au fond de soi ») est proche d'une critique littéraire intuitive selon Bergson, et peut-être d'ailleurs y eut-il rarement critique littéraire plus convaincant dans sa capacité de sympathie au sens fort avec les auteurs. « Nous appelons ici intuition la *sympathie* par laquelle on se transporte à l'intérieur d'un objet pour coïncider avec ce qu'il a d'unique et par conséquent d'inexprimable », écrivait Bergson dans son « Introduction à la métaphysique »². Or, dans sa trilogie *La Pensée indéterminée* la démarche de Poulet est pour le moins surprenante et inédite : débusquer chez les écrivains non plus ce qui est leur pensée maîtresse, celle qui guide leur vie et leur œuvre, mais ce qui leur échappe, ce qui s'exprime à côté, à travers la rêverie, ou le sentiment religieux, et toutes formes d'impondérable : « [...] derrière les déterminations particulières, se dissimule quelque chose qui n'a pas de nom et qui est presque inexprimable. C'est la pensée indéterminée »³. Bergson parlait justement de cette capacité à coïncider avec ce qu'un objet « a d'unique et par conséquent inexprimable » ; en cherchant le *cogito* des écrivains étudiés Poulet cherchait à mettre en valeur ce qu'ils ont d'unique, et sa démarche

¹ Georges Poulet, *La Conscience critique*, José Corti, 1971, p. 307.

² H. Bergson, *La Pensée et le mouvant*, PUF, 2013, p. 181.

³ G. Poulet, *La Pensée indéterminée*, PUF, « Écriture », 1985, tome I : « De la Renaissance au romantisme », p. 6.

ou plutôt son défi à la limite de l'aporie dans *La Pensée indéterminée* est de chercher à en exprimer l'inexprimable.

L'œuvre de Georges Poulet est exemplaire dans son rapport au bergsonisme à la fois dans son rapport essentiel avec celui-ci et son effort non moins essentiel pour s'en arracher. Ainsi, dans ses *Études sur le temps humain*, bien plus importante que les idées de Poulet sur « l'instant » et sa critique de la durée bergsonienne (tout aussi contestables et simplificatrices que chez Bachelard, ignorant l'hétérogénéité de la durée selon Bergson et le concept difficile de multiplicité qualitative), est sa démarche, favorisée par une merveilleuse capacité de « sympathie » avec les écrivains étudiés, de chercher, avec leur *cogito*, leur rapport avec le temps, que Poulet valorise dans leur singularité, c'est-à-dire non pas à travers ce en quoi ils pourraient s'apparenter aux conceptions de Bergson mais par ce en quoi ils s'en différencient. Puis, dans les études de *La Pensée indéterminée*, c'est comme si cette distance prise par rapport à Bergson à travers les *cogitos* des écrivains se doublait alors d'une nouvelle « distance intérieure » prise cette fois par rapport à sa démarche précédente.

Dès lors, dans *La Pensée indéterminée*, non seulement la référence à Bergson demeure comme un tournant crucial (le troisième tome étant sous-titré *De Bergson à nos jours*), mais dans les pages qu'il lui consacre Poulet semble désormais prendre acte de la complexité effective de la durée chez Bergson (« terme assez juste tout de même, bien que dans un sens quelque peu détourné, puisque, pour Bergson, durer, c'est littéralement être toujours en train de devenir autre »¹). En effet la pensée de la durée de Bergson s'ouvre non seulement à la pensée de temps multiples, d'intensités et de rythmes différents, mais ne peut se réduire à du temps continu, et les différents points de vue sur le temps vécu, le « temps humain » qui ont été remarquablement mis en évidence par Poulet dans ses *Études* sur les écrivains, sont peut-être moins une façon de s'écarter de la philosophie de Bergson que de la prolonger ou de la développer en ouvrant de nouvelles pistes.

Dans les dernières lignes de l'article sur Bergson qui ouvre le troisième tome de *La Pensée indéterminée* on lit en effet : « Ainsi la pensée bergsonienne semble se poursuivre indéfiniment au-delà de

¹ G. Poulet, *La Pensée indéterminée*, PUF, « Écriture », 1990, tome III : « De Bergson à nos jours », pp. 6-7.

ce qu'elle exprime »¹, ce qui rejoint finalement la démarche même de Poulet dans sa quête de l'inexprimable qu'il poursuit dans cette incomparable et ultime série d'études. Ajoutons que les quelques pages de l'étude qui suit celle sur Bergson à l'entrée du troisième tome sont consacrées à... Péguy, et méritent qu'un jour nous leur consacrons une étude spécifique.

Ces longs démêlés avec le bergsonisme constituent le dernier et plus brillant avatar de la présence de Bergson dans la critique littéraire. Entretemps il aura cessé d'y figurer comme une référence incontournable telle qu'il fallait presque obligatoirement se positionner pour ou contre sa philosophie. Aujourd'hui lorsqu'on évoque le lien entre Bergson et la littérature, on ne pense plus à ce rôle joué dans l'évolution de la critique littéraire, ni tellement à Bergson comme « écrivain » et philosophe littéraire hormis dans un sens alors seulement négatif. Quand on parle du rapport entre Bergson et la littérature, ce qui vient à l'esprit c'est plutôt son influence sur certains des écrivains de son époque et leurs affinités avec le bergsonisme, et deux noms reviennent le plus souvent : Proust et Péguy. Avant d'aller plus loin dans l'étude des liens entre Bergson et Péguy, il sera utile de donner d'abord quelques aperçus sur les liens entre Bergson et Proust et la question des rapports entre son œuvre et le bergsonisme. Cela pour situer et faire ressortir les points communs du lien entre le bergsonisme et les écrivains, mais surtout la spécificité et les particularités du lien entre Bergson et Péguy.

3. Le bergsonisme et les écrivains ; Bergson et Proust

Les situations inverses des critiques proustienne et péguyste vis-à-vis du bergsonisme

Abstraction faite même de tout ce qui sépare deux écrivains aussi dissemblables que Proust et Péguy, il faut noter en effet à quel point leurs situations par rapport au bergsonisme furent dès le début, et demeurent, quasiment inverses. Le lien entre l'œuvre de Proust et le bergsonisme a semblé très tôt une évidence et depuis lors la plupart des auteurs et critiques qui ont écrit sur Proust ont cherché à relativiser et minimiser ce lien. Pour ce qui concerne Péguy, c'est presque le contraire : quand on lit l'œuvre de Péguy, et en particulier

¹ G. Poulet, *La Pensée indéterminée*, tome cité, pp. 8-9.

ses poèmes, quelque connaissance que l'on ait de la philosophie de Bergson, si Péguy n'avait pas souligné l'importance qu'il lui attribue, ce ne serait pas un rapprochement qu'on ferait spontanément. Dès lors, et c'est ma situation en entreprenant cette étude, il faut partir en quête de ce lien qui n'a rien d'évident en dépit des proclamations de bergsonisme de Péguy. Mais dans les deux cas on verra que ce n'est pas « l'écrivain » Bergson, ni le supposé philosophe littéraire, mais bien le penseur, le profond méditatif et sa philosophie qui auront marqué ces écrivains.

Lorsque j'évoque les deux situations si différentes et même inverses des œuvres de Proust et de Péguy quant à leur lien avec le bergsonisme, je me réfère d'abord à mon expérience. Ayant découvert adolescent quelques poèmes de Péguy, j'ai bientôt voulu connaître toutes ses œuvres poétiques. J'avais quelques notions – celles qu'on a communément – de ce que pouvait être le bergsonisme, mais, ne sachant alors à peu près rien de Péguy sinon qu'il m'accompagnerait toute ma vie, il ne me serait pas venu à l'esprit de rapprocher ses écrits de cette philosophie. En revanche, lorsque peu de temps après je lus *Du côté de chez Swann* ce livre se confondit pour moi avec le peu de choses que je savais de Bergson, et je n'en fus pas moins saisi par son originalité et son caractère irremplaçable. Par la suite, je découvris pourtant qu'associer Proust et Bergson était devenu de plus en plus problématique et qu'il était plutôt convenu de limiter au possible ce lien lorsqu'on abordait les études proustiennes.

Proust et le bergsonisme, un désaveu de longue date

J'ai donc étudié ce qu'il en était de cette question du rapport entre l'œuvre de Proust et Bergson. Je ne la développerai pas ici dans le détail, je vais en retracer seulement les grandes lignes et ce qui fut ma conclusion. Il y a d'abord une certaine proximité entre Proust et Bergson du fait d'une part de liens familiaux par alliance (Bergson ayant épousé la cousine germaine de la mère de Proust, garçon d'honneur lors de son mariage), à l'époque même où Proust aura l'occasion de suivre des conférences de Bergson, et il prendra connaissance au moins de ses premières publications. Il y a donc une relation de maître à élève que d'aucuns interpréteront comme une passation de maître à disciple. Pourtant les admirateurs de Proust vont peu à peu s'insurger contre ce qu'ils vont considérer

comme un amalgame entre la vision du monde de Proust et la philosophie de Bergson. Ce rapprochement que beaucoup faisaient à l'époque était dû à la proximité des thèmes abordés par le philosophe puis le romancier, principalement ceux du temps et de la mémoire et ce qui semble être une même approche dans l'opposition de la mémoire ordinaire, de la vie quotidienne, prosaïque, et une autre forme de mémoire, affective, tapie dans l'inconscient et qui lorsqu'elle se déploie et se révèle ouvre à une autre dimension de la vie.

Ce dernier point ne saurait être absolument nié, il y a un point de rencontre étonnant entre certaines intuitions fondamentales du romancier et ce qui a été théorisé par Bergson. Pourquoi ne pas y voir l'influence de Bergson ? Pourquoi cette influence a-t-elle été presque toujours rejetée par les admirateurs et les spécialistes de Proust ? Il y a d'abord le fait que c'est Proust lui-même qui a tenu à souligner que son œuvre n'était pas une simple illustration du bergsonisme. Il précisera même deux jours avant la publication de *Du côté de chez Swann* dans un entretien pour le journal *Le Temps* (le bien nommé...) sa position par rapport à la philosophie de Bergson, ne répugnant pas à ce qu'on parle de « romans de l'Inconscient », mais précisant que si l'on tient à parler de « roman bergsonien » (il emploie le terme) à propos de son livre ce ne sera que pour le « rattacher – après-coup, naturellement – à la philosophie régnante ». Mais il s'empresse ensuite d'indiquer que parler à propos de son livre de « roman bergsonien » ne serait cependant pas exact, et en donne la raison. Son argumentation est alors aussi intéressante qu'étonnante, car il entre dans le détail de sa conception de la mémoire et de celle qu'il attribue à Bergson en les décrivant comme tout simplement... opposées : « car mon œuvre est dominée par la distinction entre la mémoire involontaire et la mémoire volontaire, distinction qui non seulement ne figure pas dans la philosophie de M. Bergson, mais qui est même contredite par elle. »

On voit que Proust a été extrêmement précis lorsqu'il a évoqué ce qui le différenciait de Bergson. Qu'en est-il en réalité ? Étudier les écrits de Bergson en regard de cette affirmation de Proust demande un long travail, mais dont le résultat est assez clair : que la distinction entre mémoire involontaire et mémoire volontaire soit capitale chez Proust, même si elle va tendre à se nuancer et à évoluer, est indéniable, mais le fait même que ce ne soit pas effectivement les termes les plus appropriés pour décrire la

distinction que Bergson fait entre deux types de mémoire empêche justement d'y voir qu'elle contredise la distinction que fait Proust. Plus précisément, Proust semble bien penser à ces descriptions de deux types de mémoire où Bergson oppose une mémoire réflexe, purement mécanique, reposant sur l'habitude, à une mémoire associée à un effort d'attention qu'il valorise, et à partir d'une telle distinction (qu'il fait par exemple dans *Matière et mémoire*) il semble en effet contredire la conception qu'en a Proust puisque c'est alors la mémoire quotidienne et ordinaire qui serait involontaire, et la mémoire profonde et affective qui serait liée à la volonté. C'est donc très bien vu de noter cette contradiction de leurs points de vue, mais c'est pourtant une distinction spécieuse, car Bergson, multipliant les points de vue, associe peu après dans le même ouvrage cette mémoire profonde et affective au rêve et à l'inconscient et la mémoire rationnelle, stéréotypée et appauvrie, aux nécessités de l'action, de la vie pratique et à la raison. Proust porte donc un regard aigu sur la question, mais semble faire preuve d'une sorte de mauvaise foi en écartant ainsi le « soupçon » de bergsonisme, et surtout d'une influence de Bergson, comme non seulement distinct mais bien plus à l'opposé de ses propres conceptions. Dans la forme, Proust ne convainc pas, mais sur le fond il a de bonnes raisons de souligner qu'il se différencie de Bergson dans cela même qui semble le plus l'en rapprocher : leurs conceptions de la mémoire.

Le point de vue de Floris Delattre

Parler en effet de « l'influence » de la philosophie de Bergson sur Péguy jusqu'à voir dans l'œuvre de Proust simplement une illustration en littérature de la philosophie de Bergson est ce que les admirateurs de Proust, à la suite de Proust lui-même ne purent accepter. Or c'est une vision de l'œuvre de Proust qui a eu cours, et on en trouve un exemple caractéristique dans une étude d'une centaine de pages du neveu de Bergson, Floris Delattre¹.

Floris Delattre, « frappé des analogies nombreuses » qui se « rencontrent entre le roman [de Proust] et les traités [de Bergson] », pose (ou plutôt suppose) sans ambages que Proust s'était « appliqué, avec son énergie méticuleuse, à transposer dans le domaine littéraire, dans sa *Recherche du temps perdu*, les résultats

¹ Floris Delattre, « Bergson et Proust », pp. 7-127 dans les *Études bergsoniennes*, Albin Michel, volume 1, 1948.

acquis avant lui par la recherche bergsonienne »¹. Rien de moins. Et un peu plus loin : « C'est parce qu'il s'est rangé à la doctrine bergsonienne concernant *la fluidité du temps réel qui coule invisible* et parce qu'il considère, lui aussi, la durée concrète comme la trame de l'être qu'il va faire de son roman une sorte d'application expérimentale de cette doctrine »².



Floris Delattre : portrait en frontispice de *Feux d'automne. Essais choisis*
avant-propos de Maurice Le Breton, Didier, 1950
(photographie du studio Roger Carlet)

¹ Fl. Delattre, « Bergson et Proust », art. cité, pp. 43-44.

² Fl. Delattre, « Bergson et Proust », art. cité, p. 47.

Pourtant au fur et à mesure des exemples qu'il donne et des démonstrations qu'il fait de sa thèse, Floris Delattre va se mettre à multiplier les constats du peu de fidélité et d'exactitude de Proust en regard de la doctrine de Bergson, dans son supposé travail méticuleux d'application de ses théories, au point que Proust apparaît comme une sorte d'élève peu appliqué, peu rigoureux et qui s'éloigne de plus en plus de son modèle. C'est que Delattre s'en tient à son postulat de départ sans jamais le remettre en cause, sans réaliser qu'il finit par faire involontairement la meilleure démonstration possible que ce postulat ne tient pas, finissant par se demander si Proust n'est pas un bergsonien « intermittent » (!) ou « un bergsonien malgré lui » du fait de ses protestations d'indépendance.

Le livre s'achève en véritable réquisitoire contre l'œuvre de Proust du point de vue à la fois philosophique, moral, psychologique et même littéraire, cela en dépit des quelques pages « d'une qualité littéraire admirables » que l'œuvre de Proust contient.

On ne s'étonnera donc aucunement qu'en réaction à un tel point de vue, l'immense majorité des admirateurs de Proust se sont insurgés contre la vision de son œuvre comme une « illustration » des théories de Bergson. Malheureusement, cela a été le plus souvent en dévaluant purement et simplement le bergsonisme, et en tombant alors dans le travers inverse de Delattre. Prenant connaissance des dossiers qui avaient été consacrés au fil des décennies à Proust dans *Le Magazine littéraire*, j'ai constaté un rejet quasi-unanime de l'idée du bergsonisme de Proust mais chaque fois en opposant l'œuvre demeurée plus que jamais vivante du romancier à ce qui ne seraient rien d'autre que des théories abstraites d'un philosophe dépassé.

Deux œuvres non coextensives l'une à l'autre

À partir de là on peut y voir beaucoup plus clair sur cette question. Proust a toujours nié fermement ce qui s'apparenterait à une « influence » directe et décisive de Bergson, mais n'a pas refusé qu'on voie entre ses romans et le bergsonisme une « rencontre » entre deux démarches contemporaines¹. Il y a donc assurément une

¹ Cf. ces lignes d'une lettre de Proust à Camille Vettard : « J'ai tâché de faire apparaître à la connaissance des phénomènes inconscients qui, complètement

rencontre qui relève de ce qu'on pourrait appeler l'esprit du temps, au sens du *Zeitgeist* de Herder, qui fait qu'à la même époque on a aussi la musique de Debussy et la peinture impressionniste, ce qui n'était pas un hasard, tandis qu'il ne serait pas moins absurde de chercher entre ces deux arts une relation d'influence et de cause à effet. Peut-on dire la même chose de l'œuvre littéraire de Proust et de la philosophie de Bergson ? Oui, en ce sens, que l'essentiel de l'œuvre de Proust, cette révélation du souvenir au sens le plus fort, il la tire de son propre fonds, de son intériorité la plus intime, elle lui vient de lui-même et de personne d'autre, et c'est pourquoi le révolte à juste titre l'idée qu'on puisse voir dans ses romans l'illustration d'une théorie qui lui serait extérieure. Reconnaître les liens profonds et très forts entre Proust et Bergson sans dévaluer l'originalité de Proust, et ne pas accepter non plus la négation de l'influence de Bergson en dévaluant l'œuvre de ce dernier est possible en raisonnant autrement.

On pourrait dire par irénisme que les conceptions de Proust et de Bergson se recoupent, mais cela ne suffirait pas. Il faut considérer que ces deux œuvres se dépassent infiniment l'une l'autre. Si on ne peut pas dire que Proust a simplement « illustré » la philosophie de Bergson, c'est que d'un côté Proust a décrit dans son œuvre le rôle du souvenir comme personne ne l'avait fait avant lui et que ce qu'il a apporté va plus loin que les réflexions mêmes de Bergson sur la mémoire, et que d'un autre côté cette question de la mémoire n'est qu'un des aspects du bergsonisme, d'autres sujets importants de la philosophie de Bergson n'étant pas abordés dans les romans de Proust – et dès lors, du point de vue même du bergsonisme, il est littéralement inapproprié de voir dans l'œuvre de Proust une illustration « du bergsonisme », car de fait sur bien des points Proust n'est pas bergsonien.

Mais on peut aller plus loin encore en conclusion, et, sans méconnaître ce qui les rapproche, en dehors de toute question d'influence de l'une sur l'autre, on peut remettre en cause purement et simplement l'idée même qu'aucune œuvre littéraire ne serait plus proche de la philosophie de Bergson que *La Recherche du temps perdu*,

oubliés, sont quelquefois situés très loin dans le temps. C'est peut-être ce sens spécial qui m'a fait quelquefois rencontrer – puisqu'on le dit – Bergson, car il n'y a pas eu, pour autant que je peux m'en rendre compte, suggestion directe. » (Marcel Proust, *Lettres inédites*, éd. Maurice Pére, Bagnères-de-Bigorre, Pour les Amis de Marcel Proust, 1926, pp. 73-74).

et qu'aucune philosophie ne serait plus proche de l'œuvre de Proust que celle de Bergson.

Lorsque Bergson écrit dans *l'Essai sur les données immédiates de la conscience* :

Que si maintenant quelque romancier hardi, déchirant la toile habilement tissée de notre moi conventionnel, nous montre sous cette logique apparente, une absurdité fondamentale, sous cette juxtaposition d'états simples une pénétration infinie de mille impressions diverses qui ont déjà cessé d'être au moment où on les nomme, nous le louons de nous avoir mieux connus que nous ne nous connaissions nous-mêmes.¹

on rattache volontiers le nom de Proust à ce romancier évoqué ou imaginé par Bergson. Pourtant, compte tenu de la narration qui reste encore à bien des égards assez classiques chez Proust, cette évocation de Bergson, qui revêt l'apparence d'une échappée visionnaire vers l'avenir, semble mieux correspondre aux écrivains anglo-saxons du « courant de conscience » (*stream of consciousness*, expression forgée par William James, grand ami de Bergson), tels que James Joyce dans *Ulysse*, Virginia Woolf dans *Les vagues* ou encore William Faulkner avec *Le bruit et la fureur*. Car si sur certains aspects du fonctionnement de la mémoire (la réminiscence) la vision des choses de Proust est proche des théories de Bergson, il n'y a pas chez lui une proximité similaire, contrairement à ce qui a été longtemps supposé, avec la conception bergsonnienne de la durée (ce que Gilles Deleuze a bien vu dans son *Marcel Proust et les signes*²).

Et lorsqu'on lit les premières pages des *Étapes sur le chemin de la vie*, dans lesquelles Kierkegaard expose sa conception de la mémoire et du souvenir, qu'il oppose radicalement, et où il écrit par exemple : « celui qui possède un seul souvenir est plus riche que s'il possédait le monde entier »³, il déploie une conception de deux types de mémoire étrangères l'une à l'autre, bien plus que chez Bergson, mais plutôt comme elles apparaissent chez Proust, qui, sans qu'il y ait eu « influence » est donc, dans l'exposition qu'il fait de l'opposition radicale entre le surgissement du souvenir et la mémoire ordinaire, plus proche encore des conceptions de Kierkegaard.

¹ H. Bergson, *Essai sur les données immédiates de la conscience*, Alcan, 1889, pp. 99-100.

² Gilles Deleuze, *Marcel Proust et les signes*, PUF, 1964.

³ Søren Kierkegaard, *Étapes sur le chemin de la vie* [1845], trad. Ferdinand Prior et Marie-Henriette Guignot, Gallimard, « Tel », 1979, p. 25.

Donc il n'y a pas simple « équivalence » entre cette œuvre littéraire et cette philosophie. Pas non plus d'influence littéraire de Bergson, tant le style de Proust est différent ; on pourra faire la même remarque, avec un style encore tout autre à propos de Péguy. Il y a une rencontre entre le roman de Proust et la pensée de Bergson qui a ses raisons d'être profondes dans ce qui se déploie à cette époque parallèlement dans la poésie, dans la musique et dans la peinture. Tout au plus peut-on avancer que l'œuvre de Proust peut être vue non pas comme une « illustration » et une « application » mais comme un approfondissement par la littérature de certaines idées de Bergson.

En outre, pour ce qui concerne la partie théorique et l'expression abstraite de ses propres idées sur le temps et la mémoire en particulier, les théories bergsoniennes et le lexique philosophique de Bergson auront en revanche contribué fortement à permettre à Proust de formuler lui-même conceptuellement ses conceptions personnelles, tandis qu'à l'instar de Péguy il sera lui aussi allé plus loin peut-être que le philosophe lui-même dans l'exploration et l'expression de « sa pensée secrète », Proust reprenant chaque fois à son compte, comme on l'aura constaté, le terme d'inconscient lorsqu'il exprime ses distances avec le bergsonisme.

4. Bergson dans la vie de Péguy

Un disciple fervent et prosélyte

C'est *a fortiori* et au plus haut point ce qui fut le cas pour Péguy, sur qui Bergson n'aura pas véritablement eu une influence « littéraire », et qui va hériter de Bergson non pas un style, mais tout un ensemble d'analyses et de concepts opératoires qu'il va faire siens et dont il va souvent faire usage dans ses essais et écrits polémiques. La grande différence avec Proust dès le départ étant que, bien loin de désavouer et rejeter cette filiation et cette influence, Péguy, va tout au contraire, les revendiquer et clamer aussi bien son adhésion au bergsonisme que son admiration pour l'œuvre de Bergson. Mais en dehors du fait qu'à la différence de Proust aussi, ce ne sont pas les mêmes thèmes que Péguy retient de la philosophie de Bergson, ce n'est pas pour autant que la « philosophie » de Péguy se confondra entièrement avec le bergsonisme. Cela n'est pas seulement dû à la forte personnalité de Péguy, mais, bien plus, à un

travail personnel et créatif sur les concepts, ceux de Bergson et ceux qu'il a lui-même créés, qui rend parfois difficile de démêler ce qui lui vient de Bergson et ce qu'il apportera lui-même aux concepts de Bergson en les développant, et en étendant leur signification. Il y a en effet à la fois des notions et des idées caractéristiques de Péguy à qui il va donner une coloration bergsonienne, mais aussi des concepts et des thèmes de Bergson qu'il va adopter et personnaliser en leur donnant une signification un peu différente et une coloration péguyste.

Pour faire la part de ce qui provient de Bergson, et donc ce que j'appelle sa place dans l'œuvre de Péguy, il convient surtout de bien connaître entièrement les deux œuvres, mais pour étudier l'évolution des références à Bergson chez Péguy, évolution étroitement et intimement liée aussi bien à l'élaboration de son œuvre qu'à sa vie intérieure, il faut aussi prendre en compte les aléas de ses relations délicates et difficiles avec Bergson inséparables des péripéties que va connaître son rapport au bergsonisme, soubresauts secrets mais importants qui ne vont cependant le plus souvent qu'affleurer dans ses écrits à travers quelques indices et ne peuvent se comprendre qu'à la lumière de la connaissance de l'évolution des liens entre Péguy et Bergson.

Je vais donc ci-après rappeler quelques éléments des relations personnelles entre Péguy et Bergson, qui sont connus et établis, mais en soulignant et en mettant en évidence certains aspects de ces relations dont les aléas et l'évolution vont jouer un rôle important dans la progression et l'évolution des écrits même de Péguy.

Le maître et l'élève ?

Avant tout, un peu comme pour Proust, on dit souvent qu'il y a eu d'abord entre Bergson et Péguy une relation de maître à élève, du fait des leçons de Bergson qu'a pu suivre Péguy à l'École normale. En réalité, c'est en février 1898 seulement que Bergson est nommé maître de conférences à l'École normale supérieure, Péguy y a déjà passé plusieurs années, a terminé son cursus d'études, mais il continue à la fréquenter parfois en externe, et c'est alors qu'il a l'occasion d'entendre Bergson. Peu après, Bergson commencera ses séries de cours au Collège de France, titulaire tour à tour de la chaire d'histoire de la philosophie grecque et latine de 1900 à 1904, puis d'histoire de la philosophie moderne de 1904 à 1914. Soulignons que

les intitulés de ces chaires « d'histoire de la philosophie » sont trompeurs, car la part des conceptions propres de Bergson y est très importante sinon prépondérante, comme c'est le cas pour ses leçons sur *l'Histoire des théories de la mémoire*, où sur les dix-neuf leçons prodiguées tout au long de l'année, les... cinq dernières seulement sont consacrées à « esquisser l'histoire des théories de la mémoire »¹. Bergson ajoutant même aussitôt après avec désinvolture, en guise d'introduction à ces cinq leçons, ces précisions assez savoureuses : « Cette esquisse sera très brève, très incomplète ; il s'agit moins d'instituer une étude que de tracer le plan d'une étude, car il ne nous reste qu'un très petit nombre de leçons. »

Au sujet de la perception par Péguy des cours de Bergson, il y a un texte précieux, souvent cité, que je vais rappeler, mais il faut préciser tout d'abord ceci : on le cite souvent au sujet de l'effet qu'ont produit sur le public les célèbres séries de conférences au Collège de France, or il faut noter que ce texte de Péguy a été publié dans les *Cahiers de la quinzaine* en juillet 1900, alors que les cours au Collège de France ne débiteront, avec une série sur « L'idée de cause », qu'à l'automne 1900. Il s'agit donc de souvenirs de Péguy concernant des leçons de Bergson à l'École normale supérieure. Par la suite Péguy fera de nombreuses allusions dans ses écrits aux cours au Collège de France, mais ce texte célèbre a la particularité de montrer un Péguy très tôt saisi par la parole de Bergson et aussitôt conscient de l'importance de la pensée qu'elle véhicule. Voici ce texte extrait de plusieurs pages au sujet des leçons de Bergson : « Nous avons lu les deux livres de M. Henri Bergson. Heureux qu'il eût enfin été nommé maître de conférences à l'école, heureux d'avoir enfin cette impression personnelle que rien ne peut remplacer, nous entendions tout ce qu'il disait. Il parlait pendant toute la conférence, parfaitement, sûrement, infatigablement, avec une exactitude inlassable et menue, avec une apparence de faiblesse incessamment démentie, avec la ténuité audacieuse, neuve et profonde qui lui est demeurée propre, sans négligence et pourtant sans aucune affectation, composant et proposant, mais n'étalant jamais une idée, fût-elle capitale, et fût-elle profondément révolutionnaire. »²

Suite à ce que nous avons écrit précédemment concernant le rôle joué par le bergsonisme dans l'évolution de la *critique* littéraire et

¹ H. Bergson, *Histoire des théories de la mémoire*, op. cit., conférence du 15 avril 1904, p. 253.

² Ch. Péguy, « Réponse brève à Jaurès », A 571.

artistique, et non pas de la littérature ni de l'art, il vaut aussi de citer ce que Péguy voit et prédit un peu plus loin à ce sujet (à propos des « relations » « entre les différentes productions d'art, entre les différentes productions littéraires ») : « Cet aperçu, ou si vous préférez, cette hypothèse, qui peut faire la révolution de la critique littéraire et de la critique d'art, de l'histoire littéraire et de l'histoire de l'art, mais non sans doute la révolution de l'art même... »¹

C'est donc assez tardivement que Péguy a pu entendre Bergson pour la première fois, ayant auparavant selon ses propres dires découvert la philosophie de Bergson à travers ses livres. Il a alors déjà vingt-six ans, et l'image qu'on se fait habituellement de Péguy, comme ayant commencé par être un élève de Bergson, doit donc être précisée et infléchie, mais cela dans deux sens différents. En effet d'un côté, c'est alors que s'achève sa vie d'étudiant et qu'il créera bientôt les *Cahiers de la quinzaine*, qu'il se mêle au public d'étudiants qui écoutent les cours de Bergson. Mais d'un autre côté, les cours de Bergson au Collège de France débutant peu après et continuant jusqu'en... 1914, l'année de la mort de Péguy, c'est ainsi d'une certaine façon, potentiellement, tout le reste de sa vie que Péguy pourra être à l'écoute de sa parole (ou faisant prendre en sténo ses cours quand il ne pouvait y assister) et dans cette relation du disciple au maître, même si leurs relations devenues difficiles durant des années refroidiront son enthousiasme et réduiront son assiduité à ses cours. Ce point a l'importance que l'on va voir, car si l'écart d'âge (à peine plus de treize ans les séparent) entre Bergson et Péguy n'est pas si grand, leurs relations vont s'établir sur ce pied-là, c'est-à-dire non pas simplement entre deux hommes de lettres, quand bien même l'un des deux, comme c'était le cas, aurait déjà été beaucoup plus célèbre.

Le philosophe et le directeur des *Cahiers de la quinzaine*, une longue série de déceptions

Cette relation, qui fut aussi celle de deux hommes de lettres, se présenta surtout au cours des années suivantes comme la relation entre un Bergson auteur et un Péguy journaliste et directeur de revue. Un événement qui va jouer un certain rôle dans l'évolution de leurs relations sera l'initiative de Péguy en février 1903 de la republication dans les *Cahiers* d'une partie (environ un tiers) d'un

¹ Ch. Péguy, « Réponse brève à Jaurès », A 572.

article de Bergson, l'« Introduction à la métaphysique » déjà mentionnée et citée plus haut, qui avait été précédemment publiée en janvier dans la *Revue de métaphysique et de morale*. Mais Bergson n'en avait pas été informé, pas plus qu'il n'avait été sollicité pour donner son autorisation, ce qui va entraîner une lettre de Bergson adressée à Péguy le 22 février¹. C'est avec beaucoup de courtoisie que Bergson écrit alors à Péguy, ne s'attardant même pas aux questions que pouvait poser le fait qu'il n'avait pas été consulté pour cette publication, mais évoquant juste ses réserves quant à la parution de ce texte de philosophie dans les *Cahiers de la quinzaine*, revue lui paraissant viser « principalement à l'action politique et sociale », amenant les lecteurs à voir « deux genres d'articles juxtaposés dans une même publication », et voyant alors des « spéculations philosophiques abstraites [...] venir s'encadrer dans une attitude pratique déterminée ». Ne contenant pas directement de reproche sur le fait que son autorisation n'avait pas été demandée pour cette publication, la lettre de Bergson dut néanmoins faire plus de mal à Péguy que si elle avait été un simple reproche, car ce que Bergson lui écrit, avec une politesse exquise et en termes choisis, c'est que si Péguy lui avait demandé son avis sur cette publication, Bergson la lui aurait... « déconseillée ». De toute sa lettre il ressort même clairement que Bergson ne souhaitait pas du tout voir ses textes publiés ni même republiés dans les *Cahiers de la quinzaine*.

Retenons bien les arguments de Bergson, car plus tard il ne reviendra plus nécessairement sur les causes de ses réticences, mais il en a dit assez pour qu'on puisse comprendre que lorsque par la suite on verra Bergson ferme et constant dans son refus d'accorder ou concéder des publications pour les *Cahiers* on aurait sans doute tort d'y voir avant tout le témoignage de son peu d'intérêt et d'attention pour Péguy, car ce sont d'abord les *Cahiers de la quinzaine* qui seront l'obstacle principal. Les *Cahiers* avaient originellement pris le relais d'autres publications de revues socialistes sous la forme d'une revue dissidente d'inspiration dreyfusarde refusant le contrôle de la presse militante par le Congrès des organisations socialistes. Mais les premières séries publiées étaient organisées avant tout autour des congrès socialistes nationaux et internationaux, avec force comptes-rendus, dossiers, pièces complémentaires, communications, auxquels vont peu à peu

¹ *Correspondances suivies*, dans H. Bergson, *Écrits philosophiques*, PUF, « Quadrige », 2011, pp. 837-838.

s'adjoindre diverses autres publications, et à l'orée de l'année 1903 l'image des *Cahiers* est celle d'une revue politiquement très orientée et connotée comme une revue engagée très à gauche.

Cet épisode est un moment important dans les relations entre Péguy et Bergson, et va sinon mettre fin au prosélytisme de Péguy quant à la diffusion des doctrines de Bergson, du moins freiner quelque peu son enthousiasme. Au cours des années suivantes, les relations entre Péguy et Bergson se réduiront en effet à une série de brefs échanges épistolaires liés aux demandes diverses de Péguy auprès de Bergson, dont presque aucune n'aboutira. Bergson resta ferme au fil de ces années dans son refus de donner à Péguy quelques pages inédites pour les *Cahiers*. Jamais non plus il ne consentira à voir une de ses publications republiée dans les *Cahiers*. Il est même arrivé à Péguy d'espérer qu'une des conférences de Bergson (« L'âme et le corps ») puisse être republiée dans les *Cahiers* à la faveur du fait que cette conférence avait déjà paru entre temps deux fois, en revue et dans un recueil collectif, mais Bergson n'en démordra pas, écrivant à ce sujet, dans une lettre à Péguy datée du 21 mai 1912 : « Les *Cahiers*, qui ne donnent généralement que de l'inédit, ne pourraient guère, ce me semble, publier une conférence qui aurait déjà paru deux fois. »¹

À cela s'ajoutent les réponses négatives de Bergson, gêné et réticent, à d'autres types de demandes, par exemple lorsque Péguy lui demande de recommander Henri Lebeau, rédacteur aux *Cahiers*, pour l'obtention d'une bourse, ou bien quand il lui demande d'essayer de placer dans la *Revue de métaphysique et de morale* l'article (aujourd'hui perdu) d'Édouard Berth sur sa « Jeanne d'Arc » – sans doute *Le Mystère de la charité de Jeanne d'Arc*, qui avait été publié cette année-là². Il y aura encore la déception de Péguy face à l'absence de soutien de Bergson pour l'obtention d'un prix de l'Académie française que visait Péguy pour ce même *Mystère de la charité de Jeanne d'Arc*. Ou encore le refus de Bergson de le soutenir par l'acquisition d'une part de commandite des *Cahiers*.

La dérobade de Bergson la plus douloureuse pour Péguy aura peut-être été son refus d'accorder une préface aux *Pages choisies* de ses œuvres à lui, Péguy, réunies par Charles Lucas de Pesloüan, d'autant plus que cette fois-ci les *Cahiers* n'étaient plus directement concernés, ce recueil se trouvant publié chez Grasset (en 1911). Par

¹ *Correspondances suivies*, dans H. Bergson, *Écrits philosophiques*, op. cit., p. 848.

² *Correspondances suivies*, op. cit., lettre du 20 juin 1910, p. 844.

la suite, lorsque Péguy lui enverra le recueil paru, en deux exemplaires, un pour lui-même, l'autre pour l'Académie des sciences morales et politiques, Bergson ne le présentera pas non plus à ses collègues académiciens, malgré ses promesses de faire son possible pour le faire connaître.

Voilà en tout et pour tout en quoi auront consisté les relations entre Péguy et Bergson entre 1904 et 1912 ! Comment comprendre l'attitude de Bergson et faire la part des choses ? Voici quelques éléments de réflexion, et de comparaison. Tandis que Proust n'aura cessé de marquer ses distances avec Bergson et de souligner qu'il ne lui devait rien, Bergson n'en aura pas moins soutenu parfois et promu les œuvres de Proust quand il en aura eu l'occasion, ce qu'il faut certainement attribuer principalement à leur lien de parenté par alliance. Par contraste, l'attitude de Bergson envers Péguy peut surprendre, tant Péguy n'a pas ménagé ses efforts pour diffuser la pensée du philosophe et pour proclamer sa dette autant que son admiration chaque fois qu'il en avait eu l'occasion. Dans cette série de refus, Bergson serait-il tout entier froid, distance, et injustice, face à un Péguy enthousiaste, juste et plus humain ? Nuançons : Bergson est peut-être surtout sur la réserve – c'est peut-être là encore une manifestation du Bergson « non pas du tout inhumain, mais pour ainsi dire ahumain ». Quant à l'attitude de Péguy, elle a été jugée parfois sévèrement par les bergsoniens : dans son livre sur Bergson, Philippe Soulez estime que Péguy, mettant en avant son rôle dans la diffusion du bergsonisme, et donc déçu du peu de reconnaissance de Bergson, « avait tendance à s'attribuer, dans la constitution de la notoriété de Bergson, une importance qu'il n'avait pas », par immodestie, en portant même sur cette question un « jugement passablement paranoïaque »¹.

Mais, sans aller jusque-là, on peut apporter quelques nuances à ce qui apparaît comme un portrait contrasté entre, si l'on peut dire, un Péguy à la fois chaleureux et juste et un Bergson à la fois froid et injuste. Au contraire de Bergson, Jean Jaurès se souciera de donner à Péguy une série d'articles, précédés d'une longue préface adressée par l'auteur à « Mon cher Péguy », qui seront effectivement publiés en décembre 1901 sous le titre *Études socialistes* dans le 4^e cahier de la III^e série. Cela alors même que Péguy avait déjà écrit des pages où il ne ménageait guère Jaurès, et que, loin de manifester la moindre reconnaissance envers ses attentions incontestables, il sera de plus

¹ Philippe Soulez et Frédéric Worms, *Bergson*, PUF, « Quadrige », 2002, p. 106.

en plus dur dans ce qu'il écrira sur Jaurès, finissant par laisser à son sujet des pages d'une rare violence. Il demeure qu'on doit remarquer qu'il était beaucoup plus naturel et facile pour Jaurès de publier dans les *Cahiers*, revue issue de la mouvance socialiste, que pour Bergson – qui ne le souhaitait pas – d'y entrer. Signalons d'ailleurs que Bergson n'en a pas moins été un fidèle abonné des *Cahiers de la quinzaine*, avec un double abonnement et parfois un soutien financier supplémentaire, et qu'il a même amené à Péguy de nouveaux abonnés, susceptibles en outre de le soutenir eux-mêmes financièrement. Soulignons en outre le ton aimable, pas seulement courtois, mais amical, presque affectueux, des quelques lettres qu'il a adressées à Péguy.

La réconciliation

On ne saurait toutefois minimiser la souffrance et l'amertume, la déception et la tristesse de Péguy face à l'attitude sinon distante du moins très réservée de Bergson. L'impact de cette situation sur l'évolution de son œuvre et de sa pensée, durant des années, aura été profond et multiforme. S'ensuivront deux ans de silence, plus rien entre Péguy et Bergson. Puis, comme un orage longtemps menaçant et qui éclaterait soudain, il y eut une lettre de Péguy à Bergson le 27 février 1914 écrite « dans la solitude totale où on a réussi à [le] refouler » : « Vous n'avez jamais soupçonné le mal que vous m'avez fait le jour où vous n'aviez plus le temps de me lire. [...] Je travaille aujourd'hui dans un tombeau et vous n'accompagnez même plus par la pensée ce qui est passé de vous en moi. » La réponse, brève, et d'un effet presque comique, de Bergson ne se fait pas attendre ; elle intervient le jour même : « Permettez-moi de vous dire que je ne comprends rien à ce que vous m'écrivez. Surchargé de besogne, véritablement écrasé, je suis obligé de resserrer de plus en plus le cercle de mes lectures ; mais je vous lis, vous, régulièrement, toujours avec le même intérêt et toujours la même sympathie profonde. »¹ Puis ce fut la lettre mémorable du 2 mars 1914 de Péguy à Bergson : « Depuis quatre ans vous manquez dans mon jeu et je manque dans le vôtre [...] », etc. Bergson lui répond chaleureusement le 4 mars en l'invitant à venir le voir. Suivront quelques rencontres, qui scelleront définitivement leur réconciliation.

¹ *Correspondances suivies*, dans H. Bergson, *Œuvres complètes*, op. cit., p. 849.

Bergson, très « touché » de l'annonce de la parution de la *Note sur M. Bergson et la philosophie bergsonienne* de Péguy dans *La Grande Revue*, où elle sera publiée avant de l'être le lendemain dans les *Cahiers*, va, dans sa lettre du 21 avril¹, jusqu'à donner son accord pour la publication dans les *Cahiers*, projetée pour l'année suivante, de son « Discours de réception » à l'Académie française : Bergson acceptait cette fois-ci bel et bien d'être publié aux *Cahiers* ! Malheureusement cette publication ne se fera jamais, car quelques mois après Péguy mourait à la guerre, et disparurent avec lui les *Cahiers de la quinzaine*.

Les lettres de Péguy étaient intervenues dans un contexte bien particulier pour Bergson, qu'évoquait Péguy et sur lequel nous serons amenés à revenir : redoublement d'attaques venues de toutes parts contre sa philosophie, menace de mise à l'*Index* de ses trois principaux livres, qui sera effective en juin 1914. De même que les années de relations distantes et froides avec Bergson avaient pesé sur Péguy et son œuvre, il en aura été de même des années de silence entre eux qui auront suivi, mais avec des conséquences complètement différentes sur l'œuvre de Péguy. Quant à la « réconciliation » qui aura lieu durant les derniers mois de la vie de Péguy, elle entraînera les rédactions successives de la *Note* et de la *Note conjointe*, qui restent parmi les écrits les plus marquants de Péguy.

La relation entre Péguy et la philosophie bergsonienne ne prendra pas fin avec la mort de Péguy, car, si les idées de Bergson avaient fait leur chemin dans la tête de Péguy, les idées de Péguy avaient quant à elles annoncé les développements à venir de la philosophie bergsonienne.

Second point d'étape et conclusion

Avant de procéder au travail d'étude des références à Bergson et des différentes formes que ces références ont prises, ce travail préalable aura été indispensable pour démontrer et déconstruire l'association faite entre Péguy et le bergsonisme sur la base à la fois d'une commune spiritualité et d'un supposé irrationalisme qu'ils auraient eu également en partage, et cela à la faveur du caractère littéraire de la philosophie de Bergson, telle qu'on l'a imaginée *a posteriori*.

¹ *Correspondances suivies, op. cit.*, p. 852.

Au sujet de la spiritualité et même de la mystique chrétienne que non sans raison on retrouve aujourd'hui chez Bergson et chez Péguy, il faut pourtant rappeler que cela ne peut pas être pris en compte parmi les causes qui ont amené Péguy à s'intéresser à Bergson et cela pour deux bonnes raisons : d'une part lorsque Péguy commence à s'intéresser à Bergson et à affirmer déjà son admiration et son attachement pour sa philosophie il est supposément athée ou du moins encore détaché du christianisme ; d'autre part et surtout spiritualité et mystique seront des développements ultérieurs de la philosophie de Bergson. Il faut donc comprendre autrement l'intérêt de Péguy pour Bergson, ce qui nous ouvre alors au caractère créatif et dynamique de la réception des idées de Bergson par Péguy, qui en pressentira les virtualités.

Ensuite, concernant le rapprochement fait entre Péguy et Bergson comme participant d'un commun anti-intellectualisme – ce qui philosophiquement se serait traduit par une tendance à l'irrationalisme –, c'est bien là une lourde erreur en ce qui concerne la philosophie de Bergson, comme nous l'avons souligné. Mais c'est tout aussi faux s'agissant de Péguy. À tel point qu'il lui a paru capital de devoir mettre au clair cette question et d'écrire ceci dès la première page de la *Note sur M. Bergson et la philosophie bergsonienne*¹ : « On a feint de croire que la querelle faite à l'intellectualisme était une querelle faite à la *raison*, à la *sagesse*, à la *logique*. Et à l'intelligence. La philosophie de M. Bergson est presque aussi mal comprise par ses adversaires que par ses partisans. Et ce n'est pas peu dire ! » Quelle justesse, et quelle ironie ! Péguy compare ensuite raison, sagesse, logique et intelligence à des royaumes que « la révolution, l'invention bergsonienne » n'aura pas déplacés, mais rénovés, creusés, jusqu'à « les rendre eux-mêmes en y opérant une interne révolution ». Soulignons combien cette expression est forte ; déjà « les rendre à eux-mêmes » serait beaucoup ; mais Péguy dit plus encore : « les rendre eux-mêmes », mettant l'accent sur « l'invention » bergsonienne. Il ne s'agit pourtant pas là de la manifestation de l'enthousiasme du jeune Péguy découvrant Bergson, mais d'un de ses tout derniers écrits, montrant que Péguy, après une longue période de complet silence sur Bergson, avait conservé intact son enthousiasme pour sa philosophie.

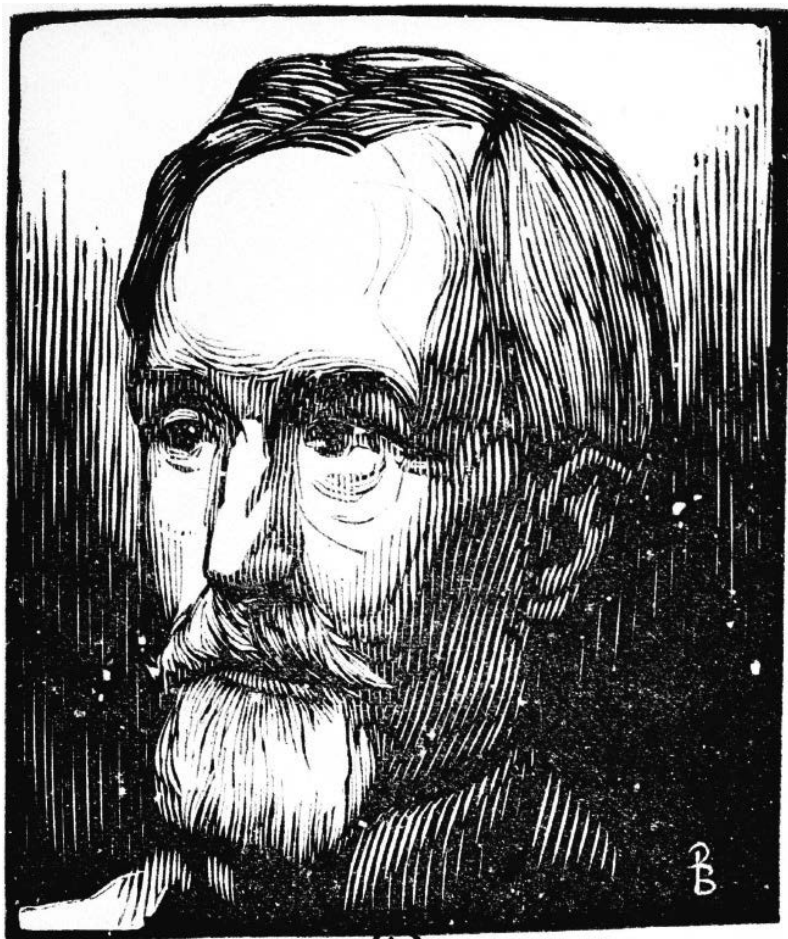
¹ Ch. Péguy, *Note sur M. Bergson et la philosophie bergsonienne*, C 1246.

À propos de « l'intelligence », on peut noter un certain contraste avec la phrase célèbre de Proust par laquelle commence sa préface aux études réunies sous le titre *Contre Sainte-Beuve* : « Chaque jour j'attache moins de prix à l'intelligence. »¹ On ne chargera cependant pas absurdement Proust, qui précise ensuite sa pensée et ce qu'il entend par « intelligence » en appelant à accorder plus d'attention et de valeur aux impressions sensibles, aux sensations – « seule matière de l'art ». En outre, dans sa conception de l'art, qui va finir par englober sa conception de la réminiscence et du souvenir, Proust sera amené à faire une place plus grande à « l'intelligence », mais aussi à l'effort et à la volonté.

Quant au troisième aspect de la question – le caractère littéraire du bergsonisme –, il mérite une remarque à propos de l'expression que Péguy a parfois employée au sujet de Bergson, affirmant qu'il voyait en lui un poète plus qu'un professeur de philosophie. Il est bien clair que ce terme n'est pas pris chez Péguy comme synonyme d'écrivain ou d'hommes de lettres et qu'il oppose le poète, étymologiquement « celui qui fabrique, le créateur », au « professeur de philosophie », entendu comme un historien de la philosophie. On a vu, justement, ce qu'il en était de la chaire d'« histoire de la philosophie » dont Bergson a été titulaire au Collège de France, et la désinvolture avec laquelle Bergson en traitait le côté historique, faisant la plus grande place à sa propre philosophie et aux concepts qu'il créait. Il serait tout à fait intéressant de procéder à une étude stylistique des écrits de Bergson, mais il n'en demeure pas moins que ce qui fait leur valeur est la démarche rigoureuse par laquelle, en dialogue avec les sciences, Bergson a affronté des problèmes difficiles qu'en profond méditatif il a porté longuement en lui avant de les exposer, comme le montre l'écart entre les dates de parution de ses principaux livres.

Cette démarche hors du commun est caractéristique de ses premiers livres, et Péguy y aura été sensible au point d'y voir une révolution dans la philosophie, sans équivalent depuis Descartes. Mais ce à quoi nous ouvrira l'étude du bergsonisme dans l'œuvre de Péguy, ce ne sera pas seulement à la mesure de l'ampleur de son lien avec cette philosophie, ce sera aussi à l'anticipation qui apparaît dans les écrits de Péguy des développements ultérieurs de la pensée de Bergson, tant dans l'élaboration d'une sociologie bergsonienne que dans son ouverture à la spiritualité et à la mystique.

¹ M. Proust, *Contre Sainte-Beuve*, Gallimard, « Folio essais », 2019, p. 43.



« Portrait d'Étienne Avenard », bois gravé de Paul Baudier (1881-1962)
Catalogue de la VIII^e exposition des « Artisans français contemporains »
chez G. Rouard, 18 novembre – 15 décembre 1924 ; Bibl. Forney, CE 1673

Étienne Avenard, un correspondant de Péguy

Yves Avril

Ce n'est pas la première fois¹ que je présente ce condisciple et ami de Charles Péguy, m'attachant naturellement surtout à ses rapports avec le gérant des *Cahiers de la quinzaine*, c'est-à-dire à ce qui concernait sa relation des événements tragiques survenus en Russie en 1905.

La découverte par Laura Gutman², alors à Helsinki, du *Répertoire de ma vie* rédigé par Étienne Avenard en 1920 et appartenant au fonds des manuscrits de la Bibliothèque royale de Suède, ainsi que l'importante correspondance éparpillée dans de nombreuses archives françaises et nordiques sont à l'origine d'un projet de recherches plus vastes et plus diverses.

Laura Gutman me proposa d'écrire un ouvrage « à quatre mains » où nous étudierions les deux aspects de la carrière d'Avenard. L'un des versants de sa carrière est constitué de reportages politiques effectués en Russie pour *L'Humanité* et pour les *Cahiers de la quinzaine*. L'amitié entre Péguy et Avenard, qui remonte à leurs années de lycée à Louis-le-Grand, est à l'origine de la parution dans les *Cahiers* du passionnant *22 janvier nouveau style*, grand compte rendu de la mission qui lui avait été confiée par Jean Jaurès. Il fera paraître ensuite, toujours dans *L'Humanité*, un compte rendu de l'affaire Tcherniak (1907) et aussi de l'entretien que lui a accordé Lénine (1907). Sa connaissance des langues scandinaves lui vaut même de se voir confier des missions diplomatiques par le ministère des Affaires étrangères. Sa présence en Russie au début de la Révolution bolchévique fait partie des épisodes méconnus de sa

¹ « Péguy et ses correspondants à l'étranger », *Cahiers de l'Association internationale des études françaises*, vol. XLIX, 1997, pp. 321-339 ; « Un correspondant des *Cahiers* en Russie ou Étienne Avenard entre Péguy et Jaurès », *Le Porche 4*, Orléans, novembre 1998, pp. 79-86 ; » Un correspondant de Péguy, Étienne Avenard (1873-1952) », *BACP* 141, janvier-mars 2013, pp. 77-99.

² En Finlande, Laura Gutman a dirigé de 2011 à 2023 l'agence culturelle Iclea, qu'elle avait fondée. Elle a été commissaire et organisatrice de plusieurs expositions dont celles de 2022 sur Gallén-Kallela au musée Jacquemart-André, à Paris, et au musée Gallén-Kallela, en Finlande. Elle est actuellement conservatrice des musées du Second Empire et de l'impératrice Eugénie au château de Compiègne.

biographie, que nous nous proposons de documenter grâce à des archives inédites.

L'autre visage d'Avenard, c'est celui du critique d'art de la revue *Art et Décoration*. Ses articles portent essentiellement sur les artistes nordiques majeurs de son temps : Carl Larsson (1903), Gerhard Munthe (1904), Akseli Gallén-Kallela (1909) ou Nils Kreuger (1910). Avenard, introducteur et protecteur des artistes de Scandinavie et de Finlande, est également l'organisateur de plusieurs expositions, au nombre desquelles l'Exposition d'art finlandais au Salon d'Automne de 1908. Il est aussi, entre les deux guerres, traducteur d'auteurs scandinaves, tels que Hans Christian Andersen, Auguste Strindberg ou Sigrid Undset, pour les éditions Albin Michel.

Nous avons donc essayé de mettre au point ce projet, notamment, lors d'un court séjour que fit Laura Gutman chez nous, dans notre Franche-Comté.

Et puis, l'an dernier, nouvelle découverte dont elle me fait part : un article sur un troisième aspect de la carrière d'Avenard, aspect pour lui peut-être le plus important : en 1910, il abandonne en effet sa carrière d'agent culturel pour se consacrer à la céramique, après une formation initiale auprès d'André Metthey, et la céramique constituera désormais le cœur de sa vie professionnelle.

Nous ne désespérons pas de produire un jour cet ouvrage « à quatre mains ». Il reste en effet beaucoup à découvrir dans la correspondance d'Avenard. Et j'attends impatiemment le moment où j'aurai sous les yeux le « Rapport Painlevé sur la Mission Avenard et Malfitano pour un rapprochement intellectuel entre la France, l'Italie et la Russie », écrit dans une Russie encore pré-bolchévik.

*

Je dois d'immenses remerciements à Laura Gutman qui m'a communiqué de précieuses sources non publiées, dont la dactylographie du *Répertoire de ma vie*, des lettres d'Étienne et Marie Avenard à leurs amis artistes de Finlande et m'a signalé l'article d'Alain-René Hardy et Patrick Wilson sur « Avenard faïencier ».

Je remercie également Alain-René Hardy, qui m'a autorisé à reprendre une grande partie de son article, c'est-à-dire ce qui raconte la dernière partie de la vie professionnelle d'Avenard.

Romain Vaissermann sait que j'ai toujours admiré sa maîtrise de la mise en page, mais je me permets de lui rendre hommage ici expressément pour son aide technique constante.

Je n'oublie pas Aliénor et Béatrice Roussel qui se sont chargées, avec le sourire, du travail de copies de documents, aussi ingrat que nécessaire.

Un correspondant de Péguy : Étienne Avenard (1873-1952), journaliste socialiste, critique d'art, diplomate, faïencier, traducteur

Dans la brève notice établie par les services de la Légion d'honneur, lorsqu'Étienne Avenard a été fait chevalier le 22 mai 1926¹, il est indiqué ceci, qui montre au moins la grande diversité de ses domaines d'activité :

Avenard Étienne Marie-Ernest, 52 bd Haussmann, artiste céramiste, vice-président de la Chambre syndicale des éditeurs de musique, maître de conférences de littérature française en Suède, chargé de mission du ministère des Affaires étrangères en Russie et traducteur au sein de ce ministère. Secteur d'activité : Beaux-Arts, enseignement, lettres, musique.

Étienne Avenard est né à Saint-Brieuc la même année que Péguy, le 7 septembre 1873. Son père, Ernest Avenard, polytechnicien de la promotion 1855, est professeur de mathématiques à Pontivy, puis à Nantes. La famille compte cinq enfants. Nous nous sommes longtemps demandé, où et comment Avenard avait fait la connaissance de Péguy, qui parle de lui comme de son « vieux camarade, condisciple et ami ». Il n'est ni orléanais ni « lakanalien » ni normalien, bien qu'il ait été admissible à l'École normale supérieure en 1894. Christian Avenard, son petit-fils², nous a

¹ Lettre du Grand Chancelier de la Légion d'Honneur du 18 février 1927 : « Monsieur, par décret du 22 mai 1926 vous avez été nommé Chevalier de la Légion d'Honneur. Pour assurer l'exécution de ce décret, nos Services vous ont écrit le 29 mai, puis le 11 décembre. / Ces lettres sont restées sans réponse. / Je vous prie de donner satisfaction, dans un bref délai, aux demandes qui vous ont été adressées. Agréez, Monsieur, l'expression de ma considération distinguée. / Le Grand Chancelier, *g^{al}* Dubal. »

² Fils de Jean-Claude Avenard, le seul descendant d'Étienne et de Marie, Christian Avenard a bien connu son grand-père : il avait lu un de nos articles, nous avait téléphoné et nous avions pu nous rencontrer.

éclairés : dans une lettre, son grand-père, ayant rendu visite à Pierre Péguy, décrit ce dernier comme « le fils du grand Péguy, mon camarade de Louis-le-Grand ».

Il obtient sa licence de lettres en 1898. Ensuite zone d'ombre : comment ce jeune homme se prend-il de passion pour la Suède, la Norvège et les pays nordiques en général ? On ne sait ; il est en tout cas, en septembre de la même année, en Suède, où la toute nouvelle université suédoise de Göteborg l'emploie comme lecteur. Il y enseigne le français et donne des conférences, associées ou non à ses cours. Ainsi, au début de l'année 1899, il donne une conférence sur le folklore de sa Bretagne natale, agrémentée de chants et danses, apparemment avec un grand succès¹. Il donne aussi des cours sur « Alfred de Musset, sa vie, ses poésies, son théâtre ».

Il semble s'intégrer si bien à la vie suédoise, au milieu qui sera celui de ses activités en France, le milieu des peintres, que le 16 décembre 1899 le *Göteborg Aftonblad* annonce ses fiançailles avec Astrid Kjellberg². Mais ces fiançailles n'auront pas de suite.

Un couple très uni d'anarchistes

Il se marie en 1902 avec Marie Laran, sœur de Jean Laran (1876-1948), ancien élève de l'École du Louvre, attaché au Cabinet des estampes de la Bibliothèque nationale, dont il deviendra en 1940 le directeur³.

Marie et Étienne vont former un couple très uni. Ils partagent les mêmes idéaux, les mêmes passions, ont les mêmes amis, font côte à

¹ *Stockholm Dagblad*, 1^{er} mars 1899 : « Monsieur Avenard, lecteur à l'université de Göteborg, organise une journée de découverte de sa Bretagne natale, dont il va présenter des chansons populaires et des comptines. Comptines et chants vont être interprétés par des talents reconnus. » („Hr Avenard, som är universitetslektor i Göteborg, kommer att hålla förderdag om sin födelsebygd Bretagne, hvares folklid och folkvisor hän kommer att skiedga. Visorna och sångerna komme att utföras af känu och högt uppburra talanger.“; trad. Luc-Lao Avril).

² *Göteborg Aftonblad* du 16 décembre 1899, dans la rubrique « Fiançailles » („Förlefonde“). Astrid Kjellberg (1877-1965), plus tard nommée Kjellberg-Juel – du nom de son mari –, célèbre peintre suédoise. Un de ses tableaux les plus célèbres est *Faim (Hunger)*, 1906. Elle a dirigé les Beaux-Arts à Berlin (1915-1917) et à Stockholm (1917-1920). Ses deux filles, Lisbeth et Brita, sont également peintres.

³ Jean Laran, pour un livre sur Gustave Moreau, collabore avec Léon Deshairs, peintre et poète, grand ami de Péguy et auteur en 1894 du premier portrait du futur gérant des *Cahiers (L'Art de notre temps. Gustave Moreau, 48 planches hors texte accompagnées de quarante-huit notices rédigées par Jean Laran et précédées d'une introduction de Léon Deshairs, Librairie centrale des Beaux-Arts, s. d. [1913])*.

côte voyages d'agrément et voyages professionnels, en France, en Italie, en Allemagne, en Autriche, à Saint-Petersbourg. Selon le témoignage de Philippe Besnard, le couple, qu'il qualifie d'anarchiste, non seulement se comportait de manière ostensiblement libertaire, mais affichait aussi ses sympathies pour les révolutionnaires russes : « Les deux époux avaient une manière gaie et charmante de parler de leur *parti* et de leurs amis en prison pour avoir jeté des bombes, allumé des incendies, commis les pires excès. »¹ Il y a sans doute exagération, mais il est vrai que les deux époux avaient des relations dans les milieux anarchistes et particulièrement avec Max Nettlau². Marie s'intéressait à Sylvain Maréchal – avait-elle un travail en cours sur le sujet ? Quant à Avenard, il s'occupait de l'anarchiste Pierre-Antoine, marquis d'Antonelle (1747-1817), un noble haut en couleur, dont il voulait, semble-t-il, publier et commenter les abondants manuscrits, ambition que sa consécration à l'art de la céramique l'empêche de réaliser. Après la mort d'Avenard, l'historien Pierre Guiral, qui avait reçu de la famille de ce dernier certains éléments de ce travail, publia un passionnant « Essai d'explication du Marquis d'Antonelle »³.

Dans les premières lignes du *Répertoire de ma vie*, qu'il écrit en 1920, quatre ans après la mort de Marie, Avenard évoque sa femme, « mon admirable collaboratrice, morte à 34 ans pendant la guerre » et à la page suivante : « (avril 1916) : Ma femme – je le répète : ma collaboratrice – meurt d'une embolie 3 jours après la naissance de notre petit Jean-Claude. » Ce fils, en raison des fréquents déplacements de son père, sera élevé par sa grand-mère maternelle ; il deviendra général d'aviation.

Avenard se remariera en mars 1924 avec Marie Brisbart.

¹ Philippe Besnard, *Souvenirs*, Canada, Éditions de l'université d'Ottawa, 1975, 2^e partie, chap. III, p. 131. Cité page 110 dans Alain-René Hardy et Patrick Wilson, « Étienne Avenard (1873-1952), faïencier », *Sèvres. Revue de la Société des Amis du musée national de Céramique*, Sèvres, n° 27, 2018, pp. 108-127. Philippe Besnard, comme on le verra plus loin, avait bien connu Marie et Étienne Avenard. Voir aussi la correspondance des Avenard avec Max Nettlau en Annexe I.

² Max Nettlau (Neuwaldegg, 1865 – Amsterdam, 1944) : grand historien de l'anarchisme, il consacra une bonne partie de son œuvre à Bakounine. Polyglotte, il a publié en allemand, français, en anglais, en espagnol. Rudolf Rucker, *Max Nettlau, une mémoire anarchiste*, présentation, notes et traduction par Martine Rémon, Les Éditions du Monde libertaire, 2014.

³ Étienne Avenard † et Pierre Guiral, « Essai d'explication du Marquis d'Antonelle », *Provence historique*, 1955, tome 5, fasc. 21, pp. 263-288. Voir Annexe I.

Étienne Avenard et la Russie. *Le 22 janvier nouveau style*

C'est à la fin de l'année 1904 qu'Avenard est envoyé en Russie par *L'Humanité*, que vient de fonder Jaurès. Il y a alors en Russie une certaine agitation, sociale assurément mais aussi politique, et due en partie à la tournure catastrophique que prend la guerre contre le Japon – qui se terminera par la capitulation de Port-Arthur –, et Jaurès voudrait avoir des informations de première main. Avenard part avec sa femme pour un mois mais va rester dans la capitale russe le double, subventionné par le journal de Jaurès, et il se trouve donc à Pétersbourg au moment de ce qu'on a appelé le « dimanche sanglant », la première révolution russe. C'est le sujet du *22 janvier nouveau style*.

Le Centre Charles-Péguy d'Orléans conserve 17 lettres d'Étienne Avenard à Péguy ou à son collaborateur André Bourgeois et une dizaine de « copies de lettres » adressées par Péguy ou Bourgeois à Avenard. Ajoutons une lettre personnelle de Marie Avenard à Péguy et une copie de la réponse de Péguy, non moins personnelle.

Les lettres les plus intéressantes — elles sont souvent d'un intérêt technique — concernent le *Cahier* dont Avenard est l'auteur. Ce sont, comme il est naturel, de véritables négociations entre l'éditeur et l'auteur, sur le contenu d'abord : doit-on adjoindre des documents et, s'ils ne sont pas encore arrivés, peut-on les attendre ; sur le titre de l'ouvrage : pour Avenard, le titre *Le 22 janvier nouveau style* n'est pas satisfaisant, car il y a bien d'autres choses dans ce *Cahier* que le récit du « Dimanche rouge » ; sur les épreuves ; sur les délais d'impression et d'édition enfin.

Le *Cahier de la quinzaine* publié en novembre 1905 porte en titre : « Cinquième cahier de la septième série. Étienne Avenard. *Le 22 janvier nouveau style* »¹. Ce gros cahier de 260 pages commence par une invitation à se procurer pour cinq francs le « *catalogue analytique sommaire* » (408 pages) des cinq premières séries. Invitation qui est suivie, d'abord, du « *simple extrait* » d'un « petit index alphabétique provisoire », qui nous donne la liste des *Cahiers* consacrés à des pays étrangers ; ensuite, du « *simple extrait* » de la « table analytique très sommaire » limitée à la VI^e série et qui nous donne la liste et le titre des *Cahiers* consacrés à la Russie, à savoir : le 6^e cahier : *Juifs russes* (Éberlin, Georges Delahache et Vladimir Korolenko) et le 13^e consacré à Tolstoï. Avant le « *simple extrait* » du « petit index

¹ Voir, en Annexe II, la table des matières de l'ouvrage.

alphabétique », on lit un titre énigmatique dû à Péguy : « *cahier pour cette reprise de la Révolution en Russie* ».

Dans les 20 pages suivantes intitulées « Courrier de Russie », Péguy présente le *Cahier* et les circonstances qui ont occasionné sa publication. Il ajoute en appendice un mot sur les illustrations du *Cahier* : le portrait de Gapone, le passeport d'Avenard, auteur du *Cahier*, plus une information annonçant que le 17^e et dernier cahier de la VI^e série est épuisé (Paul Desjardins : *Catholicisme et critique*).

De Saint-Petersbourg, Avenard informe Péguy de la mission que Jaurès lui a confiée :

Saint-Petersbourg 29.XI.04
chez MTM Watson, Ozernoï g.

Mon cher Péguy

À peine arrivé à Pétersbourg, je suis parti pour Helsingfors, pour l'ouverture de la Diète finlandaise. J'en reviens. Je n'ai pas vu Poirot¹. Il venait de partir pour Paris. Veux-tu lui dire combien je regrette de ne pas l'avoir trouvé, et lui demander quand il sera de retour à Helsingfors ? Je suis à Pétersbourg comme correspondant de l'*Humanité* pour 1 mois au minimum. Je reviendrai en France fin janvier sans doute — par la Finlande et la Suède. Je serais heureux de voir cette fois P. à Helsingfors. Ma femme est partie avec moi. Elle se joint à moi pour t'adresser notre bon souvenir. Amitiés à Bourgeois

É. Avenard

[En marge, en haut à gauche, de la main de Péguy] VU

À son retour en France, Péguy lui demande de travailler aussi pour les *Cahiers de la quinzaine*. La proposition date de mars 1905, alors qu'Avenard est déjà rentré de Russie :

¹ Sur Jean Poirot, camarade de Péguy à l'É.N.S. et correspondant de Péguy en Finlande, voir Romain Vaissermann, « Un phonéticien finno-ougrien : Jean Poirot alias Jean Deck », *Le Porche* 14, Orléans, décembre 2003, pp. 59-68.

Paris, 5.III.05
14 passage Gourdon

Mon cher Péguy,

Entendu. Je me mets au travail. Je ne te promets pas de dire « ce que ça a été » parce que je ne le sais pas plus qu'un autre, mais je dirai ce que j'ai senti et compris.

Que cela ne t'empêche pas de demander à Legras¹ un autre cahier, si tu penses qu'il a de bonnes choses à dire. Il sait sans doute plus que moi sur la Russie. Je te donnerai seulement des impressions sincères et les résultats d'une expérience personnelle très limitée.

À toi

É. Avenard

Si tu as des avis à me donner sur la composition matérielle du cahier, je les attends. Je voudrais pouvoir te donner mon manuscrit dans les 1^{ers} jours d'Avril.

[En marge de la main de Péguy] VU

*

14 passage Gourdon
Paris, 25.III.05

Mon cher Péguy,

Ci-joint une lettre d'une jeune femme de Pétersbourg, très au courant de tout ce qui se passe, et que j'ai trouvée généralement très sûre dans ses informations. Je te communique cette lettre — malgré quelques éloges directs un peu gênants — pour te demander s'il faut *absolument* attendre les documents qu'elle m'annonce, et les publier en même temps que mon texte. J'ai déjà répondu à cette dame de tout faire pour m'envoyer immédiatement les documents. Si elle le peut, je les aurai ainsi fin mars ou dans les tout 1^{ers} jours d'Avril. Ce serait donc parfait. Mais si ces documents tardaient de quelques jours, s'ils m'étaient annoncés pour le 8 ou 10 avril par exemple, es-tu d'avis qu'il faudrait attendre jusque là et publier le cahier avec un

¹ Jules Legras (1860-1939), d'abord germanisant, fut un spécialiste reconnu de langue et de civilisation russes.

peu de retard, au besoin en faire le 1^{er} cahier de mai au lieu du 2^e d'Avril ?

Quant à moi, j'espère être prêt, comme je te l'ai dit, dans les 1^{ers} jours d'Avril.

À toi

É. Avenard

Retourne-moi la lettre ci-jointe, s.v.p.

*

6/19 mars 1905

Cher Monsieur,

Je vous demande pardon pour ne pas avoir répondu immédiatement à votre lettre, qui m'a été remise par M^{eur} Hernberg il y a quelques jours. Je me sens très mal, refroidie, et pourtant nous avons tous tant à faire pour le moment. Impossible de dormir : l'état dans lequel nous nous trouvons tous est insupportable, il faut travailler, faire tout ce qui dépend de nous, — et que les événements¹ éclatent... Il est impossible de respirer, impossible de travailler, de gagner notre pain, on se sent devant un orage, — qu'il éclate... Que de choses intéressantes se sont passées après votre départ, que de choses qui n'ont pas été ~~signées~~ notées dans la presse étrangère sans parler déjà de la malheureuse presse russe. J'ai pensé : à vous et à Madame votre femme tant de fois ! Vous avez su vraiment vous intéresser des choses principales, vous orienter dans les événements. Je dois vous dire qu'après votre départ j'ai entendu plusieurs fois des compliments solides à vos correspondances dans l'*H*. On le disait aussi dans les cercles russes de Berlin : « Le seul correspondant qui a su saisir les événements de Russie, qui a su les comprendre et les expliquer sans rien outrer c'est m-eur Avenard. »

Ce qui regarde l'épisode de 9-11 janvier, — cet épisode si caractéristique de l'épopée nationale — j'ai eu tant de documents là-dessus, que ça me faisait très souvent penser à vous. Des documents dans le genre de celui dont la traduction je vous ai fait le jour de votre départ : vous souvenez-vous ces pages écrites par le témoin de ce qui se passaient sur Vassili Ostrow. Je puis vous envoyer

¹ Nous avons respecté l'orthographe de cette lettre.

immédiatement un récit sur le 9-11 écrit par moi ; ce qui est là est bien vérifié : c'est une compilation de plusieurs documents et de témoignages personnels. Aussi je vous envoie un document intéressant, écrit par un personnage bien véridique, sur ce qui a précédé le 9 dans les assemblées ouvrières. Ces deux documents je vous envoie en russe. Vous pouvez en disposer tout à fait librement. Mais je vous prie bien de m'écrire immédiatement, si vous préférez de recevoir les autres documents en russe ou dans une traduction exacte en *allemand* ? Dans le dernier cas il faudrait payer au traducteur (qui aurait fait la traduction sous ma rédaction en fait d'exactitude, mais il se contenterait de prix minime).

Pour le moment les documents sur le 9-11 sont tellement nombreux que je me perds ne sachant plus lesquels d'eux je dois vous envoyer, lesquels – non. Une vraie enquête (ou recherche ?) a été faite dans toutes les parties de ville sous la direction des meilleurs avocats. J'ai été choisie comme membre du bureau de cette enquête, – c'est pour ça que les centaines de témoignages, écrits pour la plupart par les ouvriers mêmes, ont passé et passent encore par mes mains. J'en fait des notes, des copies et je prépare une brochure qui ne pourra, bien sûr, être publiée autrement qu'à l'étranger. ET je vous le répète : ce qui est dans mes mains est complètement à votre disposition. La seule difficulté – c'est de choisir les documents les plus utiles pour vous. Je tâcherai de faire le mieux possible. Mais je vous prie seulement de ~~m'écrire m'envoyer~~ me donner encore *quelques adresses* – pour ne pas attirer l'attention de la Poste russe en envoyant les paquets toujours à des adresses que vous m'avez données.

Quant aux événements courants – j'ai beaucoup de moyens à présent de savoir ce qui se passe parmi les ouvriers, etc. Je pense qu'à présent je pourrais vous être bien plus utile qu'avant et je regrette infiniment que vous n'êtes plus ici. J'essayerais de vous envoyer pour l'H. les notes en allemand avec l'aide de Monsieur dont nous avons parlé. Vous en disposerez comme vous voulez. Quant aux honoraires – ce monsieur accepte volontiers les conditions dont vous parlez. Que ça soit minime – c'est égale. Vous userez ses notes allemandes et vous partagerez avec ce monsieur les honoraires. Je lui donnerai tous les renseignements nécessaires, et ce qu'il vous écrira sera, au moins, *vrai*. Si l'H. n'a pas d'autre correspondant de St.P, on pourrait peut-être essayer aussi une série de « lettres de St.P. » : ce monsieur pourrait les écrire (disons : une fois par semaine), d'après les renseignements que je lui aurais donnés, en allemand, – et vous pourriez *refaire* cela en français comme vous l'auriez trouvé nécessaire.

Je vous demande pardon, cher Monsieur, pour cette lettre écrite à la hâte en mon mauvais français. Croyez bien, vous et adorable madame Avenard, en mes sentiments de profonde sympathie

Bien à vous

Loubé

Mon frère vient d'être délibéré *jusqu'au jugement* qui aura lieu on ne sait pas quand. Mais d'autres désagrément de même genre ont eu lieu dans notre famille.

PS.

Essayez de m'écrire à mon adresse une lettre *recommandée* dans une enveloppe d'*Art et Décoration*. j'espère qu'elle parviendra. Quant au journal *H*. ne le nommez pas dans le texte des lettres suivantes.

Avenard fait consciencieusement son travail, fournit et propose des documents (le *Cahier* est extrêmement composite). Il s'attend apparemment à ce que son travail paraisse en avril ou au plus tard en mai. Mais deux sources de conflit vont apparaître : la première est le délai que Péguy impose à la publication de son travail ; la deuxième, le rapport avec Jaurès.

Le délai : le bon à tirer du cahier *Le 22 janvier nouveau style* est donné par Péguy le 14 novembre 1905, soit à peu près huit mois après la remise du manuscrit.

Dimanche matin, 16.IV.05

Mon cher Péguy,

J'insiste encore, par raison, nullement par sentiment. *Si tu dois lire le manuscrit*, lis-le avant le 25 Avril, c'est à dire de façon qu'il te reste ensuite les 15 jours nécessaires à la fabrication, au cas où tu jugerais nécessaire, après lecture, ce que tu juges maintenant sans importance : la publication au début, non à la fin de mai.

Si tu te rends, préviens-moi.

Et si le 1^{er} cahier de mai que tu projettes n'est pas d'une urgence supérieure à mon courrier de Russie, tu te rendras certainement.

Si des événements se passent d'ici fin mai en Russie, tu ne saurais empêcher que des lecteurs, – même ceux des *Cahiers* –, ne soient dépités de recevoir des lettres non sur ces événements, mais sur ceux de 5 ou 6 mois auparavant.

Et tu aurais, avec ma malédiction, la responsabilité entière de cette aventure.

À toi

É. Avenard

[En marge, de la main de Péguy] *VU / Lui répondre / À son timbre*

André Bourgeois lui répond au nom de Péguy :

Vendredi, 21 avril 1905

Votre cahier sera mis sur pied dans les délais *minima* de fabrication ; rendez-vous donc bien compte de ceci : le prochain cahier est chez le brocheur ; le suivant est à la composition ; on commencera dès la semaine prochaine à composer le vôtre qui vient ensuite ; le nombre de caractères de notre imprimerie n'est pas illimité, il faut bien distribuer ceux qui ont servi au dernier cahier ; il arrivera ainsi à sa date, fin mai ; ne croyez pas en matière de publication bi-mensuelle à l'instantanéité ; l'actualité suffit. Tiré du règlement sur le service des postes : les timbres-poste découpés dans les cartes postales ne peuvent être utilisés ; en cas d'insuffisance d'affranchissement, la taxe à percevoir est égale au double de l'insuffisance.

André Bourgeois¹

Marie, la femme d'Avenard intervient et André Bourgeois lui répond :

[Enveloppe]

Envoi de M. Avenard

Très urgent

Lundi soir 5.6.05

Mon cher Péguy

Étienne me raconte qu'il a consenti à ce que, au besoin, vous publiiez son cahier en deux fragments. Vous avez pu vous rendre compte qu'il était prêt aux concessions quand il s'agit de son travail.

¹ Centre Charles-Péguy d'Orléans, cote CL III-163.

Sur ce chapitre je suis moins conciliante et s'il accepte facilement retards et fragmentation, je n'y suis pas aussi indifférente. Pour les retards n'en parlons plus ; mais pour la fragmentation j'y suis franchement opposée. La raison, vous le savez aussi bien que moi : le cahier a été écrit pour être lu avec continuité et c'est une nécessité qu'on ne lise pas à quinze jours de distance le mouvement libéral et le soulèvement ouvrier. Fragmenter en deux dans les cahiers vaut mieux que fragmenter en 30 ou 40 dans le journal, mais il ne faut pas fragmenter du tout.

Croyez-moi
Bien à vous

Marie Avenard

Si quelques centaines de francs devaient vous permettre de reprendre immédiatement la fabrication du cahier, nous pourrions vous les trouver à condition que vous n'ayez pas besoin d'un trop long délai de remboursement.

[En marge] Répondu

*

[Enveloppe]
Madame Avenard, 14, passage Gourdon

mercredi 7 juin 1905

Chère Madame

Si un cahier ne déplaçait que quelques centaines de francs, je ferais des rentes à tous mes auteurs, un cahier déplace plusieurs milliers de francs, un cahier comme le cahier d'Avenard, trois cent cinquante pages à trois mille exemplaires, coûte au moins trois mille francs, je suis respectueusement

votre Charles Péguy¹

Péguy est assez coutumier de ces attermoiements, et souvent pour des raisons qu'on ne comprend guère. Entre mars et novembre 1905, paraissent dix cahiers :

¹ Centre Charles-Péguy d'Orléans, cote CL III-426.

VI^e série : Tolstoï, *L'Église et L'État, les événements actuels en Russie* ; Raoul Allier, *La Séparation de l'Église et de l'État* ; Eddy Marix, *Tristan et Iseut* ; Robert Dreyfus : *La vie et les prophéties du comte de Gobineau* ; Paul Desjardins : *Catholicisme et critique*.

VII^e série : *petit index alphabétique du « catalogue analytique sommaire » et table analytique très sommaire* ; Péguy, *Pour la rentrée*, Charles Richet, *La Paix et la Guerre*, Péguy, *Notre Patrie*, Raoul Allier, *La séparation au Sénat*.

Rien d'urgent, semble-t-il. On comprend qu'Avenard s'impatiente¹.

La deuxième source de conflits, c'est le rapport Jaurès-Péguy. Avenard avait demandé très précisément à Péguy d'indiquer dans le *Cahier* que c'était Jaurès qui était à l'origine de cette mission et responsable de son bon déroulement :

Paris, 28.X.05
14 passage Gourdon

Mon cher Péguy

Je t'envoie aujourd'hui, corrigées, les dernières épreuves de la correspondance. Je n'attends donc plus, comme épreuves, que les documents. J'espère qu'on n'oubliera pas d'y joindre la table ; sinon, tu pourras facilement la rétablir toi-même. Je t'avais dit que je préférerais au début du volume, mais je crois que tu as des raisons de la mettre à la fin, et je te laisse libre.

Je compte sur toi, je te l'ai dit, pour établir franchement, dès les premiers mots, que j'ai été envoyé par *l'Humanité*. À cause de mon début même, qui n'y insiste pas beaucoup, j'y tiens extrêmement. Et je ne dois pas oublier que Jaurès, la veille de mon départ, comme je lui demandais des explications sur ce que j'aurais à faire, m'a dit simplement : « Arriver d'abord — et puis, tâcher de débrouiller ce qui se passait, enfin le rendre de la façon la plus claire et la plus vivante possible. » J'ai eu avec le journal d'excellents rapports. J'étais parti pour un mois. La grève éclatant, on m'a envoyé des fonds pour pouvoir y rester le double. Dis encore, et j'y tiens tout autant : que je

¹ C'est une mauvaise habitude de Péguy : on le voit avec son ami, un des plus proches, un intime même, Pesloüan, quand celui-ci veut faire paraître en 1912 un volume de poésies, *Amicitia in hortis*. Péguy le rencontre en septembre ; il lui annonce que le prochain cahier le surprendra, qu'il contiendra ses propres vers ; et il ajoute : « Ton cahier paraîtra après si tu veux. » « Je n'ai pas envie d'attendre des semaines. », répond Pesloüan. Péguy rétorque quelques jours après : « Il ne faut pas que tu paraisses aux *Cahiers*. Tu vis dans un monde où les *Cahiers* seront toujours considérés comme des cousins pauvres. » Réponse que, naturellement, rejette Pesloüan.

t'ai remis ou tenu prêt mon manuscrit pour fin mars. Sans explication du reste sur ce qui a empêché le cahier de paraître mais pour rétablir la vérité. Pour que je ne doive à moi-même ni aux autres d'ajouter des notes complémentaires. Enfin pour qu'il soit entendu que des livres comme *La Russie russe* (paru dernièrement) de Georges Bourdon¹, correspondant du *Figaro* venu à Pétersbourg après les événements, se sont servis de mes correspondances, et que je ne me suis pas servi d'eux.

Bien à toi et à Jeudi

É. Avenard

[En marge de la main de Péguy :] VU

« Je compte sur toi », avait écrit Avenard. Effectivement Péguy établit franchement, page XIII, en 3 lignes et dès les premiers mots, qu'Avenard a été envoyé par *L'Humanité*. Puis entre les pages XIII et XVIII, il évoque Jaurès, le grand Jaurès, son ami, le poète, le marcheur. À la page XVIII, il revient à Avenard pour le citer :

Envoyé de *L'Humanité*, correspondant de ce Journal à Saint-Pétersbourg, Avenard tenait beaucoup à ce qu'il fût dit en tête de ce cahier quel bon souvenir il avait gardé de ses relations professionnelles et généralement de toutes ses relations avec le journal dont il était devenu collaborateur occasionnel, et dont j'ajouterai qu'il serait à souhaiter qu'il devînt régulièrement le collaborateur. Que notre collaborateur se rassure. Je le dirai. Je ne le ferai point seulement comme un devoir de ma charge, mais je le ferai comme accomplissant un voyage de retour vers un passé qui fut heureux.

Le passé heureux, c'est l'évocation du Jaurès d'avant *L'Humanité*. Dans les mois qui précèdent la création du journal, Jaurès vient à la boutique des *Cahiers* voir Péguy, qu'il ne trouve pas. Péguy se rend alors chez lui et on a le portrait, plutôt portrait-charge, du Jaurès de 1904, entièrement changé, triste, blasé, devenu politicien, démagogue. Un Jaurès fatigué, qui ne marche plus, qui prend un fiacre : c'est le Jaurès de *L'Humanité*, un Jaurès qui s'entoure de

¹ Georges Bourdon (1868-1938), auteur de grands reportages, notamment au *Figaro*, publia sur les événements de 1905 *La Russie libre. L'Aube russe* (Bibliothèque Charpentier, 1905). Il présidera entre les deux guerres le Syndicat national des Journalistes.

collaborateurs ambitieux, tout prêts à l'abandonner (Péguy pense à Léon Blum).

Retour à Avenard à la page XXIX pour citer presque littéralement les mots de sa lettre et parler du texte du *Cahier*. Et voici ce que cela donne dans la correspondance d'Avenard avec Péguy :

Paris, 17.XI.05
14 passage Gourdon

Mon cher Péguy,

Ci-joint le texte d'une lettre que j'ai adressée tout à l'heure à Jaurès. Voici pourquoi je l'ai écrite.

Parmi les personnes qui ont vu dès hier le cahier, plusieurs m'ont dit : « Quoi que Péguy ait écrit, Jaurès est en droit de croire que vous avez eu part à la préface, que vous l'avez connue. Il est impossible que les critiques ne lui semblent parvenir de vous comme de Péguy. »

J'avais bien lu, moi, que ces critiques venaient de toi, et paraissaient nettement venir de toi. Je l'avais lu, et, sitôt après la première lecture, je suis venu te dire aux *Cahiers* que je me considérais comme mis hors de cause par ta préface. L'émotion que j'ai constatée m'a déterminé à relire sur le champ avec attention ce que tu as écrit, et à critiquer ta critique en me soumettant moi-même à un sévère examen de conscience. Il en est résulté ma lettre à Jaurès. Il n'en est pas résulté le moindre regret d'avoir été te trouver hier après-midi. Je refuse de prendre position entre Jaurès et toi. J'ai le droit, comme tout le monde, d'être, à l'occasion, contre vous deux. Je ne suis pas avec Jaurès dans telles conjonctures que tu indiques ; je n'ai pas avec toi les termes de lâche (p. XVII) et de fourbe (p. XXIV) contre lui, ni, contre l'*Humanité*, l'idée de la déclarer « aussi bas que l'ancienne *Petite République* » (p. XXIV).

Ce que je t'écris maintenant, ce que j'ai écrit tout à l'heure à Jaurès, c'est le fond de ma pensée après examen de ton texte, après réflexion. Aux observations qu'on m'a faites immédiatement sur ta préface, j'aurai gagné de chercher à me rendre compte jusqu'à quel point je suis avec Jaurès, jusqu'à quel point avec toi, et de trouver par la même occasion dans quelle mesure je ne suis ni avec l'un ni avec l'autre.

Bien à toi

É. Avenard

Paris, 17.XI.05
14, passage Gourdon.

Cher Monsieur Jaurès,

C'est de très bonne foi, et pour ne pas être devancé, que je vous ai envoyé mon livre hier, comme je revenais de chez le brocheur, et après avoir lu la préface de Péguy. Je connaissais les rapports de Péguy avec vous et ses idées sur *l'Humanité*. Je savais aussi qu'il devait écrire quelques pages en tête de mes correspondances. Je lui avais donc dit, redit, et par scrupule, écrit, que je lui demandais de mettre en relief dans sa préface la droiture et la générosité dont *l'Humanité* a fait preuve envers moi. Il l'a fait. J'ai retrouvé dans sa préface des phrases que je lui ai écrites. J'y ai trouvé des mots qui établissent ce que je lui avais demandé. En ce qui me concernait, j'ai pensé que je ne pouvais exiger davantage, et que le reste n'engageait que Péguy.

J'ai su hier soir que la même préface, non les mêmes lignes qui me rassuraient mais les précédentes ou les suivantes, avaient vivement affecté un de vos collaborateurs à qui j'avais porté un exemplaire. À son avis, personne ne croirait que je n'avais point eu part à la préface. Puisque pareille idée peut venir, je tiens à dire que j'ai lu pour la 1^{ère} fois hier, imprimée, dans le volume, la préface de Péguy, et que, auparavant, je n'en connaissais ni les termes ni les idées.

En présence du fait, et puisqu'on peut voir un lien entre la préface et le *Cahier*, il me semble que je vous dois mon opinion. À qui me demanderait mon avis je dirai que je suis contre Péguy et contre vous. Je ne suppose pas que cela m'interdise de tenir à rester profondément attaché à l'un et à l'autre. Je ne suis pas homme politique, je n'ai jamais voté, et je peux avec Péguy, être souvent hostile au parlementarisme. D'autre part, j'ai fréquenté beaucoup de besognes, et il m'en reste un besoin impérieux de justice pour ceux qui vont jusqu'à l'action. Alors je réclame pour moi le droit d'être absolument et irrévocablement ni avec celui de vous deux qui tâche à faire mieux, ni avec celui qui lui impose de faire toujours bien.

Croyez, cher monsieur Jaurès, à mes sentiments dévoués

É. Avenard

Après le séjour à Rome dont nous parlons plus loin, il repart en 1906 pour les pays du Nord : Suède, Finlande, Russie, toujours pour

le compte de *L'Humanité* mais aussi du *Censeur politique et littéraire*¹. Il rapporte de ces voyages un article sur l'affaire Tcherniak².

Et surtout le 17 février / 2 mars³, il converse avec Lénine et publie cet entretien dans *L'Humanité* du 4 avril 1907. Un autre entretien avec un représentant du parti des « socialistes-révolutionnaires »⁴ paraît le 6 du même mois. Sans entrer dans le détail du contenu, on peut s'arrêter sur les conditions de l'entretien paru le 4 avril. Le premier article qui a pour titre : « EN RUSSIE. Dans le parti social-démocrate. » et pour sous-titres : « Une interview du citoyen Lénine – La tactique suivie pendant la campagne électorale – Majoritaires et minoritaires », est envoyé par « lettre de notre correspondant particulier » de Saint-Pétersbourg et il peut sembler étonnant que ce soit apparemment en toute liberté qu'il rencontre Lénine, chef de ce qu'on appelle alors les « majoritaires »⁵, et qu'il s'entretient avec lui, alors que, quand il voudra rencontrer le chef des socialistes-révolutionnaires, il est obligé de dissimuler et le nom de celui-ci (il

¹ Ce journal a été fondé la même année par un certain Jean Ernest-Charles, pseudonyme de Paul Renaison, pour lequel Péguy ne semble pas avoir grande estime : quand Avenard lui demande d'envoyer au directeur du *Censeur* quelques spécimens des *Cahiers*, il note en marge de la lettre d'Avenard : *non (Ernest-Charles, spécimens)*.

² Jacob Tcherniak (c'est l'oncle de Nathalie Sarraute, née Tcherniak), militant socialiste-révolutionnaire russe, fut accusé de complicité dans le pillage d'un fourgon des douanes. Se trouvant en Suède, il fut arrêté par les autorités suédoises sur la demande du gouvernement russe, puis libéré après une campagne de presse internationale. Embarqué à Göteborg sous le faux nom de Lehmann sur un bateau à destination d'Anvers, on le découvrit à l'arrivée, dans sa cabine, mort ainsi que trois autres passagers. Les uns soupçonnèrent la police du tsar (voir *L'Humanité* du 14 au 18 février 1907 : « Le Navire fatal »), les autres, les sociaux-démocrates de Lénine. Il s'agissait, semble-t-il, d'un cas d'asphyxie due à des émanations de gaz.

³ Ces deux dates correspondent l'une au calendrier grégorien, l'autre au calendrier julien en usage en Russie orthodoxe.

⁴ Parti fondé en 1901 et rapidement divisé en S. R. de gauche et S. R. de droite. Les S. R. de gauche étaient au début proches des bolchéviks. Ce qui les opposait aux socio-démocrates est la place essentielle qu'ils voulaient donner, dans la Révolution, à la paysannerie. En 1917, quand ils ne furent pas poursuivis et exécutés par les bolchéviks, ils émigrèrent.

⁵ On sait que pour la presse française « majoritaires » et « minoritaires » est la traduction des mots russes « bolchéviks » et « menchéviks », désignant deux tendances au sein du parti social-démocrate, apparues au congrès de Bruxelles en 1903. Lors de la Révolution de 1917, on aura tendance à donner à ces termes, un sens non plus quantitatif, mais idéologique, surtout qu'à la Constituante, réunie conformément aux vœux des bolchéviks, ceux-ci n'obtinrent que 25 % des sièges (les S. R. en eurent 40 %), d'où leur coup de force et le renvoi de l'Assemblée, qui n'aura siégé qu'une nuit.

l'appelle M. Dahu) et les conditions mêmes du rendez-vous¹. En fait, la conversation avec Lénine a dû se passer à Kuokkala, lieu de refuge et d'attente de Lénine en Finlande². D'autre part, la publication de l'entretien a été précédée d'un échange de lettres entre Lénine et Avenard : Avenard a envoyé le texte et Lénine lui répond le 1/14 mars³ par une lettre envoyée de Kuokkala à Saint-Pétersbourg en corrigeant quelques détails. Par exemple, Avenard citait Lénine affirmant qu'il « ne travaillerait pas pour la révolution bourgeoise qui tromperait la classe ouvrière », et Lénine rectifia : « Nous sociaux-démocrates révolutionnaires non seulement devons travailler pour la révolution bourgeoise mais nous devons la conduire, la diriger, avec la paysannerie contre le tsarisme et contre les libéraux. »⁴ L'entretien paraît en respectant les corrections.

La Russie ne lâchera pas Avenard de sitôt, puisqu'il est appelé à donner des leçons de français à Véra Figner, cette révolutionnaire adepte du mouvement « Terre et Liberté » qui participa à des attentats et en particulier à celui qui coûta la vie au tsar Alexandre II en 1881. Condamnée à la prison, elle fut libérée en 1904 et s'exila à Paris où elle rédigea ses *Mémoires d'une révolutionnaire*.

19 mai 1908

La Pointe, près Martigues (Bouches du Rhône)

Mon cher Péguy,

Un mot en toute hâte pour réparer au plus tôt une négligence de ma part. Avant de quitter Paris Vendredi soir je voulais venir te

¹ *L'Humanité*, 6 avril 1907 : « Les individualités les plus marquantes du parti ne peuvent naturellement songer à se porter comme candidats car, en vertu de la faveur générale dont il a été très généreux, même envers des cadets et des socialistes populistes, le ministère les eût impitoyablement rayés des listes électorales. Pour beaucoup des plus éminents socialistes populistes, le sol même de la Russie est interdit et ils ne peuvent y pénétrer qu'au moyen de faux passeports et au risque de leur vie. Si j'ai pu m'entretenir avec un membre du comité central du parti, je suis donc contraint de taire son nom ainsi que le lieu et les circonstances où je l'ai rencontré. »

² Kuokkala, devenue à partir de 1948 Repino, en l'honneur du grand peintre russe Répine, qui y avait sa demeure et son atelier (« Les Pénates »), est une ville de Carélie à une trentaine de kilomètres de Saint-Pétersbourg. Lénine s'y est caché dans les années 1906-1907, dans un hameau appelé depuis, naturellement, Léninskoïé.

³ Nouveau style / ancien style.

⁴ Voir Annexe III.

trouver de la part de Véra Figner, l'ancienne pensionnaire de Schlüsselbourg (25 ans de prison !) qui m'a demandé de lui donner des leçons de français ces temps derniers, 15 jours avant mon départ de Paris. Elle m'a parlé des *Mémoires* de Guerchouni sur Schlüsselbourg¹. Ce serait peut-être une publication fort intéressante pour les *Cahiers*. Si tu le penses, veux-tu en écrire à Véra Figner, ou aller la trouver pour lui en parler ? Elle demeure chez Mme Petit (l'avocate) *rue Alboni* 6 Paris 16^e. Je crois que tu la trouverais le plus facilement le matin entre 10 h ½ et midi².

Sautons quelques années. C'est la guerre. En 1914 (août-octobre), Avenard est « au front, comme sergent au 81^e d'infanterie territoriale », fait la retraite de Belgique, « la course à la mer (de Péronne à Arras), et est évacué « pour épuisement ».

Mais Avenard retrouve la Russie en 1917 : il fait partie d'une mission du Ministère des Affaires étrangères, organisée par Paul Painlevé, qui a pour but de développer de façon concrète les liens culturels dans un but de « rapprochement entre la Russie, l'Italie et la France »³. Depuis 1911 existe à Saint-Pétersbourg un Institut français ; on songe à créer un Institut russe en France. Le 24 juillet/6 août 1917, première réunion à l'Institut français de Pétrograd : Jules Patouillet, directeur de l'Institut français, qui a succédé à Louis Réau, Giovanni Malfitano, chef de laboratoire à l'Institut Pasteur, et Avenard prennent contact avec les commissions nommées à cet effet par le Gouvernement provisoire et la Douma. Le 27 octobre, Pierre Pascal, qui fait partie de la mission militaire française, note la présence à l'Institut français de quelques personnalités, les unes russes, les autres françaises ou italiennes, les unes scientifiques, les autres littéraires ou artistiques dont :

Avenard Étienne, Artiste céramiste, Cheinisse Léon, Docteur en médecine et en droit, Doubianskaïa Marie, Docteur en médecine, Fichelle Alfred, Maître de conférences à l'Institut Français, Krouker

¹ Grégoire Andreïévitch Guerchouni, révolutionnaire d'origine juive lituanienne, un des fondateurs du parti S. R., fut emprisonné dans la forteresse de Schlüsselbourg, sur les rives du lac Ladoga. Il mourut en exil en Suisse mais fut enterré à Paris au cimetière Montparnasse (Grégoire Guerchouni, *Dans les cachots de Nicolas II*, Dujarric, 1909).

² Cette lettre et les suivantes se trouvent au Centre Charles-Péguy d'Orléans.

³ « Mission Avenard et Malfitano pour un rapprochement intellectuel entre la France, l'Italie et la Russie », 4 novembre 1917, Archives Paul Painlevé, cote 313 AP 130 k, Archives Nationales.

Élie, Étudiant en droit, Malfitano Giovanni, Chef de laboratoire de l'Institut Pasteur de Paris, [...] Séliber Grégoire¹, Bactériologue, Institut de Médecine Expérimentale de Petrograd, Viguier Pierre, Maître de conférences à l'Institut Français, M. Patouillet, Directeur de l'Institut Français, [qui] préside.²

Malheureusement ces beaux projets n'aboutissent pas : en octobre/novembre a lieu le coup d'État bolchévique et, la France devenant un pays ennemi, les Français, soupçonnés d'espionnage ou d'attitudes hostiles au nouveau pouvoir, sont arrêtés ou mis sous surveillance.

On lit dans le *Répertoire de ma vie* qu'Avenard rédigea en 1920 « pour les promoteurs de la Fondation Blumenthal et pour les membres de la section des arts décoratifs » les péripéties et les difficultés éprouvées pour son retour en France³.

1917 (juin). – Le ministre des Affaires étrangères (Painlevé) m'emprunte aux Affaires étrangères, et, avec le dr Malfitano de l'Institut Pasteur, me charge pour 3 mois d'une mission (d'ordre intellectuel et moral) en Russie (où j'ai déjà été envoyé en 1905 et 1907 par Jaurès).

[...]

1917 (sept.). – On prolonge notre mission de 6 mois pour nous permettre de la développer.

¹ Ce Grégoire Séliber est l'auteur du premier article sur Péguy paru en Russie. Voir R. Vaissermann, « Péguy en Russie. Charles Péguy et Gerschon Séliber », *Le Porche 6 bis*, Orléans, mars 2010, pp. 6-30 – article qui évoque aussi les relations entre les *Cahiers*, l'Institut Pasteur et la Russie.

² Pierre Pascal, *Mon Journal de Russie. 1916-1918, L'Âge d'Homme*, 1975, p. 233.

³ Je remercie madame Leena Lindqvist, conservateur des Archives Järnefelt, de m'avoir autorisé à publier le passage ci-dessous d'une lettre d'Avenard au peintre Eero Järnefelt (1863-1937), que m'avait aimablement communiquée Laura Gutman. Juho Rissanen (1873-1950) est un peintre finlandais (voir l'annexe IV-2).

Petrograd, 26.12.1917 – 8.1.1918

[...] Il paraît tout de même que la menace de vraie famine est maintenant tout à fait grave et urgente. Si elle se réalisait, j'ai pensé que je pourrais peut-être demander asile à la Finlande, et voir de là comment les choses tourneraient, me décider, suivant le cas, à revenir à Ptg ou à rentrer en France. Mais je sais aussi que la vie est très difficile en Finlande. J'ai donc écrit à Rissanen pour lui demander si je pourrais « vivre » sans trop de difficultés matérielles pendant quelques jours ou quelques semaines à Helsingfors. Il m'a répondu hier par télégramme : « Arrangerai tout. Venez. » Qu'il y ait famine ou non à Ptg, je pense donc que je viendrai sous peu passer quelques jours à Hgfs, ne serait-ce que pour me reposer un peu.

1917 (nov.). – Entre temps, révolution bolchévique. Je suis à Petrograd.

1918 (mars). – Les Allemands approchent. Impossible de rentrer par la Finlande (en révolution). Hasardeux de chercher à atteindre Arkhangelsk ou Mourmansk avec l'Institut français (prof^r Patouillet) et la rédaction du *Journal de Pétrograd* (Ludovic Naudeau). Je gagne Moscou.

1918 (juillet). – Persécutions. Emprisonnements. Les bolchéviks me refusant mon passeport pour me garder comme otage, je m'échappe de Moscou pour aller vers Arkhangelsk au-devant de l'intervention interalliée quasi officiellement annoncée.

1918 (août-octobre). – Je vis dans une forêt des environs de Kostroma avec des papiers faux.

1918 (octobre). – Pas d'intervention. Je dois rentrer à Moscou.

1919 (janvier). – Je réussis, au moyen de papiers faux, à rentrer en France par Haparanda.

1919 (février). – Je tombe malade d'épuisement.

Je suis démobilisé – après ma classe.

Étienne Avenard, précepteur à Rome

Revenons à l'automne 1905¹.

Le peintre Albert Besnard² qui « avait gardé de ses jeunes années à Rome un tel souvenir qu'il n'avait qu'un désir, y retourner » malgré son insuccès – momentané – à obtenir la direction de la Villa Médicis, recherchait un précepteur disponible pour s'occuper des études de son fils

¹ Les lignes en italiques qui suivent sont tirées, avec l'aimable autorisation des auteurs, de l'article précité de A.-R. Hardy & P. Wilson, « Étienne Avenard (1873-1952), faïencier ». Nous ne faisons pas nôtres les jugements des auteurs sur la personnalité d'Avenard.

² Un peu plus tard, Péguy demande à Avenard d'intervenir auprès de Besnard pour qu'il s'abonne aux *Cahiers* (CPO, CL VII-255) :

jeudi 18 octobre 1906

merci et entendu pour l'abonnement Besnard, et à présent bonne route à tous deux pour votre prochain voyage ; votre dévoué

Charles Péguy

un mot encore :

Si Laran et toi vous n'avez pas personnellement des réductions énormes sur ce que vous achetez de librairie artistique, pourquoi ne la prenez-vous pas à la librairie des cahiers ; nous sommes des bons commissionnaires et libraires.

Jean, à qui sa santé précaire ne permettait pas de fréquenter un établissement public [...]. « Il fallait se permettre cette fantaisie sans nuire à la préparation du bachot de Jean... [et] emmener un professeur. Après mainte recherche, il nous fut adressé un certain Étienne Avenard, homme de plume à ses heures [...] qui parlait le suédois, l'allemand et se met très vite à l'italien ! Original et rétréci au physique, il avait une voix de tête, aiguë et fatigante, et les gestes mesquins. » On peut aussi le supposer un peu besogneux à cette époque (il a plus de trente ans et est, à vrai dire, encore en quête d'un métier stable) ; en tout cas, il ne rechigne pas à devenir le répétiteur du fils d'une personnalité aussi réputée et opulente qu'Albert Besnard, couvert d'honneurs et assailli de commandes privées et publiques, activité évidemment beaucoup mieux rémunérée que les travaux de pigiste et d'édition qu'il lui arrivait de décrocher de temps à autre.

Ce séjour à Rome au service de la famille Besnard qui, selon nos déductions, se déroula de l'automne 1905 au printemps 1906, outre son agrément, fut extrêmement bénéfique pour Avenard par les relations qu'il y contracta. Et d'abord, celle d'Albert Besnard qui, sans aucun doute, estima ce jeune et brillant lettré, certes encore un peu immature et instable, mais au caractère indépendant, affirmé dans ses idées avancées, et ne manqua pas surtout d'apprécier son influence positive sur son fils. Il ne lui ménagera donc pas son soutien, l'introduisant ultérieurement au sein de l'administration du Salon d'automne, lui ouvrant, quand le moment sera venu, les portes des Salons de la Nationale des beaux-arts, puis des Tuileries, dont il était un des fondateurs. De plus, du fait de son amitié avec Carolus-Duran qui lui avait été préféré à la tête de la Villa Médicis, Besnard y avait ses entrées et rendait visite à nombres de jeunes artistes en résidence au Pincio ; c'est ainsi que le sculpteur Henri Bouchard (1875-1960), prix de Rome 1901, déjà proche de son retour à Paris, qui non seulement réalisa alors le buste d'Avenard, devint pour quelques mois le premier maître de Philippe Besnard (frère aîné de Jean) qui allait par la suite, après s'être frotté au grand Rodin, embrasser la carrière de la sculpture et, comme sa mère, la pratiquer sa vie durant. Mais c'est la relation avec son pupille qui eut le plus d'effet sur sa vie, car, une fois dépassée avec le temps leur différence d'âge de seize ans, vers la fin des années 1910, la relation maître-élève s'estompera et évoluera en amitié. Ils deviendront bientôt d'autant plus proches qu'Étienne, converti aux arts du feu, va à nouveau exercer, précepteur en tout, un rôle d'initiateur auprès d'un Jean Besnard encore peu fixé sur sa carrière, qui lui fait confiance depuis son adolescence. Avenard n'a pas toujours été occupé de céramique, on vient d'en prendre la mesure, et lorsqu'il supervisait les études du jeune

homme à Rome, c'était en raison de ses compétences littéraires et il n'était pas encore question de céramique dans sa vie.

Étienne Avenard et les artistes de Scandinavie et de Finlande

Avenard avait collaboré dès 1899 à la revue *Art et Décoration*, une revue créée en 1897, toujours vivante et qui vient donc en cette année 2024 de fêter son 127^e anniversaire. C'est probablement là qu'il rencontre son futur beau-frère, qui en est le rédacteur en chef. Il y donne toute une série d'études dès 1899, dont, en 1904, « L'Art à l'école en Suède », article qui unit deux de ses passions, l'art et les pays du Nord, et qui fut très remarqué puisque, d'après ce que nous avons pu lire, il aurait contribué à modifier l'enseignement de l'art dans les écoles françaises¹.

Sans doute introduit par son beau-frère, Avenard va s'occuper d'expositions artistiques : ainsi, l'Exposition d'art français du Musée Kaiser Wilhelm de Krefeld en Allemagne, du 28 mai au 21 juillet 1907. Comme en témoignent ses correspondants allemands, c'est lui qui « s'est chargé de la partie la plus essentielle des préparatifs ». Il découvre avec admiration une « ville de province allemande, qui dépasse à peine 100 000 habitants » et qui se paie « la fantaisie coûteuse d'une exposition d'art étranger. » « *La liste des soixante et quelque artistes invités témoignent pareillement que c'étaient bien des convictions esthétiques raisonnées et non de mesquines questions de boutique qui expliquaient les choix comme les exclusions arrêtés par les organisateurs.* »

Face au « voisin grincheux » dont l'évidente jalousie est exprimée par la *Gazette de Düsseldorf*, « les Krefeldois n'oublieront pas, j'en suis sûr, qu'ils ont vu en 1907, groupées autour de l'Ève frémissante et du sévère Puvis de Chavanne, de Rodin, des toiles définitives comme les paysages de Monet, comme la *Femme en jaune* d'Albert Besnard, comme le portrait d'Audrey Beardsley de Jacques-Émile Blanche... »²

Dans *Art et Décoration* également, Avenard écrit un article sur « La jeune architecture finlandaise »³, représentée notamment par

¹ Voir l'Annexe V-2.

² « L'exposition d'art français à Krefeld », *Art et Décoration*, tome XXII, août 1907, pp. 52-56.

³ « La jeune architecture finlandaise », *Art et Décoration*, tome XXIII, janvier 1908, pp. 17-32.

les architectes Gesellius, Lindgren et Saarinen. Et il en profite, avant de lui consacrer un grand article¹, pour signaler l'importance pour le renouvellement de l'art finlandais du peintre Akseli Gallén-Kallela, dont il francise prénom et nom :

Un homme en particulier joua un rôle décisif dans la nouvelle orientation artistique, le peintre Axel Gallén-Kalléla, celui-là même dont on pouvait voir au Pavillon finlandais de l'Exposition universelle 1900 les superbes fresques tirées des légendes du Kalévala. Par sa peinture, par ses décorations, par ses essais même d'architecture (il construisit lui-même sa maison en bois, « Kalléla »), Gallén affirma le premier la volonté d'émanciper l'art finlandais, en le ramenant d'une part aux traditions morales, poétiques, artistiques de la race finnoise, d'autre part à une étude réaliste, consciencieuse de la nature et de la vie du « pays aux mille lacs ».

L'intérêt des Avenard pour le Kalévala apparaît dans la lettre de Marie Avenard à Gallén :

Tous ces derniers temps le Kalévala se trouve sur notre table ; nous ne le lisons point en finnois, vous vous en doutez, mais dans la traduction française de Léouzon le Duc. Aïno, Kullervo nous sont maintenant familiers ; en les évoquant sur vos toiles vous avez fini de leur donner pour nous la vie et pour cela nous aurions un grand plaisir à en parler avec vous qui semblez être, je ne plaisante pas, un descendant des personnages du Kalévala.

La description du « *Pohjola* », l'imposant hôtel dû à la jeune création architecturale finlandaise, dont le nom évoque « le royaume des ténèbres et des sorciers », où le Kalévala et ses personnages sont omniprésents, lui suggère cette remarque : « Il est dommage que la destination de l'édifice ne réponde pas toujours aussi bien à la source d'inspiration que dans le cas de nos cathédrales, et que, pour *Pohjola* notamment, le portail terrifiant nous conduise à une paisible et prosaïque compagnie d'assurances. »²

Avenard s'occupe également de l'exposition des jeunes artistes finlandais au Salon d'automne en novembre 1908³ et en donne un beau compte rendu. Il n'aura pas le même succès pour une autre

¹ « Axel Gallén-Kalléla », *Art et Décoration*, tome XXVI, août 1909, pp. 37-48. Voir l'Annexe V-4.

² Voir l'Annexe V-3.

³ « L'exposition finlandaise au Salon d'Automne », *Art et Décoration*, tome 24, novembre 1908, pp. 137-146. Voir, en Annexe V-1, la première page de l'article.

exposition en Allemagne, dont le projet échoue – comme il l’écrit à Péguy – par suite de « compétition entre personnalités et sociétés (en Allemagne) ». En 1909 il s’occupe à Paris du Salon d’Automne, dont il est le secrétaire général. Grâce à sa fréquentation du milieu des artistes, nous avons un portrait de lui, à vrai dire un buste, que nous devons à Henri Bouchard¹ : ce buste avait été exposé au Salon des Artistes français l’année précédente.

La sollicitude dont il fait preuve à l’égard de tous ses amis peintres, sculpteurs, décorateurs, architectes, de Scandinavie et de Finlande est un des beaux traits de son caractère. Nous n’en donnerons comme témoignage que la reproduction de quelques lettres adressées à Gallén-Kallela et d’une lettre à Maurice Denis à propos du peintre finlandais Rissanen².

Métamorphose

En octobre 1909, Avenard écrit une longue lettre à Péguy où il lui fait part de sa détermination à quitter le monde de la chose écrite, littéraire ou politique. Il semble ici choisir une des trois voies qu’il avait menées jusqu’ici de front et éliminer les deux autres : il élimine d’une part le journalisme politique, le reportage si l’on veut, d’autre part l’activité artistique, préférentiellement consacrée à l’art de la Scandinavie. Avenard répond enfin à une vocation artistique qu’il n’avait honorée, semble-t-il, que par des écrits critiques et une activité d’organisateur. Il passe désormais à la création.

Mon cher Péguy,

Je ne puis pas continuer mon abonnement aux *Cahiers*. Il m’est très dur de te l’annoncer, car ma vieille sympathie pour toi et pour ton œuvre ne s’est point affaiblie avec les années, au contraire. Mais voici ce qui se passe, ce que j’ai tâché de te faire pressentir à mots couverts il y a 6 mois : je rassemble en ce moment toutes mes forces économiques et morales pour fuir une vie dont je ne puis pas et pour laquelle je ne veux pas vivre. Je me prépare depuis longtemps à quitter Paris, et c’est pour cela que j’ai acheté aux Martigues à 40 km

¹ Henri Bouchard (1875-1960), condisciple aux Beaux-Arts de Paul Landowski, laisse une œuvre abondante. Il a notamment à son actif la restauration d’églises du nord de la France qui avaient subi des dommages lors de la Première Guerre mondiale (e. g. Chauny). On lui doit également la façade de l’église Saint-Pierre de Chaillot (1933-1935).

² Voir l’Annexe IV-1 et 2.

de Marseille un petit cabanon de pêcheur ; je pense sérieusement depuis le même temps à prendre un métier manuel, et c'est pour cela que depuis cette année, quand je l'ai pu, j'ai dérobé bribe par bribe une part de mon temps pour apprendre les rudiments du métier de potier. Le Salon d'Automne liquidé, c'est à dire dans deux mois environ, j'aurai les mains tout à fait libres ; je resterai encore deux mois environ à Paris pour faire quelques essais non loin d'un homme que j'admire beaucoup et que j'ai pris pour maître, Méthey¹. Et puis je file.

Tu comprendras. Je suis accablé de soucis matériels moins présents que futurs, mais d'un futur prochain : construction d'un four, achat de terres, d'instruments, d'émaux, de combustibles, etc. Ce qui est imprimé ne compte plus pour moi, et je romps avec mes abonnements aux *Temps Nouveaux*, à *l'Humanité*, etc. comme avec les *Cahiers*. J'y reviendrai peut-être, mais il faudra que j'aie éprouvé d'abord comment je vis de ma nouvelle vie, moralement et matériellement. Je me connais assez pour avoir pleine confiance qu'elle me paiera de l'effort que je fais — que nous faisons.

Cordialement

Étienne Avenard

[En marge, de la main de Péguy] VU

Le voici donc à pied d'œuvre², accomplissant, comme son illustre aîné Carriès³ vingt ans plus tôt, une métamorphose radicale à trente-cinq ans passés. Cette missive de première importance confirme aussi l'influence déterminante du maître d'Asnières dans la décision d'Étienne Avenard de réorienter sa vie, en mettant un terme à ses activités d'homme de lettres : « Ce qui est imprimé ne compte plus pour moi », ajoutait-il. Nous en aurons confirmation avec l'article admiratif, remarquablement analytique,

¹ Lettre du 21 octobre 1909. – André Metthey (1871-1921) : céramiste dont l'originalité fut – et Étienne Avenard en cela le suivit – de renoncer à l'emploi du grès pour recourir à des matériaux régionaux et à la faïence stannifère (contenant du minerai d'étain) ; atteint de tuberculose, il se retirait en hiver sur la Côte d'Azur pour se soigner (Dominique Forest, *La Céramique fauve* [exposition du musée Matisse, Nice], Réunion des musées nationaux, « Cahiers Henri Matisse », 1997, p. 58) : peut-on imaginer qu'il en ait profité pour accompagner quelque temps son disciple à Martigues ?

² Nous laissons de nouveau la parole à A.-R. Hardy et à P. Wilson, qui ont eu la bienveillance de nous autoriser à reproduire ici le fruit de leurs recherches sur Avenard faïencier. [Y. A.]

³ Jean Carriès (1865-1894) abandonna la sculpture pour devenir céramiste. Il fut très influencé par l'art de l'Extrême-Orient et en particulier de la Chine.

que, tout juste deux ans après l'exposition des œuvres de Metthey au palais Galliera, Avenard consacra à son tour (après le conservateur du Petit Palais) à son maître dans Art et Décoration – passant d'ailleurs modestement sous silence son apprentissage auprès de lui¹. Et finalement, ce n'est que dix ans plus tard que Léon Deshairs le révélera publiquement par quelques mots de sa nécrologie de Metthey : « [...] notre ami Étienne Avenard – qu'il [Metthey] guida au début de ses travaux [...] »²

Mais, que s'est-il passé durant les quelques années qui séparent le mercenaire séjour à Rome, à s'occuper, à plus de 30 ans, du fils des autres et ce moment où Avenard, à mots couverts, se réclame de « Méthey » dans Art et Décoration ? D'où sort cette vocation à se salir les mains non plus d'encre, mais de glaise, à tourner un pot et non une phrase, à enjoliver le flanc d'un vase non d'une périphrase mais d'une arabesque ? Nous n'en saurons vraisemblablement jamais le fin mot, et devons nous contenter d'expliquer cette conversion par l'admiration sans bornes qu'à son contact intime il a conçue, tant pour ses recherches jamais satisfaites que pour ses magnifiques réalisations en terre vernissée, pour celui que la critique avertie est alors en train de sacrer. Toujours est-il qu'en cet automne 1909, quelques semaines avant la grande consécration de Metthey qu'Eugène Delard a pris l'initiative d'organiser à Galliera, Étienne Avenard, qui y avait prêté – témoins de son admiration, quelques pièces lui appartenant, a pris sa décision. Faisant sienne la passion de celui qu'il avoue comme maître dans son courrier à Péguy, cet artiste, largement autodidacte, dont, des salons du Grand Palais à la galerie d'art d'Hébrard, il a remarqué d'abord, puis apprécié et exalté les créations, jusqu'à ce que – révélation ultime au contact direct de l'artiste potier – tournant, moulant, décorant, cuisant dans son atelier, il se trouve illuminé de la certitude que c'est cela désormais qu'il veut faire, se dédier entièrement à la faïence décorative (et cette conversion à la terre³ entraînera – ou du moins facilitera – ultérieurement celle de Jean Besnard, son disciple dans tous les sens du mot).

¹ Henri Lapauze, « Un grand potier d'aujourd'hui, André Méthey », *L'Art décoratif*, 11^e année, n° 134, novembre 1909, pp. 129-138 ; Étienne Avenard, « Les poteries d'André Méthey », *Art et Décoration*, tome XXXI, mars 1912, pp. 92-97.

² Léon Deshairs, « André Metthey », *Art et Décoration. Chronique*, tome XXXVIII, avril 1920, p. 1.

³ Avenard ne fut pas le seul disciple de Metthey : Marcel Guillard, connu pour son association avec André Fau dans l'atelier de Boulogne-sur-Seine (1922-1925), avait également fréquenté l'atelier d'Asnières vers 1918-1919. Il le reprendra d'ailleurs en 1926, après sa séparation d'avec Fau.

André Metthey, le Maître

Après avoir travaillé le grès sous l'influence, presque incontournable alors, de Carriès, déçu par les limites trop étroites imposées aux couleurs – altérées, modifiées ou volatilisées par les hautes températures nécessaires pour vitrifier cette terre –, André Metthey s'était réorienté vers la faïence. Revenu du « mirage du grand feu », il poursuivait sa quête de la couleur, s'inspirant des pâtes sableuses de la Perse et du Maghreb ; reconquérant une richesse chromatique qui en fit par ailleurs un praticien idéal pour ses amis peintres, fauves et néo-impressionnistes, Matisse, Van Dongen, Vuillard, Friesz, Derain, Vlaminck et Rouault surtout, à qui ses conseils et son expérience permettront de traduire avec tant de bonheur leurs couleurs, flamboyantes ou discrètes, et leurs subtils agencements (1904-1906).

Il y avait longtemps déjà, depuis le passage d'Ernest Chaplet chez Laurin, rappelons-le, que la faïence était devenue un support acceptable pour la peinture (à la barbotine) ; et grâce à Metthey, la céramique décorée retrouva un nouveau souffle et la faïence – qu'il finira, pour éviter les inconvénients du stannifère, par écarter au profit de la simple terre vernissée –, sa place traditionnelle de support idéal pour le décor, sans pareil pour faire chanter la couleur des oxydes métalliques. Son disciple, qui l'a compris concrètement à son contact, « a exprimé avec une conviction raisonnée ce que cet incomparable réveil de la couleur avait de puissant et de fécond. »¹ : « La formule de Méthey tient en deux mots : couleur, décoration, s'exclame-t-il [...] Donc de la couleur avant toute chose. Et, puisqu'il faut choisir, plutôt de la belle décoration que de la belle matière, plutôt la glorification de l'artiste que celle du feu, plutôt mille et mille fois de l'art que du métier. »²

Après sa conversion donc, installé (avec son épouse ?) à Martigues dans les Bouches-du-Rhône (à La Pointe-de-Paradis exactement), Avenard se mit à façonner vaille que vaille, et avec bien des ignorances et des maladresses, cuites dans un four, probablement assez défectueux, construit par lui-même comme l'avaient fait avant lui nombre de convertis à commencer par son mentor, des pièces que l'on peut supposer régulièrement soumises pour critiques et conseils à ce maître ; à chaque fois du moins qu'il avait l'opportunité de venir à Paris, profitant certainement de l'occasion pour parfaire ses connaissances en passant quelques jours, voire quelques semaines, sous la conduite de son guide dans l'atelier de la

¹ Page 43 d'Henri Clouzot, « Les dernières œuvres de Méthey », *Art et Décoration*, tome XLI, février 1922, pp. 43-44.

² É. Avenard, « Les poteries d'André Méthey », art. cité, p. 93.

rue du Maine à Asnières – ce qui cependant eut à subir de fâcheuses restrictions du fait des événements : inondation par la crue de la Seine d'abord, qui le rendit impraticable en 1911, puis faits de guerre, qui obligèrent à le tenir fermé jusqu'en 1917.

Premiers pas (1914-1920)

Initié aux coulisses des métiers d'art au cours de ses responsabilités au Salon d'automne et de sa longue collaboration à Art et Décoration, Avenard n'ignore pas, certainement chapitré aussi à ce sujet par Metthey, que la moindre reconnaissance passe par l'exposition publique de ses créations. Il accumule donc des exemplaires de sa production, de formes et de décors variés, aptes à constituer un éventail représentatif de ses orientations plastiques et décoratives, centrées sur la faïence stannifère, dont il fait sa spécialité. Cet échantillonnage lui sera utile en priorité pour ses contacts avec organisateurs d'expositions, galeristes, critiques, et surtout avec d'éventuels acheteurs, collectionneurs et accessoirement conservateurs ; aussi pour proposer – mais cela viendra plus tard – à architectes et décorateurs certaines réalisations d'architecture d'intérieur, sous forme de décors muraux en revêtements céramiques. Ses efforts vont finir par être couronnés (en 1914) et sa réussite reconnue par la décision tout à fait déterminante de Géo Rouard¹, le plus renommé des galeristes parisiens spécialisés dans les arts du feu, d'exposer et vendre ses créations dans sa galerie de l'avenue de l'Opéra, et de l'associer aux manifestations du groupe des Artisans français contemporains, aux côtés d'Auguste Delaherche, Émile Decœur et Émile Lenoble (augmentés, après la guerre, de Henri Simmen, Georges Serré, puis René Buthaud). Outre la nouveauté, la fraîcheur et la joliesse de ses créations, le patronage (et peut-être même les recommandations expresses) de Metthey aura assurément été un argument de poids pour convaincre Rouard, qui va donc l'accueillir, au moins jusqu'en 1925, dans son écurie. Et c'est ainsi que, dès sa première apparition publique, Avenard bénéficiera d'un soutien, commercial et artistique, puissant et efficace, et il ne se fera pas faute d'en profiter en se domiciliant à l'adresse de son prestigieux diffuseur.

¹ La personnalité de Géo Rouard domine la vie organisationnelle de la céramique d'art au début du XX^e siècle. On y rencontre son intervention à chaque pas. Aussi remercierons-nous la biographe de Décorchemont, Véronique Ayroles, d'avoir présenté succinctement son action dans un très précieux article (« La maison Rouard au cœur du renouveau des arts décoratifs », *L'Estampille. L'Objet d'art*, n° 308, décembre 1996, pp. 52-61).

Il lui faudra quand même plusieurs années pour se convaincre que sa production, au départ très probablement souvent imparfaite, en tout cas peu maîtrisée, est devenue digne d'être soumise aux yeux et au jugement du public ; il prendra alors l'initiative d'exposer ses créations sur des salons. La neuvième édition du Salon des artistes décorateurs en recevra les prémices en 1914, où ses faïences décorées seront d'emblée remarquées par la Société d'encouragement à l'art et à l'industrie (S.E.A.I.) qui lui décernera, en même temps qu'à Raoul Lachenal et François Décorchemont, une plaquette de bronze assortie d'une prime de 100 francs. Quelques semaines plus tard, avant le fatidique mois d'août 1914, il montrera encore une quinzaine de pièces, toutes assez petites (bonbonnières, boîtes, coupelles...), à la Société nationale des Beaux-arts (S.N.B.A.) ; expositions publiques, indispensables, et fructueuses pour lui, qui commencent à le faire connaître en tant que céramiste.

Mais nombre d'initiatives, pour ne pas dire toutes, prises à la veille de la Grande Guerre dans le domaine qui nous intéresse des arts appliqués – celles, par exemple, d'André Groult ou de Louis Süe, et encore celles de l'atelier Primavera – furent promises à l'inanité du fait des bouleversements entraînés par les monstrueuses et incontrôlables violences où beaucoup de jeunes vies, d'artistes aussi, furent anéanties, et où nombre d'espoirs s'achevèrent en déréliction. Avenard, bien qu'âgé de plus de quarante ans, fut néanmoins incorporé dans la territoriale, comme sergent au 81^e régiment d'infanterie, mais ne monta très probablement jamais en ligne. Gageons que ses formations à des cultures étrangères, non moins que ses sympathies internationalistes relevées par les Besnard à Rome, en ont certainement fait un poilu malheureux, pacifiste, impatient de voir cesser cet immonde autant qu'irrationnel conflit. D'autant plus sombre période pour lui que, brisant son élan, les activités des artistes sont par force totalement suspendues ; les magazines spécialisés ont tous cessé de paraître en août ; quant aux salons, ils ont connu leur dernière édition au printemps 1914. Et, comme si ce n'était pas assez d'affliction, sa femme va perdre la vie en lui donnant un fils au bout de quinze ans de mariage (24 avril 1916)¹.

Les activités professionnelles reprendront progressivement, quand les soldats auront été démobilisés, parfois pas avant le milieu de 1919. Toutefois, la municipalité parisienne mettra sur pied au Petit Palais avant même la fin de la guerre, en mai-juin 1918, un salon de soutien « au profit

¹ Il écrira en 1920 dans son *Répertoire de ma vie* : « J'ai en moi l'énergie suffisante, la foi dans mon art et aussi en ce gamin de 4 ans, bien portant et bien doué, qui me survivra, (et qui sait ? peut-être, s'y prenant plus jeune, car il est déjà – et il s'en vante – mon « défouneur » !) me continuera. » [Y. A.]

des œuvres de guerre des sociétés d'artistes », auquel beaucoup participèrent, dont Avenard avec une vitrine de vases et coupes en faïence. Le premier vrai salon à se tenir après l'Armistice de novembre fut, dès la fin mars, celui des artistes décorateurs, dont la société avait activement participé à partir de 1916 aux préparatifs de la reconstruction. Avenard, on s'en doute, était bien impatient et y prit part avec un choix riche et varié de pièces plutôt petites¹, au total 18 exemples de ses créations, qui susciteront – début d'une certaine reconnaissance – un commentaire flatteur accompagné d'une photo dans Art et Décoration : « M. Avenard attire et retient notre attention avec des vases et coupelles aux colorations bleues, turquoise ; et dans cette fraîcheur printanière, on discerne un mélange savoureux de simplicité rustique et de somptuosité persane. »² Sa prestation à la S.N.B.A. proposera un semblable échantillonnage dans le cadre de l'Exposition des artistes mobilisés organisée par Georges Desvallières. C'est bien la preuve qu'Avenard a déjà repris sa production (à Martigues ?), peut-être même pas totalement interrompue pendant la guerre, où il a pu lui arriver d'être, vu son âge, mis à certaines reprises en disponibilité. Au Salon d'automne encore, c'est sur le stand du décorateur Fernand Nathan que notre céramiste néophyte disposera quelques-unes de ses réalisations, aux côtés de celles de Jean Mayodon, son cadet alors à peine plus expérimenté que lui.

À Sèvres, l'atelier de la faïence

La routine ainsi aurait pu facilement s'installer, mais cette période va se révéler cruciale et fertile en événements pour celui qui est en train de progresser à grand pas dans son métier et de se faire reconnaître des collectionneurs, des critiques, des professionnels. Les indéniables succès qu'il a rencontrés l'année précédente le poussent à réitérer ses participations aux salons traditionnels, de printemps comme d'automne (et particulièrement d'hiver à Galliera), où il disposera désormais

¹ Il est temps de remarquer que la production d'Avenard consiste majoritairement en pièces de petite taille : coupelles, bonbonnières, tasses, cendriers, confituriers, etc. Ce n'est pas vocation, ni choix librement assumé, mais bien plutôt fruit de la nécessité. Cuisant en effet dans des fours de sa construction, à Martigues comme bientôt à Ville d'Avray et plus tard à Cannes, de volume réduit, il est tenu par cette contrainte à n'enfourner que des dimensions modestes. Il ne produira des vases de taille (et de volume) plus consistants que lorsqu'il pourra utiliser les fours de la manufacture de Sèvres.

² Page 42 de Louis Hourticq, « Au Salon des Artistes décorateurs », *Art et Décoration*, tome XXXVI, juillet 1919, pp. 35-46.

invariablement une « vitrine de faïences stannifères décorées ». Il va d'ailleurs recevoir une vraie consécration aux Artistes décorateurs de 1920 ; tandis que la revue de son beau-frère reproduit, en couleurs, l'une de ses coupes, le compte rendu quasi-dithyrambique d'Émile Sedeyn, professeur à l'école des arts décoratifs, publié dans un luxueux mensuel qui fête alors son deuxième anniversaire va attirer nettement l'attention sur lui : « N'y a-t-il pas quelque chose de précieux jusque dans les faïences stannifères de M. Étienne Avenard ? [...] Ces petites coupes et ces bonbonnières sont des pièces uniques, modelées, décorées et cuites par un artisan dont le goût est libre, volontaire et personnel ; [...] le caractère un peu rude de la faïence, dans ces menus objets, ajoute du charme à la grâce forte et raffinée du décor. »¹ Mais, hélas, il aura la peine d'apprendre le décès d'André Metthey avant la fin même du salon ; déjà veuf, Avenard se retrouve désormais orphelin.

La chance cependant ne l'abandonne pas, ni l'espoir, ni la persévérance ; au contraire, tout lui sourit en cette année faste, durant laquelle il établit des relations privilégiées avec le nouveau conservateur de Galliera, dont l'appui bienveillant l'encourage à solliciter un achat de la Ville² et durant laquelle il est distingué non seulement par la fondation Blumenthal³, mais aussi par un engagement à la Manufacture nationale de céramique. C'est un peu avant – ou un peu après – ce même salon, au cours des derniers mois de 1919 ou des premiers de 1920, qu'Étienne Avenard en effet fut invité par Georges Lechevallier-Chevignard, à créer et gérer un atelier de faïence à Sèvres⁴. Mission inespérée, due à des appuis ? à des

¹ Page 157 d'Émile Sedeyn, « Le onzième Salon des artistes décorateurs », *La Renaissance de l'art français et des industries de luxe*, 3^e année, n° 4, avril 1920, pp. 150-157.

² *Bulletin municipal*, Ville de Paris, février 1921.

³ En effet, le prix Blumenthal ne lui échappe qu'en raison de son âge : « J'ai eu la grande joie de voir le jury faire bloc à l'unanimité pour soutenir ma candidature malgré le sacro-saint principe américain de la limite d'âge à 35 ans. Les Américains n'ont pas cédé sur le principe, mais Mme Blumenthal s'en est tirée en m'octroyant personnellement, sinon officiellement, une bourse de 6000 francs [qui représente la moitié du prix] » (lettre manuscrite d'Avenard à Henri Clouzot datée du 14 novembre 1920, Archives du musée Galliera). La limite d'âge trouvait sa légitimité dans le fait que le prix avait été créé en 1919 avec l'objectif d'aider et de récompenser de jeunes artistes prometteurs ayant participé à la guerre.

⁴ La création d'un atelier de faïence à la manufacture de Sèvres fut une conséquence de la marche vers l'autonomie, ardemment défendue par son nouveau directeur. On se rappelle que Sèvres est historiquement liée à la porcelaine, dont elle est en France le berceau. La porcelaine coûte cher à fabriquer ; celle de Sèvres encore plus car la manufacture – royale, impériale ou nationale – n'est soumise à aucune rentabilité commerciale, ce qui va devenir un impératif avec l'autonomie. D'où la nécessité de

recommandations ? à sa force de conviction ? car, même s'il pratique depuis maintenant une dizaine d'années, il n'a vraiment ni l'expérience, ni les connaissances, ni le savoir-faire, et surtout pas encore la réputation d'un céramiste confirmé. Le nouveau directeur de la manufacture s'est probablement laissé persuader par le fait qu'Avenard est pour l'heure pratiquement le seul, avec Maurice Dhomme, à s'être si entièrement dédié à la faïence décorative, mais peut-être aussi s'est-il souvenu qu'Avenard avait fourni avant la guerre quelques intéressants modèles de décoration¹ à Sèvres. On l'installe donc au « Vieux Moulin » où un atelier et un moufle sont aménagés à son intention, afin qu'il y réalise des pièces décorées à partir d'une pâte et d'un émail stannifère préparés au laboratoire. Cette pratique d'Avenard à et pour la manufacture, « de courte durée et [de] caractère expérimental », aurait été interrompue avant la fin de 1921 et n'aurait abouti à la fabrication que d'une centaine de pièces². Des exemples en furent montrés aux visiteurs du Salon d'automne de 1921, vitrine de toutes les expérimentations – au moment où apparemment il était déjà décidé de mettre un terme à cette initiative ! À part cela, pas la moindre mention de faïence parmi les 134 pièces (dont une vingtaine de grès !) qui constituèrent au cours du dernier trimestre 1921 la copieuse participation de la manufacture à l'Exposition d'arts décoratifs du Palais du Rhin de Strasbourg³. Quant aux expositions de céramistes contemporains organisées dans le salon d'honneur par Maurice Savreux, le dynamique conservateur du musée de Sèvres, Avenard y participa assidûment, à la première (de décembre 1920 à mars 1921) comme à la suivante (juin à septembre 1922),

diversifier et d'élaborer des produits plus abordables, comme la faïence, et à un moindre degré, le grès. Votée en 1920, la décision de doter la manufacture d'un statut indépendant ne passera pas dans les faits avant 1927, et ne sera mise en place que progressivement. La production de faïence par l'atelier d'Avenard, en quantité assez minime de fait, sera progressivement réduite, à partir de 1922, et transférée à Maurice Gensoli, avec bientôt l'apport des modèles de Mathurin Méheut et du tourneur émérite Louis Delachenal, qui en prendra finalement la responsabilité en 1928. Malgré le concours de ces grands talents, cette expérience sera définitivement arrêtée au profit du grès vers 1933-1934. Sur cet épisode, lire Isabelle Laurin, « L'atelier de faïence de la manufacture de Sèvres, 1920-1930 », *Revue de la Société des amis du musée national de céramique*, n° 13, 2004, pp. 89-102.

¹ Attesté par le *Vase d'Omerville*, 1912 (Inv. Sèvres, 2011.D.56) conservé dans les collections du musée des Arts décoratifs.

² I. Laurin, « L'atelier de faïence de la manufacture de Sèvres, 1920-1930 », art. cité.

³ Il en va de même dix-huit mois plus tard, au Salon des artistes décorateurs de 1923, au cours duquel la manufacture organisa une importante prestation (pérennisée par un catalogue spécial) dans le salon octogonal pour y présenter 80 œuvres récentes, de porcelaine bien sûr, de grès un peu, de faïence aucune. Comme si l'atelier d'Avenard n'avait jamais existé.

où à côté de Buthaud et Decœur, de Lenoble et du couple Massoul, d'Édouard Cazaux et de Raoul Lachenal, il montra une douzaine de ses vases, coupes, assiettes et tasses ; mais avaient-ils été façonnés à Sèvres ? C'est loin d'être sûr. Peut-être quelques créations de l'atelier de faïence auraient-elles figuré en début d'année au pavillon de Marsan, où Guillaume Janneau avait distingué Étienne Avenard parmi les céramistes qui « demandant à la matière même des effets de richesse et d'éclat plus délicats, posent, sur un support neutre, des motifs décoratifs, pratiquant cette savoureuse technique du vernissé dont André Metthey a laissé de définitifs exemples »¹, ou bien au Salon de la S.N.B.A. dans les 29 pièces disposées par Avenard, mais les catalogues de ces manifestations ne précisent pas s'il s'agit ou non de productions exécutées dans les locaux de la manufacture nationale². Et, durant l'hiver 1920-1921 où Henri Clouzot inaugurerait sa direction du palais Galliera, étaient-ce des pièces élaborées au « Vieux Moulin » qu'Avenard présenta ? En tout cas, Janneau agrémenta alors un de ses articles d'une reproduction de quelques-unes des coupes et bonbonnières d'Avenard³. Faveur justifiée, car la faïence produite par Avenard à Sèvres, de forme, il est vrai, plutôt commune (coupelles, assiettes, bonbonnières et vases), mais richement décorée, est sinon inspirée, du moins très influencée, au travers de Metthey, par les couleurs éclatantes de la céramique persane. La fin de cette expérience aurait été précipitée par l'hostilité déclarée des fonctionnaires techniques de la manufacture, qui méprisaient le peu de savoir, empirique qui plus est, de cet intrus autodidacte, spécialiste de la faïence de surcroît, égaré dans le temple de la porcelaine. Elle serait liée à un désaccord à propos des techniques de fabrication survenu entre Avenard et les chefs du laboratoire et des fours, qui ne se privèrent pas d'exprimer leur morgue à son égard dans une lettre adressée à la direction : « Ses connaissances se bornent à l'emploi d'une certaine terre sur laquelle on met l'émail et des couleurs achetées chez L'Hospied. Les matières fournies par la manufacture l'ont complètement dérouté et pour qu'il puisse en tirer parti, il faut lui expliquer tout dans le moindre détail. »⁴ On imagine le désarroi et la déception, les

¹ Page 284 de Guillaume Janneau, « Le mouvement moderne », *La Renaissance de l'art français et des industries de luxe*, n° 5, mai 1921, pp. 277-285.

² Aucun des rares exemples connus portant les deux signatures conjointes ne montre la marque usuelle de Sèvres; tout juste la mention « Sèvres » de la main d'Avenard peinte à l'émail en même temps que sa propre marque.

³ Page 85 de G. Janneau, « Le mouvement moderne : l'art chrétien », *La Renaissance de l'art français et des industries de luxe*, n° 2, février 1921, pp. 79-85.

⁴ Cité par I. Laurin, « L'atelier de faïence de la manufacture de Sèvres, 1920-1930 », art. cité, p. 90.

désillusions de cet homme sensible et cultivé, amené à exercer maintenant son art et sa passion dans un environnement professionnel aussi hostile. Pourtant, en novembre 1926 encore, le registre des entrées au magasin de la manufacture¹ recense un important arrivage de plus de 70 pièces d'Avenard, ce qui implique qu'il y était encore actif à cette date et que donc, contrairement à ce qui a pu être écrit, sa collaboration ne s'est pas achevée en 1921.

Admettons que les vives dissensions avec les techniciens de la manufacture aient à la fois incité Lechevallier-Chevignard à mettre un frein à cette tentative et déterminé Étienne Avenard à modérer son implication, il n'en reste pas moins que les vases, boîtes, jattes, pots et cendriers entrés au magasin à la fin de 1926 n'ont pu qu'être fabriqués par lui ; où ? à Sèvres ; et quand ? en 1926. Force nous est donc d'admettre que ce n'est que très progressivement, entre la fin de 1921 et 1924², qu'il a été déchargé de sa responsabilité et qu'il a même continué à œuvrer quelque temps au sein de l'atelier de faïence, plus ou moins en indépendant, lors même que celui-ci était passé sous l'autorité de Gensoli. Nul doute, cependant, que finalement c'est sans regret, avec soulagement même, qu'il se retirera peu à peu chez lui, à la « Poterie du Grand lac », comme il nomme bientôt son atelier de Ville d'Avray.

Son engagement à la manufacture nationale de céramique avait incité Avenard à s'installer à trois kilomètres de Sèvres, dans un pavillon de Ville d'Avray³ (43 route de Versailles) doté d'un jardin où un atelier avec four put être aménagé, qui lui permit d'assurer sa création personnelle pendant et après l'épisode sévrien. C'est de cette époque approximativement que date le souvenir rapporté par Philippe Besnard, qui l'avait bien connu à Rome : « Devenu veuf, Étienne Avenard venait quelquefois me surprendre avec un bissac rempli de pièces de céramique qu'il fabriquait à Ville d'Avray, dans une petite maison entre le lac et la route de Versailles. »⁴ C'est là

¹ Série V, Vv 16 (pièces entrées en magasin de vente), fol. 108, lignes 30-46.

² D'ailleurs la très laconique fiche du personnel le concernant date explicitement sa collaboration de « 1919 à 1924 ».

³ Cependant, grâce à l'amitié de son beau-frère dont c'est le domicile, Avenard conservera longtemps l'adresse de la rue du Val-de-Grâce. Dans une note autographe à Henri Clouzot datée de fin 1920, il précise son planning : « Ma vie s'organise désormais ainsi. Je serai à demeure à Ville d'Avray sauf les Mercredis soirs et Samedis soirs où je viendrai dîner, téléphoner et coucher rue du Val de Grâce [chez Jean Laran donc] pour pouvoir consacrer les Jeudis et Dimanches matins, si besoin est, à des affaires et à des visites. » (Archives du musée Galliera).

⁴ Ph. Besnard, *Souvenirs*, op. cit., 4^e partie, chap. I, p. 248. – Et Philippe poursuit, évoquant la destinée de son frère : « Jean, qui s'était toujours intéressé à la poterie,

effectivement qu'« il se mit à l'œuvre, tout bonnement avec la terre rouge de son jardin, avec les émaux stannifères et les oxydes courants dans le commerce. »¹ Émule de Metthey dont il a recueilli préceptes, pratiques et recettes, Avenard ne peut que privilégier une « cuisson à faible température qui n'altère pas le jeu et l'éclat des couleurs »² et les fortes lignes qu'il consacra à son maître s'appliquent idéalement à son propre métier : « De la couleur [...]. C'est-à-dire, plutôt que les porcelaines les plus noblement décorées, plutôt que les grès aux tonalités les plus rares, les somptueuses faïences aux couleurs éclatantes et douces où, d'un coup de son pinceau magique, l'artiste transforme en un joyau une matière vile. »³ Usuellement tournée, sa production affiche une préférence marquée pour les formes rondes ou ovales, en majorité des coupes, des bonbonnières, rarement des vases, façonnées, selon son exégète, avec « une pâte, mince ou épaisse cuite à point [qui] sonne comme du cristal [revêtue d'une] glaçure blanche, toujours, mais de blancs variés, suivant l'épaisseur de l'émail, de tons dégradés, du blanc de neige au blanc d'ivoire, en passant par la gamme des blancs laiteux, crème, bleutés, verdâtres ou mordorés ; et dans cette glaçure, enrobées par elle, fondues en elle, les notes simples et franches dans leur opulence du bleu ou de l'orangé, les tons rares et fins du rose et du vert turquoise, les gris subtils, du manganèse »⁴. Ses motifs décoratifs, hauts en couleurs, nettement affranchis de la tradition, fût-elle celle de l'Art nouveau, sacrifient certes au floral, un peu stylisé, surtout sur les vases, mais il privilégie les décors rayonnant cinq, six ou huit fois sur les coupes qu'il affectionne particulièrement, sur lesquelles il prodigue des semis d'arabesques et des entrelacs d'allusions végétales. Très attentif à la décoration, le céramiste ne la choisit pas au hasard, mais la prévoit, souvent par des projets aquarellés – dont les archives de la manufacture portent témoignage⁵. Mais la décoration est parfois plus spontanée ; « il n'applique pas sur une pièce donnée un décor préalablement conçu ; c'est l'objet même qui, par sa forme, lui inspire, au moment de l'exécuter, le décor qui lui sera propre. » précise en effet Henri Longnon dans son compte rendu du Salon

suivit dans cette voie son ancien professeur de français et s'installa avec lui pour devenir en peu de temps un magnifique potier. »

¹ Page 139 d'Henri Longnon, « Les Faïences d'Étienne Avenard », *Art et Décoration*, tome XLII, novembre 1922, pp. 139-142. Voir l'illustration ci-après, à la page 482.

² Page 107 de Georges Rémon, « Jean Mayodon céramiste », *Mobilier et Décoration*, 6^e année, octobre 1926, pp. 102-110.

³ É. Avenard, « Les poteries d'André Méthey », art. cité, p. 93.

⁴ H. Longnon, « Les Faïences d'Étienne Avenard », art. cité, p. 140.

⁵ Inv. 2013, D.5981.1, 2 & 3.

d'automne de 1920¹. Ce dernier eut un indéniable coup de cœur pour les créations du disciple du maître d'Asnières, qu'il citera élogieusement à de nombreuses reprises dans les colonnes du journal de Charles Maurras (« son art délicat et frais », 1922 ; « ses faïences toujours plus puissantes ou plus délicates à chaque exposition », 1923 ; « ses faïences trop peu nombreuses, mais exquises », 1924). Rien d'étonnant alors à ce que, après avoir remanié, amplifié et expurgé de quelques erreurs² (suite à la rencontre vraisemblable du céramiste) sa longue analyse de 1920, ce médiéviste, admiratif et enthousiaste, soit finalement devenu l'auteur du seul article monographique concernant Avenard paru dans la presse spécialisée³. Article certes bref, mais bien illustré, qui constitue non seulement une source appréciable de nos connaissances, mais aussi l'indice que la réputation d'Avenard a considérablement crû dans le milieu des arts décoratifs.

Vers l'Exposition des arts décoratifs (1922-1925)

Voici Avenard maintenant reconnu universellement comme artiste céramiste, diffusé par « À la Paix », la plus prestigieuse galerie d'arts du feu de France, apprécié par des critiques écoutés (souvent conservateurs de musée) qui insèrent toujours un mot élogieux sur son travail dans leurs comptes rendus d'exposition. Il est aussi fréquemment associé – par le truchement du Comité français des expositions à l'étranger où l'entregent de Rouard, en tant que président de la Chambre syndicale de la céramique et de la verrerie, fait merveille – à de nombreuses manifestations dans des capitales étrangères : après San Francisco en 1915⁴, puis Amsterdam en 1922 et Barcelone l'année suivante, il aura aussi la joie de retrouver en

¹ H. Longnon, « La Faïence au Salon d'Automne », *L'Action française*, 24 novembre 1920, p. 4. Voir la reproduction de cet article dans l'Annexe VI.

² Il avançait notamment : « Quand la guerre survint, Avenard n'échappa au feu des Allemands que pour connaître en Russie la misère et la faim dans la géhenne bolchéviste ; évadé par miracle, à demi-mort d'épuisement, il vient de se remettre au travail... » Cet épisode, qui a tout d'une fable fondée sur la présence d'Avenard à Saint-Petersbourg en 1905, n'est corroboré par aucune source. [Note d'Y. A. : les auteurs n'avaient pas à leur disposition le *Répertoire de ma vie* rédigé par Avenard en 1920 et ne pouvaient savoir que ce qui est dit par Longnon n'avait rien d'une fable.]

³ H. Longnon, « Les Faïences d'Étienne Avenard », art. cité.

⁴ On pourrait s'étonner de ce que, à l'époque des batailles de la Marne et de Champagne, la France participe à une exposition si lointaine. Il ne s'agit aucunement d'une erreur. Cf. *Cinquantenaire. 1885-1935*, Comité Français des Expositions et Comité National des Expositions Coloniales, 1935, chapitre IV de la 2^e partie, particulièrement pp. 128-130.

novembre 1922 « ses amis très chers et très dévoués » de Stockholm à l'occasion d'une exposition. Membre exempté de jury de la Société des artistes décorateurs, de la S.N.B.A., du Salon d'automne, ses créations enrichissent depuis quelques années collections privées¹ aussi bien que fonds d'institutions publiques (Ville de Paris, ministère des Beaux-arts, musées de Sèvres, des arts décoratifs). Et si beaucoup dans le milieu des arts appliqués ignorent son brillant passé d'homme de lettres, tous connaissent sa réputation, qui est à son sommet, de spécialiste de la faïence polychrome, rénovateur des techniques et des savoir-faire traditionnels et continuateur de l'art de Metthey. Diversifiant sa production avec des objets utilitaires de meilleure vente tels qu'accessoires de table et services à thé, il expose dorénavant ses créations, parfois commandées par le négoce comme les coquetiers de Marquis ou la série de quatorze moutardiers pour Grey-Poupon² (Salon d'automne, 1922 ; Galliera, 1924) que Yvanhoé Rambosson estimait « pleins de verve », dans les vitrines des principaux salons d'art de la capitale, à la Nationale, aux Artistes décorateurs et au palais Galliera, et surtout, au Salon d'automne auquel il restera attaché jusqu'en 1930. Il n'y figurera pourtant pas en 1924, car au rebours de certains, comme l'atelier Primavera, qui profiteront de ce salon pour effectuer une répétition générale de leur participation à l'imminente exposition des arts décoratifs, lui, préfère réserver ses forces pour la préparation de sa prestation et de son remariage qui interviendra en mai.

Fut-ce une apothéose pour lui ? C'est loin d'être sûr, tant intense fut la concurrence dans ce « marathon international des arts de la maison » (Le Corbusier), surtout si l'on ne borne pas son regard au seul domaine de la céramique. Toujours est-il qu'on lui concéda un strapontin dans l'organisation, le nommant membre du comité d'admission (vice-présidé par Albert Besnard) pour la classe V de la céramique³ aux côtés de Maurice

¹ Six collectionneurs différents, plutôt des femmes d'ailleurs (dont l'épouse de l'ambassadeur de France Robert de Billy), à qui ces faïences délicates et raffinées plaisaient, sont nommés dans les crédits des illustrations de l'article cité de Longnon.

² Il s'agit probablement du chocolatier parisien F. Marquis qui proposait ainsi ses œufs de Pâques dans des coquetiers originaux et raffinés. Dans les deux cas, on ne peut savoir avec certitude si le rôle d'Avenard se cantonna à établir des prototypes (confiés ensuite à des entreprises plus importantes telles que Sarreguemines ou Badonviller) ou – hypothèse moins plausible – s'il fut également chargé de la production en série.

³ Cette classe, qu'on ne s'y trompe pas, est celle de la céramique architecturale, et non artistique, laquelle relève de la classe XI ; la nomination d'Avenard, en la compagnie du président de la chambre des fabricants de carrelages et du directeur des établissements Porcher, fabricant d'éviers et de bidets, n'apparaît donc guère

Dhomme, d'André Fauet, de Fernand Rumèbe. Moins officiel, mais plus appréciable par ses retombées, dans le pavillon qu'il partageait sur l'esplanade des Invalides avec la maison Puiforcat et la revue Art et Décoration, Rouard présentera une sélection de ses œuvres, sous la bannière des Artisans français contemporains, à côté de celles de céramistes d'une bien plus grande notoriété, tels qu'Émile Decœur, Émile Lenoble et Henri Simmen. Or le patronage de Rouard, président de la classe dévolue aux Art et industrie de la céramique, la fameuse classe XI, est le plus enviable qu'un céramiste puisse alors désirer. De plus, avec le recul du temps, on ne peut que reconnaître que Rouard, négociant expérimenté et d'un goût très sûr, écouté et respecté, ne s'est pratiquement jamais trompé dans ses choix¹. Quelques spécimens des créations d'Avenard furent aussi sélectionnés pour figurer dans la « Galerie d'art » de Roux-Spitz à l'Ambassade française, pavillon de la Société des artistes décorateurs, en compagnie de tout le gotha des créateurs d'objets d'art en céramique, verrerie, dinanderie, laque, tabletterie, orfèverie, reliure et même photographie. Les diverses participations d'Avenard lui valurent une médaille d'or ; mais cette distinction ne doit pas faire illusion tant les jurys furent prodigues pour décerner « cette pluie de récompenses obligées », selon l'expression de Paul Vitry, parfois au nombre de plus de 50 par classe, en sus des Grands prix et des Diplômes d'honneur. En prime, Avenard, à cheval entre ses fonctions officielles et ses activités artistiques, fit partie de la journée qui, en mai 1926, gratifia au titre de l'Exposition des arts décoratifs des centaines d'artistes, mais aussi de fonctionnaires, d'industriels et de responsables d'associations du titre convoité de chevalier de la Légion d'honneur.

Mutation (1926-1930)

En novembre 1925, la fête finie, l'heure est au bilan, qui fut plutôt mitigé, surtout sous les plumes des critiques progressistes. Avenard n'en a

flatteuse – surtout pour un céramiste qui n'a encore, à cette date, aucune expérience des revêtements en carreaux céramiques.

¹ De là à conclure que le discrédit dans lequel Avenard est tenu de nos jours (en même temps d'ailleurs que la faïence de cette époque) est injustifié, il n'y a qu'un pas. Plusieurs autres raisons peuvent rendre compte de cette défaveur : d'abord sa production est plutôt rare ; secondement, sa marque (pourtant claire et invariable) et ses monogrammes sont peu connus. Troisièmement, le style et la typologie de ses créations ne présentent pas une image aussi nette, aussi définie que celle d'un Jean Mayodon ou d'un René Buthaud, immédiatement reconnaissables. En somme, tout manque pour inciter des collections et constituer un marché.

cure, car, modeste artisan d'art, il n'est pas concerné au même titre que les architectes et les grands ensembliers. Praticien de la terre depuis plus de quinze ans et habitué des salons, reconnu par la critique et les institutions, il est considéré comme l'un des rénovateurs de la céramique d'art et auréolé d'une telle réputation que plus un livre consacré à la création contemporaine ne paraît sans le citer et/ou reproduire ses œuvres. Il figure ainsi dans L'Art appliqué français d'aujourd'hui du prolifique Émile Bayard (Gründ, v. 1925) et de l'excellent panorama de Gaston Quénioux (Les Arts décoratifs modernes, Larousse, 1925) aussi bien que dans les chapitres 1900-1925 de la contribution de Gabriel Mourey à l'Histoire générale de l'art français. L'Art décoratif (Librairie de France, 1925). Aussi, la précieuse étude spécialisée dans les arts du feu¹, parue sous la plume de René Chavance dans la collection de L'Art français depuis vingt ans, va bientôt rappeler son rôle à Sèvres et lui réserver une page d'illustration.

On devine néanmoins chez lui une certaine lassitude – il a maintenant plus de cinquante ans – qui va entraîner d'abord une réorganisation dans la poursuite de sa carrière et à terme une nette évolution de sa production. Depuis plusieurs années déjà, il ne dispose plus d'adresse chez son beau-frère, et, après avoir résidé quelque temps à Boulogne (déjà en 1924), il élit domicile Bd Haussmann, probablement suite à son remariage. Mais, surtout, sa présence sur les salons, dont il peut estimer qu'elle a porté les fruits qu'il en attendait, va maintenant se clairsemer ; en 1925, il prend part encore au furtif Salon d'automne, dans un Grand Palais annexé par l'Exposition internationale, et, après son ultime apparition aux Artistes décorateurs de 1926, il réservera la primeur de ses nouveautés au salon de Frantz Jourdain où elles seront régulièrement montrées chaque automne. Car nouveautés il y a : lui qui depuis ses débuts cantonnait régulièrement ses expositions à des « faïences stannifères décorées : vases, plats, bonbonnières, coupes et coupelles » exécutées en sa « Poterie du Grand lac » de Ville d'Avray, va bientôt étonner le public de ses amateurs en réorientant nettement son activité vers la céramique architecturale, avec la production de revêtements muraux. Peut-être induite par des commandes, cette mutation est corrélative d'un déménagement radical², car, attraction du soleil qui aurait saisi ce Breton de naissance acclimaté pourtant aux

¹ René Chavance, *La Céramique et la Verrerie*, Rieder, 1928, p. 65 et planche XII.

² Avenard avait projeté et préparé ce déménagement dès le milieu de 1927 comme l'atteste, par l'inscription cuite qu'elle porte au revers, une coupe conservée jusqu'à nos jours dans sa famille : « Dans ces fours de Ville d'Avray que je vais démolir, je mets à la dernière cuisson cette coupe pour toi, mon Claude [son fils]. Ville d'Avray. 5 juillet 1927. » La propriété fut vendue peu après à une artiste peintre.

frimas septentrionaux, il retourne en 1928 s'installer dans le Midi, sur la Côte-d'Azur, terre traditionnelle de potiers illustrée à la génération précédente par la dynastie des Massier ; il y sera, en compagnie d'Augé-Laribé installé à Biot et de Jacques Lenoble fixé au Cannet, fondateur de l'Amicale des céramistes du Sud-est. Sous le nom de « Terre et feu », il établit un nouvel atelier, à Cannes précisément, pour y façonner les milliers de carreaux, émaillés à la main bien sûr, nécessités par la décoration de la piscine (en fait un simple bassin) du casino de Juan-les-Pins (aujourd'hui détruite), ou de la salle de bains parisienne d'une Mme C., ainsi que par des aménagements (oubliés de nos jours) à la mairie de Nantes¹ ou encore à la légation de Roumanie à Paris², dont des échantillons seront présentés au Salon d'automne de 1928³. Il ira même, incité, comme son pupille Jean Besnard, par une demande plus frivole, jusqu'à créer, contre sa nature peu encline à l'apparat, des bijoux en céramique, qu'il exposera au Grand Palais en 1930.

Dernières expositions

Mais, six ans après l'Exposition internationale des arts décoratifs, se prépare, à l'initiative de la Société des amis du musée de Sèvres, une manifestation d'une portée beaucoup plus fondamentale pour le monde de la création céramique puisqu'elle est restreinte aux arts de la terre ; ici ne figureront ni meubles, ni équipement de la maison, point de luminaires, et même la concurrence de la verrerie sera proscrite. Rien que de la terre transformée par le feu. Avec son titre on ne peut plus explicite d'« Exposition d'œuvres de céramistes modernes 1890-1930 », orchestrée conjointement par le conservateur du musée et par René Chavance, critique spécialiste de céramique, cette exposition remplit parfaitement le rôle de rétrospective de la création depuis quarante ans qui lui était assigné. À côté

¹ En effet l'Hôtel de Derval, siège historique de la municipalité, reçut en 1927 des aménagements, très certainement réalisés sous la conduite du nantais Étienne Coutan (1875-1963), architecte de la ville pendant quarante ans (Avenard aurait pu le connaître durant sa scolarité). Le célèbre mosaïste breton Isidore Ocorico (1893-1945) ayant œuvré sur ce chantier, permettons-nous l'hypothèse que le céramiste aurait pour sa part reçu la commande des carreaux émaillés utilisés par Ocorico pour réaliser ses mosaïques murales.

² Localisée alors à l'hôtel Pomal, rue Brémontier dans le 17^e arrondissement de Paris, la légation, devenue ambassade, déménagea à son adresse actuelle en 1939. Quant à son ancien siège, il a été détruit il y a de nombreuses années.

³ Édouard-Joseph, *Dictionnaire biographique des artistes contemporains. 1910-1930*, 3 volumes, Art & Édition, 1930, article « Avenard » (les notices étaient rédigées à partir des indications fournies par les artistes eux-mêmes).

des valeurs sûres de l'Art nouveau (Chaplet, Carriès, Dalpayrat, Delaherche, E. Lachenal...), agents d'un renouvellement déjà ancien, convoqués ici comme repères, vont y figurer les créateurs de la génération née en 1880 qui se sont affirmés depuis de nombreuses années déjà, parfois presque trente ans, comme de remarquables novateurs dans les arts du feu, tant au niveau des matières, des formes que des revêtements et des décors. C'est ainsi que se justifie la présence des quinquagénaires, les Decœur, Simmen et Lenoble, mais aussi celle de brillants cadets tels que Buthaud, Serré, Cazaux, Mayodon ainsi que celle de Jean Besnard, dont le premier maître Avenard, qui jouit encore de soutiens efficaces à Sèvres, où son image et sa notoriété ne sont pas entamées, ne sera pas non plus tenu à l'écart. Une douzaine de pièces issues de collections publiques ou privées ou provenant directement de son atelier vont suffire à constituer « un choix judicieux pour permettre au visiteur de s'édifier sur[sa] manière et [son] talent »¹.

On ne peut pas estimer que celui d'Avenard, limité essentiellement à des coupes (neuf en seront montrées ici sur les douze pièces présentées) à décor polychrome invariablement posé sur fond blanc d'émail d'étain, soit d'une grande variété. Et, malencontreusement fixée à la date des salons de décorateurs et concurrencée surtout par l'Exposition coloniale de Saint-Mandé, cette manifestation n'eut pas le retentissement qu'on pouvait en attendre ; Avenard eut donc à se satisfaire de voir son nom simplement cité dans l'unique compte-rendu (certainement dû à Chavance lui-même) qu'elle suscita dans la presse spécialisée. Non seulement notre spécialiste de la faïence maintenant atteint l'âge de la retraite, mais ses décors à base de semis de fleurettes aussi bien que de motifs rayonnants, qui ont perdu leur attrait de nouveautés, ne plaisent plus beaucoup. Ses revêtements en carreaux de faïence cependant, qu'on est obligé d'imaginer faute de témoignages visuels, trouvent probablement encore des amateurs, car il ne manque pas de leur faire place dans ce qu'il montre publiquement, comme – l'une des dernières fois – en cette année d'Exposition des arts et techniques, au Salon des décorateurs où, en sus de ses vases, il présenta un panneau décoratif, indice ad libitum d'une quête de commandes ou d'une réalisation récente ou en cours. Relevons à ce propos que cela fait maintenant plus de cinq ans qu'il ne s'est pas manifesté sur un salon parisien, à une époque où tout change énormément, énormément vite, où le courant moderniste (Jean Luce, Robert Lallemand), dont il était déjà bien loin, cède sous la butée de tendances matiéristes (Marjolaine Lanel, Jacques

¹ « Cinquante ans d'art céramique à Sèvres », *Art et Décoration. Chronique*, 35^e année, juillet 1931, p. II.

Lenoble) aussi bien que maniéristes (Colette Gueden, Robert Jova, Guidette Carbonnell), qui lui sont encore plus étrangères. En quelque sorte, il n'est plus dans la course, et on l'oublie. On l'oublie tellement qu'à l'Exposition universelle de 1937, sa présence passa presque inaperçue... En effet, il n'a pu obtenir une vitrine au pavillon de la Céramique et de la Verrerie (à l'entrée duquel pourtant son disciple Jean Besnard put installer deux gigantesques potiches !) et Rouard, ou plutôt son gendre, qui lui a succédé après la mort du galeriste, l'ayant jugé trop inactuel, il ne fait plus partie des Artisans français contemporains et ses réalisations ne figurent donc pas dans le stand important occupé par le groupe. Tout juste parvint-il à se glisser au rez-de-chaussée du pavillon des artistes décorateurs réservé aux objets d'art pour y poser « un plat en céramique ». Mais on ne sait plus très bien qui il est : on estropie son nom en Anevard dans Mobilier et Décoration et le catalogue officiel le range parmi les cristalliers ! et ne serait-ce la ligne, l'unique petite ligne, peu exacte (« Avenard exposait de petites coupes en faïence stannifère, aux frais décors »), que lui accorda la plume du rapporteur de la classe 45 dans le volumineux Rapport général¹ publié en 1939, cette ultime apparition publique serait complètement oubliée. On peut alors comprendre que, frustré du peu d'écho que lui valut cette décevante manifestation, il rallia, en vain, la centaine de décorateurs, absents pour la plupart des grands pavillons, qui eurent la constance de participer, en plein mois d'août, au 27^e Salon des artistes décorateurs hébergé dans l'enceinte de l'exposition. Cela lui permit au moins d'obtenir l'année suivante, à défaut d'achat, une prime d'environ 500 francs décernée par le département de la Seine comme soutien à la création artistique.

Traducteur. Retour à la Scandinavie

Christian Avenard, le petit-fils d'Étienne et de Marie, m'a dit que son grand-père avait donc passé les dernières années de sa vie non à Martigues, mais à Nice et s'était adonné à la fabrication de bijoux, peut-être en collaboration avec sa seconde épouse. Mais il continuait sans doute à s'intéresser à l'art de la Scandinavie, en tout cas sous sa forme littéraire. Avenard retrouva en effet pendant l'entre-deux-guerres une de ses activités qu'il avait inaugurée en 1907 par la traduction du suédois du premier roman d'Auguste Strindberg : *Roda Rummet*, qui avant de s'intituler *La Chambre rouge*, puis le

¹ *Exposition internationale des arts et techniques (Paris, 1937). Rapport général, tome 6 : « La section française, les groupes et les classes ; groupes VI à X », Imprimerie nationale, 1939, p. 187.*

Cabinet rouge, s'appela *Bohême suédoise*. *Scènes de la vie d'artistes et de littérateurs*, livre qui, paraît-il, fit grand scandale en Suède par son caractère satirique et sa description sans fard, mais tout de même avec des noms de personnes imaginés, de la société de Stockholm.

En 1911, Étienne Avenard traduit un recueil de *Contes* du Danois Andersen. Il se remet à la traduction avec, en 1935, *Les quatre bâtons de maréchal* de Marika Stiernstedt (1875-1954), traduit en collaboration avec l'auteur. Marika Stiernstedt était une grande amie de notre pays et son ambition était de faire mieux connaître en Suède la France et de développer et enrichir les liens culturels entre les deux pays. Ce fut en particulier la vocation de Lucien Maury, qu'il faut ici au moins évoquer : un des grands universitaires français, spécialiste des langues scandinaves, à qui les éditions Albin Michel durent de publier nombre d'œuvres de Scandinavie.

Et puis en 1936-1938 paraît chez Albin Michel, dans la traduction d'Avenard, le grand roman de la norvégienne Sigrid Undset (1883-1949), *Christine Lavransdatter* en trois livres : *La Couronne*, *La Femme* et *La Croix*. Sigrid Undset n'est pas étrangère à Péguy, puisqu'elle fait la connaissance à Oslo d'un « certain Peter Rokseth [qui] se donne pour mission de faire connaître en Norvège la renaissance spirituelle qu'il vient de découvrir en France. Il soutient une thèse sur Paul Claudel et prépare un livre sur Péguy, que la mort l'empêchera d'achever. »¹

En 1937, Avenard traduit, à La Renaissance du Livre, à Bruxelles, *Je me souviens... Souvenirs d'une longue vie*, par le prince royal Charles de Suède (1861-1941) et, en 1938, *Voyages sans but* de Harry Martinson (1904-1978), futur Prix Nobel.

Il faut noter que presque tous ces livres dans la traduction d'Étienne Avenard sont toujours disponibles, même si, pour *Christine Lavransdatter*, Albin Michel a été relayé par Stock.

Voilà ce que peut dire, ce que mes collaborateurs et moi pouvons dire, pour l'instant, de notre ami Étienne Avenard, de cette

¹ Marianne Monestier, « Préface » à Sigrid Undset, *Christine Lavransdatter*, Stock, 1975. – Peter Rokseth (1891-1945), qui occupa la chaire de philologie romane à l'Université d'Oslo, a été considéré comme « le fondateur des études littéraires françaises » dans cette université (Karin Gundessen, « La tradition norvégienne des études littéraires françaises » [juillet 2002], *Cahiers de l'Association internationale des études françaises*, n° 55, 2003, pp. 39-46). Sa thèse de doctorat sur *La Tragédie française*, soutenue en 1928, a été recensée dans la *Revue d'histoire littéraire de la France*, 36^e année, n° 3, 1929, pp. 474-476.

personnalité dont la vie, comme celle de beaucoup d'autres compagnons de Péguy, est faite d'investissements complets, passionnés, dans ses engagements successifs. Ce qui m'a personnellement beaucoup plu chez lui, c'est son honnêteté et, quoi qu'on en pense, sa modestie. Peut-être me trompé-je.

Dans la partie de son *Cahier* intitulée « Enquête sur les journées révolutionnaires », voici ce qu'Avenard écrit et qui peut le dépeindre :

Je n'ai pas la prétention d'apporter ici une vérité définitive et complète sur des événements dont chacun mesure la complexité ! Trop souvent j'ai trouvé sur les mêmes faits des témoignages contradictoires ; trop souvent les récits qu'on m'a faits étaient incomplets par ignorance, faussés par l'imagination ou défigurés par l'intérêt. Je publie néanmoins ces notes d'où j'ai scrupuleusement écarté tout ce qui m'a paru suspect, et en me réservant du reste de prévenir le lecteur chaque fois que j'aurai des doutes sur la valeur d'un témoignage ou l'authenticité d'un fait.¹



Assiette, coupe et vase créés par Avenard au début des années 1920 et illustrant Henri Longnon, « Les Faïences d'Étienne Avenard », article cité

¹ É. Avenard, *Le 22 janvier nouveau style*, CQ VII-5, 1905, p. 169.

Annexe I

Correspondance Avenard – Max Nettlau

[Enveloppe]
Monsieur Nettlau
Neuwaldegger Str. 31
Wien XVII/1 Bezirk

Paris, 31/7/02

La meilleure façon de vous remercier des renseignements précieux que vous nous donnez, sera d'en profiter. Mais nous serons reconnaissants à plus juste titre quand nous aurons pu sur place en apprécier l'utilité ! Nous comptons bien, dans notre voyage, vous donner signe de vie et vous dire où nous sommes et ce que nous faisons. Dans les grandes lignes, voici notre programme : Bâle, Constance, la Bavière, le Tyrol, la Haute Italie, jusqu'à Florence. C'est dans le Tyrol que nous resterons le plus longtemps, si le temps le permet. En Bavière, nous voulons voir surtout München et cela nous amène..... à vous demander un nouveau service. Connaissez-vous München, et pouvez-vous nous indiquer la façon d'y vivre modiquement ? *Nous ne sommes pas du tout difficiles*, et désirons surtout voir beaucoup, bien et longtemps. Nous ménagerons nos ressources de voyage le plus possible pour qu'elles durent le plus possible.

Il n'est guère question de Sylvain Maréchal ¹pour le moment mais qu'il ne se fie pas trop à ce silence de ma part. Je viendrai bientôt, je pense, et s'il m'est possible, réveiller de nouveau ses mânes. J'ai déjà parlé de lui à Étienne et quand votre service sera bien arrangé à Paris, j'espère que je n'aurai pas de peine à l'intéresser autant que moi aux recherches commencées. Quand vous viendrez à Paris, vous verrez où nous en sommes. À bientôt

¹ Sylvain Maréchal (1750-1803) est connu surtout pour son athéisme et pour son anticléricalisme militants (*Lucrèce Moderne, Dictionnaire des athées anciens et modernes*) ; dans la Révolution, il fut, sans partager son sort, un disciple de Gracchus Babeuf et de sa « Conspiration des Égaux ».

d'autres nouvelles, et croyez-nous vos amis bien dévoués et bien reconnaissants

M. Avenard

[En haut de page]

Nous quittons Paris Dimanche. Nous serons à München le 5 ou 6 Août. Écrivez-nous là *poste restante*. Nous irons à la poste en arrivant. [deux mots illisibles]

*

[Enveloppe]

Monsieur Nettlau
Neuwaldegger Str. 31
Wien XVII/1 Bezirk

Munich. 10 Août.

Cher Monsieur,

Merci pour votre lettre si longue et si pleine de détails que nous avons trouvée à notre arrivée à Munich. Vous seriez émerveillé de voir comment nous nous sommes tirés d'affaires, nous avons eu peur même des hôtels que vous nous indiquiez et qui demandaient 4M pour une chambre à deux. Vous vous étiez fait je crois une idée exagérée de mon goût et de mon besoin de confortable !!! Sachez que nous avons commencé par dénicher une chambre à 3^{Mark} ds un hôtel et que nous l'avons quitté parce qu'on voulait la porter à 4^{Mark} et bravement nous avons couru les quartiers avoisinant les Pinacothèques en lisant sur les gouttières les annonces de chambres meublées, de cette façon nous avons trouvé une chambre à 2^{Mark} ½ !!! Nous avons été voir Hofbrau et nous avons surtout cherché à voir la vie populaire. Nous avons été ds les brasseries que vous nous indiquiez nous avons demandé les plats que vous nous indiquiez, je n'ai pas souffert de manquer de vin (je bois généralement de l'eau, il m'a été indifférent de me passer de hors d'œuvres). Je fais très peu attention à ce que je mange ! Nous ne savons pas encore si nous passerons par Salzburg ou par Insbruck. Je vous enverrai un mot

d'une de ces villes. Vous avez été si complaisant avec nous que je me permets de vous considérer comme un ami. Bien sympathiquement.

M. Avenard.

*

[Enveloppe]
Monsieur M. Nettleau
Hôtel du Volga
11 rue de Seine
Paris 6^e arrt.

Rome 27.03.06

Cher Monsieur

Nous quittons Rome sans avoir pu obtenir les renseignements que vous désiriez. Notre ami, aussitôt arrivé, est parti si rapidement à la campagne en convalescence que nous n'avons même pas pu lui dire au revoir. Je lui écris par le même courrier pour le prier de ne pas oublier à son retour à Rome de s'en occuper.

Nous serons à Paris dans une vingtaine de jours ; nous serions heureux si, vous y trouvant encore, nous pouvions vous rencontrer.

Mon mari se joint à moi pour vous envoyer l'expression de notre cordial souvenir ;

Marie Avenard

*

[Enveloppe 1]
Monsieur M. Nettleau
11 rue de Seine
Paris VI^e arrt.
Exp. :
É. Avenard
Martigues (B.du.Rh)
En cas d'absence, faire suivre 129 Onalston street, London NW

[Enveloppe 2]

Monsieur Max Nettlau
92 Rochester Road.
Kentish Foron
Londres Angleterre

La pointe du Paradis
Par Martigues (B.du Rh.)
1.XII.10

Cher Camarade Nettlau

Il y a encore de par le monde, et même à Paris, des gens qui pensent à nous ?... Quelle surprise de recevoir ici un livre de vous, et quel livre ! un de ceux qui peuvent nous plaire le plus, puisqu'il présente un homme si attachant par sa brillante nature et son caractère indépendant. Nous n'avons pu être cette année de grands lecteurs, car les travaux pratiques prennent tout notre temps du lever au coucher du soleil, et le soir nous nous jetons au lit, harassés dès que vient la nuit. Nous avons lu cependant la plus grande partie de votre « Cœurderoy¹ », et nous attendions de l'avoir fait pour vous remercier de votre amicale attention.

Que n'avons-nous pas, que ne pouvons-nous faire pour notre Antonelle² ce que vous avez fait pour le vôtre ! Hélas, pauvre cher

¹ Max Nettlau, *Notice bibliographique sur Ernest Cœurderoy*, Stock & Cie, 1910-1911, 96 pages. – Ernest Cœurderoy (1825-1862), né à Avallon, fit d'abord des études de médecine et exerça comme interne des hôpitaux de Paris. Il trouva sa voie politique lors de la Révolution de 1848 et surtout après la répression brutale du soulèvement ouvrier des journées de juin. Poursuivi et menacé de déportation, il s'enfuit en Suisse, dont il fut expulsé, puis en Belgique, où il connut le même sort, et en Grande-Bretagne. Il raconta son errance dans *Jours d'exil*, dont Nettlau considère que c'est « l'œuvre la plus fortement imprégnée de critique sociale anarchiste et de projet libertaire jamais publiée jusque-là ». Il publie en 1852 *De la Révolution de l'Homme et de la liberté*, puis en 1854, à Turin, un ouvrage qui fait scandale : *Hurrah !!! ou la Révolution par les Cosaques* dont le premier chapitre porte le titre : « Exposé général des causes qui nécessitent l'invasion de l'Europe occidentale par la Russie ». Il finit par retourner en Suisse, où il se suicide en 1862. C'est un des premiers théoriciens et défenseurs du collectivisme libertaire.

² Pierre-Antoine, marquis d'Antonelle (1747-1817) est, comme Sylvain Maréchal, un précurseur de l'anarchisme moderne. Noble provençal, doté d'une belle fortune, officier qui n'avait, dit-on, que mépris pour le métier militaire, dont la seule religion était une sainte horreur pour tout ce qui était chrétien, il trouva sa voie lors de la Révolution. Membre du club des Jacobins (c'est lui, paraît-il, qui fit décider que

Antonelle, maintenant que nous voulons, comme vous le savez sans doute, nous attacher à la céramique, ses manuscrits risquent bien de ne pas connaître la gloire de l'impression et de l'étalage aux devantures des libraires... Pourtant nous ne disons pas : c'en est fait ! car qui sait si peut-être un jour nous ne reviendrons pas à notre projet ??

Nous avons eu des difficultés énormes pour installer près de notre petit cabanon nos ateliers de poterie. Ce qui eût pu être fait ailleurs en 2 mois ne l'est pas encore ici après 8 ans Nous avons été à certains moments découragés et presque décidés à renoncer. Enfin le plus difficile est fait maintenant, le petit four installé, les ateliers et hangars bientôt terminés, et nous espérons nous mettre à l'œuvre avec l'année qui vient. Nous espérons qu'elle sera moins dure... bien que les débuts en quoi que ce soit apportent toujours quantité de déboires !

Merci encore pour votre « Cœurderoy », et croyez, cher camarade Nettleau, à notre bon souvenir et à nos sentiments amicaux.

M. et É. Avenard

Surtout, si vous passez jamais par la Provence, ne manquez pas de faire un crochet par Martigues et de venir nous serrer la main.



désormais on appelât Louis XVI « Capet »), « terroriste » au Tribunal révolutionnaire, il eut maille à partir avec les différentes factions, fut trois ou quatre fois arrêté et faillit plusieurs fois être exécuté, en particulier lorsqu'il fut impliqué, comme Sylvain Maréchal, dans la Conspiration des Égaux. La haine qu'il portait au christianisme trouva son équivalente dans celle qu'il éprouva, et manifesta, contre Bonaparte. Mais on le voit, sans trop de surprise, à la fin de sa vie, se transformer en royaliste légitimiste et saluer le retour et le règne de Louis XVIII. Ses dernières années, paisiblement passées au milieu de ses terres de Provence, sont ponctuées par des marques de générosité envers ses paysans.

Annexe II

Une table des matières conçue par Péguy

ÉTIENNE AVENARD. – *le 22 janvier nouveau style*

Le mouvement libéral constitutionnel

à la frontière russe
Arrivée
le banquet des écrivains
les avocats
à la Diète de Finlande
la manifestation du 11 décembre
les *dvorniki*
soirées de Saint-Pétersbourg
les conseils municipaux de Pétersbourg et de Moscou
les zemstvos et le mouvement constitutionnel
le Tsar a répondu
en attendant le manifeste
une opinion sur l'oukase impérial
la réponse des zemstvos
l'assemblée de la noblesse de Tver
le Banquet des Décabristes à Saint-Pétersbourg
l'esturgeon du gendarme
l'impression à Saint-Pétersbourg après la chute de Port-Arthur
la politique de M. Witte
loisirs de fin d'année
les bruits courent

Le soulèvement ouvrier

une grève
autre grève
autres grèves
un coup de canon contre le Palais d'Hiver
vers la grève générale

[le portrait de Gapone]

le soulèvement ouvrier
vers la Révolution ?
intervention des libéraux
la journée du dimanche 9/22 janvier
le lendemain des massacres
comment le gouvernement se défend
la révolte de l'opinion

Enquête sur les journées révolutionnaires

Gapone
la foule
l'armée
les responsables
les morts et les blessés

Le pardon du Tsar

Le tsar pardonne et bénit

Quelques documents

[Un passeport]

Résolutions votées par les délégués et présidents des zemstvos
provinciaux à l'assemblée de Saint-Pétersbourg

Déclaration des ingénieurs réunis en assemblée le dimanche 5/18
décembre, à Saint-Pétersbourg

Oukase de S. M. l'Empereur au Sénat dirigeant

Communiqué impérial

*Lettre du prince Troubetskoï, maréchal de la noblesse et président
d'office du Zemstvo du gouvernement de Moscou – au prince Petr
Dmitrievitch Sviatopolk-Mirski*

Pétition des ouvriers au tsar

Communication officielle

Oukase de S. M. l'Empereur au Sénat dirigeant

Avis officiel

Impressions pétersbourgeoises

Mandement du Saint-Synode

Avis



Annexe III

Lettre de Lénine à Avenard (1907) : traduction anglaise

Lettre envoyée de Kuokkala à Saint-Pétersbourg.

Première publication en russe dans V. I. Lénine, *Œuvres complètes* (*Полное собрание сочинений*), 5^e édition, Moscou, Издательство политической литературы, 1964, t. 47, pp. 110-111.

Traduction anglaise par Martin Parker et Bernard Isaacs dans *V. I. Lenin's Collected Works*, Moscou, Progress Publishers, 1977, t. 43, lettre 133, pp. 174-175.

March 1 (14), 1907

Dear M. Avenard,

Thank you for your letter.

It would ask you to make the following corrections :

(1) Page 6 (No. 1). You quote me as saying : "not to work for the bourgeois revolution which would dupe the working class".

This is most inaccurate. We Social-Democratic Revolutionaries must not only work for the bourgeois revolution but we must lead it, *together with the peasantry*, against tsarism and *against the liberals*.

Perhaps it would be better to say: "...in joint work, not with the liberal bourgeoisie, who want to put an end to the revolution, but with the democratic peasantry, against the baseness and treachery of the bourgeoisie, who are day by day becoming more and more counter revolutionary"?

We Bolsheviki *also* stand for the participation of the proletariat in the bourgeois revolution. But we believe, with Karl Kautsky, that it is precisely together with the peasants and by no means with the liberals that the proletariat can carry the bourgeois revolution to a victorious conclusion.

(2) Pages 3-4.

Stolypin's article in *Novoye Vremya* appeared on January 4 (old style) and not on January 6.

(3) It is necessary to add that Milyakov visited Stolypin on *January 15*.

(4) The last words of your article: "...countless masses of peasant proletarians."

Not "peasant proletarians" but "democratic peasants". In the social (socialist) revolution we can count only on the proletarians of the cities and the proletarians of the countryside. At the present time, however, we have not a social revolution in Russia, but a *bourgeois* revolution. And it is only the proletariat together with peasants, together with the democratic peasantry, together with the broad masses of the peasantry, who can bring *such* a revolution to victory.

Yours.

N. Lenine

P.S. I received your letter very late. I have only a few minutes to spare. Forgive this hurried reply.

*

Lettre de Lénine à Avenard (1907) et notes des éditeurs¹ : traduction française

1^{er} mars 1907

Cher M. Avenard,

Merci pour votre lettre.

Je voudrais vous demander de faire les corrections suivantes :

¹ Étienne Avenard était un correspondant de *L'Humanité* qui interviewa Lénine le 17 février (2 mars) 1907 sur le sujet suivant : « Tactique du P.O.S.D.R. [Parti ouvrier socio-démocrate de Russie] dans la campagne électorale », et qui envoya le texte de l'interview à Lénine pour corrections éventuelles. Comme on peut le voir dans l'interview tel qu'il est paru dans *L'Humanité*, toutes les corrections et commentaires de Lénine ont été pris en compte par le correspondant. – *L'Humanité* est un quotidien fondé en 1904 par Jean Jaurès comme organe du Parti socialiste français. Pendant la guerre mondiale impérialiste (1914-1918) le journal prit une position social-chauvine. En 1918, Marcel Cachin, leader important du mouvement de la classe ouvrière française et internationale, devint son directeur politique. Depuis décembre 1920, après la scission du Parti socialiste français et la création du Parti communiste français, le journal est devenu l'organe centrale de ce parti. [N. d. l'É.]

Dans le vocabulaire des éditeurs, « chauvin » est mis pour « nationaliste, patriotique ». [Y. A.]

(1) Page 6 (n° 1). Vous me citez disant « ne pas travailler pour la révolution bourgeoise qui tromperait la classe ouvrière ».

C'est tout à fait inexact. Nous, sociaux-démocrates révolutionnaires, nous devons non seulement travailler pour la révolution bourgeoise mais nous devons la conduire, la diriger, *avec la paysannerie*, contre le tsarisme et *contre les libéraux*.

Peut-être vaudrait-il mieux dire : « ...en unissant nos efforts, non pas avec la bourgeoisie libérale, qui veut mettre fin à la révolution, mais avec la paysannerie démocratique, contre la bassesse et la trahison de la bourgeoisie, qui devient de jour en jour de plus en plus contre-révolutionnaire » ?

Nous Bolchéviks sommes aussi pour la participation du prolétariat dans la révolution *bourgeoise*. Mais nous croyons, avec Karl Kautsky, que c'est précisément avec les paysans et en aucun cas avec les libéraux que le prolétariat peut amener la révolution bourgeoise à une conclusion victorieuse.

(2) Pages 3-4.

L'article de Stolypine¹ dans *Les Temps Nouveaux*² a paru le 4 janvier (vieux style) et non le 6 janvier.

(3) Il est nécessaire d'ajouter que Milioukov³ a rendu visite à Stolypine le 15 janvier.

¹ Pierre Stolypine (1862-1911), président du Conseil de la deuxième puis de la troisième Douma, réformateur rigoureux et décidé (émancipation de la paysannerie, création d'écoles, colonisation de la Sibérie, contrôle sévère de la presse). Les socio-démocrates et les S. R., mais aussi la noblesse conservatrice lui étaient très hostiles. Il fut d'ailleurs assassiné par un S. R. en 1911. [Y. A.]

² *Les Temps Nouveaux* (*Novoïé Vrémia*) est un quotidien publié à Saint-Pétersbourg de 1868 à 1917. Libéral modéré à ses débuts, il se transforma en porte-parole de groupes réactionnaires de la noblesse et de la bureaucratie quand A. S. Souïorine en devint l'éditeur, en 1876. À partir de 1905, ce fut l'organe des Cent-Noirs. [N. d. l'É.]

Les Cent-Noirs sont une réunion de groupes monarchistes et souvent antisémites. Le terme « cent-noir » devint pour les bolchéviks synonyme de « contre-révolutionnaire » et de « réactionnaire ». Une bonne comparaison peut être faite avec l'emploi dans la France contemporaine du terme « fasciste ». [Y. A.]

³ Paul Milioukov (1859-1943) est un des fondateurs du parti K. D., parti constitutionnel-démocrate, surnommé les cadets. Associés au gouvernement provisoire en 1917, le coup de force bolchévik les contraignit pour la plupart, dans le meilleur des cas, à l'exil. [Y. A.]

(4) Les derniers mots de votre article : « masses innombrables de *prolétaires* paysans. »

Non pas « prolétaires paysans » mais « paysans démocratiques ». Dans la révolution sociale (socialiste) nous ne pouvons compter que sur les prolétaires des villes et les prolétaires de la campagne. Aujourd'hui, nous n'avons pas en Russie une révolution sociale, mais une révolution *bourgeoise*. Et c'est seulement le prolétariat avec les paysans, avec la paysannerie démocratique, avec les larges masses de la paysannerie, qui peut mener une *telle* révolution à la victoire.

Votre

*N. Lénine*¹

P.S. J'ai reçu votre lettre très tardivement. Je n'ai que quelques minutes à moi. Excusez cette réponse hâtive.



¹ Un des très nombreux pseudonymes de Vladimir Ilitch Oulianov, pour « Nicolas Lénine » ou, plus sûrement, pour «н(азываемый) Ленин», à savoir « (le) nommé Lénine ». [N. d. l. R.]

Annexe IV-1

Quelques lettres à Gallén-Kallela

Paris 22.XI.07
14 passage Gourdon

Comment, si vous trouveriez encore un atelier avec un logement ? Mais, fichtre, je l'espère bien ! En se donnant la peine de chercher un peu.... Si c'était cette crainte-là qui vous arrêtaît, nous commencerions à croire que décidément vous n'avez pas une bien furieuse envie de venir. Quant à la date de remise des œuvres, elle est en général *vers le 25 Mars* pour les associés comme vous. L'an dernier c'était le 24, et j'ai vérifié que d'autres années c'était le 25 ou le 26. Le plus souvent le Salon ouvre le 15 Avril. Je verrai Alb.Besnard dans deux jours. S'il y avait quelque chose d'important de changé pour cette année, je vous en préviendrais immédiatement. Enfin, ça ferait plaisir de vous voir exposer quelque chose à Paris ! On n'a pas oublié vos décorations de 1900, vous savez. Besnard m'en a déjà parlé il y a quelques mois. Je l'en ferai reparler dimanche prochain. Il avait trouvé ça épatant. Il faudrait cette année non seulement ne pas démeriter, mais nous donner du plus épatant encore. Bien à vous, et à bientôt, j'espère.

É. Avenard

*

Paris, 6.XII.07
14 passage Gourdon

Mon cher Gallén,

Entendu. On compte sur vous pour bientôt. Et nous tâcherons de profiter de vous comme vous voulez profiter de Paris. Venez-vous seul, ou avec Mme Gallén et vos enfants ? Il nous semble que c'est de ce dernier projet que vous nous avez parlé. Vous ne nous dites pas où vous désirez habiter. Pas trop loin de nous, j'espère. Nous demeurons au quartier de l'Observatoire : n'allez pas vous enterrer

au fond des Batignolles. Et comme atelier, comme logement, aux points de vue grandeur et prix, qu'est-ce qu'il vous faut ? Nous pouvons regarder d'avance par ci par là si nous trouvons quelque chose qui vous convienne.

Voyez-vous Saarinen, Sonck, Lindgren avant de partir ? Dites-leur donc, ou téléphonez-leur, qu'ils me doivent des documents depuis des années, et que je les embêterai jusqu'à ce qu'ils me les aient fournis pour un article enfin un peu sérieux sur l'architecture finlandaise. Et vous-même ? Il faudra pourtant bien profiter de votre séjour ici pour mettre sur pied quelques phrases expliquant à ces ignorants de Français que votre art est bien le plus ceci le plus cela qui soit au monde ! Alors, apportez une masse de documents justificatifs ! Et venez à Paris pour 5 ou 6 mois. Au printemps, nous vous emmènerons à Martigues sur la Méditerranée, où nous avons acheté une petite cabane de pêcheurs pour y aller passer la belle saison dans une partie merveilleuse de Provence. C'est convenu ?

É. Avenard

Merci pour la carte Gallén-Engström

*

Paris 21.XII.07
14, passage Gourdon

Mon cher Gallén

Naturellement, il faut penser à une exposition, si vous pouvez.

Si vous pouvez, c'est-à-dire si vous avez un nombre de toiles suffisant, et peut-être aussi si vous êtes disposé à courir quelque risque pécuniaire.

Sur le premier point, voici mon avis. Si vous avez le temps, préparez cette exposition, c'est-à-dire faites un choix des tout à fait meilleures de vos œuvres, « celles qui ne sont pas faites pour Berlin », comme vous-mêmes les avez définies... Si vous n'avez pas le temps ou si ce choix vous ennuie à faire, alors apportez ici tout ce que vous pourrez. À un point de vue purement égoïste, c'est encore ce que je préférerais, parce que ça serait pour moi une occasion

superbe de voir une grande part de votre œuvre, le très-bon et le moins-bon. Dans ce cas on ferait le choix tout à loisir.

Mais, que vous adoptiez l'une ou l'autre solution, faites encore ceci : assurez-vous avant de partir (si ce doit être plus facile que de le faire d'ici par lettre) que vous pouvez obtenir de votre exposition, le prêt de certains tableaux que vous jugez parmi les meilleurs. Naturellement, on les ferait venir par grande vitesse, comme envoi à part, le moment voulu. Pour la question pratique je ferai tout ce qui sera en mon pouvoir pour vous aider.

Voici les solutions possibles :

1° C'est une idée qui vient de me venir tout fraîchement, mais qui me paraît presque la meilleure. Exposer dans une ou deux des grandes salles du Musée des Arts décoratifs, au Louvre, Pavillon de Marsan, vous savez, là où je projetais, et où je voudrais bien pouvoir projeter une exposition panscandinave. Je ne sais pas encore si on vous laisserait exposer tout seul, et surtout s'il y aura de l'espace libre pour une exposition de vous au commencement de 1908. Mais je vais me rencontrer ce soir, à un dîner, avec le vice-président de l'Union Centrale des Arts Décoratifs, dont le Musée dépend. C'est le personnage principal de cette société. Je causerai avec lui et tâcherai de le convaincre que, si la place est libre, il faut faire une Exposition Gallén. Au Louvre, ce serait assez bien pour vous, n'est-ce pas ? Et gratuitement, ça ne serait pas non plus pour vous déplaire ?

2° Exposer soit chez Bernheim, soit chez Georges Petit (tous les deux près de la Madeleine), soit chez Durand-Ruel (rue Laffitte). La location d'une salle chez G.Petit et Durand-Ruel est chère. Avec Bernheim il y aurait peut-être moyen de s'entendre plus facilement. Il a une salle d'exposition toute neuve pour les peintres jeunes, rue Richepanse. C'est très couru depuis un an, et, d'une manière générale il y a peut-être plus de chances de vendre dans ces salles d'exposition qu'au Musée des Arts Décoratifs.

3° Exposer au Salon le plus possible... mais je comprends que ça ne vous tente pas beaucoup. Je ne pense pas qu'on vous accorde une salle ou un grand espace à part à la Société Nationale. Pourtant, comme je verrai prochainement Albert Besnard, je lui en parlerai.

4° Exposer chez X.X., c'est un monsieur qui a un projet de nouvelle salle d'exposition. Si le projet aboutit, ce serait très bien, et je pense que pour vous ce serait possible dans d'excellentes conditions. Je suis en relation avec ledit X.X., puisque je suis au

courant de son projet, mais il m'a dit hier que ses pourparlers n'avaient pas encore abouti. Nous verrons bien s'ils aboutissent, et alors je vous dirai en quoi consisterait la solution pour vous de ce côté.

Est-ce que votre exposition réussira ? Je l'espère bien. Seulement il ne faut la faire que si nous préparons tout pour qu'elle réussisse.

Bonnes amitiés et

À bientôt ???

É. Avenard

Où et comment fêtez-vous Noël, ce Noël qui est si peu de chose à Paris ! Heureux Noël pour vous et les vôtres, en tout cas.

*

Paris 29.XII.07

14 pass. Gourdon

Mon cher Gallén

Voici une adresse de pension : Mme Pernotte, 117 rue Notre-Dame des Champs (entre le bd Montparnasse et le jardin du Luxembourg). Ça n'est pas trop cher : environ 40 f par semaine et par personne (à la condition d'être deux par chambre ; autrement, ce serait plus cher, dans les 55 à 60 f environ par personne. Tout compris, naturellement. Ce n'est pas très luxueux, mais, somme toute, propre et bien situé. Il y a là en ce moment un médecin de Helsingfors, le dr Löfqvist, je crois. Vous trouveriez des étrangers, Allemands et Anglais, mais c'est inévitable si on ne va pas à l'hôtel. Chez Mme Pernotte, c'est surtout un milieu d'universitaires ou de magistrats. Des gens paisibles. Si ça ne vous convient pas, descendez à l'hôtel, ou restez peu de temps à la pension. Quant à l'atelier, je m'aperçois que c'est très difficile. Je vois très peu de chose, et pas du tout ce qui vous convient. Il est vrai que je n'ai pas le temps de chercher beaucoup. Pour l'Exposition au Musée des Arts Décoratifs, ça ne pourra pas marcher. Les salles sont retenues pour 1908. Mais ne renoncez pas à votre idée pour cela. Bien à vous

É. Avenard

Paris 13.I.08
14, passage Gourdon

Mon cher Gallén

Je vous ai écrit que je trouvais très peu d'ateliers qui puissent vous convenir dans le quartier de l'Observatoire. Mais aujourd'hui, voici une occasion qui se présente. Boulevard Raspail, pas loin du Bd Montparnasse et du Luxembourg un petit pavillon tout neuf comprenant un atelier, une salle à manger, 2 chambres à coucher, une cuisine, un cabinet de toilette, une salle de bains. Il y a un rez-de-chaussée et un 1^{er} étage, l'atelier étant naturellement au 1^{er}. Le tout pour 600 f. Ça doit être très bien, parce que j'ai vu l'an dernier dans le même endroit une installation analogue parfaite. Je dis simplement : ça doit, parce que le pavillon est à louer d'aujourd'hui seulement et qu'on ne peut encore le visiter. La famille qui l'habite est obligée de partir subitement à cause d'un malheur ; elle s'en va le 15 Janvier. J'irai voir dès le lendemain. Par derrière, le pavillon donne sur une petite cour avec un mur par-dessus lequel on voit peut-être du 1^{er} le cimetière Montparnasse. Est-ce un inconvénient pour vous ? Je ne le pense pas. Si vous tenez à cet atelier – qui me paraît une occasion excellente – télégraphiez-moi aussitôt si je dois (au cas où vous viendriez très prochainement) donner une étrenne de 10 ou 20 f à la concierge pour qu'elle ne montre l'atelier à personne avant que vous soyez vous-même venu le visiter. Ce serait peut-être prudent, car j'aurais un peu peur de la responsabilité de faire moi-même la location.

Amitié et bien à vous

É. Avenard

*

Paris 26.I.08
14 passage Gourdon

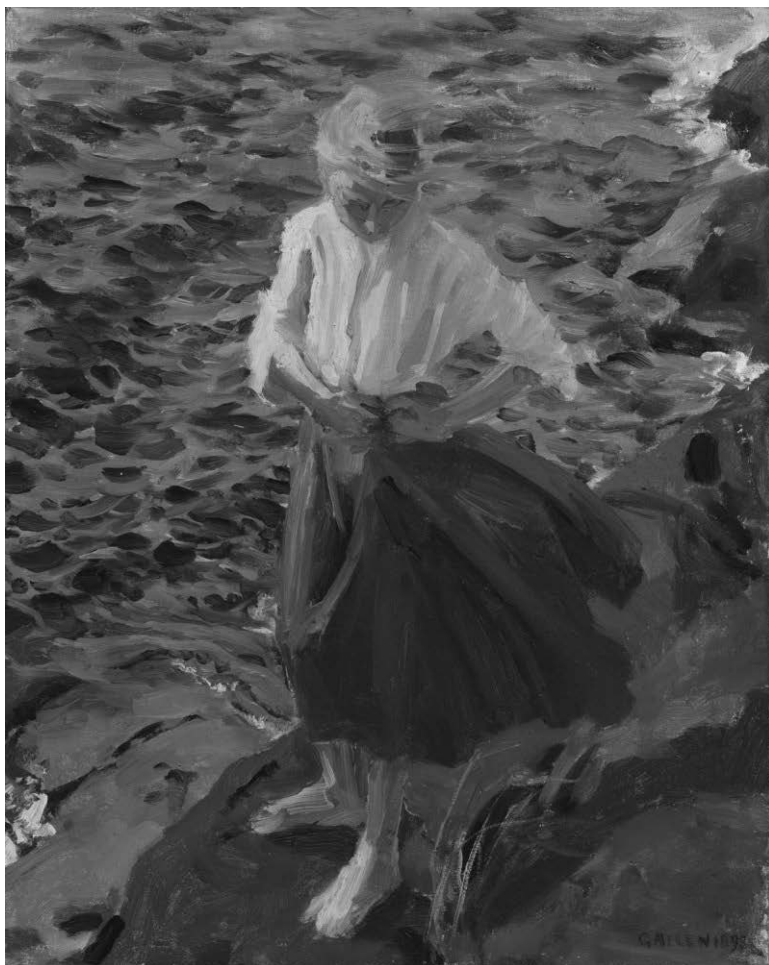
Mon cher Gallén

Par suite de complications imprévues, je n'ai reçu votre télégramme qu'aujourd'hui dimanche à 3 heures. Je vous ai téléphoné immédiatement les dimensions de l'atelier : 7 m x 6 m 60. Il est très haut et très bien éclairé. Les autres pièces sont petites, mais bien arrangées pratiquement. Une seule chambre donne par derrière, du côté du cimetière, mais non sur le cimetière même, qu'on ne voit pas. Ce qu'on voit, ce sont de petits jardins en bordure du cimetière, et des arbres. Cette chambre est située au 1^{er}, derrière l'atelier avec lequel elle communique. J'ai parlé avec la concierge aujourd'hui, en allant mesurer l'atelier. Il est possible qu'en payant comptant on obtienne 2300 f au lieu de 2600. Mais le terme est de 6 mois. Il vous faudrait donc louer jusqu'en juillet pour 1250 f ou 1300 f. Si vous vous décidez à accepter, je verrai du reste le propriétaire et tâcherai d'arranger les choses au mieux de vos intérêts. Donnez-moi toutes les instructions que vous voudrez par télégraphe si c'est nécessaire.

À bientôt, j'espère. À quand au juste ?
Bien à vous

É. Avenard

J'ai encore essayé de voir d'autres ateliers, mais je n'en ai pas encore vu d'autres qui vous convienne. On en trouve très peu en ce moment, et ceux qui sont à louer le sont généralement pour Avril.



Axel Gallén-Kalléla, *Jeune fille dans le vent*
huile sur toile, 36 x 28,5 cm, 1893
Finlande, Mänttä, Musées d'art « Serlachius Gustaf et Gösta »



Axel Gallén-Kalléla, *La Défense de Sampo*, tempera sur toile
122 x 125 cm, 1896, Finlande, Musée d'art de Turku



Axel Gallén-Kalléla, *Kalela nuit d'hiver*
huile sur toile, 34 x 26 cm, 1896
Collection particulière

Paris, 8.III.08
14, passage Gourdon

Mon cher Gallén,

Je sais de longue date que, lorsqu'il s'agit des Scandinaves – y compris les Finlandais – il ne faut jamais espérer trop fermement, ni désespérer trop tôt de les voir réaliser les projets qu'ils ont annoncés. J'ai donc attendu votre arrivée avec patience, sans m'inquiéter outre mesure de votre brusque silence depuis un mois. Vous voilà parti ; c'est déjà quelque chose. Mais quand serez-vous ici ? C'est une autre paire de manches. Finch lui aussi devait venir nous voir dans les premiers jours de Février. Nous n'avons même pas vu son ombre. Ne faites pas comme lui. Un petit mot de Budapest ou de Vienne quand vous serez enfin fixé sur la date de votre départ pour Paris. Et l'atelier ?? Je suppose que vous avez décidé de venir le choisir vous-même ? Et cette Exposition finlandaise dont m'a parlé il y a quelques semaines le président du Salon d'Automne ? Est-ce que vous vous en occupez ? Alors nous allons nous faire concurrence, car je m'occupe de mon côté, pour le même Salon, d'une grande exposition d'art allemand. À bientôt et bien à vous.

É. Avenard

*

[Enveloppe]
Art et Décoration
Revue Mensuelle d'Art Moderne
Librairie centrale des Beaux Arts
13, rue Lafayette

Paris, le 5 Avril 1908
14, Passage Gourdon

Mon cher Gallén

L'automne et l'hiver ont passé, et l'on ne vous a point vu à Paris. Le printemps et l'été passeront-ils de même ? Il faut croire que la Hongrie a bien des charmes, puisqu'elle vous retient si longtemps !

Est-ce que ce sont les belles de Budapest, ou le vin pétillant de Tokai qui vous empêchent de venir voir les tours de Notre Dame ? Ce que je vois de plus clair, pour mon compte, dans votre mystérieux voyage, c'est que vous allez venir à Paris quand nous n'y serons plus. Mercredi 13 mai au soir nous partons pour la Provence, et nous y resterons pendant plusieurs mois. Je suis sûr que vous allez justement choisir ce moment pour débarquer à l'improviste à Paris. Si au moins vous veniez avant le 13 !...

J'ai eu de vos nouvelles indirectement. M. Lévy, le directeur de la revue « Art et Décoration », où vous savez que je dois écrire sur vous un article, m'a montré les photos que vous avez confiées à M. P. Verneuil quand vous l'avez rencontré ces temps derniers à Budapest. Eh ! bien, savez-vous une chose ? C'est que ces photos m'ont vivement irrité, et que je ne veux pas vous le cacher. Sacré Gallén, allez ! Vous n'avez pas le droit de montrer de vous à un éditeur des photos qui ne soient pas *de très bonnes photos d'après de très bonnes œuvres...* Eh ! bien, sur la quantité... enfin n'en parlons pas. Ne nous plaçons qu'à un point de vue utilitaire. Vous avez eu le grand tort envers vous-même de donner ainsi à profusion et sans choix des documents à M. P. Verneuil, parce que le résultat a été que M. Lévy a été beaucoup moins emballé sur votre compte que lorsque je lui avais montré il y a un mois des documents sur vous beaucoup moins nombreux mais bien meilleurs. Il n'était plus du tout disposé à accepter un article sur vous. Pour le ramener à de meilleures dispositions, il a fallu que je retourne le voir en lui rapportant mes anciens documents augmentés de quelques-uns que j'ai eus depuis. J'y suis allé ce matin, et c'est pour cela que je vous écris immédiatement. Il est de nouveau entendu que j'écrirai l'article et qu'on le fera paraître à l'automne prochain, au moment de l'Exposition finlandaise au Salon d'Automne, mais auparavant, je voudrais bien avoir causé avec vous au sujet des reproductions. Je sais celles que je voudrais donner, mais pour plusieurs d'entre elles je n'ai que des reproductions déjà données dans des revues étrangères, et il faudrait que je me procure *des photos*. Répondez-moi immédiatement, je vous prie si nous aurons occasion de nous entretenir à ce sujet de vive voix ou si nous le ferons par lettre. Peut-être Mme Gallén est-elle rentrée en Finlande et me direz-vous de m'adresser à elle pour obtenir les documents dont j'ai besoin ?? En tout cas, un mot bien vite, et alors je vous écrirai pour vous dire ce qu'il faudrait. Vous aurez peut-être aussi vous-même en votre

possession de nouveaux documents que vous voudrez me communiquer.

Je compte sur une prompte réponse de vous et serais encore plus heureux d'apprendre votre prompte arrivée à Paris pour avoir le plaisir de vous serrer la main et de causer un peu avec vous avant notre départ pour Martigues. Mais, ô volage Europe-trotter, viendrez-vous ici avant le 13 ?

Cordialement

Étienne Avenard

*

Carte postale

Martigues – Vue générale de l'Ermitage.

Axel Gallén

Artiste peintre

Féhérvári ut. 49

Budapest Hongrie

Paris, 10 Mai 1908

Mon cher Gallén

C'est pour le beau pays que représente cette carte que nous quittons Paris Jeudi. Rien de meilleur pour les infirmités que la sérénité du beau ciel de Provence. Venez avec nous vous emplir les yeux et l'âme de bleu profond... du bleu que vous aimez, du bleu du ruban dont vous avez paré les cheveux de votre belle-sœur. Ce serait si agréable de vivre et causer tranquillement tous les trois. Étienne vous écrira.

Cordialement

M. Avenard

*

Paris, 10.V.08
14 passage Gourdon

Mon cher Gallén

Vous m'annoncez une lettre, et je suis impatient de la recevoir. Mais votre silence – et puis votre hâtive carte postale – me font craindre que votre séjour à Budapest n'ait pas été aussi heureux que vous l'espérez et que les choses n'aillent pas pour vous comme vous le voudriez. Vraiment tâchez de réaliser un projet dont nous serions si contents, et dont nous espérons que vous retiriez vous-même profit à tout point de vue : venez avec nous à Martigues, dès que vous pourrez, et pour peu de temps si vous ne pouvez faire autrement. Je suis sûr que la beauté inouïe de la vie dans ce grouillant petit port de pêche, et la beauté de la nature tout alentour vous enchanterait absolument. Nous ne pourrions malheureusement vous recevoir cette année dans notre cabane, parce que nous allons justement nous mettre à l'installer, mais il y a à Martigues d'excellents petits hôtels où vous vous trouveriez très bien, et nous pourrions nous voir chaque jour. Sans doute vous devez tenir à venir à Paris pendant que vous êtes en voyage, mais sans doute aussi vous n'aurez pas besoin d'y rester plus de quelques jours en ce moment ; ne faites donc que le traverser et rejoignez-nous à Martigues en prenant d'abord le train pour Marseille, qui n'est plus aujourd'hui qu'à 11 ou 12 h de Paris. Et si le cœur vous en dit, vous pouvez retourner ensuite à Stockholm en prenant le bateau de la Cie Sven à Bordeaux (il y a un départ vers le 20 mai et un autre quelques semaines plus tard). Vous n'auriez même pas besoin de repasser par Paris, et de Martigues à Bordeaux il vous faudrait seulement une nuit de train. Est-ce que ce projet ne vous tente pas ?

Autre chose : quelle part prenez-vous à l'Exposition finlandaise au Salon d'Automne ? Aurez-vous pour vous-même tout l'espace que vous désirez ? Voici pourquoi je vous en parle : l'Exposition allemande qui devait avoir lieu en même temps et dont j'étais le délégué... vient de faire un piteux naufrage. C'est une histoire bien curieuse et que je vous conterai de vive voix, car c'est trop long pour être dite ici. En tout cas, la conséquence de cette défection allemande, c'est que des salles vont se trouver libres. J'ai vu hier le secrétaire général du Salon d'Automne. Il pense que si vous désirez une salle, ce serait facile de vous l'obtenir, mais justement en ce

moment. Répondez-moi donc à ce sujet immédiatement quelles sont vos intentions. Je quitte Paris Jeudi et je n'aurai sans doute pas votre réponse auparavant, mais j'ai prévenu le secrétaire général que j'allais faire une démarche auprès de vous, et, si vous désirez une salle, je lui écrirai aussitôt de me proposer ce qu'on vous offre. Je connais les salles et vous dirai comment serait située la vôtre. En tout cas, je pense que vous auriez grand intérêt à passer, même rapidement, par Paris maintenant.

Là-dessus, bonsoir, car il est fort tard. Nous voudrions vraiment apprendre que vous vous décidez à venir à Martigues prendre quelques semaines ou quelques jours de repos dans cette incomparable Provence.

Bien à vous.

É. Avenard

*

La Pointe, près Martigues (Bouches-du-Rhône)
1.VII.08

Je vous ai laissé tranquille pendant deux mois, mais vous avez bien dû penser que vous me verriez un jour reparaitre à l'horizon. Parlons donc de ces photos pour l'article en préparation.

Voici les photos des documents que j'ai :

- 1/ Portrait de votre belle-sœur (Musée de Helsingfors)
- 2/ Portrait de votre mère
- 3/ de votre femme allaitant son bébé
- 4/ Kullervo (le tableau du musée de Helsingfors)
- 5/ Le Défenseur du Sampo
- 6/ 7/ 2 eaux-fortes (votre maison de Kallela dans la neige, et un autre paysage de neige)
- 8/ une série de lettres décoratives

Voici maintenant les photos que je voudrais avoir :

9/ 10/ Deux photos pour remplacer les n°s 2/ et 3/ que j'ai eues de Krefeld, et qui ne sont que moyennes. Si vous en avez de très bonnes, ce serait évidemment préférable ; au besoin, vous pouvez me les prêter, si vous avez des épreuves auxquelles vous tenez beaucoup ; je ferai en sorte qu'on en prenne grand soin, et qu'elles vous soient retournées, dès que le cliché sera fait.

11/ Ensemble du mythe d'Aïno, le triptyque du Musée de Helsingfors

12/ Portrait de femme, la pointe sèche qui est reproduite dans votre monographie de la collection « Ljes » fr.23

13/ Joukanöinen en embuscade contre Wäinömöinen (le tableau du Musée de Åbo/

14/ Photos du Mausolée de Björneborg :

a) Ensemble de la fresque représentant les personnes qui attendent de prendre place dans la barque des morts

b) Détail de cette fresque : une fillette dont la chemise a glissé jusqu'à la ceinture.

c) Ensemble de la fresque représentant la beauté de la vie jeune (une jeune fille qui respire une fleur, un jeune garçon qui tire de l'arc pendant que des enfants le regardent).

d) Même fresque : Détail de la jeune fille qui respire la fleur.

e) Même fresque : Détails des enfants qui regardent l'adolescent tirer de l'arc.

f) Même fresque : Détail de votre portrait, si vous en avez une étude où il ne soit pas coupé comme sur la fresque ; à défaut de cela, une photo d'une autre étude – portrait mais pas une photo du tableau où vous êtes assis près d'une table avec Sibelius et deux autres personnages, car j'ai fait venir cette photo de Krefeld pour la communiquer au directeur d'« Art et Décoration », et celui-ci ne tient pas à la reproduire.

15/ Portrait d'une dame âgée, avec un bouquet de chrysanthèmes auprès d'elle. Reproduit dans « Kunst » il y a quelques années pour l'article de Pietro Kollen.

16/ Quelques eaux-fortes

17/ D'autres lettres, si vous en avez ; des culs de lampe, des vignettes.

Vous savez maintenant ce que j'ai, et, à bientôt j'espère. Amical souvenir de nous deux pour vous et les vôtres.

É. Avenard

Sérieusement aussi, si vous ne pouvez pas vous occuper des photos, voulez-vous avoir l'obligeance de me l'écrire ? Je tâcherais

de trouver le moyen de m'en procurer indirectement. S'il y a des choses que je demande qui n'aient pas été photographiées, vous pourrez les faire photographier pour le compte d'*Art et Décoration*, mais il me semble que j'ai vu des reproductions dans *Mir Irkousstva* soit dans *Ljus*.

J'ai vu à votre atelier un crayon du n°146. Si vous n'avez point de photo de ce détail et que vous consentiez à me prêter ledit crayon, « Art et Décoration » en donnerait une bonne reproduction.

*

La Pointe, près Martigues Bouches-du-Rhône)
14.VII.08

Mon cher Gallén

14 Juillet. Jour de fête nationale. Martigues est en pleine fête sur terre et sur mer, mais moi qui conserve toute ma tente au milieu de ces réjouissances générales, j'en profite pour me retirer sous ma tente et vous écrire : Axel Gallén, qu'avez-vous fait de ma lettre du 1^{er} Juillet ? Quel cas pensez-vous faire de mes exhortations à y répondre ?... D'abord, où êtes-vous ? Que faites-vous ? Est-ce la préparation de la grandissime exposition finlandaise au Salon d'Automne qui vous occupe et vous préoccupe ? Alors raison de plus pour que vous m'écriviez, car les Finlandais auront, malgré eux, affaire avec moi à ce sujet. Autant vaut vous dire et leur dire, puisque vous arriveriez à le savoir, sans doute, que je viens justement d'être nommé ces jours-ci secrétaire général du Salon d'Automne. Si à ce titre-là je puis obtenir de vous plus facilement et plus vite une réponse, ce sera toujours un précieux avantage de mes nouvelles fonctions... Ce qu'elles vont par contre me valoir de plus mauvais, c'est qu'elles me rappelleront à Paris vers la mi-Août. Mais j'ai encore un bon mois pour jouir de Martigues et c'est un fameux pays en ce moment, vous savez !

Amitiés pour vous et autour de vous.

É. Avenard

*

Paris, 18.VIII.08
14 passage Gourdon

Mon cher Gallén,

Je vous ai écrit naguère de faire faire un certain nombre de photos de vos tableaux, si cela vous était possible et facile. Pour ceux qui doivent figurer au Salon d'Automne il vaut naturellement mieux faire les photos à Paris même, et je pense que vous l'aurez décidé vous-même ainsi. Du reste, les œuvres destinées à l'exposition sont peut-être déjà en route ?

Et vous, êtes-vous sur le départ ?

Bon souvenir de nous deux

É. Avenard

*

Paris, 6.IX.08
14 passage Gourdon

Mon cher Gallén

Conformément à votre lettre, je compte donc que je recevrai prochainement les photos dont vous me donnez la liste. Je me charge donc de faire faire ici celles des œuvres que vous avez exposées. Ehrström m'a parlé par hasard d'un portrait de vous qu'il a et qui est une esquisse pour Saarinen. Il a dû vous écrire pour vous demander l'autorisation de le faire photographier. Mais que cela ne vous empêche pas de m'envoyer la photo que possède Saarinen. Le mieux serait que vous veniez porter vous-même le tout à Paris. Avez-vous pris une décision ?

Bien à vous

É. Avenard

*

Cher Monsieur Gallén

Mon mari est devenu pour moi presque invisible ; quand je veux l'apercevoir, il me faut aller au Grand Palais et là encore il m'est arraché par mille mains. S'il néglige sa femme, il est naturel qu'il néglige encore bien davantage ses amis, aussi ne faut-il pas vous vexer qu'il me prie de le remplacer auprès de vous pour vous écrire.

Après avoir reçu votre dernière carte nous avons attendu à chaque courrier l'envoi que vous nous annonciez. Nous nous sommes décidés, en désespoir de cause, à nous contenter des quelques photographies que nous avons déjà et de faire photographier quelques-unes des œuvres que vous avez envoyées à l'exposition. Mais cela formait un article uniquement sur vous et mon mari s'est efforcé de les grouper avec quelques reproductions et œuvres de Rissanen, Järnebelt, Enkell, Blomstedt, Semberg pour écrire un article d'ensemble à propos de l'exposition finlandaise.

Il y aura en tout 15 reproductions dont 5 de vos œuvres : *Kullervo*, *le Rapt du Sampo*, *Nouveau foyer*, *Portrait de votre mère*, *Portrait de votre belle-sœur*.

Kullervo sera donné en planche séparée, en couleur. Nous avons été très tourmentés de prendre cette décision sans votre consentement mais de notre avis comme de celui de tout le monde, si une planche de couleur devait être faite le choix devait se faire inmanquablement sur *Kullervo*. Nous blâmeriez-vous d'avoir sans votre autorisation permis de faire faire cette reproduction ? Si oui, aussitôt ma lettre reçue, télégraphiez-nous et en ce cas on ferait briser le cliché. Avez-vous conservé un n° d'*Art et Décoration* sur G. Munthe que mon mari vous avait laissé il y a 3 ans – il y a des planches en couleurs – voyez si elles vous conviennent.

L'exposition s'annonce bien ; nous voyons souvent vos camarades, l'autre soir nous avons un peu discuté du Kalévala. Nous sommes fanatiques de ce poème de légendes. Enkell, beaucoup par taquinerie, je crois, raillait notre enthousiasme ; que n'étiez-vous là ! nous aimerions tant vous entendre parler de l'épopée finlandaise.

Recevez, cher Monsieur Gallén, l'expression de notre cordial souvenir et veuillez nous rappeler au bon souvenir de Madame Gallén.

Marie Avenard

[Cachet]
Hôtel Kamp / Helsingfors

Helsingfors 14.12.08

Cher Monsieur Gallén

Nous viendrons vous voir vers 2 h ½ en sortant de chez Edelfelt, avec qui nous avons rendez-vous à son atelier à 1 h 1/2 . Si par hasard nous avons été retardés et n'étions pas venus à 2 h 1/2, voulez-vous venir trouver à l'hôtel Kamp à 3h ? Nous y dînerons avec le d^r Töragen, et si vous pouvez être des nôtres, vous nous ferez grand plaisir.

Je serais très heureux d'avoir une photo du portrait de votre jeune belle-sœur qui est au musée. Pouvez-vous me la procurer ? Je voudrais la donner dans un article sur l'art scandinave au XIX^e siècle où je donnerai une dizaine de reproductions de tableaux finlandais.

Nous partons le soir à 5 h pour Hangö. À cet après-midi ?

É. Avenard

Ci-joint un numéro d'*Art et Décoration* avec un article que je viens d'écrire sur G. Munthe. Vous savez que je désirerais beaucoup me mettre à en préparer un sur Gallén, si Gallén voulait m'y aider un peu !

*

Salon d'Automne
Poste C
Secrétariat

Cher Monsieur Gallén

Votre colis si impatiemment attendu est enfin arrivé hier soir. J'ai été dès ce matin remettre les eaux-fortes et les affiches à M. Enkell afin qu'il les fasse encadrer. C'était aujourd'hui la dernière limite pour le faire, l'exposition ouvrant mardi prochain. Quand je suis arrivée à la section finlandaise, aucun de vos camarades n'était encore là, je les ai attendus dans votre salle qui est maintenant

complètement installée et parfaite. Quel grand artiste vous pouvez être quand vous voulez. – En regardant vos œuvres, mon souvenir s’est reporté à la dernière soirée que nous avons passée chez vous à Alberga avec votre femme et vos enfants ; c’est là que nous avons déjà vu *Problem* et plusieurs paysages de neige qui sont maintenant à Paris. Quel dommage que vous et votre femme ne puissiez les voir dans la belle lumière où ils sont exposés ! Mais nous comprenons bien qu’après votre vie errante de cet hiver vous éprouviez le besoin de vous retrouver dans la Sainte Finlande.

Mon mari a été touché et enthousiasmé des eaux-fortes que vous lui avez offertes ; dès qu’il aura un moment il vous en remerciera personnellement.

Votre portrait nous a plus particulièrement fait plaisir, nous avons deux photographies de vous qui nous auraient fait vous haïr si nous ne vous avons pas connu, tant vous y semblez satisfait de vous-même ! Mais dans votre propre portrait nous vous retrouvons tel que nous avons désiré, sensible et inquiet, c’est le Gallén que nous aimons ; aussi Étienne projette-t-il de le placer tout près de lui, au-dessus de sa table de travail.

Comme j’ai justement rencontré ce matin au Grand Palais le directeur d’*Art et Décoration*, j’en ai profité pour lui rappeler le projet d’un article d’Étienne sur vos œuvres. Il est malheureusement trop tard pour publier dans le prochain n° les nouveaux documents que nous avons reçus hier. Le n° d’Octobre sera consacré au Salon d’automne et tout est déjà trop avancé pour pouvoir y introduire quelque chose de nouveau. Nous avons donc entendu avec M. Lévy que dans le n° suivant on publierait un article uniquement sur vous et, pour que celui-ci soit plus nourri, plus important, nous avons décidé de retirer de l’article « À propos de l’exposition finlandaise » le portrait de votre mère et aussi celui de votre petite belle-mère, et de les joindre aux œuvres qui seront reproduites dans l’article sur vous seul. Est-ce que les choses vous conviennent ainsi ? – Étienne pour son compte trouve que c’est pour le mieux et préfère écrire votre article à tête reposée quand il sera délivré de tous les tracas de l’exposition.

Tous ces derniers temps le Kalévala se trouve sur notre table ; nous ne le lisons point en finnois, vous vous en doutez, mais dans la traduction française de Léouzon le Duc. Aïno, Kullervo nous sont maintenant familiers ; en les évoquant sur vos toiles vous avez fini de leur donner pour nous la vie et pour cela nous aurions un grand

plaisir à en parler avec vous qui semblez être, je ne plaisante pas, un descendant des personnages du Kalévala. – Leur êtes-vous resté fidèle ? Une lettre, oubliée dans l'étude d'Hageltara, sur la façon familière dont vous concevez les héros du Kalévala nous a beaucoup intéressés. Avez-vous encore les mêmes sentiments à leur égard ?

Cordial souvenir de nous deux, rappelez-nous au bon souvenir de Madame Gallén.

Marie Avenard

✂

Annexe IV-2

Lettre à Maurice Denis

La Pointe du Paradis
Par Martigues (B.d.Rh.)
12/II/11

Cher Monsieur

Une lettre de Finch¹, de Helsingfors, a dû vous prévenir il y a un peu plus d'un mois que le peintre finlandais Juha Rissanen comptait venir incessamment en France pour un séjour assez long, et qu'il serait heureux de venir vous trouver. Rissanen est depuis 15 jours à Martigues, où je lui ai conseillé de venir peindre quelques scènes de la vie des pêcheurs – la peinture de la vie et des types populaires ayant été jusqu'à présent ce qui l'a le plus heureusement inspiré. Du reste, je ne vous apprends peut-être rien en vous disant cela, si vous vous rappelez la première salle de l'Exposition finlandaise du Salon d'Automne en 1908, salle entièrement consacrée à Rissanen. L'homme lui-même ne sera peut-être pas non plus tout à fait inconnu pour vous, car je l'ai accompagné il y a deux jours à votre atelier avec deux ou trois de ses camarades. Voici maintenant ce que Rissanen vous demande par mon intermédiaire : peut-il venir travailler pour vous à Saint-Gervais, faire des préparations pour certains de vos travaux, si, après l'avoir vu à l'œuvre, vous jugez qu'il peut vous seconder utilement ? Naturellement, même si vous l'astreignez à un travail régulier, surtout il ne saurait être question que vous lui deviez une rétribution, le profit qu'il tirerait de vos conseils en travaillant d'une manière continue sous votre direction devant lui payer largement sa peine. Je ne vous fais point son éloge comme artiste, bien qu'il me paraisse être un tempérament. Il a besoin d'éclaircir sa palette, et de l'enrichir : comme pas mal d'autres étrangers, il en a le sentiment très vif, et c'est la connaissance de notre jeune école (?), des vôtres par exemple, qui a fait naître et entretient ce sentiment. Comme homme Rissanen ne mérite que sympathie et estime, à ce que j'en puis juger par des relations qui datent de plusieurs années. Son histoire même de petit paysan

¹ Wilfrid Finch (Bruxelles, 1854 – Helsinki, 1930), peintre et graveur belge.

devenu artiste par la force de sa tenace et joyeuse énergie en dit assez long sur son caractère.

Si vous pensez que Rissanen peut venir travailler chez vous, mais comme élève et moyennant rétribution, je sais qu'il accepterait encore cette combinaison, bien que la première soit celle qu'il préfère de beaucoup, tant par intérêt pour son instruction dans des techniques qu'il ne connaît pas que parce qu'il n'est point en état de faire de gros sacrifices d'argent.

Troisième solution à la question Rissanen : si vous jugez que Rissanen ne peut vous être utile ou que vous ne pouvez lui être utile, il ne nous restera à attendre, lui et moi, que la lettre où vous nous le ferez savoir. Mais j'espère que vous n'aurez pas à l'écrire.

Je ne vous en demande pas moins une réponse dès que ce vous sera possible. Une lettre, de toute façon – vous allez peut-être m'en vouloir.

Rissanen reviendra à Paris en Avril. Il irait vous voir immédiatement, si vous l'y autorisez.

Avec mes hommages pour Madame Denis, recevez, cher Monsieur, l'assurance de mes meilleurs sentiments.

É. Avenard

Je serais très heureux de savoir ce qu'il est advenu du projet d'exposition à propos duquel vous m'aviez écrit. Les comptes de la maison Kiachel que vous avez reçus vous ont été envoyés non par la maison Kiachel, mais par moi, à qui elle les avait envoyés sur ma demande. Je vous dis ceci simplement, pour que vous ne supposiez pas que, en écrivant à la maison Kiachel, je vous eusse signalé, sans votre autorisation, comme vous occupant du projet d'exposition. Je n'avais indiqué aucun nom.

Annexe V

Étienne Avenard dans *Art et Décoration*

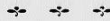
1. – Étienne Avenard, « L'Exposition finlandaise au Salon d'Automne », *Art et Décoration*, t. XXIV, novembre 1908, pp. 137-146 (reproduction ci-dessous d'un extrait de la page 137)

2. – Étienne Avenard, « L'Art à l'école en Suède », *Art et Décoration*, t. XVI, octobre 1904, pp. 125-129 (article intégral)

3. – Étienne Avenard, « La jeune architecture finlandaise », *Art et Décoration*, t. XXIII, janvier 1908, pp. 17-32 (reproduction ci-après de la « maison dite *Pohjola* », page 27)

4. – Étienne Avenard, « Axel Gallén-Kalléla », *Art et Décoration*, t. XXVI, août 1909, pp. 37-48 (article intégral).

L'Exposition Finlandaise au Salon d'Automne



Le Salon d'Automne, grâce à une obligeante concession de son voisin du Grand Palais, le Salon du Mobilier, a pu mettre, cette année, plusieurs de ses salles du premier étage à la disposition des artistes finlandais. Comme il l'avait fait pour les Russes en 1906, pour les Belges en 1907, comme il le fait cette année même en organisant les rétrospectives de Monticelli, Greco, Bresdin et Chiffart, il a ainsi réservé aux Finlandais l'honneur déjà traditionnel, mais toujours périlleux, d'évoquer près de notre art français le plus moderne un art que des conditions de milieu différentes ont nécessairement fait diffé-

rent.

Ce principe de

créer des atmosphères très particulières dans certaines parties du Salon paraît bien être excellent. Les effets de contraste, quand ils sont suffisamment accusés en amplitude et en profondeur, stimulent l'intérêt et alimentent un salubre esprit critique. Le rapprochement des arts russe, belge, finlandais et de l'art



Portrait de M^{me} X...

JARNEFELT

Étienne Avenard
« L'Art à l'école en Suède »

Nous n'avons point, et jusqu'à présent rien chez nous ne nous fait espérer que nous aurons un jour, dans nos écoles, des tableaux de grand prix. La phrase même de M. Paul Vitry : « *Puisque évidemment on ne saurait espérer pour l'école des tableaux de grand prix...* »¹ suppose pourtant que, s'il croit pareille espérance irréalisable, il laisserait volontiers la réalité lui donner un démenti. Or il se trouve qu'elle a déjà produit ce que nous ne croyons pas pouvoir attendre d'elle. Il existe en Suède une société qui porte précisément le même nom que notre récente exposition du Cercle de la Librairie. Et les reproductions que nous donnons avec cet article sont, pour la plupart, celles de tableaux de grands artistes offerts aux écoles publiques suédoises sur l'argent ou par l'entremise de cette Société. À l'heure actuelle, le mouvement en faveur de l'introduction de l'art à l'école – à prendre cette expression dans une acception qui n'existe pas encore chez nous – est donc bien créé en Suède et y a déjà porté des fruits.

Quand et comment ce mouvement est-il né ? Il y a quelque 15 ans, d'une initiative individuelle : Pontus Furstenberg, riche négociant de Göteborg et mécène intelligent, fit décorer par C. Larsson les trois étages du grand escalier d'une école de filles de sa ville. Larsson y peignit, en une série de tableaux, l'histoire de la vie de la femme suédoise à travers les âges, « ne laissant pas, écrit-il, un pouce carré sans peinture, hors les marches ». Mais les surfaces étaient hautes, l'escalier étroit ; l'artiste lutta – parfois très heureusement – contre ces conditions matérielles défavorables.

Aujourd'hui, cette heureuse initiative privée se manifeste encore, travaillant dans le même sens que la Société de « L'Art à l'école ». C'est ainsi que M^{lle} Eva Bonnier commandait naguère au peintre Nils Kreuger, pour une école primaire communale de Stockholm deux grands panneaux devant décorer les deux côtés de l'escalier d'entrée. Kreuger, que nous connaissons peu en France, et dont nous sommes heureux de reproduire ici l'un des deux panneaux en question, a représenté dans l'un des vaches au pâturage, dans l'autre des chevaux en liberté. Les scènes sont prises de l'île d'Æland, sur la côte orientale de la Suède, un pays dont il sent et dont il rend avec

¹ *Art et Décoration*, août 1904, p. 52.

simplicité et intensité la nature rude, aride, et jusqu'au grand air enivrant. Pour la même école M^{lle} Bonnier a commandé deux grès au sculpteur Jerdahl, et pour l'École des Hautes Études de Stockholm une statue à Christian Eriksson. Il y a quelques années elle achetait à R. Bergh, Norrman et Kreuger des tableaux pour les salles de lecture de la maison du peuple de Stockholm. Dessein, on le voit, conscient et suivi, d'intelligente propagande artistique dans les milieux où l'art a jusqu'à présent le moins pénétré et où nous reconnaissons aujourd'hui qu'il est le plus nécessaire et le plus juste de lui faire une large place.

Ces efforts individuels sont bons ; les efforts coordonnés sont naturellement encore plus efficaces. C'est ainsi qu'en Suède la Société de « L'Art à l'école », groupant à la faveur d'une idée heureuse beaucoup de bonnes volontés, est parvenue en l'espace de quelques années à doter les écoles de Suède (lycées et écoles primaires) d'œuvres des meilleurs artistes vivants, dont quelques-unes sont capitales dans la production de certains d'entre eux.

Cette Société fut fondée en 1897 grâce à la propagande de parole et de plume de celui qui est encore un des membres de la direction actuelle, l'historien d'art stockholmois Carl G. Laurin. Le premier nom qu'elle prit – « Société pour décorer d'œuvres d'art les écoles » – indiquait suffisamment son but. Son nouveau titre, « L'Art à l'école », répond mieux à un programme plus large, à des moyens d'action plus divers. Chaque membre paie une cotisation annuelle de 12 couronnes. La société comptant environ 200 membres, on peut calculer ses ressources ordinaires (il y en a d'extraordinaires, très appréciables, comme en 1900 le produit d'une exposition du prince Eugène ; en 1903 la contribution de quelques habitants de Norrköping pour payer de moitié avec la société un tableau de C. Larsson destiné au lycée de cette ville ; et, la même année, le produit d'une exposition prince Eugène-Zorn à Stockholm). Elle a une direction de 3 membres, une réunion annuelle où elle les élit – ou réélit – et où elle discute de son plan de travail. Son action rayonne dans tout le pays ; elle a même fait éclore dans la deuxième ville de Suède, Göteborg, une société analogue. Pour ne jamais perdre de vue une idée qui tient à cœur à son fondateur, elle a établi un fonds spécial « pour les œuvres d'art monumentales ». C'est bien la création de ce fonds qui était l'idée la plus neuve, et qui a été et demeure l'idée la plus féconde de la tentative.

Je recourus tout de suite à l'éloquence des chiffres. Je constate qu'en cinq ans la Société a commandé 2 grandes fresques, l'une de 4000 couronnes, l'autre de 2250 ; 2 grandes peintures, l'une de 3000 couronnes, l'autre pour laquelle elle en a voté récemment 2000. De ces 4 grandes œuvres, dues à C. Larsson, G. Pauli, B. Liljefors, nous reproduisons ici le *Chœur* de C. Larsson. C'est une fresque exécutée par l'artiste en 1901 et représentant un chœur d'élèves réunis pour une cérémonie religieuse dans une plaine près de Stockholm. Cette fresque, où le réalisme le plus proche côtoie le symbolisme le plus mystique, eut un grand retentissement et fut appréciée diversement en raison même des deux conceptions artistique et morale qu'elle rapproche audacieusement. Ce *Chœur* couvre de ses 8 mètres un des murs du premier étage d'une cour vitrée intérieure, dans le Lycée latin du Nord, à Stockholm. Sur le même mur, au rez-de-chaussée, se trouve l'un des grands paysages que le prince Eugène, fils du roi Oscar II, et artiste, a peints et offerts à ce lycée, le *Paysage du soir à Tyresö*. C'est une impression d'un soir d'été, lumineux et doux, des pays scandinaves. Toujours sur la même cour, et avec les mêmes dimensions, au deuxième étage, il y a enfin, du peintre de paysages et d'animaux, Bruno Liljefors, un beau panneau offert par le prince Eugène. La peinture représente des cygnes sauvages qui s'envolent au-dessus des cimes de grands arbres, et, si l'on veut y voir un symbole très naturel en pareil lieu, les jeunes gens qui, de l'école, prennent l'essor pour se lancer dans la vie.

Au même lycée de Stockholm, un autre paysage du prince Eugène vient d'être placé cet été dans la grande salle des fêtes. Il est interprété plus décorativement que le premier, mais représente toujours la nature de l'archipel de l'Est de la Suède que l'artiste aime surtout à peindre.

Stockholm, dont les écoles ont été naturellement les premières décorées de pareilles œuvres d'art, a encore dans son Lycée latin du Sud une grande fresque du peintre G. Pauli, dont le sujet, très suédois, est la préparation de l'arbre de la Saint-Jean dans une vieille ferme scandinave. Norrköping, près de Stockholm, vient de recevoir deux grands tableaux, l'un de C. Larsson, l'autre de B. Liljefors. Göteborg, enfin, possède la grande frise que nous donnons en double page, *Dehors souffle le vent d'été*, et qui représente des enfants portant des fleurs pour décorer la maison d'école. Elle fut commandée à Larsson non par la Société de « L'Art à l'école », mais par une riche filleule de province, la « Société pour décorer

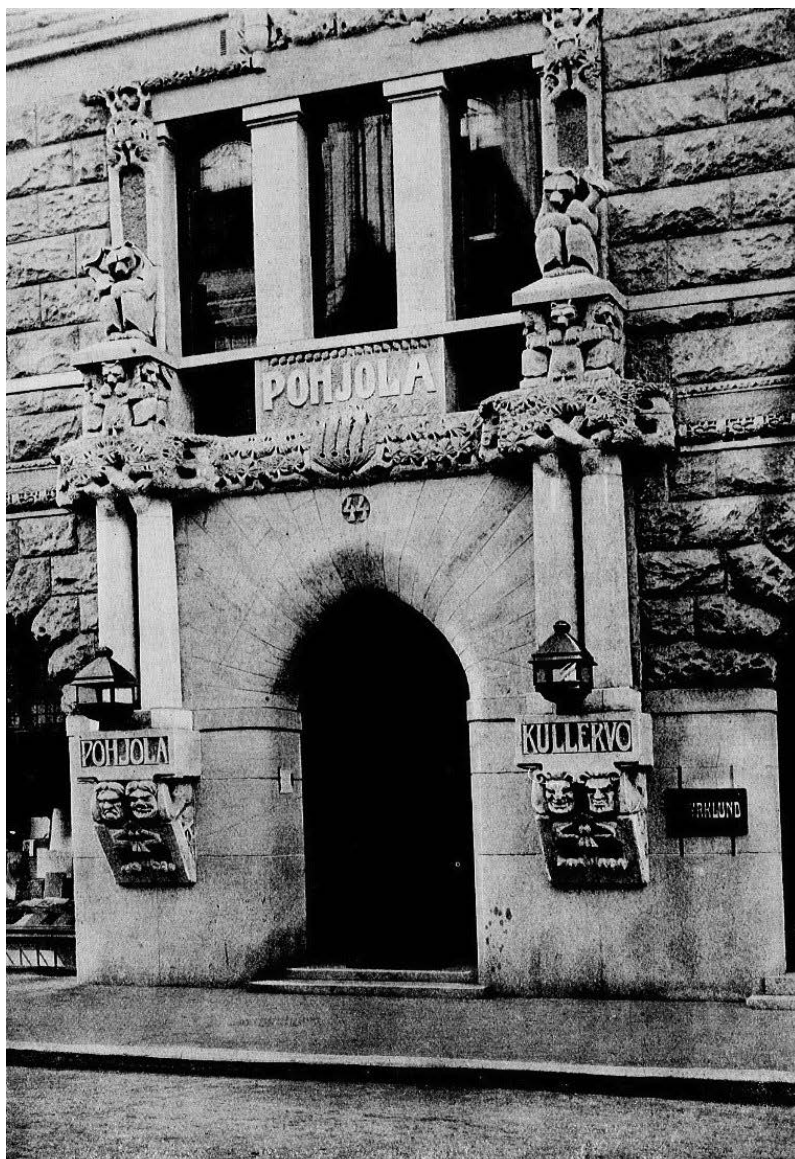
d'œuvres d'art les écoles de Göteborg ». En avril 1903, fut inaugurée, dans la salle des fêtes du Lycée latin de la ville, cette belle œuvre toute larssonienne, c'est-à-dire toute rayonnante de vie, de gaieté pour les yeux et de joie pour l'âme. Mieux que nulle part, Larsson y montre comment, lorsqu'il se tient près de la nature, il peut trouver l'union parfaite du sujet choisi et des moyens de l'exprimer.

J'ai insisté seulement sur une partie de l'œuvre de « L'Art à l'école ». Ce point, capital pour la Société suédoise, mais capital aussi pour nous, puisque nous n'avons rien de tel, est la création, pour décorer les écoles, d'œuvres d'art de grand prix. Parmi les autres heureuses tentatives de cette Société, je veux néanmoins signaler ce qu'elle a tenté pour faire de la salle de classe un ensemble décoratif. Les comptes des trois dernières années portent chacun un crédit de 500 à 600 couronnes « pour l'arrangement d'une classe », par un architecte. Les résultats ainsi obtenus – au dire même des enfants, qui sont bons juges en pareil cas – ont été excellents. Bien des gens verront là la réalisation d'une des idées que, chez nous aussi, on a déjà émises : faire de la classe un tout artistique où il y ait harmonie entre les couleurs, entre les formes, entre le nécessaire introduit pour l'étude et le superflu – chose si nécessaire – qu'on veut introduire pour le plaisir des yeux. C'est là un premier pas, en attendant qu'on fasse de l'école même, en tant que monument, une œuvre d'art qui soit digne d'en abriter d'autres – ou dont tout au moins (avis aux architectes) la construction même soit appropriée à cette nouvelle destination.

Sur ce dernier point aussi, sans doute, la Société de « L'Art à l'école » fera beaucoup pour le progrès qu'on est en droit d'attendre. Son initiative, qui a stimulé si heureusement les peintres, stimulera aussi les architectes. Parmi les premiers, ce sont les plus grands qui ont apporté le plus vite leur concours à l'œuvre entreprise, et, tout de suite, tous ont trouvé les sujets tirés de la nature ou de la vie – non de la morale – qui pouvaient le mieux égayer ou émouvoir des âmes d'enfants comme des âmes d'hommes. Ce qu'ils ont réalisé est, semble-t-il, un gage de ce dont nous-mêmes, suivant la même voie, pouvons entrevoir et devons souhaiter la réalisation pour nos écoles. Le meilleur moyen d'une action dans ce sens est évidemment une Société comme celle de Stockholm.

Je ne sais pas si une telle Société est possible en France. Ce que je sais, c'est qu'elle s'est fondée en Suède sur une idée précise et féconde, et que, dans un pays moins riche que le nôtre, avec des

ressources limitées, elle s'est, pendant sept ans, efforcée vers un résultat dont nous sommes très loin : faire de la maison d'école non pas un musée ou un sanctuaire d'art, mais tout simplement une demeure embellie, où l'art est mieux chez soi qu'au musée, parce que là, cette fois, il côtoie, il égaie – il idéalise aussi – la vie et le travail.



Maison dite "Pohjola" (le portail principal).

GESELLIUS, LINDGREN ET SAARINEN



Axel Gallén-Kalléla skiant au sommet du Kirppuvuori
à Suolahti, dans le centre de la Finlande, en 1906
(Finlande, Espoo, Musée Gallén-Kalléla)

Étienne Avenard
« Axel Gallén-Kalléla »

Akseli Gallén-Kalléla – Axel Gallén, comme nous avons l'habitude de dire pour franciser et abrégé son nom – a joué dans l'histoire de l'art non seulement finlandais mais européen les vingt dernières années un rôle trop considérable pour qu'il n'y ait pas intérêt à jeter aujourd'hui un coup d'œil d'ensemble sur son œuvre déjà imposant, encore que loin d'être achevé. L'occasion très simple qui invite à cet examen, c'est que Gallén, quittant sa lointaine Finlande d'où nous ne l'avions plus vu descendre depuis plusieurs années, vient d'établir à Paris, une fois encore, son camp et ses pénates, camp volant du reste, et pénates vagabondes, car l'artiste infatigable, assoiffé d'impressions nouvelles et poursuivant, jusqu'à le réaliser, un rêve de vie surabondante que tant d'autres jugeraient chimériques, nous quitte presque sur-le-champ pour un petit village des bords du lac Victoria Nyanza et pour la forêt vierge du Centre africain. Tâchons de saisir, entre ces deux enjambées formidables qui le mènent du pôle à l'équateur, l'originale et riche nature qui s'exprime en Gallén-Kalléla.

Si l'hospitalité de Paris ne lui est pas nouvelle, il n'y arrive pas non plus en hôte inconnu ni oublié. Il y jouit de ce privilège assez rare pour un artiste, et plus rare encore pour un artiste étranger, que ce nom est familier pour beaucoup d'entre nous, qui ont gardé de plusieurs de ses œuvres un souvenir très net. Pour quelques Parisiens même, pour certains artistes de sa génération, par exemple, j'ai eu occasion de constater combien accusées sont demeurées la personne et la personnalité de Gallén malgré les années d'absence qui ont couru. La vie artistique de Gallén, au moins à diverses reprises et pour des périodes ou longues ou capitales de son développement, a été étroitement liée aux milieux d'art français. Débarqué à Paris de bonne heure en 1884, à 19 ans, il y étudia cinq années de suite. Il y fut – naturellement – élève de l'Académie Julian, élève de Bouguereau et de Cormon, camarade d'atelier de bien des artistes qui sont arrivés au talent ou à la gloire, quelques-uns à tous les deux. Dès 1889, un de ses tableaux, *La Douleur muette* (un flotteur de bois blessé, aux yeux bleus ardents de fièvre), le faisait recevoir associé à la Société Nationale. Puis il nous échappait presque complètement, il rentrait pour nous dans l'inconnu d'où il était venu, dans cette lointaine et mystérieuse

Finlande que nous ne pouvions apercevoir que bien imparfaitement à travers l'élégant et très parisianisé Edelfelt.

Nous l'avons vu réapparaître à Paris et s'imposer par un coup d'éclat lors de l'Exposition universelle de 1900. Le Pavillon finlandais de la rue des Nations non seulement y glorifiait son nom et son talent dans les fresques décoratives de la coupole et dans l'ensemble aussi bien que dans les détails de la décoration intérieure, mais, en lui-même et par lui-même, il était encore pour ainsi dire quelque chose de Gallén, car cette architecture finlandaise si pleine de goût, de mesure, et de logique dans sa fantaisie et son pittoresque, était comme l'aboutissement des efforts de Gallén pour la création d'un art national qui, grâce à lui, se renouât à une tradition vivifiée et enrichie. Les architectes Gesellius, Lindgren et Saarinen, auteurs du pavillon, étaient en réalité de tout jeunes hommes, et ils ne font point difficulté de reconnaître combien dans la recherche d'un style finlandais moderne, ils doivent à l'énergique impulsion et à l'exemple fécondant d'Axel Gallén – qui, du reste, n'est point de beaucoup leur aîné. La cabane de bois que l'artiste se fit construire – on peut dire : se construisit de ses propres mains – en 1895-1896 dans la forêt finlandaise, la « *pirtti* » de Ruovési, avec, en particulier, son atelier vaste et haut comme une nef d'église, a été le point de départ d'un mouvement architectural et décoratif qui, par l'ampleur et l'intensité de ses effets, donne un caractère tout à fait original à l'art finlandais non seulement par comparaison avec l'art des grands centres européens, mais aussi avec ceux des autres pays du Nord, Suède, Norvège, Danemark.

S'il nous a paru nécessaire de commencer par faire remarquer que Gallén ne s'est pas affirmé uniquement comme peintre, mais, dans le même temps, comme architecte et comme décorateur, c'est que nous avons eu sous les yeux la preuve éclatante de son influence sur l'architecture et sur l'art décoratif de son pays. Il faut d'ailleurs préciser en ajoutant que comme artiste ouvrier, en particulier pendant la période de 1896 à 1900 où il habita presque exclusivement sa maison isolée au fond de la forêt, il a dépensé une activité prodigieuse dans tous les modes possibles d'expression artistique : eaux-fortes, gravures et sculptures sur bois, meubles, reliefs en plâtre, travaux de cuivre ou de zinc repoussés, vitraux, tapisseries. Il était allé en Angleterre apprendre la technique du vitrail, à Florence la taille de la pierre. Sans doute, quelque intérêt qui s'attache à nombre de ces travaux, aucun d'eux ne peut être

considéré comme une pièce maîtresse dans l'ensemble de sa production : les œuvres essentielles d'Axel Gallén sont ses grandes peintures décoratives. Mais il faut retenir au moins de cette activité débordante et poussée résolument à la fois dans tous les domaines de l'art, qu'elle souligne un trait de caractère fondamental. Et si, comme il est toujours possible et toujours intéressant à propos de fortes individualités, nous cherchons à dégager une cause simple d'effets multiples, nous trouverons que cette dévorante activité est intimement liée à ce qu'il y a de plus profond et de plus puissant dans l'âme d'Axel Gallén, à une des qualités premières et irréductibles de sa nature : le besoin démesuré d'intenses émotions dramatiques. De là vient qu'il est si curieux d'impressions nouvelles, et que, lorsque la nature et la vie ne fournissent plus à sa sensibilité le paroxysme de vibrations qu'elle réclame, il se résout audacieusement et sans effort à changer autour de lui les conditions de nature et de vie. De là viennent ces péripéties d'existence singulières, mais voulues, sur lesquelles nous avons déjà donné quelques brèves indications. De là cette exceptionnelle et inépuisable faculté de chercheur qui un jour construit avec le ciseleur Ehrström un modèle très ingénieux d'aéroplane, un autre jour établit minutieusement le plan d'un bateau, une autre fois s'entoure inopinément d'ouvrages français, anglais et allemands sur Madagascar et combine les détails d'un projet de voyage à travers la grande île. De là vient également que cet homme, qui, par l'acuité de ses sensations, est si proche de la réalité, se laisse facilement emporter, par sa riche et fougueuse imagination, dans le monde des mythes et des symboles. De là vient enfin que comme artiste, il a été si souvent et si irrésistiblement tenté d'essayer toutes les formes, toutes les techniques. Et à le bien prendre, il est très manifeste que l'art plastique a été pour lui un moyen puissant et fécond d'exprimer le monde des choses et des idées avec la marque de son tempérament, mais que ce moyen s'est présenté à son choix plutôt qu'il ne s'est imposé à lui avec un caractère absolu de nécessité et surtout d'exclusivisme. Il n'est nullement arbitraire de supposer que si Gallén, pour créer un univers à l'image de son âme, n'avait pas employé les ressources de la couleur et de la ligne (de la ligne surtout, car elle est par essence plus dramatique), il eût eu recours à celles du son ou du mot, à la musique ou à la littérature. Ce n'est pas seulement qu'il ait une culture musicale et littéraire peu commune. Il y a plus : il déclare lui-même que, s'il n'était le peintre Gallén, il

n'est rien qu'il eût souhaité autant que d'être le musicien Sibélius, Finlandais comme lui, et il reconnaît que si l'instruction suédoise de son adolescence, venant après l'éducation finnoise de sa première jeunesse, ne lui avait rendu particulièrement difficile, au moment critique, la maîtrise d'une langue et le métier de l'écrivain, il est infiniment probable que son fougueux tempérament eût cherché ses moyens d'expression dans l'art d'écrire plutôt que dans l'art de peindre.

Pour d'autres artistes, il est possible de les mesurer et de les pénétrer tout entiers par un examen objectif de leurs œuvres, mais à propos de Gallén les considérations et l'analyse que nous venons de faire étaient nécessaires pour présenter sous son vrai jour la position de l'artiste à l'égard du problème de l'art et pour expliquer les qualités mêmes de son art. Nous ne nous étonnerons plus que cet art, dans la surprenante multiplicité de ses expressions, soit à peu près invariablement une présentation dramatique des choses – qu'il s'agisse de réalités empruntées à la vie familière ou de conceptions nous emportant dans un monde merveilleux. Étant donné le caractère et la vie de Gallén, il semblait bien impossible qu'il en fût autrement. Nous n'avons plus maintenant qu'à constater dans ses œuvres les plus caractéristiques ou les plus fameuses (dont plusieurs sont reproduites dans cet article ou l'ont été dans cette Revue), qu'on y voit clairement manifestée l'étroite corrélation que nous signalons entre la nature de l'homme et les idées ou les procédés de l'artiste.

Nous avons, par exemple, une série de quatre beaux portraits de Gallén : celui de sa mère (p. 40), son propre portrait et celui de sa femme (p. 41), enfin celui de sa jeune belle-sœur (p. 48). On peut déjà faire, même à propos d'eux, des remarques que l'on serait forcément amené à faire à propos des paysages de l'artiste et encore plus à propos de ses grandes compositions. L'intensité de l'effet qu'ils produisent ne provient pas seulement des qualités propres du dessin ou de la peinture, de l'élégance ou de l'énergie de la ligne, d'un rendu exact ou vigoureux des valeurs. Il tient en même temps à la façon dont les personnages sont présentés, principalement à des gestes ou à des attitudes qui les individualisent très fortement, mais aussi parfois au fond même sur lequel ils se détachent.

Pour les gestes et les attitudes, ce sera une fois un regard torve et un cou en retrait dans le col bouffant d'une blouse (son propre portrait) ; une autre fois, une main fermée qui, en saisissant assez

nerveusement le menton, accentue le caractère énigmatique de lèvres pincées, en contradiction avec des yeux à demi rieurs (portrait de sa femme) ; une autre fois encore une main sur laquelle la vie a laissé son empreinte, et qui soutient une belle tête sérieuse de femme âgée (portrait de sa mère).

Pour la manière de traiter les fonds, on examine ce dernier portrait. Il est caractéristique du Gallén volontiers complaisant à l'imagination et au symbole, et les faisant ici intervenir sous la forme vague d'arbres fictifs et de nuages-auréoles pour qu'ils fassent opposition au réalisme très accusé de la figure. Prenons maintenant le portrait de sa jeune belle-sœur. Gallén y poursuit et y obtient le même effet, on peut presque dire en sens contraire, d'une part en idéalisant la figure par la sobriété du dessin et une évidente recherche d'élégance dans l'arrangement des cheveux et du bandeau, d'autre part en détachant le portrait sur le fond très curieusement indiqué d'une primitive maison de bois finlandaise à poutres sommairement équarries.

Nous avons saisi dans le portrait cette double tendance de Gallén à rechercher dans le détail, l'accident, qui peuvent donner à l'œuvre d'art la forte empreinte de la vie, et à se servir de l'antithèse des moyens d'expression artistique pour nous faire passer invinciblement du monde réel dans le monde du sentiment et des idées. Nous pourrions faire la même observation à propos de ses paysages. Généralement ce n'est pas en eux-mêmes, par leur côté purement linéaire ou coloristique qu'ils intéressent l'artiste. Il se sert de la ligne et la couleur, qui ne procurent qu'un plaisir des yeux, pour nous jeter dans un au-delà qui est le domaine des émotions de l'esprit et de l'âme. La maison de l'artiste dans la forêt (p. 44), par l'étrangeté pittoresque de la composition, nous enveloppe déjà de cette mystérieuse atmosphère du romantisme qui transpose si puissamment dans le monde moral des impressions physiques elles-mêmes anormales. D'autres paysages – par exemple un « Pin brisé » qu'on vit à l'Exposition finlandaise du dernier Salon d'Automne – s'élèvent tout naturellement, et par une évidente intention de l'artiste un symbolisme éloquent et agissent ainsi sur nous par l'émotion morale ou intellectuelle.

Mais, comme il fallait bien s'y attendre, c'est surtout dans ses grandes compositions que Gallén a pu mettre en œuvre avec le plus d'éclat et de liberté les ressources de dramatique qui abondent en lui. Nous savons déjà, pour en avoir vu d'illustres spécimens en 1900

dans les champs de la coupole du pavillon finlandais (*cf.* une de ces fresques décoratives reproduite p. 43), que Gallén a entrepris de donner par la peinture une nouvelle vie aux personnages et aux scènes de légende qui sont chantées dans la magnifique épopée finnoise du Kalévala. Mais il est bon de connaître comment Gallén a été orienté dans cette voie et pour quelles raisons, en s'y déployant avec toute la fougue de sa riche nature, il a fait une œuvre à la fois puissamment artistique et populaire. Ce sont toujours la vie et le caractère de l'artiste qui nous fourniront l'explication que nous cherchons.

Comme tant d'artistes étrangers qui, des pays les plus lointains, ont subi l'attrait fascinant de Paris, et dans l'ardeur de leur jeunesse sont accourus lui demander l'enivrement d'une vie plus complexe, Gallén est un curieux, à certains points de vue un raffiné de civilisation. Mais il y a quelque chose qu'il est bien plus que cela : c'est qu'il est tout simplement un homme très proche de la nature et de la vie, un artiste qui les sent l'une et l'autre d'un sentiment très profond, et, ce qui est particulièrement difficile et rare aujourd'hui, d'un sentiment immédiat. Le mondain Gallén, le Parisien Gallén est une forme curieuse, mais une forme inconsistante et passagère du véritable Gallén, hôte des forêts et coureur de ski. Ce n'est pas impunément qu'on est né dans une lointaine petite ville de Finlande, et surtout qu'on a vécu, pendant toute son enfance, la vie primitive qu'on vivait là-bas il y a quarante ans dans une grande ferme perdue au milieu de la forêt sans limite, les yeux toujours attirés vers la masse mouvante du large fleuve voisin, les oreilles emplies du bruit de la cataracte. À 10 ans, Gallén n'avait encore vu ni chemin de fer, ni bateau à vapeur, mais il voyait, tous les jours du long hiver, les garçons de ferme éclairer leur travail matin et soir avec de grandes torches faites de lames de pin assemblées. Longtemps il eut le privilège de ne rien connaître de notre vie sociale actuelle, et ce fut loin de toute école, – même primaire, et même de beaux-arts ! – que sa sensibilité et son intelligence d'homme et d'artiste se développèrent sans but, par conséquent sans contrainte. La vie de l'homme isolé et presque primitif, la vie des bêtes, la vie des plantes, la vie des choses, en un mot la vie de nature avec son double caractère de réalisme robuste et de goût instinctif pour le merveilleux, voilà ce qui forma son âme d'enfant et de jeune homme. Mais n'est-ce pas aussi ce que dépeint, ce que chante magnifiquement le poème du Kalévala ? Ainsi est arrivé que lorsque

Gallén s'est mis à en figurer les héros et les scènes, il n'a fait véritablement que donner corps à quelque chose que déjà il portait en lui. Insouciant de la recherche historique, qui le plus souvent est en raison inverse de l'inspiration et de la sincérité dans les entreprises de ce genre, et qui est pour elles un élément de froideur et de mort, il n'a eu qu'à se fier à son imagination, à sa mémoire, à son sentiment, pour donner à ses créations une intensité expressive incomparable. Qu'on se rappelle *Les Défenseurs du Sampô* et les *Imprécations de Kulleroo* (*Art et Décoration*, novembre 1908), qu'on imagine ici les deux reproductions de *Joukahäinen en embuscade* et *d'Ilmarinen labourant le champ aux serpents*, n'a-t-on pas tout de suite l'impression très nette que l'artiste qui nous conte ces épisodes le fait en dehors de toute formule connue et convenue, avec la science instinctive et puissante de la mise en scène qu'on trouve chez le conteur populaire ? « Le jeune Joukahäinen, dit le Kalévala, ...le maigre garçon de Laponie nourrissait depuis longtemps dans son cœur une haine ardente contre le vieux Wäinämöinen... Il se fabriqua un arc rapide comme la flamme, un arc superbe à voir. Il était de fer mélangé de cuivre et garni d'or et d'argent... Et Joukahäinen tailla de nombreuses flèches à tige de chêne, à triple pointe de sapin. Il y attacha les petites plumes de l'hirondelle, les ailes légères du passereau, puis il les durcit en les trempant dans la bave noire du serpent, dans le venin mordant de la vipère... Et alors Joukahäinen se mit à épier le passage de Wäinämöinen. Il l'attendit le soir, il l'attendit au matin, il l'attendit au milieu du jour. Rien ne décourageait sa patience. Il était là tantôt à la fenêtre, tantôt à l'extrémité du hangar, tantôt à l'extrémité du village, près de la clôture du champ, son carquois de flèches sur le dos, son bon arc sous le bras. Sa mère s'efforça – mais inutilement – de le détourner de son dessein... »

Aucune description n'est plus imagée, plus familière ; mais rien n'est, en réalité, moins précis pour l'artiste qui veut rendre sous une forme plastique un sujet traité par un poète.

Prenons un autre exemple, celui du mystérieux « Sampô », dont le nom revient tant de fois dans le Kalévala, et dont l'image hante certainement l'esprit de tous les héros du poème. « Cet étonnant appareil, richement décoré, dispensateur du bonheur, avait été forgé par Ilmarinen de la pointe des plumes d'un cygne, du lait d'une vache enceinte, du noyau d'un grain d'orge, de la fine laine d'une

chèvre d'été. Sur l'un des côtés, il y avait un moulin à farine, sur un autre un moulin à sel, sur un autre un moulin à monnaie. »

La même remarque s'impose à nous : les plumes de cygne, la vache enceinte, le grain d'orge, la chèvre, les trois moulins nous tiennent singulièrement proches du réel, mais quelle fantaisie dans la combinaison des détails, quel champ ouvert à l'imagination d'un peintre qui voudra y chercher, non un canevas précis, mais une émotion poétique, un stimulant créateur !

C'est cette poésie naïve, âpre et savoureuse qui revit dans l'œuvre de Gallén. Plus il est allé, mieux il a su trouver, par une simplification progressive, des moyens décoratifs d'expression qui convinssent aussi parfaitement à son sujet que le sujet convenait à son tempérament. Il était inévitable qu'il donnât sa vraie mesure dans la grande peinture murale. Nous avons vu dans les fresques de 1900, nous voyons ici par de nouveaux exemples avec quelle largeur il l'a traitée. Et de cet examen il ressort bien que l'art de Gallén-Kalléla, au lieu d'être un art de sensualité picturale, est avant tout un art de narration et d'illustration dramatique, un art étonnamment proche de la nature, et qui émeut à la fois singulièrement notre sensibilité et notre imagination.

Annexe VI

Henri Longnon

« La faïence au Salon d'Automne »¹

Voici la deuxième fois depuis la guerre qu'on voit dans un Salon une vitrine de faïence. Cet automne, comme au printemps dernier, les œuvres y sont signées d'Étienne Avenard. Égarée dans une des salles lointaines affectées aux artistes catalans, elle se trouve seule, du moins, en possession par là de retenir l'attention de qui estime cet art familier et souriant.

Avant la guerre la faïence fleurie était un art qui s'en allait. Elle cédait la place, dans les expositions, aux vases de grès, de verre, de métal ou de terre décorée d'émaux épais comme ceux de la frise des Archers de Suse. Le peu de valeur des matières premières qu'elle mit en œuvre, la basse qualité des produits courants, la banalité des décors traditionnels avaient lassé le public, tandis que la difficulté technique du décor rebutait les artistes.

Saisi d'une passion d'artiste, amoureux du beau, du beau familier, du beau que l'on tient dans ses mains, qu'on place sur un meuble intime à portée du regard, du beau qui peut, qui doit servir à l'usage journalier et fleurir de grâce et de gaieté le gris de l'existence dans un intérieur moderne, un savant, un écrivain, Étienne Avenard, entreprit, voici tantôt huit ans, de remettre la faïence artistique en honneur. Il s'improvisa céramiste ; bâtit un four, de ses mains pétrit, tourna, dégourdit, décora, émaila et cuisit lui-même toutes ces pièces. Les difficultés pratiques et techniques qu'il eut à vaincre, les obstacles qu'il dut tourner ou résoudre sont l'histoire de tous les inventeurs. Il réussit, et allait exposer, quand la guerre survint. Avenard n'échappa au feu des Allemands que pour connaître, en Russie, la misère et la faim, dans la géhenne bolchéviste. Évadé par miracle, à demi-mort d'épuisement, il vient de se remettre au travail.

Tout son outillage est à reconstituer : il n'est point encore au point ; et ce n'est, pour ainsi dire, qu'une fournée d'essai qu'il expose aujourd'hui. Mais c'est déjà l'esquisse de son œuvre future.

¹ *L'Action française*, 13^e année, n° 329, 24 novembre 1920, p. 4.

Des godets, des bols, des coupes plates, des coupes profondes, toutes formes analogues, sans doute, mais variées de galbe et de caractère. Une pâte épaisse ou mince, suivant l'usage de l'objet, et qui sonne comme du cristal au choc de l'ongle. Une couverture blanche, mais de tons dégradés, du blanc de neige au vieil ivoire, en passant par la gamme des blancs laiteux, crème, bleutés, verdâtres ou mordorés. Et par là-dessus, un décor d'une invention telle que, tout en restant éminemment dans le caractère technique propre à la faïence, il ne rappelle rien de ce qui a été fait en ce genre jusqu'ici. Sur les panses rebondies, ou dans le sein concave de ses coupes, jamais de figures d'hommes ou d'animaux, dont le cintre du vase déformerait le dessein ; jamais non plus de fleurs isolées ou réunies, posées là comme au hasard, sans y être aucunement appelées par la forme à décorer. Une ornementation purement imaginaire, mais éclore dans une imagination nourrie de ce que la nature et l'art offrent de plus riche, de plus varié, de plus délicat, de mieux élaboré. Décor non d'imitation, mais purement ornemental et commandé, dans son invention et sa composition, par les seules nécessités techniques de la forme à couvrir, de la matière, poreuse autant que du papier buvard, qui recevra les émaux, et du pinceau qui les applique.

Voilà l'esprit dans lequel l'artiste travaille : il n'applique donc pas sur une pièce donnée un décor préalablement conçu ; c'est l'objet même qui, par sa forme, lui inspire, au moment de l'exécuter, le décor qui lui sera propre.

Aussi Avenard n'a-t-il pas fait deux coupes qui se ressemblent. Décrire l'une ou l'autre est impossible, puisque leurs décors ne rappellent rien qui existe, ou ait été fait. Et cependant, rien ne semble moins étrange et plus traditionnel que ses faïences, tant l'ornement s'y montre adapté à son objet. Bel exemple de la liberté et de l'originalité que donne à l'artiste une haute connaissance de ce qui a été fait avant lui, et des conditions techniques de son œuvre.

Si l'on veut cependant quelque point de comparaison, c'est aux entrelacs et au déroulement de certaines algues marines, d'une part, à certaines œuvres de la céramique arabe ou persane, de l'autre, que la faïence d'Avenard fait songer.

C'est la même souplesse de forme, les mêmes tons fins ou riches, dans une harmonie bleue, verte ou pourpre, la même liberté d'invention, le même gras de la touche.

L'œuvre d'Avenard ne fait que d'éclorre, et déjà la Manufacture de Sèvres lui a demandé de créer chez elle, fière et jalouse dépositaire des secrets traditionnels de la porcelaine, une fabrique de faïence. C'est dire que l'art français peut attendre de l'œuvre de rénovation d'Étienne Avenard qu'il fasse des disciples et, dans dix ans, nos tables seront débarrassées des affreuses décalcomanies qui tachent nos assiettes et nos tasses à thé.





Thierry Maulnier à Paris, en 1947
Photographie de Boris Lipnitzki
(Galerie Roger-Viollet)

Notes avec pointes d'humeur

Bernard Plessy

Lyon

En 1939, dépôt légal 5 août – quelle date ! (c'est aussi, un mois plus tard, celle de ma naissance) –, la *N.R.F.* de Gallimard publiait *Introduction à la poésie française* de Thierry Maulnier (1909-1988). Ouvrage en deux parties : une centaine de pages pour l'« Introduction », suivie d'une anthologie de 256 pages, de Villon à Maurras (avec Cocteau et Catherine Pozzi en « Appendice »), dans le droit fil de l'introduction. Un seul exemple : de *La Légende des siècles*, un seul vers. Henri Bremond était passé là, avec le débat passionné sur la notion de « poésie pure ».

Cet essai, qui tenait quelque peu du brûlot, fut pendant des années une mine incomparable de sujets de dissertation pour les concours littéraires. Les partis pris incisifs de l'auteur, ses abrupts jugements, ses paradoxes, irritants d'être convaincants, et son écriture aphoristique, avaient tout pour provoquer les jeunes esprits sur le terrain, sacré pour eux, de la poésie. Loin de moi l'idée de me lancer dans une sorte de dissertation récapitulative. Comme on dit familièrement : j'ai déjà donné. Je veux seulement épinglez quelques lignes qui sont à l'origine de la réflexion qui va suivre. Je veux bien avouer qu'à la première lecture, il y a des années (je ne les compte plus), mais ces lignes m'avaient atteint, comme à la boxe un coup qu'on n'a pas vu venir.

Voici le principe.

La France réussit ce miracle d'être un des pays du monde les plus riches en admirables aspects naturels, en legs de civilisations diverses, en conquérants invincibles, en vierges guerrières, en victoires, en malheurs, d'être en même temps le pays au monde qui possède la littérature la plus riche et la plus abondante en grands poètes, et d'être le seul pays à n'avoir pour ainsi dire jamais établi de liens entre sa tradition historique, populaire, légendaire et sa tradition poétique. [...] La France est le pays d'un jeune héros qui balance un jour la fortune de César, et d'un chef barbare qui fait baptiser ses enseignes, et d'un Empereur d'Occident. La France est le pays des fées, de Geneviève et de Jeanne, elle tient dans son poing droit l'épée angélique qui fait reculer les grandes hordes dévastatrices. Attila et les Musulmans, elle délivre Jérusalem et

ravage Constantinople, elle a ses rois saints et ses corsaires, saccage et éblouit l'Europe, et dans chaque siècle trouve le temps de fonder et de perdre un empire. Rien de tout cela n'apparaît dans sa poésie.

Je ne cite que partie de ces accablantes évidences. Voici la fin, qui nous importe :

Les plus populaires des poètes anglais ou allemands sont les plus grands poètes anglais ou allemands. Les plus populaires des poètes français ont été les plus mauvais de nos poètes. Il y a eu beaucoup de grands poètes en France depuis le début de ce siècle : il lui a manqué précisément ces poètes qui, un moment au moins, prennent la responsabilité de la nation entière et se font la voix même de leur patrie, comme Kipling ou d'Annunzio. Péguy en eût peut-être été capable. Mais il avait reçu la formation la plus littéraire du monde et la plus savante, il ne revenait au ciel français, au sol français, aux travaux français que par le plus subtil détour, et ainsi le seul poète de nos blés, de nos clochers, de Jeanne d'Arc s'est trouvé être un normalien que personne ne lisait.

Que dire ? Que répondre ? Je parlais de boxe. Le K.O. n'est pas loin.

Reprenons nos esprits. Refusera-t-on à cette chute de paragraphe d'être belle, très belle ? Non, certes, mais à la condition de poser cette question : est-elle aussi juste que belle ?

Mon intention n'est pas de proposer un corrigé de dissertation sur le thème : « Lire Péguy ». Lire Péguy quand on n'a pas, grâce aux études, la pratique d'un lecteur averti et expérimenté. Que lire ? Comment lire ? Il est trop évident que devant la suite des *Mystères*, et des *Tapisseries*, et des 10 000 vers d'*Ève* en particulier, il était alors – 1939 – difficile de contester Thierry Maulnier, normalien lui aussi, sous son nom de Jacques Talagrand (1928). Mais voici ma réflexion.

Ces œuvres étaient alors éditées (*Ève* par exemple en 1933) chez Gallimard. N'est-il pas dans le devoir d'un grand éditeur d'aider le lecteur à aborder et apprivoiser ses grands écrivains ? N'est-ce pas là une de ses plus hautes fonctions ? Péguy est trop long ? Péguy n'avance que par nuances dans la répétition ? – N'est-ce pas le cas d'Homère ? *Quandoque bonus dormitat Homerus*. – C'est le trait propre à certaines œuvres. Les « mystères » et les « tapisseries » comme l'épopée. À l'éditeur donc de faire des choix, de procéder par extraits, en marge de l'œuvre complète de la délivrer à petites doses. Ce n'est pas la réduire, c'est inviter le lecteur à y faire ses premiers pas.

Et c'est bien là ce qui s'est produit. À l'époque même où Thierry Maulnier publiait son *Introduction* (chez Gallimard), l'éditeur de Péguy, Gallimard, avait alors une « Collection catholique ». Menue, voire chétive : des livrets d'une soixantaine de pages. Mais de mine avenante : couverture blanche barrée d'une croix vert pâle. En 4^e de couverture, des titres par dizaines. De Péguy, j'en compte huit, que j'ai plaisir à énumérer : *Souvenirs, Saints de France, Prières, Pensées* (introduction du Cardinal Verdier), *La France, Notre Dame, Notre Seigneur, Les Enfants*.

Et là, pointe d'humeur. La première, mais aiguë. De ces huit titres, j'en avais quelques-uns. Je n'en ai plus un seul. Puisque je donne un tour un peu personnel à mon article, comme en avertit le titre, je me permets une déploration sur les avatars, les avatars ? les avaries qui menacent toute bibliothèque. Elle met à la disposition des jeunes amoureux de livres judicieusement acquis et soigneusement enrayonnés, s'il en reste, ma douloureuse expérience. Déménagement, passage d'une maison à un appartement : perte des deux tiers. Livres prêtés ou donnés : prêts sans retour, odieux ; donnés à bon escient, moindre mal, mais manque fâcheux un jour d'inévitable besoin. Enfin, de ce qui reste, nouvelle et dernière réduction des deux tiers : l'âge. Soit six rayons. Les deux du bas, accessibles assis ou à genoux : risque de ne plus se relever. Les deux du haut : inaccessibles sans douteux équilibre sur la haute marche de l'escabeau.

Revenons. Aucun Péguy dans les deux rayons accessibles aux yeux et aux mains. Pour preuve personnelle et tangible de la « Collection catholique », j'ai deux volumes : *Poésie sacerdotale* (septembre 1940), anthologie dédiée À son éminence, le Cardinal Baudrillart de l'Académie Française. Préface signée d'André David, directeur de la collection. *Nihil obstat* et *Imprimatur*. Un des volumes les plus anciens, avec en 4^e de couverture ces deux lignes sous « Collection catholique » : « Cette collection réunit des textes catholiques qui valent du double point de vue de l'apologétique et de l'écriture ». L'autre volume qui me reste est d'Henri Pourrat, *Ma maison manque de prières*, 1954, *Nihil obstat* et *Imprimatur*. Mais les deux lignes ci-dessus ont disparu.

Voilà donc qui était très bien. J'ajoute qu'au bas de l'« Extrait du catalogue », en 4^e de couverture de *Poésie sacerdotale*, apparaît le premier titre d'une collection qui pourrait s'ouvrir dans la Collection : *Les Saints protecteurs de la France*. Quel est ce premier

titre ? *Vie de sainte Jeanne d'Arc par elle-même* (présentée par Omer Englebert). Je crois que le suivant fut un *Saint Martin*.

Remarque annexe. À la même époque, les éditions Albin Michel ne sont pas en reste. Collection comparable, même format : « Pages catholiques ». Il ne m'en reste qu'un titre pour en faire foi : *La Maison Dieu. Vie de saint Robert*, par Henri Pourrat. *Nihil obstat, Imprimatur*. 1944. Au dos du volume, je compte 18 titres parus (le dernier étant *Sainte Jeanne d'Arc* par Funck-Brentano, membre de l'Institut) et 9 à paraître. Aucun Péguy. Il n'est pas de la maison. Le commerce a ses lois.

Oui, voilà qui était bien. Par cette petite collection Péguy rendu abordable. Par le biais des bibliothèques paroissiales, qui ont joué un rôle considérable. Péguy et d'autres : Bernanos, Claudel, Mauriac, présents dans le catalogue. Et là, deuxième pointe d'humeur, autrement grave. La « Collection catholique » a disparu. Comment s'est passée la chose ? Par extinction progressive ? Abruptement ? À quelle époque exactement ? Au milieu du siècle ? Quel vent a soufflé, qui n'était pas celui de l'Esprit ? Je n'ai pas les moyens de répondre, ni même de dater mon constat. C'est là tâche d'historien.

Je peux en apporter une sorte de preuve. Le 31 décembre 1986 parut, utile cadeau de l'éditeur aux gens de lettres, un *Catalogue des éditions de la N.R.F.* : sous la couverture blanche un ouvrage de 630 pages. Trois parties : les auteurs et leurs œuvres, la liste des collections, l'index des titres. Allons à la liste des collections, de 14 pages. Épluchons-la. Aucune trace de la « Collection catholique » et de ses ouvrages. Comme si elle n'avait jamais existé.

Osera-t-on dire : « Elle avait fait son travail ! » ? Oui, mais pourquoi la condamner à un oubli délibéré ? On peut dire aussi : l'heure était venue d'autres modes de diffusion. Le Livre de Poche, lancé par Hachette le 9 février 1953. À ma connaissance aucun titre de Péguy. (Je ne demande qu'à être corrigé¹.) Les petits classiques scolaires. J'en ai un. *Le Mystère de la Charité de Jeanne d'Arc*, extraits. Classiques Larousse. Avec cette note sous la photo de Péguy dans sa « boutique » rue de la Sorbonne : « La publication du présent

¹ Frédéric Farat nous signale que les *Morceaux choisis* (254 pages) de Péguy, composés de longs extraits de ses poèmes (y compris des *Mystères*), seront édités en 1962 (retirage en 1964) dans la sous-collection des fameux « Livres de Poche » d'Hachette qu'était « Le Livre de Poche chrétien », dirigé par Daniel-Rops.

ouvrage a été autorisée par la Librairie Gallimard. » Dépôt légal 1956.

Tout cela ne tient pas. Osons dire qu'un jour est venu, au milieu du siècle, où l'adjectif *catholique* n'a plus été supportable pour le comité de publication d'un grand éditeur généraliste.

Je suis de ceux que cette sorte de défection attriste. Mais elle n'est pas l'aboutissement de notre réflexion. Il faut revenir au jugement de Thierry Maulnier sur Péguy qui *aurait pu être* « le poète de nos blés, de nos clochers, de Jeanne d'Arc », s'il était... lisible. Essayons d'être justes. Maulnier écrivait ces lignes en 1939. À cette date-là il pouvait les écrire. Péguy n'était pas lisible. Il n'avait pas encore trouvé son public. Non pas un public populaire – il ne le trouvera pas – mais un public assez sensible et fin pour éprouver comment le fond, chanter la France, ses blés, ses clochers, Jeanne d'Arc, impliquait la forme liturgique qui fut la sienne. Un signe, que j'ai honte de produire. 1964. Paul Reboux et Charles Muller. *À la Manière de*. Le Livre de Poche. Péguy est là, parmi quarante autres. On sait comment. *Les Litanies de Sainte Barbe*. Pas méchant, mais trop facile. Mais voici maintenant ce qu'à l'encontre de Maulnier (et de Reboux et Muller...) il me faut affirmer : Péguy a trouvé un public qu'il ne barbe pas. Et c'est une litote.

C'est donc que la « Collection catholique » avait pu faire son travail. Mais bien au-delà, tout un mouvement critique. Et le théâtre. Et le cinéma. Il faudrait là une étude comparable à celle que j'ai esquissée dans le numéro 53 du *Porche* pour montrer comment Jeanne avait pris sa place dans la piété populaire. J'en suis bien incapable. Mais de cette étude je détiens la bibliographie et nombre d'articles : elle et ils se trouvent dans les 53 numéros du *Porche* – inestimable par ce service-là parmi beaucoup d'autres.

Le Porche donne tort aujourd'hui à Thierry Maulnier. Il en conviendrait lui-même s'il voyait les photos qui nous viennent chaque année du pèlerinage de Paris à Chartres (ou de Chartres à Paris). Les jeunes gens qui marchent, drapeaux, bannières et étendards au vent, marchent sur les pas du poète de la Beauce et de la Cathédrale. Il les précède. Ils sont des siens. Il est le grand poète de France qui a signé son œuvre le 5 septembre 1914 en avant du village de Villeroy.

Péguy et Gallimard. Gallimard et Péguy. Oublions toute amertume. Dans le *Catalogue* de 1986 subsistent trois ouvrages comparables à la « Collection catholique », mais qui n'en font pas

partie. Dans l'ordre : *Sainte Geneviève*, 1951 ; *Jeanne d'Arc. Cinq poèmes*, 1952 ; *Ève première mortelle. Stances*, 1954. Ils ont trois traits communs : 64 pages ; ils sont dits : « Hors série » ; et... illustrés par Nathalie Parain. Les ai-je eus un jour tous les trois ? Il se peut. Il m'en reste un. Le dernier. *Ève première mortelle. Stances de Charles Péguy, N.R.F., et trente-trois images de Nathalie Parain*. Telle est la une de couverture. Avec une femme en sabots, robe bleue semée de pois blancs, fichu rouge, qui chemine, canne à la main, avec une brassée d'herbe verte sur l'épaule. Au loin le toit de sa ferme ?

De quoi s'agit-il ? Brice Parain reste un écrivain connu, essayiste, philosophe, romancier. Né en 1897, mort en 1961. Normalien, agrégé de philosophie, diplômé de l'École des langues orientales. Attaché culturel auprès de l'ambassade de France à Moscou, il y connut une illustratrice russe, Natalia Tchelpanova, née à Kiev en 1897, elle aussi. Il l'épousa en 1926. Ils rentrèrent en France en 1928, lui-même en voie de guérison du communisme. Il poursuivit sa carrière aux éditions Gallimard, secrétaire et ami des frères Gallimard – en fait éminence grise de la *Nouvelle Revue française*. Pendant ce temps, son épouse Natalia, devenue Nathalie, se révélait excellente imagière. Il suffit de dire qu'elle entra dans l'équipe des illustrateurs des albums du Père Castor créés en 1931 par Paul Faucher (1898-1967) chez Flammarion. Elle s'y retrouva en famille, si l'on peut dire, avec des dessinateurs issus de la mouvance des avant-gardes russes. Elle s'imposa comme la meilleure, jusqu'à gagner le surnom de « Mère Castor ». On voit donc très bien comment ont pu naître ces trois petits Péguy hors série.

Je feuillette *Ève*. 183 strophes (baptisées stances). Le titre est issu de la 157^e :

Et moi je vous salue ô première mortelle...

Il y a aussi la 63^e, page 25 :

Et moi je vous salue ô la première femme
Et la plus malheureuse et la plus décevante
Et la plus immobile et la plus émouvante,
Aïeule aux longs cheveux, mère de Notre Dame.

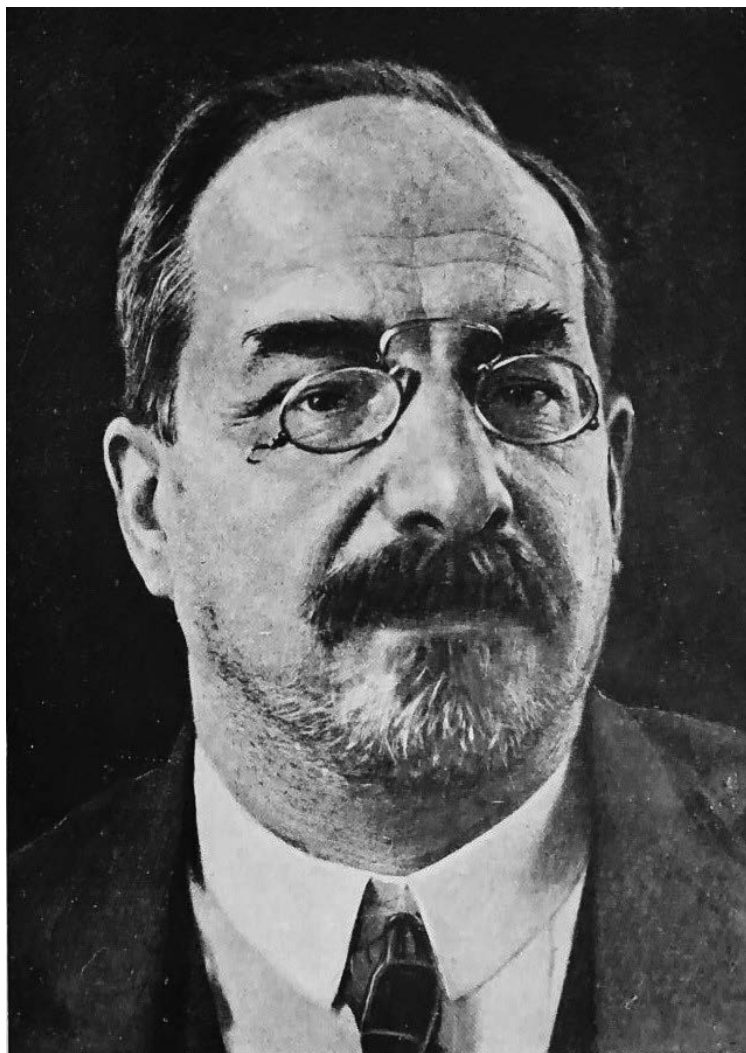
Les illustrations ? Délicates, délicieuses. Des fleurs : aérienne botanique. Des arbres. La plaine, moisson faite. Une cour de ferme. Coqs et poules dans la basse-cour. Des outils, panier, houe et

fourche. Et la femme. Elle secoue un tapis à la fenêtre. Elle sort du linge, penchée sur un coffre. Elle balaie devant sa porte. Elle bavarde avec une autre – c'est un secret, elle tient sa main devant sa bouche. C'est la terre « hors du premier jardin ». « Une création naissante et sans mémoire », mais encore ou déjà si belle. Terre de France. Nathalie a oublié Kiev et Moscou. Mais ces noms-là appartiennent à un domaine du *Porche* auquel je n'ai pas accès. Il n'est pas impossible qu'un jour une autre plume reviendra sur ces trois Péguy hors série, illustrés par la dame du Père Castor. Et nous en apprendra davantage.



Nathalie Tchelpanova
au moment de sa rencontre avec Brice Parain

**POSTÉRITÉ
DE CHARLES PÉGUY**



Anatole Vassiliévitch Lounatcharski (1875-1933)
Illustration du tome 7 de *l'Encyclopédie de la littérature*
Léningrad, Издательство коммунистической академии, 1934

Un article russe de 1934 : Eugène Gounst, lecteur de Péguy

Romain Vaissermann

L'article « Charles Péguy » de la version russe de l'encyclopédie en ligne *Wikipédia* mentionne encore, en 2024, un autre article paru 90 ans auparavant. Pourquoi se fonder sur un article aussi ancien ? Une telle longévité a attiré notre attention sur le contenu de cet autre article et sur son auteur, que nos petites recherches vont nous permettre de vous présenter. Nous allons ainsi voyager vers l'Union soviétique de 1934.

Le contexte de parution

Notre article encyclopédique consacré à Charles Péguy¹, écrit en russe, paraît dans la monumentale *Encyclopédie de la littérature en onze volumes*, qui réunira, de 1929 à 1939, plus de 10 000 articles, toute inachevée qu'elle soit restée, deux tomes prévus n'ayant jamais paru à cause du mécontentement suscité dans les rangs du Parti communiste par divers articles, dont celui consacré à la « Littérature russe ».

Le rédacteur en chef de cette encyclopédie est le défunt académicien Anatole Vassiliévitch Lounatcharski, connu pour parler aisément et lire le français, ami de Romain Rolland et d'Henri Barbusse. Lounatcharski était mort le 26 décembre 1933 à Menton : le volume VIII de l'*Encyclopédie* fut remis pour impression le 9 janvier 1934 et approuvé le 21 septembre 1934. Cette année-là, occasion d'un timide dégel politique en Russie soviétique, fut brutalement conclue par le début de la Grande Terreur : assassinat de Kirov le 1^{er} décembre, signature le même jour d'un décret qui durcit considérablement la procédure d'enquête, arrestation de Kaménev et Zinoviev le 16 décembre...

Le comité de rédaction de l'encyclopédie est composé du critique littéraire et professeur Paul Ivanovitch Lébédév-Polianski (1882-1948), virulent soutien de la censure et des persécutions

¹ Eugène Anatoliévitch Gounst, « Péguy, Charles » (« Пегги, Шарль »), dans l'*Encyclopédie de la littérature (Литературная энциклопедия)*, Moscou, ОГИЗ РСФСР, «Советская энциклопедия», 1934, vol. VIII (736 colonnes !), col. 487-488. Ce volume VIII fut d'emblée tiré à 29 500 exemplaires.

idéologiques, du critique d'art Ivan Lioudvigovitch Matsa (1893-1974), d'Isaac Markovitch Noussinov (1889-1950), spécialiste de littérature juive plusieurs fois persécuté, et – pour mémoire – du défunt historien de la littérature Vladimir Maximovitch Fritsche (1870-1929), qui appartenait à l'équipe rédactionnelle des débuts de l'*Encyclopédie*. La secrétaire scientifique, enfin, n'est pas suspecte d'hétérodoxie puisqu'il s'agit de la très-communiste Catherine Nikolaïevna Mikhaïlova (1897-1952).

Un article soviétique

On comprend que l'auteur de l'article « Péguy » utilise le jargon et les opinions marxistes, absolument de rigueur en son temps en Union soviétique (« la revue exprime l'idéologie de la petite bourgeoisie, opprimée par le capitalisme... » ; « Il écrit une série d'articles militaristes nettement chauvins... »). On s'étonnera un peu plus que l'auteur de l'article exagère nettement l'importance de Péguy dans l'opinion publique française (« P. devient le *centre* autour duquel s'agrège toute la partie nationaliste réactionnaire de la bourgeoisie française... », « son nom fait l'objet d'un véritable *culte* au sein de la bourgeoisie... »). Mais il ne fait pas l'impasse sur la foi de Péguy et ne minore pas la part des thèmes religieux dans son œuvre.

L'article est en outre assez volumineux, précis et bien informé, comme le montre sa bibliographie et comme l'on peut en juger sur pièce.



Eugène Anatoliévitch Gounst
années 1970

ПЕГИ Шарль (писал также под псевдонимами Pierre Baudouin, Pierre Deloire) [Charles Réguy, 1873-1914] — французский публицист и поэт. Р. в Орлеане в семье ремесленников, отошедших от крестьянства. В начале своей лит-ой деятельности находился под влиянием социалистических идей — сотрудничал в «Revue socialiste» и «Revue blanche». Когда дело Дрейфуса [1898] раскололо Францию на два противоположных лагеря, П. был на стороне обвиняемого, но не понимал чисто политической стороны этого дела. В таком настроении П. начал [1900] своеобразное, нерегулярно-периодическое издание «Les cahiers de la quinzaine», каждый выпуск к-рого предоставлялся обычно какому-нибудь одному автору. В первые годы в журнале сотрудничал Р. Роллан. П. иногда снабжал публикуемые произведения предисловиями и комментариями, а чаще сам заполнял весь выпуск. В первые годы своего существования журнал выражал идеологию мелкой буржуазии, вытесняемой капитализмом, но по мере эволюции П. и «Cahiers», бывшие всегда его личным органом, меняли свою окраску. Около 1905 напряженность франко-германских отношений склоняет П. к национализму. Он написал ряд ярко шовинистических милитаристических статей («Notre patrie», 1905), восхвалял войну, а пацифизм называл проявлением современного лицемерия. Одновременно начиналось обращение П., всегда склонного к мистике и метафизике (Пегги — бергсониец), к католицизму. Начиная с этого времени, П. становится центром, вокруг к-рого группируется вся реакционная националистическая часть французской буржуазии.

В 1914 П. ушел на фронт добровольцем и погиб в первые же дни войны. П. крайне отрицательно относился к демократии и парламентаризму, проповедывал любовь к отечеству и военные доблести. Наравне с Барресом и Моррасом П. является одним из виднейших идеологов французского довоенного империализма; фашисты считают П. одним из своих предшественников; его имя возведено буржуазией в культ.

Из стихов П. следует отметить: «Le mystère de la charité de Jeanne d'Arc» (1910; не смешивать с драмой П. «Jeanne d'Arc», 1897), «La tapisserie de Notre-Dame» [1913] и «E'Ve» [1914]. Большею частью написанные в последний период жизни автора [1910-1914], они отражают его религиозные настроения. Но П. прежде всего публицист со своеобразным стилем, нервным, гибким, многословным, изобилующим отступлениями от темы и повторениями отдельных слов и фраз на разные лады, местами глубоко лиричным.

PÉGUY Charles (écrit également sous les pseudonymes de Pierre Baudouin et Pierre Deloire) [Charles Péguy, 1873-1914] – Publiciste et poète français. P. naît à Orléans dans une famille d'artisans issus de la paysannerie. Au début de son activité littéraire, il est influencé par les idées socialistes : il collabore à la *Revue socialiste* et à la *Revue blanche*. Lorsque l'affaire Dreyfus [1898] divise la France en deux camps opposés, P. est du côté de l'accusé, mais ne comprend pas l'aspect purement politique de l'affaire. C'est dans cet état d'esprit que P. lance [1900] une revue *sui generis* et à la fréquence de parution irrégulière : *Les Cahiers de la quinzaine*, dont chaque numéro est généralement consacré à un seul auteur. Dans les premières années de la revue, il coopère avec R. Rolland. P. fournissait parfois préfaces et commentaires aux ouvrages publiés, et plus souvent remplissait tout le numéro. Dans ses premières années, la revue exprime l'idéologie de la petite bourgeoisie, opprimée par le capitalisme, mais au fur et à mesure que P. évolue, ses *Cahiers*, qui ont toujours été le porte-parole de ses opinions personnelles, changent de couleur. Vers 1905, les tensions dans les relations franco-allemandes poussent P. vers le nationalisme. Il écrit une série d'articles militaristes nettement chauvins (*Notre patrie*, 1905), fait l'éloge de la guerre et voit dans le pacifisme une manifestation de l'hypocrisie moderne. Parallèlement, P., toujours enclin au mysticisme et à la métaphysique (Péguy est bergsonien), commence à se tourner vers le catholicisme. À partir de cette époque, P. devient le centre autour duquel s'agrège toute la partie nationaliste réactionnaire de la bourgeoisie française.

En 1914, P. part au front comme volontaire et meurt aux tout premiers jours de la guerre. P. avait une attitude extrêmement négative à l'égard de la démocratie et du parlementarisme, prêchait l'amour de la patrie et la bravoure militaire. Avec Barrès et Maurras, P. est l'un des idéologues les plus importants de l'impérialisme français d'avant-guerre ; les fascistes considèrent P. comme l'un de leurs prédécesseurs¹ ; son nom fait l'objet d'un véritable culte au sein de la bourgeoisie.

Parmi les poèmes de P., citons *Le Mystère de la charité de Jeanne d'Arc* (1910 ; à ne pas confondre avec le drame de P. *Jeanne d'Arc*, 1897), *La Tapisserie de Notre-Dame* [1913] et *Ève* [1914]. Écrits pour la plupart dans la dernière période de la vie de l'auteur [1910-1914], ses vers reflètent ses sentiments religieux. Mais P. est avant tout un publiciste doué d'un style inimitable, nerveux, souple, verbeux, abondant en digressions et en diverses répétitions de mots et de phrases, par endroits profondément lyrique.

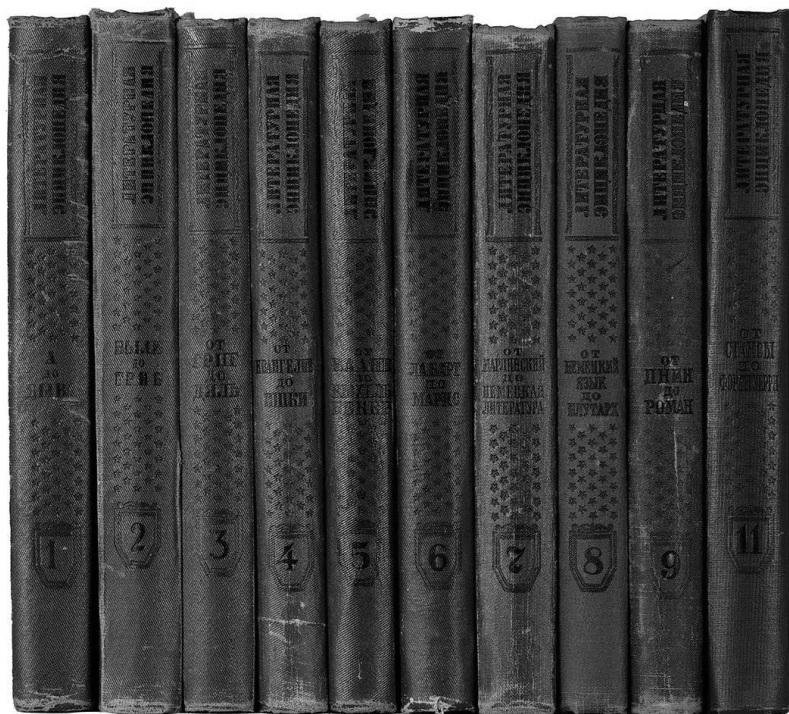
¹ C'est pour nous l'occasion de rectifier ce que nous écrivions dans la note 11 de « Charles Péguy en russe », article co-écrit avec Lioudmila Chvédova dans le *BACP* 104, octobre-décembre 2003, pp. 436-444. Il était inexact d'affirmer que Péguy était directement, par l'auteur de l'article, qualifié de « fasciste ».

Библиография:

I. Полное собр. сочин. П. выходит с 1916 в 15 тт.; русских переводов нет; *Morceaux choisis (Prose)*, avec préf. de C. Lucas de Pesloüan, 10-e éd., Paris, 1928.

II. Литература о П. весьма обширна: Suarès A., *Péguy*, P., 1915; Halévy D., *Ch. Péguy et les «Cahiers de la quinzaine»*, P., 1918; Tharaud J. et J., *Notre cher Péguy*, 2 vv., P., 1926; Porché Fr., *Ch. Péguy et ses «Cahiers»*, P., 1914; Spitzer L., *Zu Ch. Péguy's Stil*, в сб. «*Vom Geiste neuer Literaturforschung. Festschrift f. O. Walzel*», Wildpark, 1924; Berl E., *Leur Péguy*, «*Monde*», 1930, 28/VI.

Е. Гунст



Les volumes de l'*Encyclopédie de la littérature*
parus à l'époque soviétique :
tomes 1 à 9 et tome 11

Bibliographie :

I. Les *Œuvres complètes* de P. ont été publiées à partir de 1916 en 15 volumes ; il n'y a pas de traduction russe ; *Morceaux choisis (Prose)*, avec préf. de Ch. Lucas de Pesloüan, 10^e édition, Paris, 1928.

II. La littérature sur P. est très abondante : A. Suarès, *Péguy*, P., 1915 ; D. Halévy, *Ch. Péguy et les « Cahiers de la quinzaine »*, P., 1918 ; J. et J. Tharaud, *Notre cher Péguy*, 2 vol., P., 1926 ; Fr. Porché, *Ch. Péguy et ses « Cahiers »*, P., 1914 ; L. Spitzer, « *Zu Ch. Péguy's Stil* », in *Vom Geiste neuer Literaturforschung. Festschrift f. O. Walzel*, Wildpark, 1924 ; E. Berl, « *Leur Péguy* », *Le Monde*, 28 juin 1930.

E. Gounst

Eugène Gounst, spécialiste de littérature française

L'auteur de l'article, Eugène Anatoliévitch Gounst, naît le 20 mai 1901 à Moscou, dans une famille d'artistes et, surtout, d'architectes. Son grand-père paternel est Otto Karlovich Gounst (1834-1891), Allemand russifié, artiste et architecte, conseiller d'État qui a vécu à Kazan avec sa famille jusqu'au milieu du XIX^e siècle et s'était installé à Moscou. Son père est Anatole Ottovich Gounst (1858-1919), architecte, un des maîtres de l'Art nouveau russe, auteur de nombreux édifices à Moscou, par ailleurs fondateur et directeur de l'École des Beaux-Arts de Moscou. Sa mère est Mathilde Tsézarevna Robert-Nicoud (1881-1952), et son grand-père maternel, César-Auguste Youliévitch Robert-Nicoud (1857-1919), commis de son état, est né Suisse.

Eugène entre au « Gymnase n° 5 » de Moscou et en sort diplômé après la Révolution, cet établissement étant devenu entre temps la « 35^e école du travail soviétique de Moscou ».

De 1919 à 1927, Eugène Gounst sert dans l'armée, mais s'interrompt en 1922-1924, pour étudier au département de langue et de littérature de la Faculté d'histoire et de philologie de l'Université de Moscou. Il travaille ensuite au Commissariat du peuple au commerce intérieur et extérieur de l'URSS.

C'est donc assez tardivement et après un parcours atypique que Gounst commence à travailler comme traducteur et éditeur de littérature française dans les principales maisons d'édition de l'URSS. À partir de 1931 en effet, il travaille pour les fameuses

maisons d'édition soviétiques, dont on peut exceptionnellement essayer de traduire les noms : « Science » (Издательство Академии наук СССР, devenue Наука en 1963), « Fiction » (Художественная литература, maison fondée en 1930), « Art » (Искусство, maison fondée en 1936) et Academia – cette dernière ayant connu une vie plus courte (1921-1937). Il enseigne aussi, à l'Institut des bibliothèques de Moscou et à l'Institut pédagogique « V. P. Potemkine » de la ville de Moscou.

Les années 1940 sont pour lui une manière d'aboutissement : en 1942, il est admis à l'Union des écrivains de l'URSS ; en 1945, il soutient une thèse de doctorat en philologie sur l'œuvre d'Alfred de Vigny. Hélas, il perd sa première femme, Marie Alexandrovna Brieling (Брилинг, 1902-1947), nièce d'un fameux ingénieur automobile russe. Sa seconde épouse sera Hélène Petrovna (1921-2019¹), critique littéraire.

Dans sa longue carrière de traducteur, Gounst a traduit les textes de nombreux écrivains français du XIX^e siècle, mais son principal domaine d'intérêt a toujours été le XVIII^e siècle et notamment l'abbé Prévost et *Manon Lescaut*. Il était littéralement amoureux de l'héroïne de ce merveilleux roman, si bien que sa femme en était même jalouse ! On jugera de la délicatesse de Gounst à une anecdote qui tempèrera la biographie très marxiste qu'il livra en 1934 de notre cher Péguy. Gounst rêva longtemps de traduire *Manon Lescaut*, mais lorsqu'une telle occasion se présenta, en 1964, il la refusa, estimant préférable de réimprimer la traduction de Michel Alexandrovitch Pétrovski (1887-1937), apparemment son ancien professeur, germaniste innocemment persécuté sous Staline comme « contre-révolutionnaire nazi » et mort fusillé après deux ans de déportation en Sibérie. Gounst prépara pieusement cette réimpression, en lui ajoutant simplement un commentaire détaillé².

Gounst a traduit en russe *Thaïs* d'Anatole France (1958), *Les Frères Zemganno* d'Edmond de Goncourt (1959), *Cinq-Mars* de Vigny (1964), des *Textes anciens* sur le peintre Watteau (*Старинные тексты*, 1971), un volume de Zola regroupant *Thérèse Raquin* et *Germinal* (1975) – ainsi que plusieurs œuvres dans la fameuse série

¹ 1988 pour Wikipédia, ce qui fait certes une belle différence ! Nous suivons pour notre part les données du cimetière (Гунст Елена Петровна, 08.03.1921, 23.09.2019 ; ЗИ/016/2.4/0014).

² On doit aussi à Gounst, dans ce même volume, une étude sur la vie et l'œuvre de l'abbé Prévost («Жизнь и творчество аббата Прево») : *История кавалера де Гриё и Манон Леско*, Moscou, Наука, 1964, pp. 221-270.

des « Monuments littéraires » («Литературные памятники») : *Le Paysan perversi* de Restif de La Bretonne (1972), *l'Histoire d'une Grecque moderne* de l'abbé Prévost, les *Contes cruels* de Villiers de l'Isle-Adam (1975), et enfin *Gaspard de la nuit* d'Aloysius Bertrand (1981). Hélas pour nous, jamais il ne traduisit d'œuvres de Péguy : l'Union soviétique tolérait des articles sur Péguy, mais jamais de traduction !

Deux fois médaillé, « Pour la défense de Moscou » et « Pour un travail courageux lors de la Grande Guerre Patriotique de 1941-1945 », récompensé en 1981 d'un Certificat d'honneur du Présidium du Soviet suprême de la R.S.F.S.R. pour services rendus à la littérature russe, Eugène Gounst décéda le 1^{er} septembre 1983 à Moscou. Il est enterré au cimetière de Vagankovskoïé, au nord-ouest de Moscou, où sont les tombes de Serge Essénine et Vladimir Vyssotski. Dans la 2^e section du cimetière, Eugène retrouva ses parents et ses grands-parents paternels.



Dürrenmatt et Péguy

Romain Vaissermann

Frédéric Dürrenmatt (1921-1990) est l'écrivain suisse le plus lu et le plus joué. C'est un auteur de langue allemande, qui s'exprimait dans un *Hochdeutsch* fortement teinté de dialecte bernois. Par ailleurs peintre, il a notamment écrit des romans policiers et du théâtre.

Il acquiert une notoriété internationale avec ses pièces *La Visite de la vieille dame* (1956) – une milliardaire manipulatrice revient dans son village natal pour commanditer le meurtre de son ancien fiancé et rétablir en contrepartie les finances de la commune – et *Les Physiciens* (1962) – un physicien découvre la formule de la bombe atomique et se réfugie dans un asile psychiatrique pour éviter que son invention ne soit utilisée à mauvais escient –, ainsi qu'avec les adaptations cinématographiques de polars tels que *Le Juge et son bourreau* (1952) – un vieux commissaire de la police judiciaire de Berne enquête sur la mort d'un de ses hommes prometteur et parvient à démasquer deux personnages de son entourage qui menaient une double vie sous des apparences trompeuses – ou *La Promesse* (1958)¹ – cette promesse solennelle que fait un policier de trouver le coupable d'un meurtre mais qui sera le départ d'une enquête qui ne le satisfera jamais vraiment et ruinera même sa vie. Un tel prosaïsme peut sembler fort éloigné et de Jeanne d'Arc et de Péguy ; et pourtant...

La poésie de Dürrenmatt est la part la moins connue de son œuvre. C'est pourtant dans ses vers que son génie de moraliste s'exprime avec le plus de virulence, là aussi qu'il nous confie ce qu'il fut toujours : un ardent pacifiste, objecteur de conscience, apôtre de la résistance passive et artiste perpétuellement en rébellion. Ainsi comprendra-t-on son poème « Dieu et Péguy », composé en 1948 et resté méconnu.

En 1948, Dürrenmatt, jeune marié, est aussi un jeune auteur de deux pièces qui n'ont guère eu de succès : *Les Fous de Dieu* (*Es steht geschrieben*, 1947) – comédie dramatique se déroulant au XVI^e siècle, quand des anabaptistes extrémistes s'emparent de la ville de

¹ Respectivement *Der Besuch der alten Dame*, *Die Physiker*, *Der Richter und sein Henker* et *Das Versprechen*.

Münster et entreprennent par la terreur d’y établir le royaume de Dieu – suscite le scandale ; *L’Aveugle (Der Blinde, 1948)*, qui remet en question l’aveuglement d’une foi immunisée contre toute critique, à l’image de celle de son père, n’attire ni éloge ni scandale. Un duc aveugle, assis devant les ruines de son château (nous sommes en Allemagne durant la guerre de Trente Ans), se croit en sécurité dans la paix qu’il a retrouvée mais devient la dupe d’un inconnu de passage, qui, beau parleur, entretient son illusion...

Attiré par le catholicisme, Dürrenmatt, fils de pasteur, n’a finalement pas renoncé au protestantisme : « Il existe des ordres de persévérer à un poste de combat perdu, pour préparer la reddition de tous. Le protestantisme est un poste de combat perdu du christianisme. »¹ Mais il a renoncé à la préparation d’une thèse sur Kierkegaard et il persévère dans la voie de la littérature. *Les Fous de Dieu* ont enthousiasmé Max Frisch et *L’Aveugle* a attiré l’attention de Karl Barth.

Le poème « Dieu et Péguy », entièrement inédit en langue française jusqu’en octobre 2024, est à la fois un pastiche de Charles Péguy en vers libres et une réplique à un passage fameux du *Mystère des saints Innocents*, où Dürrenmatt voit l’expression d’un nationalisme insupportable – et où nous voyons plutôt un patriotisme nullement agressif.

En le publiant tout récemment en traduction, *Le Courrier* de Genève, « journal généraliste et d’opinion », de langue française, donne à lire un texte curieux² qui, nous l’espérons, intéressera les lecteurs du *Porche*. Son excellent traducteur, le germaniste Alexandre Pateau, est connu pour avoir proposé une nouvelle version française de *L’Opéra de quat’sous* de Bertolt Brecht et Kurt Weill³, créée par la Comédie-Française. Il interprétera bientôt une « lecture bouffe » tirée de sa traduction de *La Panne* de Dürrenmatt et dont l’avant-première a eu lieu le 26 octobre 2024 à Genève.

Pateau évoque sa traduction de « Dieu et Péguy » et la genèse du poème dans un article que nous donnons *in extenso*⁴ :

¹ Lettre du 8 novembre 1948 à son ami converti Kurt Horwitz.

² Frédéric Dürrenmatt, « Dieu et Péguy », *Le Courrier*, Suisse, Genève, 13 octobre 2024, rubrique « Culture », p. 12. Nous nous sommes simplement permis d’ajouter quelques signes de ponctuation à la fin des vers libres, pour en clarifier la syntaxe.

³ Bertolt Brecht et Kurt Weill, *L’Opéra de quat’sous. Le Film de quat’sous. Le Procès de quat’sous*, trad. A. Pateau, Montreuil-sous-Bois, L’Arche, 2023.

⁴ Alexandre Pateau, « Le mot du traducteur », *Le Courrier*, Genève, 14 octobre 2024, rubrique « Culture ».

La poésie de Friedrich Dürrenmatt est sans nul doute le versant le moins arpenté de son œuvre, qu'on a souvent qualifiée de continent, de planète, voire de cosmos, tant la richesse des thèmes qu'elle embrasse semble inépuisable, tant la fécondité des formes qu'elle engendre continue de nous inspirer. Même dans ses travaux les plus radicaux, les plus résolument burlesques, on trouve des échos directs aux questionnements fondamentaux de l'humanité, et ses textes semblent aujourd'hui résonner avec une urgence plus grande encore qu'au lendemain de la Seconde Guerre mondiale. Dans ses romans et ses pièces de théâtre, le pessimisme de Dürrenmatt – ou pour mieux dire : sa lucidité – est souvent contrebalancé, mis à distance par une ironie salvatrice ; mais dans ses poèmes, il donne libre cours à sa pensée « brute », sait se libérer des ornements et des pirouettes. C'est peut-être ici que son génie de moraliste s'exprime avec le plus de virulence et que sa parole politique se fait la plus tranchante – et l'on y surprend même, au détour de certain vers, un Dürrenmatt grave et lyrique, se détachant comme malgré lui du tragicomique.

Au bas du tapuscrit de « Dieu et Péguy », qui date de 1948¹, on peut lire, de la main de l'auteur : « Peu de temps après la guerre, un poème de Péguy a été publié dans un journal suisse sous le titre "Dieu et la France"². Cette parodie se réfère à ce poème nationaliste et religieux. » Le texte en question était en fait un extrait du *Mystère des saints Innocents*, poème-fleuve publié en 1912, dans lequel Péguy retranscrit l'ardent monologue d'une religieuse conversant avec Jeanne d'Arc :

C'est pour cela, dit Dieu, que nous aimons tant ces Français,
Et que nous les aimons entre tous uniquement
Et qu'ils seront toujours mes fils aînés.
Ils ont la liberté dans le sang. Tout ce qu'ils font, ils le font librement.
Ils sont moins esclaves et plus libres dans le péché même
Que les autres ne le sont dans leurs exercices. Par eux nous avons goûté.
Par eux nous avons inventé. Par eux nous avons créé
D'être aimés par des hommes libres.³

¹ Nous corrigeons ici une erreur de date (*Le Courrier* écrit « 1958 ») sur la base des archives de l'auteur (Berne, Archives littéraires suisses, cote SLA-FD-A-r221-I). – Les Archives littéraires suisses sont une institution créée à l'initiative de Dürrenmatt.

² Publication non retrouvée : cet article, « Dieu et la France / *Gott und Frankreich* », a dû paraître après la Seconde Guerre mondiale...

³ P₂ 817.

On conçoit aisément que Dürrenmatt ait trouvé là un matériau idéal à « parodier » – mais l'on sent bien que cette parodie, chez lui, prend des accents de douleur sincère, et devient le prétexte à une attaque tout aussi ardente des nationalismes et des fanatismes à tous crins, peu importe où ils prennent leur source.

On dit souvent que la traduction d'un poème écrit dans une forme libre est nettement moins ardue que celle d'un poème composé selon des règles strictes (rimes, métrique, etc.). Ce n'est pas toujours vrai. Certes, Dürrenmatt écrit ici en vers libres, mais l'on connaît son talent de poète « classique » et sa virtuosité de chansonnier, dans la droite ligne de Brecht, qu'il admirait ; ce sens du rythme se retrouve aussi dans ses pièces libres, et la lecture à voix haute de « *Gott und Péguy* » permet d'en faire résonner toutes les inflexions, qui épousent évidemment son flux rhétorique.

L'une des difficultés principales d'une telle traduction est d'éviter les préciosités – assonances et rimes involontaires, par exemple – qui naissent presque inmanquablement au moment d'établir une première version brute. Dans cette strophe, par exemple :

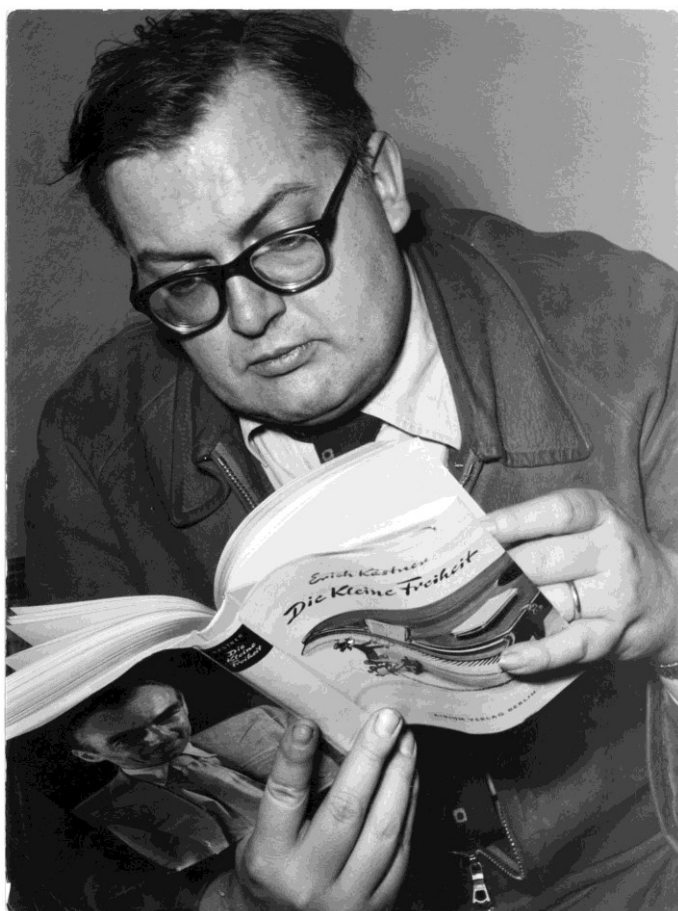
Qui est cet homme-là, dit Dieu, ce Péguy
qui voudrait faire de moi
un nationaliste français,
Cet humain qui prétend savoir ce que je pense ?

J'avais d'abord écrit, pour être plus proche du texte allemand : « Cet humain qui prétend *connaître mes pensées*. » Mais, me rendant compte que « pensées » assonait dangereusement (et assez gauchement) avec « français », j'ai préféré revoir ma copie et opter pour une expression plus sèche et plus orale, qui me semblait mieux rendre justice à la parole sobre et naturelle, « humaine » en quelque sorte, que Dürrenmatt prête à Dieu dans sa relecture du monologue.

Voici désormais ce poème, extrait du recueil *Le Possible est gigantesque*¹, recueil posthume qui se signale par une grande variété de formes, toutes mises au service d'une exploration du monde

¹ Fr. Dürrenmatt, *Das Mögliche ist ungeheuer. Ausgewählte Gedichte*, Zürich, Diogenes, 1993, « *Gott und Péguy* », pp. 7-11. – C'est là que le traducteur français a trouvé notre poème, précédemment paru dans les *Œuvres complètes en trente volumes* [*Werkausgabe in dreißig Bänden*], vol. 27, Zürich, Diogenes, 1980 ; puis dans *Calamar. Almanach littéraire* [*Tintenfisch. Jahrbuch für Literatur*], Berlin, n° 20, 1981, pp. 53-56 et enfin dans le dernier volume des *Œuvres complètes* [*Gesammelte Werke*] de Dürrenmatt, vol. 7 : « Essais. Poèmes » (« *Essays. Gedichte* »), éd. de Franz Josef Görtz, Zürich, Diogenes, 1988, pp. 534-537.

engagée. Péguy en prend pour son grade, certes, bien que l'on puisse également juger que le Dieu de Dürrenmatt ressemble autant à Dürrenmatt que le Dieu des *Saints Innocents* ressemblait à Péguy lui-même. Dürrenmatt lui-même, qui évolua vers l'athéisme en reprochant notamment aux Églises chrétiennes d'avoir accru la peur de la mort par l'invention de l'Enfer, aurait pu se sentir frère d'un Péguy que hanta longtemps l'idée de la damnation... Mais le pastiche est très bien tourné, qui a même réussi – là n'est point son moindre mérite – à franchir la frontière des langues française et allemande. Et la satire a toujours fait partie des meilleures armes de Dürrenmatt, qui disait : « Je ne suis pas un écrivain, je suis un champ de bataille. » Phrase qui indubitablement aurait plu à Péguy !



Frédéric Dürrenmatt lit *La petite liberté* (*Die kleine Freiheit*)
d'Éric Kästners, vers 1952

Friedrich Dürrenmatt

« Gott und Péguy »

Wer ist dieser Mensch, sagt Gott, dieser Péguy
der mich da zu einem französischen
Nationalisten machen will ?

Was gibt er vor meine Gedanken zu kennen ?
Ist er jemals mein Sekretär gewesen
Dem ich meine Briefe diktierte ?

Zwar hat er schöne Verse geschrieben, Gedichte
die bisweilen sogar ich gern lese.
Und er ist tot, ich habe ihn zu mir genommen.
Aber diese Zeilen da
Habe ich verworfen. Sie vermodern
wie sein Leib.
Er soll sie mir nicht in den Mund legen.

Denn ich habe es nicht mehr gern, wenn man
auf die Völker zu reden kommt.
Sie haben mir alle im Verlaufe der Zeit zuviel
Blut vergossen
Das ihre Hände rot färbt. Ich will nichts mehr
von ihnen wissen.

Als ob es nicht genügt, wenn ich jeden Menschen
einzeln begutachte
Ihn hin und her wende, ob nicht doch noch irgend
etwas an diesem verpfuschten Ding
zu gebrauchen sei.

Frédéric Dürrenmatt

« Dieu et Péguy »

Qui est cet homme-là, dit Dieu, ce Péguy
qui voudrait faire de moi
un nationaliste français,
Cet humain qui prétend savoir ce que je pense ?
A-t-il déjà été mon secrétaire ?
Lui ai-je déjà dicté mes lettres ?

Il a écrit de beaux vers, c'est vrai, des poèmes
que j'aime bien lire de temps en temps,
oui, même moi. Et il est mort, je l'ai repris.
Mais ces vers, ceux-là,
Je les ai jetés. Ils pourrissent
comme son corps.
Qu'il ne s'avise pas de me les faire dire.

Car je n'aime plus beaucoup qu'on se mette
à parler des peuples.
Ils ont tous versé trop de sang au fil du temps
trop à mon goût.
Il leur rougit les mains. Qu'on ne me rebatte plus
les oreilles avec eux.

Comme s'il ne suffisait pas que je doive évaluer
chaque humain,
l'inspecter sous tous les angles pour voir si quelque chose
est encore bon à prendre
dans cette créature ratée.

Ohne Blick auf die Etikette, die irgendein
verdrehter Staat quer über seinen Bauch
geklebt hat
Auf der Franzose steht, geboren neunzehnhundert-
zehn als Sohn eines Dramenschreibers und
einer Hebamme
Auch Deutscher aus Dresden, Hinterindier
Amerikaner oder Ukrainer
Etiketten, wie wenn es sich um mehr oder weniger
billige Weinsorten handelte.

Meint man denn, ich sei ein Restaurateur, der hin
und wieder
Im Keller die Völker besichtigt wie eingemachte
Konfitüren
Einen Topf nach dem andern, und die Quitten
den Stachelbeeren vorzieht ?
Als wenn es nicht allein auf jeden Einzelnen
Ankäme
Und wenn sein Urahne Kathedralen erfand
um so schlimmer für den Nachkommen
Wenn er keine mehr findet.

Überhaupt lasse man mich ein wenig mit diesem
Frankreich in Ruhe
Mit diesem Deutschland und England, mit all
diesem ewigen Europa.
Ich bin langsam nicht mehr gut darauf zu sprechen
langsam wird es mir langweilig.

Sans regarder l'étiquette que je ne sais quel
État détraqué a collé en travers
de son ventre.
Français par exemple, né en mille-neuf-cent-
dix, père dramaturge,
mère sage-femme¹,
Ou bien Allemand, né à Dresde, ou Vietnamien,
Américain ou Ukrainien,
Des étiquettes, comme si on parlait de vins
plus ou moins buvables.

Ils croient peut-être que je suis un restaurateur
qui, quand ça lui chante,
Descend à la cave passer les peuples en revue
comme des confitures en pots
L'un après l'autre, et qui préfère
les groseilles aux coings ?
Comme si l'essentiel n'était pas
chacune et chacun.
Et si son ancêtre a inventé les cathédrales,
qu'il ou elle ne vienne pas se plaindre
De ne plus en trouver une seule.

Et puis à la fin, qu'ils me laissent un peu en paix
avec leur France,
Avec cette Allemagne et cette Angleterre, avec toute
cette sempiternelle Europe.
Je commence sérieusement à perdre patience ;
tout cela commence à sérieusement me fatiguer.

¹ Aucune allusion précise dans ces données d'état-civil. Il semble douteux que Dürrenmatt pense (inconsciemment ?) à Jean Anouilh (1910-1987), dramaturge, dont le père était tailleur et la mère pianiste, voire à Jean Genet (1910-1986), dramaturge lui aussi, dont le père est inconnu et la mère femme de chambre.

Langsam werden mir die Menschenfresser fast lieber
die da irgendwo im Urwald
Im Streit um ein Kamel mit zwei Höckern oder
um einen halbvermoderten Elephanzahn
Den unnachgiebigen Angehörigen eines fremden
Stammes kurzerhand gar kochen.
Sie beten wenigstens nicht mich an, wie es diese
Europäer vorgeben
Sondern einen Götzen mit sieben Armen und fünf
Beinen
Ein Monstrum, bei dem man nicht weiß, was vorne
ist oder hinten.
Da kann ich doch wenigstens mit gutem Gewissen
diesen armen Schluckern vergeben.

Während diese Franzosen und Schweizer katholische
Aktion betreiben oder reformierte theologische
Zeitschriften herausgeben
Aber nicht den Glauben haben, den ich nun endlich
einmal bei ihnen sehen möchte
Den Glauben, der Berge versetzt.

Ist irgendwo schon ein schlimmeres Durcheinander
gesehen worden als in diesem Europa ?
Solch ein heillooses Kreuz und Quer von Dummheit
und Brutalität, solch ein Wust an unklarem Denken ?
Zuerst haben die Spanier gemordet, dann fingen die
Franzosen an
Jedes Volk immer tüchtiger und lustiger als das
andere, mit immer besseren Guillotinen.
Dann die Engländer. Schließlich die Deutschen
und Italiener.

Und jetzt, als man schon glaubte, es sei wirklich
einfach nichts mehr anderes möglich als der
Friede
Scheint man sich im Osten zu neuen Blutbädern
vorzubereiten.
Ist es ein Wunder, daß mir alle diese europäischen
Völker gleichermaßen verdächtig vorkommen ?

J'en viendrais presque à préférer les cannibales,
au fond de leur forêt vierge,
Qui se disputent pour un chameau à deux bosses ou
une défense d'éléphant à moitié pourrie
Et n'hésitent pas à faire bouillir les sauvages
d'une tribu étrangère sans autre forme de procès.
Eux au moins ne me vénèrent pas, contrairement
à ce que prétendent ces Européens.
Ils se prosternent devant une idole à sept bras
et cinq jambes,
Un monstre dont on ne distingue même pas le cul
de la tête.
Je peux au moins leur pardonner la conscience
tranquille, à ces pauvres bougres.

Tandis que ces Français et ces Suisses qui mènent des
actions catholiques ou publient des
journaux théologiques réformés
N'ont pas la foi que je voudrais enfin,
enfin voir en eux,
La foi qui déplace des montagnes.

A-t-on déjà vu ailleurs qu'en cette Europe
chaos plus effroyable ?
Plus affligeant tourbillon de bêtise
et de brutalité, un tel monceau d'idées fumeuses ?
D'abord ce sont les Espagnols qui ont tué, ensuite
les Français s'y sont mis.
Chaque peuple plus appliqué et plus enjoué que
son voisin, avec des guillotines toujours plus affûtées.
Puis les Anglais. Et enfin les Allemands
et les Italiens.

Et aujourd'hui, alors qu'on osait croire que la paix
était vraiment la seule issue possible,
la seule,
Voilà qu'à l'Est on se prépare, dirait-on,
à de nouveaux bains de sang.
Est-ce si étonnant que ces peuples d'Europe me semblent
plus suspects les uns que les autres ?

Nein, ich habe keinen dieser Morde vergessen
nicht den geringsten und nebensächlichsten
Und keinen General, der sie anordnete, eine
Henry Clay dabei in Brand steckend
Denn ich bin nicht der Gott Frankreichs oder
Deutschlands oder der Sowjetunion
Ich bin ganz und gar nicht ihr Gott, ich bin
nicht der Gott der Sieger – und der Staat
ist immer ein Sieger –
Ich bin der Gott derer, die erschlagen am Boden
liegen.

Darum will ich auch nichts mehr von ihren Kreuz-
zügen hören und ihren besten Soldaten
In wessen Namen sie auch kämpfen. Es klingt mir
zu sehr nach Bartholomäusnacht und der
Inquisition.
Charles Péguy schweige davon. Sie stinken mir
zum Himmel.

Was jedoch in diesem jämmerlichen Europa blieb
in dieser ausgebluteten Halbinsel
Die ich zwischen zwei Meere gepreßt habe
unter dessen Himmel
Immer noch die Völker weiter herumhantieren
im wackeren Glauben
Ich drücke auf immer und ewig die Augen zu
sind die Tränen
Und die Gebete, die hin und wieder zwischen
den Ruinen zu mir hinaufsteigen :
Sie weinen sie alle und in jedem Land beten
bisweilen einige
Denn die Not ist oft groß. Es ist eine
Blasphemie, zu sagen

Non, je n'ai oublié aucun de ces crimes,
pas le moindre, pas le plus infime
Et pas un de ces généraux non plus,
qui les a ordonnés en allumant son cigare¹.
Car je ne suis ni le Dieu de la France ou de
l'Allemagne ou de l'Union soviétique.
Je ne suis pas leur Dieu, pas le moins du monde,
je ne suis pas le Dieu des vainqueurs
– et l'État ressort toujours vainqueur.
Je suis le Dieu de celles et ceux dont le corps est resté
couché au sol, anéanti.

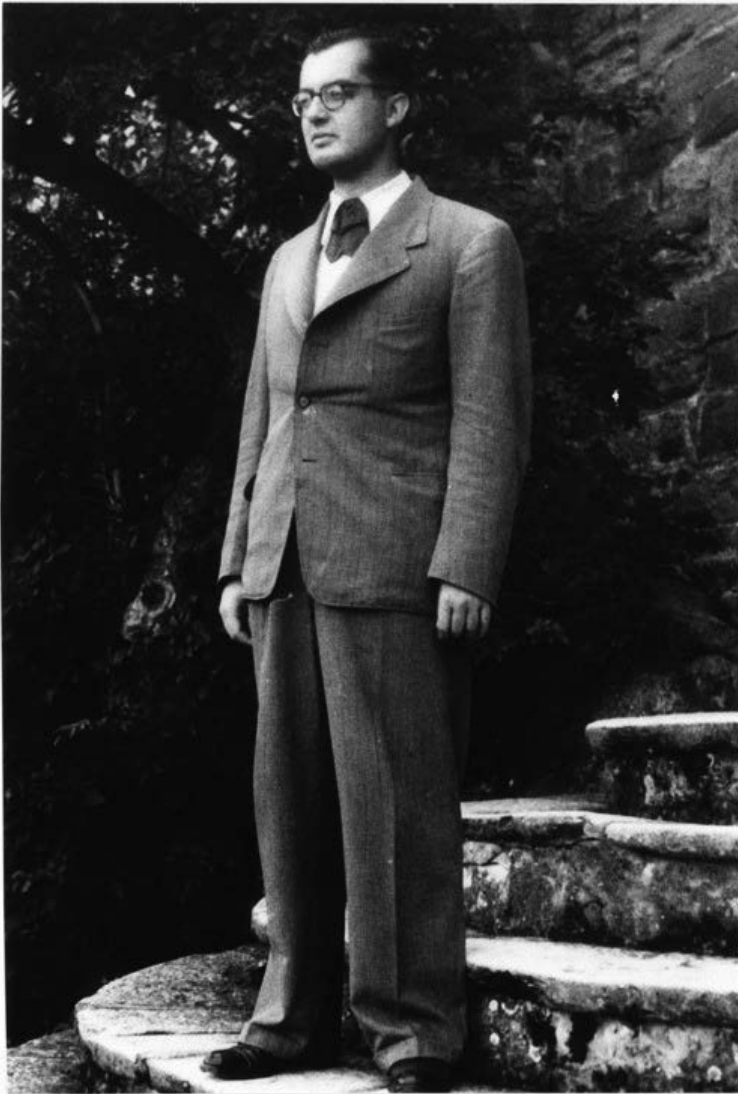
Voilà pourquoi je ne veux plus entendre parler de leurs
croisades et de leurs braves soldats
Au nom desquels ils luttent. Ça sent trop la nuit
de la Saint-Barthélemy et
l'Inquisition.
Et je ne parle même pas de Charles Péguy. Ils m'empuangent
les cieux.

Mais ce qui reste dans cette Europe de malheur,
sur cette presqu'île vidée de son sang
Que j'ai serrée entre deux mers
et dont les peuples
Continuent d'errer sous le ciel
pénétrés de leur foi si solide,
Je ferme les yeux pour les siècles des siècles,
ce sont les larmes
Et les prières qui ça et là montent vers moi
d'entre les ruines :
Ces prières tout le monde les pleure et dans chaque pays
certaines et certains prient parfois,
Car souvent la détresse est grande. C'est un
blasphème de dire qu'un seul peuple

¹ Littéralement : « [...] un de ces généraux non plus / qui leur a ordonné de mettre le feu à un Henry Clay / Car [...] ». Le traducteur ne traduit pas une allusion à Henry Clay (1777-1852) : homme politique américain, élu républicain-démocrate du Kentucky, secrétaire d'État et auteur des célèbres compromis du Missouri et de 1850, ce qui lui valut le surnom de « Grand pacificateur » (« *the Great compromiser* »).

Nur eines der Völker weine ehrbar und
nur eines
Spreche ehrbare Gebete.

Zum Teufel mit den falschen Meinungen
die über mich verbreitet werden.



Frédéric Dürrenmatt vers 1943
(Archives de Verena Dürrenmatt, sœur cadette de « Fritz »)

sait pleurer honorablement
et qu'un seul
fait des prières honorables.

Au diable les fausses opinions
qu'on répand sur mon compte.

Trad. Alexandre Pateau





Georges Anguélov, photographie de 2012
(source : blog.fliorir.com/2012/12/blog-post_26.html)

Deux quatrains de la *Ballade du cœur qui a tant battu* traduits en bulgare

Romain Vaissermann

À l'affût des traductions en langues slaves de Péguy, nous avons trouvé deux quatrains de notre auteur traduits en bulgare par Georges Anguélov (Георги Ангелов) dans le numéro 32 de septembre 2011 du *Monde littéraire* (*Литературен свят*), revue littéraire électronique dont il est rédacteur en chef. Cette revue, fondée en 2008, se donne pour objectifs de « ressusciter de l'oubli des auteurs qui, pour une raison quelconque dans le passé, n'ont pas réussi à devenir suffisamment populaires, mais dont l'œuvre mérite de trouver une place dans notre littérature », mais aussi de « faire découvrir aux lecteurs l'œuvre d'auteurs russes, occidentaux et balkaniques plus ou moins célèbres, afin d'ouvrir sur eux de nouvelles perspectives ».

Dans ce florilège de huit poètes français du XX^e siècle (« Френски поети – II »), Péguy figure en première ligne, juste avant Pierre Emmanuel, Robert Desnos, Claude Sernet, Georges-Emmanuel Clancier, Jean Rousselot, Jean Follain et Paul Éluard. Un premier volet (« Френски поети – I »), paru le 11 juillet 2009, avait été consacré à Jacques Prévert, Robert Desnos (déjà), Guillevic, Rabah Belamri et à Bruno Bernier – poète bien moins connu, né à Lille en 1956. Le choix, qui étonnera peut-être un historien de la littérature, s'explique en grande partie par le fait que le traducteur a simplement opéré à partir des traductions russes fournies sur le défunt site internet russe *Parler en langues* (*Speaking In Tongues – Лавка Языков*, *spintongues.vladivostok.com*, actif de 1996 à 2009), lui-même publié sous la direction du traducteur Max(ime) Nemtsov.

Un tel mariage rappelle celui de la carpe et du lapin, mais pour les péguistes, qu'importe ? À n'en pas douter, huit petits vers peuvent retenir le lecteur bulgare, le faire réfléchir, lui donner envie d'en savoir davantage sur notre auteur : Charles Péguy.

Le traducteur bulgare des vers de Péguy est Georges Borissov Anguélov. Né le 1^{er} juillet 1968 dans la ville de Parvomaï, région de Plovdiv, il est diplômé en histoire de l'Université « Saints Cyrille et Méthode » de Véliko Tarnovo. Il vit et travaille dans le village de Zétivo, région de Tchirpan.

Membre de plusieurs sociétés littéraires, dont l'Union des écrivains bulgares, il est lauréat de plusieurs prix littéraires de son pays. Voici ses principaux recueils : *Langage du crépuscule* (Езикът на здрача, 1997), *Chroniques enfouies* (Ненамерени хроники, 2000), *Arrière-garde* (Ариергард, 2003), *Une grue au-dessus de la neige* (Жерав над снега, 2007), *Un point de repos* (Опорна точка, 2007), *Une autre liberté* (Друга свобода, 2008), *Ce qui est tu* (Премълчаното, 2014), *Une autre liberté* (Свобода, 2014), *Tercets* (Трестиишия, 2014), *Épicentre* (Епицентър, 2014), *Traînée de cendres* (Пепелище, 2017), *Argile* (Глина, 2019). Ses poèmes ont été publiés dans la presse nationale, dans des anthologies, dans des recueils, et traduits en russe, anglais, turc, serbe, français, espagnol, portugais et croate.

Lui-même traduit principalement du russe et, principalement, de la poésie.

L'extrait de poème qu'il a traduit de Péguy n'est guère volumineux : il s'agit de deux quatrains de la *Ballade du cœur qui a tant battu*.

Le deuxième quatrain correspond certainement au n° 88 de la « Ballade III »¹ dans la récente édition de la Pléiade.

Le premier quatrain est, pour sa part, assez difficilement reconnaissable, peut-être parce que le traducteur bulgare est parti d'une traduction russe. Est-ce bien le quatrain n° 2 de la « Ballade V »² dans la récente édition de la Pléiade, comme nous le pensons ? Les deux quatrains ne voisinaient-ils pas dans la précédente édition de la Pléiade, celle de 1975 ? Ou bien le traducteur songe-t-il aussi au quatrain 238 de la « Ballade I »³ : « Cœur tant de fois broyé / Sous le marteau, / Cœur tant de fois noyé / Aux grandes eaux. » ? Nous avons bien essayé d'entrer en contact avec Georges Anguélov, mais il n'a pas répondu à nos interrogations, tout en acceptant d'offrir sa traduction aux lecteurs du *Porche*.

Place à la poésie, qu'elle soit originale – c'est-à-dire traduite de l'inspiration – ou traduite d'une langue en une autre !

¹ P₂ 1006 = P₁ 1294.

² P₂ 1056 = P₁ 1294.

³ P₂ 962 = P₁ 1290.

Charles Péguy

Cœur tant de fois lavé
D'ablutions,
Terrain mal emblavé
D'alluvions.

*

Laisse là tes regrets,
Plein de remords,
Ou laisse tes remords,
Plein de regrets.

Шарл Пеги

Сърце, умито от алена вода,
е безпльтно.
Земя, неумита от снежна вода,
е неплодна.¹

*

Мъки на разкаяние
заради мъки на съвестта.
Мъки на съвестта
заради мъки на разкаяние.²

Trad. Georges Anguélov



¹ Soit, en retraduction : « Cœur délavé d'eau pure, / Tu es sans chair. / Sol sans neige fondue, / Tu es stérile. »

² En retraduction : « Affres de conscience / Avant remords. / Affres de conscience / Après remords. »



Carte postale oblitérée, série « La Défense du Drapeau »
(« fabrication française », 1914-1915)
choisie par Ducharlet comme première de couverture
des *Chansons du pays d'Abel*

Un sonnet d'Émile Ducharlet dédié à Charles Péguy

R. Vaissermann

Originaire de Charente-Maritime, Émile Ducharlet est à la fois poète et curieux de certaines tranches de notre Histoire.

Né à Rochefort-sur-Mer en 1946, il réside dans son enfance à Bourcefranc-le-Chapus, dont il fréquente l'école primaire, avant d'entrer au lycée technique de Saintes, qu'il quitte à 16 ans un diplôme de comptable en poche.

Trop jeune pour trouver un emploi stable, il va dès lors de porte en porte, colporteur pour de la coutellerie de Thiers et, à 18 ans, signe un engagement de 4 ans dans l'armée de terre : Aviation légère de l'armée de terre à Nancy en 1964, École Nationale des sous-officiers d'active de Saint-Maixent (1965), avant un changement d'armes pour le 1^{er} Régiment d'Infanterie motorisé (Sarralbe-Sarrebouurg de 1966 à 1968). Entré à la Poste fin 1968 comme petit télégraphiste sur le boulevard Montparnasse, il y fait carrière, gravissant les échelons au fil des affectations (Paris, Malakoff, Beurieux pour terminer comme formateur durant 27 ans à Évry), et ce jusqu'à l'an 2000.

Pendant son séjour de 5 ans à Beurieux, dans l'Aisne – base arrière du Chemin des Dames de 1917 – et peut-être poussé par son admiration pour Alain-Fournier et son *Grand Meaulnes*, il écrit, en 1971, son premier poème, une ballade en hommage aux Poilus récompensée par la Société Littéraire des P.T.T., dont il deviendra plus tard délégué départemental et membre du Conseil d'administration.

En parallèle à son activité de fonctionnaire, en 1993, avec Michelle, Picarde épousée en 1969, il fonde une petite entreprise d'édition : « La Lucarne ovale » (clin d'œil à Pierre Reverdy) qui éditera bon nombre de poètes. Citons, parmi les plus connus, Jacques Simononis, Jehan Despert, ou Christophe Dauphin. « La Lucarne ovale » publie également plusieurs monographies d'histoire de la Charente-Maritime. De 1993 à 2003, Ducharlet est aussi l'éditeur de l'excellente revue de poésie *Le Cri d'os*. L'activité éditoriale de l'entreprise ayant cessé en 2003, une association, « Les Amis de la Lucarne ovale », en a tout de suite pris le relais, se

chargeant elle-même de nouveaux ouvrages, de la conception à l'impression.

Père d'une fille et grand-père de deux petites filles, Émile Ducharlet réside désormais à Saint-Ouen-en-Brie, où il coule une retraite heureuse et d'où il a accepté gracieusement de relire le présent article, tout en étant ravi d'offrir deux sonnets aux lecteurs du *Porche*.

Ce féru d'Histoire s'intéresse particulièrement à la Première Guerre mondiale, comme en témoignent plusieurs ouvrages, parmi lesquels nous relèverons, bien entendu, *Les derniers jours de Charles Péguy. Août-septembre 1914* (Saint-Ouen-en-Brie, La Lucarne ovale, 2014, 64 pages). Ses intérêts sont variés, allant des fusillés pour l'exemple de la Grande Guerre¹ à l'anecdote historique².

Dans le sillage de ses études sur sa Charente-Maritime natale (*Brouage au temps des prisons*, 2008 ; *Brouage en Poésie*, 2019 ; *Si Brouage m'était conté*, 2021), il s'intéresse au fondateur de Québec en 1608, Samuel Champlain, né à Brouage vers 1570, et appartient au Comité du Mémorial des origines de la Nouvelle-France, pour lequel il a donné de nombreuses conférences et écrit plusieurs études (*Il y a quatre siècles, ils rêvaient la Nouvelle-France*, 2015 ; *Champlain et les Iroquois*, 2019 ; *Qui es-tu Samuel Champlain ?*, 2021).

Il s'est aussi attelé à des ouvrages plus proprement littéraires, aux titres explicites, que ce soit en prose : « *Le Petit prince* » a 77 ans (2020), *Maudit Rimbaud !* (2020), ou en vers : *Douze poèmes symbolistes dans les pas de Gauguin* (2016), *La Ballade de Marie Mancini* (2018), *Ode à Tristan Corbière* (2023), sans oublier les *Chansons du pays d'Abel. Sonnets et ballades sur la Grande Guerre* (2014), qui font l'objet de toute notre attention aujourd'hui.

Ce recueil, anniversaire de la mort du « bouillant Péguy »³, est composé de ballades et de sonnets, les deux genres qu'affectionnent Péguy non moins que Ducharlet l'auteur. Le neuvième des 56 poèmes est le sonnet suivant, qui obéit à la métrique classique,

¹ Militant pour la réhabilitation des fusillés pour l'exemple, Ducharlet a écrit sur ce sujet *Caporal Joseph Dauphin, mutin de 1917* (2015) et *Les Charentais-Maritimes fusillés durant la Grande Guerre* (2019). Il est également membre de l'association « L'Encrier du Poilu » et auteur d'articles dans sa revue.

² *Le Drame de la « Provence II »*, 26 février 1916 (2016).

³ Expression de Ducharlet dans son avant-propos : Émile Ducharlet, *Chansons du pays d'Abel. Sonnets et ballades sur la Grande Guerre*, préface par Jehan Despert, illustrations de Michel Benedetti, Saint-Ouen-en-Brie, La Lucarne ovale, 2014, p. 11.

moyennant de méritoires rimes a' bba' / a' bba' / ccd' / ed'e et nonobstant deux obscurités¹ :

À Charles Péguy (1873-1914)²

*Étoile de la mer, voici la lourde nef
Où nous ramons tout nuds sous vos commandements...*

Charles Péguy, *La Tapisserie de Notre Dame*

Lieutenant ! Tes yeux morts voient-ils l'aube nouvelle,
Semblable à ces matins dans leur manteau d'encens,
Où mille vous partiez, ne revenaient que cent,
Votre vie suspendue à un battement d'aile ?

D'une balle en plein front, la mort te fut fidèle,
Abattant l'homme entier, ta force, ton accent.
Elle tuait ton verbe, elle buvait ton sang ;
Hors la Beauce des blés, n'étais-tu point fou d'elle ?³

Beau mort de Villeroy ! Voici qu'un nouveau jour
Avec le vent se lève aux abors de Vaujours,
Abordant les champeaux dans un chant de misaine.

De ce temps-là, Péguy, tes *Cahiers* sont restés,
Chartres pour brimbaler les mots *de la quinzaine*⁴
Et, du haut de sa nef, tes saintes libertés.

¹ Flou syntaxique du mot « Chartres » au vers 11 ; et opacité de l'expression « saintes libertés ». Mais ce sont là menus défauts dus au respect des contraintes fortes du sonnet, qui fait clairement mémoire de la foi de Péguy et de son esprit d'homme libre.

² Ém. Ducharlet, *Chansons du pays d'Abel*, op. cit., p. 25.

³ Ce vers s'interroge sur la façon tragique dont Péguy a été tué (comme beaucoup de jeunes officiers à l'époque) : une telle exposition, debout face à l'ennemi, était plutôt suicidaire.

⁴ Nous respectons les italiques de l'auteur, qui font remarquer l'insertion du titre des *Cahiers de la quinzaine* dans les deux vers 12-13.

Nous y joindrons en diptyque cet autre sonnet, peut-être plus inspiré, tant il est vrai qu'Alain-Fournier, grand ami de Péguy, joua quelque rôle dans la vocation littéraire de Ducharlet, de son propre aveu :

À Alain-Fournier (1886-1914)¹

*Vous irez, doucement, tout le long des bordures,
Chercher des fleurs pour vous les mettre à la ceinture,
Mes pensées frissonnantes pour en faire un bouquet.*

Alain-Fournier, *Miracles*

Le vieux préau n'est plus ; nos cahiers d'écoliers,
Cet âge où nous courrions les chemins d'aventure...
Un siècle a tout changé : les gens, la devanture,
Et le goût s'est perdu des rudes mobiliers.

Pourtant, à vingt-huit ans, tous les épistoliers
T'avaient déjà promu maître en littérature.
Mais quel jeune aujourd'hui connaît ta signature ?
Qui rappelle² ta mort au bois des Chevaliers ?

Ton soleil s'est éteint, mais dans le feu des aulnes,
Les sentiers solognots, je rêve encor de Meaulnes,
D'Yvonne, d'Angillon, d'Épineuil-le-Fleuriel.

Un poète s'en va, dit-on, mais ne trépassa,
Car sur de vieux rayons³ il nous lègue son miel :
Ce roman qui survit malgré le temps qui passe.

¹ Ém. Ducharlet, *Chansons du pays d'Abel*, *op. cit.*, p. 32.

² Dans le livre figure un solécistique « se souvient »... C'est ici la seule modification du texte qui nous est due, avec quelques ponctèmes, changés pour d'autres qui nous semblent plus adéquats. [N. d. l. R.]

³ Comprendre : de livres.

Deux autres ouvrages, enfin, de l'œuvre de Ducharlet font résonance avec Péguy mais semblent plus éloignés de notre propos : *La Mort du petit Jaurès* (2018) et *Du carmel aux tranchées, Thérèse de Lisieux* (2019). Le lecteur intéressé par tel ou tel titre de cette bibliographie somme toute abondante, pourra se procurer les livres de l'auteur sur le site internet *www.ebay.fr* – l'auteur n'ayant pas confié ses œuvres aux circuits habituels de distribution mais seulement à quelques libraires et aux stands de divers salons du livre. Le bénéfice des ventes des *Chansons du pays d'Abel* va au Souvenir français.





Guity Novin dans son studio de Kingston, en 1981

Un extrait du *Porche du mystère de la deuxième vertu* traduit en persan

R. Vaissermann

Charles Péguy n'a guère été traduit en langue persane – assez récemment – que pour un passage du *Porche du mystère de la deuxième vertu*, mais il est intéressant de remarquer que sa traductrice est assez célèbre par ailleurs : il s'agit de Guity Novin (گیتی نوین), peintre iranienne dont l'on trouve les œuvres dans des collections privées et publiques du monde entier, chef de file du transpressionnisme.

Guity Navran¹ (نوران) naquit le 21 avril 1944 en Iran à Kermanshah, capitale de la province du même nom, à 500 km à l'ouest de Téhéran.

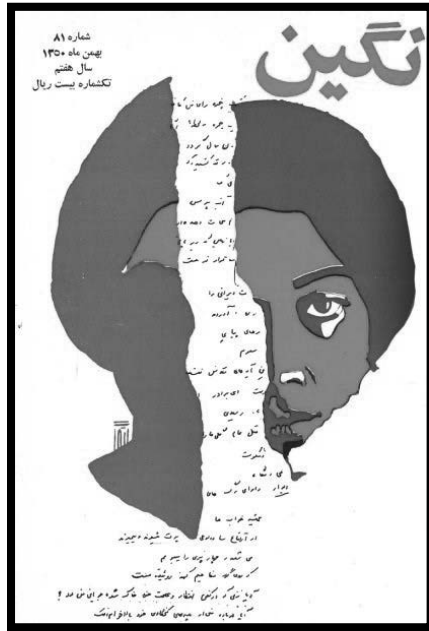
Son grand-père paternel, Abdur Rahim Navran, faisait du commerce en Azerbaïdjan, entre les ports de Bakou, de Lankaran et d'Astara. Hélas, les terres côtières de la mer Caspienne furent convoitées par diverses puissances lors de la Première Guerre mondiale. Après de nombreuses péripéties, en 1921, l'Armée rouge conquiert le port d'Anzali et ne tarda pas à saccager et rançonner tous les navires d'Abdur Rahim, comme au demeurant les biens d'autres marchands iraniens implantés là. Abdur Rahim, incapable de continuer ses activités commerciales après avoir perdu ses navires et fait faillite, se suicida. Abdur Rahman, jeune fils unique de l'homme d'affaires, fut alors séparé de sa jeune mère et élevé par d'autres membres de la famille Navran. Après avoir terminé ses études secondaires, il travailla au bureau des douanes et put au bout d'un certain temps ramener sa mère chez lui – ils ne se quitteront plus. Rapidement nommé aux douanes de Qasr Shirin, voisines de l'Irak, Abdur Rahman passait ses journées libres à Kermanshah, où il fit la connaissance de la jeune Moluk Kashfi – fréquentation qui conduisit rapidement à un mariage. Aînée des quatre enfants du couple, Guity avait neuf ans lorsque sa famille décida de rester définitivement à Téhéran. Encouragée par un professeur convaincu de son talent artistique exceptionnel, elle étudia les beaux-arts au

¹ Sur elle nous avons consulté diverses sources en ligne : *Wikipédia* bien sûr, le site et le blogue personnels www.guitynovin.com et guity-novin.blogspot.com ; un article d'Aziz Anzabi (« Guity Novin ») paru dans son magazine culturel *AzizArt* (novembre 2016, pp. 15-16)...

Collège pour filles de Téhéran et reçut son diplôme avec mention en 1960 ; elle obtint son baccalauréat en arts graphiques en 1965 et s’inscrivit à la Faculté des Arts décoratifs.

Guity entre en 1970 comme graphiste au Département des arts graphiques du Ministère de la Culture et des Arts, mais il n’est guère aisé d’être une femme dans un milieu si conservateur. Le directeur ne voudrait-il pas faire d’elle sa secrétaire ? Guity ne peut que constater que ses propositions ne sont jamais adoptées. Elle décide alors de quitter la fonction publique, de créer ses propres affiches, et rencontre immédiatement le succès, notamment auprès de la jeune génération des cinéastes indépendants, par exemple lors du premier Festival cinématographique international de Téhéran.

C’est en 1971 qu’elle tient sa première exposition individuelle dans la galerie d’art Négar (نگار), dans la capitale iranienne. Elle expose aussi ses œuvres dans la galerie Seyhoun de Téhéran en 1973, lors de l’exposition des femmes artistes lors des Jeux Asiatiques de 1974, et au Salon d’automne de Paris en 1975. Comme illustratrice, elle conçoit avec succès des couvertures pour le magazine mensuel littéraire *Gemme* (Négin, نگین), le journal *Le Temps* (*Zamân*, زمان) ou d’autres périodiques comme *Valve* (*Darichéh*, درپچه).



Couverture de Guity Novin pour le mensuel *Gemme* (Négin, نگین), 1971

Guity épouse en 1969, un économiste et écrivain, le docteur Farid Novin, avec qui elle aura trois fils.

Guity Novin s'installe avec sa famille à La Haye en 1975 ; elle y expose ses œuvres au Palais Noordeinde (1975) et poursuit ses études à la Libre Académie des arts visuels.

Elle s'installe en Angleterre en 1976. Elle poursuit inlassablement ses études et expose en banlieue, à Didsbury (1976). Elle remporte un concours organisé par l'« *Event Cinema Association* » de Londres à l'échelle du Royaume-Uni et gagne le droit d'être exposée au National Theatre de South Bank (1979), avant d'émigrer de nouveau.

En 1980, nouveau départ, pour le Canada. Elle habite d'abord Kingston, sur le lac Ontario, où elle expose dans la galerie Brock, puis en 1983 Montréal (galerie Sherbrooke). Mais c'est à Ottawa qu'elle travaille et expose de 1984 à 1996 (galeries Trillium et Artex). Elle fit aussi des apparitions à Toronto (galeries Christopher Hughes, *One of A Kind*).

C'est en 1994 qu'elle s'oriente vers le mouvement nommé « transpressionnisme »¹ en réponse au post-modernisme qui proclamait la mort de l'art et la fin de la peinture. Première œuvre allant dans ce sens, *Clytie* représente cette année-là la nymphe tombée amoureuse du dieu-soleil Apollon et métamorphosée en tournesol.

Le transpressionnisme dénonce le nihilisme comme un piège et célèbre la capacité de renouvellement de l'art en tant de création. Il intègre volontiers photographies et techniques numériques aux coups de pinceau traditionnels sur toile. Le transpressionnisme est la projection d'une sensibilité esthétique émerveillée qui représente la réalité pour inspirer au spectateur une interprétation éclairée de la tragédie humaine. Les chefs-d'œuvre du transpressionnisme sont souvent basés sur des visions poétiques et énigmatiques, des allégories mythologiques, parfois ésotériques, qui rappellent le symbolisme. Les peintres les plus marquants de ce mouvement très féminin sont la Brésilienne Fer Veriga, l'Ukrainienne Irène Kupyrova, la Serbe Diana Zwibach, les Américaines Shano et Terri Baugh-Norman, la Hollandaise Lorena Kloosterboer, la Norvégienne Ellen Marlen Hamre.

¹ Terme trouvé par la critique d'art Paula Pieault-Stein (*Globe and Mail*, 12 février 1996).

Depuis 1996, Novin vit à Vancouver, où elle expose régulièrement au North Vancouver Community Arts Council (« *Art in Garden* »). Elle participe aussi à des expositions collectives (galeries Ferry Building en 2006 et 2008, CityScape en 2009). Son étude en ligne aux 99 chapitres, *Histoire du graphisme (A History of Graphic Design)*, est utilisée comme manuel dans de nombreuses Facultés de graphisme à travers le monde et compte aujourd'hui plus de 3,5 millions de lecteurs.



Guity Novin à Vancouver, en 2009

Puisse sa traduction de Péguy en persan trouver un lectorat aussi pléthorique ! Nous l'avons trouvée en ligne, à l'adresse artreact.blogspot.com/2015/04/charles-peguy-1873-1914-le-porche-du.html, datée du 3 avril 2015 et illustrée par l'artiste elle-même.

Le texte choisi est un passage morcelé du *Porche du mystère de la deuxième vertu* (درآستان رازگین دومین شاونگی), situé dans la Pléiade d'aujourd'hui aux pages P2 629, 632, 632-633 – mais la traductrice renvoie curieusement à l'édition de la *Nouvelle Revue Française* (1916), tout en associant au titre de l'œuvre *Portico of the Mystery of the Second Virtue* (c'est-à-dire le titre choisi par Dorothy Brown

Aspinwall en son temps¹) le texte traduit de David Louis Schindler Jr dans *The Portal of the Mystery of Hope*². Le texte original étant donné à côté du texte anglais, nous supposerons que la traductrice a traduit Péguy du français en s'appuyant sur la traduction anglaise préexistante.

Le Porche du mystère de la deuxième vertu

Charles Péguy

La foi que j'aime le mieux, dit Dieu, c'est l'espérance.

La foi, ça ne m'étonne pas.

Ça n'est pas étonnant.

[...]

J'éclate tellement dans ma création.

Que pour ne pas me voir vraiment il faudrait que ces pauvres gens
fussent aveugles

La charité, dit Dieu, ça ne m'étonne pas.

Ça n'est pas étonnant.

¹ États-Unis, New Jersey, Metuchen, Scarecrow Press, 1970. – Canadienne de Calgary, Dorothy Frances Brown (Regina, 21 octobre 1910 – après 1998) épousa le 10 janvier 1942 à l'église épiscopaliennne méthodiste de Caldwell (Idaho) le décorateur d'intérieur, anciennement de New York et d'Hollywood, Albion Newton Aspinwall (1902, Magnolia, New Jersey – 21 août 1963, Honolulu) puis en 1972 l'agent de change en retraite Robert F. Herpick (19 juin 1905, Seattle – 31 décembre 1973, Honolulu). Fille d'Ernest T. Brown et de Frances Armstrong de Calgary, Dorothy Brown obtint brillamment le baccalauréat ès-arts (1933) et la maîtrise ès-arts (1939) de l'Université de l'Alberta. Elle partit, en 1937-1938, étudier à la Sorbonne comme boursière du gouvernement français. Elle enseigna ensuite à Calgary : à l'école du Colonel Walker, à l'école du souvenir de James Short, au collège de Wetaskiwin (1933-1936), au lycée de Calgary (1936-1937 puis 1938-1940), à l'Université de Washington (1940-1941), où elle enseigna et prépara son doctorat en langues romanes (PhD : *The art of translating French verse*, 1948). Elle fit longtemps partie du Collège d'Idaho comme professeur associé de français (1941-1947), avant d'être professeur assistant (1948-1953), professeur associé (1953-1959) et enfin professeur au Département des langues européennes de l'Université de Hawaï à Honolulu, où elle créa des laboratoires de langues à la pointe de la technologie et de la pédagogie. On lui doit comme linguiste un article sur les langues à Hawaï (« *Languages in Hawaii* », *Publications of the Modern Language Association of America*, année LXXV, n° 4, fasc. 2, septembre 1960, pp. 7-13). Elle fut un membre actif de la « *Paul Claudel society in the Pacific* » et édita avec Mira Baciu-Simian son premier bulletin, *Paul Claudel in the Pacific*, en mai 1975.

² Michigan, Grand Rapids, William B. Eerdmans Publishing Company, 1996.

Ces pauvres créatures sont si malheureuses qu'à moins d'avoir un cœur de pierre, comment n'auraient-elles point charité les unes des autres.
Comment n'auraient-ils point charité de leur frères.
Comment ne se retireraient-ils point le pain de la bouche, le pain de chaque jour, pour le donner à de malheureux enfants qui passent.
Et mon fils a eu d'eux une telle charité.
[...]

Mais l'espérance, dit Dieu, voilà ce qui m'étonne.
Moi-même.
Ça c'est étonnant.

Que ces pauvres enfants voient comme tout ça se passe et qu'ils croient que demain ça ira mieux.
Qu'ils voient comme ça se passe aujourd'hui et qu'ils croient que ça ira mieux demain matin.
Ça c'est étonnant et c'est bien la plus grande merveille de notre grâce.
Et j'en suis étonné moi-même.
Et il faut que ma grâce soit en effet d'une force incroyable.

Portico of the Mystery of the Second Virtue
trad. Dorothy Brown Aspinwall

The faith that I love best, said God, is hope.

*Faith does not surprise me.
It is not surprising.*

[...]

I burst forth so strikingly in my creation.

That truly these poor people would have to be blind not to see me.

Charity, said God, is not tricky.

It does not surprise me either.

These poor children are so unhappy that unless they have hearts of stone how could they help loving each other.

Why would they not love their brothers.

Why would they not take the bread from their own mouths, their daily bread, to give it to wretched passing children.

My son received from them just such charity.

[...]

*Hope, said God, that does surprise me.
Even me.*

That is surprising.

That these poor children see all that happens, and they believe that tomorrow will be better...

That they see what goes on today and believe that tomorrow morning will be better.

That is surprising and it is certainly the greatest wonder of our grace.

I myself am surprised at it.

And my grace must indeed be of incredible power.

The Portal of the Mystery of Hope
trad. David Louis Schindler Jr

The faith that I love best, says God, is hope.

Faith doesn't surprise me.

It's not surprising.

[...]

I am so resplendent in my creation.

That in order really not to see me these poor people would have to be blind.

Charity, says God, that doesn't surprise me.

It's not surprising.

These poor creatures are so miserable that unless they had a heart of stone, how could they not have love for one another.

How could they not love their brothers.

How could they not take the bread from their own mouth, their daily bread, in order to give it to the unhappy children who pass by.

And my son had such love for them.

[...]

But hope, says God, that is something that surprises me.

Even me.

That is surprising.

That these poor children see how things are going and believe that tomorrow things will go better.

That they see how things are going today and believe that they will go better tomorrow morning.

That is surprising and its by far the greatest marvel of our grace.

And I'm surprised by it myself.

And my grace must indeed be an incredible force.

و خداوندگار گفت : باوری که بس دوست میدارم "امید" ست

وز باور شگفتزده نیستم
که برایم شگفتآور نیست

[...]

که من بس پرتوافشانم در آفرینش خویش

و براستی برای نادیدن من این مردمان بی توان می باید که نابینا باشند

و خداوندگار گفت از نکوکاری شگفت زده نیستم
که برایم شگفتآور نیست

کین آفریدگان بی توان آنچنان در آشفته اند که مگر آنکه اگر دلی از سنگ
نداشته بودند چگونه توانستندی که بر یکدگر عاشق نباشندی

چگونه توانستندی که برادر خویش دوست نداشته باشندی
چگونه نتوانستندی نان خویش از دهان بگیرندی تا که آنرا به کودکان
نابشادمان در گذار بدهدی

و پسر من آنان را آنچنان دوست می داشت

[...]

و خداوندگار گفت اما "امید" ست که مرا در شگفت می دارد

آری ، حتی مرا

کین براستی شگفتی آفرینست

کین بی نوای کودکان می بینند که چه می گذرد و هنوز برین باورند که
فردای روزی بهتر می خواهد بودن

که می بینند که چگون در گذارست امروز و بر این باورند که فردا صبح
بهتری خواهد بود کین

شگفت انگیزست و بس بسیار شگرف از موهبت مان
و من خود خویشتن ارین در شگفتم

که راستی را کین موهبت من میبایست نیرویی ناباورانه باشد

La traductrice fait suivre sa traduction de cet aperçu biographique :

Le poète et philosophe français Charles Péguy est né à Orléans et est mort par balle sur le champ de bataille de la Marne en 1914. Mais, durant toute sa vie, le monde est resté silencieux à son sujet, ce qui est étonnant ; il a fallu attendre les réformes liturgiques introduites par Vatican II pour le relire en profondeur. Bien qu'il soit revenu à la foi catholique dans les dernières années de sa vie, il n'est pas retourné à une pratique religieuse. Aux XX^e et XXI^e siècles, des

penseurs tels que Gabriel Marcel en France, Hans Urs von Balthasar en Suisse et Geoffrey Hill en Angleterre ont tenté de faire redécouvrir son mysticisme complexe et questionnant.



Une des dernières œuvres de Guity Novin, sans titre, 21 juin 2024
extrait de « De mon carnet de croquis » (« *From my sketchbook* »)



Valentin Tkatch, portraitiste de Péguy

R. Vaissermann

Valentin Valentinovitch Tkatch est un artiste russe né le 17 décembre 1974 en Carélie, dans un petit village près de Pétrozavodsk. Ses parents, céramistes tous deux, diplômés de l'école d'art d'Abramtsevo, sont allés en mission dans une usine de céramique et ont travaillé l'argile rouge. Ils ont ensuite accepté une place à l'usine de faïence de Sémikarakorsk, près de Rostov-sur-le-Don. La famille y vécut 8 ans jusqu'en 1987, avant de déménager à Serguiev Possad, puis à Zagorsk, sur les terres maternelles. Membres du Syndicat des Artistes, les père et mère de Valentin ont eu leur propre atelier et ont continué sur place la céramique. Ses deux frères, forgerons, vivent toujours dans cette région alors que Valentin, lui, a gagné la capitale et y travaillait jusqu'à la guerre russo-ukrainienne.

Céramiste pendant 5 ans à l'école Abramtsevo, il étudia d'abord à temps plein pendant quelques années à l'Université des arts de l'imprimerie de Moscou (МГУИ), puis commença à travailler, étudiant le soir, puis une partie de son temps... Sa spécialité s'appelait « Conception artistique et technique de produits imprimés ».

Enfin illustrateur diplômé, il se rend compte à l'âge de 32 ans qu'il ne veut plus être designer, et s'intéresse à l'art contemporain. Il participe dès lors à des expositions d'art, en Russie ainsi qu'à l'étranger. Il commence à prendre des photographies, à peindre surtout, dans la lignée de Bacon, mais en soumettant le châssis de ses toiles à de violentes opérations de grattage, de lavage, d'effacement, de pressage. Toiles et châssis n'y résistent pas toujours !

Il a aussi entrepris en 2014 des études à l'École du cinéma documentaire et du théâtre fondée par Marine Razbiejkina et Michel Ougarov, située à Moscou, et est devenu réalisateur de documentaires, tout en continuant de gagner sa vie par les illustrations de nombreux journaux et magazines, tels que *The Hollywood Reporter*, *BBC Science Focus*, *Forbes*, *Rolling Stone*, etc.

Son premier film documentaire *Жутеау* (*Близнецы*, 40 min, 2015) a été nommé pour le prix national des émissions télévisées et films

non-fictifs *Couronne de laurier* (Лавровая ветвь) dans la catégorie « Meilleur début ». Son film de diplôme *Les Secrets intimes des animaux* (Интимные тайны животных, 37 min, 2017) a été le deuxième travail du réalisateur.



Valentin Tkatch, illustration sans titre
(source : page du 7 février 2020 en ligne
usbeketrica.com/fr/article/charles-peguy-contre-le-monde-moderne)

C'est en 2019 que Tkach illustre d'un portrait original de Péguy l'article de Fabien Benoit « Charles Péguy contre le monde moderne » de la revue trimestrielle de prospective *Usbek & Rica*¹. Un Péguy qui nous fixe, très reconnaissable – modèle ayant manifestement été pris dans la photographie bien connue d'Eugène Pirou –, y arbore en une posture hiératique une rose rouge dans la main droite – symbole du socialisme ? – et pose la main gauche sur un livre, comme prêtant serment. Est-ce un geste de confiance en la force de la littérature ? Il nous semble qu'il s'agit en effet ici plus d'une foi en la littérature qu'en la Bible, puisque l'élément religieux n'est pas oublié, occupant l'arrière-plan : une cathédrale qui n'est autre que Notre-Dame de Chartres y domine quelques maisons et arbres, ainsi qu'un fleuve (est-ce Orléans ?). C'est un grand rideau rouge qui introduit à cet arrière-plan, en haut à droite, comme si le cœur de Péguy ne s'était dévoilé que tardivement, au moment de son retour à la foi – que les spécialistes datent de 1905-1907. C'est à la fois Péguy et la palette minimaliste de Tkatch : rideau et rose rouges, bleu des reflets du costume, de la feuillée des arbres et de la tige de la fleur (oui !) et des hauteurs du ciel, blanc immaculé de la chemise, gris de la cathédrale et de la terre. Toutes précisions qui, nous l'espérons, aideront notre lecteur à se représenter mieux le portrait que nous ne pouvons donner qu'en noir et blanc.

Une deuxième illustration enrichit l'article d'*Usbek & Rica*, et sa grammaire est plus compliquée. Nous laisserons à notre lecteur le soin de la déchiffrer. Le couple est-il un clin d'œil au père de famille, « aventurier » du monde moderne, comme écrit dans le *Dialogue de l'histoire et de l'âme charnelle* ? Le bestiaire présente-t-il deux colombes de paix, l'agneau chrétien et le lion de David ? Pourquoi les arbres et leurs fruits rappellent-ils le jardin d'Eden ? Les questions se bousculent dans notre tête.

Une troisième illustration place un écrivain – que nous reconnaissons à ses habits comme étant Péguy – dans le monde le plus moderne qui soit, notre contemporain. Au sein d'une architecture moderniste de nombreux gratte-ciels, triomphent le symbole du dollar et l'enseigne « Google ». Nous plaçons cette illustration en dernier mais elle se trouve associée en fait au chapeau introducteur de l'article.

¹ *Usbek & Rica*, n° 28, automne 2019. – La revue, fondée en 2010, annonce au moment où nous écrivons ces lignes, en octobre 2024, qu'elle change de nom pour s'appeler désormais *FUTU&R*.

On pourra suivre les productions de cet artiste au style inimitable, aujourd'hui établi à Istamboul, sur son fil Instagram : www.instagram.com/valentin_tkach_illustration/.



COMPTES RENDUS

Claude LOUIS-COMBET

Charles Péguy, l'initiation



la guêpe

Claude Louis-Combet, Charles Péguy, l'initiation, Loches, La Guêpine, « Rapport à... », 2017, 54 pages, 13 €.

Les jolies éditions de La Guêpine, qui nous ont donné, dans la présentation de Jean-Pierre Sueur, *La Loire* – extrait de *De la situation faite au parti intellectuel dans le monde moderne devant les accidents de la gloire temporelle*¹ –, nous font revenir à Péguy, mais d'une manière tout à fait différente.

L'auteur, dans les années qui suivent la Deuxième Guerre mondiale, est élève de seconde dans une école catholique de Nantes. Il reçoit d'un prêtre, qui semble avoir décelé une âme extrêmement tourmentée, *Le Mystère des saints Innocents*. Cette « initiation » à Péguy, décrite en de belles pages, est une révélation, en contraste avec une autre initiation, totalement différente, à Baudelaire par *Les Fleurs du Mal*. L'auteur ensuite découvrira d'autres textes poétiques de Péguy, *Ève* en particulier, puis la prose. Au cours de sa vie et de sa carrière d'écrivain, Louis-Combet s'éloignera de Péguy pour rejoindre Huysmans.

Il conclut : « Face à la virilité de son tempérament d'écrivain comme de sa conduite dans la vie, je me trouve devant lui, comme devant tant de hautes figures de sainteté, partagé entre sidération et admiration, entre adhésion sympathique et conscience de mon incompatibilité. »

François Delagrange

Charles Péguy : ses plus beaux textes spirituels, illustrations de Maurice Denis, présentation de Jean de Saint-Cheron, Magnificat, 2023, 120 pages, 25 €.

Quelle belle idée, de la part des éditions Magnificat, que d'associer de (très) grandes pages spirituelles de Charles Péguy à la foi lumineuse des œuvres de Maurice Denis, son exact contemporain ! Sans s'être connus ni fréquentés, ces deux artistes chrétiens se répondent magnifiquement autour de textes choisis et commentés par Jean de Saint-Cheron : « Le pécheur et le saint », « L'espérance », « La grâce et la liberté », « Un chrétien et ses frères

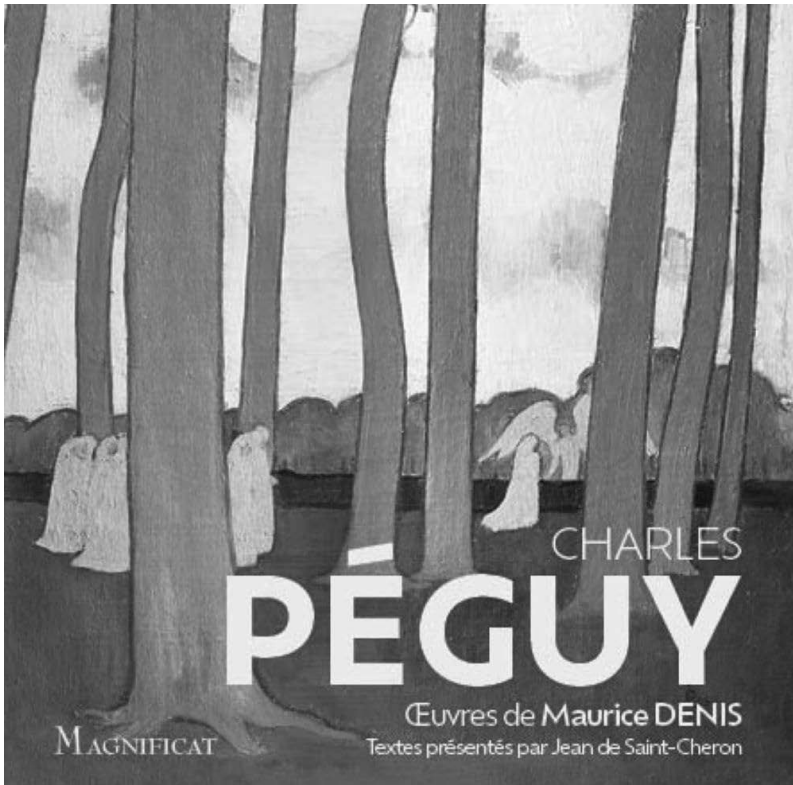
¹ *Porche* 53, Lyon, décembre 2022, pp. 444-446.

juifs », « Jeanne d'Arc », « Le monde moderne », « Prière », « Le oui de Marie ». C'est, par exemple, la rencontre de *L'Allégorie* (1889), où Maurice Denis couronne de fleurs le joli visage endormi de l'un de ses enfants, et de la petite fille Espérance :

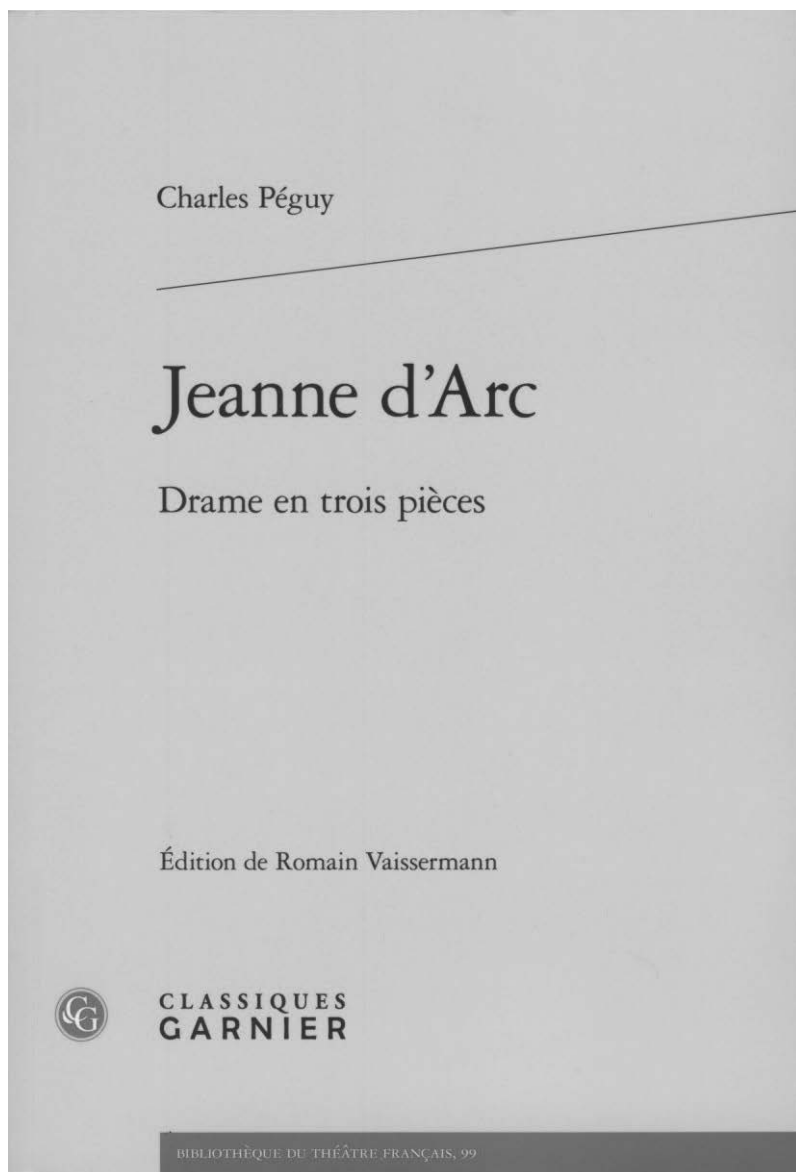
Ce qui m'étonne, dit Dieu, c'est l'espérance.
Et je n'en reviens pas.
Cette petite fille espérance qui n'a l'air de rien du tout.
Cette petite fille espérance.
Immortelle.

Bien sûr, on aura envie d'en lire et d'en voir beaucoup plus. Même s'il s'agit d'un petit livre (un peu plus de 100 pages), il est, dans sa modestie même, si joli, si bien conçu, si inspirant que l'on ne pourra s'empêcher, à l'instar de notre ami le père Bruno Beltramelli, de le relire et de l'offrir autour de soi : péguystes érudits ou néophytes, croyants et athées devraient en être également touchés.

É. Sicard-Wiss



Charles Péguy, *Jeanne d'Arc. Drame en trois pièces*, édition critique de Romain Vaissermann, Classiques Garnier, « Bibliothèque du théâtre français », 2023, 720 pages, 59 €.



Au monument lyrique élevé en 1897 par Péguy à Jeanne d'Arc, Romain Vaissermann adjoint un monument critique : 720 pages, dont 90 d'introduction, 200 pages d'appendices (fiches préparatoires de la *Jeanne d'Arc*, réécriture du premier acte de 1903 qui figure en P₂ 301-315), 40 pages de bibliographie et d'index divers. Le texte même est celui de l'« auto-édition » de 1897, celui de la « Librairie de la *Revue socialiste* ». Pour la disposition des répliques ou pour les fameuses pages blanches qui ont donné lieu à tant de commentaires, conformément à la pensée de Péguy (voir p. 89), l'éditeur scientifique a sagement évité le fac-simile du texte original, et il l'a pourvu de notes précises historiques, géographiques, grammaticales ou simplement interprétatives. Pour ces notes, chacune des trois pièces a sa propre numérotation : 1 à 165 pour *À Domremy*, 1 à 292, pour *Les Batailles*, 1 à 193 pour *Rouen*.

L'introduction

La riche introduction donne d'abord tous les éléments qui font comprendre la genèse de l'œuvre : plusieurs citations des cahiers scolaires, des devoirs du jeune Orléanais, où apparaît déjà l'admiration qu'il porte à Jeanne et il est d'ailleurs étonnant que cet enfant à côté de « l'exemple de patriotisme, de courage, de vertu » que donne Jeanne, ajoute celui du « bon sens » et, comme on est dans l'école publique, l'élève explique la mission de Jeanne en écrivant qu'elle « *avait cru entendre des voix* » ; ensuite les « réjouissances » des fêtes orléanaises de mai ; les nombreuses lectures – emprunts de longue durée à la bibliothèque de l'É.N.S. – du futur écrivain : Michelet, Wallon, Siméon Luce, Vallet de Viriville, l'immense Quicherat, et aussi Gaston du Fresne de Beaucourt pour son *Histoire de Charles VII* (en six volumes) : cet auteur, c'est l'examen attentif des fiches préparatoires qui a permis au critique de révéler son utilisation, contrairement à ce que pensait Philippe Contamine (p. 493).

L'analyse de l'œuvre (lieux, temps, personnages, action), à la fois rigoureuse et sensible, s'appuie sur de nombreux tableaux quantitatifs donnant la datation des épisodes, leur durée, ma présence des différents personnages, etc.

On n'y oublie pas l'Affaire, essentiellement « contemporaine » : le procès de Dreyfus est-il présent dans *Jeanne d'Arc* ?

On lira avec une réelle admiration les premiers articles, contemporains de l'œuvre (1898), donnés intégralement : celui de Georges Renard, directeur de *La Revue socialiste* (« tout justifie qu'on le redonne », écrit avec raison notre éditeur) et celui de Louis Gillet (1898). Très différents d'inspiration, ces deux articles mettent en lumière, avec grande impartialité, les aspects essentiels de l'œuvre. Et la réédition de la lettre de Félicien Challaye sur la *Jeanne d'Arc*, vue comme une autobiographie de Péguy (et aussi de Challaye) est aussi bien venue.

Les lignes consacrées à Jeanne d'Arc, drame philosophique, me paraissent moins convaincantes, mais sans doute parce que le sujet aurait demandé plus de deux pages pour être éclairé.

Les fiches préparatoires

C'est la première fois que sont présentées les 373 « fiches préparatoires de la *Jeanne d'Arc* ». Sous-enveloppe, hors enveloppe, en liasses, recto et recto/verso, leurs classements, celui, précurseur, de Gilbert Zoppi (1973), celui de Julie Sabiani (1987), sont corrigés et l'exemple donné p. 477 permet de s'y retrouver aisément (on ne confondra pas rv : recto/verso avec R. V. : Romain Vaissermann). Toutes les fiches sont présentées, d'abord, en tableau (pp. 477-491) avec leur numéro d'ordre, le titre ou les premiers mots du titre, la cote nouvelle du présent livre et la cote du Centre Charles-Péguy d'Orléans ; ensuite, citées intégralement. La plupart des références ou citations appartiennent à la Vulgate (119) et à Quicherat (197). Quand elles sont en latin (211), la traduction, en note, peut être empruntée à la Bible de Port-Royal (Lemaistre de Sacy), « la préférée de Péguy » ou aux éditions des Procès (Pierre Champion, ou, plus récentes, Pierre Tisset et Yvonne Lanhers ou Pierre Duparc).

Au début de son ouvrage, Romain Vaissermann parle du « colossal travail préparatoire » qu'a exigé cette *Jeanne d'Arc* de 1897. Je pense qu'on peut aussi saluer le colossal travail qu'a exigé de son auteur cette édition critique.

Yves Avril

*

Jean Hyppolite, *Charles Péguy. Quatre conférences*, édition de Giuseppe Bianco, Classiques Garnier, « Philosophies contemporaines », 2024, 145 pages, 25 €.

Jean Hyppolite

Charles Péguy

Quatre conférences

Édition de Giuseppe Bianco



CLASSIQUES
GARNIER

PHILOSOPHIES CONTEMPORAINES, 29

Le titre de ce livre, tel qu'il apparaît sur la couverture, peut induire en erreur, car, si on y lit, écrit en gros, le nom de Charles Péguy et en dessous le titre *Quatre conférences*, il ne s'agit toutefois pas de conférences de Péguy mais de Jean Hyppolite – dont le nom apparaît en plus petit en haut de la page. Jean Hyppolite (1907-1968) est demeuré assez célèbre du fait de son rôle dans l'introduction de la philosophie de Hegel en France. Son nom reste même associé plus précisément à la *Phénoménologie de l'esprit*, qu'il fut le premier à traduire en français (plus de 130 ans après sa publication), et au commentaire qu'il en fit. Sur les quatre livres qu'il a publiés, trois sont d'ailleurs des études consacrées à la philosophie de Hegel et le quatrième se compose d'*Études sur Marx et Hegel*.

Parallèlement à la rédaction de ses livres, Hyppolite a laissé de nombreux articles et prononcé des conférences sur Hegel et d'autres philosophes, ainsi que sur des poètes et écrivains. C'est le cas de ces *Quatre conférences* données en 1954 au Centre européen universitaire de Nancy à l'occasion des quarante ans de la mort de Péguy. Ces conférences étaient donc restées inédites depuis 70 ans.

La première, intitulée « Présentation de Péguy », a pour sous-titre « La première *Jeanne d'Arc* » ; c'est un bref portrait de Péguy complété de quelques pages sur la *Jeanne* de 1897. L'intérêt d'Hyppolite pour Péguy peut surprendre, mais à travers ces conférences transparaît une véritable sympathie pour Péguy et qui plus est un attachement à la fois pour l'œuvre du poète et de l'essayiste. Dans cette présentation, on découvre que Péguy fut pour Hyppolite avant tout un militant socialiste et dreyfusard à la « mystique républicaine », qu'il oppose à plusieurs reprises à l'image que Marcel Péguy avait donné de son père dans *Le Destin de Charles Péguy*, publié en 1942 et qui avait de Péguy « fait un peu un précurseur du national-socialisme ». Et il conclut sa conférence par la citation intégrale de la dédicace de la trilogie *Jeanne d'Arc*, notamment « à tous ceux qui sont morts de leur mort humaine, pour l'établissement de la république socialiste universelle ».

C'est peut-être surtout le citoyen et l'homme connu pour son engagement à gauche qui manifeste ici son intérêt pour Péguy, mais c'est le Jean Hyppolite philosophe qui apparaît dans la deuxième conférence intitulée « Bergson et Péguy ». Hyppolite s'était intéressé très jeune à Bergson avant de se consacrer à Hegel et bien plus tard s'était plongé à nouveau dans l'œuvre de Bergson. Les troisième et quatrième conférences (intitulées « L'histoire chez Péguy »,

première et deuxième partie) ont le même sujet. La troisième conférence est surtout consacrée à la comparaison des conceptions respectives de l'histoire de Péguy et de Bergson, prolongeant la conférence sur « Bergson et Péguy », tandis que la quatrième conférence aborde principalement *Ève*, dont Hyppolite donne de longues citations. Il oppose un Bergson optimiste et serein, penseur de la joie, à un Péguy pessimiste, tourmenté, hanté par le vieillissement, et même atteint par le désespoir. Il n'en souligne pas moins que c'est à partir de ce terreau sombre et tragique qu'a jailli la poésie de Péguy et qu'il en vint à devenir le poète de l'Espérance. Ces différences entre Bergson et Péguy, les univers si éloignés dans lesquels ils semblent évoluer, sont certes non sans rapport avec leurs caractères respectifs. Cependant il me semble que cette opposition doit être en partie relativisée lorsqu'on prend en compte que Péguy s'exprimait comme polémiste et poète alors que Bergson s'est exprimé à travers des essais et traités de philosophie dans lesquels il étudiait des problèmes qu'il décrivait et analysait, pour ainsi dire dans une ambiance feutrée de laboratoire. Cette différence peut induire des effets de sens trompeurs, à telle enseigne qu'il peut être quelque peu vain de souligner « l'optimisme » de tels ouvrages et de l'opposer à ce qui serait le « pessimisme » de Péguy.

Ces quatre conférences n'occupent toutefois que 70 pages, la moitié du livre étant constituée des différentes parties de l'appareil critique signé Giuseppe Bianco : une préface intitulée « La grandeur de celui qui échoue » (sous-titrée « Le Péguy existentialiste de Jean Hyppolite »), une biographie de Jean Hyppolite assez détaillée, une bibliographie exhaustive de ses travaux et une courte bibliographie générale.

L'auteur de cet appareil critique, Giuseppe Bianco, spécialisé dans l'histoire des congrès de philosophie, a été le directeur d'un ouvrage collectif sur *Jean Hyppolite entre structure et existence*¹ et apporte bon nombre d'éléments d'information sur l'activité multiforme de Jean Hyppolite, à la Sorbonne, à l'École normale, puis au Collège de France, sur son influence et ses interventions dans divers congrès. On n'en est pas moins surpris de découvrir que, dès qu'il s'éloigne des sujets d'étude qui lui sont familiers, il multiplie çà et là les erreurs et les approximations. Ainsi, en tête de la bibliographie générale, page 141, trouve-t-on les livres d'un certain

¹ Giuseppe Bianco (dir.), *Jean Hyppolite entre structure et existence*, Éditions Rue d'Ulm, « Figures normaliennes », 2013.

André Béguin, alors qu'il s'agit assurément d'Albert Béguin, et les livres qui sont listés ensuite ont pour certains des dates de publication inexactes. Dans la préface, page 9, il est question en note d'une conférence (« Ce que je dois à Bergson ») prononcée par Hermann Minkowski alors qu'on voit mal pourquoi – et comment, étant décédé en 1909 – ce mathématicien allemand aurait donné une telle conférence en 1954, tandis qu'un des plus fervents admirateurs puis correspondant de Bergson, le psychiatre Eugène Minkowski (1885-1972), est bien plutôt le personnage dont il devait s'agir ici.

Plus incongru, Péguy est présenté à quelques reprises, entre autres page 14, comme le directeur de... la *Quinzaine littéraire* (Maurice Nadeau aurait-il alors été le fondateur des *Cahiers de la quinzaine* ?). Dans la même veine, qu'on pourrait caractériser, s'il s'agissait d'un livre d'humour, par l'usage fréquent de cette figure de style qu'on appelle l'à-peu-près (genre qui a atteint son sommet dans les inénarrables chroniques de « l'ouvreuse » de Willy), G. Bianco nous explique, page 8 de sa préface, qu'avec ces conférences sur Péguy « ce n'était pas la première fois qu'Hyppolite parlait d'un romancier (*sic*) », et, pour étayer son propos, de citer les noms de... Paul Valéry, Paul Claudel, puis de Mallarmé ! Enfin, page 25, il rend hommage à Jean Hyppolite d'avoir su « dénicher » dans les archives de (à nouveau) la « *Quinzaine littéraire* » des textes « mineurs » de Péguy ; il s'agit (excusez du peu) de... *Notre jeunesse*, de *Clio*, de la *Note conjointe*...

Il faut dire que G. Bianco a manifestement peu d'empathie pour Péguy, semble peu le connaître et n'en avoir qu'une vue extérieure. Il indique assez lourdement qu'à travers ces conférences Jean Hyppolite a « fait son possible » pour « libérer Péguy » « des lectures de droite », page 25, et indique à la page précédente que ces conférences « constituent probablement le plus long texte philosophique produit sur Péguy avant les années 2000 », affirmation gratuite, douteuse, et qui plus est étrange à propos de conférences assez courtes, dont la première (résumés de la vie de Péguy puis de sa *Jeanne d'Arc* accompagnés de citations) n'a d'ailleurs rien de particulièrement philosophique. Enfin, cherchant les raisons susceptibles d'expliquer l'intérêt d'Hyppolite pour Péguy, G. Bianco conclut de façon curieuse, à la fin de sa préface, que c'est « probablement pour ses aspects mélancoliques, pathétiques », reprenant délibérément l'adjectif utilisé par Julien Benda au sujet de la philosophie de Bergson.

Il se peut dès lors que tout cet appareil critique desserve plus qu'il ne sert ces textes de Jean Hyppolite, qui témoignent pourtant d'un intérêt sincère et assez personnel pour Péguy. En effet en cherchant à montrer un Péguy « existentialiste », Jean Hyppolite est aux prises avec la question majeure qui traverse tous ses écrits, suscitée par ses études de Hegel : le rapport entre la logique et la phénoménologie, entre structure et existence. En étudiant les différences entre Bergson et Péguy quant à leur approche de l'histoire et de l'existence, cette question est présente en filigrane, mais aussi les différences avec la conception hégélienne de l'histoire.

Mais il se passe d'abord ceci que le nom de Jean Hyppolite est tellement associé à celui de Hegel qu'il a ressenti parfois, comme c'est le cas ici, le besoin de se justifier de prendre la parole au sujet d'un autre auteur, *a fortiori* d'un poète, et c'est pourquoi il précise au début de la première conférence (p. 37) : « M. Derathe m'a demandé comment j'avais pu passer de travaux hégéliens à l'étude de Péguy. À vrai dire je n'ai jamais cessé de m'intéresser à Péguy tout en m'occupant de Hegel ; je ne voudrais pas m'emprisonner dans l'hégélianisme lui-même. » En parlant du poète et de l'essayiste Péguy, il retrouve d'ailleurs des thèmes hégéliens. Les nombreux vers d'*Ève* à propos de l'antiquité classique sur le thème « Il allait hériter de l'empire et de Rome » et même « Les pas des légions avaient marché pour lui »¹, voilà une vision singulière de l'histoire qui peut faire écho aux thèmes hégéliens conjoints de la raison dans l'histoire et de la « ruse de la raison ». Or, Hyppolite ne veut pas à toute force arrimer Péguy à l'hégélianisme, et souligne au contraire qu'« [i]l y a un tragique existentiel chez Péguy, une sorte de pensée qui va à l'encontre de la pensée hégélienne pour laquelle est sauvé celui qui triomphe, et pour Péguy la grandeur est dans celui qui échoue » (p. 85). Hyppolite voit chez Péguy une « pensée profonde du tragique » telle qu'elle s'exprime dans la tragédie grecque. Mais le monde antique est vu comme préparant, annonçant l'Incarnation. « Il y a là une philosophie de l'histoire qui me fait penser à une sorte de renversement de la philosophie de l'histoire de Hegel » (p. 102) : le rapprochement est donc induit par l'analogie avec l'hégélianisme, mais Hyppolite reconnaît que l'interprétation est à l'inverse de celle de Hegel, ajoutant : « Il y a ici, en effet, une interprétation poétique et profonde de toute une philosophie

¹ Respectivement P₁ 1070 et 1080.

chrétienne de l'histoire »¹, via la remise en cause du « jugement de l'histoire », ce « tribunal du monde » (pp. 82-84).

Ces pages contiennent des remarques intéressantes sur Bergson comme sur Péguy ; on sent même Hyppolite partagé entre la vision des choses de Péguy et l'hégélianisme, comme entre la logique de l'histoire hégélienne et le tragique de l'existence. Ainsi qu'en témoignent par ailleurs les remarques qu'il avait faites sur Fichte, estimé plus actuel que Hegel sur certains points, Jean Hyppolite entendait ne pas voir sa pensée réduite à une forme d'hégélianisme. Position difficile et délicate cependant pour quelqu'un qui avait consacré sa vie et ses livres à l'œuvre de Hegel. Lorsque Camus invitait à imaginer Sisyphe heureux, il écrivait là une phrase forte aux profondes résonances, mais il n'est peut-être pas trop difficile toutefois d'imaginer Sisyphe heureux si la pierre qu'il hisse chaque jour au sommet et qui retombe ensuite est celle qu'il estime être la plus précieuse : elle est alors devenue pour lui ce que sa rose est pour le Petit Prince, unique et irremplaçable, celle dont il est responsable. Le véritable homme absurde ne serait-il pas plutôt celui qui roulerait chaque jour une pierre tout en pensant qu'il y a erreur, qu'il ne s'agit pas là de sa pierre, et qui continuerait indéfiniment d'accomplir son effort ?

Frédéric Farat

Pierre Jova, « Histoire de deux âmes : Thérèse de Lisieux et Charles Péguy », *La Vie*, semaine du 6 au 12 janvier 2023.

Thérèse Martin, connue par son nom de religieuse Thérèse de l'Enfant Jésus et de la Sainte-Face, et Charles Péguy sont nés tous les deux en janvier 1873 à quelques jours d'intervalle, l'une à Alençon le 2 janvier, l'autre à Orléans, le 7 janvier.

Thérèse meurt de la tuberculose à Lisieux le 30 septembre 1897, tandis que Charles Péguy tombe au combat, à Villeroy (Seine-et-Marne), au début de la Grande Guerre, le 5 septembre 1914.

Sans s'être rencontrés, et si différents, ces deux personnages ont cependant en commun l'esprit d'enfance, la foi catholique et la pugnacité des héros.

¹ Cf. Bernard Plessy, « Une vision de Pascal », *Le Porche* 53, Lyon, décembre 2022, pp. 307-311.

D'emblée l'image de béatitude naïve associée à Thérèse dessert la figure de force intérieure qu'elle était. Cependant, dès 1953, le théologien suisse Hans Urs von Balthasar associe Péguy et la petite Thérèse par la fécondité de leurs œuvres respectives. Si leurs patronymes populaires – Martin, Péguy – ne les distinguent pas, il y a en effet parenté bien plus profonde entre ces deux êtres.

Grandir avec des artisans

Thérèse, dernière d'une fratrie de neuf enfants, vient au monde dans une famille d'artisans. Son père est horloger, sa mère dirige une entreprise de dentelle ; la famille est catholique et fervente, exerçant la charité auprès des plus pauvres. Thérèse devient orpheline de mère à 4 ans, et est élevée par ses sœurs. Cinq filles atteindront l'âge adulte, et toutes seront religieuses, dont trois au carmel de Lisieux.

Charles, quant à lui, est fils unique, d'une famille modeste. Orphelin de père à 10 mois, il est élevé par sa mère, rempailleuse de chaises, et sa grand-mère.

Ainsi, Charles et Thérèse ont en commun une blessure intime, et grandissent dans l'amour du travail bien fait.

La passion de Jeanne d'Arc

En 1869, l'évêque d'Orléans, monseigneur Félix Dupanloup, a obtenu l'ouverture du procès en canonisation de Jeanne d'Arc, 400 ans après sa mort.

Après la mort de Zélie Martin, la famille déménage à Lisieux et Thérèse habite non loin du lieu de sépulture de Pierre Cauchon, le bourreau de Jeanne. Jeune, Thérèse voue une intense admiration à Jeanne d'Arc avec « un grand désir d'imiter [sa petite sœur chérie] ». Au Carmel, elle écrira deux pièces de théâtre consacrées à l'héroïne française : *La Mission de Jeanne d'Arc*, et *Jeanne d'Arc accomplissant sa mission*. Cette seconde pièce sera jouée au Carmel en 1895, Thérèse incarnant Jeanne en captivité ; une photographie rend d'ailleurs témoignage de l'implication entière de la sainte dans ce rôle.

La dévotion de Charles à Jeanne d'Arc, âme insoumise et jeune fille innocente, s'exprime dans une première œuvre éditée en 1897, *Le Mystère de la Charité de Jeanne d'Arc*. Pourtant Charles a perdu la foi lors de sa découverte du socialisme. Retrouve-t-il dans la figure

de Jeanne, une autre figure d'actualité en cette fin de siècle, celle du capitaine Dreyfus ?

Fidèles à leur enfance

Thérèse, de son enfance à sa vie religieuse, révèle un esprit facétieux. Ses vœux sont ainsi annoncés comme le « mariage de [...] Jésus, Roi des rois et Seigneur des seigneurs, avec Mademoiselle Thérèse Martin ». Du choix de ses robes de poupée, à sa vocation, l'enfant « choisit tout » et la carmélite ne « veut pas être une sainte à moitié ».

Les textes de Péguy témoignent d'un regard émerveillé et tendre sur la sagesse juvénile, ainsi : « Pour les enfants jouer, travailler, se reposer, s'arrêter, courir, c'est tout un ».

Avant d'entrer au Carmel à 15 ans, grâce à une dérogation sollicitée en personne auprès du pape Léon XIII, Thérèse reçoit une instruction réduite au minimum. Mais elle bénéficie d'une grâce de guérison à Noël 1886, décidant de surmonter ses blessures, son hypersensibilité d'enfant. Et sa prière de conversion pour un condamné à mort se voit exaucée, le meurtrier embrassant le crucifix avant son exécution.

Charles, grâce à une bourse, poursuit ses études au lycée à Orléans. Refusant l'existence de l'enfer, il abandonne, provisoirement, la foi catholique : « nous sommes solidaires des damnés éternels ».

Leurs deux engagements, on le voit, sont entiers et décisifs, tout en abnégation, dans cette France catholique et républicaine.

De l'écriture aux écrits

Nos deux personnalités sont apparemment issues de deux mondes opposés – la petite bourgeoisie provinciale et la gauche socialiste. Mais la vie intérieure de Thérèse fait preuve néanmoins d'une lucidité acerbe et éclairée sur l'âme humaine : « la vraie grandeur se trouve dans l'âme et pas dans le nom ».

À partir de son entrée au Carmel de Lisieux le 9 avril 1888, Thérèse découvre intimement les Écritures et, plus particulièrement, sa vocation, dans la première épître aux Corinthiens : « Ô Jésus, mon amour... Ma vocation, enfin je l'ai trouvée : ma vocation, c'est l'amour... »

Charles est reçu à l'École normale supérieure, le 31 juillet 1894, sixième sur vingt-quatre. Cependant, il échoue à l'agrégation de philosophie ; il ouvre alors une librairie socialiste près de la Sorbonne. Ces années sont celles de l'affaire Dreyfus, pour lequel Charles prend fait et cause. Il découvre sa vocation de journaliste.

Thérèse débute, à partir de janvier 1895, à la demande de sa sœur Pauline devenue supérieure, la rédaction de ses souvenirs d'enfance. Ces cahiers d'écolier sont à l'origine de *l'Histoire d'une âme*.

Nouveaux départs

À Pâques 1896, Thérèse entre dans une nuit spirituelle, témoignant d'une foi audacieuse : « Lorsque je chante le bonheur du ciel, [...] je n'en ressens aucune joie, car je chante simplement ce que je VEUX CROIRE. »

En 1897, Charles Péguy publie son premier article dans la *Revue socialiste* ; 1897 est aussi l'année de parution de son drame en trois pièces *Jeanne d'Arc*.

Au printemps 1897, la tuberculose de Thérèse s'aggrave ; celle-ci entre à l'infirmerie pour des mois d'agonie et décède le 30 septembre à 24 ans, rejoignant la « Céleste Patrie ».

Le mariage civil de Charles Péguy avec Charlotte-Françoise Baudoin, issue de la bourgeoisie parisienne, a lieu le 28 octobre. Quatre enfants naîtront de cette union : Marcel, Germaine, Pierre et Charles-Pierre.

Le 30 septembre 1898, *Histoire d'une âme* est publiée et plébiscitée. Dans ces dernières années du siècle, Charles Péguy essuie échecs financiers et politiques ; le Congrès socialiste de fin 1899 le rend amer.

L'aventure dans la fidélité

Le nouveau siècle voit Charles s'émanciper et créer, dès 1900, la revue les *Cahiers de la quinzaine*, où il assume tous les rôles, de l'administration jusqu'à la direction. « Dire la vérité, rien que la vérité » constitue la ligne éditoriale de cette revue aux 1000 abonnés.

Charles redécouvre sa foi, à la lecture de la Passion dans l'Évangile selon saint Matthieu, semble-t-il. Une seconde pièce inspirée par Jeanne : le *Mystère de la charité de Jeanne d'Arc* paraît en

1910, et dès 1909 le *Dialogue de l'histoire et de l'âme charnelle* méditait sur l'Incarnation. Charles traverse alors une crise intime et existentielle, incompris de sa femme et de ses anciens amis socialistes. Attiré par la beauté d'une jeune collaboratrice, Blanche Raphaël, il reste cependant fidèle à son engagement d'époux et de père : « Il n'y a qu'un aventurier au monde, [...] c'est le père de famille ».

En 1910, s'ouvre le procès en béatification de Thérèse Martin, 12 ans seulement après sa mort.

Chrétien pas très catholique

Deux événements incitent Charles à réaliser en juin 1912, le pèlerinage de 144 km vers Chartres : la paratyphoïde de son fils Pierre, et l'immense déception de ne pas avoir reçu le prix de l'Académie française pour le *Mystère*. Achèvement de sa conversion, guérison de son fils : Charles remercie « Notre Dame [qui] m'a sauvé du désespoir » dans les *Cinq Prières dans la cathédrale de Chartres*.

Charles, ressemblant aux hussards noirs qu'il révérait dans sa jeunesse, garde ses distances quant à une pratique religieuse régulière. Mais il vénère Marie et Jésus, et défend l'identité chrétienne de la France, « patronne [...] et martyre de la liberté dans le monde ».

Mystiques républicaine et chrétienne

Engagé dans la Grande Guerre, Charles, lieutenant, meurt d'une balle reçue au front, le 5 septembre 1914, près de Villeroy dans la Marne.

L'avant-veille, le 3 septembre, dans un acte de dévotion mariale, il s'était recueilli une nuit au sanctuaire de Montmélian, dans l'Oise.

Le Carmel de Lisieux envoie des images de Thérèse dans les tranchées et en Allemagne ; nombreux sont les soldats français, allemands et autrichiens à témoigner de son intercession et de sa protection.

Jeanne d'Arc sera canonisée à Rome en 1920, tandis que le Parlement français instaure la fête nationale de Jeanne d'Arc le deuxième dimanche de mai, en écho à la prophétie de Charles Péguy : « tout porte à croire que les deux mystiques vont reflleurir à la fois, la républicaine et la chrétienne ».

Thérèse est canonisée en 1925, et proclamée patronne de la France, aux côtés de « sa petite sœur chérie » en 1944.

Deux âmes au combat

Chacun à leur manière, Charles et Thérèse ont mené un combat, à l'image des prophètes et des saints bibliques, non avec des armes, mais avec leur âme.

Charles l'exprimait ainsi, en 1911 : « Tout chrétien est aujourd'hui un soldat ; le soldat du Christ. [...] Les plus faibles femmes, les enfants au berceau sont déjà des assiégés. [...] Nous sommes tous à la frontière. La frontière est partout. La guerre est partout. » Ce combat de l'amour est un combat d'humilité, dans une posture d'accueil de la grâce, ainsi que pouvait le vivre Thérèse.

De ces vies parallèles et en prise avec leur temps, notre monde continue d'être inspiré, notamment grâce aux poésies et autres écrits de Thérèse Martin et Charles Péguy.

Thérèse a été proclamée docteur de l'Église par le pape Jean-Paul II en 1997.

Charles refusait explicitement toute célébration institutionnelle, le seul fait d'être baptisé l'honorant. Seul le salut avec d'autres et plus particulièrement avec sa femme Charlotte, pour lequel il œuvrait dans la prière, lui semblait essentiel.

Ces deux figures, engagées et ardentes, témoignant d'un intense combat politique et spirituel, trouvent écho auprès de nos contemporains, à la recherche d'une espérance. Se sont-ils rencontrés ici-bas, par publication interposée ? ou se sont-ils reconnus dans la « Céleste Patrie », Charles reconnaissant alors en Thérèse la figure de la petite Espérance ?

L'Espérance est une petite fille de rien du tout. [...]

C'est cette petite fille pourtant qui traversera les mondes.

Cette petite fille de rien du tout.

Elle seule, portant les autres, qui traversera les mondes révolus.

Marie Groleau

**NOS AMIS
PUBLIENT**

Philippe Lamoureux, *Je serai directeur...*, éd. Marie-Noëlle Dupont-Froger, Cool Libri, 2021, 165 pages.

Notre ancien vice-président, ancien directeur du lycée Saint-Charles d'Orléans – deux fonctions dont la seconde nous a permis de tenir quelques Assemblées générales dans les murs de cet établissement scolaire d'Orléans qui a vu, entre autres glorieux événements, la naissance de notre association – nous a fait le plaisir de nous envoyer ce petit livre.

C'est l'histoire d'une vocation, pas exactement une autobiographie puisque les épisodes de cette vie, commencée en 1941, sont contés par une nièce du héros de l'histoire, qui ne manque d'ailleurs pas de le citer abondamment.

Le travail de l'enfant à l'école et à la maison de Saint-Jean-le-Blanc pour la récolte des fruits et légumes ne sont pas sans faire penser à l'enfance de Péguy. La déclaration de sa vocation faite à l'âge de six ans dans le bureau du directeur de l'école Saint-Marceau, la bourse qu'il décroche brillamment et grâce à laquelle son père, plus que réticent, lui permet de poursuivre des études au lycée, tout cela nous rappelle bien des pages de Péguy.

Dans la dédicace de ce livre, Philippe Lamoureux écrit : « Ce qui est important dans le titre, ce ne sont pas les trois mots, mais les points de suspension : chacun pourra y mettre ce qu'il veut. » Nous y mettrons, pour notre part, outre cette vice-présidence si généreusement acceptée et assumée, l'amitié entre nous, une amitié que tant d'événements, heureux et douloureux, n'ont fait que renforcer et approfondir.

Y. Avril

Osmo Pekonen, *Les Lumières en Finlande. Travaux et jours de dix-sept savants finlandais*, avec la collaboration de Johan C.-E. Stén. Classiques Garnier, « L'Europe des Lumières », 2024, 236 pages, 29 €.

Osmo Pekonen

Les Lumières en Finlande

Travaux et jours de dix-sept savants
finlandais

Avec la collaboration de Johan C.-E. Stén



CLASSIQUES
GARNIER

L'EUROPE DES LUMIÈRES, 91

Les Lumières, c'est le XVIII^e siècle. En ce siècle, la Finlande, État indépendant, politiquement, n'existe pas encore : c'est une partie de la Suède. Dans les villes, peu nombreuses et petites, on parle suédois, et il faudra attendre le XIX^e siècle, Lönnrot et le *Kalevala*, pour que le finnois, langue des campagnes, devienne vraiment langue nationale. De 1714 à 1721, le pays est occupé par la Russie, une période si douloureusement vécue, qu'elle est appelée « la Grande Colère » ; l'occupation suivante, de 1741 à 1743, moins pénible apparemment, sera appelée « Petite Colère ». En 1809, une des conséquences des guerres napoléoniennes, la Finlande devient Grand-Duché de l'empire de Russie.

Il faut donc comprendre le titre de ce livre comme les « travaux et les jours » de dix-sept savants, sujets suédois, nés (sauf quatre d'entre eux) et actifs dans cette partie du Royaume de Suède qui sera en 1918 la République de Finlande. Dix d'entre eux ont étudié à l'Université de Turku (Åbo) qui rouvrit ses portes en 1722, après son évacuation lors de l'occupation russe, et qui concurrença la grande université suédoise d'Uppsala.

Notre ami Osmo Pekonen avait, on le sait, dès 1994, publié un article sur l'expédition du Français Maupertuis en Laponie (1736-1737)¹. En 2009, il en fit, en français, sa thèse de doctorat ès lettres sous le titre *La Rencontre des religions autour du voyage de l'abbé Réginald Outhier en Suède en 1736-1737*. Il semble que c'est à partir de cette recherche qu'il décida d'élargir son étude à d'autres domaines et d'autres savants de la même période.

Il avait proposé aux Classiques Garnier un manuscrit, rédigé directement en français, sous le titre : *Les Lumières en Finlande. Douze destins de savants*. Après sa mort, à la demande de l'éditeur, son ami et collègue mathématicien et, en quelque sorte, exécuteur testamentaire, a enrichi l'ouvrage de cinq nouvelles biographies.

Les lecteurs français trouveront ici des noms qui leur sont sans doute inconnus : Welin, Browallius, Planman, Mennander, Clewberg-Edelcrantz et d'autres. Le seul nom célèbre et qui revient souvent dans différents chapitres est celui du grand Suédois Linné, appelé « le roi des fleurs ». Ils ne seront pas déçus par la lecture de ce livre qui leur fera découvrir des personnalités, souvent très

¹ Voir un résumé à la fois précis et pittoresque de l'expédition au chapitre « Anders Hellant ou les Lumières en Laponie », pp. 85 à 99 du présent ouvrage. L'abbé Réginald Outhier, prêtre franc-comtois, savant et inventeur, a relaté les faits et événements de ce voyage dans son *Journal d'un voyage au Nord*, en 1744.

originales, de philosophes, de mathématiciens, de physiciens, de chimistes, d'économistes, de géographes, d'explorateurs...

Six des savants ici présents (les plus aventureux ?) sont morts (ou ont disparu) loin de leur pays natal : à Paris, au Yémen, dans l'Océan Indien, en Sibérie, à Saint-Pétersbourg, en Afrique du Sud. Mais leur pays les a tous reconnus à la hauteur de leur valeur.

Osmo Pekonen est mort le 12 octobre 2022, loin de sa patrie, mais dans cette France qu'il a si bien connue, tant parcourue et tellement aimée. Un an avant sa mort, le Président de la République de Finlande lui avait décerné le titre de professeur d'université pour service rendu à la science et à la culture finlandaises.

Fr. Delagrangé

Nous apprenons la parution de :

Prosper Mérimée, *Lettres à Madame de La Rochejaquelein*, textes établis, présentés et annotés par notre ami Thierry Ozwald, Eurédit, 2024.

Vie de sainte Geneviève de Paris. Житие святой Женевиэвы Парижской, édition bilingue français-russe, traduction du latin en français et en russe par notre amie Aline Derely-Lariitchouk et Serge Kim, Eikôn, « Saints bilingues », 2024.

Nous en rendrons compte ultérieurement.



Anciens numéros du *Porche*

Nous entourons les numéros épuisés.

1. – *Le Porche. Bulletin de l'association des Amis du centre Jeanne-d'Arc – Charles-Péguy de Saint-Pétersbourg*, octobre 1996, 27 pages (cote B.N.F. : 1999-4453) : *Colloque de Saint-Pétersbourg, 24-25 mai 1995* – tiré à 60 exemplaires (la revue est reliée par des spirales)
- 1 bis. – février 1997, 25 pages : *Colloque de Saint-Pétersbourg, 13-14 novembre 1996* : t. I – 60 exemplaires
2. – juillet 1997, 65 pages : *Colloque de Saint-Pétersbourg, 13-14 novembre 1996* : t. II – 60 exemplaires
3. – janvier 1998, 73 pages : *Colloque de Saint-Pétersbourg, 13-14 novembre 1996* : t. III – 60 exemplaires
4. – novembre 1998, 86 pages : *Colloque de Saint-Pétersbourg, 1^{er}-5 avril 1998* : t. I – 60 exemplaires
5. – avril 1999, 65 pages (indexation par la BnF sous la cote 1999-4453) : *Colloque de Saint-Pétersbourg, 1^{er}-5 avril 1998* : t. II – 60 exemplaires
6. – mars 2000, 124 pages (la revue obtient l'ISSN 1291-80322, valable rétroactivement) : *Colloque de Saint-Pétersbourg, 15-17 juin 1999* – 80 exemplaires
- 6 bis. – décembre 2000, 52 pages : *Péguy en Russie et en Finlande* – 80 exemplaires
7. – mai 2001, 71 pages : *Jeanne d'Arc, France et Russie* – 80 exemplaires
8. – décembre 2001, 115 pages : *Colloque d'Orléans, 11-12 mai 2001* – 80 exemplaires (la reliure de la revue est thermocollée)
9. – mai 2002, 53 pages : *Colloque de Saint-Pétersbourg, 20-23 juin 2000, t. I* – 80 exemplaires
10. – *Le Porche. Bulletin de l'association des Amis de Jeanne d'Arc et Charles Péguy (Russie, Pologne, Finlande)*, juillet 2002, 113 pages (couverture et nom nouveaux) : *Poètes spirituels de la Russie, de la Pologne et de la Finlande* – 270 exemplaires (la revue est désormais agrafée)
11. – décembre 2002, 78 pages : *Colloque de Saint-Pétersbourg, 20-23 juin 2000, t. II* – 80 exemplaires
12. – avril 2003, 128 pages : *Colloque de Saint-Pétersbourg, 4-6 février 2002* – 80 exemplaires
13. – septembre 2003, 80 pages : *La Langue* – 80 exemplaires
14. – décembre 2003, 134 pages : *Colloque de Helsinki, 24-26 octobre 2002* – 80 exemplaires
15. – mars 2004, 70 pages : *Colloque de Saint-Pétersbourg, 8-10 avril 2003, t. I* – 90 exemplaires
16. – juillet 2004, 46 pages : *Jeanne d'Arc et Charles Péguy* – 90 exemplaires
17. – décembre 2004, 78 pages : *Colloque de Saint-Pétersbourg, 8-10 avril 2003, t. II* – 90 exemplaires
18. – avril 2005, 68 pages : *Colloque de Lyon, 21-24 avril 2004, t. I* (avec index 1996-2004) – 100 exemplaires
19. – juillet 2005, 85 pages : *Colloque de Lyon, 21-24 avril 2004, t. II* – 100 exemplaires
20. – janvier 2006, 52 pages : *Colloque de Saint-Pétersbourg, 8-10 avril 2003, t. III* ; *Poésies choisies d'Anna-Maija Raittila* – 100 exemplaires
21. – septembre 2006, 86 pages : *Session-retraite de Varsovie, 11-14 septembre 2004* – 100 exemplaires
22. – décembre 2006, 66 pages : *Jeanne d'Arc et Charles Péguy* – 120 exemplaires

23. – mai 2007, 60 pages : *Colloque de Pieksämäki, 5-6 août 2006, t. I* – 120 exemplaires (la revue passe de deux à quatre agrafes !)
24. – octobre 2007, 64 pages : *Jan Twardowski ; Onze poèmes de Lassi Nummi ; Jeanne d’Arc et Charles Péguy* – 140 exemplaires
25. – décembre 2007, 80 pages : *Colloque de Pieksämäki, 5-6 août 2006, t. II* – 120 exemplaires
26. – avril 2008, 80 pages : *Colloque de Saint-Pétersbourg, 19-21 avril 2005, t. I* – 140 exemplaires
27. – août 2008, 76 pages : *Nos amis poètes et traducteurs* – 130 exemplaires
28. – novembre 2008, 76 pages : *Colloque de Saint-Pétersbourg, 19-21 avril 2005, t. II* – 120 exemplaires
29. – avril 2009, 80 pages : *Colloque de Białystok-Varsovie, 8-13 juin 2007* – 120 exemplaires
30. – septembre 2009, 80 pages : *Poésies de Pologne* – 130 exemplaires
31. – décembre 2009, 80 pages : *Colloque d’Orléans, 6-9 mai 2009, t. I* – 160 exemplaires
32. – mars 2010, 164 pages : *Colloque d’Orléans, 6-9 mai 2009, t. II* (avec index 1996-2010) – 140 exemplaires
33. – septembre 2010, 80 pages : *Colloque de Saint-Pétersbourg, 13-15 mars 2008* – 120 exemplaires
34. – *Le Porche. Bulletin des Amis de Jeanne d’Arc et de Charles Péguy (Russie, Pologne, Finlande, Estonie)*, avril 2011, 258 pages (nouveau format : 14 x 20 cm ; couverture et nom nouveaux) : *Études ; Poésies johanniennes ; Poésies amies* – 120 exemplaires (la revue est reliée en dos carré collé)
35. – novembre 2011, 204 pages : *Colloque de Saint-Pétersbourg, 18-19 mars 2011, t. I* – 120 exemplaires
- 36-37. – décembre 2012, 160 pages (parution en numéros doubles) : *Concours de poésies komies ; Colloque de Saint-Pétersbourg, 18-19 mars 2011, t. II ; Documents ; Études ; Poésies* – 120 exemplaires
- 38-39. – décembre 2013, 178 pages : *De Hongrie ; Poésies ; Étude* – 120 exemplaires
- 40-41. – décembre 2014, 282 pages (après Orléans, nouveau siège : Avignon) : *Cœuvres de prose ; Cœuvres poétiques ; Document ; Études* – 140 exemplaires
- 42-43. – décembre 2015, 296 pages : *Jeanne d’Arc ; Charles Péguy* – 140 exemplaires
- 44-45. – décembre 2016, 206 pages : *Colloque de Jérusalem, 30 octobre – 1^{er} novembre 2016, t. I* – 160 exemplaires
- 46-47. – décembre 2017, 364 pages : *Colloque de Jérusalem, 30 octobre – 1^{er} novembre 2016, t. II* – 140 exemplaires
- 48-49. – décembre 2018, 362 pages : *Jeanne d’Arc ; Charles Péguy* – 140 exemplaires
50. – décembre 2019, 398 pages (nouveau format : 16 x 24 cm ; parution en numéros simples) : *Estonie ; Finlande ; Russie ; France ; Catalogue* – 140 exemplaires
51. – décembre 2020, 336 pages (nouveau siège : Lyon) : *T. S. Taïmanova : hommages et souvenirs ; Jeanne d’Arc à travers langues et littératures* – 120 exemplaires
52. – décembre 2021, 264 pages : *Russie ; Jeanne d’Arc ; Charles Péguy* – 140 exemplaires
53. – décembre 2022, 476 pages : *Hommage à Osmo Pekonen ; Document ; Jeanne d’Arc ; Lire et traduire Charles Péguy* – 160 exemplaires
54. – décembre 2024, 618 pages : *Jeanne d’Arc en prose et en poésie ; Charles Péguy et son temps ; Postérité de Charles Péguy* – 120 exemplaires

 **AQUIPRINT**

33520 BRUGES (France)
www.aquiprint.com

achevé d'imprimer décembre 2024



